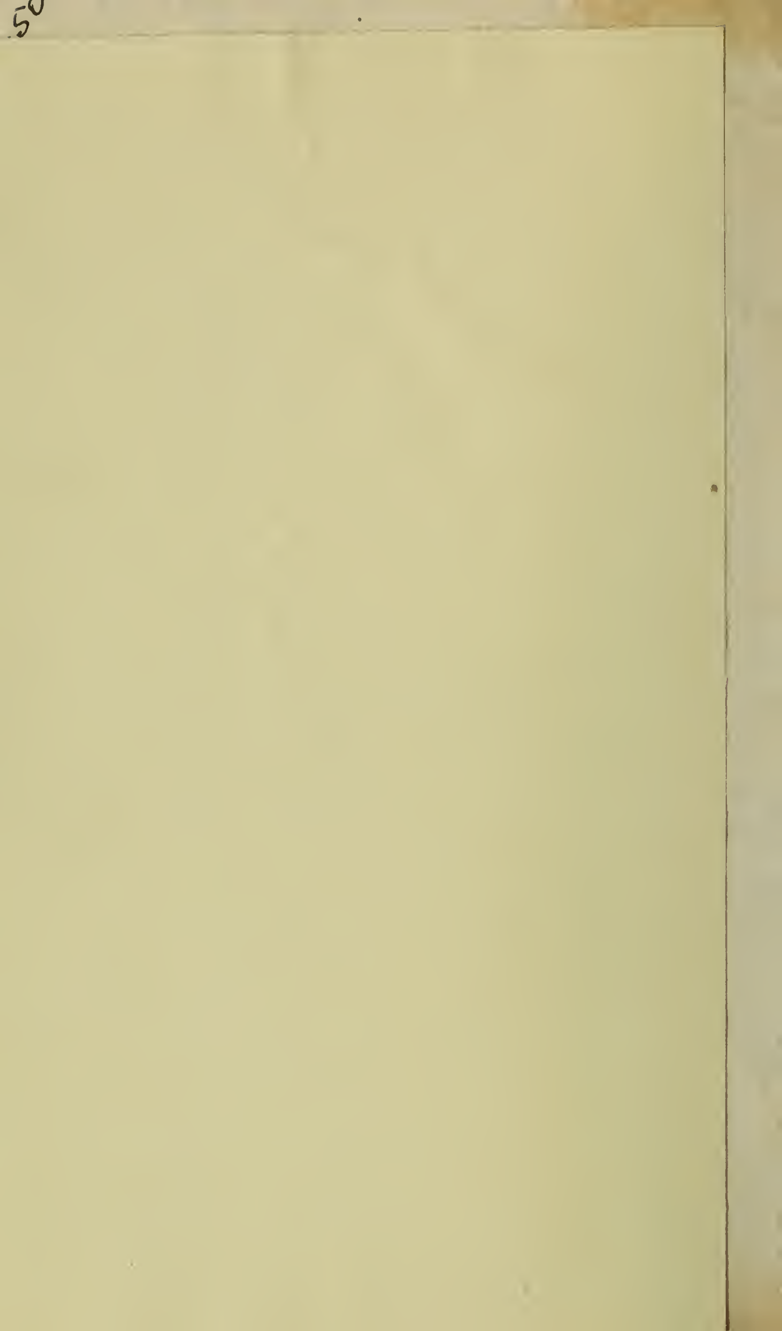




25-7-50

L'ÉVANGILE

EXPLIQUÉ, DÉFENDU

MÉDITÉ.



DU MÊME AUTEUR :

L'ÉVANGILE

EXPLIQUÉ ET DÉFENDU

OU

EXPOSITION EXÉGÉTIQUE, CRITIQUE ET APOLOGÉTIQUE

DE LA

VIE DE N. S. JÉSUS-CHRIST

d'après l'harmonie des Evangiles

Par M. l'Abbé DEHAUT

Curé de Septmonts, ancien Professeur au grand Séminaire de Soissons

Trois beaux volumes in-18 jésus.

(Cette édition abrégée est spécialement destinée aux personnes du monde).

Douai. — L. DECHRISTÉ, imprimeur du Clergé, rue Jean-de-Bologne.

L'ÉVANGILE

EXPLIQUÉ, DÉFENDU

MÉDITÉ

OU

EXPOSITION EXÉGÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE ET HOMILÉTIQUE

DE LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

D'APRÈS L'HARMONIE DES ÉVANGILES

PAR M. L'ABBÉ DEHAUT

CURÉ DE SEPTMONTS

Ex-Professeur au grand Séminaire de Soissons, Chanoine honoraire.

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER



PARIS

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

23, rue Cassette, et rue de Mézières, 11

1867

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.



Le titre de cet ouvrage en indique assez clairement l'objet et le but.

L'*Evangile*, c'est le *livre* par excellence du chrétien, le fondement de notre foi et de notre espérance, la lumière véritable qui éclaire la nuit profonde où nous sommes plongés; c'est une lettre de consolation tombée du ciel, la *bonne nouvelle* qui entr'ouvre, devant nous, de célestes espérances, qui nous révèle tous les trésors de l'amour et de la miséricorde divine; c'est l'histoire de la vie du Fils de Dieu, du Verbe incarné, descendu du ciel pour sauver, éclairer, sanctifier les hommes, le recueil sacré où sont retracées les œuvres merveilleuses, les divines leçons de Celui que nous vénérons comme notre Sauveur et notre Dieu, auquel aboutit, comme à

son centre, l'histoire entière du genre humain, devenue, sans lui, une énigme indéchiffrable, la véritable « pierre angulaire de l'humanité, laquelle » s'ébranlerait jusqu'aux fondements, si l'on essayait » d'ôter son nom de ce monde. » (Renan, *Vie de Jésus*, p. 426).

Personne ne peut échapper à l'attrait de ce livre, à l'empire qu'il exerce sur les âmes, même incroyantes : « Ce livre divin, s'écrie J.-J. Rousseau, le seul » nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous » à quiconque ne le serait pas, n'a besoin que » d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de » son auteur. Jamais la vertu n'a parlé un si doux » langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est » exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On » n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur » qu'auparavant. » (*Emile*). — « On éprouve à le » méditer, dit à son tour Napoléon I[er], ce qu'on » éprouve à contempler le ciel; on y sent une » vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace, qui agit » sur l'entendement, et qui charme le cœur. L'âme » séduite, dominée par ce livre divin, ne s'appartient » plus; Dieu s'en empare tout à fait; il en dirige » les pensées et les facultés; elle est à lui. » (*Corresp.* rapp. par M. *de Beauchesne.*)

C'est surtout pour le *Pasteur des âmes*, que l'étude de l'Evangile est un devoir sacré, dont rien ne peut le dispenser. L'Evangile doit être l'âme de tous ses

discours : celui qui ne s'abreuve pas à cette source sacrée, n'est qu'un déclamateur frivole, dont la parole stérile et impuissante est sans action sur le cœur. C'est dans l'Evangile qu'il faut étudier la religion dans sa source; c'est un trésor inépuisable, où l'on trouve toujours quelque chose de nouveau; c'est là que Dieu lui-même parle à nos cœurs, que Jésus nous présente, dans sa personne sacrée, le divin modèle vers lequel nous devons tendre sans cesse; c'est là, enfin, que notre pauvre âme, défaillante dans l'aride désert de cette vie où elle ne trouve qu'une eau bourbeuse et corrompue, incapable d'étancher la soif qui la dévore, renaît à la vie divine, et puise de nouvelles forces, une nouvelle vigueur. Que l'Evangile soit donc notre étude et notre méditation de chaque jour, et disons, avec saint Jérôme : « *Cadentem » faciem pagina sancta suscipiat.* »

Mais, le texte évangélique, pour être bien compris, a besoin d'explication et de commentaire. Sans doute, nous trouvons, sous ce rapport, des secours précieux dans les œuvres des saints Pères, et dans les savants commentaires des Maldonat, des Cornélius à Lapide, des Jansénius, des Dom Calmet, etc. Mais ces ouvrages, quel que soit leur mérite, que nous sommes bien loin de méconnaître, sont très-volumineux, peu portatifs, d'une acquisition difficile et dispendieuse, écrits en latin, hérissés de mots grecs, hébreux, etc., qui en rendent la lecture pénible; surchargés d'explica-

tions, de discussions longues, diffuses, dont l'utilité pourrait souvent être contestée. Est-il bien nécessaire, par exemple, d'exposer et de réfuter en détail toutes les explications plus ou moins hétérodoxes, plus ou moins bizarres, que la féconde imagination des interprètes a pu enfanter ? Ne suffit-il pas de donner le sens véritable? — Avec cela, on y chercherait en vain, la plupart du temps, pour les discours de Jésus-Christ, par exemple, la liaison logique des idées, l'exposition des usages et des antiquités judaïques, qui répandent tant de lumières sur l'histoire évangélique, la solution des difficultés à l'ordre du jour, et soulevées par le rationalisme moderne, moins encore, l'indication des secours que les pasteurs des âmes peuvent y puiser pour la nourriture spirituelle de leur troupeau.

Il y a donc, ce semble, ici, une lacune à remplir, et il y aurait lieu de désirer un ouvrage d'un format portatif, d'une acquisition peu onéreuse, écrit en français, d'une lecture facile, adapté aux besoins actuels, lequel aurait pour but de faciliter au clergé et aux laïques pieux l'étude si importante de l'Evangile, sous le triple rapport *exégétique*, *apologétique* et *homilétique*. Qu'il nous soit permis de tracer ici le programme de cet ouvrage, tel que nous le concevons.

Le *premier besoin* à satisfaire pour l'étude de l'Evangile, c'est de *faciliter l'intelligence* du *texte*. Pour cela, l'ouvrage, dont nous esquissons le programme, devrait, selon nous :

1° Au lieu de parcourir successivement les quatre Evangiles l'un après l'autre, ce qui nécessiterait d'inutiles répétitions, *suivre l'ordre de la Concorde*, qui réunit les quatre Evangiles en un seul tout, les complète les uns par les autres, et offre ainsi au lecteur une histoire suivie et harmonique de la vie de Notre Seigneur. Des tables spéciales, placées à la fin de l'ouvrage, faciliteraient, d'ailleurs, à ceux qui le désireraient, l'étude de chaque Evangile pris isolément.

2° Offrir, placé au bas de la page, et en regard des explications qui en développent le sens, le *texte latin* de la *Concorde*, d'après la Vulgate.

3° Donner la *traduction* française et littérale du texte, distinguée, par des guillemets et des lettres italiques, des éclaircissements ou paraphrases qui l'accompagnent.

4° Entourer cette traduction d'*explications* courtes et substantielles, le plus souvent, en forme de *paraphrases*, lesquelles, dégagées de cet appareil philologique, de ces longues discussions exégétiques, qui rendent l'étude et la lecture de la plupart des commentaires si aride et si fatigante, se borneraient simplement à exposer le sens véritable, ou cru véritable, d'après une étude sérieuse du texte sacré, à indiquer la suite logique des idées, à en développer le sens, ou du moins, autant qu'il peut être permis à la faiblesse de l'interprète, éclairée et dirigée par l'enseignement de la sainte Eglise et de ses Docteurs, à soulever un peu le voile qui en cache la mystérieuse profondeur; à y joindre les

éclaircissements géographiques, historiques, archéologiques, etc., jugés nécessaires ; qui offriraient, en un mot, d'une manière succinte, le résumé, la substance, et la fleur des meilleurs commentaires, tant anciens que modernes, sans en avoir la sécheresse et l'ennuyeuse prolixité.

5º Enfin, rejeter dans des *notes*, placées au bas des pages, les remarques ou discussions philologiques, exégétiques, etc., jugées utiles, mais que notre plan exclut des explications ou paraphrases qui doivent former le corps de l'ouvrage.

Mais, il ne suffit pas, pour le Pasteur des âmes, de *comprendre* le texte évangélique, il doit de plus être en mesure de le *défendre* contre les attaques de l'incrédulité. Il ne faut pas se le dissimuler, l'Evangile, si rempli de bénédictions et de grâces pour les âmes simples et fidèles, a toujours été, pour les âmes orgueilleuses et corrompues, dont la lâcheté ne peut se résoudre à en suivre les leçons, un objet de haine et de scandale : cette haine s'est ravivée et s'est manifestée, dans le dernier siècle, avec une sorte de fureur. On sait avec quelle rage insensée la philosophie voltairienne s'est ruée sur l'Evangile de Jésus-Christ, qu'elle a tenté d'étouffer sous le poids du ridicule.

L'Evangile a triomphé de ces vains efforts. La science n'avait rien à faire avec les railleries froides et sans portée de l'école voltairienne ; mais, dans ces derniers temps, du sein de la docte et nébuleuse Allemagne,

se sont élevées, de la part du protestantisme rationaliste qui s'y est implanté, des attaques plus sérieuses et, en apparence, plus redoutables. C'est avec tout l'appareil de la science et d'une pesante érudition, c'est avec toutes les arguties de la dialectique la plus subtile, que l'on a tenté d'ensevelir la vérité évangélique, et la certitude historique de la vie de Jésus, sous un nuage de poussière; les uns, à la suite du docteur *Paulus*, à l'Université d'Heidelberg, s'efforçant, à l'aide d'explications contournées, d'en effacer tout ce qui est divin et surnaturel; les autres, disciples de *Strauss*, *Bruno Bauer*, et consorts, ne craignant pas de représenter les faits évangéliques comme un amas confus de mythes et de légendes fabuleuses.

Le retentissement de ces attaques a eu son écho parmi nous. L'ouvrage de *Strauss* a été traduit en français. On ne le lit pas, il est vrai, et grâce à l'ennui qu'il inspire, il dort en paix sur les rayons poudreux des bibliothèques; mais nos beaux esprits sont bien aises d'abriter leur incrédulité et leur nullité scientifique derrière la réputation de solidité et de profondeur qu'on a su lui faire et qu'il mérite si peu. C'est pour eux, d'ailleurs, un arsenal toujours ouvert, où ils vont puiser, au besoin, leur vernis d'érudition, et leur petit bagage d'objections rebattues qu'ils rabâchent sans cesse contre l'Evangile. C'est là que *Larroque* a ramassé les armes rouillées qu'il a voulu remettre à neuf dans son *Examen critique de la religion chrétienne*..... Et, dernièrement

encore, un célèbre professeur de la docte Faculté (M. Renan) n'a-t-il pas eu la triste fantaisie de prétendre vulgariser parmi nous, dans une vie romanesque de Jésus (dénuée, du reste, de toute valeur scientifique, et dont on ne parlerait plus, sans les nombreuses et éloquentes réfutations qu'il a suscitées), et de proposer d'un ton d'oracle à l'admiration des badauds, comme le résultat d'une science profonde et incontestable, les imaginations vaines et ridicules, les assertions impies et sacriléges qu'il avait puisées à cette source impure?

Ces attaques acharnées, que les incrédules font sonner si haut, qu'ils nous opposent avec une morgue insultante (*a*), il faut que le Pasteur des âmes soit en

---

(*a*) Il y a plus de vingt ans déjà que le professeur Quinet, dans la ***Revue des Deux-Mondes***, reprochait au clergé français, avec une morgue insultante, son humiliant silence en face d'attaques si acharnées, et, suivant lui, si redoutables... « Depuis plus de cinquante ans, nous dit-il, voilà » l'Allemagne toute entière occupée à un sérieux examen de l'authenticité » des livres saints du christianisme. Est-il vrai que la plus grande partie » du Nouveau-Testament est apocryphe? Voilà la question qui est aujour- » d'hui flagrante, et dont vous ne parlez pas. Les défenseurs de la foi, » abandonnant le lieu du péril, imaginent de triompher habilement de » quelques fantômes sans vie, en même temps qu'ils désertent ce sanc- » tuaire où l'ennemi fait irruption. Mais, nous ne cesserons pas de les » ramener au cercle brûlant que la science a tracé autour d'éux. C'est là » qu'est le péril, et non dans les doutes timides que se permet parfois » l'Université de France.

» Où est la réfutation des recherches et des conclusions d'un Gesénius » sur Isaïe, d'un Ewald sur les psaumes, d'un Bohlen sur la Genèse, » d'un de Wette sur le corps entier des Ecritures, etc.? Ce sont, d'une » part, des œuvres véritablement hostiles, puisqu'elles ne laissent rien » subsister de l'autorité catholique, et, de l'autre, de savants auteurs, » qui semblent parler sans nulle autre préoccupation que le désir de la » vérité. Il ne suffit pas de les maudire, il faut les contredire avec une » patience égale à celle dont ils ne se sont pas départis. L'ennemi ne se

mesure de les repousser, qu'il puisse les envisager en face, bien sûr de les voir à l'instant disparaître, comme les nuages devant les rayons du soleil. L'étude

---

» déguise pas, il ne recule pas; au contraire, il vous provoque depuis
» longtemps, il est debout, il parle officiellement dans les chaires, et les
» universités du nord, et pour nous, simples laïques, que pouvons-nous
» faire que de vous presser de répliquer enfin à ces savants hommes, qui
» ne vous attaquent pas sous un masque, qui ne vous harcèlent pas, ne
» vous provoquent pas en fuyant, mais qui, publiquement, prétendent
» vous ruiner à visage découvert. Entre vos adversaires qui, tranquillement,
» chaque jour, vous arrachent des mains une page des Ecritures, et vous,
» qui gardez le silence, ou parlez d'autre chose, que pouvez-vous attendre
» de nous, sinon que nous consentions à suspendre notre jugement, aussi
» longtemps que vous suspendez votre réponse? Avant de songer à atta-
» quer, songez donc à vous défendre? »

Le clergé de France n'est pas resté sous le coup de ces ridicules bravades, et a su relever le gant qui lui était si dédaigneusement jeté... Il suffit de citer les brillants travaux des abbés de Valroger, Chassay, Crelier, Meignan, Freppel, etc... Avant eux, la vérité avait trouvé en Allemagne des défenseurs d'une science profonde, parmi le clergé catholique, et même protestant : aussi la gloire du triomphe n'a-t-elle pas été pour l'incrédulité.

Le clergé français s'est montré également à la hauteur de sa tâche, à l'apparition du misérable roman que Renan a composé sur la vie de Jésus-Christ, ouvrage nul pour la science, et qui, réellement, ne méritait pas l'honneur qu'on lui a fait de le réfuter, en déployant, contre ce faible adversaire, toutes les ressources de la science, de la logique et de l'éloquence.

La critique rationaliste allemande elle-même a fait justice du livre de M. Renan, qu'elle n'a accueilli, dit M. l'abbé Meignan, qu'avec un éclat de rire. « Le peuple le plus spirituel du monde, s'écrie-t-elle, à la vue du succès que cet ouvrage a obtenu en France, est donc décidément, en fait d'études religieuses, le plus ignorant; celui chez lequel le faux savoir a le plus de chance de multiplier ses dupes. » — « L'ouvrage tel qu'il est fait, dit le docteur Ewald, professeur à l'Université de Gœttingue, fait peu d'honneur au pays qui l'a produit, et il ne pouvait guère sortir autre chose de l'ignorance du milieu où il a été conçu. » — « Le livre de M.
» Renan, dit M. Keim, est, avant tout, un livre parisien, un produit
» superficiel. Il est nul pour le savant, qui ne saurait y rien trouver à
» son usage. » — (Voyez *le Correspondant*, livraison du 25 octobre 1863. — *La vie de Jésus et la Critique allemande,* par l'abbé Meignan, p. 343).

de l'Evangile ne serait donc pas complète, si elle négligeait la partie apologétique, et l'ouvrage dont nous développons le programme doit nécessairement s'en préoccuper.

Les preuves qui établissent l'authenticité, l'intégrité, la véracité, l'inspiration divine des livres évangéliques, l'histoire de chaque Evangile en particulier, les discussions récentes que ces questions ont soulevées en Allemagne, la possibilité et la réalité des miracles en général, et des miracles évangéliques en particulier, la discussion des divers systèmes d'exégèse du rationalisme moderne, du moins, de ceux de Paulus et de Strauss, auxquels tous les autres peuvent se rapporter, la divinité de Jésus-Christ, etc., etc.; en un mot, les *questions générales* de la critique évangélique, seraient traitées dans une Introduction spéciale, et ainsi serait renversé le fondement du rationalisme moderne. Les *difficultés spéciales* relatives à la certitude historique de chaque fait évangélique, celles, du moins, qui auraient quelque valeur, seraient discutées et résolues, en leur lieu, dans le corps de l'ouvrage.

Il importe, en effet, de montrer que l'Eglise catholique, loin de redouter les vaines attaques d'une science orgueilleuse et téméraire, les appelle, au contraire, et les accepte avec joie, que, loin de craindre la critique la plus inexorable et la plus vétilleuse, elle la provoque, au contraire, bien sûre qu'elle ne peut servir qu'à faire ressortir avec plus d'éclat la force et le triomphe de la

vérité. Il est beau de voir la religion, aux prises avec le savoir humain, sortir victorieuse d'une semblable épreuve, terrible pour tout ce qui ne serait que l'œuvre de l'homme. Ces discussions, d'ailleurs, ont encore une autre utilité. En appelant un examen plus approfondi, elles peuvent avoir pour résultat d'éclairer d'une nouvelle lumière quelques coins obscurs encore de l'histoire évangélique. Le fidèle qui veut s'assurer des fondements de sa foi, le pasteur qui est chargé de la défendre, ne peuvent rester indifférents à une semblable lutte, et doivent désirer de connaître les armes qui peuvent leur servir à défendre le dépôt qui leur est confié.

Mais, ce n'est pas tout encore, et, pour atteindre l'idéal que nous nous sommes proposé, une troisième tâche resterait à accomplir, qui ne nous paraît pas moins importante que les précédentes, et qui en est comme le complément naturel. Ce n'est pas assez pour le pasteur des âmes de *comprendre* le texte évangélique, et d'être en mesure de le *défendre* contre les attaques de l'impiété; il doit, surtout, y chercher la *nourriture spirituelle* de son âme, et des âmes qui lui sont confiées; il doit y puiser ses instructions pastorales et conduire son troupeau à ces eaux vivifiantes.

Faciliter aux prêtres chargés du ministère des âmes l'étude de l'Evangile sous le rapport *pratique et homilétique*, leur entr'ouvrir et mettre à leur disposition les inépuisables trésors d'instructions qui y sont renfermés, leur indiquer les enseignements pratiques

qu'offre chaque partie de l'Evangile; plus que tout cela encore, les guider dans le choix de ces enseignements; leur présenter, sur toutes les parties de l'Evangile, de nombreux projets homilétiques, leur offrir, pour leurs homélies, un cadre tout tracé, un canevas qu'ils n'auraient plus qu'à développer, pour nourrir leurs ouailles, pour les abreuver aux sources les plus pures de l'Evangile, etc., telle est la tâche ardue, pour ne pas dire téméraire, qui resterait à accomplir, pour celui qui voudrait être fidèle au programme que nous venons d'esquisser.

Cette tâche si difficile, d'oser offrir, à mes vénérés confrères dans le sacerdoce, une *Exposition exégétique, apologétique et homilétique* de la vie de Jésus-Christ, d'après la *Concorde* évangélique, jamais je n'aurais été assez présomptueux pour l'entreprendre, si je n'avais eu égard qu'à ma pauvreté et à ma faiblesse; mais, ce que je ne pouvais trouver en mon propre fond, je me suis efforcé de le chercher, comme je l'ai déjà insinué, dans l'étude approfondie des nombreux auteurs, anciens, modernes, français et étrangers, etc., qui pouvaient m'offrir quelque lumière, et je n'ai reculé devant aucun sacrifice pour enrichir ma blibliothèque de tous les ouvrages qui pouvaient m'être utiles.

Il serait long et fastidieux d'énumérer ici, dans leur totalité, tous les auteurs que j'ai pu consulter, souvent avec profit, mais aussi, trop souvent, il faut l'avouer, avec grande perte de temps... et d'argent. Nous citerons,

en premier lieu, les saints Pères et Docteurs de l'Eglise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome et ses abréviateurs, Euthyme et Théophylacte; en second lieu, nos anciens commentateurs, les Maldonat, Cornélius à Lapide, Luc de Bruges, Jansénius d'Ypres et de Gand, Noël Alexandre, Dom Calmet, etc.; qui seront toujours un puits de science pour ceux qui les voudront étudier, et ne seront jamais détrônés; 3ment les érudits et savants exégètes modernes de l'Allemagne catholique, Massl, Kirkemaker, Adalb, Maïer, Arnoldi, Gratz, Jordan Bucher, Schegg, Bisping, etc.; 4ment parmi les exégètes protestants, mais avec une juste réserve, les plus renommés pour leur savoir, les moins infectés du rationalisme moderne, tels que Olshausen, Tholuck, W. Meyer, P. Lange, Stier, Von Gerlach, etc.; 5ment pour la critique évangélique, les ouvrages de Reithmayer, Guerike, Hug, Ebrard, etc.; 6ment pour les questions archéologiques, chronologiques, harmonistiques, etc; l'archéologie d'Iahn, éditée par Migne, les *Horæ hebraïcæ* de Lightfoot, les recherches chronologiques d'Ideler, de Wieseler, de Friedlieb, etc.; 7ment les *Vies de Jésus* du P. de Ligny, de Sepp, de Stollberg, de Foisset, dont j'ai souvent mis à profit l'élégante et fidèle traduction du texte évangélique, de l'abbé Darras, etc.; 8ment enfin, pour la partie pratique et homilétique, j'ai mis librement à contribution les divers recueils homilétiques que j'ai pu me procurer, l'*Evangile médité* de Duquesne, les *Méditations* de Bossuet, les divers recueils

de Schérer, Krones, Nickel, Lisco, Heubner, Kœnigsdorfer, etc., etc.

Pour tout dire, en un mot, j'ai voulu être l'abeille laborieuse, voltigeant de fleur en fleur pour recueillir, partout où je l'ai pu, le miel de la science divine ; mais, afin de ne pas m'égarer dans ma course aventureuse, j'ai pris pour guide invariable, dans mon interprétation, l'enseignement de l'Eglise catholique, celui des saints Pères et des exégètes catholiques les plus renommés. Du reste, comme il ne peut être ici question de gloriole littéraire, et que nous nous sommes proposé un but plus élevé, nous consentons bien volontiers à faire remonter vers les nombreux auteurs que nous avons consultés, le bien que l'on pourra trouver dans notre travail, et nous ne revendiquons pour nous que les imperfections et les fautes.

Notre travail a été soumis, comme il devait l'être, à l'examen des personnes compétentes, et honoré de l'approbation et de la recommandation bienveillante de l'autorité diocésaine. Nous remercions particulièrement M. l'abbé Legrand, chanoine théologal de la cathédrale de Soissons, des critiques bienveillantes et des observations judicieuses qu'il a bien voulu nous communiquer, et dont nous avons fait notre profit ; nous le remercions aussi, bien vivement, de la lettre si belle, si honorable, si flatteuse pour nous, dont il a bien voulu nous honorer, ce qui ne sera pas un des moindres ornements de ce volume.

Comme on le voit, je n'ai rien négligé pour rendre mon travail le moins imparfait possible. Commencé depuis plus de vingt ans, souvent interrompu, plusieurs fois même abandonné, je l'ai enfin mené à terme, grâce aux encouragements de quelques amis. Il a été ma consolation, au milieu des peines et des ennuis du ministère. Heureux, si mes faibles efforts peuvent contribuer en quelque chose à la gloire de notre divin Sauveur, à le faire connaître et aimer davantage; s'ils peuvent rendre, pour nos vénérés confrères dans le sacerdoce, l'étude de l'Evangile plus facile et plus attrayante, et leur inspirer le désir de puiser sans cesse, et de plus en plus, à cette source intarissable de bénédictions et de grâce : toute notre ambition sera satisfaite.

Nous soumettons humblement cet ouvrage et tout ce qu'il renferme, au jugement de la sainte Eglise catholique, et nous répudions et condamnons d'avance tout ce qui ne serait pas conforme à son enseignement.

« *Non eloquentiæ, sed veritatis fiduciâ, suscepi hoc* » *opus, majus fortassè ut possit meis viribus sustineri :* » *quod tamen, etiamsi ego deficiam, Deo, cujus est hoc* » *munus, adjuvante, veritas ipsa complebit.* » (Lact.)

III.

Monsieur le Curé et cher Coopérateur,

Je viens de terminer la lecture de votre quatrième volume de « *l'Evangile expliqué, défendu, médité*, » et j'éprouve le besoin de vous dire de suite le plaisir que j'ai ressenti, mieux que cela le bien que votre livre fait à l'intelligence et au cœur.

Oui assurément, c'est l'Evangile expliqué avec une parfaite connaissance de la doctrine, de la tradition et des écrits de nos illustres Docteurs de l'Eglise ;

C'est l'Evangile défendu avec cette science vraie, sans emphase, puisée aux sources, et mettant à nu la pauvreté de ces objections mille fois réfutées victorieusement et toujours présentées de nouveau par l'infatigable et incorrigible erreur qui s'efforce de faire croire qu'elle a enfin trouvé des arguments sans réplique ;

C'est l'Evangile médité avec candeur, avec simplicité, avec cette foi aux paroles du maître qui ont enfanté et enfantent tous les jours tant de prodiges d'abnégation, de dévouement et de rénovation intérieure.

Combien de fois, en lisant votre ouvrage, s'est présenté à ma pensée ce trait si touchant de la vie de Saint Thomas d'Aquin, l'immortel auteur de la Somme Théologique ! A genoux devant un crucifix, il mérita d'entendre un jour ces paroles de la bouche du Sauveur : « *Bene scripsisti de me, Thoma : Quam mercedem* » *accipies?* » Vous connaissez aussi sa belle et confiante réponse : « *Non aliam, nisi Te, Domine.* »

Que votre livre soit lu, médité par nos Confrères dans le Sacerdoce, c'est un de mes plus vifs désirs. Ils y trouveront des trésors de science et de piété ; mais je voudrais aussi qu'il fût étudié par tant de personnes du monde pour qui N. S. Jésus-Christ est à peine connu.

C'est à nous, prêtres, de propager, de propager sans cesse l'Evangile du Dieu de lumière, de vérité, et de Vie des âmes.

Avec mes remerciements affectueux, veuillez bien, Monsieur le Curé et cher Coopérateur, recevoir le titre de chanoine honoraire de notre chère et antique Cathédrale de Soissons.

† JEAN-JULES,

Evêque de Soissons et de Laon.

IV.

Lettre de Monseigneur l'Archevêque de Paris.

Archevêché de Paris.

Paris, 17 novembre 1864.

Monsieur le Curé,

Vous avez bien voulu m'envoyer votre premier volume de l'*Evangile expliqué, défendu, médité.* Je suis très-sensible à cette attention obligeante, et je vous remercie aussi de la satisfaction que j'ai trouvée à me rendre compte de votre travail.

A mes remerciements, je désire ajouter mes félicitations. Votre but, Monsieur le Curé, c'est de donner à vos lecteurs l'intelligence du texte même des Evangiles, c'est de repousser les diverses attaques dirigées contre le livre divin, c'est de faire voir quelles sources fécondes d'instructions morales il présente, soit aux Pasteurs, soit aux Fidèles. Ce dessein ne manque pas de grandeur, et, autant que j'en puis juger par le seul volume qui ait paru, vous le réalisez avec succès. Il me semble qu'on ne vous lira pas sans mieux entendre et goûter la parole inspirée, sans y trouver des motifs de s'attacher davantage à la foi, d'aimer et de pratiquer plus généreusement les vertus chrétiennes. Je fais des vœux pour que votre œuvre soit appréciée comme elle mérite de l'être, pour que Dieu y attache des bénédictions qui fassent réussir votre ministère et vos études.

Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance, etc.

† G., *archevêque de Paris.*

V.

Lettre de Monseigneur le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon.

Besançon, 14 août 1865.

Monsieur et très-honoré Curé,

C'est avec reconnaissance que j'ai reçu le second volume de votre Evangile expliqué, dont j'avais déjà le premier. Cet Ouvrage est *très-docte et très-utile. Il renferme une foule de choses, et est à la hauteur des connaissances modernes.* Mais, en même temps que je loue l'ouvrage, et que je recommande à Dieu d'en récompenser l'auteur, je lui recommande aussi de donner au clergé l'esprit d'étude et l'esprit de prière, sans lequel les meilleurs ouvrages ne profitent pas, ou profitent peu, parce qu'on les lit sans les approfondir, et votre ouvrage demande une attentive considération; mais celui qui la lui donnera en *sera abondamment récompensé.*

Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très-distingués.

† Césaire,
Cardinal-Archevêque de Besançon.

VI.

Approbation de Monseigneur l'Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

—

Évêché de Beauvais, Noyon et Senlis.

—

Nous,

Joseph-Armand Gignoux, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, Evêque de Beauvais, Noyon et Senlis ;

Vu le rapport très-favorable qui nous a été présenté sur le livre intitulé : l'*Evangile expliqué, défendu, médité,* par M. l'abbé Dehaut, curé de Septmonts ;

Félicitons l'auteur d'avoir si bien fait marcher de front la science en la piété, et recommandons l'ouvrage à notre clergé comme l'*un des meilleurs commentaires* qu'il puisse étudier « *ad docendum, ad arguendum, ad crudiendum in justitiâ.* »

Donné à Beauvais, sous notre seing, notre sceau, et le contre-seing du secrétaire de l'Evêché, le 17e jour de janvier de l'an de Notre-Seigneur mil huit cent soixante-cinq.

† Joseph-Armand,
Evêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

Par mandement de Monseigneur :

Laurent, *Chan. Secrét.*

VII.

Lettre de Monseigneur Delalle, évêque de Rodez.

Monsieur le Curé,

Au moment où m'est arrivé le deuxième volume de l'Evangile expliqué, défendu, médité, j'allais m'absenter de Rodez pour une vingtaine de jours : c'est ce qui m'a empêché d'en accuser réception, et de vous faire part des impressions que j'ai éprouvées en lisant le premier.

Ces impressions sont *tout à fait favorables* à votre œuvre considerée sous le triple point de vue de l'explication, de la défense, de la méditation de l'Evangile. Suivant pas à pas les erreurs et les subtilités d'une vaine critique, vous leur opposez les démonstrations victorieuses d'une science acquise par de longs travaux. Cette exégèse catholique, mise en regard de l'exégèse protestante, fait ressortir dans toute leur splendeur l'authenticité, l'intégrité et la véracité de nos saintes Ecritures, ainsi que la concordance des quatre Evangélistes. *Vous résumez ce qui se trouve épars dans des centaines d'écrits apologétique. A ceux qui savent déjà, vous offrez une véritable jouissance par la réduction exacte d'un vaste tableau, et à ceux qui ne savent pas, ou qui savent peu vous, présentez le moyen de s'instruire rapidement, en les dispensant de chercher par de longs efforts les richesses d'érudition que vous avez amassées à leur profit.*

..... En somme, je vous félicite de ce qu'au milieu des soucis de la charge pastorale, vous avez pu assez bien utiliser votre temps pour acquérir une *science si étendue, et faire un ouvrage si sérieux. Je voudrais que cet ouvrage fût entre les mains de tous les membres du Clergé, et de tous les hommes du monde ayant le goût et la capacité des études profondes en matière de religion.*

Recevez, monsieur le Curé, l'assurance de mon estime et de ma sincère affection.

† Louis,
Evêque de Rodez.

VIII.

Lettre de Monseigneur David, évêque de Saint-Brieuc.

Saint-Brieuc, le 2 octobre 1864.

Je me félicite de ma souscription à votre ouvrage l'Evangile expliqué, défendu, médité. *J'ai déjà lu la moitié du volume, et j'en suis charmé. Voilà une œuvre sérieuse, où la ferme raison est partout au service de la religion, et partout victorieuse des rêves du rationalisme.* Nous sommes inondés de livres faits avec d'autres livres ; *le vôtre, avec un grand fond d'érudition, est une œuvre orignale et consciencieuse.* Pour ma part, je vous en remercie, et en souhaite vivement le succès.

La *forme est nette, simple, allant droit au but ;* vous n'avez pas songé au vêtement, qui souvent nous fait oublier le corps, et je suis loin de m'en plaindre..... *Vous avez fait une belle œuvre, utile à la religion, et je suis heureux d'être un des premiers à vous le dire.*

Croyez-moi, dès ce moment, votre tout dévoué de cœur.

† Augustin,
Evêque de Saint-Brieuc.

IX.

LETTRE DE MONSEIGNEUR PLANTIER, ÉVÊQUE DE NIMES.

Monsieur le Curé,

C'est un grand et utile travail que celui que vous faites sur les Evangiles. Vous commencez par en fixer le vrai sens, soit par voie de critique directe, soit par voie d'élimination, en confondant les interprétations absurdes qu'en donnent tous les jours l'exégèse rationaliste de notre temps. C'est là le point de départ nécessaire. La fantaisie, à notre époque, s'est abattue sous tant de formes sur le texte évangélique, elle l'a soumis sous tant de traductions impies et bizarres, qu'il importe avant tout, et par-dessus tout, de lui restituer authentiquement le sens qu'y a déposé l'Esprit-Saint. Une seconde opération n'est pas moins indispensable; c'est de discuter et de mettre à néant les objections accumulées par la philologie et la fausse science contre les Evangiles tels que l'Eglise les lit et les entend. Enfin, après les avoir expliqués et vengés, il est à propos d'en faire sortir les leçons pratiques dont Dieu leur a confié les trésors dans l'intérêt des âmes qui veulent être sérieusement chrétiennes. *Toutes ces choses, vous les avez faites avec succès. Votre critique est judicieuse dans la réfutation des faux commentateurs; vous êtes sobre, sans sécheresse, et incisif avec modération. La part que vous faites aux besoins de la piété par vos plans et homélies est riche et féconde; il n'est pas jusqu'à vos indications chronologiques qui ne lui soient précieuses, parce qu'elles lui permettent de suivre, pour ainsi dire, jour par jour, heure par heure, notre Sauveur et Maître Jésus-Christ dans les divers détails de son histoire.*

Que vos autres volumes soient dignes des deux premiers.... et vous aurez rendu à l'Eglise et aux bons catholiques de France un service dont le mérite éminent appellera leur estime et leurs éloges, au même degré que leur reconnaissance.

Croyez, Monsieur le Curé, à mon sincère et affectueux dévouement.

† HENRI,
Evêque de Nîmes.

X.

Lettre de Monseigneur Jacquemet, évêque de Nantes.

Nantes, 16 août 1865.

Monsieur le Curé,

J'ai été heureux de souscrire à votre excellent livre. Ce que j'en ai lu jusqu'ici me fait désirer qu'il se répande : il sera particulièrement utile aux Ecclésiastiques, et je le recommanderai volontiers autour de moi.

Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon sincère dévouement,

† Alexandre,
Evêque de Nantes.

XI.

Appréciation du Chanoine théologal de Soissons, chargé de l'Examen du manuscrit.

Monsieur le Curé et bien vénéré Confrère,

J'éprouve le besoin bien naturel de vous communiquer mes appréciations sur votre bel et important Ouvrage. Permettez-moi de le faire avec toute la simplicité et tout l'abandon de l'intimité...

Je veux vous parler, avant tout, de l'*Introduction* que vous avez mise en tête de l'Ouvrage. Voilà ce que l'on peut appeler une *Introduction* sérieuse et proprement dite, bien différente de tant d'avant-propos parasites qui usurpent insolemment ce nom. Vous marchez droit à votre but, en établissant, tout d'abord, comme vous le faites si bien, l'*authenticité*, *l'intégrité*, *la véracité* des saints Evangiles. Quoique ces matières soient traitées par de bons auteurs avec solidité, je crois pouvoir vous dire, sans flatterie, que vous avez su leur donner une nouvelle force, un nouvel intérêt, un plus grand jour, avec un caractère d'actualité que l'on ne trouve point ailleurs et parfaitement approprié au but spécial que vous avez en vue dans cette première partie. Je ne saurais trop vous louer d'avoir donné tout le développement qu'elle mérite à cette matière fondamentale, comme je ne puis oublier de faire ici une mention particulière de l'admirable chapitre de la divinité de J.-C., que vous déduisez avec une force invincible des prémisses si solidement établies dans les chapitres précédents. Cette magnifique *Introduction*, que je voudrais voir entre les mains de tous les hommes sérieux, suffit toute seule pour ruiner de fond en comble tous les vains systèmes des incrédules et des rationalistes passés, présents et à venir...

Le corps de l'édifice répond dignement à la grandeur du vestibule..... Je ne m'arrêterai ni à la Concorde évangélique, ni à la *chronologie* que vous avez suivie, ni aux divisions que vous avez adoptées... ; tout cela a sa raison d'être et contribue à l'ordre, à la clarté, à l'intérêt général. Je me hâte d'arriver à des objets plus importants...

Vous avez senti que le premier besoin de vos lecteurs étant de *comprendre* le texte évangélique, votre premier devoir était de leur en donner l'intelligence ; et c'est en quoi vous avez eu

le bonheur de réussir, par une traduction *paraphrasée,* claire et facile, dans laquelle vous avez habilement fondu tout ce que les commentateurs ont pu dire de meilleur, en sorte que votre paraphrase, dégagée de tout appareil scientifique, explique suffisamment ce qui est obscur, montre bien la suite des idées, et peut nous dispenser ordinairement de toute autre recherche, même sans le secours des notes exégétiques que vous y joignez parfois, pour éclaircir davantage certains points plus difficiles.

Je crois sincèrement que le commun des fidèles pourrait se contenter de cette première partie de votre travail ; mais vous avez voulu pourvoir encore à des besoins d'un autre genre et qui tiennent à notre époque. L'Evangile a des ennemis qu'il faut combattre. Je vous disais que votre introduction suffirait pour renverser tous leurs systèmes par la base : vous avez voulu faire plus. Il vous a semblé utile, et jusqu'à un certain point, nécessaire, de les suivre dans le détail, de les prendre corps à corps et de les vaincre de nouveau sur le terrain des faits particuliers. C'est là, en effet, que vous achevez leur défaite, soit que, par des réfutations toujours victorieuses, vous vengiez le texte sacré de leurs interprétations impies, soit que, reproduisant leurs niaises explications, vous vous borniez à les livrer au mépris et à la risée de tout homme qui a le bon sens.

Par là, Monsieur le Curé, vous rendez un service incontestable à un grand nombre de lecteurs, dans ces temps de discussion et de doute ; mais, nous vous devons, nous autres prêtres, des actions de grâces spéciales, pour le service particulier et non moins important que vous nous rendez, en nous inspirant, ou, si vous voulez, en ravivant en nous le goût de puiser dans l'Evangile, à l'exemple des SS. Pères, le sujet de nos instructions pastorales, et en prenant la peine de nous tracer ces plans d'Homélie, si nombreux, si variés, si bien appuyés sur le texte sacré et toujours si féconds, soit en développements instructifs, soit en applications pratiques. Je ne doute pas que cette portion de votre ouvrage ne contribue puissamment à ramener l'enseignement de la chaire chrétienne à la source divine d'où il n'aurait jamais dû s'écarter. Ajoutons, en passant, qu'elle fournira aussi aux âmes pieuses tout ce qu'elles peuvent désirer de meilleur, comme sujets de méditation...

Après ces aperçus rapides et bien incomplets, sur le fond de votre Ouvrage, peut-être, Monsieur le Curé, ne seriez-vous pas fâché de savoir aussi ce que je pense de votre style... Je vous prie de me croire, quand je vous affirme que vous écrivez comme faisaient les hommes de la bonne époque. Je trouve votre langage pur, correct, marqué au coin du bon goût, clair, facile, toujours digne et approprié à la gravité du sujet que vous traitez...

N'est-ce pas ainsi qu'il faut parler, surtout dans un livre où, après tout, le style n'est que la chose secondaire ?... Pour mon compte, je préfère, sans comparaison, cette manière d'écrire, à celle d'une foule d'auteurs de nos jours, qui s'imaginent que, bien écrire, c'est dire des choses d'une manière extraordinaire et prétentieuse. Laissons le genre romantique aux gens romanesques.

Maintenant, Monsieur le Curé, il me reste à résumer ici, en terminant cette lettre, les principales impressions que la lecture suivie de votre Ouvrage a fait naître en moi, et qu'elle fera naître, à coup sûr, dans l'âme de tout lecteur attentif. On y sent, d'un bout à l'autre, l'esprit de foi, une piété tendre et solide, avec un grand désir d'être utile : qualités qui n'étonneront aucun de ceux qui vous connaissent, et qui pénètrent le cœur d'un vif sentiment de religion, en même temps qu'elles lui inspirent pour l'auteur une haute estime, accompagnée d'une pleine confiance. Pour le fond des choses, on est charmé du bel ordre avec lequel se déroule toute l'histoire du Sauveur et de la vive lumière que cet exposé méthodique répand sur tous ses discours et sur tous ses actes. On y voit reluire, de la manière la plus frappante, son caractère auguste, la grandeur de sa mission, les preuves de sa divinité, la beauté de sa doctrine, toutes ses vertus, surtout son ineffable bonté, et enfin la simplicité calme et majestueuse de toute sa vie. On ne peut s'empêcher de l'admirer, de le révérer, de l'aimer. On n'a pas besoin d'autres raisonnements ; on goûte intérieurement que la vérité est là, avec une sainteté sans égale ; et ce qui n'est pas le moins heureux, on se sent fortement excité à devenir meilleur. Et quand on touche au dénoûment si étrange de cette vie pleine de mystères, on est plutôt satisfait qu'étonné, parce qu'on a vu ce dénoûment annoncé, préparé de longue main et admirablement motivé. On se recueille, alors, dans le silence de l'adoration, et l'on pense à profiter des grands desseins de la divine miséricorde sur l'homme pécheur.

. . . .

Si vous pensez que cette lettre, quelque imparfaite qu'elle soit, puisse vous être bonne à quelque chose, je vous autorise à la communiquer, et à en faire l'usage qu'il vous plaira, trop heureux de pouvoir contribuer, pour ma faible part, au succès d'un Ouvrage qui mérite si bien de réussir.

Veuillez agréer, etc.

LEGRAND,

Chanoine théologal de Soissons.

XII.

Approbation de M. le professeur d'Écriture Sainte du grand Séminaire de Soissons.

J'ai lu une grande partie de l'Ouvrage qui a pour titre : l'*Evangile expliqué, défendu, médité*. Je l'ai trouvé *excellent*, et pour le *fond* et pour la *forme*. Il me semble qu'il pourrait être d'une très-grande utilité pour MM. les Ecclésiastiques auxquels il faciliterait beaucoup l'étude de cette partie si importante et si intéressante de nos livres saints.

Signé : Beaufils,

Prêtre de la Mission, Directeur du grand Séminaire de Soissons, Professeur d'Ecriture Sainte.

L'ÉVANGILE

EXPLIQUÉ, DÉFENDU, MÉDITÉ

INTRODUCTION

Le mot *Evangile,* (du grec ἐυαγγέλιον), signifie proprement *bonne nouvelle.* Il se prend, dans la langue du Nouveau Testament, *a)* pour l'*heureuse nouvelle* qui annonce au monde la venue du Messie, du Rédempteur promis, et les biens qu'il apporte aux hommes : « *Allez, prêchez l'Evangile à toutes les nations* » Marc., 16, 15), *b)* pour la doctrine même de Jésus-Christ : « *Dans ce jour » où Dieu, selon l'Evangile que je prêche, jugera par » Jésus-Christ ce qui est caché dans le cœur des hommes* » (Rom., 2, 16 ; Matt., 24, 14); *c*) pour la *prédication* de cette doctrine (Rom. 1, 1 ; 16, 25). De là, le nom d'Evangélistes donné à ceux qui l'annoncent.

La *doctrine* de Jésus-Christ étant d'une liaison si étroite avec l'*histoire* de sa personne, que l'une ne saurait être conçue ni exposée sans l'autre, l'*histoire* de Jésus-Christ, de ses *actions*, et de ses paroles, fut, par contre-coup, appelée, d'une manière figurée, l'*Evangile,*

ou la *bonne nouvelle*, par excellence : « *Commencement* » *de l'Evangile de Jésus-Christ, fils de Dieu* » (Marc, 1, 1. Voy. égalem. Matt., 26, 13). C'est d'après cette manière de s'exprimer, que l'Eglise donna spécialement le nom d'*Evangiles* aux quatre récits authentiques de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ses actions, de ses paroles, de sa passion, de sa mort et de sa résurrection, que nous ont laissés S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean. « Bonne nouvelle en vérité, s'écrie S. Chrysos- » tome, car elle annonce à tous les hommes méchants, » ennemis de Dieu, plongés dans les ténèbres de l'igno- » rance, la cessation de la colère divine, le pardon » des péchés, la sanctification, la justice, la rédemption, » l'adoption divine, le ciel pour héritage, l'honneur d'être » le frère de Jésus-Christ, etc. » (Chrys., hom. 1 in Matt.).

Jésus-Christ n'avait instruit le monde que par la *prédication orale*, « *fides ex auditu* » (Rom., 10, 17), et c'est encore par la *prédication orale* que les Apôtres, après la descente de l'Esprit-Saint, répandirent la doctrine de Jésus-Christ par toute la terre. La tradition orale a précédé et produit la *tradition écrite*.

La prédication évangélique était *essentiellement historique :* la venue du Messie promis, les preuves que Jésus-Christ était ce Messie et en réunissait tous les caractères dans sa personne, tel était le fond essentiel, le centre où tout aboutissait, la base fondamentale sur laquelle s'appuyait tout l'édifice de la religion. Mais, les Apôtres ne pouvaient pas être présents partout et ne devaient pas rester toujours sur la terre : il était utile, nécessaire, que leur doctrine et leurs leçons fussent fixées par l'Ecriture, et que leurs écrits suppléassent à leur absence, et missent la doctrine et les paroles de Jésus-Christ, le souvenir de ses actions et de ses prodiges, à l'abri de l'oubli, de la corruption et de l'erreur. Telle fut l'origine toute naturelle de la littérature sacrée, et, en particulier, des Evangiles.

Mais ces Evangiles ont-ils réellement pour auteurs les apôtres S. Matthieu et S. Jean, et les disciples S. Marc et S. Luc, auxquels la croyance universelle de l'Eglise les attribue ? Se sont-ils conservés jusqu'à nous sans altération, du moins essentielle? Sont-ils véritables et dignes

de foi, malgré les faits miraculeux qu'ils racontent? — Il est indispensable de répondre à ces questions, dans un temps surtout où de téméraires critiques n'ont pas craint de représenter les Evangiles comme un recueil de mythes et de légendes fabuleuses, de poursuivre de leurs attaques acharnées et de révoquer en doute la certitude des faits évangéliques, qui sont le fondement de notre foi et de notre espérance. L'objet spécial de cette introduction sera de répondre à ces questions, et d'établir l'*authenticité,* l'*intégrité,* la *véracité* et la *divinité* des Evangiles.

§ Ier.

AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES EN GÉNÉRAL.

Les preuves de l'authenticité d'un livre peuvent être *extrinsèques*, c'est-à-dire, reposer sur des *témoignages* historiques, ou *intrinsèques*, c'est-à-dire se tirer de l'examen de ce livre en lui-même, indépendamment de tout témoignage extérieur. Nous commençons par ces dernières preuves :

A. Preuves intrinsèques de l'authenticité des Evangiles.

D'après les témoignages de la tradition apostolique, les Evangiles ont dû être composés, dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne, par des hommes nés en Palestine, ou qui, du moins, y avaient longtemps vécu; or, on doit trouver dans les Évangiles le reflet de l'époque à laquelle on les attribue, de la situation civile, gouvernementale, géographique, religieuse, de la contrée où ils ont été composés et où se passèrent les événements qu'ils racontent, de l'état des esprits, des opinions régnantes, etc.; et, si l'on connaît le nom de l'auteur, tout doit s'accorder avec la condition, la manière d'être qu'on lui suppose; on n'y doit rien découvrir qui puisse indiquer un âge postérieur. Toute histoire, et surtout l'histoire des hommes qui ont quelque célébrité, porte nécessairement l'empreinte du siècle ou du pays où elle a été composée, et il est impossible que, sous ce rapport, un ouvrage réellement supposé puisse

résister aux investigations d'une critique rigoureuse. Il nous reste à voir si nos livres évangéliques pourront supporter cette épreuve.

1° Quant à l'état *civil*, *politique* et *militaire* de la Judée, il est certain que le tableau que les évangélistes nous en offrent est absolument conforme à la description que nous en donnent les écrivains contemporains et complétement étrangers aux auteurs de nos Evangiles. On y voit clairement l'autorité romaine établie sur la Judée, le partage de cette contrée en tétrarchies, le règne d'Hérode-le-Grand, le partage de la Judée entre les tétrarques Philippe, Hérode et Lysanias, les rapports criminels d'Hérode Agrippa avec Hérodiade, sa belle-sœur, le gouvernement de Ponce-Pilate, la grande-prêtrise de Caïphe, etc. Or, tous ces détails sont entièrement conformes à ce que Josèphe nous apprend sur l'état civil de la Judée à cette époque : on trouve également dans cet auteur, comme dans nos Evangiles, l'indication des impôts onéreux qui pesaient alors sur les Juifs, des garnisons multipliées que rendaient nécessaires leur esprit inquiet et séditieux, les recensements auxquels on les soumettait, etc., etc. — Hérode nous est dépeint par les évangélistes, aussi bien que par Josèphe, comme un prince cruel, soupçonneux, artificieux, esclave tremblant des Romains, tyran barbare, toujours prêt à se baigner dans le sang.

2° L'état *géographique* et *topographique* d'un pays change continuellement avec le temps, et se trouve, pour ainsi dire, dans une fluctuation perpétuelle. A une époque où les cartes géographiques étaient inconnues, il eût été bien difficile, à un écrivain qui eût vécu un certain temps après les événements qu'il raconte, de les placer toujours dans leur lieu véritable : on trouve à cet égard, dans les écrivains les plus célèbres, les plus grossières méprises. Cette difficulté devient bien plus grande encore, si l'on considère l'état malheureux où se trouvaient alors les Juifs et leurs continuelles vicissitudes. La ruine de Jérusalem, en particulier, bouleversa entièrement l'état géographique de la Judée et n'en fit plus qu'un vaste désert. Josèphe, témoin oculaire, nous assure qu'on pouvait douter si des hommes l'avaient habitée. L'empereur Adrien y détruisit, de fond en comble, cinquante

villes et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs ou villages, de sorte qu'il était entièrement impossible à un écrivain postérieur à cette catastrophe de se reconnaître au milieu d'un manque aussi absolu de renseignements géographiques et topographiques.

Eh bien ! l'on trouve l'accord le plus parfait entre le tableau géographique que nous offrent les livres évangéliques, et le résultat des recherches des savants qui ont essayé de reproduire la géographie de la Palestine, telle qu'elle existait à l'époque de Jésus-Christ, d'après les témoignages de Josèphe, de Philon, du Thalmud, et des autres sources contemporaines. Le partage des terres, leur culture et leur fertilité, la nombreuse population disséminée dans les villes, les bourgs et les bourgades qui semblaient presque se toucher, etc.,., tout enfin, dans nos Evangiles, correspond parfaitement au temps où ils ont été composés. — On peut consulter, sur ce sujet, les ouvrages de Reland, Lightfoot, Westein, etc.

3° Cet accord n'est pas moins remarquable pour ce qui concerne l'*état religieux* ou la *situation intellectuelle* du peuple juif à cette époque. Josèphe nous apprend que les Romains, en établissant leur autorité pour la Judée, suivirent leur politique ordinaire, c'est-à-dire, qu'ils ne firent aucun changement par rapport à la religion du pays. Les offrandes, les cérémonies du temple, les assemblées des synagogues, suivirent leur cours ordinaire ; le grand sanhédrin conservait son autorité souveraine dans les choses religieuses. Seulement, les grands-prêtres étaient choisis ou destitués, et se renouvelaient presque d'année en année, selon les caprices du procurateur romain... C'est aussi ce que nous voyons dans les Evangiles... Nous y voyons les Juifs éloignés de l'idolâtrie, servilement asservis aux pratiques extérieures de la loi et de leur tradition, pleins de haine pour les Samaritains, de mépris pour les nations étrangères, divisés en deux sectes principales, les Pharisiens et les Sadducéens. Les premiers nous apparaissent avec leur zèle outré pour la tradition, leurs jeûnes affectés, lenrs aumônes faites avec ostentation, leur orgueil et leur hypocrysie, leur fureur de prosélytisme, etc. Les Sadducéens sont représentés comme des hommes atta-

chés aux biens de la terre, intrigants, amis des plaisirs, s'arrêtant à la lettre extérieure de la loi, sans en pénétrer l'esprit. Or, tel est, trait pour trait, le portrait que Josèphe et les écrivains contemporains nous ont laissé de ces mêmes sectaires.

4° La *langue* et la manière d'écrire de chaque siècle portent, en quelque sorte, un cachet particulier. La pureté de style de Phèdre suffit aux savants du XVI° siècle qui découvrirent, dans une bibliothèque monastique, le manuscrit des fables de cet auteur, pour leur faire reconnaître que ce ne pouvait être qu'une production du siècle d'Auguste. Or, la langue du Nouveau Testament ne se rencontre à aucune autre époque qu'à celle où il a été composé, c'est-à-dire, au premier siècle de l'ère chrétienne. On voit que les Evangiles ont été écrits par des hébreux, pour qui le grec était une langue étrangère ; qui écrivaient en grec, mais qui pensaient en hébreu, qui transportaient dans un grec rempli d'hébraïsmes les manières de parler de leur propre langue, et qui composaient ainsi une sorte de nouvelle langue à leur usage, de langue, pour ainsi dire, gréco-hébraïque, ou composée de l'un et de l'autre idiome. On y découvre un style simple, non poli, inculte, peu conforme aux règles de la grammaire, tel qu'il convient à des hommes qui ne se piquent pas de littérature, et l'on trouve, en même temps, des écrivains pleins d'originalité, qui semblent lutter avec une langue indocile, pour la plier à la hauteur et à la nouveauté de leurs idées ; une langue, en un mot, à laquelle n'aurait pu atteindre aucun autre écrivain, et qui ne peut convenir qu'aux Apôtres de Jésus-Christ.

5° Enfin, le *style* de ces mêmes écrivains indique des hommes à part, qui ne sont pas comme les autres hommes, des hommes *inspirés*. On y voit briller partout la plus noble simplicité, une admirable candeur, l'amour de Dieu, le goût de la vertu, la plus tendre charité à l'égard des hommes. On y remarque la confiance la plus étonnante dans les faits qu'ils rapportent. Bien qu'ils publient une histoire toute remplie des événements les plus extraordinaires, les plus inouis, qui renversent toutes les lois de la nature, ils ne disent pas un seul mot

pour disposer le lecteur à les croire; on voit qu'ils n'imaginent pas même qu'on puisse les contredire, et révoquer en doute ce qu'ils racontent. Exempts de tout amour-propre d'auteur, ils se bornent à exposer simplement les faits, sans y rien ajouter du leur, parlent de leurs défauts et de leurs faiblesses, de leurs fautes les plus humiliantes, avec la même indifférence que s'il s'agissait de personnes tout à fait étrangères : pas un mot d'admiration pour les merveilles opérées par Jésus-Christ, pas un mot de haine et de mépris pour la noire méchanceté de ses persécuteurs. Il y a dans ces caractères quelque chose qui est au-dessus de l'homme, et que l'on chercherait en vain dans tout autre écrivain non inspiré. Jean-Jacques Rousseau a bien raison de s'écrier : « Jamais des auteurs juifs, laissés à eux-mêmes, n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, » et nous pourrions ajouter, ni le caractère si sublime, si admirablement idéal et surhumain de Jésus-Christ, « et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus grand que le héros. » — Quelle différence, par exemple, entre la noble simplicité de l'Evangile, et les contes puérils et insipides dont sont remplis les livres apocryphes qui pullulèrent sous les mains des hérétiques dans les premiers siècles de l'Eglise!

B. Preuves extrinsèques de l'authenticité des Evangiles.

Ici, l'auteur trop célèbre d'un roman sacrilège, qu'il a osé intituler *Vie de Jésus*, nous arrête dès le premier pas. On sait que les quatre Evangiles que nous possédons sont désignés sous le nom d'*Evangiles selon S. Mathieu*, *selon S. Marc*, *selon S. Luc* et *selon S. Jean*. Le critique rationaliste s'autorise de ces appellations pour contester l'authenticité de ces Evangiles. « Ces quatre personnages, » dit-il dans son introduction, page 16, ne nous sont » pas donnés rigoureusement comme des auteurs. Les » formules « *selon Matthieu, selon Marc, selon Luc, selon* » *Jean*, » n'impliquent pas que, dans la plus vieille » opinion, ces récits eussent été écrits d'un bout à l'autre » par Matthieu, par Marc, par Luc et par Jean; elles

» signifient seulement que c'étaient là les traditions pro-
» venant de chacun de ces apôtres, et se couvrant de
» leur autorité. »

M. Renan se méprend étrangement sur le sens de ces locutions : *Evangile selon S. Matthieu, selon S. Marc, etc.* Les quatre Evangiles ne portaient pas primitivement ces titres ; on les désignait sous le nom de *Mémoires des Apôtres (*Justin, *apol.)*, de *Recueil des Sentences et des faits mémorables de Jésus-Christ* (Papias, cité par Eusèbe, comme nous le verrons plus bas). Plus tard, en consacrant la manière de parler usitée de nos jours, au lieu de dire l'Evangile de S. Matthieu, de saint Marc, etc., l'Eglise ne l'a pas fait sans motifs : elle a voulu faire entendre que ces Evangiles étaient moins l'œuvre individuelle et personnelle de leurs auteurs, que l'exposition simple et naïve des faits historiques qui formaient le fondement et l'objet principal de la prédication apostolique, l'écho, pour ainsi dire, ou le résumé de cette prédication. A proprement parler, il n'y a pas plusieurs histoires de Jésus-Christ, plusieurs Evangiles ; il n'y a qu'une seule histoire, une seule prédication, une seule *bonne nouvelle, un seul Evangile, sous quatre formes différentes*, τετράμορφον τὸ εὐαγγέλιον, selon la belle expression de saint Irénée (*Adv. hær.*, III, II, 8) ; un seul récit raconté par plusieurs auteurs différents, qui se complètent les uns les autres.

Il n'en est pas moins vrai, comme nous ne tarderons pas à le montrer, que, dans tous les temps, à partir des premiers siècles de l'Eglise, une tradition constante nous donne les quatre Evangiles comme ayant été composés par les auteurs dont ils portent le nom. Si l'interprétation de M. Renan était admissible, on aurait dû dire, non pas « l'*Evangile selon S. Marc et selon S. Luc,* » puisque ni l'un ni l'autre n'étaient apôtres, mais « l'*Evangile selon S. Pierre et selon S. Paul*, » puisque, d'après une ancienne et unanime tradition, ces Evangiles ont été publiés et reçus dans l'Eglise sous l'influence et par l'autorité des apôtres S. Pierre et S. Paul.

Il nous reste maintenant à exposer les preuves directes et extrinsèques de l'authenticité des Evangiles. Nous citerons d'abord les témoignages des auteurs ecclésiastiques.

A. *Témoignages des auteurs ecclésiastiques en faveur de l'authenticité des Evangiles.*

Sans nous arrêter aux citations des Pères apostoliques, Papias, S. Polycarpe, S. Ignace d'Antioche, S. Clément, S. Barnabé (*a*), où l'on trouve des traces évidentes de l'existence des livres évangéliques au temps où ils vivaient (V. ces citations dans les *Dissertations sur la vérité de la religion*, du cardinal de la Luzerne); s'il est un fait invinciblement attesté, et au-dessus de toute contestation, c'est que, vers le milieu du II[e] siècle de l'ère chrétienne, les quatre Evangiles de S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean, étaient connus par toute la terre, et reçus par l'Eglise universelle, comme l'œuvre certaine de ceux dont ils portent le nom. Ce fait est attesté :

1° Pour l'*Asie mineure* et les *Gaules*, par *S. Irénée*. Né vers l'an 110, en Asie, où il avait passé sa jeunesse, il vint ensuite dans les Gaules, où il mourut évêque de Lyon, vers l'an 202. Contemporain des disciples immédiats des Apôtres, il les avait écoutés et consultés avec soin. Il nous apprend, dans ses écrits, qu'il avait eu le bonheur d'avoir pour maître le vénérable S. Polycarpe, évêque de Smyrne, et disciple de S. Jean l'Evangéliste : « Etant encore enfant, écrit-il à un certain Florin, je » vous ai vu chez Polycarpe, lorsque vous veniez voir » ce saint évêque. Je pourrais dire encore le lieu où était » assis le bienheureux Polycarpe, quand il parlait, sa » démarche, sa manière de vie, sa figure extérieure,

(*a*) « Il y a plus, dit M. de Pressensé; d'après une découverte récente, l'épitre de Barnabé élève le premier Evangile à la hauteur d'un livre sacré. Ce n'est certes pas un fait de médiocre importance que de lire dans un écrit remontant à l'an 110 ou 115 une citation de l'évangile de S. Matthieu avec cette formule : *Il est écrit*. Μήποτε, ὡς γέγραπταί · « πολλοὶ κλητοὶ, ὀλίγοι δὲ ἐκλεκτοί. » Ces mots contiennent une citation directe de Matthieu XIX, 30. Jusqu'à ces derniers temps, on ne lisait la formule : *Il est écrit*, que dans la traduction latine de la lettre de S. Barnabé; elle passait généralement pour une glose. Cette supposition n'est plus possible, depuis la découverte du texte original, dans le couvent de Sinaï, en même temps que du fameux manuscrit du Nouveau Testament. C'est ainsi que, de la poussière d'une cellule surgit un témoin des premiers temps pour nous garantir la valeur historique de nos Evangiles, au moment le plus décisif du débat engagé sur leur origine. » (Hist. de J.-C., par M. de Pressensé, p. 160.)

» les instructions qu'il faisait dans l'assemblée des chré- » tiens, comment il nous racontait ses relations avec » Jean, et avec les autres qui avaient vu le Seigneur, » comment il se souvenait de leurs discours, et de ce » qu'il leur avait ouï dire touchant le Seigneur, ses » miracles, sa doctrine; Polycarpe rapportait tout cela » de la même manière tout à fait que les saintes Ecri- » tures, l'ayant appris de ceux qui avaient vu de leurs » yeux le Verbe de vie (*b*). » (Euseb., *Hist. eccl.*, v. 20.)

Saint Irénée était donc en position d'avoir des connaissances certaines sur l'origine des Evangiles : or, voici ce qu'il nous en apprend : « Nous ne connaissons, dit-il » (Hœr., III, 1), la disposition de notre salut que par ceux » par lesquels l'Evangile est parvenu jusqu'à nous, qui, » d'abord, l'ont annoncé de vive voix, et ensuite, par » la volonté de Dieu, nous l'ont transmis par écrit, pour » être le fondement et la colonne de notre foi. Ainsi » *Matthieu*, parmi les Hébreux, a écrit un Evangile dans » leur langue, tandis que Pierre et Paul, à Rome, prê- » chaient la bonne nouvelle, et jetaient les fondements » de l'Eglise. Après leur mort, *Marc*, disciple et inter- » prète de Pierre, nous a laissé par écrit ce qui avait été » annoncé par Pierre lui-même. *Luc*, disciple et compa- » gnon de Paul, a écrit, dans son livre, l'Evangile qu'il » prêchait. Après cela, *Jean*, disciple du Sauveur, qui » reposait sur son sein, a aussi publié un Evangile, » lorsqu'il résidait à Ephèse (*c*). » — Il est impossible

---

(*b*) « Porro in eâ ad Florinum epistolâ, de quâ jam priùs dixi, » idem Irenœus se cum Polycarpo familiariter esse versatum prodit his ver- » bis : Et locum ipsum possem dicere in quō beatissimus Polycarpus sedens » disserebat, processusque ejus et ingressus, vitæque totius formam et spe- » ciem, sermones denique quos ad populum habebat, et familiarem con- » suetudinem quæ illi cum Joanne, ut narrabat, et cum reliquis qui » Dominum ipsum vidissent intercesserat ; et qualiter dicta illorum comme- » morabat ; et quæcumque de Domino ab ipsis audierat. De miraculis quoque » illius, ac de doctrinâ prout ab iis qui Verbum vitæ ipsi conspexerant, » Polycarpus acceperat, eodem modo prorsùs referebat, in omnibus cum » Scripturâ Sacrâ consentiens. » (Euseb., H. Ec., c. 20.)

(*c*) » Non enim per alios dispositionem salutis nostræ cognovimus, quam » per eos per quos Evangelium pervenit ad nos; quod quidem tunc præco- » naverunt, posteà verò, per Dei voluntatem, in scripturis nobis tradide-

d'être plus explicite sur l'authenticité des Evangiles. Plus bas, il ajoute *(d)* : « *Qu'il n'y a ni plus ni moins de quatre » Evangiles,* » et il en donne des raisons mystiques, par exemple, parce que le monde est divisé en quatre parties, ou quatre points cardinaux, etc. Le même Docteur s'autorise de l'aveu des hérétiques en faveur de l'authenticité des Evangiles. (Voy. B. *Témoignage des hérétiques,* p. 16.)

2° Pour l'*Egypte,* par *Clément d'Alexandrie.* Ce Docteur qui, vers l'an 189, était mis à la tête de l'école d'Alexandrie, avait connu les disciples immédiats des Apôtres, et a dû savoir d'eux l'authenticité de nos Evangiles. Au livre III de ses *Stromates,* p. 465, il affirme que « les quatre » Evangiles étaient reçus par l'Eglise universelle, que » c'était une tradition des anciens qui remontait au » commencement de la tradition évangélique ; que les » Evangiles qui contiennent les généalogies ont été écrits » les premiers ; que S. Jean était le dernier qui, cédant » aux prières de ses amis, avait publié l'Evangile qui » porte son nom. » (Voy. Euseb., Hist., VI, 14). *Origène* a non seulement admis et cité nos quatre Evangiles, mais encore il les a expliqués. Nous avons encore ses commentaires sur les quatre Evangiles.

3° Pour le nord de l'Afrique, *Tertullien*, contemporain de S. Irénée, représentant de l'Eglise d'Afrique, affirme, de la manière la plus expresse, que nos quatre Evangiles ont été admis de tout temps par toute l'Eglise, et qu'ils remontent jusqu'aux temps apostoliques. « S'il

---

» runt, fondamentum et columnam fidei nostræ futurum... Itâ Matthæus in » hebræis ipsorum linguâ scripturam edidit Evangelii, cùm Petrus et Paulus evangelisarent et fundarent Ecclesiam. Post verò horum excessum, » Marcus discipulus et interpres Petri, et ipse quæ à Petro annuntiata erant » per scripta nobis tradidit. Et Lucas autem sectator Pauli quod ab illo » prædicabatur Evangelium in libro condidit. Posteà et Joannes discipulus » Domini, qui et suprà pectus ejus recumbebat, et ipse edidit Evangelium, » Ephesi Asiæ commorans. » (Iren., *Advers. hær.*, III, 1).

(*d*)... Nec autem plura numero quàm hæc sunt, neque rursùs pauciora capit esse Evangelia. Quoniam enim quatuor regiones mundi sunt in quo sumus, et quatuor principales spiritus, et disseminata est Ecclesia super omnem terram, columna autem et firmamentum Ecclesiæ est Evangelium, et spiritus vitæ, consequens est quatuor habere eam columnas undique flantes incorruptibilitatem, et vivificantes homines (*Ibid.*, IX, 8).

» est constant qu'on doit regarder comme vrai, ce qui
» est plus ancien, et comme plus ancien ce qui est dès le
» commencement, et comme étant dès le commencement,
» ce qui vient des Apôtres, il sera également constant
» que cela a été enseigné par les Apôtres, qui a toujours
» été gardé comme saint par les églises des Apôtres.
» Voyons de quel lait Paul a nourri les Corinthiens ; à
» quelle règle les Galates ont été redressés ; ce que firent
» les Philippiens, les Thessaloniciens, les Ephesiens,
» ce que les Romains publient de ce qui s'est fait près
» d'eux, eux à qui Pierre et Paul ont laissé chacun un
» Evangile signé de son sang. Nous avons encore les
» églises, filles de Jean ; car, bien que l'Apocalypse de
» Jean soit rejeté de Marcion, la suite des évêques, en
» remontant jusqu'au commencement, proclame Jean
» auteur de l'Apocalypse.

» De la même manière reconnaît-on la noble origine
» de toutes les autres églises ; c'est pourquoi je dis que
» chez elles, et non-seulement dans les églises fondées par
» les Apôtres, mais dans toutes celles qui leur sont unies
» par la communauté de la foi, l'Evangile de Luc est
» retenu tel qu'il fut donné le premier jour... Quant à
» celui de Marcion, ou ces églises ne le connaissent
» point, ou elles ne le connaissent que pour le con-
» damner.

» Cette même autorité des églises apostoliques pro-
» tégera également les autres évangélistes, ceux que nous
» avons reçus par elles, et qui sont conformes à leur
» exemplaire ; je veux parler des évangiles de Jean et de
» Matthieu. L'ouvrage écrit par Marc, on peut l'attribuer
» aussi à Pierre, dont Marc était l'interprète ; aussi bien
» les Marcionites ont coutume d'attribuer à Paul l'Evan-
» gile écrit par Luc. C'est une convenance que de faire
» honneur au maître de ce que le disciple a dit. Donc,
» puisqu'il est constant que ces évangiles ont été reçus
» dans toutes les églises, pourquoi Marcion ne les
» accepte-t-il pas également ? Ne devait-il pas, ou les
» corriger, s'il les croyait corrompus, ou les admettre,
» s'ils lui paraissaient entiers ? (*e*) »

(*e*) Si constat id veriùs, quod priùs, id priùs, quod ab initio, id ab ini-

On pourrait encore joindre, pour l'Afrique, à l'autorité de Tertullien, celle des Actes des martyrs scillitains exécutés en 202, où l'on lit ces paroles : « Le proconsul dit : » Quels sont les livres que vous lisez et que vous adorez ? » Spérat répondit : Les quatre Evangiles de Notre » Seigneur Jésus-Christ, les Epîtres de l'apôtre saint » Paul, et toute l'Ecriture sainte dictée par l'inspiration » divine. »

4° Pour la *Palestine*, par S. *Justin.*

Saint Justin, né en Palestine, vers l'an 103, converti à l'âge de trente ans, et martyrisé en 167, a dû connaître beaucoup de disciples des Apôtres. Ses voyages successifs dans l'Italie, l'Asie mineure et l'Egypte, le mirent à même de connaître les Evangiles à l'usage des grandes églises du monde chrétien, Rome, Ephèse, Alexandrie. Dans sa première apologie en faveur de la religion chrétienne, qu'il présenta, vers l'an 150, aux empereurs Antonin-le-Pieux et Marc-Aurèle, il dit expressément que « les chrétiens s'assemblaient le jour du soleil pour prier » et pour offrir l'Eucharistie, et que, dans ces assem- » blées, on lisait publiquement les écrits des prophètes, » et les commentaires ou les *mémoires* des Apôtres. » —

---

tio, quod ab apostolis, pariter utique constabit id ab apostolis traditum, quod apud ecclesias apostolorum fuerit sacrosanctum. Videamus quod lac à Paulo Corinthii hauserint, ad quam regulam Galatæ sint correcti ; quid legant Philippenses, Thessalonicences, Ephesii, quid etiam Romani de proximo sonent, quibus Evangelium Petrus et Paulus sanguine quoque suo signatum reliquerunt. Habemus et Joannis alumnas ecclesias. Nam etsi Apocalypsim ejus Marcion respuit, ordo tamen episcoporum ad originem recensûs in Joannem stabit auctorem, sic et cœterorum generositas recognoscitur. Dico autem apud illas, nec solas jam apostolicas, sed apud universas, quæ illis de societate sacramenti confederantur, id Evangelium Lucæ ab initio editionis suæ stare. Quod cùm maximè tuemur, Marcionis verò plerisque nec notum, nullis autem notum et non eo damnatum... (*Tertul.* adv. mar. V. 51.)

« Eadem autoritas ecclesiarum apostolicarum cœteris quoque patrocinatur » Evangeliis, quæ proindè per illas, et secundùm illas habemus. Joannis » dico et Matthæi : licet et Marcus quod edidit, Petro adfirmetur, cujus » interpres Marcus. Nam et Lucæ digestum Paulo adscribere soleat, caput » magistrorum videri, quæ discipuli promulgaverint. Itaque et de his Mar- » cion flagitandus, quid, omissis eis, Lucæ potiùs institerit : quasi non hæc » apud ecclesias à primordio fuerint, quemadmodùm et Lucæ. Igitur dùm » constat hæc quoque apud ecclesias fuisse, cùm non hæc quoque Marcion » attigit, aut emendanda si adulterata, aut agnoscenda, si integra. » (*Ibid.* v.)

« Καὶ τὰ ἀπομνημονεύματα τῶν αποστολῶν ἢ τά συγγράμματα τῶν
» προφητῶν. » — Il avait dit auparavant que ce qu'il nomme
» *commentaires* ou *mémoires* des Apôtres, ἀπομνημονεύματα
» τῶν ἀποστολῶν, s'appelait communément l'*Evangile* ou les
» *Evangiles*, ἁ καλέιται ἐυαγγέλια » , et la preuve sans réplique que c'est, en effet, de nos Evangiles qu'il parle, c'est qu'il rapporte au même endroit, comme tirée de ces commentaires, l'institution de l'Eucharistie, dans les termes mêmes employés par S. Matthieu, S. Marc et S. Luc. (*Voy. Apol.* 1. N° 60).

Il est donc constaté, par le témoignage de S. Justin, que, vers le milieu du IIe siècle, la lecture solennelle des saints Evangiles, dans l'assemblée des fidèles, était d'un usage général dans toute église ; ce qui prouve que, dès-lors, ils étaient reconnus pour authentiques, et ce qui fait nécessairement remonter l'origine de ces écrits vers les temps apostoliques, car, s'ils avaient été composés au commencement du IIe siècle, ils n'auraient pu, dans l'intervalle de 50 ans, s'y accréditer au point que la lecture en fût regardée comme partie essentielle du culte divin. La coutume de lire publiquement les écrits des Apôtres est une imitation de ce qui se pratiquait dans les synagogues, où l'on faisait toujours une lecture de quelque livre de la loi ; et, par conséquent, elle est aussi ancienne, parmi les chrétiens, que l'établissement des églises et de la liturgie.

Saint *Théophile*, évêque d'Antioche, en 168, nous parle aussi, dans ses livres à Autolyque, des *Evangiles*, dont les auteurs, dit-il, sont inspirés de Dieu, et ces Evangiles, ce sont les mêmes que nous reconnaissons pour tels; aussi, le voyons-nous citer les Evangiles de S. Matthieu, de S. Luc et de S. Jean. S. Jérôme nous assure même, qu'il avait composé sur ces Evangiles des commentaires que lui-même avait lus : « *Legi, sub ejus* » *nomine, in Evangelium commentarios.* » (Hyer., in Matt. in proœm.).

Nous pourrions encore citer, pour la Syrie, la traduction syriaque du Nouveau Testament, dite le *Peschito*, qui, de l'aveu des critiques, remonte indubitablement au Ier, ou, au plus tard, au IIe siècle de l'Eglise.

5° Enfin, pour l'*Italie*, nous avons le témoignage du

canon de *Muratori*. Ce canon, ou *catalogue* des livres sacrés des chrétiens, fut trouvé, au commencement du XVIIIe siècle, par *Muratori*, dans un très-ancien manuscrit sur parchemin, dont l'antiquité paraissait remonter à plus de mille ans, pour le moins : il a été publié dans le recueil des *Antiquités italiennes* du moyen âge, de *Muratori* (t. III, p. 854 et suiv.). Il y est dit, vers la fin, que *(f)* « *le Pasteur d'Hermas venait d'être composé sous* « *le pontificat de Pie Ier*, » qui tint le siége de Rome vers l'an 156 : ce qui fait remonter nécessairement ce document curieux jusque vers la fin du IIe siècle de l'ère chrétienne. Ce canon place, parmi les livres saints, universellement reconnus par l'Eglise, les quatre Evangiles de S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean, les Actes des Apôtres, treize Epîtres de S. Paul, une de S. Jude, deux de S. Jean, et l'Apocalypse attribué également à S. Jean. Quant au Pasteur d'Hermas, il dit que cet ouvrage méritait d'être lu, mais qu'on ne devait pas en faire la lecture publique dans l'église, ni le classer parmi les ouvrages des Prophètes et des Apôtres *(g)*.

Les témoignages que nous venons de citer prouvent, d'une manière irrécusable, que, vers le milieu du IIe siècle, l'authenticité des quatre Evangiles était reconnue, sans contestations, par l'Eglise universelle. Or, comment tant d'églises, répandues dans tant de pays, éloignées les unes

---

(f) Pastorem verò nuperrimè temporibus nostris in urbe Româ Herma conscripsit, sedente cathedrâ... Pio episcopo fratre ejus. »

(g) « Quibus tamen interfuit, et ità posuit. Tertio Evangelii librum secundo (secundùm) Lucam. Lucas iste medicus post ascensum Christi cum eum Paulus quasi ut juris studiosum secum adsumpsisset numenì (nomini) suo ex opinione conscripsit, Dominum tamen nec ipse vidit in carne, et idem prout assequi potuit, ità et à nativitate Joannis incipet (incipit) dicere. Quarti evangeliorum Johannes ex discipulis. Cohortantibus condiscipulis et episcopis suis dixit : Conjejunate mihi hodie triduò, et quod cuiquè fueret (fuerit) revelatum, alterutrum nobis enarremus. Eadem nocte revelatum Andreæ ex apostolis, ut recognoscentibus cunctis, Johannes suo nomine cuncta describeret. Et ideò, licet varia singulis evangeliorum libris principia doceantur, nihil tamen differt credentium fidei, cùm uno ac principali spiritu declarata sint in omnibus omnia de nativitate, de passione, de resurrectione, de conversatione cum discipulis suis, et de gemino ejus adventu... Quid ergo mirum si Johannes tam constanter singula etiam in epistolis suis proferat, dicens in semetipso : Quæ vidimus oculis nostris, etc... hæc scripsimus ?... » Suit l'énumération des Actes des Apôtres, des treize Epîtres de S. Paul, etc.

des autres, différant entre elles de mœurs, de gouvernements, de langages, auraient-elles pu se réunir dans une semblable adhésion, si elles n'y avaient été forcées par un motif à la fois impérieux et universel? Et ce motif, que pouvait-il être, que l'autorité même des Apôtres, et l'attestation des églises fondées par eux?

Comment, par exemple, l'Asie mineure, comment l'église d'Ephèse, fondée et gouvernée si longtemps par l'apôtre S. Jean lui-même, aurait-elle pu recevoir et révérer, comme Ecriture inspirée, l'Evangile qui porte le nom de cet Apôtre, si, de son vivant, l'Apôtre n'avait jamais composé, ni laissé aucun Evangile, ou bien, s'il en avait laissé un autre tout différent de celui qu'on lui attribuait? C'était là un fait public sur lequel il était impossible de s'abuser. Le même raisonnement se renouvelle avec la même force pour l'église de Rome, à l'égard de l'Evangile de S. Luc; pour les églises de Palestine et d'Egypte, à l'égard des Evangiles de S. Matthieu et de S. Marc. Il est métaphysiquement impossible que des ouvrages supposés aient été ainsi reçus unanimement et sans opposition par toute l'Eglise, quand il s'agit surtout d'ouvrages aussi importants qui sont la base et le fondement de toute la foi chrétienne. Les Apôtres eux-mêmes, ou, après leur mort, leurs disciples immédiats, auraient nécessairement réclamé contre la supposition d'ouvrages qu'ils n'avaient pas composés ou consacrés par leur autorité; il en aurait été alors de nos Evangiles comme de tant d'ouvrages apocryphes que l'Eglise n'a jamais reçus, qu'elle a, au contraire, repoussés avec mépris : il y aurait eu, du moins, des luttes, des oppositions, des réclamations. Prétendre qu'un imposteur habile aurait pu en imposer ainsi à l'Eglise entière, répandue par toute la terre, sans aucune réclamation, c'est, de toutes les hypothèses, la plus chimérique, la plus folle, la plus absurde. Eh bien! que l'on fouille tant qu'on voudra tous les monuments de l'antiquité chrétienne, nulle part on ne trouvera la moindre trace, le moindre vestige de lutte, de réclamation, d'opposition, de discussion sur ce sujet, rien qui puisse induire que jamais, en aucun temps, en aucun lieu, on ait révoqué en doute, on ait mis en discussion cette authenticité; et il est bien clair que, s'il y

avait eu des luttes à ce sujet, elles ne seraient pas passées inaperçues, et qu'on en trouverait quelques vestiges parmi les nombreux monuments qui nous restent de l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. Si ces preuves ne suffisent pas pour démontrer l'authenticité de nos saints Evangiles, il faut renoncer à démontrer jamais l'authenticité d'un ouvrage quelconque... Pourquoi croyons-nous qu'il a autrefois existé un Charlemagne, un Mahomet, un Constantin-le-Grand? — Parce que tout le monde le dit, que l'histoire est unanime à attester leur existence. C'est par la même raison que personne ne doute des livres attribués à Cicéron, à Virgile, à Tacite, etc., et l'on se moquerait, avec raison, de quiconque voudrait contester ce témoignage, cette foi unanime de dix-huit siècles. Or, le même témoignage, la même foi unanime existe à l'égard de l'authenticité des livres saints.

B. *Témoignages des hérétiques et des païens, en faveur de l'authenticité de nos Evangiles.*

Du reste, ce ne sont pas seulement les saints Pères et les auteurs ecclésiastiques, ce n'est pas seulement la tradition constante et universelle de l'Eglise catholique; ce sont les *hérétiques* et les *païens* eux-mêmes qui viennent rendre témoignage à l'authenticité de nos livres saints. S. Irénée en faisait déjà la remarque de son temps: « L'autorité de nos Evangiles est si bien établie, disait- » il, que les hérétiques eux-mêmes leur rendent » témoignage, et que chacun d'eux, en sortant de l'église, » cherche dans l'un ou dans l'autre de quoi appuyer sa » doctrine. Les Ebionites se servent de l'Evangile selon » S. Matthieu, et cet Evangile suffit pour les réfuter. » Marcion reconnaît celui de Luc, qu'il tronque et mutile » à sa manière, et qui, tout mutilé qu'il nous le donne, » ne laisse pas de renverser ses opinions blasphématoires » sur la divinité. Ceux qui, séparant Jésus d'avec le » Christ, soutiennent que le Christ est demeuré impassible pendant que Jésus souffrait, s'en tiennent à » l'Evangile de Marc, et, s'ils le lisaient avec un amour » sincère de la vérité, ils y trouveraient la condamnation » de leurs erreurs. Les *Valentiniens* se servent de l'Evan-

» gile de Jean qui suffit également pour les confondre.
» Puis donc que ceux qui nous contredisent rendent
» témoignage à ces livres, et en font usage, c'est avec
» toute la force et la confiance de la vérité que nous les
» produisons. » (Lib. 3, c. 2) *(a)*.

Nous citerons entre autres, parmi ces hérétiques :

1° *Tatien,* païen converti, d'abord disciple de S. Justin, puis chef des *encratites* ou *abstinents,* qui réunit les quatre Evangiles, et en forma une *harmonie* sous le nom de *Diatesseron* (selon les quatre). Théodoret, qui avait vu cet ouvrage, affirme, qu'à quelques retranchements près, (celui des généalogies de Jésus-Christ, par exemple), provenant de ses opinions erronées sur la nature du Christ, il renfermait le contenu des Evangiles canoniques d'où il avait été tiré.

2° *Marcion,* hérétique anti-judaïsant, qui vivait vers l'an 150 de l'ère chrétienne et regardait la loi de Moïse comme l'ouvrage du mauvais principe, ne rejetait les Evangiles de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Jean que parce qu'il y trouvait la condamnation de ses erreurs, n'admettait celui de S. Luc que parce qu'il le trouvait conforme à ses opinions. Nulle part il ne se plaint que les Evangiles qu'il repousse aient été donnés sous des noms supposés, mais il ose accuser ses auteurs d'avoir mêlé des doctrines juives à celles de leur maître, se jugeant plus sage que les Apôtres eux-mêmes.

3° Les gnostiques *Valentin, Ptolémée, Théodote, Héracléon,* s'étayaient de l'Evangile de S. Jean pour défendre leurs erreurs. Ce dernier fit même un commentaire sur

---

(a) « Tanta est circa hæc Evangelia firmitas, ut et ipsi hæretici testimo-
» nium reddant eis, et ex ipsis egrediens unusquisque eorum conetur suam
» confirmare doctrinam. Ebionei etenim ex Evangelio quod est secundùm
» Matthæum solo utentes, ex illo ipso convincuntur, non rectè præsumen-
» tes de Domino. Marcion autem id quod secundùm Lucam circumcidens,
» ex his quæ adhùc servantur penès eum, blasphemus in eum solum exis-
» tentem Deum ostenditur. Qui autem Jesum separant à Christo, et impas-
» sibilem perseverâsse Christum, passum verè Jesum dicunt, id quod se-
» cundùm Marcum est præferentes Evangelium, cum amore veritatis le-
» gentes illum, corripi possunt. Hi autem qui à Valentino sunt, eo quo est
» secundùm Joannem plenissimè utentes, ad ostentionem conjugationum
» suarum, ex ipso deteguntur nil rectè dicentes... Cùm ergo hi qui con-
» tradicunt nobis testimonium perhibeant, et utantur his, firma et vera est
» nostra de illis ostensio. » (Iren., XI, 7.)

cet Evangile, dont Origène nous a conservé un grand nombre de fragments. S. Irénée atteste que, bien qu'ils préférassent l'Evangile de S. Jean aux autres, ils admettaient aussi ces derniers.

4° Enfin, nous avons l'aveu des *païens* eux-mêmes en faveur de l'authenticité de nos Evangiles. — L'empereur *Julien*, dans ses ouvrages, ne parle jamais des Evangiles sans les attribuer aux Apôtres dont ils portent les noms. Nulle part il ne dit que les Evangiles sont supposés. Il combat la divinité de Jésus-Christ en disant que « *ni* » *Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, n'en ont parlé, et* » *que Jean est le premier qui ait osé la mettre en avant.* » Lorsqu'il défendit aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres et d'expliquer les poètes, « *qu'ils aillent, disait-il* » *avec dédain, expliquer Luc et Matthieu dans les assem-* » *blées des Galiléens.* » — On voit, par l'ouvrage d'Origène contre Celse, que ce philosophe païen qui publia, sous le règne d'Adrien, un libelle plein de mensonges et d'injures contre le judaïsme et le christianisme, avait une parfaite connaissance de nos Ecritures, et que jamais il n'a soupçonné les chrétiens de les avoir supposées sous le nom des Apôtres. Après avoir rapporté plusieurs traits de la vie de Notre Seigneur, il déclare lui-même les avoir pris dans des livres chrétiens. Il rapporte plusieurs passages de nos Evangiles, dans un but de polémique, par exemple, plusieurs maximes du sermon sur la montagne, la généalogie de Jésus-Christ remontant jusqu'au premier homme; il parle de la doctrine du Verbe considéré comme Fils de Dieu, d'une liqueur sortie du corps de Jésus-Christ crucifié, de la demande faite à Jésus d'un signe qui devait prouver sa divinité, etc..., ce qui prouve manifestement qu'il avait sous les yeux les Evangiles de S. Jean, de S. Luc et les autres.

Il est bien évident que si nos Evangiles avaient été réellement supposés, s'il y avait eu, sur ce sujet, le moindre soupçon, tous ces ennemis acharnés de l'Eglise, tant hérétiques que païens, n'auraient pas manqué de s'en prévaloir et de l'objecter aux chrétiens. Puisqu'ils ne l'ont pas fait, puisque, lors même qu'ils les rejetaient, pour des motifs purements spéculatifs, et pour des intérêts de secte, jamais ils n'osaient soutenir qu'ils n'étaient

pas de ceux dont ils portent le nom, il faut bien admettre que, dès-lors, l'authenticité de nos saints Evangiles était placée au-dessus de toute contestation. Concluons donc que les preuves de l'authenticité de nos saints livres peuvent défier toutes les attaques, et que, pour ne pas s'y rendre, il faut volontairement fermer les yeux à la lumière.

C. Authenticité des Evangiles confirmée par celle des autres livres du Nouveau Testament.

Au reste, les rationalistes modernes, qui ont osé attaquer de nouveau l'authenticité de nos saints Evangiles, et les transformer en un recueil informe de mythes et de fables, auraient-ils réussi parfaitement dans leur vaine entreprise, qu'ils n'auraient encore rien gagné: il leur faudrait, de plus, renverser l'authenticité des autres écrits du Nouveau Testament, des Actes des Apôtres et des épîtres de saint Paul, qui supposent les premiers et leur sont intimement unis, et qui reposent sur des motifs de crédibilité qui leur sont propres; car ces écrits suffisent, par eux-mêmes, pour établir les faits les plus importants de l'histoire évangélique, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, sa divinité et sa souveraine puissance. Or, jusqu'à présent du moins, leur audace n'a pas encore été jusque là; ils n'ont pas encore essayé d'ébranler l'autorité de ces livres divins, et que pouvaient-ils opposer, en effet, au seul témoignage de Tertullien, par exemple, qui ne craint pas de provoquer les hérétiques de son temps à aller vérifier les *lettres authentiques* des Epîtres de S. Paul, qui se conservaient et se lisaient encore, de son temps, dans les célèbres églises de Corinthe, de Philippes, de Thessalonique, d'Ephèse, etc., auxquelles elles avaient été adressées? « *Vous qui désirez vous instruire de ce qui intéresse votre* » *salut, parcourez les églises apostoliques, ces églises où* » *président encore les chaires des Apôtres, où l'on croit* » *les voir eux-mêmes, et entendre leur voix, en lisant* » *leurs lettres authentiques. Etes-vous proche de l'Achaïe* » *et de la Macédoine? Vous avez Corinthe, Philippes,* » *Thessalonique. Pouvez-vous passer en Asie? Vous avez*

» *Ephèse. Etes-vous moins éloigné de l'Italie? Vous avez*
» *Rome qui peut aussi vous fournir des preuves incontes-*
» *tables.* » (De Præsc., 36) *(a).*

D. L'authenticité des Evangiles confirmée par les Evangiles apocryphes.

Mais, ici, une *difficulté* se présente. — Dès les premiers temps du christianisme, on voit apparaître une multitude de livres et d'évangiles apocryphes, dont un assez grand nombre sont même parvenus jusqu'à nous. Ce fait ne démontre-t-il pas que les premiers chrétiens étaient très-crédules, qu'il y avait, parmi eux, un grand nombre de fourbes et d'imposteurs, et qu'il n'était pas si difficile qu'on le prétend de leur imposer et de leur faire recevoir, comme livres sacrés, des ouvrages évidemment supposés? Que deviennent, dès-lors, toutes les prétendues preuves par lesquelles on prétend démontrer l'authenticité de ces livres ?

Mais, si l'on examine les choses de bonne foi, on reconnaîtra que l'existence et l'histoire des livres apocryphes, bien loin d'ébranler en rien l'authenticité des livres canoniques, la confirme, au contraire, de la manière la plus éclatante.

Les anciens Pères entendaient proprement par ce mot, *livres apocryphes* (du grec ἀπόκρυφος, caché), les livres dont l'origine était obscure, dont l'authenticité était douteuse, et qui, par cette raison, n'étaient pas reçus dans le canon des écrits inspirés, ni regardés par l'Eglise universelle comme contenant la parole divine. On peut en distinguer trois classes.

La *Première* comprenait les livres composés par des *catholiques*, dans des vues droites et pieuses, qui étaient

---

(*a*) Age jam, qui voles curiositatem meliùs exercere in negotio salutis tuæ, percurre Ecclesias Apostolicas, apud quas ipsæ adhùc cathedræ apostolorum suis locis præsident, apud quas ipsæ authenticæ litteræ eorum recitantur, sonantes vocem, et repræsentantes faciem uniuscujusque. Proxima est tibi Achaïa? Habes Corinthum. Si non longè es à Macedonia, habes Philippos, habes Thessalonicenses. Si potes in Asiam tendere, habes Ephesum. Si autem Italiæ adjaces, habes Romam, undè nobis quoque auctoritas præstò est. (De Præsc. 36.)

regardés comme des livres utiles, mais dénués de l'autorité de nos Evangiles. On voit, qu'à l'égard de ces écrits, le mot *apocryphe* n'implique rien de désavantageux : il indique seulement que ces écrits, ne venant pas des Apôtres, n'ont jamais été regardés comme faisant partie des livres inspirés. Tels étaient, par exemple, le *Pasteur* d'Hermas, l'Épître de S. Barnabé, etc. Tels étaient aussi les récits de la vie de Jésus-Christ dont parle S. Luc dans sa préface. Les chrétiens du Ier siècle recueillaient avec soin ce qu'ils entendaient dire aux Apôtres et aux prédicateurs de la foi : ils le mettaient par écrit pour en conserver le souvenir et pour l'instruction de leur famille. Ces écrits, étant devenus inutiles par la publication de nos saints Evangiles qui les surpassaient en exactitude et en autorité, durent disparaître, et, en effet, il n'en est rien resté. L'existence de ces écrits ne prouve qu'une seule chose, c'est le soin qu'eurent les premiers chrétiens à n'admettre comme écritures canoniques que les écrits qui venaient évidemment des Apôtres, comme ceux de S. Paul, S. Matthieu, S. Jean, et ceux qui étaient publiés sous leur autorité, comme les Evangiles de S. Marc et de S. Luc, publiés sous l'autorité de S. Pierre et de S. Paul.

La *seconde* classe des livres apocryphes renferme les livres qui, primitivement, n'étaient autres que nos Evangiles actuels, mais altérés et corrompus par les hérétiques, qui voulaient s'en servir pour autoriser leurs erreurs. On compte dans cette classe : 1° l'Evangile des *Hébreux*, dit aussi l'*Evangile des Nazaréens, des Ebionites, des douze Apôtres*, qui n'étaient autres, comme nous le montrerons plus tard, que le texte primitif syro-chaldaïque de l'Evangile de S. Matthieu, plus ou moins altéré par les sectes judaïsantes des premiers siècles de l'Eglise ; 2° l'*Evangile de S. Pierre*, *l'Evangile des Egyptiens*, qui probablement n'étaient autres que l'Evangile de S. Marc, interpolé par les docètes ; 3° le *Diatesseron* de *Tatien*, qui était, comme nous l'avons déjà remarqué, une sorte d'harmonie des quatre Evangiles, composée par *Tatien*, à laquelle manquaient les généalogies de S. Matthieu et de S. Luc, et qui portait des traces des sentiments hérétiques de son auteur ; 4° l'*Evangile de Marcion*, qui était

comme nous l'avons déjà dit, l'Evangile même de S. Luc, mutilé et corrompu par cet hérésiarque; 5° enfin, l'*Evangile de Valentin*, qui était également l'Evangile de S. Jean, corrompu par les gnostiques.

Tous ces Evangiles ont toujours été réjetés par l'Eglise, à cause des altérations que les hérétiques leur avaient fait subir; ils n'ont jamais été admis que par les sectaires qui s'en servaient pour autoriser et propager leurs erreurs. Loin d'ébranler en rien l'authenticité de nos Evangiles, ils la confirment, au contraire, en l'appuyant sur le témoignage des ennemis de l'Eglise, et ils constatent, en même temps, la sollicitude et la vigilance que l'Eglise a montrées dans tous les temps pour conserver la pureté et l'intégrité du texte évangélique.

Enfin, la *troisième* classe des Evangiles apocryphes renferme des écrits entièrement controuvés et fabuleux, dont aucun ne remonte aux premiers siècles de l'Eglise chrétienne, et qui doivent, pour la plupart, leur origine à cette multitude d'hérétiques qui, sous le nom de Gnostiques et de Manichéens, infestèrent les deuxième et troisième siècles de l'Eglise. Fruit impur de l'imposture et de l'hérésie, ces Evangiles n'offrent que des espèces de romans souvent ineptes et ridicules, où les faits de l'Evangile étaient dénaturés, amplifiés, travestis, surchargés d'une multitude de prodiges et d'événements miraculeux; ils portent avec eux leur propre réfutation.

Fabricius a recueilli dans ces derniers temps, ce qui nous est resté de ces Evangiles apocryphes. De nos jours, Thilo, en Allemagne, en a donné une nouvelle édition plus complète. On cite parmi les principaux : 1° le *Protévangile de saint Jacques,* cité par Origène (Matt. 13), et qui paraît être le plus ancien et le moins méprisable de ces Evangiles apocryphes. C'est celui, du moins, qui s'écarte le moins du style et de la simplicité des écrits évangéliques : il paraît avoir été, autrefois, fort répandu en Orient; car, écrit primitivement en grec, il a été traduit en latin, en arabe et en cophte, et on possède encore ces différentes versions. Cet ouvrage traite de la naissance et de l'éducation de Marie, de la naissance de Jésus-Christ et des évènements qui la suivirent, tels que l'adoration des Mages, et la fuite en Egypte. A travers

les fables qui viennent de l'invention de l'auteur, on peut y découvrir, sur les ancêtres et les premières années de la Sainte Vierge, plusieurs données précieuses, qui appartiennent manifestement à la tradition : c'est ainsi qu'il nous a conservé les noms des parents de la Sainte Vierge, Anne et Joachim, qu'il rapporte sa présentation au temple, à l'âge de trois ans, son mariage avec Joseph à l'âge de quatorze ans, etc. 2° L'*Evangile de la naissance de la Sainte Vierge,* abrégé du précédent, qui paraît être du VIe siècle environ. 3° L'*Histoire de Joseph,* en arabe, racontant les circonstances merveilleuses de la vie, de la mort et de la sépulture du père nourricier de Jésus-Christ: plein de mauvais goût et d'enflure. 4° L'*Evangile de la naissance du Sauveur.* On connaît deux ouvrages de ce nom, l'un en grec et l'autre en arabe, traduit en syriaque et en persan. Il paraît être l'ouvrage des Gnostiques, qui l'avaient en grande vénération. 5° L'*Evangile de Nicodème,* dont la 1re partie offre l'histoire très-détaillée du jugement et de l'interrogatoire de Jésus-Christ devant Pilate, des efforts de Nicodème et de Joseph d'Arimathie pour le sauver, de la mort et de la résurrection du Sauveur; et la 2e partie, qui paraît être un ouvrage différent, raconte la descente de Jésus-Christ aux enfers d'une manière fantastique et assez poétique. Le style et la manière indiquent un ouvrage du Ve ou du VIe siècle.

Il suffit de jeter les yeux sur ce qui nous reste de ces ouvrages, pour voir à quelle prodigieuse distance ils se trouvent de nos livres évangéliques. Tandis que les premiers portent partout l'empreinte de la vérité et de la candeur, d'une simplicité noble et sublime, nous ne trouvons dans les autres qu'un amas méprisable de contes et de prodiges ridicules, d'aventures merveilleuses et bizarres, qui n'offrent aucun but pratique et moral; en un mot, on n'y trouve qu'une espèce de caricature des livres saints, auxquels ils ressemblent à peu près comme les sons discordants et criards d'un orgue de Barbarie ressemblent à cette harmonie majestueuse et sublime qui s'échappe, sous les voûtes de nos temples, des doigts d'un habile organiste. Aussi ces ouvrages n'ont-ils, généralement, jamais joui d'aucune autorité

dans l'Eglise, et sont-ils promptement tombés dans le mépris et l'oubli qu'ils méritaient.

Afin que l'on puisse juger du style et du genre de ces ouvrages le plus souvent ridicules, en voici, à l'usage des curieux de ces sortes de choses, quelques échantillons extraits des deux Evangiles de la naissance du Sauveur.

« Comme Marie et Joseph approchaient de Bethléem, » Marie dit à Joseph que le terme de ses couches était » arrivé. Joseph trouva une caverne, dans laquelle il » alla dans les environs de Bethléem chercher une sage-» femme. Joseph allait et allait. Il regardait le ciel, et il » voyait le pôle immobile, et les oiseaux du ciel trem-» blaient. Il regarda vers la terre, et il vit un bateau ou » étaient des ouvriers, et ceux qui voulaient soulever » quelque chose ne le soulevaient point, et ceux qui vou-» laient porter quelque chose à leur bouche ne le por-» taient point, mais leurs yeux étaient tournés en haut. » Et il vit des moutons qu'on chassait, et qui restaient » immobiles. Le berger levait la main sur eux, et sa » main restait immobile. — Des béliers étaient près » d'un ruisseau, la bouche dans l'eau, et ils ne buvaient » point. Alors il vit une femme de la montagne, laquelle » dit : Où vas-tu? et Joseph lui dit : Je cherche une » sage-femme.... »

« Un jour (en Egypte), des enfants, jouant avec Jésus, » faisaient de petits animaux de terre; le petit Jésus en » faisait comme eux, mais il leur donnait la vie, de » sorte qu'ils allaient et venaient, buvaient et man-» geaient... »

« Un enfant, étant tombé d'un toit, se tua. On accusa » Jésus de sa mort, mais Jésus le fit parler, et déclarer » que ce n'était pas lui qui l'avait fait tomber. — Un » autre jour, il changea en boue les enfants qui jouaient » avec lui, et les remit ensuite dans leur premier état. » — Sa mère l'ayant envoyé puiser de l'eau, la cruche » se rompit; il ramassa l'eau dans son manteau, et l'ap-» porta à sa mère. — Un docteur, jugeant, d'après tout » ce que l'on disait de lui, que cet enfant devait avoir » une excellente tête, s'offrit pour faire son éducation; » mais, lorsque celui-ci voulut lui nommer la première

» lettre de l'alphabet, l'enfant Jésus les récita et les » nomma de suite, tout à rebours, en commençant par » la dernière. »

« Un jour, il fit, avec de la terre, douze passereaux. » Comme c'était un jour de sabbat, un juif, qui l'avait » vu, le dit à Joseph pour qu'il lui en fît des reproches. » Joseph ne manqua pas de le faire, mais l'enfant Jésus » prononça une parole et les oiseaux s'envolèrent. »

« Joseph allait par les maisons de la ville, travaillant » de son métier de charpentier. Tout ce qui se trouvait » trop long ou trop court, Jésus l'allongeait ou le rac- » courcissait, selon le besoin. Il agrandit ainsi le trône » de Jérusalem, composé d'un bois précieux, conservé » depuis le temps de Salomon, et auquel Joseph avait » travaillé deux ans. »

« Un jour, comme Jésus marchait dans la rue, un » enfant l'arrêta par l'épaule. Jésus lui dit : Ne passeras- » tu pas ton chemin? et aussitôt, il tomba roide mort. » Les parents de cet enfant, en ayant porté des plaintes » à Joseph, furent aveuglés par Jésus. Joseph entendant » les plaintes qu'on faisait, s'approcha de Jésus, et lui » tira les oreilles. Jésus, en colère, lui dit : Qu'il vous » suffise que ces gens cherchent sans trouver, et vous » n'avez pas agi sagement ; souvenez-vous que je suis » votre fils, et laissez-moi en repos. »

Arrêtons-nous : le lecteur trouvera sans doute que c'est assez de ces impertinences, et ne sera pas tenté d'opposer à nos Evangiles, où respire une si noble simplicité, ces récits romanesques, ridicules et puérils.

§ II.

DE L'ÉVANGILE DE SAINT MATTHIEU.

A. **De l'auteur de cet Evangile.**

L'accord unanime de la tradition, dès les premiers siècles de l'Eglise, a toujours proclamé l'apôtre saint Matthieu comme l'auteur du premier des Evangiles canoniques. D'après saint Marc, (II, 14), il était fils d'Alphée

(qu'il ne faut pas confondre avec le père de saint Jacques le mineur, car saint Matthieu n'a jamais été placé, dans l'Evangile, parmi les *frères* ou parents du Seigneur) (V. M. XIII, 55), et probablement Juif de naissance et Galiléen. Avant sa vocation à l'apostolat, il était receveur des impôts (τελονής), sur le bord du lac de Génézareth, près de Capharnaüm. Il remplissait cette charge, lorsque Jésus le rencontra et l'appela à sa suite (Matt. IX, 9, 10)... Il est désigné, dans le catalogue de saint Marc (II, 14), et de saint Luc (V, 27), sous le nom de *Lévi*, qu'il portait très-probablement avant sa vocation, et qu'il changea lors de sa vocation à l'apostolat pour celui de *Matthieu* (don de Dieu), qui lui rappelait la grâce qu'il avait reçue, de même que Simon prit le nom de *Céphas* ou *Pierre* (*a*), et Saul le nom de *Paul*. — Les circonstances de temps, de lieu, de profession, de repas, etc., étant les mêmes dans les divers catalogues, et comme, d'ailleurs, on ne trouve qu'un seul publicain dans la liste des Apôtres, on est bien forcé de conclure que le *Lévi* de saint Marc et de saint Luc, et le *Matthieu* du premier évangéliste, forment nécessairement une seule et même personne.

Nous ne savons rien de certain sur le reste de la vie de S. Matthieu. Il paraît qu'il demeura longtemps dans la Judée, et qu'il abandonna ensuite sa patrie, pour aller évangéliser les Ethiopiens et autres peuples (Eusèbe, III, 24. — Jérôme, catal. c. 4). On croit qu'il termina sa vie par le martyre, le 14 septembre d'après le Martyrologe. Clément d'Alexandrie (*Pédag.* 11) nous le représente comme menant une vie très-austère, ne mangeant jamais de viande, et ne se nourrissant que de fruits, de racines et de légumes.

B. Texte primitif de S. Matthieu. — Son authenticité.

De nombreux témoignages des Pères, des premiers siècles de l'Eglise, nous attestent que S. Matthieu écrivit l'Evangile qui porte son nom, et qu'il l'écrivit d'abord en *hébreu*, ou plutôt, dans le dialecte *araméique* ou *syro-*

(*a*) Avec cette différence toutefois, que ce nom de Pierre fut donné à Simon par Jésus-Christ lui-même, ce qui n'eut pas lieu à l'égard de saint Matthieu.

chaldaïque, qui formait alors la langue usuelle des hébreux.

Le premier témoignage que nous avons à citer est celui de *Papias*, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, disciple de S. Polycarpe, et des prêtres Jean et Ariston, qui étaient eux-mêmes disciples du Sauveur. C'est Eusèbe qui nous a transmis ce précieux témoignage, (*Hist. Eccl.*, III, 29). Après avoir cité plusieurs détails curieux sur la manière dont S. Marc avait composé son Evangile, « *quant à* » *Matthieu*, dit Eusèbe, *Papias raconte de lui qu'il a écrit* » *en hébreu l'Evangile des oracles de Jésus-Christ, que* » *chacun interprétait comme il pouvait*, » Ματθαῖος μὲν οὖν ἑβραΐδι διαλεκτῳ τὰ λογία συνεταξάτο, ἡρμήνευσε δ' αὐτα ὡς ἠδυνάτο ἕκαστος. « C'est du prêtre Jean et d'Ariston, ajoute-t-il, » disciples de Jésus-Christ, que Papias disait tenir ces » détails. » Voilà un témoignage formel en faveur de l'authenticité de l'Evangile de S. Matthieu, non plus seulement de *Papias*, mais de deux disciples immédiats de Jésus-Christ, Jean et Ariston.

Plusieurs critiques (Schleiermacher, Credner, Weisse, Renan dans ces derniers temps, etc.), ont essayé d'affaiblir la force de ce témoignage. Ils objectent, d'abord, que cette expression : τὰ λογία, est bien vague, et ne désigne pas nécessairement l'Evangile de saint Matthieu, mais peut-être un recueil perdu des discours du Sauveur, qui pourrait avoir été la première origine de nos Evangiles actuels (*a*).

(*a*) Cette objection a été répétée par Renan ; ce que Schleiermacher avait proposé sous forme de *doute*, M. Renan l'affirme du haut de son infaillibilité. « Il est certain, dit-il, que ces deux descriptions de Papias répondent assez » bien à la physionomie générale des deux livres appelés maintenant ; » ***Evangile selon Matthieu, Evangile selon Marc;*** » le premier carac- » térisé par ses longs discours, le second surtout anecdotique... Mais, que » ces deux ouvrages, tels que nous les lisons, soient absolument semblables » à ceux que lisait Papias, cela n'est pas soutenable, d'abord, parce que » l'écrit de Matthieu, pour Papias, se composait uniquement de discours » en hébreu, dont il circulait des traductions assez diverses. »

L'original du livre dont parle Papias aurait passé sous les yeux du sieur Renan qu'il ne s'exprimerait pas avec plus d'assurance. Où a-t-il vu, et comment prouvera-t-il que l'œuvre de saint Mathieu se composait uniquement de discours en hébreu ?—L'Evangile de saint Mathieu abonde en sentences (λογία) ; Papias pouvait donc à bon droit le désigner ainsi, mais il n'a pas dit que les sentences n'étaient pas encadrées dans les faits. La supposition contraire est d'autant plus invraisemblable qu'un très-grand nombre des discours de Jésus-Christ deviennent inintelligibles, détachés des

Mais, cette locution se trouve expliquée par celle dont se sert le même auteur, deux lignes plus haut, en parlant de S. Marc, où il dit expressément que cet évangéliste avait « *écrit avec exactitude ce que Jésus avait dit et fait,* » τὰ ὑπο τοῦ Χρίστου ἤ λεχθέντα, ἤ πραχθέντα. Il est d'ailleurs avéré, d'après un grand nombre de passages des SS. Pères, que ces expressions λογία τοῦ Χυρίου désignaient généralement, dans le langage de l'Eglise, non-seulement les vérités fondamentales (*b*) du christianisme, mais les Evangiles que nous possédons actuellement (*Voy. par ex. Irén. Proœm.* 18.—*Clém. Alex. Rom.* 7, 18.—*Orig. in Matt.* 5, 19). Je ne citerai que *Photius*, qui distingue les Evangiles, qu'il appelle τὰ χυρίακα λογία, des Epîtres des Apôtres, qu'il nomme τὰ ἀποστόλικα χηρύγματα. » *Phot. cod.* 228.)

Mais, poursuit-on encore, le témoignage de Papias n'est pas d'une grande autorité, car Eusèbe nous le représente comme un homme d'une grande simplicité, et de peu de jugement, σφόδρα μικρὸς ὢν τὸν νοῦν. — Eusèbe, il est vrai, parle ainsi de lui, parce qu'en effet, prenant trop à la lettre certaines expressions figurées des discours de Jésus-Christ, il aurait été le premier auteur de l'hérésie des Millénaires, et s'était persuadé que Jésus devait régner mille ans sur la terre, d'un règne temporel. Que l'autorité de *Papias* ne soit pas d'un grand poids en matière dogmatique, on l'accorde volontiers, mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'un pur *fait*, d'autant plus que, suivant Eusèbe lui-même, *Papias*, qu'il appelle « *un* » *homme érudit et versé dans les saintes Ecritures,* » recherchait avec le plus grand soin tout ce qui avait rapport à l'histoire du Sauveur, ce que disait Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, etc. (*c*). — C'est

---

faits qui en furent l'occasion, et qu'une tête absurde aurait seule pu concevoir la pensée d'un semblable recueil.

Eusèbe, qui était mieux placé que notre académicien pour savoir à quoi s'en tenir sur ce point, ne doute pas le moins du monde que l'Evangile selon *saint Matthieu* ne soit le même écrit que Papias appelle *Sentences*.

(*b*) Ces mots, λογία τοῦ Θέου, désignent (*Rom.* III, 3) « *les oracles de Dieu,* » c'est-à-dire, la parole de Dieu révélée dans les livres de l'Ancien Testament, puis (I *Pet.* IV, 11) l'instruction chrétienne en général, ou (*Heb.* V, 12), les vérités fondamentales du christianisme.

(*c*) Papias est mis au nombre des saints par l'Eglise, et souffrit la prison et l'exil comme confesseur de la foi. (*Voyez le Martyrologe romain,* 23 fév. *et les Bollandistes.*)

d'ailleurs, ici, moins le témoignage de *Papias* lui-même, que celui du disciple Jean, puisque c'est d'après ce dernier que Papias parle.

2° D'après Eusèbe *(Hist. eccl.*, v, 10), Pantænus, directeur de l'Ecole des catéchèses d'Alexandrie, fit, au IIe siècle de notre ère, un voyage apostolique dans la Judée, ou l'Arabie méridionale, et y trouva entre les mains des chrétiens l'Evangile hébreu de saint Matthieu, que l'apôtre Barthélemy y avait laissé, lors de sa première visite. — 3° Saint Irénée (3, 1) dit expressément *(d)* : « Saint Matthieu a écrit un Evangile pour les hébreux, dans leur » propre langue, dans le temps que Pierre et Paul prê- » chaient à Rome et y fondaient une Eglise. » — 4° Origène, cité par Eusèbe (*Hist. eccl.*, 6, 25), dit également : « J'ai appris de la tradition qu'il y quatre Evangiles, qui » sont reçus sans contradiction par l'Eglise universelle. » Le premier a été écrit par Matthieu, d'abord receveur » des deniers publics, ensuite apôtre de Jésus-Christ, » qui l'écrivit en lettres hébraïques, pour l'usage des » fidèles de la Judée *(e)*. » — 5° *Eusèbe* de Césarée écrit *(Hist. eccl.,* III, 24 . « Matthieu, ayant d'abord annoncé » l'Evangile aux Hébreux, et devant se transporter dans » d'autres contrées, leur laissa son Evangile écrit dans la » langue du pays. *(Voy. égal. Cyril. Hier.*, *Cat.* 14. 15).

6° Saint Jérôme, dans ses *Commentaires* sur saint Matthieu, nous dit *(f)* : « Matthieu écrivit, en Judée, un » Evangile, en hébreu, et avec des caractères hébraïques, » *Evangelium Christi hebraïcis litteris verbisque compo-* » *suit.* » On ne sait pas, d'une manière certaine, quel » est celui qui, dans la suite, le traduisit en grec. Or, on

---

(d) « Ità Matthæus hebræis in ipsorum linguâ scripturam edidit Evangelii, cùm Petrus et Paulus evangelizarent et fundarent Ecclesiam. (*Voy. précéd.*) »

(e) « Sicut ex traditione accepi de quatuor Evangeliis, quæ sola in universâ Dei Ecclesiâ, quæ sub cœlo est, citrà controversiam admittuntur. Primum scilicet Evangelium scriptum est à Matthæo , etc. — (*Origen. in Matth. I, ap. Euseb., Hist. eccl.* l. VI, 25.)

(f) « Matthæus, qui et Levi, ex publicano apostolus, primus in Judæa » propter eos qui ex circumcisione crediderant, Evangelium Christi he- » braïcis litteris verbisque composuit (*Hyer. de Vir. illust*, c. 3). Quod » quis posteà in græcum transtulerit, non satis certum est. Porrò ipsum » hebraïcum habetur usquè hodiè in Cæsariensi bibliothecâ, quam Pam- » philus martyr studiosissimè confecit. »

» conserve, jusqu'à ce jour, un exemplaire de cet Evan-
» gile, en hébreu, dans la bibliothèque de Césarée, que
» Pamphyle, martyr, a rassemblée avec tant de soin. J'ai
» aussi reçu permission des Nazaréens qui habitent la
» ville de Béroé en Syrie, et qui se servent de cet exem-
» plaire, de le transcrire. J'y ai remarqué que, partout,
» l'Evangéliste, soit qu'il parle de lui-même, ou qu'il
» fasse parler Notre Seigneur Jésus-Christ, ne suit pas
» l'autorité des Septante, mais le texte hébreu, d'où sont
» tirés ces deux témoignages : « *Ex Ægypto vocavi filium*
» *meum;* » et « *Quoniam Nazaræus vocabitur.* »

Le même docteur dit encore (*L.* III. *adv. Pelag.*) :
» Dans l'Evangile des Hébreux, qui est écrit dans le dia-
» lecte chaldaïco-syriaque, mais avec des caractères
» hébraïques, dont les Nazaréens se servent jusqu'au-
» jourd'hui, qui est appelé aussi l'*Evangile des Apôtres*,
» ou, suivant d'autres, « *Sicut plerique autumant*, »
» l'Evangile de Matthieu, qui se trouve dans la biblio-
» thèque de Césarée ; l'histoire raconte, etc., » et dans le
commentaire sur S. Matt. : « Dans l'Evangile dont se
» servent les *Nazaréens* et les *Ebionites*, que nous avons
» dernièrement transféré en grec, etc. (*g*). »

7° Le témoignage de saint Epiphane (Hær. XXIX, 9) n'est pas moins remarquable. Il dit, en parlant des *Nazaréens* : « Ils ont aussi l'Evangile de saint Matthieu, très-
» complet, dans le dialecte hébraïque : ils le conservent
» certainement encore, tel qu'il a été originairement
» écrit en Hébreu. Mais je ne sais pas si, à l'exemple des
» Ebionites, ils n'ont pas omis la généalogie d'Abraham
» jusqu'à Jésus-Christ. » — Et (Hær. XXX), parlant des
Ebionites : « Ils recevaient aussi l'Evangile de saint
» Matthieu, et ils l'appelaient *l'Evangile selon les Hébreux*,
» κατ' ἑβραίους, ce qui pouvait se dire avec vérité, car
» Matthieu est le seul qui ait écrit l'Evangile en Hébreu.
» Mais cet Evangile n'était pas *entier*, mais en partie
» *corrompu*, en partie *tronqué*. » Saint Epiphane était né en Palestine, et élevé parmi les Juifs ; il connaissait

(*g*) (Cap. 2.) « Evangelium — quod appellatur secundùm hebræos, et à me nuper in græcum latinumque sermonem translatum est. » — « In Evangelio quo utuntur Nazaræi et Ebionitæ, quod nuper in græcum de Hebræo sermone transtulimus. » (*Ad Matt.*, XII, 13.)

parfaitement l'hébreu, ainsi que le syro-chaldaïque. Il était donc très-capable de lire l'Evangile des Ebionites et de le juger.

Pour l'intelligence de ces derniers textes de saint Jérôme et de saint Epiphane, il faut savoir que les Juifs chrétiens de la Palestine, très-attachés aux observances judaïques, finirent par se séparer de l'Eglise, et formèrent différentes sectes schismatiques et hérétiques, dont les principales furent celles des *Nazaréens* et des *Ebionites*. Le nom de *Nazaréen*, qui était d'abord celui des chrétiens (de *Nazar*, séparé, consacré à Dieu d'une manière spéciale), devint ensuite celui d'une de ces sectes particulières de juifs qui, trop attachés à la loi mosaïque, voulaient faire une espèce d'amalgame des deux religions. Ils soutenaient l'obligation, pour tous les chrétiens, de pratiquer les observances judaïques, et finirent par ne plus reconnaître ni la préexistence, ni la divinité de Jésus-Christ. Les *Ebionites*, du mot hébreu *ebion*, qui signifie *pauvre*, formèrent aussi une secte de juifs hérétiques, qui avaient adopté les sentiments des Nazaréens, en y ajoutant quelques erreurs particulières.

Or, des passages cités ci-dessus de saint Jérôme et de saint Epiphane, il résulte, 1° que l'Evangile des *Hébreux*, et l'Evangile des *Nazaréens*, étaient le même Evangile; 2° que l'Evangile des Hébreux était, originairement, l'Evangile même de saint Matthieu; 3° que l'Evangile des *Nazaréens* et celui des *Ebionites*, étaient également le même Evangile; 4° que cet évangile s'était insensiblement corrompu entre les mains des hérétiques qui habitaient la Palestine, et avait ainsi mérité d'être répudié par l'Eglise universelle: ce qui explique comment il s'est perdu avec les sectes particulières qui en faisaient usage; 5° que l'Evangile de saint Matthieu avait été composé, non pas en hébreu proprement dit, mais dans le dialecte que parlaient alors les Juifs de la Palestine, qui n'était autre que le syro-chaldaïque, mais avait été écrit avec les caractères hébraïques. Il est évident, en effet, que saint Matthieu a dû écrire dans la langue usitée par ceux auxquels il le destinait (*h*).

(*h*) Il n'est pas impossible, toutefois, que l'Evangile de saint Matthieu ait

C. **Polémique rationaliste.**

1° « Tous les Pères dont on a cité les témoignages en » faveur du texte authentique n'ont fait que répéter le » témoignage de Papias, qui, par lui-même, n'est pas » d'une grande valeur. » — *Rép.* Nous avons, plus haut, défendu le témoignage de Papias contre les attaques dont il a été l'objet. Il est faux que les SS. Pères n'aient fait que répéter le témoignage de Papias. Le témoignage de Pantænus est entièrement indépendant de celui de l'évêque d'Hiérapolis. Ceux de saint Jérôme et de saint Epiphane sont fondés sur leurs propres recherches. Il est absurde de supposer que les plus illustres et les plus savants Docteurs de l'Eglise, un Irénée, un Origène, un Eusèbe, un Jérôme, etc., aient pu citer unanimement, comme un fait authentique, et attesté par la tradition de l'Eglise, un conte futile et sans réalité. Irénée connaissait sans doute *Papias* mieux que nous, et il savait probablement s'il devait, oui ou non, ajouter foi à son témoignage.

Des hommes tels qu'Origène et Eusèbe, qui connaissaient à fond toute la littérature ecclésiastique, auraient-ils pu admettre, comme une vérité incontestable, une conjecture vaine et sans fondement, sans faire aucune recherche pour s'en assurer? Aucun motif ne nous autorise à une supposition aussi injurieuse et aussi invraisemblable.

2° « D'après plusieurs passages recueillis dans les » ouvrages des saints Pères, l'Evangile des *Nazaréens* et » des *Ebionites* était essentiellement différent de notre

---

été écrit en *hébreu*, dans la langue des livres sacrés. C'est, du moins, le sentiment du docteur *Schegg*, dans son commentaire sur saint Matthieu. Selon lui, les Evangiles des Hébreux et des Nazaréens ne seraient que des traductions syro-chaldaïques, ou paraphrases plus ou moins altérées de l'Evangile de saint Matthieu, et il part de là pour donner le véritable sens de ces mots de Papias : ἡρμήνευσε δ' αὐτὰ ὡς ἠδύνατο ἕκαστος, que chacun interprétait comme il le pouvait. Il s'agirait ici, non d'une traduction grecque proprement dite, mais d'une explication de vive voix, faite en syro-chaldaïque, analogue à celle qui était usitée dans les synagogues, à l'égard du texte sacré. Seulement, dans l'hypothèse du docteur Schegg, nous ne voyons pas trop comment il expliquerait la disparition du texte hébraïque.

» Evangile grec de saint Matthieu. Ainsi, par exemple, » il commençait ainsi : « Il y avait un homme, nommé » Jésus, qui était âgé de trente ans, et avait choisi douze » Apôtres. Il vint à Capharnaüm, etc. » — C'est donc » un excès de crédulité, dans les Pères, qui leur a fait » avancer que cet Evangile était originairement celui de » saint Matthieu. » — *Rép.* Les passages allégués prouvent seulement que l'Evangile des *Nazaréens*, et surtout celui des *Ebionites*, ont été mutilés et corrompus par ces hérétiques. C'est ce que les saints Pères eux-mêmes affirment, mais cela ne contredit en rien le témoignage qu'ils donnent que ces Evangiles altérés étaient *primitivement* l'Evangile même de saint Matthieu (*a*).

3° « L'idiôme grec était alors répandu parmi les Juifs : » il n'y avait donc aucune nécessité, pour saint Matthieu, » d'écrire un Evangile en hébreu. » — *Rép.* L'idiôme grec était, il est vrai, répandu dans les cités les plus importantes ; mais le peuple, dans les villes comme dans les campagnes, parlait la langue chaldaïco-syriaque, et ne connaissait pas d'autre langue, du moins dans les petites villes et les bourgades. Il était donc convenable que saint Matthieu, destinant son Evangile spécialement aux Juifs convertis, l'écrivît dans un langage que tout le monde connaissait, et qui était préféré par le peuple.

4° « *Hug*, dans sa savante introduction au Nouveau » Testament, remarque que saint Matthieu, dans ses » citations de l'Ancien Testament, se montre indépen-

---

(*a*) Voici quelques échantillons des additions et corruptions que les Hébreux ont faites au texte primitif de saint Matthieu :

« Ecce mater Domini et fratres ejus dicebant ei : Joannes Baptista baptizat in remissionem peccatorum; eamus et baptizemur ab eo. Dixit autem eis : Quid peccavi, ut vadam et baptizer ab eo? *nisi fortè* hoc ipsum quod dixi, *ignorantia* est. » (Hyer. adv. Pelag. III, 9. Decepit. Orig. in Matt. 19, 19.) L'histoire du riche jeune homme y est racontée en ces termes : « Magister, quid bonum faciens vivam? Dixit ei : Homo, leges et prophetas fac. Respondit ad eum : Feci. Dixit ei : Vade, vende omnia quæ possides, et veni, sequere me. Cœpit autem dives *scalpere caput suum*, et non placuit ei. Et dixit ad eum Dominus : Quomodò dicis : Legem feci et prophetas, quoniam scriptum est in lege : Diliges proximum tuum sicut te ipsum, et ecce multi fratres tui filii Abrahæ amicti sunt stercore, morientes præ fame, et domus tua plena est multis donis, et non egreditur omninò aliquid ex eâ ad eos. Et conversus dixit Simoni discipulo suo sedenti apud se : Simon, fili Joannæ, faciliùs est camelum intrare per foramen acûs, quam divitem in regnum cœlorum. »

» dant, et se rapproche tantôt du texte hébreu, et tantôt » de celui des Septante, sans suivre littéralement ni l'un » ni l'autre. Il en conclut que le texte grec que nous » possédons ne saurait être une traduction : car, si saint » Matthieu a écrit en hébreu, il a dû suivre le texte » hébreu ; et il n'est pas possible qu'un simple traduc- » teur se soit permis, de lui-même, une semblable liberté. » — *Rép.* Il suivrait seulement de là, ce que soutiennent en effet plusieurs savant critiques, tant protestants que catholiques (Olshausen, Guérike, Hug, etc.), que saint Matthieu est l'auteur à la fois, et de l'original syro-chaldaïque, et de la *traduction* grecque, qui aurait été, moins une pure traduction littérale, qu'un *second travail*, une seconde *recension*, dans laquelle saint Matthieu se serait permis quelques additions et quelques retranchements. Cette hypothèse n'est pas sans invraisemblance, et pourrait expliquer plusieurs problèmes difficiles à résoudre dans une autre supposition ; tels que l'ancienneté du texte grec admis généralement dans l'Eglise primitive, sans qu'on ait jamais parlé du traducteur ; les *variantes* entre le texte grec et l'exemplaire hébreu des Nazaréens ; l'indépendance du traducteur, à l'égard du texte hébreu original de l'Ancien Testament. Mais il est difficile que nous puissions en savoir, à ce sujet, plus que saint Jérôme, qui nous dit que, de son temps, on ignorait le nom du traducteur : « *Quod quis posteà in græcum transtulerit, non satis » certum est.* » Quoi qu'il en soit, on pourrait dire, pour répondre à la difficulté précédente, que saint Matthieu, ayant écrit son Evangile, non pas en hébreu, mais en syro-chaldaïque, a dû traduire, dans ce dialecte, les passages de l'Ancien Testament : il a donc pu ne pas les citer littéralement. D'ailleurs, les passages cités par *Hug,* qui se réduisent à deux, n'offrent qu'une différence insignifiante avec le texte hébraïque *actuel*, dont pouvait différer celui que saint Matthieu avait entre les mains, et il ne répugne pas qu'un traducteur, fût-il même disciple de l'apôtre, se les soit permis. Saint Matthieu, d'ailleurs, citait librement et de mémoire.

5° Sieffert et Schneckenburger ont attaqué l'authenticité de l'Evangile de saint Matthieu par des motifs *intrin-*

sèques à l'Evangile même. — *a*) « Le récit est trop incom-
» plet pour qu'on puisse le supposer fait par un témoin
» oculaire. » — L'évangéliste, bien que témoin oculaire, a pu ne vouloir, et n'a voulu, en effet, raconter les faits évangéliques que d'une manière sommaire et abrégée, qui suffisait au but qu'il se proposait. — *b*) « La chrono-
» logie est évidemment arbitraire et fautive. » — C'est que l'évangéliste ne s'est pas proposé pour but de nous donner un récit rigoureusement chronologique, mais qu'il s'est principalement proposé un but dogmatique, qui était de prouver que Jésus-Christ était réellement le Messie. — *c*) « Plusieurs faits sont répétés deux fois,
» tels que la multiplication des pains, la guérison d'un
» possédé muet, etc. » — C'est que ces faits ont, en effet, eu lieu deux fois, et avec des circonstances différentes. — *d*) « Les récits sont arrangés d'après les prophéties;
» par exemple, Matthieu seul, lors de l'entrée triom-
» phale de Jésus à Jérusalem, parle d'une ânesse *accom-*
» *pagnée* de son *ânon*, afin de se conformer à la
» prophétie. » — Il faudrait prouver que la circonstance de *l'ânon* n'était pas réellement *historique* · le *silence* des autres évangélistes n'est pas une preuve du contraire : « *Ex silentio non valet argumentum.* » — e) « Il se mon-
» tre d'une crédulité excessive en fait de miracles et de
» prodiges. » — Saint Matthieu raconte simplement et naïvement ce qu'il a vu de ses yeux et touché de ses mains. Si Jésus-Christ multipliait sur ses pas les miracles et les prodiges, ce n'est pas à l'apôtre qu'il faut s'en prendre. Il n'était pas absolument tenu d'avoir, pour les faits surnaturels, la même aversion que professent les rationalistes de nos jours. Les autres difficultés particulières seront résolues dans le cours de l'ouvrage.

D. Origine et histoire de la composition de l'Evangile de saint Matthieu.

a) Lieu et époque de cette composition.

Il n'y a aucun doute que l'Evangile de saint Matthieu n'ait été composé en *Palestine*, probablement à Jérusalem. L'auteur rapporte les usages civils et religieux sans

les expliquer, ce qui prouve qu'il écrit en Judée, et pour des lecteurs pour lesquels ces explications étaient parfaitement inutiles.

Quant à l'époque précise de sa composition, il est certain, par le 24e chapitre, où la ruine de Jérusalem est annoncée comme un événement futur, que l'Evangile a été composé avant cet événement, par conséquent avant les autres Evangiles. Eusèbe nous apprend (*Hist. Ecclés.*, 11, 14), que Matthieu composa son Evangile lorsqu'il était sur le point de quitter la Palestine, pour aller prêcher l'Evangile aux nations étrangères. D'après une ancienne tradition digne de foi, les apôtres se séparèrent pour aller porter la parole du salut par tout l'univers 12 ans après l'ascension de Jésus-Christ. De plus, d'après Eusèbe, l'Evangile de saint Marc a dû être composé en l'an 43 et 44, ce qui placerait la composition de l'Evangile de saint Matthieu vers l'an 42 de l'ère chrétienne.

Mais, d'un autre côté, saint Irénée nous dit expressément, comme nous l'avons vu plus haut, que cet Evangile a été composé au temps où saint Pierre et saint Paul prêchaient l'Evangile à Rome, ce qui en ferait remonter la composition à l'an 60 ou 61 de l'ère chrétienne.

Il y aurait un moyen facile de concilier ces deux assertions contraires, ce serait de supposer que saint Matthieu aurait écrit son Evangile en hébreu vers l'an 42 de Jésus-Christ, et qu'il en aurait donné la traduction grecque l'an 67.

b/ *Du texte grec de saint Matthieu.*

Les citations tirées de l'Evangile grec de saint Matthieu que nous trouvons dans les écrivains ecclésiastiques, tant orthodoxes qu'hérétiques, du IIe siècle, tels que saint Justin, Tatien, Clément d'Alexandrie, les hérétiques Ptolémée, Isidore, Théodote, Basilide, Marcion, prouvent évidemment que, dès le commencement du IIe siècle, le texte grec de saint Matthieu était répandu dans toute l'Eglise, et reçu partout, comme l'Evangile même de l'apôtre, ce qui reporte nécessairement son origine vers les temps apostoliques. Les paroles citées plus haut de Papias : « Chacun l'interprétait comme il pouvait, » suivant la connaissance plus ou moins parfaite qu'il avait de l'ori-

ginal, semblent indiquer, il est vrai, qu'il n'existait pas de traduction ; mais il faut remarquer que Papias parle ici, non de ce qui existait de son temps, mais de ce qui existait du temps du disciple *Jean*, dont il rapporte le témoignage : il parle d'un temps passé, qui n'existait plus, ce qui suppose, au contraire, que, de son temps, il y avait une traduction reçue par l'Eglise : dans les premiers temps, l'exemplaire grec a pu se répandre lentement, et n'être pas connu du disciple Jean : plus tard, il supplanta, à son tour, l'exemplaire hébraïque.

Quel fut l'auteur de cette traduction? les uns pensent, comme nous l'avons dit précédemment, que ce fut saint Matthieu lui-même. — Dans la *Synopsis Scripturæ Sacræ,* qui se trouve parmi les œuvres de saint Athanase (p. 202, édit. Bened.), Jacques, le frère du Sauveur, 1[er] évêque de Jérusalem, est désigné comme le traducteur, ἡρμηνεύθη δὲ ὑπὸ Ιαχοβοῦ του ἀδελφοῦ του κύριου. Théophilacte attribue cette traduction à l'apôtre saint Jean. Nous ne connaissons rien de certain à cet égard.

c/ *Plan et but de l'Evangile de saint Matthieu.*

D'après les saints Pères, et les meilleurs critiques, le but principal que s'est proposé saint Matthieu était de prouver aux Juifs, par l'histoire de Jésus-Christ, qu'il était véritablement le Messie prédit et annoncé par les prophètes. Il le montre comme le Fils de David, comme celui qui doit réunir les nations sous le même bercail, comme le Sauveur du monde, annoncé par un second Elie, proclamé, par une voix céleste, comme le Fils bien-aimé de Dieu; il le représente comme le Vainqueur de Satan, le Fondateur du royaume de la vérité et de la vertu, le souverain Législateur, qui vient, non exécuter la loi ancienne, mais la perfectionner; comme réunissant en lui tous les caractères du Messie prédit par les prophètes, et prouvant sa mission divine par les miracles qu'il opère, etc..... Tout son Evangile s'annonce comme le précis, l'abrégé de sa prédication apostolique, du moins dans la partie historique, prédication qui eut lieu, probablement, d'une manière spéciale, dans la partie septentrionale de la Palestine, et sur les rives occidentales du

Jourdain. Aussi remarque-t-on, en comparant l'Evangile de saint Matthieu avec ceux de saint Marc et de saint Luc, que l'auteur du premier, bien qu'il suive généralement l'ordre chronologique dans les grandes divisions de la vie de Jésus-Christ, ne s'y astreint pas toujours rigoureusement dans l'ordre et l'arrangement des faits particuliers, nous donnant, dans le sermon sur la montagne, un précis de la doctrine du Sauveur (v, 7), réunissant ensemble, pour prouver sa mission divine, une suite de miracles opérés en des époques différentes (c. VIII et IX); puis nous exposant les résultats de son ministère apostolique, la mission des apôtres, l'hostilité toujours croissante du parti pharisaïque, etc. (X, XVIII), jusqu'à la passion et la mort du Sauveur, suivie de sa résurrection glorieuse, etc. Ce que nous avons dit précédemment sur le lieu spécial de la prédication de l'apôtre nous explique également pourquoi, en exceptant l'histoire de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ, il s'est arrêté spécialement aux événements de la vie de Jésus-Christ qui eurent pour théâtre la Galilée et les environs de Capharnaüm : il devait rappeler en effet, de préférence, aux habitants de ces contrées, les événements qui s'étaient passés au milieu d'eux et sous leurs yeux. Plusieurs récits lui sont particuliers, tels que la généalogie légale de Jésus-Christ, la révélation faite à Joseph de la naissance surnaturelle de Jésus, l'adoration des Mages, la fuite en Egypte, la plus grande partie du sermon sur la montagne, un grand nombre de paraboles, plusieurs miracles et instructions de Jésus-Christ, la trahison de Judas, les gardes apostés au tombeau de Jésus-Christ, etc., etc.

L'Evangile de saint Matthieu peut se partager en trois parties principales.

I. La 1[re] partie renferme la *naissance de Jésus-Christ*, et ce qui précéda son ministère public (I, 1.—II, 23). L'évangéliste nous donne la généalogie de Jésus-Christ, pour établir son droit au trône théocratique de David, et nous raconte quelques merveilleux événements de son enfance.

II. La 2[e] partie renferme l'*Histoire du ministère public* de Jésus-Christ, et peut se subdiviser en trois sections principales (III, 1.—XXV, 46) :

1° Le ministère du Précurseur, le baptême, l'inauguration solennelle de Jésus-Christ comme *Messie*, et l'épreuve de la tentation dans le désert (III, 1—IV, 11).

2° L'apostolat de Jésus-Christ en Galilée (IV, 12—XVIII, 35). Jésus-Christ nous y apparaît *a)* comme Législateur et Thaumaturge, par conséquent, le *Roi* du monde moral et du monde physique : *b)*, comme Prophète, c'est-à-dire, comme revêtu d'une mission divine, pour enseigner aux hommes la voie du salut.

3° Le dernier voyage de Jésus, vers Jérusalem, son entrée triomphale, et le séjour qu'il y fit (XIX, 1—XXV, 46). L'évangéliste y décrit d'une manière particulière la *lutte* que Jésus-Christ eut à soutenir contre ses adversaires, et qui devait aboutir à la dernière catastrophe. Le tout finit par le discours prophétique de Jésus-Christ sur la ruine de Jérusalem et la fin du monde.

III. La 3e partie nous offre l'*histoire de la passion et de la mort* du Sauveur, s'immolant lui-même pour le salut du genre humain, puis ressuscitant glorieux le 3e jour (XXVI, 1—XXVII, 60). Ainsi Jésus-Christ nous est représenté dans son triple caractère messianique, de Roi, de Prophète et de Souverain-Prêtre.

§ III.

DE L'ÉVANGILE DE SAINT MARC.

A. De l'auteur de cet Évangile.

Les témoignages des saints Pères s'accordent à nous représenter saint Marc, l'auteur de cet Evangile, comme le disciple et l'*interprète* de saint Pierre (*Voy. Euseb.*, *Hist. eccl.*, III, 37. V, 8. VI, 45. — *Tertullien, Adv. Marc.* IV, 5).

Ils assurent que c'est lui qui se trouve désigné dans l'Epître de l'apôtre, lorsqu'il dit (*Petr.* V, 13) : « L'Eglise » qui est élue en Babylone (c'est-à-dire Rome) et Marc, » mon fils, vous saluent. » Mais il est douteux si l'on doit confondre notre évangéliste avec *Jean*, surnommé *Marc*, dont parlent les Actes des Apôtres. Ce *Jean-Marc* était fils de *Marie*, chez laquelle l'apôtre saint Pierre,

délivré de prison, se retira, et où les fidèles s'assemblaient, priant pour sa délivrance (*Act.* XII. 12). Il était cousin (ἀνεψιὸς) de saint Barnabé, suivit saint Paul et saint Barnabé à Antioche, et de là en Chypre; mais, étant arrivé avec eux à Page en Pamphylie, il les quitta, et s'en retourna à Jérusalem, ce qui fut cause que saint Paul ne voulut pas qu'il l'accompagnât dans son second voyage d'Asie (*V. Act.* XV, 37-39).

Un grand nombre de critiques (Baronius, Grotius, Tillemont, Dom Calmet, Marchetti, etc.), pensent que ce sont deux personnages différents; mais les raisons qu'ils apportent n'ont pas une grande force. On ne voit nulle part, disent-ils, ni l'Ecriture, ni les anciens auteurs ecclésiastiques donner à *Marc* le nom de *Jean*. Cela prouve seulement qu'il était plus connu sous ce nom, ou ce surnom de *Marc*.

— Il ne pouvait pas accompagner, à la fois, saint Paul et sanit Pierre. — Sans doute; mais qui empêche de supposer que, Marc s'étant séparé de saint Paul et de saint Barnabé, se joignit pour un temps à l'apôtre saint Pierre? Plus tard, il apparaît de nouveau comme l'ami et le fidèle compagnon de saint Paul, pendant sa captivité à Rome (*Col.* IV, 10. — *Phil.* I, 26). Aussi plusieurs critiques modernes (Kleuker, Olshausen, Hug, Guerike, Ebrard, Friedlieb, etc.) pensent-ils, avec saint Jérôme, que notre évangéliste ne doit pas être distingué de Jean-Marc, cousin de Barnabé.

Saint *Epiphane* (Hær. 51. 1, 5) avance que Marc était l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, qu'il se scandalisa, avec les Capharnaïtes, des paroles de Notre Seigneur : « *Si vous ne mangez la chair du Fils de* » *l'Homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie* » *en vous*, » et se retira avec beaucoup d'autres; mais que saint Pierre, après la résurrection, le convertit; mais le témoignage de Papias, qui dit expressément « *qu'il* » *n'avait pas vu, ni entendu le Christ, mais qu'il avait* » *appris de saint Pierre, tout ce qu'il nous raconte dans* » *son Evangile*, » nous paraît mériter plus de confiance. — Une traduction constante attribue à saint Marc la fondation de l'Eglise d'Alexandrie, en Egypte, dont il fut le premier évêque, et où il resta jusqu'à son martyre,

qui eut lieu probablement le 24 avril 68, quatorzième année du règne de Néron.

B. **Origine et composition de l'Evangile de saint Marc.**

Si nous essayons de recueillir ce que les saints Pères nous apprennent sur ce sujet, nous trouvons d'abord le précieux et important témoignage de *Papias*, dont nous avons déjà parlé précédemment, et que voici dans toute son étendue.

Le prêtre Jean a dit aussi—c'est Papias qui parle—(*a*) : « Marc, l'interprète de Pierre, écrivit, d'après lui, ce que » le Christ avait dit ou fait, et qu'il conservait dans sa » mémoire, avec exactitude, mais non pas dans le même » ordre que le Seigneur l'avait fait ; car il n'avait pas vu, » ni suivi le Seigneur, mais il avait été le disciple de » Pierre, qui proportionnait son enseignement au besoin » de son disciple, mais qui ne chercha en aucune ma- » nière à lui transmettre un traité complet de l'histoire » du Sauveur. Et Marc, quand il écrivait, suivait exacte- » ment les paroles de Pierre : il n'avait qu'un soin à » prendre, celui de ne rien supprimer de ce qu'il avait » entendu, comme de n'y rien ajouter, et de n'y rien » changer. » (*Voy. Euseb., Hist. eccl.*, III, 39.)

Voici maintenant ce que nous dit Clément d'Alexandrie dans ses hypothèses citées par Eusèbe (VI, 24. 11. 15). « L'apôtre Pierre, prêchant l'Evangile à Rome, un grand » nombre de fidèles supplièrent *Marc*, qui, à cause de son » étroite liaison avec l'apôtre, connaissait parfaitement » toute sa doctrine, de leur laisser par écrit ce qu'il avait » appris. » Le même Père ajoute (c'est Eusèbe qui parle) : « Que Marc, acquiesçant à leur demande, avait écrit son » Evangile, que saint Pierre, l'ayant appris, l'avait ap- » prouvé, et ordonné que cet Evangile fût lu publique- » ment dans les assemblées des fidèles. »

Il résulte de ces témoignages :

1° Que saint Marc avait puisé son Evangile dans les

(*a*) « Istud, inquit, presbyter mihi dicebat : Marcus qui fuit interpres Pe- » tri quæcumque tenebat memoriâ scripsit quidem accuratè ; sed tamen » non eo ordine quo erant à Domino dicta, factave, etc. »

instructions de saint Pierre, et que cet apôtre l'avait approuvé. Toute l'antiquité est, en effet, unanime à attribuer à saint Pierre une certaine coopération à l'Evangile de saint Marc, et Tertullien dit expressément : « *Licet et » Marcus quod edidit Evangelium Petri affirmetur, cujus » interpres Marcus.* » Saint Marc, en effet, simple disciple des Apôtres, n'avait pas dans l'Eglise assez d'influence personnelle, et avait besoin de l'autorité de saint Pierre, pour que son Evangile fût reconnu unanimement et sans opposition de l'Eglise universelle et prît un rang parmi les livres canoniques. L'évangéliste ne rapporte point ce que le Sauveur dit à l'avantage de saint Pierre, lorsqne celui-ci l'eut reconnu pour le Christ et le Fils de Dieu ; il ne rapporte point non plus qu'il ait marché sur les eaux, mais il raconte son renoncement avec beaucoup d'étendue, et en marque toutes les circonstances. Il servait, en cela, l'humilité du saint Apôtre, qui supprimait tout ce qni aurait pu lui attirer l'estime des hommes, et qui racontait, dans la confusion que lui inspirait un vif repentir, le crime qu'il avait commis en reniant son maître. C'est l'observation de saint Chrysostôme. (*Hom.* 58 et 85, *in Matth.*)

Il résulte, 2° que cet Evangile a été écrit à Rome, ce qui se trouve, d'ailleurs, confirmé par l'examen de l'Evangile lui-même. On voit, au soin qu'il prend de joindre aux coutumes judaïques quelques élaircissements, qu'il n'écrit pas, comme saint Matthieu, pour des Juifs, mais pour des étrangers peu au courant de ces coutumes particulières. On voit également, par les termes latins qui s'y rencontrent, que cet ouvrage a dû être écrit en Italie. Ainsi, par exemple, le λεπτὸν, monnaie judaïque, est évalué non en drachmes, mais en *quadrants*, monnaie romaine; c'est ainsi encore qu'il se sert du terme *centurion*, κεντόριον, expression latine, au lieu de l'expression grecque : ἑκατοντάρχης, etc.

3° D'après *Clément d'Alexandrie*, saint Marc aurait composé son Evangile *du vivant,* et *sous les yeux* de saint Pierre; d'après saint Irénée, au contraire, il ne l'aurait fait que *dans l'absence* pour cause de voyage, ou *après la mort* des apôtres Pierre et Paul, (μέτὰ την τόυτων (τόυ Πέτρου καὶ του Παύλου), ἔξοδον, Μάρκος ὁ μαθητὴς, καὶ έρμηνευτὴς Πέτρου,

καὶ αὐτὸς τὰ ὑπὸ Πέτρου κηρυσσόμενα ἐγγράφος ἡμῖν παραδέδοκε). On pourrait peut-être concilier ces deux témoignages, en disant que saint Marc *composa* son Evangile, pour la plus grande partie, sous les yeux de saint Pierre, et dans les derniers temps de son séjour à Rome, mais qu'il ne l'acheva et ne le rendit public que dans *l'absence,* ou plutôt immédiatement *après la mort* des deux apôtres, vers l'an 66 de Jésus-Christ.

C. Texte original de l'Evangile de saint Marc.

Baronius a prétendu que l'Evangile de saint Marc avait été écrit en latin. « Saint Marc, dit-il, écrivant à Rome, et pour les Romains, a dû écrire dans la langue du pays.» Mais cette raison n'est pas solide : car, du temps des Apôtres, la langue grecque était généralement comprise et parlée à Rome, même par les *femmes*, dit Juvénal, qui se plaint qu'elles faisaient gloire de paraître plutôt *grecques* que *romaines*, et qui poursuit de ses sarcasmes cette invasion d'une langue étrangère (*a*).

Les Juifs, en particulier, auxquels s'adressaient d'abord les prédications des Apôtres, la plupart étrangers, étaient plus familiarisés avec le grec, qui se parlait partout, qu'avec le latin ; aussi voyons-nous saint Paul et saint Ignace, dans leur Epîtres aux Romains, écrire en grec, et Josèphe, qui écrivit aussi pour les Romains son histoire des *Guerres de la Judée*, choisir également la même langue.

Baronius s'appuie de plus sur les suscriptions de quelques anciens manuscrits, qui disent expressément que l'Evangile de saint Marc a été écrit à Rome en latin ; mais, peut-on opposer les assertions de quelques manuscrits, dont l'origine est incertaine, au témoignage unanime des saints Pères, à celui, entre autres, de saint Augustin (*de Consens*. 1, 2) et de saint Jérôme (*in Matt*. 1), qui assurent, qu'à l'exception de saint Matthieu, qui écrivit en hébreu, ou syro-chaldaïque, les trois autres évangélistes

---

(*a*) « *Nisi quæ de tuscâ græcula facta fuisset.,...*
» *Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia. curas,*
» *Hoc cuncta effundunt animi sensa...* » (*Sat*. 6, v. 2.)

ont écrit en grec? Jamais, d'ailleurs, on n'a vu ni entendu parler, dans l'Eglise, d'un original ou d'un autographe latin de saint Marc.

Il est vrai que les Vénitiens ont prétendu posséder cet original dans leur bibliothèque. Mais, ce manuscrit, tellement défiguré qu'on ne peut plus en déchiffrer les caractères, ni même en détacher les feuilles collées ensemble, paraît n'être, d'après les plus habiles critiques, qu'un fragment d'un ancien manuscrit (*Codex forculensis*, publié par Blanchini), qui remonte probablement au Ve siècle, et qui renfermait la traduction latine des quatre Evangiles corrigée par saint Jérôme.

D. But et caractère particulier de l'Evangile de saint Marc.

D'après les témoignages précédemment cités de saint Clément et de saint Jérôme, nous connaissons positivement le *but* pour lequel cet Evangile fut composé. Il ne suffisait pas aux chrétiens de Rome d'avoir entendu une fois la prédication orale de l'Evangile, ils désiraient avoir un *Mémorial* écrit, qui leur aidât à se mieux pénétrer de la doctrine annoncée, et à en conserver le souvenir. C'est ce *Mémorial* que saint Marc s'est chargé, sous la surveillance et avec l'aide de saint Pierre, de rédiger. Il a voulu laisser aux chrétiens un récit abrégé du ministère public de Jésus-Christ, qui renfermât dans une courte et vive esquisse ses paroles les plus remarquables, ses actions, ses miracles et ses souffrances. Ecrivant, non pour les Juifs de la Palestine, mais pour les Gentils convertis au christianisme, il cherche moins à représenter le Sauveur sous le caractère du Messie prédit par les prophètes, que comme l'envoyé de Dieu, le rédempteur du monde, dont la mission divine est clairement prouvée par les miracles qu'il a opérés.

Saint Marc se borne à exposer la vie de Jésus-Christ, depuis son baptême par la main de saint Jean-Baptiste jusqu'à son ascension dans le ciel; ce qui formait, sans doute, le plan et la substance principale de la prédication apostolique de saint Pierre (*Act. Ap.*, I, 21, 22. X, 37, 42). C'est l'exposé le plus concis des actions et des enseignements de Notre Seigneur; sa narration s'accorde,

pour la plus grande partie, avec celle de saint Matthieu, dont il semblerait presque l'abréviateur (*epitomator Matthæi, dit S. Aug.*), si son Evangile n'avait un caractère trop original pour qu'on puisse n'y voir qu'un simple résumé.

C'est ainsi qu'il raconte le commencement de la vie publique de saint Jean-Baptiste, la tentation de Jésus-Christ, la mission des Apôtres, etc., puis il arrive à son objet propre et raconte la prédication de Jésus-Christ en Galilée (I, 14. X, 1) depuis son commencement jusqu'à sa fin. Il résume ensuite brièvement ce qui regarde le voyage de Notre Seigneur à Jérusalem pour la dernière pâque, et termine brusquement après la résurrection.

Il ajoute souvent des particularités qui ne se trouvent pas dans saint Matthieu, et qu'il avait dû apprendre de saint Pierre. Il ne suit pas, non plus, le même ordre que saint Matthieu dans la narration des faits, et, sous ce rapport, il s'accorde mieux avec l'ordre suivi par saint Luc et saint Jean. Il cite plusieurs faits qui ne se trouvent pas dans l'Evangile de saint Matthieu, tels que la guérison d'un démoniaque à Capharnaüm (I, 23), celle de l'aveugle de Bethsaïde (VIII, 22), le trait de la pauvre veuve, qui met deux oboles dans le tronc (XII, 41, 44); d'un autre côté, il omet une foule d'événements racontés par saint Matthieu, dont quelques-uns sont assez importants.

D'après le jugement des meilleurs critiques, la manière de narrer de notre évangéliste est concise, intéressante, et se caractérise surtout par la manière vive, et en quelque sorte *pittoresque*, avec laquelle il fait ressortir, et met, pour ainsi dire, sous les yeux du lecteur, les événements qu'il raconte; mais il n'atteint pas l'élégance du langage et la pureté d'expression de saint Luc.

§ IV.

DE L'ÉVANGILE DE SAINT LUC.

A. **De l'auteur de cet Evangile.**

Toute l'antiquité chrétienne désigne S. Luc comme l'auteur de notre troisième Evangile canonique, et de l'histoire des *Actes des Apôtres* qui en forme le complément. *Luc* ou *Lucas* est probablement une contraction de *Lucanus*, comme parlent plusieurs manuscrits (entre autres *Codex Vercell.* et *Corbej.*, etc.). Mais, comme on ne trouve guère Λυκανος parmi les noms grecs, d'autres préfèrent le faire dériver de *Lucianus*, qui viendrait lui-même de *Lucius*.

D'après le témoignage d'Eusèbe (*Hist. Eccl.*, III., 4) et de saint Jérôme, etc., saint Luc était natif d'Antioche, métropole de Syrie, célèbre alors par sa population, ses richesses, ses écoles renommées par toute l'Asie. Saint Paul lui-même nous atteste qu'il était *médecin* : « *Salutat « vos Lucas, medicus carissimus*, » (Col. IV., 14), ce qui est confirmé par l'auteur de la *Synopsis*, et S. Jérôme. On remarque, en effet, dans son Evangile, plusieurs expressions médicales qui indiquent un homme de l'art (Πυρετῷ μεγάλῳ, IV, 38 ; ἀχλυς, *Act*, XIII, 11).

La plupart des critiques traitent de fable l'assertion de Nicéphore qui vivait au XIV[e] siècle, et qui prétend que saint Luc était *peintre,* et qu'il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge. Cependant ce fait se trouve appuyé par l'autorité de *Théodore,* lecteur, qui vivait en 508, et qui rapporte qu'on envoya de Jérusalem, à l'impératrice Pulchérie, un portrait de la Sainte Vierge, peint par saint Luc, et que cette princesse plaça dans une église qu'elle avait fait bâtir (*L.* 1, p. 551) ; et on a trouvé à Rome, dans un souterrain, près de l'église de Sainte-Marie, « *In viâ latâ*, » une ancienne inscription où il est dit, d'un portrait de la Sainte-Vierge, que c'est l'un des sept peints par saint Luc. (*Voy. Jac. Assemanni in Calend. univ.* 180. *oct.* 1, 8, *p.* 306.—*Roma subter.* III, 4, etc.)

Comme saint Paul (Col. IV, 10, 11) ne le met point au

nombre des circoncis, que l'Eglise d'Antioche était primitivement presque toute composée de Grecs, que saint Luc parlait un grec plus pur que les autres évangélistes, on a tout lieu de croire qu'il était grec de naissance et d'éducation, et que ce fut un païen converti. Saint Epiphane a tort de le placer au nombre des soixante-dix disciples du Sauveur, lorsqu'il était encore sur la terre. (*Adv. Marc.* IV, 2.)

De même que saint Marc fut le disciple de saint Pierre, *Luc* fut le fidèle compagnon de saint Paul, qui le choisit pour coopérateur dans ses travaux apostoliques. Il commence à parler de lui-même, comme faisant partie des compagnons de saint Paul (*Act* XVI, 11), lorsqu'il dit: « *Nous cherchâmes aussitôt le moyen de passer de Troade* » *en Macédoine*, » voyage qui eut lieu l'an 51 de Jésus-Christ. Peu de temps après le départ de saint Barnabé, il l'accompagna dans son voyage en Macédoine, le suivit à Rome, où il resta pendant la captivité de l'apôtre. Après le martyre de saint Paul, il alla, suivant les uns (saint Epiphane), annoncer l'Evangile dans la Dalmatie, dans les Gaules, en Italie et dans la Macédoine; d'autres veulent qu'il ait prêché en Egypte, dans la Lybie, et la Thébaïde (Fortunat, Métaphraste). On croit qu'il mourut en Achaïe, de la mort du martyre, suivant S. Grégoire de Nazianze et saint Paulin. On célébre sa fête le 18 octobre.

B. **Authenticité, intégrité.**

L'authenticité de l'Evangile de saint Luc découle d'abord nécessairement de celle de l'histoire des *Actes des Apôtres*, où l'on ne peut méconnaître l'empreinte d'un écrit composé dans les temps apostoliques, par un homme apostolique. On trouve, dans les deux écrits, le même style et la même manière d'écrire, et il est dit expressément (*Act*. I. 1) que le deuxième ouvrage est la continuation du premier.

Cette *authenticité* est, d'ailleurs, comme nous l'avons montré précédemment, attestée par une multitude de témoignages de l'antiquité chrétienne. *Celse* et *Tatien*, comme nous l'avons précédemment prouvé, connaissaient nos quatre Evangiles; *Théodote* cite plusieurs pas-

sages de l'Evangile de saint Luc, tels que les suivants: (*L.* I, 35. II, 24. XI, 22. XIV, 16-23. XV, 11-23. XVI. 19). — Les Valentiniens s'autorisaient, pour défendre leurs erreurs, d'un passage de l'histoire de l'hémorrhoïsse guérie par Jésus-Christ, qui ne se trouve que dans S. Luc (VIII-47). *Héracléon*, d'après *Clément d'Alexandrie* (*Strom.* 4, 9) cite un passage de saint Luc (XII, 8). Saint Justin, martyr (*Tryph.*), cite Luc (1, 38), et *de Résurrect.* (L. XX, 34—XXII, 32). Saint *Irénée* place l'Evangile de saint Luc parmi les quatre Evangiles universellement reçus (*Hær.*, III, 2). Joignez à cette liste les témoignages de Tertullien, de Clément d'Alexandrie, du *Peschito*, du canon de Muratori, d'Origène, d'Eusèbe, de saint Jérôme, qui s'accordent tous à proclamer saint *Luc*, comme l'auteur incontesté du troisième Evangile. Une preuve frappante de cette authenticité se trouve dans la circonstance attestée par Tertullien (*de Præscrip. adv. hœr.* c. 51), que déjà Marcion, qui vivait en 140, et même *Cerdon,* son maître, se servaient de l'Evangile de Luc, qu'ils reconnaissaient comme le seul Evangile canonique, comme plus en rapport avec la doctrine de saint Paul, et dont ils ne craignaient point de falsifier les passages qui ne s'accordaient pas avec leur manière de voir. Saint *Epiphane* (*adv. Hœr.* III. 11, 12), nous a conservé un grand nombre de ces passages falsifiés. Qu'opposer à de semblables autorités?

Les rationalistes ont attaqué principalement l'authenticité des deux premiers chapitres de saint Luc. Mais ces chapitres se trouvent dans tous les manuscrits et les anciennes versions. Ils manquaient, il est vrai, d'après le témoignage de saint Epiphane, dans l'Evangile de Marcion ; mais cela n'est pas étonnant de la part d'un hérétique qui ne se faisait aucun scrupule de mutiler et de tronquer le seul Evangile qu'il voulait bien conserver. D'ailleurs, ces mêmes chapitres se trouvent cités dans saint *Justin*, martyr, contemporain de Marcion (*Apol.* 1, 22, et *Tryph.* c. 100). Les raisons qui portent ces critiques à révoquer en doute l'authenticité de ces deux chapitres sont le merveilleux des faits, qui semblent indiquer un récit *mythique*, et la *différence* de style ; mais la première raison, qui n'est pas particulière à ces deux chapitres et qui s'étend à tout l'Evangile, n'a aucune valeur pour ceux

qui croient que Dieu peut faire des miracles ; et si l'on remarque dans ces chapitres une certaine teinte d'hébraïsme, on peut l'attribuer aux *Mémoires* hébraïques que saint Luc aura pu avoir sous les yeux et peut-être traduits. On trouve, d'ailleurs, dans ces deux chapitres, les expressions et les tournures familières de saint Luc, Εγένετο ἐν τῳ avec l'infinitif, ἀπὸ τοῦ νῦν, etc. (*Voy. Guérike, Introd. au N. Test.*)

C. Occasion et motif de la composition de l'Evangile de saint Luc.

Saint Luc lui-même, dans une courte préface, qu'il joint à son Evangile, nous fait connaître les motifs qui l'ont décidé à l'écrire ; « Plusieurs, dit-il, ayant entrepris » d'écrire le récit des choses qui se sont accomplies parmi » nous, suivant que nous les ont transmises ceux qui, dès » le commencement, les ont eux-mêmes vues, et qui ont » été les ministres de la parole, j'ai cru, moi aussi, » excellent Théophile, après m'être diligemment informé » de tout, dès l'origine, devoir t'en écrire par ordre toute » l'histoire, afin que tu connaisses la vérité de ce dont » tu as été instruit. »

Nous voyons ici que cet Evangile, et les *Actes des Apôtres*, qui en sont la continuation, sont dédiés à un personnage nommé Théophile, qui reçoit le titre de Κράτιστος. Tous les essais pour découvrir qui était ce Théophile sont restés infructueux. Reithmayr, (*Introd. au N. Test.* 1. 82), précédé en cela par Baronius, est porté à croire que le vocatif Κράτιστε Θεόφιλε (excellent ami de Dieu), est une vague formule de dédicace, par laquelle saint Luc adresse son ouvrage aux chrétiens en général, sans aucune détermination de personne ou de lieu.

L'idée d'écrire cet Evangile fut suggérée à saint Luc par la vue des essais qu'on avait fait avant lui, et par la conscience qu'il avait de pouvoir donner à l'Eglise quelque chose de plus. Il était naturel que, parmi les premiers chrétiens, plusieurs fussent portés à mettre par écrit, pour en conserver le souvenir, ce que la tradition des témoins oculaires et la prédication évangélique leur avaient appris des actions et des paroles de Jésus-Christ.

Ces écrits se répandaient dans l'Eglise, mais ils n'avaient aucune autorité, et ce ne furent d'abord que des essais imparfaits, où se glissaient facilement plusieurs inexactitudes. C'est pour remédier à cet inconvénient que saint Luc entreprit d'écrire une histoire appuyée sur les recherches les plus rigoureuses, et qui pût remplacer avantageusement ces essais informes qui, en effet, ne tardèrent pas à disparaître.

La *tradition* et le *récit des Apôtres*, telle fut la source commune où furent puisés ces divers récits de la vie de Jésus-Christ, mais ces récits étaient *incomplets;* l'Evangile de saint Luc, au contraire, forme un *tout complet*, il remonte au *commencement*, « *ab initio*, » à l'histoire même de la naissance du Sauveur. Ils étaient *inexacts*, et n'offraient aucune certitude; l'Evangile de saint Luc, au contraire, est le fruit des recherches les plus minutieuses, « *assecuto omnia diligenter.* » Ils étaient *confus* et *sans ordre;* saint Luc, au contraire, y a mis un ordre naturel et chronologique, « *ex ordine tibi scribere*, » du moins dans l'ensemble des faits: car les critiques avouent que l'ordre chronologique, à l'égard de quelques faits en particulier, n'est pas toujours suivi rigoureusement.

D. Sources de l'Evangile de saint Luc.

Nous avons vu que saint Luc était disciple et compagnon de saint Paul. D'après les témoignages des anciens Pères, il aurait écrit sous l'influence, et en quelque sorte, avec la collaboration de saint Paul, que Tertullien appelle « *magister illuminator Paulus,* » pour rappeler la garantie donnée par le maître à l'œuvre du disciple. Saint Irénée nous dit expressément que saint Luc a mis par écrit *l'Evangile prêché* par saint Paul (*a*).

On voit, en effet, une entière concordance, entre le récit que fait saint Paul de l'institution de l'Eucharistie, et celui que nous lisons dans saint Luc (XXII, 19). La citation de saint Paul (I. Tim. v. 18) « *dicit enim scriptura*

(*a*) Καὶ ὁ Λουκᾶς δὲ, ὁ ἀκόλουθος Παύλου, τὸ ὑπ' ἐκείνου κηρυσσόμενον Εὐαγγέλιον ἐν βιβλίῳ κατέθετο. » (*Adv. hær.* III, 1, IV, 1.—*Voy. égalem. Tertull., ad Marc.* VI, 5, *Origéne, S. Jérôme, catal.* c. 17, *Eusèbe, etc.*)

dignus est operarius mercede suâ, » qui se trouve, quant au *sens*, dans saint Matthieu (x, 10), se trouve *textuellement* et *mot à mot* dans saint Luc (x. 7). Tandis que saint Matthieu s'adresse principalement aux Juifs, saint Luc, compagnon de saint Paul, s'adresse plus particulièrement aux païens. Il représente Jésus-Christ comme le Sauveur de tous les hommes ; c'est pour cela qu'il fait remonter sa généalogie jusqu'au premier homme, tandis que saint Matthieu s'arrête à Abraham. On voit donc que l'Evangile de saint Luc porte, en quelque sorte, l'empreinte de la prédication de saint Paul, surnommé *l'Apôtre des Gentils*. De plus, l'autorité de saint Paul, comme celle de saint Pierre par rapport à l'Evangile de saint Marc, explique facilement, et au fond, peut *seule expliquer* la réception de ces deux Evangiles dans le canon des écrits inspirés, leur adoption par toute l'Eglise chrétienne, la lecture que l'on en faisait dans les assemblées publiques. Au reste saint *Paul* lui-même, d'après le témoignage des *Actes des Apôtres* (IX, 19), avait eu soin de s'instruire avec exactitude de la vie de Jésus-Christ ; ce qui était indispensable, pour qu'il pût remplir son apostolat.

Mais la prédication de saint Paul ne fut pas la *seule source* où saint Luc puisa son Evangile. Il fut en relation avec saint Barnabé, fondateur de l'Eglise d'Antioche, et probablement l'un des soixante-douze disciples ; avec saint Pierre qu'il connut à Antioche (*Gal.* 11, 12), vers l'an 50, avec saint Jacques de Jérusalem, frère du Seigneur (*Act.* XXI, 18), et qui, étant membre de la sainte famille, pouvait lui donner les renseignements les plus sûrs, au sujet des premiers temps de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il vint lui-même à Jérusalem ; il vivait, en un mot, dans un entourage, dans des circonstances, qui lui permettaient de trouver les récits les plus précis, les plus assurés des faits évangéliques. Le changement de style qui se fait principalement remarquer dans les deux premiers chapitres, comme nous l'avons déjà insinué, fait présumer avec grande vraisemblance qu'il se sera servi des *Mémoires* que lui auront fourni probablement la famille de saint Jean-Baptiste, l'apôtre saint Jacques, et peut-être, la mère de Dieu elle-même.

E. Temps, lieu de la composition.

Saint Luc n'a pu écrire son Evangile avant l'an 50, époque où il se joignit à saint Paul, après le Concile de Jérusalem. Il n'a pu l'écrire après l'année 67, puisque d'après (*Act. Ap.*, XXVIII, 20, 21) le martyre de saint Paul, qui eut lieu dans l'été de l'année 66 ou 67, n'était pas encore connu, lorsque saint Luc termina et publia ce livre. Il est très-vraisemblable que saint Luc écrivit d'abord son Evangile, et une partie des *Actes des Apôtres,* après avoir recueilli, pour cela, les renseignements les plus exacts à Jérusalem, puis y mit la dernière main, et termina les *Actes* peu de temps après son arrivée à Rome, vers l'an 61.

Tous les témoignages de l'antiquité s'accordent à affirmer que saint Luc a écrit son Evangile en *grec*. Le grec en est plus pur et plus correct que celui des autres évangélistes, et se trouve mêlé, pourtant, d'un grand nombre d'hébraïsmes. Le style en est clair, élégant et varié. C'est celui de tous les Evangiles qui s'astreint le plus à l'ordre chronologique.

M. Renan, dans son introduction à la *Vie de Jésus* (p. 16, 17), veut bien admettre que, par rapport à l'authenticité de l'Evangile de saint Luc, le doute n'est guère possible. « L'auteur de cet Evangile est bien certaine-
» ment le même que celui des Actes des Apôtres (*Act.* I,
» *Comp. Luc,* I. 1. 4). Or, l'auteur des Actes est un com-
» pagnon de saint Paul (*V. Act.* x, § 1, 10), titre qui
» convient parfaitement à Luc (II. *Tim.* IV, 11 ; *Phil.*
» 51, *Col.* IV, 14). La date de cet Evangile peut d'ail-
» leurs être déterminée avec beaucoup de précision par
» des considérations tirées du livre lui-même. Nous
» sommes donc ici sur un terrain solide ; car il s'agit
» d'un ouvrage écrit tout entier de la même main, et
» de la plus parfaite unité. » Ne pouvant attaquer l'authenticité de l'Evangile de saint Luc, le critique se rattrape sur la valeur historique du document. « *C'est un*
» *document de seconde main.* Il a une fausse idée du
» temple qu'il se représente comme un oratoire où l'on
» va faire ses dévotions ; il émousse les détails pour

» tâcher d'amener une concordance entre les différents » récits ; il adoucit les passages embarrassants ; il com- » met des erreurs de chronologie, il exagère le merveil- » leux, il ignore totalement l'hébreu, ne cite aucune » parole de Jésus en cette langue, nomme toutes les » localités par leur nom grec. On sent l'écrivain qui » compile, qui n'a pas vu directement les témoins, et » se permet de fortes violences pour les mettre d'ac- » cord ; il est démocrate et exalté, etc., etc. » Sur quoi reposent ces assertions tranchantes? Sur rien absolument. Saint Luc (L. I, 31) ne sait pas l'hébreu, parce qu'il omet d'expliquer le nom de Jésus. D'où viennent donc alors les *hébraïsmes* qui fourmillent dans son Evangile?..... C'est « un dévot très-exact, » parce qu'il rappelle (XXIII, 56) que les saintes femmes, revenues du sépulcre, demeurèrent en repos selon la loi..... C'est « un démocrate, » parce qu'il nous raconte la parabole du mauvais riche et de Lazare, etc..... Est-ce assez de puérilités?..... Que le lecteur se donne la peine de vérifier lui-même les textes que M. Renan cite pour preuves de ses impudentes assertions, et il sera bientôt convaincu que l'ignorance, ou la mauvaise foi du critique, ne peut être égalée que par son outrecuidance.

§ V.

RAPPORTS SYNOPTIQUES DES TROIS PREMIERS ÉVANGILES.

A. **Exposition du problème.**

Les trois premiers Evangiles offrent entre eux des rapports de ressemblance *très-remarquables, et très-étroits.* Ils présentent, dans leur ensemble, la même suite, la même étendue, en quelque sorte, le même contenu, la même matière. Nous y trouvons par exemple (Mt. 1, 2. L. 1, 2), l'histoire de l'enfance de Jésus-Christ (Mt., Mc., L.); son baptême, son ministère dans la Galilée, suivi du voyage à Jérusalem, l'entrée triomphale à Jérusalem, et son séjour dans cette cité, sa passion, sa résurrection ; on trouve également, jusque dans les expressions, un rapport

tellement frappant, qu'on se sentirait porté à croire qu'ils se sont copiés les uns les autres, ou qu'ils ont puisé à une source commune.

Mais ce qui est plus frappant encore que tout le reste, c'est le rapport extraordinaire de l'Evangile de saint Marc avec ceux de saint Matthieu et de saint Luc. Presque tout ce qui se trouve dans l'Evangile de saint Marc, à l'exception de vingt-trois versets qui lui sont propres, se trouve également dans l'un des deux autres, ou dans tous les deux en même temps. Saint Marc suit presque toujours, bien que ce ne soit pas précisément toujours mot à mot, ou saint Matthieu, ou saint Luc, ou les deux ensemble, et cet accord se remarque même dans les liaisons ou transitions, qui semblent devoir être arbitraires. On rencontre quelquefois un texte qui semble formé du mélange de ceux de saint Matthieu et de saint Luc, etc.

Mais, d'un autre côté, au milieu de cette harmonie, et de cet accord, se rencontrent aussi des différences très-remarquables. Non-seulement chacun des évangélistes renferme des additions qui ne se trouvent pas dans les autres, mais, de plus, ils diffèrent souvent entre eux par l'ordre et la suite des événements. Le même fait est rapporté par l'un avec plus d'étendue, par l'autre, avec plus de brièveté; l'un y ajoute des circonstances accessoires que l'autre omet, et d'autre part, les expressions diffèrent entre elles presque aussi souvent qu'elles s'accordent. Ainsi, à une ressemblance et à une harmonie qui semblent leur imprimer le même cachet, se joint une individualité distincte, et une foule de particularités et de différences caractéristiques.

Comment expliquer, humainement du moins, la cause et l'origine de ces rapports et de ces différences? problème difficile, qui, dans ces derniers temps, a beaucoup intrigué les critiques protestants de la savante Allemagne, et dont l'examen a donné lieu à une foule d'hypothèses, qui peuvent toutefois se rattacher aux trois suivantes.

B. **Première hypothèse: — Un Evangile primitif, source commune des trois autres.**

Cette supposition fut d'abord mise en avant par Semler. Eichorn, en la revêtant de couleurs brillantes, parvint à

lui gagner de nombreux suffrages. Mais, lorsqu'il s'est agi de désigner cet *Evangile primitif* d'une manière plus précise, on ne put s'accorder. Les uns (Corrodi, Schmidt, Bolten, etc.), prirent pour cet Evangile primitif *l'Evangile aramaïque* des Nazaréens, attribué à saint Matthieu, dont parle Papias.... D'autres (Lessing, Nimeyer, Weber, Thiess, etc.), désignèrent l'Evangile apocryphe, soi-disant appelé *l'Evangile des Hébreux*. D'autres enfin, (Herder, Eichorn, Marsh), supposèrent un Evangile primitif *aramaïque,* ou *syro-chaldaïque* inconnu, et qui s'est perdu dans la suite.

Voici, suivant *Marsh,* théol. angl., quelle serait, d'après ce système, la généalogie, passablement compliquée, de nos trois Evangiles synoptiques.

1° L'Evangile primitif aramaïque, composé par les Apôtres;

2° La traduction grecque du même Evangile;

3° A/. Nouvelle *recension,* ou nouvelle transcription du N° 1, retouchée, et remaniée, employée par saint Matthieu;

4° Version grecque du N° 3, avec usage du N° 2;

5° B/. Autre recension du N° 1 dont s'est servi saint Luc;

6° C/. 3e Recension des N° 3 et 5, employée par saint Marc;

7° D/. 4e Recension du N° 1, avec des additions;

8° Version grecque du numéro précédent;

9° L'Evangile aramaïque de saint Matthieu, tirant son origine des Nos 3 et 7, ou des recensions A et D;

10° L'Evangile grec de saint Matthieu, du précédent, avec usage des Nos 4 et 8;

11° L'Evangile de saint Marc, du N° 6-C, avec usage des Nos 4 et 5;

12° L'Evangile de saint Luc, du N° 5-B. et 6-C.

Cette hypothèse construite avec tant de labeur, comme on le voit de suite, ne tend à rien moins qu'à renverser toute l'autorité divine du Nouveau Testament. Car, prétendre que les témoins des actions de Jésus, et les auditeurs les plus habituels de ses discours, aient eu besoin de secours étrangers pour écrire la vie de leur maître, ce n'est pas seulement les dépouiller du privilège

de l'inspiration que le Sauveur leur avait si souvent promise, pour le moment où il leur enverrait son Esprit, c'était encore les rendre responsables de toutes les erreurs volontaires ou involontaires que pouvaient avoir commises dans leur travail de rédaction des écrivains sans mission.

Cette hypothèse téméraire ne peut du reste supporter un examen sérieux. 1° On ne trouve pas le moindre vestige dans l'antiquité de ce prétendu Evangile primitif, qui, cependant, puisqu'il venait des Apôtres, et qu'il eut à subir tant de recensions différentes, devait être très-répandu, et jouir d'une très-grande autorité : quant à l'Evangile araméen de saint Matthieu et à l'Evangile des Hébreux, qui n'en diffère pas essentiellement, nous avons montré précédemment qu'ils n'étaient autres, du moins primitivement, que l'Evangile actuel de saint Matthieu. 2° Cette hypothèse ne peut se concilier avec la préface de saint Luc et les assertions de Papias. (*Voy. précéd.*) 3° Une telle manie d'écrire, de retoucher, de remanier sans cesse un écrit que l'on dit être l'ouvrage des Apôtres, est tout à fait en opposition avec l'autorité que devait obtenir un semblable écrit, avec le caractère, l'usage et les besoins des temps apostoliques. 4° Cette manière d'expliquer la formation des Evangiles est tellement compliquée, tellement recherchée, tellement artificielle, qu'on ne sait trop comprendre comment des hommes de bon sens ont pu transformer ainsi en une laborieuse et aride compilation des écrits où brille une si belle et si évidente originalité. 5° Enfin, n'est-il pas de la dernière évidence que des ouvrages qui ne seraient que le produit d'une sorte de compilation mécanique et artificielle, n'auraient jamais joui dans l'Eglise de l'autorité accordée à nos Evangiles ?

C. Deuxième hypothèse : Usage des Evangiles précédents.

Cette hypothèse consiste à supposer que les évangélistes postérieurs auraient fait usage des évangiles parus avant les leurs. Mais, dans quel ordre cette publication successive et cet usage mutuel ont-ils pu avoir lieu ? C'est ce sur quoi les critiques sont loin d'être d'accord, et

il s'est formé à ce sujet autant d'opinions différentes qu'il y a de combinaisons possibles dans la permutation des noms des trois Evangiles.

1° Matthieu—Marc—Luc— (défenseurs : Grotius, Mill, Wetstein, Hug).

2° Matthieu — Luc — Marc — (Griesbach, Von Ammon, Saunier, Theile).

3° Marc — Matthieu — Luc — (Storr, etc.).

4° Marc — Luc — Matthieu — (Weisse, Wilke, Bruno Bauer, Hitzig).

5° Luc — Matthieu — Marc — (Busching).

6° Luc — Marc — Matthieu — (Vogel).

La première et la deuxième supposition ont trouvé des défenseurs parmi les saints Pères, et plusieurs critiques catholiques : « *Marcus Matthæum sequitur*, dit saint » Augustin; *tanquam pedissequus et breviator ejus ordi-* » *tur.* » Toutefois, dans quelque ordre que l'on place les Evangiles, cette hypothèse d'un usage mutuel des Evangiles est sujette à de graves difficultés.

1° Dans quelque ordre que l'on place les Evangiles, il arrivera toujours que ceux que l'on suppose être postérieurs aux autres ont omis et laissé de côté bien des choses qui se trouvaient dans les précédents; or, on ne peut assigner aucun motif raisonnable d'une telle conduite. — On ne peut expliquer, dans cette hypothèse, pourquoi les évangélistes ont souvent suivi, dans les mêmes récits, et même dans les paroles qu'ils rapportent de Jésus-Christ, un ordre tout différent. — 3° Les différences dans les expressions sont encore, dans cette hypothèse, plus extraordinaires et plus inexplicables. Ici, l'évangéliste copie mot à mot, plus loin, il change les expressions, et emploie, pour exprimer les mêmes pensées, des mots synonymes; pourquoi cela? — 4° Dans quelqu'ordre que l'on place les Evangiles, on trouvera encore que ceux que l'on suppose les derniers ont, dans certains endroits, au lieu d'améliorer le récit qu'ils ont emprunté aux Evangiles précédents, raconté, au contraire, le même événement avec moins de clarté et d'une manière plus incomplète. — 5° C'est transformer, contre toute raison et vraisemblance, les évangélistes en maigres et ineptes compilateurs. « *Multo minùs probandi*

» *sunt*, dit Lachman, *quibus placet Marcum esse ineptis-* » *simum desultorem qui nunc tædio, modo cupiditate,* » *tùm negligentiâ, denique vecordi studio inter Evangelia* » *Matthæi et Lucæ incertus feratur atque oberret... Nempè* » *hos quædam Griesbachii disputatio sedulæ subtilitatis* » *specie illusit, cùm tamen minimè ingeniosa sit, sed fri-* » *gida tota ac jejuna.* » (Lach., *de Ord. narrat. in Ev. Synop.*) — Qu'est-ce qu'une compilation, dans laquelle on trouve des omissions sans motifs, des changements arbitraires de ce qui a déjà été dit d'une manière plus distincte et plus complète, une copie en quelque sorte mécanique, une espèce de photographie, dans les récits particuliers, et un ordre différent dans l'ensemble, un nouveau travail, pour dire les mêmes choses avec moins de clarté et en laissant même subsister des contradictions apparentes? Un pareil travail de compilateur est en opposition complète avec le caractère et l'esprit des temps apostoliques. — 6° Enfin, les évangélistes n'avaient aucun besoin de recourir aux écrits de leurs prédécesseurs, puisqu'ils trouvaient, soit dans leurs propres souvenirs, soit dans leurs relations habituelles avec les Apôtres, soit dans la tradition apostolique, une matière assez riche et assez abondante pour leur travail.

L'hypothèse de *Saunier*, qui admet un *usage de mémoire*, nous offre un nouveau prodige, celui de retenir le contenu d'un livre *mot à mot*.

D. Troisième hypothèse : La tradition orale apostolique, source commune des trois Evangiles.

Les défenseurs de cette hypothèse sont Herder, Eckermann, Kaiser, Giéseler, qui l'a très-bien développée dans un ouvrage spécial, Sartorius, Guerike, P. Lange, etc.

Vers l'époque de Jésus-Christ, disent ces critiques, la littérature des Juifs était pauvre. Ils étaient entièrement étrangers à la polygraphie, à cette manie d'écrire qui tourmentait les Grecs, et qui enfante tant de productions de nos jours. Les saintes Ecritures leur suffisaient, et la science des Docteurs consistait bien moins à écrire et à composer de nouveaux ouvrages, qu'à éclairer et à expliquer les anciennes Ecritures. Les saints Pères eux-mêmes

nous attestent que les Apôtres et leurs collaborateurs regardaient comme leur mission essentielle et principale la *prédication orale* de la doctrine de Jésus-Christ. Ce fut par une espèce de nécessité que les premiers évangélistes écrivirent les Evangiles qui portent leur nom. L'histoire de Jésus-Christ, ses divers miracles, ses leçons et ses paraboles, sa passion, sa résurrection, formaient le sujet ordinaire, la matière principale de leur prédication, et à force de répéter ces récits, ou de les entendre répéter, il s'était formé dans l'esprit des Apôtres une espèce de type en quelque sorte fixe et stéréotypé, où, non-seulement le fond des choses, mais les expressions mêmes étaient conservées. De là, parmi les Apôtres et les premiers évangélistes, une certaine uniformité, un certain accord dans la manière de présenter les faits particuliers, ainsi que dans leur suite générale.

On sait que c'était la coutume des Juifs de conserver littéralement, et mot à mot, les sentences les plus remarquables de leurs docteurs, et les paroles de Jésus-Christ étaient d'autant plus faciles à s'imprimer dans la mémoire des Apôtres, que, le plus souvent, il se servait, pour exprimer ses pensées, de la forme saillante des sentences ou gnomes, et de paraboles. Cette *tradition orale* fut la source commune où puisèrent les *évangélistes,* et elle est plus que suffisante pour expliquer l'harmonie et la conformité, ainsi que les divergences qui se remarquent entre les Evangiles, et qui tiennent à l'individualité propre de leurs auteurs.

E. **Conclusion.**

L'hypothèse de *Gièseler*, que nous venons d'exposer, nous paraît préférable à celles qui précèdent, pourvu qu'on ne la pousse pas trop loin, et qu'on ne fasse pas de la tradition et de la prédication apostoliques un enseignement en quelque sorte stéréotypé, et comme une espèce de liturgie. Nous croyons pouvoir assigner les sources suivantes des récits évangéliques :

1° Par rapport aux apôtres *saint Matthieu* et *saint Jean*, le *souvenir* des faits dont ils avaient été témoins, et des paroles de Jésus-Christ qu'ils avaient entendues, et qui

avaient dû faire sur leur esprit une impression si vive et si puissante : « *Sicut tradiderunt nobis qui ab initio ipsi viderunt;* » souvenir renouvelé et ravivé sans cesse par la prédication apostolique.

2° A l'égard de saint *Marc,* les *récits et la prédication de saint Pierre,* dont il était le disciple, et, peut-être, l'original syro-chaldaïque de S. Matthieu.

3° A l'égard de saint *Luc*, les *récits et la prédication de saint Paul,* les *recherches* qu'il fit lui-même dans la Palestine, auprès des témoins oculaires, probablement auprès de Marie elle-même, et probablement, quelques *Mémoires* ou écrits particuliers, qui lui furent communiqués : « *Multi conati sunt ordinare narrationem.* »

4° Enfin, l'*inspiration divine,* qui n'a jamais délaissé les Apôtres, et l'assistance de l'Esprit-Saint, qui, suivant la promesse même de Jésus-Christ, devait leur suggérer, dans l'occasion, les paroles mêmes qu'ils auraient à dire, et leur rappeler toutes choses. C'est à ces sources qu'il faut attribuer l'unité et l'harmonie qui règnent dans les Evangiles. Les différences s'expliquent par l'individualité des auteurs, les circonstances particulières où ils se trouvaient, le but spécial qu'ils se proposaient, la différence des lecteurs auxquels ils s'adressaient, etc.

§ VI.

DE L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.

A. **Son auteur.**

D'après les récits évangéliques, saint Jean était fils de Zébédée ; il exerçait la profession de pêcheur sur le lac de Génézareth, et résidait, selon toute apparence, à Bethsaïde, patrie de saint Pierre et de saint André, dont il était le compagnon. Sa mère, Salomé, faisait partie de cette troupe de pieuses femmes Galiléennes qui suivaient Jésus (M. xv, 40, xvi,), et l'accompagnaient dans son voyage à Jérusalem. Il avait pour frère Jacques, surnommé *le Majeur,* qui fut martyrisé sous le règne d'Hérode Agrippa (*Act.* xii, 2).

Le métier de pêcheur de poissons, sur le lac si poissonneux de Génézareth, n'était alors ni méprisé, ni sans profits. Si l'on considère en outre qu'indépendamment de ses enfants, Zébédée se faisait aider par des serviteurs à gages (Marc, I, 20), que Salomé, son épouse, était l'une de ces pieuses femmes qui suivaient le Seigneur dans ses voyages, et qui l'aidaient de leurs moyens (L. VII, 3), et qui, après la mort du Sauveur, achetèrent des parfums pour l'ensevelir (Matth. XXVII, 56), que saint Jean était en relation avec le grand-prêtre Caïphe (J. XVIII, 15 et 16), et que ce fut à ses soins que Jésus, près de mourir, confia sa mère (J. XIX, 26), on peut en conclure avec une grande vraisemblance que la famille de Zébédée, sans être riche, jouissait d'une honnête aisance, et possédait quelque patrimoine.

Suivant les Evangiles apocryphes, la famille de saint Jean était unie, par les liens de la parenté, à celle du Sauveur, ce qui expliquerait pourquoi Salomé se croyait autorisée à faire à Jésus les demandes ambitieuses rappelées par saint Matthieu (XX, 20), pourquoi elle suivait Jésus-Christ et pourvoyait à ses besoins, pourquoi Jésus confia sa mère à saint Jean.

Avant de s'attacher au Sauveur, Jean fut disciple de Jean-Baptiste. Sur la parole de son maître que Jésus était l'*Agneau rédempteur du monde,* il suivit Jésus-Christ avec André (J. I, 37); un an plus tard, il fut, avec Jacques, son frère, appelé à l'apostolat (Matth., VI, 21); ils ne laissèrent pas de continuer leurs fonctions, et ce ne fut que lorsqu'ils furent témoins de la pêche miraculeuse de saint Pierre qu'ils quittèrent tout pour s'attacher à Jésus, et le suivre en tous lieux (L. V, 11).

Saint Jean occupa, dès l'origine, une place éminente dans le collége des Apôtres. Il formait, avec Jacques et Simon-Pierre, le cercle intime qui entourait Jésus. Eux seuls furent témoins de la résurrection de la fille de Jaïr, de la transfiguration de Jésus sur le Thabor; eux seuls l'accompagnèrent, la veille de sa passion, dans le jardin de Gethsémani. Saint Jean se nomme lui-même, avec une ingénuité pleine de candeur, le disciple *que Jésus aimait* (J. XIII); il reposa, lors de la cène, sur la poitrine du Sauveur; il eut le bonheur d'être choisi pour recueillir

sa mère délaissée. Il faut chercher, avec les saints Pères, les premières causes de cette affection, qui n'était ni aveugle, ni sans motifs, dans l'âme aimante et dévouée, la pureté virginale, la simplicité, l'innocence de l'Apôtre. Il fut vierge comme Jésus, et « *ce privilége singulier de la* » *chasteté,* dit saint Augustin, *le rendit digne de la prédi-* » *lection de Jésus.* »

Saint Jean répondit à cet amour du Sauveur par un amour réciproque et un dévouement sans réserve. Au moment de la passion, nous le voyons suivre le Sauveur jusque dans le palais de Pilate, nous le trouvons ensuite, avec les saintes femmes et la mère de Jésus, aux pieds de la croix.

Immédiatement après la descente du Saint-Esprit, saint Jean s'employa avec un zèle ardent à répandre partout la doctrine de Jésus-Christ. Nous le voyons avec saint Pierre guérir miraculeusement, au nom de Jésus-Christ, un boîteux à la porte du temple. (*Act.* III, 6). Arrêté et frappé de verges, rien ne peut intimider sa constance, et il se glorifie de souffrir pour Jésus-Christ. Il se rend avec saint Pierre dans le pays de Samarie; il formait, en un mot, avec saint Jacques et saint Pierre, l'une des *colonnes* sur lesquelles s'appuyait la maison de Dieu (Gal. II, 9). — Nous ne savons pas exactement combien de temps il exerça son ministère en Palestine. Lorsque, vers l'an 50, saint Paul vint à Jérusalem, pour conférer sur ses travaux évangéliques avec les autres Apôtres, saint Jean se trouvait encore en cette ville (Gal. II, 9); mais, lorsqu'il y revint, après plusieurs années (*Act.* XXI, 18), il n'est plus question de saint Jean qui avait apparemment, vers ce temps, quitté la Palestine.

Quelques auteurs pensent que saint Jean porta l'Evangile chez les Parthes, ce que contestent d'habiles critiques. Quoi qu'il en soit, l'antiquité s'accorde unanimement à attester qu'il passa la dernière partie de sa vie dans l'Asie-Mineure, et particulièrement à Ephèse. Comme apôtre, il avait une inspection générale sur tous les évêques de l'Asie (*Apoc.,* I, 1).

Saint Jean ne put échapper aux persécutions qui poursuivaient les premiers chrétiens.—D'après le témoignage de *Tertullien* (*Præsc.,* c. 36), de saint Augustin et de saint

Jérôme, il fût arrêté par l'ordre du proconsul d'Asie, et envoyé à Rome. Il y fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, mais la vie lui fut miraculeusement conservée. Il fut, de là, banni dans l'île de *Patmos*, l'une des îles sporades de l'archipel, où, suivant le témoignage de saint Irénée, il composa l'*Apocalypse*.

Les saints Pères ne s'accordent pas sur l'époque précise de l'exil de saint Jean à *Patmos*. Il n'y a, du reste, à choisir qu'entre Néron et Domitien. Ce dernier est indiqué par saint Irénée sur l'autorité duquel s'appuie Eusèbe (*Chron. an.* 94. — *Hist. eccl.*, III, 18). La persécution de Domitien, qui commença en 95, ne dura pas longtemps. Bientôt après, sous le règne de Nerva, saint Jean put retourner à Ephèse, où il mourut, vers l'an 100, âgé, suivant saint Epiphane, d'environ 94 ans, selon saint Chrysostôme, de 108 ans.

Saint Jean nous apparaît, dans ses écrits, comme l'âme la plus belle, la plus noble, la plus aimante, qui puisse sortir des mains du Créateur. On voit que son cœur était embrasé de ce feu divin qu'il avait puisé sur la poitrine de Jésus. Tout, dans ses Epîtres, respire l'amour le plus ardent pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour les hommes, ses frères. C'est avec raison qu'il est appelé l'*Apôtre de l'amour*, car il y revient sans cesse. Saint Jérôme nous rapporte (*In. Gal.*, c. 6), que vers la fin de sa vie, la faiblesse de son grand âge ne lui permettant plus de faire de longs discours, il ne laissait pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles, et leur répétait chaque fois ces paroles : « *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres.* » Ses disciples lui demandèrent enfin pourquoi il leur répétait chaque fois la même chose : « *C'est le précepte du* » *Seigneur*, répondit-il, *et si vous l'accomplissez, il suffit.* » — Chacun connaît la touchante histoire du jeune homme devenu voleur.

Le surnom que Jésus donna à Jacques et à Jean de Boanerges, *Fils du tonnerre* (Marc, III, 17), et le zèle indiscret avec lequel ils demandèrent un jour qu'il fît descendre le feu du ciel sur une ville qui n'avait pas voulu le recevoir (L. IX, 54), sembleraient indiquer que cette douceur et cette tendresse ineffable qui respirent dans les écrits du saint Apôtre étaient plutôt l'œuvre de

la grâce que du tempérament, et que le caractère de saint Jean était, au contraire, vif, ardent, irascible. On voit (II Ep., I, 11 et 12) que la tendresse de son cœur ne l'empêchait pas d'être, quand il le fallait, plein de force et de vigueur.

B. Authenticité.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le quatrième Evangile, pour se convaincre qu'il n'a pu être que l'œuvre de l'Apôtre auquel la tradition constante de l'Eglise l'attribue.

L'auteur se désigne comme témoin oculaire de ce qu'il raconte (J. I, 14. — I. J. I, 1, 2) ; certaines choses qu'il dit de lui-même ne conviennent qu'à l'apôtre Jean (J. XIX, 35). Amené souvent, par son sujet, à parler de l'apôtre Jean, il ne le nomme pas, et se borne toujours à l'appeler vaguement « un autre disciple. » Cet « autre disciple » apparaît d'abord avec André (I, 41), puis, à côté de saint Pierre (V, 15, XXIII, 2 — 4, XIX, 7, 20) ; il est désigné ailleurs comme étant le disciple « que Jésus » aimait », comme « celui qui, dans la dernière cène, » reposa sur la poitrine de Jésus » (XIII, 23, XXI, 20), et « auquel le Sauveur expirant recommanda sa mère » (XIX, 26) ; comment ne pas reconnaître, dans ce disciple, l'auteur lui-même ? Il l'affirme du reste lui-même ouvertement : le disciple que Jésus aimait, dit-il, celui qui reposait sur sa poitrine, « est celui qui rend ce témoi- » gnage, et a écrit ceci » (XXI, 20 — 24, XXI, 35).

Le contenu spécial de cet Evangile, et le ton inspiré de son exposition révèlent aussi son véritable auteur. On y reconnaît l'apôtre dont la vie se prolongea jusqu'à l'époque où il devint urgent d'opposer un témoignage nouveau aux entreprises des Gnostiques.

Les *témoignages intrinsèques* sont aussi nombreux et aussi éclatants qu'on peut le désirer. Cet Evangile était évidemment connu par saint Barnabé, saint Ignace, saint Polycarpe, saint Justin ; les Valentiniens en faisaient usage dans le IIe siècle de l'Eglise, vers l'an 140. Héracléon, disciple de Valentin, a fait un *Commentaire* sur cet Evangile qu'il attribue nominativement à

l'apôtre saint Jean. L'authencité de cet Evangile est expressément attestée par saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, le canon de Muratori, Origène, Eusèbe, etc., etc. « L'apôtre Jean, dit saint Jérôme, écrivit le » dernier son Evangile, sur la demande des évêques » d'Asie, contre Cerinthe et d'autres hérétiques, etc.»

Malgré tout cela, il n'est point d'Evangile qui ait été plus vivement attaqué par les critiques protestants et rationalistes de l'Allemagne que l'Evangile de saint Jean. Il est devenu en quelque sorte, dans ces derniers temps, comme le champ-clos des rationalistes et des supernaturalistes, comme la *question décisive*, d'où doit dépendre la victoire entre les ennemis et les défenseurs de la révélation chrétienne. Il n'est donc pas sans intérêt de connaître l'histoire et les circonstances de cette lutte acharnée de la critique rationaliste contre la foi. On peut la diviser en trois périodes.

Première période. — Le premier qui ouvrit le combat fut l'anglais Evanson, qui publia, en 1792, un ouvrage sous ce titre : « *The Dissonance*, etc., c'est-à-dire : *les » Dissonances des quatre Evangiles généralement reçus, » et l'évidence de leur authenticité respective examinée, » par* Ev. Evanson. — Il eut pour antagoniste Priestley : « *Lettres à un jeune homme anglais*, et Simpson : *Essai » sur l'authenticité du Nouveau Testament*, 1792. » — Bientôt la controverse fut portée en Allemagne par Vogel : « *L'évangéliste Jean et ses commentateurs devant » le tribunal de la critique moderne,* » auquel se joignirent Cludius, Horst, Ballenstedt, etc. Ces attaques furent victorieusement repoussées par Horn, Susskind, Wegschneider, et Eichorn, dans son *Introduction aux livres de l'Ancien Testament,* Glaser, Van Gruythaisen, etc. Le rationalisme vaincu garda le silence pendant une dixaine d'années.

Deuxième période. — En 1820, commence avec *Bretschneider* une période nouvelle, par la publication de l'ouvrage intitulé : « *Probabilia de Evangelii et Epist. » Johannis apostoli indole et origine, eruditorum judiciis » modestè subjecit* C.-T. Bretschneider. » L'auteur de cet

ouvrage, professeur célèbre de l'université de Iéna, prétendit prouver que ni l'apôtre, ni aucun autre juif devenu chrétien du I[er] siècle de l'Eglise, ne pouvait en être l'auteur ; mais qu'il dut être composé par un juif converti à la foi chrétienne, qui prit sur lui, probablement vers le milieu du II[e] siècle de l'Eglise, de le rédiger pour fermer la bouche à des contradicteurs du Christ et des Apôtres, etc. ; que cet Evangile était en opposition avec les trois autres, que Jésus y paraissait sous un autre aspect, et y parlait tout autrement que dans les synoptiques, etc. Cet ouvrage, qui fit beaucoup de bruit, à cause de la position de son auteur, souleva de nombreux contradicteurs qui défendirent avec beaucoup de science l'authenticité de l'Evangile de saint Jean. Les principaux furent Stein, Usteri, Calmberg, Hemsen, Crome, Rettberg, Renecke, etc., (*a*). Le résultat du combat fut encore en faveur de l'authenticité de l'Evangile, et Bretschneider lui-même, spectateur impartial de la lutte qu'il avait provoquée, déclara que ses « *Probabilia* » n'avaient eu d'autre but que de réveiller l'attention des savants, et de leur offrir l'occasion de raffermir les bases de cet Evangile, que ce but était suffisamment rempli, et que de nouvelles lumières étaient venues le persuader de l'authenticité de cet Evangile (*Voy. Dogm.* 2[e] éd., 1, 1, p. 292).

TROISIÈME PÉRIODE.—La *Vie de Jésus*, par *Strauss,* est venue en 1835, ouvrir la troisième période, et renouveler la dispute avec une nouvelle vivacité. *Strauss* avait prophétisé, dans sa *dogmatique*, qu'un homme ne pouvait

---

(*a*) 1° *Stein.*—Authentic. Evang. Johann. contra Bretsch., dubia vindicata.
2° *Usteri.*—Commentatio critica, in quâ Ev. Joh. genuinum esse, ex comparatis quatuor Evang. narrationibus de cœnâ et pass. Jesu Christi ostenditur.
3° *Calmberg.* — Dissert. de antiquissimis Patrum pro Ev. Joh. authentic testimoniis. 1823.
4° *Hemsen.*— Die authentie des scriften des Ev. Joh.— *De l'authenticité de l'Ev. de saint Jean.*
5° *Crome.*—Probabilia, haud probabilia. 1824.
6° *Rettberg.*—An Johannes, in exhibendâ Jesu naturâ, reliquis canenicis scriptis verè repugnet. 1826.
7° *Renecke.*—De constanti et æquabili Jesu Christi indole et ingenio, sive de Ev. Joh. cùm synopt. Evang. conciliatio. 1827.

manquer de paraître bientôt, qui démontrerait pleinement la non-authenticité du quatrième Evangile ; et, en effet, *Lutzelberger*, qui avait depuis longtemps communiqué au nouveau prophète ses manuscrits, se mit sur les rangs avec *Bruno Bauer*, et, marchant sur les traces de *Strauss*, ils poussèrent encore plus loin leur témérité (*b*). Les défenseurs de l'authenticité de l'Evangile ne faillirent pas plus à cette attaque qu'aux précédentes, et parmi eux se signalèrent *Lucke* dans son *Commentaire* sur l'Evangile de saint Jean, et Ebrard, dans sa *Critique scientifique* des Evangiles.

Quel a été le résultat de cette lutte acharnée ? Ecoutons *Strauss* lui-même, dans la préface de sa troisième édition de sa *Vie de Jésus :* « Le *Commentaire* de de » Wette, et la *Vie de Jésus-Christ* de *Néander* à la main, » j'ai recommencé l'examen du quatrième Evangile, et » cette étude renouvelée a ébranlé dans mon esprit la » valeur des doutes que j'avais conçus contre l'authen- » ticité de cet Evangile, et la créance qu'il mérite : ce » n'est pas que je sois convaincu que le quatrième Evan- » gile est authentique, mais je ne suis plus autant con- » vaincu qu'il ne l'est pas. »

« Lorsqu'un écrivain comme *Strauss*, remarque avec raison l'auteur de *l'Histoire du rationalisme moderne,* page 440, s'exprime de la sorte, c'est qu'il s'avoue vaincu ; car il ne faut pas avoir la science d'un professeur de théologie, pour comprendre que l'Evangile de saint Jean, une fois admis comme authentique, tout le *système mythique* s'écroule (*c*). »

Pour exposer cette discussion dans toute son étendue, il faudrait un volume tout entier et un ouvrage spécial, qui pourrait bien être pour les lecteurs français passablement aride et ennuyeux. Laissant de côté les vaines subtilités, les misérables chicanes qui remplissent les gros volumes des critiques allemands, je ne puis qu'ex-

---

(*b*) *Lutzelberger, — Die Kirchl. tradit.....* C'est-à-dire : *la tradition chrétienne sur l'apôtre Jean et ses écrits dans la nullité de ses fondements.* 1840.—*Bruno Bauer,—Critique de l'Evang. de Jean.* 1840.

(*c*) Dans une édition suivante, Strauss a rétracté cet aveu compromettant, mais sans en donner la raison.

poser rapidement les principales objections et leurs réponses.

C. Polémique rationaliste.

a) *Preuves extrinsèques.*

1° « On ne trouve, dans les Pères apostoliques, et les » écrivains ecclésiastiques des Ier et IIe siècles de l'ère » chrétienne, aucune *citation textuelle* qui prouve que » ces écrivains aient eu connaissance de l'Evangile de » saint Jean; donc il n'existait pas de leur temps, et son » origine est postérieure, du moins, à la première moitié « du IIe siècle. » — *Rép. a*) Quand bien même l'assertion des adversaires serait admise et conforme à la vérité, ce ne serait encore là qu'un argument *négatif* et sans valeur. Outre que nous n'avons des écrivains de la première moitié du IIe siècle, tels que saint Ignace, Polycarpe, Papias, etc., que bien peu de choses, quelques fragments et quelques lettres; c'était alors principalement sur la prédication orale, sur la tradition apostolique, alors encore dans toute sa jeunesse et sa vivacité, que s'appuyaient la doctrine et la foi du chrétien; la connaissance de l'Evangile ne s'étant répandue que peu à peu dans les diverses contrées du monde chrétien, on ne pouvait attendre, de cette époque, comme des époques suivantes, un usage universel des Evangiles, ni de fréquentes allusions directes à ces écrits. Le manque de citations serait donc ici d'autant moins extraordinaire, que le contraire, la fréquence de ces citations, serait, pour ces écrits, une marque fort suspecte de leur authenticité.

b) Mais il faut vraiment y mettre de la mauvaise volonté pour ne pas trouver ces citations réclamées. — *aa*) Dans l'Epître de *saint Barnabé*, on peut voir, au chapître 12, où il désigne le serpent d'airain érigé par Moïse, comme la figure de Jésus-Christ, une allusion au verset 14 du troisième chapitre de l'Evangile de saint Jean.

bb) Saint *Ignace* (*Epît. aux Rom.*, c, VII), dit ces paroles : « Je ne place pas ma joie dans une nourriture cor-

» ruptible, ni dans les plaisirs de cette vie ; je veux le » pain de Dieu, qui est la chair de Jésus-Christ, de la » race de David, et pour boisson, je veux son sang, qui » est la charité incorruptible. » Allusion manifeste au chap. VI de saint Jean, v. 32, 33, 45, 51, 58.

cc) Saint Polycarpe (*Epît. aux Philippiens,* c. 7), nous offre également une allusion évidente à la première Epître de saint Jean (IV, 2, 3). « Quiconque ne confesse pas que » Jésus-Christ est venu dans la chair est un hypocrite. » — S'il a connu l'Epître de saint Jean, pourquoi n'aurait-il pas connu son Evangile? Qu'on se rappelle d'ailleurs le beau passage de saint Irénée sur saint Polycarpe, cité précédemment, page 9. — Saint Justin, Tatien, Athénagore, nous offrent également une riche moisson d'allusions manifestes au quatrième Evangile, et même des citations textuelles.

2° « Papias déclare expressément qu'il s'informait avec » soin de ce que les Apôtres avaient enseigné, et il ne » parle que de Matthieu et de Marc, comme auteurs des » Evangiles. Donc du temps de *Papias,* vers l'an 140, » l'Evangile de S. Jean n'existait pas encore » (Credner). — *Rép.* C'est là une conclusion un peu précipitée. Nous ne connaissons de *Papias* que le fragment cité par Eusèbe (*voy. plus haut, page 28*). Or, évidemment ce fragment n'est pas cité dans son intégrité. Eusèbe ne voulait citer de cet auteur que ce que celui-ci disait avoir appris du prêtre Jean. Tout ce que l'on pourrait conclure de là, à la rigueur, c'est que Papias n'avait reçu de ce prêtre aucune tradition sur l'origine de l'Evangile de saint Jean ; mais il ne s'ensuit pas, le moins du monde, que Papias ne connaissait que les deux Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc. Papias a connu les Epîtres de saint Jean qu'il cite, d'après le témoignage d'Eusèbe, dans ses λογῶν κυριακῶν ἐξηγήσεις ; il est permis d'en conclure, avec une grande vraisemblance, qu'il a également connu l'Evangile de cet Apôtre.

3° *Lutzelberger* s'efforce bien vainement d'éluder la force irrécusable et victorieuse du témoignage des gnostiques et des païens mêmes en faveur de l'authenticité de l'Evangile de saint Jean. *Tertullien* nous assure que *Valentin,* le gnostique, se servait de l'Evangile de saint

Jean dans son intégrité, « *Integro instrumento;* » — « mais, dit Lutzelberger, ce n'est, de sa part, qu'une » simple opinion, une conjecture. » Saint Irénée exprime aussi le même fait : « *Qui à Valentino sunt, eo quod est » secundùm Johannem plenissimè utentes ad ostensionem » conjugationum suarum,* » etc., sur lequel il lui était impossible de se tromper, puisqu'il avait entre les mains les écrits des hérétiques. Il est vrai, encore, que cet auteur nous montre *Ptolémée* s'efforçant d'expliquer l'origine de ses *éons* par le prologue de saint Jean. « C'est » que saint Jean, dit le critique, a puisé son prologue » dans la théosophie orientale, » qui sait? peut-être dans Valentin ou Ptolémée lui-même! — Il est vrai, encore, que les disciples de Valentin se sont servis de l'Evangile de saint Jean pour y étayer leurs erreurs. « Il ne s'ensuit » pas de là, dit le critique, qu'ils aient reconnu son » authenticité. » Il s'ensuit, du moins, que de leur temps, cet Evangile, non-seulement était connu, mais jouissait d'une bien grande autorité, qui ne peut s'expliquer qu'autant qu'on reconnaissait en lui l'œuvre de l'apôtre. — « Mais, comment se fait-il que Marcion, con- » temporain de ces hérétiques, et originaire de l'Asie- » Mineure, n'ait eu aucune connaissance de l'Evangile » de saint Jean? Or, il est avéré que cet hérésiarque ne » connaissait que l'Evangile de saint Luc, que, encore, » il avait mutilé, afin de le faire concorder avec ses er- » reurs. » — Si Marcion n'admettait que l'Evangile de saint Luc, ce n'était pas par *nécessité,* et parce qu'il n'en *connaissait* aucun autre, mais par *choix,* comme étant l'Evangile du disciple de *Paul,* dont il se flattait de défendre la doctrine. Il est certain, d'ailleurs, que les *marcionites* qu'Origène réfutait, se servaient, du moins, de quelques passages de saint Jean (Voy. *Orig. comm. in Evang.*, p. 4, 5).

Le païen *Celse* connaissait aussi l'Evangile de saint Jean, et en rapporte un grand nombre de passages qui prouvent qu'il l'avait sous les yeux (*Voy. précéd.*, page 19). — « Personne ne sait, dit Lutzelberger, d'une » manière précise, quand cet auteur a vécu. » — Il est, du moins, certain qu'il a vécu avant Origène, qui l'a réfuté, et vers le milieu du IIe siècle, au plus tard vers 160,

et que, dès lors, nos Evangiles étaient connus, même des païens.

4° Nous avons cité précédemment les témoignages de saint *Irénée* en faveur de l'authenticité de nos Evangiles. Après avoir parlé des Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, il ajoute : « Après cela, Jean, » disciple du Sauveur, qui reposa sur son sein, a aussi » publié un Evangile, lorsqu'il résidait à Ephèse. » (*Adv. Hær.*, III, 1). Il est impossible d'avoir rien de plus péremptoire et de plus décisif qu'un pareil témoignage, et à défaut d'autres, il suffirait seul pour établir l'authenticité du quatrième Evangile. Saint Irénée était un écrivain instruit, expérimenté, mêlé dans toutes les affaires ecclésiastiques de son temps, et jouissait d'une grande autorité, et d'une grande influence par toute l'Eglise. Il connaissait parfaitement, et l'Eglise occidentale, où il exerça le ministère épiscopal dans la force de l'âge, et l'Eglise orientale, particulièrement l'Asie-Mineure, où il avait passé sa jeunesse et reçu son éducation chrétienne. Ses souvenirs historiques s'étendaient jusqu'au temps de saint Polycarpe, successeur immédiat des Apôtres; et dans sa vieillesse, il se rappelait, de la manière la plus vive, le souvenir de ses entretiens avec le saint vieillard. Il lui semblait encore entendre ses discours, voir sa figure, sa démarche, ses manières extérieures, etc. (*Voy. plus haut*, page 9).

Lutzelberger essaie pourtant d'ébranler ce puissant témoignage. *a*) « Quand Irénée, dit-il, connut Polycarpe, » il n'était alors qu'un enfant, παῖς ὢν ἔτι; or, qu'est-ce » que le témoignage d'un enfant? » — *Rép.* Comment un critique, qui se pique de quelque instruction, peut-il prendre ce mot, παῖς ὢν, comme signifiant un enfant de 6 à 10 ans, et non plutôt un jeune homme de 12 à 16, comme le prouvent toutes les circonstances du récit, qui supposent, dans saint Irénée, assez d'intelligence pour entendre et retenir les discours du saint vieillard? Ce n'est pas assurément à un enfant de 6 à 10 ans, que Polycarpe aurait « *raconté les discours du Seigneur.* » Et pourquoi un tel souvenir, qui avait laissé dans l'âme de saint Irénée une impression si profonde, n'aurait-il pas sa valeur?

b) « Le témoignage d'Irénée en faveur des Evangiles » n'a, en lui-même et pour la critique, aucune valeur, » puisqu'il repose, non sur des arguments solides et une » critique sérieuse, mais sur des raisons dogmatiques, » sur de froides et ridicules allégories. Il prouve qu'il y » a quatre Evangiles, par la raison qu'il y a quatre par- » ties du monde, quatre vents principaux, quatre ché- » rubins, etc., etc. » — *Rép*. Saint Irénée, en combattant les hérétiques qui repoussaient l'Evangile de saint Jean (les Allogiens, par exemple), ne se sert pas d'arguments historiques et critiques, parce que ses adversaires n'en demandaient pas. Ils repoussaient l'Evangile pour des motifs purement dogmatiques. Ils pensaient que, puisque toute vérité repose sur l'unité et l'indivisibilité de l'essence des choses, il ne devait y avoir qu'un Evangile dans le canon ecclésiastique. Saint Irénée leur répond avec raison que l'ordre divin et la vérité se manifestent aussi souvent dans la *pluralité* et dans le *nombre quaternaire,* que ce nombre n'est pas *arbitraire* et dénué de raison, etc.; en un mot, il réfute les raisons métaphysiques de ses adversaires par d'autres raisons métaphysiques ou mystiques; mais ce n'est pas là-dessus qu'il appuie l'*authenticité* des Evangiles, qui n'était pas en cause, et qui reposait à ses yeux sur la tradition universelle de l'Eglise.

c) « Irénée, non plus que les auteurs ecclésiastiques » contemporains et du siècle suivant, ne cite aucune » preuve historique de l'authenticité du quatrième Evan- » gile; il ne fait que suivre une tradition vulgaire et » dénuée de critique, tradition qui, comme un fleuve » impur, roule, à la fois, dans ses ondes, le vrai et le » faux, le certain et l'incertain. » — *Rép*. Ce ne sont là que des assertions vaines et déclamatoires. Saint Irénée nous atteste que, de son temps, au IIe siècle de l'Eglise chrétienne, l'Evangile de saint Jean, ainsi que les trois autres, était reconnu et vénéré par l'Eglise universelle, comme l'œuvre de l'Apôtre dont il portait le nom. Or, nous avons démontré, plus haut, qu'une telle unanimité dans la croyance de l'Eglise était une preuve certaine de cette authenticité. Evidemment, jamais l'Eglise d'Ephèse, par exemple, gouvernée longtemps par l'apôtre

saint Jean lui-même, n'aurait pu recevoir et vénérer le quatrième Evangile comme l'œuvre de l'Apôtre, s'il était avéré que, de son vivant, l'Apôtre n'avait jamais composé ni publié aucun écrit de ce genre, ou s'il en avait laissé un tout autre que celui qu'on lui attribuait. C'est là un fait de notoriété publique sur lequel il était impossible de s'abuser ; et il est métaphysiquement impossible que des ouvrages *supposés,* qui devaient être, par leur contenu même, la base et le fondement de la foi chrétienne, s'ils avaient été réellement l'œuvre de faussaires, aient été reçus unanimement et sans opposition par toute l'Eglise, répandue en tant de contrées différentes. Le sort des écrits apocryphes en est une preuve manifeste (*Voy. plus haut,* p. 21).

On voit que les attaques des rationalistes contre les *preuves extrinsèques* de l'authenticité de l'Evangile de saint Jean ne sont pas bien formidables, et qu'elles n'en ébranlent pas la force le moins du monde. Voyons s'ils ont été plus heureux par rapport aux *preuves intrinsèques.*

b) *Preuves intrinsèques de l'authenticité du quatrième Evangile.*

5° D'après Bretschneider, « Jésus-Christ, dans le quatrième Evangile, nous apparaît tout autre dans ses » paroles, dans sa doctrine, dans son caractère, que dans » les Synoptiques. Si les trois premiers Evangiles sont » l'œuvre des Apôtres, ou de leurs disciples immédiats, » on ne peut attribuer au quatrième Evangile une ori- » gine apostolique, et il doit être l'œuvre d'un auteur » postérieur au Ier siècle de l'Eglise.

» Dans les trois premiers Evangiles, dit ce critique, » Jésus s'exprime avec simplicité, avec clarté, avec une » éloquence naturelle, tirant son origine, bien plutôt de » la conviction intérieure, que des artifices de l'art. » Dans le quatrième Evangile, au contraire, Jésus fait » de longs raisonnements, suivant les lois de la dialec- » tique, il s'exprime d'une manière obscure et ambiguë, » se sert d'expressions mystiques ou métaphysiques que, » de nos jours mêmes, les savants ont grande peine à » comprendre.

» Dans les Synoptiques, Jésus s'exprime par des

» maximes courtes, sentencieuses, remplies de sens, se
» sert de paraboles adaptées au génie oriental, aussi
» ingénieuses que frappantes. Dans le quatrième Evan-
» gile, on ne trouve plus rien de tout cela.

» Dans les Synoptiques, les discours de Jésus-Christ
» roulent d'ordinaire sur des sujets moraux, sur la loi
» mosaïque et la loi naturelle, sur les préjugés et les
» erreurs du peuple juif, etc. Ici, au contraire, ils ne
» roulent que sur des dogmes particuliers, des idées
» transcendentales, sur sa dignité individuelle, et sa
» prétendue nature divine.

» Dans les Synoptiques, Jésus ne parle presque jamais
» de cette nature divine, et lorsqu'il lui arrive de parler
» de lui-même, il se donne seulement comme un homme
» doué de dons célestes, et envoyé par Dieu lui-même,
» comme le *Messie*, suivant l'idée commune que les
» Juifs s'en formaient alors. Ici, au contraire, il ne
» semble occupé qu'à prouver sa divinité, qu'à montrer
» qu'avant sa naissance corporelle, déjà il existait, qu'il
» était le Verbe de Dieu, qu'il possédait la nature
» divine, etc.

» Dans les trois premiers Evangiles, il reproche à ses
» persécuteurs, aux Scribes, aux Pharisiens, aux prêtres,
» leur corruption, leur orgueil, leur hypocrisie et leur
» fausse piété, et s'élève contre eux avec le zèle d'une
» vertu indignée. Dans celui-ci, au contraire, il n'a avec
» eux que des disputes dogmatiques, et leur reproche,
» par-dessus tout, de ne pas croire à son autorité et à sa
» nature divine.

» Par rapport au mérite littéraire des discours de
» Jésus, la différence n'est pas moins frappante. Dans
» les Synoptiques, on trouve, tant dans la matière que
» dans les expressions, une richesse et une variété telle
» qu'on devait l'attendre d'une intelligence si féconde
» et si puissante sur l'esprit de la multitude. Dans le
» quatrième Evangile, on voit régner une éternelle uni-
» formité, et l'on ne trouve rien de cette éloquence vive
» et profonde qui part d'un cœur rempli de Dieu. C'est
» ainsi que la prière de Jésus, la veille de sa mort, si
» belle et si touchante dans sa brièveté, se trouve trans-
» formée, dans le quatrième Evangile, en un discours

» long, verbeux, froid, et uniquement rempli des idées
» de sa grandeur divine. » Il faut donc opter entre les Synoptiques et le quatrième Evangile.

Rép. Le caractère particulier de saint Jean, et le but spécial qu'il s'est proposé, ont dû, en effet, établir une certaine différence entre son Evangile et les trois qui l'avaient précédé; mais il est évident que les prétendues oppositions que *Bretschneider* essaie de faire ressortir sont exagérées et imaginaires.

Il est vrai qu'en général, les discours de Jésus-Christ, dans les trois premiers Evangiles, sont populaires, courts, gnomiques, sentencieux, paraboliques, et que ceux que saint Jean nous a conservés sont plus étendus, plus raisonnés, et semblent présenter une plus grande profondeur, et une mysticité plus haute. Toutefois, même dans les Synoptiques, Jésus ne parle pas toujours de la même manière, mais varie son langage, suivant les occasions et les circonstances, tantôt, lorsqu'il s'adresse au peuple, employant les sentences et les paraboles; tantôt, au contraire, usant de raisonnements et d'argumentations, lorsqu'il parle à des adversaires savants et instruits (*Voy., par exemple,* Matt. XII, 22. XXII, 15. XXIII, 41). Les Synoptiques, dont le but principal était de nous exposer la vie de Jésus-Christ au milieu du peuple, nous offrent naturellement, dans ses discours, une éloquence plus simple et plus populaire.

Le souvenir des Apôtres, ou la tradition orale, ont dû conserver naturellement les sentences frappantes et courtes qui se gravent facilement dans la mémoire. Saint Jean, au contraire, nous donnant un choix des entretiens que Jésus a eus avec les docteurs et les rabbins, devait nous offrir plus de développement. D'ailleurs, le style sentencieux, parabolique et populaire ne manque pas entièrement dans son Evangile (*Voy., par exemple,* IV, 33. VI, 32. X, 1. XV, 1, etc.).

« Que l'on cède sans prévention, dit *Néander* dans sa
» *Vie de Jésus* (en All.), à l'impression que fait éprouver
» le discours sur la montagne, et que l'on se demande
» ensuite, s'il est probable qu'un génie aussi profond,
» aussi sublime, aussi puissant, ne se soit servi, durant
» tout le cours de son ministère, que d'un seul genre

» de locution. Un esprit qui étendait sa puissance, non-
» seulement sur les caractères simples et pratiques, mais
» encore, sur les génies sublimes et profonds, tels que
» Paul, doit aussi, dans l'occasion, avoir répandu des
» éléments propres à une pareille direction. S'il est vrai
» que le christianisme attira bientôt, de divers lieux, et
» des directions les plus opposées, les esprits les plus
» diversement cultivés, on est en droit de supposer, dans
» son divin fondateur, des qualités et des éléments en
» rapport avec ces directions diverses. »

Si les discours de Jésus-Christ, dans saint Jean, roulent plus particulièrement sur la nature divine, c'est que c'était justement le but spécial qu'il s'était proposé, que son dessein était de faire ressortir les preuves de la divinité de Jésus-Christ et de confondre les hérétiques de son temps qui la niaient. Les Synoptiques, ainsi que les Epîtres de saint Paul, nous offrent également les preuves de cette divinité (*Voy.* Matt. XI, 27. XVII, 2. XVIII, 18. XXII, 41, etc., et les endroits parallèles de saint Marc et de saint Luc). Au reste, il est faux que l'on trouve dans saint Jean des idées spéculatives et métaphysiques (*a*),

---

(*a*) « Toute une langue nouvelle, dit Renan, p. XXXV, se déploie dans
» saint Jean, langue dont les Synoptiques n'ont pas la moindre idée. (Par
» exemple : *monde, vérité, lumière, ténèbres,* etc.) Si Jésus avait jamais
» parlé dans ce style, qui n'a rien d'hébreu, rien de juif, rien de thalmu-
» dique, comment un seul de ses auditeurs en aurait-il si bien gardé le
» secret ? »

Qui ne croirait, en lisant ces mots : « *les Synoptiques n'ont pas la moindre idée,* » que M. Renan a quelque raison d'affirmer cela ? Il n'en a pas la moindre. Tous ces mots, comme il est facile de le vérifier, se trouvent précisément et clairement dans les Synoptiques, dans le même sens mystique.

Qu'il nous soit permis d'en citer quelques exemples. Ouvrez les Evangiles, vous trouverez (Luc, XVI, 8) : « Fils du siècle, et enfants de *lumière,* » — (Matt., XVIII, 73) : « Si tu veux entrer dans *la vie*, pratique les commande-
» ments ; » — (Matt., VII, 14) : Qu'elle est étroite, la porte qui conduit à *la vie !* » — (Matt., XXII, 13) : « Jetez-le dans les *ténèbres extérieures ;* » (et IV, 16) : « Ceux qui étaient couchés dans les *ténèbres* et l'ombre de la mort, une
» grande *lumière* s'est levée sur eux ; » — (Luc, II, 23) : « *Lumière* de
» révélation pour les peuples ; » etc. — Dans tous ces passages, les mots : *ténèbres, lumière, monde* ou *siècle, vie,* etc., sont pris évidemment dans le même sens mystique que dans saint Jean. Et comment s'en étonner ? comme le remarque le P. Gratry ; c'est la langue des prophètes et des psaumes : elle constitue l'éternelle et divine poésie déposée dans le peuple de Dieu.

Tout cela n'empêchera pas le critique rationaliste de prononcer avec une assurance imperturbable ce jugement définitif : « Toute une nouvelle langue

telles qu'on les trouverait, par exemple, dans un philosophe judaïco-alexandrin, ou un gnostique du IIe siècle. Tout, dans cet Evangile, a un rapport essentiel et pratique avec la vie intérieure et toute divine que l'auteur du christianisme est venu fonder sur la terre. Un Evangile qui aurait été composé dans le IIe siècle, dans l'unique but de propager une doctrine philosophique sur le λόγος, aurait une toute autre forme, comme il est facile de s'en convaincre, pour peu que l'on veuille comparer l'Evangile de saint Jean avec les écrits apocryphes, ou gnostiques, ou philosophiques, composés à cette époque.

Il est vrai, enfin, que saint Jean semble pénétrer plus profondément dans la nature et le caractère du Sauveur, et s'élever à une hauteur de spéculation plus sublime ; mais cette différence de coloris qui, au fond, nous représente toujours la même personne et la même doctrine, et qui ne présente aucune contradiction avec les Synoptiques, trouve son explication, en premier lieu, dans la richesse infinie et inépuisable de l'esprit de Jésus-Christ lui-même, se modifiant suivant les diverses circonstances, et s'adaptant aux besoins et à la capacité de ceux avec lesquels il traite, et en second lieu, dans l'individualité même de saint Jean, qui, par suite de son amour plus ardent, de son intimité plus étroite avec le Sauveur, des lumières plus vives dont il était éclairé, de l'élévation et de la sublimité naturelle de son esprit, était plus capable qu'un autre de découvrir et d'apprécier ce qu'il y avait en Jésus de grand et de divin.

Loin de trouver le *style* de saint Jean inférieur à celui des Synoptiques, les critiques impartiaux, au contraire, trouvent qu'il l'emporte par son élévation et sa sublimité. On y respire comme un parfum de la divinité et de l'amour divin, qu'il est difficile de méconnaître. Il faut avoir le goût faux, et dénaturé par l'incrédulité qui dessèche le cœur, pour trouver, par exemple, le sublime et touchant discours de la cène long, froid et verbeux (*b*).

---

mystique se déploie en saint Jean, dont les Synoptiques n'ont pas la moindre idée! » (*Voyez la réponse à M. Renan, par le P. Gratry,* p. 13.)

(*b*) Cette objection a été renouvelée par M. Renan, dans son Introduction à la *Vie de Jésus :* « Une distinction capitale, dit-il, p. XXIX, doit être faite dans

6° Quant aux *prétendues contradictions* que l'on a cru trouver entre les Synoptiques et le quatrième Evangile, elles trouveront leurs solutions dans le cours de l'ouvrage.

» l'Evangile de Jean. D'une part, cet Evangile nous présente un canevas » de la vie de Jésus, qui diffère considérablement de celui des Synoptiques. » De l'autre, il met dans la bouche de Jésus des discours dont le ton, le » style, les allures, les doctrines, n'ont rien de commun avec les *Logia* rap- » portés par les Synoptiques. Sous ce second rapport, la différence est telle » qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme » le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean; entre les deux » autorités, aucun critique n'a hésité, ni n'hésitera. A mille lieues du ton » simple, désintéressé, impersonnel des Synoptiques, l'Evangile de Jean » montre sans cesse les préoccupations de l'apologiste, les arrière-pensées » du sectaire, l'intention de prouver une thèse, et de convaincre des adver- » saires. Ce n'est pas par des tirades prétentieuses, lourdes, mal écrites, » disant peu de choses, au sens moral, que Jésus a fondé son œuvre divine. Les » discours de Jean sont remplis d'une gnose obscure, d'une métaphysique » contournée. Leur ton mystique ne répond en rien au caractère de l'élo- » quence de Jésus-Christ..... Un nouvel esprit a soufflé..... On entre dans » les aridités de la métaphysique, dans les ténèbres du dogme abstrait. »

Sans répéter dans cette note la réponse que nous donnons à cette objection fondamentale du rationalisme moderne, je me contenterai de citer ici la manière dont M. l'abbé Freppel fait ressortir le goût littéraire de notre critique. « Jusqu'ici, dit-il, lorsqu'on voulait procurer à un homme une de ces jouissances qui remplissent le cœur, en même temps qu'elles élèvent l'intelligence, on lui disait : « Si vous avez l'âme faite pour sentir, pour savourer » le vrai, le bon, le beau, le pathétique, le sublime, lisez, et relisez encore, » par exemple, les chapitres 14, 15, 16, 17, de l'Evangile de saint Jean. Il » n'existe rien de pareil sur la terre. Chaque mot est une lumière et une » force pour des millions et millions d'âmes qui y ont puisé la confiance en » Dieu, le sentiment de la dignité, le courage de la vertu. » Erreur que tout cela! Théologiens, philosophes, littérateurs, tous s'y sont trompés. Il était réservé à M. Renan de nous apprendre que ces discours « ne sont que » des tirades prétentieuses, lourdes, mal écrites, disant peu de choses au » sens moral, remplies d'une gnose obscure, d'une métaphysique contournée, » des discours raides et gauches, au ton faux et inégal, etc. » Voilà ce qu'un membre de l'Institut ose écrire en France au XIXe siècle. Si quelqu'un venait me soutenir que les discours de Démosthène sont des tirades prétentieuses et lourdes, et les *Oraisons funèbres* de Bossuet des discours raides et gauches, je ne lui répondrais pas, parce qu'il manquerait d'un sens pour m'entendre, et si un candidat osait émettre sur le discours de la cène, le jugement que se permet M. Renan, j'ai trop de confiance dans le discernement de mes collègues de la Faculté des lettres, pour ne pas penser qu'ils ne l'admettraient pas au grade de bachelier.

« Qu'on ne vienne donc pas, poursuit l'abbé Freppel, nous parler des *Entretiens* de Xénophon et des *Dialogues* de Platon, pour éblouir les simples par un rapprochement ridicule. Est-ce que Platon a jamais prétendu tromper le public sur le rôle qu'il prête à Socrate dans ses *Dialogues?* La fiction saute aux yeux. Les discours que Platon place dans la bouche de Socrate ne sont pas plus authentiques que ceux des autres interlocuteurs,

D. Lieu et temps de la composition de l'Evangile.

D'après les témoignages de saint Irénée, et de toute l'antiquité chrétienne, S. Jean a écrit son Evangile à Ephèse (ἐν Ἐφέσῳ τῆς Ἀσίας διατρίβων, *Hær.*, III, 1). L'ancien canon de *Muratori* (*Voy. précéd.*, page 15), assure qu'il l'a écrit sur la demande des évêques de l'Asie. Saint Jérôme dit la même chose, et raconte que : « Lorsque » saint Jean était en Asie, et que, déjà, les hérésies

---

d'Eutyphron, d'Alcibiade ou de Menon. Le simple bon sens suffit pour avertir que l'auteur ne les donne pas pour des pièces historiques. Y a-t-il là le moindre semblant d'analogie avec une relation que son auteur fait suivre de cette attestation solennelle : « Ce que nous avons entendu, ce que » nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et touché de » nos mains, nous vous l'annonçons ? » (Ire *Epître de saint Jean*, I, 1 *et suiv.*) — (Que l'auteur de cette Epître soit le même qui a écrit le quatrième Evangile, c'est ce dont personne ne doute, pas même M. Renan). Où donc Platon a-t-il écrit quelque chose de pareil pour faire accroire qu'il ne fait que reproduire littéralement, dans ses *Dialogues*, ce qu'il avait entendu de la bouche de Socrate ? »

« Tout le monde sait chez nous, dit M. Keim, dans une recension qu'il a » faite du livre de Renan, dans la *Gazette d'Augsbourg*, qu'il faut accepter » ou rejeter en entier l'Evangile de saint Jean. C'est un tout indivisible » dans son unité. Aucun mot irrévérencieux ne semble trop fort à Renan, » quand il veut caractériser les discours qui forment une moitié de cet » Evangile ; il parle d'une métaphysique sèche et stérile, de tirades fati- » gantes, peu propres à convertir le monde, de tirades prétentieuses, lourdes, » mal écrites, disant peu de choses au sens moral, nous faisant entrer dans » les aridités de la métaphysique, dans les ténèbres du dogme abstrait. » Quant à l'autre moitié de l'Evangile de saint Jean, la partie historique, » M. Renan déclare avec la même assurance, qu'il faut y reconnaître les » *renseignements précis* d'un *témoin oculaire* entièrement digne de con- » fiance. Il procède de la même manière, mais en sens inverse, dans le juge- » ment qu'il porte sur les trois autres Evangiles : la partie historique est » fort dépréciée, mais les discours qu'ils renferment, surtout ceux de » l'Evangile de saint Matthieu, sont des pierres précieuses d'une valeur » inestimable.

» En lisant ces choses étranges, le lecteur le plus naïf se sent porté à en » douter, et il a bien raison : car en poursuivant la lecture de la *Vie de* » *Jésus*, nous nous convaincrons que M. Renan lui-même, ne les a pas » prises au sérieux. En effet, les *récits fidèles* du *témoin oculaire*, auxquels » l'auteur attache tant de valeur, sont plus loin passés sous silence, répu- » diés, scandaleusement défigurés. Nous citons pour exemple la résurrection » de Lazare. Les discours qui, dans l'introduction, sont si sévèrement jugés, » reprennent plus tard de la faveur, même le discours à la Samaritaine, les » paroles adressées aux Capharnaïtes, les promesses du Paraclet, même enfin, » ceux qui contiennent la subtile métaphysique qu'on avait repoussée avec » tant de dédain. M. Renan brûle ce qu'il adore, il adore ce qu'il avait » brûlé. » (Voy. *Corresp.*, 25 oct. 1863).

» commençaient à pulluler de toutes parts, il fut pressé » par presque tous les évêques de l'Asie, et l'ambassade » de plusieurs Eglises, de laisser un témoignage par » écrit en faveur de la vérité en péril (*a*). »

Le même auteur raconte plus loin, qu'étant prié par ses frères *d'écrire l'Evangile,* il ordonna des jeûnes et des prières publiques, et prononça les premières paroles : « Au commencement était le Verbe, » au sortir d'une profonde méditation (*b*).

L'explication des noms hébreux, des usages judaïques, les remarques topographiques, la rareté des citations de l'Ancien Testament, etc., sont autant d'indices que l'Evangile de saint Jean a été spécialement écrit pour les *Grecs* et pour les Gentils convertis au christianisme.

L'Evangile de saint Jean a été écrit le dernier de tous : « *Novissimus omnium scripsit Evangelium* » (*Hyer. script. eccl.* 9).

La différence qui existe entre le grec de l'Apocalypse et celui de l'Evangile, et la plus grande pureté que l'on remarque dans ce dernier, induisent à supposer que l'Evangile a dû être composé à une époque postérieure, et lorsque l'Apôtre, par suite de son séjour prolongé dans l'Asie mineure, avait acquis une connaissance plus exacte de la langue grecque. On ne sait rien d'une manière bien certaine sur l'époque précise de la composition de l'Evangile. Suivant saint Epiphane (*Hær.* 5, 1, 21), il l'aurait composé étant âgé de 90 ans, vers l'an 87 de l'ère chrétienne. Toute l'antiquité est d'accord que l'Evangile de saint Jean a été écrit en grec.

E. But spécial que s'est proposé l'Evangéliste.

M. Renan, dans sa *Vie de Jésus,* a fait une curieuse découverte. Nous ignorions jusqu'à ce jour pour quel

---

(*a*) « Johannes cùm esset in Asiâ, etiàm tùm hæreticorum semina pullu- » larent, coactus est ab omnibus penè tunc Asiæ episcopis, et multarum » ecclesiarum legationibus, de æternitate salvatoris altiùs scribere » (*Hyer, prooem. in Matt.*)

(*b*) « Ecclesiastica narrat historia cùm à fratribus cogeretur ut scriberet, » ità facturum se respondisse, si indicto jejunio, in commune omnes depre- » carentur : quo expleto, revelatione saturatus, illud proœmium è cœlo » veniens eructavit : in principio erat Verbum » (*Proœm. in Matt.*).

motif saint Jean s'était décidé à écrire son Evangile ; il était réservé à M. Renan de nous le découvrir au bout de 18 siècles : c'est : « qu'il fut froissé de voir qu'on ne lui » accordait pas dans l'histoire du Christ une assez grande » place ; c'est pourquoi il commença à dicter une foule » de choses, avec l'intention de montrer que, dans » beaucoup de cas où l'on ne parlait que de Pierre, il » avait figuré avec et avant lui. » — « Ainsi, observe très-bien l'abbé Freppel (*Réf. de Ren.*) cet admirable Evangile, dont Herder aimait à dire : « La main d'un ange l'a écrit, » c'est à un vif sentiment de jalousie contre saint Pierre, que nous le devons. Le pauvre homme était blessé dans son amour-propre de vieillard : il s'indignait de voir qu'on ne lui faisait pas la part assez belle dans l'histoire évangélique. Alors, pour faire pièce à saint Pierre, il se décide aussi à dicter ses souvenirs, et aussitôt sort de sa bouche cette parole sublime que 18 siècles ont admirée, méditée, commentée : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* » Voilà ce que M. Renan nomme de la *haute critique,* et que nous appelons, nous, *une plate et impertinente puérilité.* »

Saint Jean a déclaré lui-même quelle fin il s'était proposée en écrivant son Evangile : « Ceci est écrit, afin que » vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu, et » afin que, croyant, vous ayez la vie en son nom. » Ainsi saint Jean s'est principalement appliqué, dans son Evangile, à fortifier la foi des chrétiens en Jésus-Christ, Fils de Dieu, à mettre en lumière la divinité de Jésus-Christ, à confondre ainsi les hérétiques qui la niaient. La divinité de Jésus-Christ est également annoncée dans les autres Evangiles : elle est prouvée par les miracles qui y sont rapportés. Mais leurs auteurs ne se sont pas proposé pour but spécial de faire ressortir cette vérité ; elle découle, en quelque sorte, naturellement des choses mêmes qui font la matière de leur récit. Pour saint Jean, au contraire, c'est l'idée principale et dominante à laquelle tout le reste se rapporte, c'est la pierre fondamentale sur laquelle repose l'édifice en entier.

Parmi les Juifs de l'Asie-Mineure convertis au christianisme, plusieurs possédaient une certaine culture scientifique. Ces hommes orgueilleux, enflés de leur

vain savoir, se croyaient supérieurs aux Apôtres, et voulaient expliquer la doctrine de Jésus-Christ qu'ils comprenaient mal, par leur prétendue science (gnosis), et corrompaient la foi, en y mêlant leurs fausses idées philosophiques. Cette manie de dogmatiser et d'expliquer philosophiquement les mystères se répandit, comme une épidémie, parmi les Juifs orientaux convertis au christianisme. Le mal était d'autant plus inquiétant, que cette classe de chrétiens se croyait appelée à instruire les autres, et pour gagner de nombreux disciples, déviait facilement de la vérité évangélique. Les premiers symptômes de ce mal se déclarèrent sous les yeux mêmes de saint Paul. Il se plaint amèrement, dans ses lettres pastorales, de la perversité de certains hommes, qui voulaient se poser en docteurs, et qui n'entendaient pas eux-mêmes ce qu'ils disaient (I *Tim.* I, 3, 7).

C'est contre cette propagande gnostique que furent dirigés les écrits de saint Jean. Sa première Epître est comme la *Préface* de son Evangile, et nous en explique le but. L'auteur ne prétend pas apporter aux chrétiens auxquels il s'adresse des vérités inconnues : son but est seulement de les confirmer dans ce qu'ils ont reçu, et de les prémunir contre les efforts de certains hommes, qu'il appelle des *antéchrists*, et qui cherchent à les induire en erreur. Ces antéchrists ayant sans cesse à la bouche le mot magique de *Science*, (γνῶσις), l'Apôtre donne aux fidèles les caractères de la vraie science, et leur montre que cette science, dont ils possèdent déjà le trésor, n'a besoin ni d'être complétée ni d'être transformée par la gnose prétendue de ces hérétiques, etc. Saint Irénée nous apprend le nom d'un de ces nombreux *antéchrists*, contre lesquels saint Jean avait à lutter. Il s'appelait Cérinthe, était juif de nation, et s'était peut-être formé à Alexandrie ; on ne sait en quel lieu il se fit chrétien. Il se trouvait à Ephèse en même temps que saint Jean, et saint Polycarpe nous apprend que saint Jean, lors de son séjour dans cette ville, voulut entrer dans un bain public, mais qu'apercevant l'hérétique Cérinthe, il sortit aussitôt, en s'écriant : « Fuyons, de » crainte que ce bâtiment ne nous écrase, en s'écroulant » sur cet ennemi de la vérité. »

Cérinthe croyait que Dieu n'avait pas créé l'univers immédiatement par lui-même, mais qu'il avait produit des esprits, des intelligences ou génies, plus ou moins parfaits les uns que les autres, que l'un de ceux-ci avait été l'artisan du monde, que tous le gouvernaient, et en administraient chacun une portion. Il prétendait que Jésus était né de Joseph et de Marie, comme les autres hommes, mais qu'il était doué d'une sagesse et d'une sainteté fort supérieures; qu'au moment de son baptême, le *Christ* ou le Fils de Dieu, l'un de ces génies supérieurs aux hommes, mais inférieurs à Dieu, ou *éons*, (comme il les appelait,) était descendu sur lui en forme de colombe, lui avait donné le pouvoir de faire des miracles; qu'au moment de la passion de Jésus-Christ, le Christ s'était séparé de lui, pour retourner vers son Père, que Jésus seul avait souffert, était mort, était ressuscité, mais que le Christ, pur esprit, était incapable de souffrir.

A cet hérétique, saint Epiphane et saint Jérôme joignent les *Ebionites*, chrétiens judaïsans, qui niaient la divinité de Jésus-Christ. D'autres y joignent encore les *docètes*, espèces de *gnostiques*, qui prétendaient que Jésus-Christ n'avait qu'une chair apparente, et les disciples de saint Jean-Baptiste, qui voulaient élever le Précurseur au-dessus même de Jésus-Christ.

Ce n'est pas que l'Evangile de saint Jean renferme précisément une polémique en règle contre tous ces hérétiques, et leurs erreurs; mais il les confond d'une manière indirecte par le développement positif et précis de la nature du Verbe ou λόγος, et de ses rapports avec le Père éternel, avec le monde et avec l'humanité, etc.

Plusieurs Pères (Clément d'Alexandrie, S. Jérôme, Eusèbe, Epiphane), disent, en outre, que S. Jean avait composé son Evangile dans le but de compléter les trois premiers Evangiles, et de suppléer à leurs omissions. C'est à cause de cela qu'il passe sous silence un grand nombre d'événements importants, tels que le choix des Apôtres, la mort de Jean-Baptiste, le ministère de Jésus en Galilée, la transfiguration, la confession de S. Pierre, la prédiction de la ruine de Jérusalem, l'institution de la cène, l'ascension, etc..., qui, pourtant, entraient dans le but spécial de son Evangile.

Mais cette opinion, qui n'est après tout que l'opinion particulière des saints Docteurs, offre plusieurs difficultés. 1° Entre plusieurs récits de S. Jean, mis en rapport avec ceux des autres évangélistes, on trouve, soit par rapport à l'ordre du temps, soit par rapport aux circonstances du récit, plusieurs divergences et contradictions apparentes que l'*Exégèse,* il est vrai, parvient à expliquer, et qui n'ébranlaient en rien la véracité et la bonne foi de l'évangéliste, mais que, vraisemblablement, il aurait pris à tâche d'éviter, s'il avait eu les autres Evangiles sous sa main, pendant son travail. (*Comparez par exemple,* Jo. vi, 1. — iii, 12. — xi, avec Matt. xxv, 6. — xviii, 39. — xxvii, 23. — xix, 17. — xxvii, 32, etc. — *Voyez particulièrement les récits de la passion et de la résurrection*).

2° Saint Jean a rappelé dans son Evangile plusieurs événements rapportés par les autres évangélistes. (*Comparez* Jo. i, 19. — Matt. iii, 13. — M. i. 9. — L. iii, 31. — Jo. vi, 6. — Matt. xi, 22, etc.) Or, cette répétition était superflue, si le but de S. Jean avait été de suppléer aux omissions.

3° Enfin, S. Jean ne dit nulle part, qu'il ait écrit pour suppléer aux omissions des autres évangélistes; il n'en fait aucune mention, et n'y renvoie jamais ses lecteurs.

On peut donc conclure que S. Jean connaissait vraisemblablement les trois Evangiles publiés avant le sien, qu'il crut inutile de rapporter au long ce qui s'y trouvait déjà, mais qu'il ne les avait pas sous la main dans son travail, qu'il n'en avait que des réminiscences, et qu'il ne se proposait pas, d'une manière précise et déterminée, de les compléter.

Style. — Le caractère particulier du style de S. Jean est d'unir une grande simplicité d'expression à la sublimité, et à la profondeur des idées. Ses récits sont, en général, *particularisés,* et entourés de circonstances qui les mettent, en quelque sorte, sous les yeux du lecteur; circonstances de lieux, de temps, de personnes, motifs de l'action, etc. Les autres évangélistes se bornent au récit simple et nu, S. Jean y joint souvent ses remarques particulières et ses propres réflexions. Il s'applique plus

à rapporter les paroles de Jésus-Christ que ses actions, et il les rapporte avec une certaine suite, et une certaine étendue. Il a quelques expressions favorites, qui reviennent souvent, et dont l'intelligence répand un grand jour sur le reste de ses idées, telles que λόγος, μαρτυρία, δόξα, φῶς, σκότος, ἀλήθεια, ζωή αἰωνίος, etc. S. Denys d'Alexandrie trouve son style pur, élégant et correct. On remarque qu'il aime les répétitions, qu'il se plaît à commencer une proposition par un mot employé dans la précédente, qu'il ne parle jamais de lui qu'à la troisième personne.

§ VII.

INTÉGRITÉ DES LIVRES ÉVANGÉLIQUES.

Ce n'est pas assez d'avoir prouvé que nos Evangiles sont incontestablement des auteurs auxquels on les attribue, il nous reste encore à montrer qu'ils sont parvenus jusqu'à nous purs de toute altération, du moins essentielle.

Ce n'est pas sans raison que nous posons cette exception, *du moins essentielle,* car nous sommes loin de prétendre qu'il n'ait pu se glisser dans le texte quelques fautes légères produites par l'inattention, la précipitation, ou l'ignorance des copistes ; dans la supposition contraire, il faudrait admettre *un miracle perpétuel,* qui, dans tous les siècles, aurait préservé une multitude innombrable de copistes de toute espèce de négligence et d'inadvertance, miracle qui n'était pas nécessaire, et qui n'entre pas dans les vues de la Providence.

Après la mort de Jésus-Christ, les Apôtres, d'après l'ordre de leur divin Maître, se répandirent dans les diverses régions du monde connu, formant partout des églises, dont ils confièrent le gouvernement à des pasteurs qui devaient tenir leur place, et qui étaient chargés de maintenir intact, et dans toute sa pureté, le précieux dépôt de la foi, et des saints livres qui en contiennent la substance, et qui en étaient le fondement. Ces livres, où les Apôtres avaient consigné leur doctrine, qui renfer-

maient la vie et les paroles mêmes de Jésus-Christ, étaient révérés comme divins, gardés avec le soin le plus religieux, comme un trésor venu du ciel, et confié à la vigilance particulière des pasteurs.

Or, il est de toute impossibilité que tels livres aient jamais pu être, en matière importante et essentielle, altérés et corrompus.

A quelle époque, en effet, placer cette altération ? — Durant la vie des Apôtres ? — Ils s'y seraient nécessairement opposés. Eux, qui versaient leur sang pour défendre la doctrine de leur Maître, auraient-ils pu voir, sans réclamation, et avec indifférence, cette doctrine, et les livres qui la renfermaient, altérés, défigurés, corrompus par les faussaires ?

La placera-t-on dans les temps qui suivirent immédiatement la mort des Apôtres, dans la première moitié du IIe siècle ? — Mais la doctrine des Apôtres était alors toute récente ; les disciples qui les avaient entendus vivaient encore. Un S. Ignace, un S. Polycarpe, et les autres évêques chargés du dépôt sacré des écritures, auraient-ils pu voir, sans s'y opposer de toutes leurs forces, une entreprise aussi sacrilége ? Les autographes qui, suivant le témoignage de Tertullien, se conservaient alors dans les principales églises, ne suffisaient-ils pas pour confondre les faussaires et faire avorter leur vaine tentative ?

Aimera-t-on mieux assigner une époque plus éloignée ? — Les difficultés ne feront que s'accroître, et devenir plus insurmontables ; car, avec le temps, les copies se multiplièrent sans nombre, il se fit des traductions dans toutes les langues connues ; les SS. Pères expliquèrent ces saints livres, en firent des *Commentaires*, les prirent pour le texte de leurs instructions.

Voilà donc un faussaire qui entreprend de corrompre l'Evangile. L'entreprise n'est pas facile ; car, pour y réussir, il faudra s'emparer, du même coup, de tous les exemplaires, de toutes les versions de ces saintes Ecritures disséminées par toute la terre ; ce n'est pas assez, de tous les ouvrages des SS. Pères et des Docteurs de l'Eglise, sans qu'un seul échappe à cette perquisition, et remettre tous les exemplaires corrompus et falsifiés entre les mains de leurs anciens propriétaires, et cela, sans la moindre

réclamation de la part de l'Eglise et de ses pasteurs. Le bon sens se révolte contre une supposition aussi absurde, qui se trouve, d'ailleurs, pleinement réfutée par l'histoire, puisque, toutes les fois que des novateurs ont essayé d'altérer le texte sacré, pour y trouver la confirmation de leurs erreurs, l'Eglise s'est élevée avec indignation contre leur entreprise sacrilége, et que leurs exemplaires falsifiés, condamnés et repoussés par l'Eglise, n'ont jamais obtenu la moindre autorité, et ont fini par disparaître.

Au reste, les recherches de la critique moderne, le soin que l'on a mis à compulser tous les anciens manuscrits, les anciennes versions et les écrits des SS. Pères, pour en recueillir toutes les variantes, ont placé l'intégrité des livres évangéliques, telle que nous l'avons expliquée plus haut, au-dessus de toute contestation sérieuse.

Les ressources dont dispose la critique, à cet égard, sont immenses.

La première source où l'on a pu recueillir les variantes est la collection des *anciens manuscrits*. *Griesbach,* dans son édition du Nouveau Testament, rien que sur les Evangiles, a rassemblé les variantes de 356 manuscrits. *Scholz,* qui en a donné une édition plus nouvelle, en a comparé 426, dont 27 en lettres *onciales* ou majuscules, sans compter 178 *lectionnaires*, ou recueil des Evangiles de chaque dimanche. Le manuscrit du Vatican remonte, de l'aveu des savants, au IVe ou Ve siècle.

La deuxième source est fournie par les écrits des *SS. Pères,* qui ont expliqué et commenté les saints Evangiles, et dans lesquels on les retrouve tout entiers. Les œuvres de ces saints Docteurs nous représentent le texte des manuscrits de l'époque où ils vivaient, de sorte que nous pouvons constater le texte des Evangiles, tel qu'il existait de siècle en siècle, jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne.

La troisième source nous est fournie par les différentes *versions,* faites en toutes les langues, à mesure que le christianisme se répandait par tous les peuples. Ainsi, nous avons d'abord la version *latine*, *ou italique*, qui remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne, qui, collationnée sur les meilleurs manuscrits par S. Jérôme,

et purifiée des légères taches qui avaient pu s'y glisser, a toujours joui dans l'Eglise latine, sous le nom de *Vulgate,* de la plus grande autorité, et a été déclarée, par le Concile de Trente, *authentique,* c'est-à-dire conforme au texte original *(a).*

Nous avons ensuite la version *syriaque,* dite le *Peschito,* (c'est-à-dire *simple, fidèle,)* qui, de l'aveu des savants, remonte aux premiers siècles de l'Eglise; les versions cophte, éthiopienne, arménienne, géorgienne, arabe, persique ; la version gothique d'Ulphilas, qui remonte au IVe siècle. Ces versions ont été recueillies, pour la plupart, dans les diverses polyglottes. On possède, en outre, un grand nombre d'autres manuscrits slaves, russes, etc.

C'est à l'aide de ces divers moyens que *Mill,* dans l'édition in-folio qu'il donna, en 1717, du Nouveau Testament grec, en rassembla plus de 30,000 variantes. Mais ses travaux ont encore été surpassés par ceux de *Bengel* (in-4°, 1734), de *Wetstein* (2° vol., 1751), de *Griesbach* (in-8°, 1774), de *Matthæi* (12 vol. in-8°, 1782), d'*Alter* (2° vol. in-8°, 1786), de *Scholz* (2° vol. in-4°, 1830), et de *Lachmann* (in-8°, 1842). Le nombre des variantes, ainsi recueillies, monte à plus de 60,000.

Mais, en quoi consistent ces variantes? Changent-elles, en rien d'essentiel, le sens et la substance des saints livres? Nullement. Ainsi, par exemple, c'est, 1° une lettre prise, par erreur de copiste, pour une autre à laquelle elle ressemble, (ὡς ἑαυτοῦ, pour ὡς σεαυτοῦ ; ἐγενηθήμεν νήπιοι, pour ἤπιοι) ; 2° un mot changé de place (Καρπόν τίνα, pour τίνα Καρπὸν); 3° un mot pris pour un autre qui a le même son (ποιησώμεν, pour ποιήσομεν ; Κενῳ, pour Καινῳ ; χριστόσ, pour χρηστόσ ; ἡμεῖς, pour ὑμεῖς, etc.); 4° un mot synonyme, en place du mot primitif θεοῦ, pour Κύριου ; πύλη, pour θύρα, etc.) ; 5° une lettre qui appartient à un mot,

(a) « *In ipsis autem interpretationibus Itala cæteris præferatur, nam est verborum tenacior cum perspicuitate sententiæ.* » (*S. August.* de doct.) — Nous avons encore cette version italique du Nouveau Testament entier, telle qu'elle était avant la correction de S. Jérôme, dans le recueil de Dom Sabbatier : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ, seu vetus Itala, etc. (Rhm. 1743, 3 v. fol).* Chacun peut se convaincre par soi-même qu'elle ne contient aucune erreur, et que les fautes que le saint docteur y a corrigées ne sont pas considérables.

jointe au mot voisin, par suite de l'usage où l'on était autrefois de ne pas séparer les mots, les uns des autres, (ἑκάστοις κοποῦντες, pour ἑκάστοι σκοποῦντες, τὰ δε, pour τόδε, etc.); 6° quelquefois, un mot qui était à la marge, est glissé dans le texte. C'est ainsi qu'on trouve dans un manuscrit, (*cod. conent.* 3), ces mots, qui, d'abord, avaient été écrits en marge, ἔν πολλας τῶν ἀντιγραφῶν ὀυτῶς ἑυρήται; 7° quelquefois, le copiste veut embellir l'original, et y substituer des expressions plus élégantes, et plus conformes aux règles de la grammaire, etc., etc.

Ainsi, de toutes ces recherches critiques, si laborieusement entreprises, avec l'esprit le plus indépendant, par des écrivains protestants et rationalistes, il ressort, avec la dernière évidence, un fait que personne ne peut nier, qu'il est facile de constater en ouvrant les divers recueils indiqués plus haut, et qui place l'intégrité des Evangiles au-dessus de toutes contestations, c'est que, malgré cette prodigieuse multitude de variantes, rassemblées de toutes parts, et qui ne roulent le plus souvent que sur des minuties, le sens des mots et des phrases, le fond des faits et de la doctrine, restent toujours les mêmes.

Polémique rationaliste.

S'il en faut croire M. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, « les Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc ne » nous sont pas parvenus tels qu'ils étaient sortis des » mains de leurs auteurs. L'Evangile de S. Matthieu se » bornait d'abord à un recueil de sentences écrit par » l'Apôtre, et ne renfermait que les discours de Jésus-» Christ; l'Evangile de S. Marc était un recueil d'anec-» dotes, et de renseignements personnels, que ce dis-» ciple écrivit d'après les souvenirs de Pierre. Ceux qui » possédaient ces recueils ne se faisaient aucun scrupule » d'y insérer des additions, de les combiner diverse-» ment, de les compléter les unes par les autres, etc. »

Rép. M. Renan s'appuie sur le texte de Papias, que nous avons cité précédemment (p. 28), pour en conclure que l'Evangile de S. Matthieu ne contenait que les discours de Jésus-Christ. Nous avons montré, p. 28 et 29, l'inanité de cette preuve, et la fausseté des imaginations

romanesques de M. Renan. Il est, d'ailleurs, suffisamment démontré par ce qui précède, que ces Evangiles n'ont pas été altérés ni chargés d'additions, soit pendant la vie des Apôtres, soit après leur mort. Du reste, M. l'abbé Freppel fait très-bien sentir l'absurdité de l'hypothèse du sieur Renan, hypothèse sur laquelle s'appuie toute entière son histoire romanesque de Jésus-Christ.

« D'après ce critique, les choses se seraient passées de la manière suivante : Matthieu et Marc avaient recueilli, l'un quelques discours de Jésus-Christ, l'autre quelques anecdotes. Puis, chacun y avait mis la main. Tel ajoutait à son exemplaire, tel autre retranchait du sien : autant de têtes, autant de combinaisons diverses.

« Chacun voulait posséder un exemplaire complet. Celui qui n'avait que des discours, voulait avoir des récits, et réciproquement ; ici, le pauvre homme, qui n'avait qu'un livre, y mettait tout ce qui lui allait au cœur ; là, le petit livre se grossissait de paraboles, que l'on trouvait ailleurs. » Enfin, un beau matin, l'Eglise s'est réveillée en possession de deux Evangiles, dont les manuscrits offraient le même texte, sauf quelques variantes insignifiantes de points, de virgules, et d'accents, sans qu'il y eut eu l'ombre d'un concert entre les mille rédacteurs de ces pièces, et bien que chacun d'eux y eut inséré de son côté, ce qui lui allait au cœur. M. Renan, qui repousse les miracles, nous propose ici à croire un miracle de premier ordre, plus étonnant, plus inconcevablee mille fois, que tous les miracles de l'Evangile. Dans l'hypothèse de M. Renan, il y aurait eu, dans le second siècle de l'Eglise, une multitude innombrable d'Evangiles différents, autant que de rédacteurs, en quelque sorte, que de familles chrétiennes ; que devient alors l'assertion du critique, (p. 18 de son Introd.,) que, vers l'an 100, tous les écrits du Nouveau Testament étaient à peu près fixés dans la forme où nous les lisons ? Comment concilier ce système avec le fait certain et avoué par tous les critiques, d'une rédaction unique et universellement acceptée des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc, à partir du IIe siècle de l'Eglise ? A qui doit-on cette rédaction universellement admise ? — D'après le système de M. Renan, elle eut été absolument

impossible; on le défie bien de pouvoir jamais l'expliquer. Il se réfute donc lui-même.

M. Renan veut bien nous assurer que, jusqu'à la fin du IIe siècle, ont attachait peu d'importance aux Evangiles, et qu'ils jouissaient de peu d'autorité. Rien de plus faux qu'une semblable assertion. S. Justin, né dans les premières années du II[e] siècle, sinon à la fin du I[er], nous apprend, dans son Apologie, 67, qu'on lisait les Evangiles, avec les écrits des prophètes, dans l'assemblée des fidèles. Les premiers chrétiens sortaient de la synagogue, et le respect des Juifs pour la lettre de l'Ecriture sainte est chose proverbiale: y changer une syllabe passait pour un crime à leurs yeux. Comment supposer, dès-lors, que ces disciples de l'Evangile n'eussent pas, pour les livres du Nouveau Testament, la vénération qu'ils professaient pour l'histoire des Juges et des rois d'Israël? L'auteur de l'Apocalypse exprimait le sentiment général des premières communautés chrétiennes, quand il prononcait l'anathème contre quiconque oserait ajouter à son livre, ou en retrancher un seul mot. (*Apoc.*, XXII, 18, 19, — Voy. la *Critiq. de la vie de Jésus* de Renan, par l'abbé Freppel.

§ VIII.

VÉRACITÉ DES LIVRES ÉVANGÉLIQUES.

A. Attaques du Rationalisme moderne contre la véracité des Livres évangéliques.

Les Evangiles sont authentiques; ils se sont conservés jusqu'à nous sans altération; mais les faits qu'ils rapportent sont si inouïs, si extraordinaires, si opposés au cours ordinaire de la nature, qu'une certaine défiance se glisse malgré nous dans notre esprit. Faut-il leur accorder une valeur historique réelle et incontestable, ou les reléguer au rang des légendes fabuleuses? — Cette question semble en quelque sorte la question fondamentale de notre temps, où une philosophie orgueilleuse, sous le nom de *rationalisme*, repousse avec opiniâtreté

toute révélation divine, toute intervention surnaturelle de la puissance divine dans l'humanité.

Nous exposerons brièvement les diverses attaques qui ont été dirigées dans ces derniers temps contre la véracité des livres saints, et nous en donnerons la réfutation.

La véracité des livres évangéliques a été attaquée, de nos jours, de trois manières différentes. Les incrédules et les esprits forts du dernier siècle ne voulaient y voir qu'un tissu d'absurdités et de mensonges, et dans ceux qui les avaient écrits, que des fourbes et des imposteurs. Cette grossière impiété n'est plus de mise aujourd'hui ; le rationalisme moderne, sans être plus croyant, se montre plus modéré et plus habile, et par là même, peut-être, plus dangereux. Les auteurs de nos Evangiles ne sont pas des fourbes et des imposteurs, on veut bien l'avouer ; mais, simples et crédules, séduits par les préjugés de leur siècle et de leur nation, pleins d'enthousiasme pour leur maître qu'ils regardaient comme le libérateur d'Israël, ils crurent découvrir en lui une nature supérieure à l'humanité, ils l'entourèrent d'une auréole divine, et ne virent plus, dans ses actions les plus simples, que des miracles et des prodiges. C'est la tâche du critique de dégager le fond réellement historique de ces fantastiques embellissements, de séparer le fait du jugement que les narrateurs en portaient, et de parvenir à construire ainsi une *vie de Jésus* qui pût satisfaire un homme raisonnable.

Tel est le système de *l'interprétation naturelle*, qui s'est introduit, depuis un demi siècle, dans les universités protestantes de l'Allemagne, et qui consiste à expliquer, d'une manière plus ou moins ingénieuse, ou plus ou moins forcée, les faits miraculeux rapportés par les évangélistes, afin d'en faire disparaître tout le merveilleux, et de les faire rentrer dans la classe des faits purement naturels. Le docteur *Paulus*, professeur de l'Université protestante d'Heidelberg, s'est surtout signalé par cette manie de dénaturer et de contourner les faits évangéliques, dans son Commentaire sur les Evangiles, et sa *Vie de Jésus*, publiée en 1828, en Allemagne. On trouvera, dans le cours de cet ouvrage, des échantillons de son savoir-faire. Pour ce critique, Jésus n'est plus le

Fils de Dieu, comme le croient les chrétiens, mais un homme sage et vertueux ; ce ne sont pas des miracles qu'il accomplit, ce sont des actes, tantôt de bonté, tantôt de philanthropie, tantôt d'habileté médicale, tantôt de hasard et de bonne fortune. D'autres, tels que le docteur *Weisse,* n'ont vu dans Jésus-Christ qu'un habile magnétiseur, un prédécesseur de Cagliostro, de Mesmer, et de Robert Houdin. Voilà où en est venu la théologie protestante de nos jours. Mais elle ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et descendra plus bas encore.

Les partisans du système d'interprétation du docteur *Paulus* voulaient bien admettre, dans les Evangiles, un fond réel et historique. Que leur importait-il, au fond? L'essentiel, pour eux, c'était de se débarrasser de ces miracles malencontreux, de ces faits surnaturels qui les offusquaient. Malheureusement, l'entreprise n'était pas des plus faciles : le texte de l'Evangile se montrait rebelle aux tours de force qu'on lui faisait subir; et toutes ces prétendues explications naturelles furent si forcées, si ridicules, si invraisemblables, faisaient une telle violence au texte, que l'on finit par s'apercevoir que cette méthode ne pouvait réussir, ni conduire au but désiré, qui était de se débarrasser de l'élément surnaturel : car ces explications étaient souvent plus merveilleuses que le miracle lui-même qu'elles prétendaient remplacer. On crut donc qu'il fallait prendre une autre voie, et entreprendre une destruction plus radicale. Assimilant les faits évangéliques aux anciens *mythes* de l'antiquité païenne, on ne craignit pas de les reléguer parmi les légendes fabuleuses. Ce système d'interprétation fut d'abord timidement appliqué par *Eichorn*, *Gabler*, *Ludw. Bauer*, etc., aux faits miraculeux de l'Ancien Testament, puis à l'histoire de l'enfance de Jésus-Christ; puis, enfin, en 1836, le docteur *Strauss* dans un livre intitulé *Vie de Jésus*, qui eut alors en Allemagne, un déplorable retentissement, et qui, maintenant, est déjà à peu près oublié, ne craignit pas de l'appliquer, avec une audace inouïe, à l'histoire entière de Jésus-Christ, dont, à ses yeux, l'existence même devint problématique. *Bruno Bauer* et *Feuerbach* marchèrent sur ses traces, et enchérirent encore, s'il est possible, sur leurs prédécesseurs.

D'après ces nouveaux docteurs, l'époque à laquelle Jésus apparaît, et dans laquelle se reflète son histoire, est mythique. Une tendance générale à la crédulité, l'amour du merveilleux, la croyance aux miracles, dominent tous les esprits. L'imagination mobile du peuple hébreu s'empare des moindres faits, les embellit à son gré, et en dénature ainsi la valeur. La Judée entière est dans l'attente du Messie, ce Libérateur d'Israël, annoncé par les prophètes sous les plus pompeuses images. C'est alors que le Christ se montre.

Le fils d'un charpentier se déclare le Sauveur des nations ; il étonne, il confond la foule qui se presse sur ses pas ; on admire sa profonde sagesse, et l'éloquence toute divine de ses leçons. Les pauvres, les infortunés, les malades, tous les petits du monde, dont il se déclare le protecteur et l'ami, lui font un cortége de disciples ; et quand les Pharisiens, jaloux de ses triomphes et de la faveur qu'il a su se captiver, le crucifient au Calvaire, Jérusalem entière contemple son supplice. Quel thème pour enfanter des mythes ! le peuple, qui regrette le Juste immolé sur la croix, ne voit plus en lui un simple homme ; il raconte avec enthousiasme l'héroïque douceur et la résignation sublime qu'il a montrées dans sa lente et terrible agonie. Les Apôtres, dispersés par la peur, se rassemblent ; ils reprennent peu à peu le courage ; ils se figurent que leur Maître est ressuscité, parce qu'il l'a promis ; comme ils l'espèrent, ils le croient, et bientôt l'annoncent partout avec intrépidité. Quelques âmes amies du merveilleux embrassent, avec foi, ces récits ; de toutes parts, dans la Palestine, on se rassemble au nom du Crucifié. L'Eglise chrétienne est fondée. Dès lors, l'histoire de son chef est destinée à passer à la postérité, et sera consignée dans ses annales.

Qu'on envisage maintenant cette histoire, racontée d'abord avec tant d'enthousiasme, lorsqu'après avoir passé de bouche en bouche, elle aura été transcrite dans les Evangiles, et l'on verra quels changements notables, la tradition a su y introduire. Elle a joint des prodiges à la réalité, elle a prêté au Christ des miracles qu'elle a multipliés à l'infini, elle a réuni, sur cette tête vénérée tous les oracles messianiques de l'ancienne loi. Ainsi se

sont formés tous les mythes de l'histoire merveilleuse de Jésus-Christ.

Si l'on veut débarrasser l'histoire évangélique de son enveloppe mythique, que trouve-t-on? Un rabbin pieux, éclairé, enthousiaste, nommé Jésus, disciple de Jean, reçoit son baptême, le suit au désert, et prêche, comme lui, la pénitence et la sanctification : Jean ayant été jeté en prison, Jésus poursuit son œuvre indépendamment de lui, et entreprend le renouvellement moral de sa nation. Peu à peu, il arrive à l'idée qu'il pourrait bien être le Messie attendu alors universellement. Cette idée, qui effaroucha d'abord sa modestie, finit par s'emparer entièrement de son esprit, et se propagea parmi ses disciples et une partie de la nation. Sa polémique acerbe contre les Pharisiens, jointe à la faveur dont il jouissait auprès du peuple que charmait son éloquence, le rendit odieux aux grands de la nation, qui réussirent à s'emparer de sa personne, et le firent mourir sur une croix. Après sa mort, le bruit de sa résurrection se répandit, et contribua beaucoup au progrès de sa religion.

Tel est le noyau historique que Strauss laisse subsister au fond des récits de nos Evangiles; c'est au moyen de ce petit nombre de faits qu'il s'explique la fondation du christianisme, doctrine belle et relevée, mais doctrine humaine, que son auteur ne prêcha pas telle que nous l'avons aujourd'hui, et qui doit se perfectionner d'âge en âge, à mesure que la raison humaine fera elle-même de nouveaux progrès.

Mais bientôt Strauss semble se reprocher d'accorder trop encore à la réalité historique, et la personnalité de Jésus semble lui échapper. Jésus-Christ lui-même n'est plus qu'un grand *mythe*, un mythe *philosophique*, dont le fond est l'idée de l'humanité entendue dans le sens du panthéisme.

« Tout ce que les auteurs sacrés racontent du Christ, dit-il, doit être entendu de l'humanité. Le Dieu devenu homme qu'annoncent les Evangiles, c'est *l'humanité*, car elle est l'union du principe divin et du principe humain, l'identité de la nature et de la divinité, suivant la doctrine du panthéisme ; cet enfant de la mère visible et du père invisible, c'est *l'humanité*, produit de l'esprit et

de la matière ; c'est *l'humanité* qui est l'être doué d'un pouvoir miraculeux, car, dans le développement de son histoire, on voit se manifester toujours davantage l'empire de l'esprit sur la matière; c'est *l'humanité* qui meurt, ressuscite, monte au ciel, en tant que se dépouillant, par la mort, de son enveloppe grossière, elle atteint à une vie spirituelle plus noble, plus digne d'elle, et se dégageant des entraves qui l'attachent à la terre, s'absorbe, se perd dans le grand tout, s'unit à l'esprit infini qui règne dans les cieux... » (*Str.*, t. II, p. 767 de la trad. franç.). Envisagée de cette manière, l'histoire évangélique n'a, suivant notre critique, rien perdu de sa valeur dogmatique; tous les principaux points qu'elle retrace : la naissance surnaturelle, les miracles, l'ascension, etc., demeurent d'éternelles vérités. Ainsi, consolons-nous, si le Christ que nous adorons nous échappe, si tout l'Evangile ne nous offre plus qu'un tissu de mythes et de fables; en revanche, nous avons, pour nous dédommager, les lumineux enseignements du *panthéisme*, et la consolante perspective d'être un jour absorbés dans le *grand tout*. En vérité, nous préférons, pour notre part, la franche et ouverte incrédulité des voltairiens, des encyclopédistes et des athées du XVIIIe siècle, à cette verbeuse et basse hypocrisie, qui n'a pas le courage de se déclarer pour ce qu'elle est au fond, un athéisme déguisé, et qui essaie de voiler sa nudité et ses hideuses doctrines, sous une phraséologie religieuse fausse et vide de sens. Voilà l'abîme où s'engloutit le protestantisme, et où l'a conduit sa liberté d'interprétation.

En publiant, l'année dernière, sa *Vie de Jésus*, M. Renan a tenté de propager et de populariser en France les fruits empoisonnés de toutes ces élucubrations allemandes; mais son livre, accablé, enseveli sous une avalanche de réfutations, auxquelles l'auteur n'a su opposer aucune réponse, n'a fait que constater une fois de plus l'irrémédiable faiblesse des ennemis de Jésus-Christ, et l'inanité de cette science vaine et creuse, qui prétend se substituer à la révélation chrétienne, et dont les phrases prétentieuses, le style de roman, les assertions tranchantes, débitées d'un ton d'oracle, propre à

éblouir les sots, ne suffisent pas à couvrir et à déguiser la pauvreté et le vide. « Sur tous les terrains où elle a » voulu s'engager, la négation a été battue. Sa dernière » entreprise, annoncée avec tant de pompe, est scienti- » fiquement ruinée; et tel est déjà le renom de ce fameux » labeur, que la honte de l'avoir conçu est presque » comparable au malheur de l'avoir produit. Cela est » désormais méprisé, mis au rang des engins de Fréret, » de Dupuis, de Volney, successivement proclamés » invincibles, successivement broyés. » (L. Veuillot, *Vie de N. S. J.-C*, p. v).

B. **Les Evangélistes ont-ils pu être trompés, et prendre pour des miracles des faits purement naturels? — Possibilité des miracles, et réfutation du système d'interprétation du docteur Paulus.**

C'est un axiome fondamental pour le docteur Paulus, et pour tous les rationalistes de nos jours, que tout fait miraculeux est nécessairement faux, et ne peut être admis que par des esprits crédules et dénués de toute critique. Toutes les histoires qui nous racontent des faits miraculeux ne peuvent être que des recueils de fables, et ne peuvent avoir aucune valeur historique. Examinons sur quoi repose ce principe fondamental du rationalisme moderne.

1° « Une raison éclairée ne peut admettre ce qui est *impossible*; or, le miracle est *métaphysiquement impossible.* » — *Rép.* Pour *l'athée* qui n'admet aucun Dieu, pour le *panthéiste* qui confond Dieu avec la nature, oui. Pour le *panthéiste*, oui, nous l'avouons, le miracle est *impossible*; mais il ne peut pas l'être, pour celui qui admet l'existence d'un Dieu personnel. — Le *panthéisme,* terme fatal où vient aboutir le rationalisme moderne, est évidemment inconciliable avec l'idée du miracle. Dans ce système absurde, Dieu et la nature ne sont qu'un; les lois de la nature sont les lois nécessaires et inflexibles de l'essence divine elle-même, sont l'expression nécessaire de son action persévérante et fatale. Supposer que Dieu suspende ses lois, agisse contre ces lois, ce serait supposer qu'il agit contre lui-même. Mais aussi, quel homme de bon sens peut admettre une doctrine

aussi monstrueusement absurde que le panthéisme? Un Dieu impersonnel, dénué de conscience, d'intelligence, de liberté, d'où procèdent tous les êtres personnels, intelligents, libres; un Dieu qui *devient*, qui croît sans cesse, comme un champignon, sans jamais atteindre sa croissance définitive; un Infini qui ne peut exister qu'à la condition d'être fini; tout l'univers le produit d'une simple abstraction, sans aucune réalité, de ce qui n'est pas; l'identité de l'infini et du fini, du bien et du mal, de l'être et du non être; une même substance à la fois *spirituelle*, *simple* par conséquent, et *matérielle*, par conséquent *composée;* un Dieu pierre, plante, singe, ver de terre, vertueux et scélérat, stupide et plein d'esprit, un et multiple, immuable et changeant sans cesse, etc. Quel tissu de contradictions et d'absurdités! N'admettre qu'une *seule substance*, c'est ôter toute différence réelle entre les êtres, c'est confondre en une seule et même chose le *sujet* et *l'objet*, *l'esprit* et la *matière*, la *cause* et *l'effet*, c'est détruire toute personnalité divine et humaine. Mais cela est impossible: la nature humaine ne permet pas une si grande folie. Le sentiment de notre personnalité, de notre *individualité*, de notre *moi*, est un de ces sentiments intimes, que rien ne peut détruire, et qui résiste opiniâtrément à tous les systèmes d'une vaine philosophie. Avons-nous besoin d'ajouter que le panthéisme, refusant à Dieu toute personnalité, n'est au fond qu'un véritable athéisme, qu'il détruit toute idée de moralité et de religion, qu'il étend sur toute la nature le joug de fer d'un fatalisme inflexible, qu'il ne laisse plus d'espoir pour le juste, plus de consolation pour le malheureux? La nature humaine repousse avec horreur une aussi abominable doctrine.

Or, si l'on admet une fois l'existence d'un Dieu personnel, et distinct de la nature, il est impossible de mettre sérieusement en doute la *possibilité* du miracle. Comment prouvera-t-on jamais que l'Etre infini et tout-puissant qui a créé l'univers ne puisse suspendre momentanément les lois qu'il a établies, ne puisse *produire immédiatement* par sa puissance créatrice des phénomènes qui, dans le cours ordinaire, ne présenteraient aucune liaison avec la *cause naturelle* à laquelle on vou-



drait les attribuer? Jean-Jacques Rousseau, lui-même, tout ennemi des miracles qu'il était, a été obligé d'en faire l'aveu: « Dieu, demande-t-il, peut-il faire des » miracles? c'est-à-dire, peut-il déroger aux lois qu'il » a établies? cette question serait impie, si elle n'était » absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la » résoudrait négativement, que de lui répondre; il suffi- » rait de l'enfermer. »

2° « Soit; on ne peut philosophiquement nier la *possi-* » *bilité métaphysique* et absolue du miracle; mais nous » en nions la *possibilité morale.* Qu'est-ce qu'un miracle, » en effet? C'est la violation des lois mathématiques, » divines, éternelles. L'ordre établi dans la nature est » l'expression de la volonté divine. Admettre en Dieu » la puissance de changer ces lois, c'est lui donner une » volonté muable et changeante, c'est détruire son immu- » tabilité, c'est donner à Dieu un caractère de légèreté et » d'inconstance. » (Voltaire, Spinosa, etc).

« La nature, dit Jean-Jacques, est soumise à des lois » générales, qui font de l'univers une harmonieuse » unité, où chaque partie correspond au tout, de manière » que, violée dans un seul point, elle périrait toute » entière à la fois..... L'ordre exclut le désordre, et » quel plus grand désordre pourrait être dans la nature » que cette action souveraine, qui aurait la facilité d'en » briser les lois et les constitutions? le miracle est donc » impossible comme *désordre*, impossible, parce qu'une » violation partielle de la nature en serait l'anéantisse- » ment. »

Rép. Il est absolument faux de dire que le miracle est la *violation* des lois *mathématiques*, *divines*, *éternelles.* Les lois *physiques* qui régissent l'univers sont bien des lois *divines,* puisqu'elles ont Dieu pour auteur; mais c'est un non-sens que de les appeler des *lois mathématiques ;* elles ne sont pas immuables, puisque Dieu les a établies par un choix libre, et sans aucune nécessité; elles ne sont pas *éternelles*, puisqu'elles ont commencé avec le monde et qu'elles finiront avec lui.

L'ordre établi dans la nature est l'expression de la volonté divine; mais cette même volonté divine peut y établir des exceptions. Le miracle, d'ailleurs, les ratio-

nalistes peuvent se rassurer à cet égard, ne trouble en rien l'ordre établi dans la nature ; mais il produit immédiatement, en dehors des lois physiques, et par la seule force de l'action créatrice, ce qui, dans le cours ordinaire, n'est produit que par des causes naturelles. C'est parler improprement que d'appeler le miracle une *suspension*, une *violation* des lois de la nature. Quand Jésus-Christ, par sa puissante parole, apaise les flots soulevés par la tempête, s'ensuit-il de là que les vents et les flots cessent d'obéir, comme auparavant, aux lois aérostatiques et hydrauliques ? nullement. Le miracle laisse toutes les lois de la nature suivre leur cours ordinaire, mais il nous montre *un effet en dehors* de ces lois, et causé uniquement par l'*action immédiate* du Dieu créateur et tout-puissant.

Comment Dieu ne pourrait-il pas faire *partiellement*, quand il le juge à propos, ce qu'il a fait autrefois *intégralement*, au moment où il créa le monde ? Lui denier ce pouvoir, ne serait-ce pas rendre le mécanisme des lois de la nature physique supérieure à la divinité elle-même, et en faire une espèce de destin inflexible et inexorable ? ne serait-ce pas détruire la divinité ?

Il n'est pas moins absurde de prétendre que le miracle détruit l'*immutabilité divine*. Qu'un prince, en portant une loi, décide que, dans un cas particulier, cette loi n'aura pas son exécution, dira-t-on, le cas arrivant, que ce prince est variable et inconstant dans sa volonté ? Il en est de même de la part de Dieu. Le miracle n'arrive que parce qu'il l'a décrété ; il n'est que l'exécution de sa volonté immuable et éternelle.

Que signifient, après cela, les assertions tranchantes de nos rationalistes modernes, de M. Renan, en particulier ? « Le principe essentiel de la science, » nous dit-il, d'un ton d'oracle, « c'est de faire abstraction du surnaturel. » — La science véritable, si elle ne veut se condamner à être incomplète et tronquée, ne peut faire abstraction de ce qui peut exister, de ce dont la non existence n'est pas déclarée impossible et contradictoire. — « Pour la science, » une explication surnaturelle n'est ni vraie ni fausse, » ce n'est pas une explication. » (*La Chaire d'hébreu*, p. 22.) — Pourquoi cela ? Toutes ces assertions tranchantes ne

sont que des pétitions de principes, et supposent justement ce qu'il faudrait démontrer. — Pour expliquer tout ce qui existe, il faut bien recourir, en dernière analyse, à un acte créateur du Dieu tout-puissant ; or, la création est un acte essentiellement surnaturel, et le plus incompréhensible de tous les miracles... — « Tout calcul est » une impertinence, s'il y a une force changeante qui » peut modifier à son gré les lois de l'univers. » — Mais, refuser à Dieu le pouvoir de modifier ou de suspendre les lois qu'il a établies, ou plutôt, pour parler avec plus d'exactitude, de *produire* un fait *par son action immédiate*, *en dehors* de ces lois, dont il est l'auteur, et le réduire ainsi à l'immobilité et à l'impuissance, s'il veut s'écarter de ces lois, n'est-ce pas, au contraire, une suprême impertinence ?

3° « Si des hommes réunis et priant, poursuit encore » le sophiste, ont le pouvoir de produire la pluie ou la » sécheresse; si on venait dire au météorologiste : Pre» nez garde, vous cherchez des lois naturelles là où il » n'y en a pas ; c'est une divinité bienfaisante ou cour» roucée qui produit ces phénomènes, que vous croyez » naturels ; la météorologie n'aurait plus de raison » d'être. Si l'on venait dire au physiologiste et au » médecin : Vous cherchez la raison de la maladie ou de » la mort; vous êtes aveugles; c'est Dieu qui frappe, » guérit, tue; le physiologiste et le médecin répon» draient : Je cesse mes recherches, adressez-vous au » thaumaturge. Si l'on disait au géologue : Vous recher» chez les lois de la formation du monde, vous vous » trompez dès le point de départ ; il y a six ou sept » mille ans, Dieu a créé le monde par un acte divin, la » géologie est supprimée. » (*La Chaire d'hébreu*, p. 23.)

Rép. Toutes ces déclamations reposent uniquement sur l'absurde hypothèse que le miracle impliquerait le bouleversement de l'ordre universel, et la destruction des lois de la nature. Nous avons suffisamment réfuté cette absurde prétention. Que M. Renan se rassure, le miracle ne détruit, en rien, les principes de la météorologie, de la physique, de la physiologie, ou de l'astronomie. La géologie n'est nullement supprimée dans l'hypothèse de la création du monde par un acte direct. Rien n'empêche

d'admettre que Dieu l'ait créé, à une époque indéterminée, dans ses éléments primitifs, dont les diverses combinaisons et transformations sous l'influence des lois auxquelles il les a soumis, ont produit le monde actuel; et tel était déjà le sentiment de saint Augustin et de saint Thomas. Mais, quand même le monde serait sorti immédiatement de ses mains sous sa forme présente, il faudrait toujours regarder comme indubitable, que c'est suivant un certain ordre, d'après certaines lois, dont la détermination fournirait une ample matière aux recherches des géologues.

4° « Suivant le docteur *Paulus*, on doit distinguer, » dans le récit évangélique, le *fait* en lui-même du » *jugement* que les évangélistes en portent. » — Il admet » donc la vérité du fait en lui-même, sauf à lui assigner » une *cause purement naturelle*, au lieu d'une cause » surnaturelle, sauf, en un mot, à l'expliquer par les lois » ordinaires de la nature. » — *Rep*. Mais, la vérité des *faits évangéliques* une fois admise, il est de toute impossibilité de leur refuser un caractère surnaturel et miraculeux. Une fois admis que Jésus-Christ a guéri un aveugle-né, a ressuscité un mort de quatre jours, dont l'infection cadavéreuse commençait à se faire sentir, etc., les explications les plus ingénieuses, les plus contournées, les plus forcées, ne pourront jamais ramener ces faits aux lois ordinaires de la nature, ni les transformer en faits purement naturels : aussi, comme nous en verrons de fréquents exemples dans le cours de cet ouvrage, le docteur *Paulus* ne parvient-il, par ses explications prétendues naturelles, qu'à faire une perpétuelle violence au texte évangélique, et à transformer l'Evangile en un roman presque toujours ridicule et invraisemblable.

La question se réduit donc à savoir si les évangélistes ont pu être trompés, à l'égard des circonstances essentielles des faits qu'ils racontent. Mais, comme nous le démontrerons plus bas, quelque grossiers, quelque ignorants, quelque crédules que l'on veuille supposer les Apôtres, il est impossible qu'ils aient pu être trompés sur des faits visibles, publics, opérés journellement sous leurs yeux, dont ils ont été, parfois, eux-mêmes les

auteurs; il est impossible qu'ils aient cru voir des boiteux marcher, des sourds entendre, des aveugles rendus à la lumière, des morts ressuscités, etc., si tout cela n'avait existé réellement. On ne persuadera jamais que, pendant trois années consécutives, leur maître ait pu leur en imposer sur des faits journaliers aussi éclatants: l'ignorance, la crédulité, le fanatisme, ne vont pas jusque-là. Il faudrait supposer qu'ils étaient tous insensés, et sujets à des hallucinations mentales; leurs écrits, leurs travaux, leurs succès, ne permettent pas une telle supposition.

5° « Mais ne pourrait-on pas trouver, dans les » phénomènes si extraordinaires du magnétisme animal, » une explication suffisante des miracles de Jésus-» Christ? »

Rép. C'est encore une grande question, que de savoir ce que l'on doit penser de la réalité des phénomènes attribués à cette force inconnue qu'on appelle le *magnétisme*, réalité contestée encore par la science: ces phénomènes, d'ailleurs, fussent-ils vrais, sont encore environnés d'une trop profonde obscurité pour qu'ils puissent servir de base à une explication sérieuse, et l'on n'est pas encore parvenu à discerner avec exactitude ce qui, dans ces phénomènes, appartient à la vérité, de ce qui est l'effet des artifices, du charlatanisme, ou, peut-être, de l'action des puissances surnaturelles de l'enfer; ce qui est un fait réel, de ce qui n'est que le produit d'une imagination exaltée.

Mais, sans entrer dans ces vastes et difficiles questions, il est évident, du premier coup d'œil, qu'il ne peut exister aucun rapport entre les manipulations magnétiques et les miracles de Jésus-Christ. Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit, dit-on, les yeux fermés, à travers des corps opaques, à de certaines distances, etc..., il exerce, par sa volonté, un grand empire sur ceux avec lesquels il est en communication, etc..., il entre en rapport avec le monde extérieur, non plus par l'action des sens ordinaires de la vue, de l'ouïe, etc..., mais par le moyen d'un certain fluide magnétique, dont on suppose l'existence, etc; nous le voulons bien...; mais tout cela est pénible, laborieux, mêlé d'incertitude et d'abattement, c'est un phénomène de vision, bien plus que

d'opération, et qui n'appartient pas à l'ordre miraculeux. On n'a vu nulle part une guérison subite, un acte évident de souveraineté sur la matière, opérés par le magnétisme. Ce n'est pas le magnétisme qui expliquera jamais comment Jésus-Christ a pu changer l'eau en vin, marcher sur les flots sans enfoncer, se transfigurer à la vue de ses Apôtres, ressusciter un mort de quatre jours, et se ressusciter lui-même, etc.; jamais le magnétisme n'a rendu la vue aux aveugles, ni l'ouïe aux sourds, etc., et il y a une distance incommensurable entre les cures incertaines, laborieuses, attribuées au magnétisme, et les guérisons instantanées, certaines, parfaites, opérées par Jésus-Christ.

C. La certitude historique des miracles de Jésus-Christ peut être constatée.

Nous avons démontré que les miracles sont possibles, que le système d'interprétation du docteur *Paulus* ne peut soutenir l'examen. Il nous reste à montrer, par des preuves directes, que les faits évangéliques, et en particulier, les faits miraculeux opérés par Jésus-Christ, réunissent au plus haut degré tous les caractères de la certitude historique.

1° Mais, ici, les rationalistes commencent par nous opposer une fin de *non recevoir*. « Que l'on admette, si » l'on veut, disent-ils, la *possibilité métaphysique* et » *morale* du *miracle*, il sera toujours *impossible* de » constater, d'une manière certaine, son existence. » Et pourquoi cela? « C'est que, répliquent-ils, pour » assurer qu'un phénomène quelconque a pour *unique* » *cause* l'action immédiate et créatrice de la *divinité*, et » non quelque loi secrète et inconnue de la nature, il » faudrait *connaître parfaitement toutes les lois* de la » nature; or, quel mortel, peut, sans témérité, s'attribuer » une telle connaissance? Combien de phénomènes (ci- » tons, par exemple, ceux de l'électricité), qui passaient » autrefois pour des faits naturels? en pareil cas, il » sera toujours prudent de suspendre son jugement. » C'est le raisonnement de Spinosa, répété par tous les incrédules.

Nous répondons qu'il n'est pas nécessaire, le moins du monde, pour s'assurer qu'un fait quelconque est miraculeux, *de connaître parfaitement toutes les lois de la nature ;* il suffit tout simplement de connaître que tel phénomène, dans les circonstances données, ne peut être produit par la cause immédiate qui paraît le déterminer ; de connaître, par exemple, que l'homme ne peut pas, par un *seul acte de sa volonté,* guérir à distance un homme malade, commander aux flots de la mer, ressusciter un mort de quatre jours, etc.

Le cep de vigne change en vin l'eau qu'il suce par ses racines ; les flots soulevés par la tempête, s'apaisent d'après les lois de l'hydraulique; mais un homme ne peut faire du vin avec de l'eau, ni apaiser, par une seule parole, les flots en courroux. Les forces de l'homme sont nécessairement bornées, et ses limites nous sont connues par l'expérience.

« Les rationalistes, qui proposent cette objection, remarque très-bien le P. Félix (4° Conférence de 1864), » ne s'aperçoivent pas qu'elle ne tend à rien moins qu'à » supprimer la science même, et qu'elle conduit logi- » quement à l'impuissance de constater scientifiquement » même une seule loi de la nature; on pourra toujours » dire : *qui sait* si ce fait, attribué à une cause que nous » prétendons connaître, n'est pas l'effet d'une autre » cause que nous ne connaissons pas encore aujour- » d'hui, mais que nous connaîtrons peut-être demain ? » qui ne voit que, dès lors, il n'y aurait jamais, à pro- » prement parler, de science de la nature, puisque les » faits les plus palpables, et les lois les mieux acquises » à la science ne seraient jamais que des faits *inexpli-* » *qués* et des lois problématiques.

» Pourquoi en est-il autrement? Pourquoi l'inconnu » que vous supposez ne peut-il ébranler la certitude que » vous possédez? Pourquoi n'est-il pas admis à rendre » témoignage contre la science? Parce que vous admet- » tez, avec des lois dans la nature, une *harmonie* dans » la nature; parce que vous êtes assurés que la nature, » qui vous disait hier *oui,* sur un point déterminé, ne » vous dira pas *non* demain, et que, pas plus que Dieu, » elle ne se ment à elle-même. De même que, dans le

» monde mathématique, il ne peut y avoir de formule » vraie en contradiction avec une autre formule vraie, » ainsi dans le monde physique, il ne peut y avoir une » loi réelle de la nature, en contradiction avec une autre » loi de la nature. »

« Dès-lors, pourquoi, sous prétexte que ma raison » n'a pas le dernier mot des mystères du monde, et que » mon regard n'embrasse pas l'universalité des choses, » me condamneriez-vous à l'impuissance de constater, » dans un cas donné, une dérogation à une loi de la » nature? Il m'est démontré, par exemple, que tout » corps, abandonné à lui-même, gravite, par son propre » poids vers le centre de la terre : Cette loi est procla- » mée souveraine, et vous êtes bien assuré qu'aucune » découverte nouvelle ne viendra vous montrer qu'il » existe une autre loi, en vertu de laquelle le corps » laissé à lui-même à la surface de la terre, doit fuir le » centre de la terre, au lieu de le chercher. Vraiment, » vous en êtes bien sûre? — Oui, répond la science en » possession de la certitude, oui, bien sûre. — Dès-lors, » si je vois de mes yeux, dans la lumière de l'évidence, » une masse énorme de granit, tout à coup, par elle- » même, quitter la terre, et monter vers le ciel; pour- » quoi, dans ce cas, me défendriez-vous d'affirmer avec » certitude que le granit s'élève en vertu d'une force qui » n'est pas une force du monde matériel? Il vous est » démontré aussi, par une expérience universelle, que » tout organisme, une fois brisé, ne se refait pas ins- » tantanément et par lui-même; que le vivant, une fois » mort, ne sort pas, en une minute, de la pourriture de » son cadavre, pour reparaître dans la vie avec l'identité » de sa forme et de sa substance. Malgré la limite où » votre science s'arrête, vous êtes bien sûrs qu'il n'existe » pas dans les profondeurs qui vous demeurent voilées, » une loi quelconque de la nature, en vertu de laquelle » le corps d'aucun cadavre peut sortir en une minute » vivant et radieux du sein de la putréfaction. S'il en » était autrement, le monde organique ne serait qu'une » fantasmagorie..., il n'y aurait plus de science physio- » logique, car il n'y aurait plus de loi certaine dans le » monde des vivants. Si donc ce phénomène vient à

» s'accomplir devant moi, devant vous, devant dix » mille, devant cent mille témoins, si tous nous avons » vu le cadavre, si tous nous avons palpé la pourriture, » et si, en trois minutes, sous une prière tombée sur » cette pourriture des lèvres d'un homme, un corps » rayonnant de force, de jeunesse et de beauté, sort de » cette putréfaction, et se pose en face de nos regards, » en disant : Me voici ! est-ce que vous nous interdirez, » de par l'autorité de la critique, de déclarer que ce phé- » nomène ne s'est pas accompli en vertu d'une force de » la matière et d'une loi de la nature? Est-ce que, pour » m'en rendre scientifiquement raison, il ne me faudra » pas m'élever plus haut que la nature, sortir de la » matière, et arriver jusqu'à celui qui, ayant créé la ma- » tière et la nature, retient l'une et l'autre sous sa » domination, comme les esclaves soumises de son » autorité absolue, et de sa domination souveraine? »

« 2° Non répliquent les rationalistes, par la bouche » de Hume, aucun témoignage humain, ne peut consta- » ter l'existence d'un miracle : car, si ce témoignage » tombe sur un fait miraculeux, il se trouve alors deux » expériences opposées, dont l'une détruit l'autre, ou » du moins, dont la plus forte doit prévaloir sur la plus » faible. Or, comme il est beaucoup plus probable que » des témoins se trompent, ou veulent tromper, qu'il ne » l'est que le cours de la nature soit interrompu, on » doit plutôt s'en tenir à la première supposition qu'à la » seconde, d'où le philosophe sceptique conclut qu'un » miracle, si bien attesté, qu'il puisse être, ne mérite » aucune croyance. »

Rép. Le raisonnement de Hume n'est qu'un pur sophisme. En quoi consiste la connaissance que l'expérience nous donne de la constance des lois naturelles? En ce que nous ne les avons jamais vues changer, si nous n'avons pas été témoins d'un miracle. Mais, il ne s'ensuit pas de là que ce changement soit, en soi, impossible, ni qu'une cause plus puissante, l'action divine, ne puisse faire immédiatement ce que les lois naturelles seraient impuissantes à opérer. Il n'y a là qu'une expérience négative, une simple ignorance, d'où on ne peut rien conclure.

Lorsqu'au contraire, un fait sensible et palpable, qu'il soit naturel ou miraculeux, est attesté par un grand nombre de témoins, qui réunissent toutes les conditions requises pour la certitude du témoignage, il n'y a plus alors une simple présomption, ni une expérience purement négative, mais une connaissance positive et réfléchie qui, manifestement, doit l'emporter sur une simple ignorance. — Dieu peut avoir de sages raisons d'interrompre, pour un moment, l'ordre physique, ou, pour parler plus exactement, de manifester aux hommes son action souveraine et immédiate; il ne peut en avoir aucune de renverser l'ordre moral et la constitution de la nature humaine.

Le premier de ces miracles n'offre rien d'impossible, le second serait absurde et indigne de lui. Le miracle n'est donc pas seulement *possible*, il peut aussi se *constater* d'une manière aussi certaine que tout autre fait purement naturel.

D. La certitude historique des faits évangéliques peut défier toutes les attaques de l'incrédulité. Réfutation du système de Strauss.

1° Le système de *Strauss*, qui ne veut voir dans les récits évangéliques qu'un recueil de *mythes* et de légendes fabuleuses, repose sur *trois hypothèses*, sans lesquelles il ne peut subsister, et qui sont elles-mêmes insoutenables.

a) Il suppose la *non authenticité* des Evangiles. Strauss lui-même l'avoue avec franchise: « Il n'est pas probable, » dit-il, que les Apôtres, ou leurs successeurs immé- » diats, dont rien ne fait suspecter la bonne foi, appelés » à écrire la vie de leur Maître, aient reproduit les prin- » cipaux événements de cette vie dénaturés par l'erreur » ou la fiction, et non tels qu'ils les ont vus, ou les » tiennent des témoins oculaires. » Cette proposition est de toute évidence: or, nous avons précédemment démontré l'authenticité des Evangiles, et Strauss lui-même, sur cette matière, a été obligé d'avouer sa défaite, et de rendre les armes devant la critique. (*Voy.* préc. p. 68).

b) Il suppose en deuxième lieu, que les *miracles sont*

impossibles, et admet comme un axiome fondamental, que tout ce qui est *miraculeux* dans une histoire est *nécessairement* un mythe: or, nous venons de prouver tout-à-l'heure que les *miracles* sont *possibles*, et doivent être admis comme des *faits historiques*, s'ils reposent sur des témoignages suffisants.

c) Il suppose, en troisième lieu, et c'est ce que l'auteur du système s'efforce de prouver dans ses lourds volumes, que les Evangiles fourmillent de contradictions insolubles, qui ne permettent pas d'admettre la réalité historique des faits qu'ils racontent; mais nous montrerons, dans le cours de cet ouvrage, que toutes ces prétendues contradictions, rassemblées avec tant d'efforts et de travail, trouvent leur conciliation, lorsqu'on la veut chercher.

« Dès le premier regard, dit le P. Lacordaire (*Confé-* » *rence de* 1846), la multiplicité des Evangélistes est » frappante, non-seulement à cause du frontispice, qui » porte des noms différents, mais par le reflet de leur » nature personnelle, en chacun des Evangiles. On voit, » on sent que S. Matthieu, S. Marc, S. Luc, S. Jean, » sont des âmes diverses, et qu'ils burinent chacun de » leur côté la figure de leur Maître bien-aimé, sans » prendre le moindre souci de ce que fait leur voisin, » ni même de ce que demandent la suite et la chrono- » logie. — De là un choix arbitraire de fragments, un » défaut de liaison, des contradictions apparentes, des » détails omis dans celui-ci, et rapportés dans celui-là, » une multitude de variétés dont on ne se rend aucune » raison, et dont la critique veut en vain abuser pour » ébranler la certitude des Evangiles. — Et c'est, au » contraire, ce qui la confirme davantage; car, c'est bien » pourtant, dans les quatre évangélistes, la même figure » du Christ, la même sublimité, la même tendresse, la » même force, la même parole, le même accent, la même » singularité suprême de physionomie. Ouvrez S. Mat- » thieu le publicain, ou S. Jean le jeune homme vierge » et contemplatif, choisissez telle phrase que vous voulez » dans l'un et dans l'autre, aussi différente par l'expres- » sion que par le sujet, et prononcez-la devant dix mille » hommes assemblés, tous lèveront la tête; ils ont reconnu

» Jésus-Christ. Et plus on montrera le désaccord des » évangélistes, plus cet accord intime, d'où résulte » l'unité morale du Christ, deviendra une preuve de » leur fidélité. S'ils rendent unanimement si bien la figure » inimitable de Jésus-Christ, c'est qu'il est devant eux ; » ils le voient tel qu'il fut, et tel qu'ils n'ont pas pu » l'oublier ; ils le voient avec leur sens, avec leur cœur, » avec l'exactitude d'un amour qui va donner son sang ; » ils sont, à la fois, témoins, peintres et martyrs. Cette » pose de Dieu devant l'homme ne s'est vu qu'une fois, » et c'est pourquoi il n'y a qu'un Evangile, bien qu'il y » ait quatre évangélistes. »

D'après ce que nous venons de dire, le système de *Strauss,* se trouve donc déjà détruit dans ses fondements, et s'écroule comme un édifice ruiné par la base ; les réflexions suivantes achèveront d'en montrer toute la faiblesse.

2° Le *mythe,* fruit de l'imagination, appartient au premier âge du monde, à un temps qui précède l'époque historique ; or, pour mériter ce nom, les histoires évangéliques manquent d'un caractère essentiel, leur création dans une époque fabuleuse, et dépourvue de toute tradition certaine.... « La mythologie, dit encore le P. Lacor- » daire, est l'ensemble de toutes les créations de l'esprit » humain, entre l'ombre et la lumière de l'antiquité. » Quel est le théâtre des mythes ? C'est l'antiquité, ou » plutôt, c'est la tradition abandonnée toute seule au » cours de l'humanité, c'est la tradition pure, qui est le » siége des mythes. » — « Les mythes sont le produit » de l'enfance des peuples, d'une époque où l'imagina- » tion domine et règne en souveraine, et finissent quand » les temps héroïques et fabuleux font place à une » époque de civilisation et de critique. » — « Là où se » lève l'Ecriture, là où apparaît le récit immobilisé, là » où l'airain scriptural est posé en face des générations, » la puissance mythique de l'homme s'évanouit. Une » fois que l'Ecriture s'est emparée de la trame générale » de l'histoire, à l'instant, le monde mythique est brisé. »

» Or, Jésus-Christ n'appartient pas au monde de la » Tradition, mais au règne de l'Ecriture. Il est né en » pleine Ecriture, sur un terrain où il est impossible au

» mythe de prendre racine et de se développer. Il est » moderne, et, quand même le monde durerait des » siècles sans nombre, comme au moyen de l'Ecriture » tout est présent, parce que d'un coup d'œil, et avec la » rapidité de l'éclair, nous parcourons toute la chaîne de » l'histoire, Jésus-Christ est à jamais nouveau, assis dans » la pleine réalité des événements qui composent la vie » connue et certaine du genre humain. »

Les Juifs, à l'époque de Jésus-Christ, nous offrent le spectacle d'une nation civilisée qui diffère peu, dans ses usages, des Romains dont elle a subi le joug. Ils ont une littérature riche et florissante ; ils possèdent une histoire écrite ; leurs livres saints contiennent les annales de leur nation, rédigées en grande partie par des hommes témoins des faits qu'ils racontent, ou extraites d'ouvrages plus anciens. Est-ce donc une époque mythique, que celle où nous trouvons, parmi les Juifs, après les livres d'*Esdras* et de *Néhémias*, les livres des *Macchabées*, et les ouvrages historiques de *Josèphe*, et où, parmi les nations voisines, nous voyons, depuis deux ou trois siècles, un *Bérose*, savant babylonien, écrivant, sous le quatrième monarque de la dynastie des Séleucides, un ouvrage sur l'histoire de Chaldée ; un *Manéthon*, cité par Josèphe, retraçant l'histoire de l'ancienne Egypte ; un *Hyeronymus*, égyptien de naissance, écrivant l'histoire des gouvernements de Syrie, sous Antigone le Borgne, et nous laissant un ouvrage sur les antiquités phéniciennes (*Jos. Ant*, 1, 3, 6, 9) ; un *Héraclée* d'Abdère, insérant dans son histoire des guerres entre Ptolémée et Antigone le Borgne, pour la possession de la Syrie, une excursion sur l'histoire particulière de la nation juive ; où nous voyons l'histoire phénicienne traitée par un *Dios* et un *Ménandre* ; l'histoire d'Hérode racontée par un *Ptolémée* de Mendère ; l'histoire universelle écrite en 154 livres, par le célèbre *Nicolas* de Damas, en grande faveur auprès d'Hérode et d'Auguste, etc. ? — (*Voy. Mussart*, sur Strauss.)

3° Au reste, il suffit *d'ouvrir l'Evangile*, pour se convaincre que ce n'est pas un tissu de fables, ni de faits inventés à plaisir, que dis-je ? pour se convaincre que ce n'est pas l'ouvrage des hommes. — « Celui-là est un

» menteur, dit *Napoléon*, qui dit qu'il y a quelque chose » qui ressemble à cela. »

« *a)* Où donc, dit un professeur allemand, *Heinroth*, » aurait-on pu prendre les traits du *portrait* de Jésus-» Christ, tel que nous le retracent unanimement les » quatre Evangélistes, si ce n'est chez celui qu'on peut » appeler le *Messager de la vie, l'Homme divin, l'Homme* » *entièrement pur?* Comment ses disciples, qui appar-» tenaient aux classes les plus ignorantes du peuple, » purent-ils s'élever eux-mêmes à de si hautes concep-» tions idéales? Pourquoi appliquèrent-ils ces traits » précisément à cet individu? Assurément, on n'en » peut douter, parce qu'ils y furent contraints par la » personnalité si vivante et si merveilleuse de Jésus; » c'est d'elle qu'ils reçurent d'abord ce portrait. Admet-» tre la composition involontaire, mythique, c'est-à-dire » fabuleuse de la vie de Jésus, c'est tout simplement une » absurdité. »

C'est ce qu'avoue lui-même franchement *Edgar Quinet*, dont le témoignage n'est pas suspect. « Quoi, dit-il, cette » incomparable originalité du Christ ne serait qu'une » perpétuelle imitation du passé, et le personnage le » plus neuf de l'histoire aurait été occupé perpétuelle-» ment à se former, ou, comme quelques personnes le » disent aujourd'hui, à se poser d'après les figures des » anciens prophètes? On a beau objecter que les évan-» gélistes se contredisent les uns les autres, il faut » avouer, à la fin, que ces contradictions ne portent que » sur des circonstances accessoires, et que ces mêmes » écrivains s'accordent en tout sur le caractère même de » Jésus-Christ. Je sais bien un moyen sans réplique pour » prouver que cette figure n'est qu'une invention inco-» hérente de l'esprit de l'homme : il consisterait à mon-» trer que celui qui est chaste et humble de cœur, selon » saint Jean, est impudique et colère, selon saint Luc; » que ses promesses qui sont spirituelles, selon saint » Matthieu, sont temporelles, selon saint Marc; mais » c'est là ce qu'on n'a point encore tenté de faire, et » l'unité de cette vie, est la seule chose qu'on n'ait point » encore discutée. Accepterons-nous, pour tout expli-» quer, la tradition populaire, c'est-à-dire, le mélange

» le plus confus que l'histoire ait jamais laissé paraître, un » chaos d'Hébreux, de Grecs, d'Egyptiens, de Romains, » de Grammairiens d'Alexandrie, de Scribes de Jérusalem, » d'Esséniens, de Sadducéens, de Thérapeutes, d'adora- » teurs de Jéhova, de Mithra, de Sérapis (car c'est de » tout cela que sortirent les premiers chrétiens?) — » Dirons-nous que cette vague multitude, oubliant les » différences d'origine, de croyance, d'institutions, s'est » soudainement réunie en un seul esprit pour inventer » le même idéal, pour créer de rien, et rendre palpable » à tout le genre humain le caractère qui tranche le » mieux avec tout le passé, et dans lequel on reconnaît » l'unité la plus manifeste? on avouera, au moins, que » c'est là le plus étrange miracle dont on ait jamais » entendu parler, et que l'eau changée en vin n'est rien » auprès de celui-là. »

b) « L'*originalité* de l'Evangile ne s'explique pas mieux, » dans l'hypothèse mythique, dit l'abbé Chassay, que » sa merveilleuse unité. Le Nouveau Testament est un » livre à part qui ne ressemble évidemment à aucun » autre. La grandeur des idées, qui est constante, ne » revêt jamais la forme de l'enflure, ni de l'exagération; » il y règne un mélange de simplicité et de profondeur, » qui est le caractère propre des œuvres divines. Fidèles » témoins des faits, les évangélistes les rapportent avec » la naïveté et l'émotion que ces faits devaient naturel- » lement leur causer. Quand on lit l'Evangile, il ne vient » pas à l'idée d'entrer en discussion avec le narrateur; » on s'étonne, mais on se sent pénétré par un accent de » vérité qui porte la conviction jusqu'au plus intime de » l'âme. On sent que les hommes qui ont rédigé ce » livre ont vécu dans une athmosphère toute divine, et » qu'ils ont conservé quelque chose de l'admirable séré- » nité du Maître dont ils rapportent les paroles et les » actes. Si l'Evangile avait été écrit bien loin du spec- » tacle des événements, comme on l'imagine, il n'aurait » pas une pareille physionomie..... Comment peut-on » supposer qu'une tourbe de visionnaires eût pu tracer, » d'une manière si étonnante, ce prodigieux tableau des » passions et des idées de toute une époque, qui s'ap- » pelle l'*Evangile*? Pourquoi les légendes de Boudha, de

» Krichna, de Rama, de Lao-Tseu, de Zoroastre, d'Appol-
» lonius de Tyane, etc., n'ont-elles jamais ce caractère?
» Pourquoi, dans ces sortes de compositions, trouve-
» t-on toujours, au premier coup-d'œil, l'absence de la
» vie et de la réalité?..... Si l'imagination des premiers
» chrétiens se fût avisée de parer la grande figure du
» Christ de tant de fleurs et de poésie, pensez-vous
» qu'elle eût laissé dans leur simplicité rude et grossière
» ses disciples fidèles, ses Apôtres bien-aimés, propaga-
» teurs de son œuvre et de sa parole? Pourquoi a-t-elle
» conservé avec tant d'exactitude la dureté de leur cœur,
» la paresse de leur intelligence, le souvenir de leur
» fuite, enfin, tout ce qui, dans la pensée d'une foule
» amie du merveilleux, devait singulièrement rapetisser
» les proportions de leur vie? »

Nous terminerons toutes ces citations par celle du célèbre témoignage de *Jean-Jacques Rousseau*, qui les couronnera dignement. « La majesté des Ecritures
» m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur.
» Voyez les livres des philosophes, avec toute leur
» pompe, qu'ils sont petits, près de celui-là! Se peut-il
» qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ou-
» vrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait
» l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le
» ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire?
» quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle
» grâce touchante dans ses instructions! quelle éléva-
» tion dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans
» ses discours! quelle présence d'esprit! quel naturel et
» quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses
» passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir,
» souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation?
» quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de
» tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de
» vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ..... Quelle
» distance de Socrate à Jésus-Christ! Si la vie et la mort
» de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-
» Christ sont d'un Dieu..... Où Jésus avait-il pris, chez
» les siens, cette morale élevée et pure, dont lui seul a
» donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux
» fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la

» simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil
» de tous les peuples... Dirons-nous que l'histoire de
» l'Evangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas
» ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont per-
» sonne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-
» Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la
» détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs
» hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne
» l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des
» auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette
» morale, et l'Evangile a des caractères de vérité si
» grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que
» l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

4° L'hypothèse de Strauss fourmille de contradictions et d'impossibilités. S'il faut en croire ce critique, le pouvoir surnaturel d'opérer des miracles formait, dans la croyance des contemporains de Jésus-Christ, l'un des caractères essentiels du Messie, du Libérateur, qui était alors l'objet de l'attente universelle, et cette persuasion était tellement et si universellement enracinée dans la génération alors existante, qu'elle suffit pour faire croire à tous les chrétiens de tous les lieux, sans exception, et sans qu'un seul ait réclamé, que Jésus-Christ avait opéré de nombreux miracles, malgré le témoignage contraire des témoins oculaires et contemporains. Mais, alors, comment Jésus-Christ a-t-il pu se persuader qu'il était le Messie, puisqu'il n'en avait pas la marque essentielle et indispensable, le pouvoir de faire des miracles? Comment le peuple lui-même a-t-il pu lui accorder ce titre? — Comment expliquer alors l'origine du christianisme? — Quoi! cette prodigieuse révolution qui a changé l'univers et apporté une nouvelle civilisation, le courage héroïque des martyrs, la sainteté admirable des nouveaux chrétiens, la destruction du paganisme, etc., tout cela a eu lieu, pourquoi? parce que le hasard a voulu qu'un certain rabbin juif se soit infatué de l'idée chimérique qu'il était le Messie, et a fait partager cette idée folle à quelques visionnaires! Il faut vraiment être bien ami du paradoxe et de l'absurdité, pour soutenir de sang-froid des idées si extravagantes.....

A entendre Strauss, les premiers chrétiens auraient

transporté sur la personne même de Jésus-Christ l'idéal messianique qui était en vogue de leur temps, et auraient ainsi donné naissance aux mythes évangéliques. Mais, tout au contraire, il n'y a rien de plus opposé à tous ces rêves dont se berçait alors l'imagination des Juifs, que la vie obscure et persécutée de Jésus, et nous ne retrouvons rien en lui qui nous retrace ce Messie dominateur et conquérant qu'ils attendaient, qui devait effacer l'opprobre des Juifs, les délivrer du joug odieux des Romains, et rendre à la maison de David son ancienne gloire.... Mais c'en est assez sur ce sujet, et de tout ce que nous avons dit nous pouvons conclure avec assurance que le système de Strauss ne peut soutenir l'épreuve d'une critique sérieuse, et que rien ne peut ébranler la certitude des faits évangéliques.

5° Il est impossible de reléguer au rang des mythes et des légendes des faits qui possèdent au plus haut degré tous les caractères de la certitude historique; or, tels sont les faits contenus dans les Evangiles.

a) Ce sont des faits de la plus *haute importance*, soit qu'on les considère en eux-mêmes, ou dans leurs conséquences. Considérés en eux-mêmes, ils présentent le spectacle le plus magnifique, le plus extraordinaire qu'on ait jamais vu; ils nous offrent des prodiges si éclatants, si multipliés, que leur auteur nous apparaît comme le maître de la nature, comme un être supérieur à l'humanité. Sa naissance est annoncée par une étoile, célébrée par le concert des anges; il reçoit les adorations des Sages de l'Orient, et fait trembler Hérode sur son trône. Une voix du ciel le proclame hautement le fils bien-aimé du Père céleste; il marche sur les flots et apaise les tempêtes; avec quelques pains il nourrit des troupes entières; par la seule puissance de sa parole et de sa volonté, il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds; il met en fuite les démons, et ressuscite les morts de quatre jours.

La nature entière prend part à sa mort; le soleil s'obscurcit, la terre tremble, le voile du temple se déchire; le troisième jour, il sort vainqueur du tombeau, se montre à ses disciples, puis s'élève majestueusement vers le ciel. Assurément, de tels faits étaient bien propres

à exciter l'attention de ceux qui en furent les témoins : la nouveauté, l'étrangeté, la grandeur d'un tel spectacle dut frapper vivement tous les esprits. Mais, le but de ces prodiges n'était pas d'exciter une admiration stérile et passagère : ils devaient servir à prouver la divinité de Jésus-Christ, à fonder une religion nouvelle sur les racines du culte mosaïque, une religion non moins opposée aux préjugés étroits des Juifs qu'aux grossières superstitions des Gentils. De tels faits ne pouvaient passer inaperçus, devaient nécessairement soulever une vive controverse, et subir un sérieux examen.

b) Ce sont des faits *publics*, notoires, qui eurent lieu au grand jour, en présence d'une grande multitude de témoins, au milieu des villes et des bourgades de la Judée, dans les rues et sur les places de Jérusalem, dans l'enceinte du temple, pendant ces solennités, qui attiraient à la ville sainte les Juifs de toutes les parties du monde. La plupart des témoins, tels que les Pharisiens, étaient animés de passions hostiles et malveillantes ; si ces faits n'avaient pas réellement existé, ils avaient entre les mains tous les moyens d'en prouver la fausseté : l'histoire de la guérison de l'aveugle-né nous prouve que ce n'était pas la bonne volonté qui leur manquait à cet égard. Non, jamais la croyance aux faits miraculeux rapportés dans les Evangiles n'aurait pu s'étendre et s'enraciner dans la Judée, si leur certitude n'avait pas défié toutes les attaques de la critique la plus hostile.

c) Ces faits sont rapportés par des *témoins oculaires* et *contemporains*. Saint Matthieu et saint Jean, apôtres de Jésus-Christ, racontaient ce qu'ils avaient vu de leurs yeux, et touché de leurs mains. Saint Marc et saint Luc étaient disciples de saint Pierre et de saint Paul ; et ce dernier nous assure qu'il a recouru lui-même aux sources, et qu'il n'a rien rapporté qu'il n'ait soumis à un sérieux examen, « *assecuto omnia à principio diligenter* »

d) Ils n'ont pu *être trompés* sur les faits miraculeux qu'ils racontent, dont ils ont été les témoins, et qu'ils ont opérés eux-mêmes. Admettre qu'ils ont cru voir, pendant trois ans, des aveugles guéris, des morts ressuscités, etc., sans que rien de tout cela ait existé, ce

serait les supposer tous en proie à une hallucination perpétuelle, qui serait, à elle seule, un miracle mille fois plus grand, mille fois plus impossible, que ceux que l'on voudrait nier.

e) Ils n'ont pas *voulu tromper*. « Quels écrivains, dit » Mgr de Boulogne, inspirèrent jamais plus de respect et » méritèrent plus de confiance? Témoins de tous les » faits qu'ils racontent, auditeurs de toutes les instruc- » tions, sans prétention et sans espérance, au-dessus de » toute illusion et de tout intérêt, ils n'entreprennent » ni l'éloge, ni l'apologie de leur Maître; ils ne cherchent » jamais ni à lui concilier l'admiration, ni à le préserver » du blâme; ils racontent aussi unanimement ses humi- » liations que ses vertus, ses faiblesses que ses miracles; » ils ne montrent ni reconnaissance pour ses bienfaits, » ni compassion pour ses souffrances; et partout on les » voit, comme lui, sans passion et sans enthousiasme. » S'ils ont à se défendre de quelque prévention, c'est de » celle qu'ils ont conçue contre sa personne; et s'ils ont » quelque préjugé à écarter, c'est la répugnance elle- » même qu'ils ressentent pour ses préceptes. On sent » évidemment qu'ils n'ont pas plus l'intention de trom- » per que la crainte d'être démentis; qu'ils laissent parler » leur sujet, et que c'est bien plus la vérité qui les » presse que la manière de la dire qui les occupe. C'est » la marche de gens tellement familiarisés avec la gran- » deur des événements dont ils sont les historiens, qu'ils » en ont perdu jusqu'à l'étonnement. Ils écrivent ce » qu'ils ont vu et entendu; ils l'écrivent sans réflexion, » comme ils le croient sans aucun doute; ils ne soup- » çonnent seulement pas que d'autres puissent en douter: » ils ne se chargent que des faits; ils vous en laissent » tirer les conséquences.... A qui donc faut-il croire, » si ce n'est pas à de pareils témoins? Comment la bonne » foi est-elle faite, si ce n'est pas là son caractère et son » accent? Et que peut-il manquer à notre certitude, » lorsque ces hommes, qui ont écrit ce qu'ils ont vu » et entendu, meurent enfin pour défendre ce qu'ils ont » écrit? »

(*f*) Quand ils auraient voulu tromper, ils *ne l'auraient pas pu*. Comment auraient-ils pu persuader aux Juifs,

par exemple, que Jésus-Christ avait nourri cinq mille d'entre eux avec quelques pains, guéri par une seule parole une foule de malades, ressuscité le fils de la veuve de Naïm, le frère de Marthe et de Marie, si rien de semblable n'avait eu lieu? Une immense raillerie aurait accueilli de pareilles prétentions, et leurs auteurs seraient tombés sous le coup du mépris public. Soutenir que, sans miracles, ou, ce qui est plus encore, avec des miracles notoirement faux, les Apôtres eussent réussi à imposer à l'univers la foi aux merveilles évangéliques, c'est avancer un phénomène mille fois plus incompréhensible et plus incroyable que les miracles mêmes que l'on ne veut pas admettre.

6° Les faits miraculeux de l'Evangile ne sont pas seulement attestés par les évangélistes, nous pouvons même invoquer en leur faveur le témoignage des ennemis de Jésus-Christ, des *Juifs* et des *païens*.

(*a*) Le témoignage des *Juifs*, des Pharisiens endurcis et obstinés. Ils auraient voulu anéantir une histoire qu'ils détestaient, qui les confondait; mais la publicité les presse et les force, même en calomniant, de dire assez la vérité pour qu'elle ne puisse plus périr, car un mensonge absolu sur des faits publics n'est pas possible. Ils ont dénaturé les miracles de Jésus-Christ, ils ne les ont pas niés. Dans l'Evangile, ils en avouent l'existence: « *Que faisons-nous?* disent-ils entre eux; « *cet homme* » *opère beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire,* » *chacun croira en lui* (*Jo.* XI, 47). » Ils accordent à Jésus-Christ une puissance surnaturelle, mais ils prétendent que cette puissance vient du démon. Plus tard, comme on le trouve consigné dans leur Thalmud, ils ont imaginé que Jésus avait dérobé dans le temple le nom incommunicable de Dieu, et que c'était à l'aide de ce nom souverain qu'il commandait à la nature, Ils en étaient réduits à ces puériles subtilités pour se défendre contre la mémoire accusatrice du Juste qu'ils avaient immolé.

(*b*) Le témoignage des *païens*. L'épicurien *Celse*, l'un des plus ardents et des plus savants adversaires du christianisme naissant, avoue expressément les miracles de Jésus-Christ, et malgré les principes de sa philosophie, il a recours à la magie pour les expliquer. Il ne veut pas

qu'on regarde Jésus-Christ comme Dieu pour avoir guéri quelques aveugles et quelques boiteux : la belle affaire ! *Julien* parle avec un mépris affecté des malades guéris dans les bourgs de Bethsaïde et de Béthanie. *Porphyre* et d'autres philosophes, au rapport d'*Arnobe*, plaçaient Jésus au nombre des magiciens. Pourquoi cette étrange expression ?.... C'est qu'il était plus facile de dénaturer le côté merveilleux de Jésus-Christ, que de le nier ouvertement.

Le P. Félix, dans sa 5e Conférence de 1864, a développé, avec une éloquence admirable, les preuves qui établissent la certitude historique des faits miraculeux attribués par l'Evangile à Jésus-Christ ; nous ne pouvons résister au désir de le citer ici.

(*a*) « Vous demandez, dans les faits racontés, un » caractère de *publicité* qui les rende visibles et palpables » pour tout regard impartial. Mais, de quels faits s'agit-il » dans notre Evangile ? à vous entendre, Jésus, dans » l'Evangile, ne ferait des miracles qu'en secret, et, » pour ainsi dire, à *huis clos*. O sophiste ! vraiment, » vous osez le dire ? où sont-ils donc, ces miracles à » huis clos ? Est-ce le miracle de l'aveugle-né ? Est-ce le » miracle du paralytique de trente-huit ans ? Est-ce la » guérison des dix lépreux ? Est-ce la multiplication des » pains au désert, devant la multitude ? Est-ce la résur- » rection du fils de la veuve de Naïm ? Est-ce, surtout, » la résurrection de Lazare ? où trouvez-vous, dans ces » faits, l'invisible, l'impalpable, le microscopique ? où » donc, dans ces faits accomplis en plein soleil, sur la » place publique, devant la multitude, en présence du » peuple qui applaudit, et des Pharisiens qui murmurent, » où donc, je vous prie, avez-vous découvert le mysté- » rieux, l'invisible, le huis clos, enfin ? Et qu'entendez- » vous, à l'avenir, par publicité, si de tels faits n'ont » pas pour vous des proportions assez visibles, et un » caractère assez public ?

(*b*) » Vous voulez, de plus, que les faits offrent un » *intérêt* qui commande l'attention et provoque le con- » trôle. S'il y a une chose évidente dans l'Evangile, » c'est que Jésus-Christ fait ses prodiges pour attester sa » mission, et qu'il commande à la nature pour donner

» la preuve de sa souveraineté sur la nature. « *Afin que*
» *vous sachiez*, dit-il aux Juifs, *que j'ai le pouvoir de*
» *remettre les péchés*, en d'autres termes, comme vous
» le dites si bien, *afin que vous sachiez que je suis Dieu*,
» *ô paralytique, je te l'ordonne, lève-toi et marche.* » —
» Qui ne comprend, dès-lors, l'intérêt exceptionnel qui
» s'attache pour tous à la question des miracles de
» Jésus-Christ, l'opiniâtreté persévérante, et l'inextin-
» guible ardeur des amis et des ennemis pour affirmer
» ou pour nier, pour défendre ou pour attaquer les
» œuvres du Christ thaumaturge? De là, par conséquent,
» un contrôle approfondi, universel et perpétuel des
» miracles évangéliques. Comment, dès-lors, supposer
» que l'on ait admis sans examen, et fait croire sans
» contrôle des faits décisifs, qui portent dans leurs mys-
» tères la destinée de ceux qui les voient, et de ceux qui
» les racontent ?

» (*c*) Vous exigez enfin, dans tous les hommes qui
» racontent, des *caractères de véracité* qui vous garan-
» tissent la vérité historique. Eh bien! qu'en pensez-vous?
» les auteurs évangéliques réunissent-ils, oui ou non,
» ces conditions de certitude? Et d'abord, quel *intérêt*
» les évangélistes avaient-ils à prêter à Jésus-Christ des
» miracles, si Jésus-Christ n'avait pas fait de miracles?
» Si le Christ n'avait pas fait de miracles, qu'était-il pour
» les siens? Un homme, rien qu'un homme; que dis-je,
» un homme qui les avait trompés eux-mêmes avec la
» multitude; un homme dont l'opprobre avait scellé le
» sépulcre, et dont le mépris avait déshonoré le dernier
» soupir; un homme mort dans l'impuissance, après avoir
» vécu dans le mensonge! Que pouvaient espérer des
» hommes simples d'un mensonge collectif fait au profit
» d'un tel homme, d'un tel vaincu, d'un tel supplicié?
» Que pouvaient-ils attendre autre chose qu'une partici-
» pation effective à sa propre infamie, un reflet de son
» ignominie, au lieu d'un reflet de sa gloire...., la persé-
» cution et la mort? Et ces hommes auraient voulu
» mourir pour conquérir un tel résultat?

» (*d*) L'eussent-ils voulu, comment l'auraient-ils pu?
» Qui ne comprend l'impossibilité morale contre laquelle
» serait venu se briser ici le mensonge évangélique? A

» quelle époque le supposer? Au premier siècle chrétien?
» Comment? alors que les témoins, encore vivants
» pour la plupart, étaient là pour démasquer l'intrigue
» et confondre l'imposture? Au second siècle? alors que
» déjà les Evangiles, tels qu'ils se lisent aujourd'hui,
» tels qu'on les retrouve dans les Pères contemporains,
» étaient devenus la propriété de toutes les églises, la loi
» de tous les chrétiens, et la règle de toute leur vie?
» Chose remarquable, rien, au premier abord, ne paraît
» plus facile qu'une entente entre les Apôtres pour
» inventer la légende thaumaturgique, et rien, quand
» on y regarde de près, n'apparaît plus contradictoire
» aux lois immuables qui régissent la nature humaine.
» Du temps des Apôtres et de leurs disciples, c'est *trop*
» *tôt*; après les Apôtres et leurs disciples immédiats, c'est
» *trop tard*; *trop tôt* à une heure, *trop tard* à une autre;
» impossible toujours.

» *e*) Enfin, je le demande à toute âme qui n'a pas de
» passion qui l'arme d'avance contre l'Evangile, les
» auteurs évangéliques ont-ils, oui ou non, ce cachet
» de *sincérité* qui ne permet pas même de laisser tom-
» ber sur leur candeur l'ombre d'un mensonge? —
» Ici j'en appelle au témoignage de votre cœur. Qui,
» parmi vous, croira sentir le mensonge dans l'Evangile?
» Oh! moi, je le confesse, et je voudrais le dire à toute
» la terre, la simplicité, la sublimité de l'Evangile parle
» à mon cœur; elle parle à mon intelligence aussi; elle
» m'en dit mille fois plus sur son incorruptible véracité
» que toutes les philologies et toutes les critiques ger-
» maniques ou françaises. Elle me dit: Non, l'erreur ne
» parle pas ce langage; non, le mensonge n'a pas cet
» accent: lisez l'Evangile, lisez, vous dis-je, non une
» fois, mais dix fois, mais cent fois: lisez avec l'intelli-
» gence, avec le cœur, avec l'âme toute entière, et je
» vous porte le défi de nous dire: le mensonge est là.
» Il n'y a qu'un menteur pour découvrir le mensonge
» dans l'Evangile. Vous ne sentez pas, vous ne respirez
» pas le vrai qui s'échappe de ces pages, le vrai qui
» transpire à travers ces récits vivants comme un par-
» fum divin? malheur à vous! vous avez perdu le sens
» de la sincérité. »

7° Nous croyons avoir suffisamment établi la certitude historique des faits miraculeux de l'Evangile. Si les preuves que nous avons données sont insuffisantes, il faut renoncer à obtenir jamais aucune certitude historique. Cependant le sieur Renan, dans sa *Vie de Jésus,* ne craint pas d'assurer que, jusqu'ici, aucun miracle n'a jamais été *constaté;* jamais le miracle n'a été fait dans les conditions que requièrent les sciences, pour qu'il pût être constaté scientifiquement... Voilà, certes, une assertion bien audacieuse et bien téméraire; et comment le critique la prouve-t-il? que manque-t-il donc aux miracles de Jésus-Christ, pour être constatés scientifiquement?..... Il manque une condition essentielle : c'est que l'Académie des Sciences n'existait pas de son temps, et n'a pu, par conséquent, nommer une commission pour constater scientifiquement les miracles du Sauveur, et lui accorder le brevet de thaumaturge. « Que demain, dit le critique, » un thaumaturge se présente avec des garanties assez » sérieuses pour être discuté, qu'il s'annonce comme » pouvant, je suppose, ressusciter un mort; que ferait- » on? une commission composée de physiologistes, de » physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la » critique historique, serait nommée. Cette commission » choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien » réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expé- » rience, réglerait tout le système de précautions néces- » saires pour ne laisser prise à aucun doute : si, dans » de telles conditions, la résurrection s'opérait, une » *probabilité* presque égale à la certitude serait acquise. » Cependant, comme une expérience doit toujours se » répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que » l'on a fait une fois, le thaumaturge serait invité à » reproduire son acte merveilleux dans d'autres circons- » tances, sur d'autres cadavres, dans un autre lieu. Si » chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient » prouvées; la première, c'est qu'il arrive, dans le » monde, des faits surnaturels; la seconde, c'est que le » pouvoir de les produire appartient ou est délégué à » certaines personnes. Mais, qui ne voit que jamais » miracle ne s'est passé dans ces conditions-là? » (*Vie de Jésus*, par Renan, *Intr.*, p. 51).

On voit de suite combien de telles prétentions, de telles exigences, sont à la fois absurdes et impies. « Ainsi, » réplique avec raison l'abbé Freppel, quand Dieu vou- » dra faire un miracle, il devra d'abord avertir le public, » soit par la voie des journaux, soit de toute autre » manière. Sur ce, on prend jour; la commission de » M. Renan s'assemble, désigne le local, choisit le sujet, » et le thaumaturge se présente devant ces Messieurs, » prêt à leur donner une séance de résurrection..... La » commission est au grand complet; tous les préparatifs » sont achevés; c'est à qui braquera ses lunettes et ses » regards sur l'opérateur, lequel est invité à commencer » l'*expérience*. Si le mort ressuscite, il sera *presque certain* » qu'il est ressuscité... Toutefois, on invitera le thauma- » turge à répéter l'expérience sur de nouveaux cadavres, » car on doit être capable de refaire ce qu'on a fait une » fois, et sans doute que Dieu voudra bien se tenir jus- » qu'au bout à la disposition d'un congrès chargé de » mesurer sa puissance... Voilà les séances bouffonnes » auxquelles l'Infini devra se prêter, à la requête et pour » le bon plaisir de M. Ernest Renan et de ses amis; » sinon, il lui sera interdit de faire des miracles. Voilà à » quel niveau intellectuel sont descendus nos grands » esprits.

» S'agit-il du fait matériel, du fait qui tombe sous les » sens, une personne du peuple, ou un homme du » monde, jouissant de l'usage de ses facultés, et doué » d'organes sains, est aussi compétent pour voir et pour » entendre que le premier savant du monde. Il n'est pas » nécessaire d'être physiologiste, physicien ou chimiste » pour pouvoir constater qu'un aveugle-né a commencé » de voir à un moment donné, qu'un paralytique s'est » mis à marcher, qu'un mort a recouvré la parole et » l'ouïe. Et même le *caractère miraculeux* du fait, la » question de savoir si de telles guérisons opérées d'un » mot, d'un geste, dépassent les forces naturelles, est- » elle de la compétence exclusive des savants? Il serait » ridicule de vouloir le prétendre. Je n'ai pas besoin » qu'une commission de savants vienne m'apprendre » qu'avec cinq pains et deux poissons il est absolument » impossible de rassasier cinq mille hommes : là-dessus,

» une maîtresse de maison en sait tout aussi long que
» l'Académie des Sciences. C'est le simple bon sens qui
» dit qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de guérir
» un aveugle-né, avec un peu de boue détrempée; de
» redressser un paralytique par ces mots : Lève-toi et
» marche; de ressusciter un mort de quatre jours, que
» la décomposition commence à gagner. Sur ce point,
» l'avis de tous les physiciens du monde ne saurait rien
» ajouter à la conviction générale.

» M. Renan a l'air de croire que les miracles de l'Evan-
» gile ont été admis à l'aveugle, sans la moindre diffi-
» culté, et en dehors de tout examen sérieux. C'est le
» contraire qui est le vrai. S'il veut s'en convaincre, il
» lui suffira de parcourir le chapitre IX[e] de saint Jean,
» lequel porte tout entier sur la guérison de l'aveugle-
» né. Enquête de la part des ennemis du Christ, déposi-
» tion des témoins, constatation du fait de la cécité par
» les parents mêmes de l'aveugle, nouvel interrogatoire
» du fils, tentatives réitérées pour nier la guérison, ou
» pour l'expliquer naturellement, impossibilité de porter
» atteinte à la réalité du miracle, rien n'y manque. C'est
» un procès en forme, dont l'instruction se poursuit dans
» les moindres détails... Mais M. Renan n'en dit pas un
» seul mot dans sa *Vie de Jésus*, trouvant plus commode
» de passer sous silence tout ce qui le contrarie, et ne
» s'accorde pas avec ses théories irréligieuses et pan-
» théistes. » (*Voy.* la *Critique de la Vie de Jésus* de
M. Renan, par l'abbé Freppel).

« Quoi qu'il en soit, dit à son tour le P. Félix, la cri-
» tique veut une commission, car nous sommes, par
» excellence, le siècle des commissions; eh bien! soit,
» elle l'aura. Grands hommes, il faut vous satisfaire; la
» commission existe, et elle fonctionne avec une rigueur,
» une assiduité, une persévérance et une solennité que
» vous ne sauriez même imiter. Avez-vous assisté aux
» débats qui précèdent à Rome la canonisation des
» saints? Là, les miracles sont exposés, attaqués, défen-
» dus, discutés, et, à la fin, constatés aussi scientifique-
» ment que pourraient le faire toutes les commissions
» et toutes les Académies du monde : et vous récusez
» cette élite de savants, attestant perpétuellement devant

» l'humanité entière l'évidence des témoignages qui la » forcent de proclamer la certitude des miracles? Puisque » vous faites appel à la science, pourquoi ne croyez-vous » pas au témoignage de la science? Il est vrai que, parmi » ces savants appelés à vérifier les miracles des saints, » vous n'avez pas votre place, et dans ce sénat de la » science historique et théologique, vous n'avez pas votre » fauteuil. Cette commission, vous ne l'avez pas nommée, » et elle-même ne vous appelle pas à l'honneur insigne » de présider ses débats. Mais, qu'importe? Pour ne pas » vous compter dans ses rangs et vous mettre à sa tête, » en est-elle moins une assemblée de savants? Et vous » croyez-vous en mesure de lui faire la leçon sur cette » question des miracles, tant de fois discutée par elle, et » où votre science désorientée gauchit à chaque pas? » Donc, soyez d'accord et conséquent avec vous-même; » ou ne nous parlez plus de vos commissions et de vos » congrès scientifiques, quand il s'agit de constater le » miracle, ou acceptez la plus compétente des assemblées » scientifiques qui, depuis des siècles, examine, discute, » et constate l'existence du miracle.

» Mais non, vous ne tenez pas même à ce vulgaire » honneur d'être d'accord avec vous-même. Ces condi- » tions ne sont qu'une feinte, dont vous vous moquez » tout le premier, en attendant que le public leur inflige » sa moquerie solennelle. Toutes les commissions pos- » sibles viendraient vous attester l'existence du miracle, » que vous diriez encore : Qui sait? Ah! la question du » miracle et du surnaturel, il vaut mieux l'avouer, est » parmi vous décidée d'avance; et les conditions que » vous feignez d'y poser, ne sont qu'une ironie de votre » science, et une insulte à notre raison. »

§ IX.

CONCLUSION. — DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Nous avons prouvé l'authenticité, l'intégrité, la véracité des livres évangéliques, nous avons montré que les miracles évangéliques sont possibles, et appuyés sur une

certitude historique que rien ne peut ébranler; nous avons réfuté les vains systèmes du rationalisme moderne, et démontré que, s'il est permis de révoquer en doute les faits évangéliques, il n'y a plus rien de certain sur la terre. Maintenant, quelle conclusion devons-nous tirer de tout cela? que devons-nous penser de celui dont les livres évangéliques nous racontent la merveilleuse histoire? Est-ce tout simplement un *Sage*, comme Zoroastre, Confucius, Numa, Socrate, etc., ainsi que le disent avec tant d'assurance et d'emphase nos incrédules modernes? ou bien devons-nous vénérer en lui le Fils unique de Dieu, le Verbe incarné, descendu sur la terre pour instruire et sauver les hommes?... D'après ce qui précède, la réponse est facile, et l'on ne balancera pas à reconnaître la divinité de Jésus-Christ, pour peu que l'on veuille jeter un coup d'œil rapide sur ses enseignements, son caractère moral, ses miracles, l'accomplissement des prophéties en sa personne, le témoignage qu'il rend de lui-même, et l'œuvre qu'il a fondée.

1° Nulle part, chez aucun peuple, chez aucun philosophe, on ne trouve une *doctrine* aussi sainte, aussi pure, aussi complète, aussi sublime, aussi divine, que celle que Jésus-Christ nous offre dans l'Evangile.

a) Il est venu apprendre aux hommes à connaître *le Dieu véritable*, à reconnaître en lui le créateur, le conservateur, le souverain maître de l'univers; à reconnaître en lui, non-seulement le Dieu spécial du peuple Juif, mais celui dont la Providence s'étend sur tous les hommes et sur toutes les créatures; non pas un étranger pour l'homme, un maître sévère et redoutable dont la voix retentit au milieu du tonnerre et des éclairs, mais un père plein de bonté et de tendresse, veillant sur nous avec une paternelle sollicitude, toujours prêt à accueillir le pécheur repentant, livrant son fils unique à la mort pour le salut du monde. Nous élevant plus haut encore, il nous fait pénétrer à sa suite jusque dans le sanctuaire de la divinité, et, soulevant le voile qui nous cache les plus redoutables mystères, nous initie à la vie divine, et nous fait connaître Dieu se contemplant éternellement dans son Verbe, dans son image substantielle, l'Esprit-Saint procédant de l'amour infini du Père et du Fils.

b) Il est venu nous apprendre à nous *connaître nous-mêmes*. Il nous fait découvrir en nous les images de la divinité, les fils bien-aimés du Père, les héritiers du ciel, les temples de l'Esprit-Saint, les privilégiés de Dieu placés sous la garde des saints anges, etc., créés pour connaître Dieu, l'aimer, le servir, le posséder éternellement.

c) Et quels *préceptes nouveaux* égalent ceux que Jésus-Christ nous donne dans le sermon sur la montagne? Tout y tend à conduire l'homme vers la plus haute perfection. Il résume toute la loi dans le grand commandement de l'amour de Dieu et du prochain... Avant lui, le genre humain tout entier était plongé dans la sensualité et la mollesse. Dominé par les sens, l'homme ne connaissait d'autre bonheur que de satisfaire les appétits les plus grossiers... ; Jésus-Christ est venu nous apprendre à mépriser tout ce qui passe, à ne chercher que les biens éternels et véritables. Les Juifs n'attachaient de prix qu'aux pratiques extérieures; Jésus est venu nous apprendre qu'elles ne servent de rien, si le cœur n'est pas changé. Il est venu révéler au monde des vertus jusqu'alors inconnues, dont le monde n'avait pas même l'idée, l'amour de Dieu et du prochain, le pardon des injures, l'humilité, la chasteté du cœur, l'amour de la pauvreté, le renoncement à soi-même, etc. Il est venu nous enseigner une morale simple dans sa sublimité, à la portée de tous, répondant aux besoins de l'humanité, universelle, appropriée à tout âge, à tout sexe, à tous les peuples, à tous les rangs, à toutes les conditions; doctrine *efficace*, qui a renouvelé le monde, en dépit de tous les obstacles,. des préjugés, des superstitions, des passions humaines, des persécutions, etc.; doctrine vraiment *céleste*, surpassant infiniment tout ce que le génie de l'homme a pu jamais concevoir, qui n'est le produit d'aucune école, d'aucune philosophie humaine, qui ne peut venir que de Dieu.

d) La *manière* dont il enseignait les hommes n'était pas moins admirable. Il mettait à profit chaque occasion de dire une parole utile et appropriée aux circonstances. Il instruisait tantôt dans les synagogues, tantôt dans le temple, tantôt sur les places publiques, tantôt dans les

maisons, à table, sur une montagne, dans les campagnes, dans le désert, sur la mer, etc.; partout où il trouvait des cœurs disposés, il semait la divine semence.

Il proportionnait ses instructions à l'aptitude et aux dispositions de ses auditeurs. A ses Apôtres, il découvrait les plus profonds mystères; au peuple, il se bornait à ce qui était nécessaire et indispensable. Il parlait au peuple d'une manière simple et populaire; à ses disciples, avec une douce intimité; aux pharisiens hypocrites et endurcis, avec sévérité et énergie. Afin de rendre ces enseignements plus accessibles à l'intelligence grossière de ses auditeurs, il les revêtait d'images vives, saisissantes, se servait de comparaisons tirées des objets les plus à leur portée : les oiseaux du ciel, la fleur des champs, la semence du laboureur, etc., toute la nature parlait, par sa bouche, au cœur de l'homme... A l'exemple des Orientaux, il se servait de sentences courtes, frappantes, faciles à retenir. — Qui ne connaît les belles paraboles dont l'Evangile est tout parsemé? La semence tombant sur la bonne et la mauvaise terre, le grain de senevé; le bon pasteur courant après sa brebis égarée, le samaritain charitable, le retour de l'enfant prodigue, etc., etc.? Ses enseignements, ses exhortations, ses avis, ses reproches, ses menaces mêmes, portaient l'empreinte de l'amour le plus tendre, du zèle le plus ardent, de la sagesse la plus consommée. Avec quel feu parlait-il de la gloire de son Père céleste? Avec quelle ineffable tendresse ne cherchait-il pas à ramener les pécheurs?

Qui pourrait lire sans attendrissement l'admirable discours avant la cène? — Il parlait avec puissance et autorité. Pour l'entendre, la multitude accourait de toutes parts, oubliant le boire et le manger, suspendue à ses lèvres; « Jamais personne, s'écriait-elle, n'a parlé comme cet homme-là. »

2° Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous donner les préceptes de la vertu la plus sublime, il nous a laissé dans sa vie un *modèle*, un idéal de vertu que jamais aucun mortel n'a pu, ni ne pourra égaler. Il nous apparaît, dès ses jeunes années, soumis à ses parents, croissant en âge, en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. Sa nourriture était de faire la volonté de

son Père céleste. La gloire de Dieu est l'unique mobile de toutes ses actions..., le zèle de la maison de Dieu le dévore, il est obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (*Phil.*, II, 8).

Son amour pour les hommes est inexprimable; il se sacrifie tout entier pour eux, il se dévoue sans réserve à leur service, au soulagement de leurs maux corporels et spirituels; il passe en faisant le bien: tous ses miracles sont autant de bienfaits; il recherche les femmes, les enfants, les délaissés; il ne rebute aucune prière, aucun malheureux; il n'est arrêté par aucun obstacle, aucune fatigue; il est le Bon Pasteur qui court après la brebis égarée; il meurt, pour sauver les hommes, en pardonnant à ses bourreaux. L'innocence de ses mœurs est plus pure que la splendeur des plus beaux cieux.

Il a pu défier ses ennemis acharnés de le convaincre de la faute la plus légère. On voit éclater en lui la modestie, la douceur la plus inaltérable, une possession complète de lui-même, le détachement de toutes choses, l'amour de la pauvreté, l'humilité, et l'oubli constant de lui-même, une patience à l'épreuve des traitements les plus cruels, etc. Rien de forcé ni d'excessif; tout est héroïque, et pourtant dans la mesure; il s'élève, et reste naturellement et sans effort au sublime de la vertu, plus haut qu'aucun homme ne peut atteindre, sous des formes que tous peuvent imiter. Sa modestie est sans affectation, sa bienveillance sans faiblesse, sa gravité sans hauteur; il est humble avec dignité, populaire avec noblesse. Jamais la majesté fut-elle aussi douce, et la bonté aussi inaltérable?... Doux au milieu des insultes, calme, au milieu des plus intolérables souffrances, il donne sa vie pour les hommes, il prie pour ses bourreaux. Non, jamais un tel idéal de la vertu la plus parfaite n'avait paru sur la terre; il ne peut venir que du ciel, il ne peut se rencontrer que dans celui qui est plus qu'un homme.

4° Jésus paraît parmi les hommes revêtu d'une *mission divine*, et il prouve cette mission par les *miracles* qu'il opère. — Nous avons prouvé précédemment que ces miracles sont non-seulement possibles, mais appuyés sur des témoignages irrécusables qui peuvent défier tou-

tes les armes de la critique. Jésus-Christ s'est montré comme le *Souverain Maître de la nature*, changeant l'eau en vin, nourrissant cinq mille hommes avec quelques pains, apaisant les tempêtes d'une seule parole, marchant sur les eaux sans enfoncer, resplendissant de gloire sur le mont Thabor, et comme le maître de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort, des démons et de l'enfer, guérissant les malades, ressuscitant les morts, délivrant les possédés, etc., etc. Ce n'est pas au nom de Dieu, comme les saints et les prophètes, c'est en son propre nom, qu'il commande à la nature et s'en fait obéir. Il opère ces merveilles tout naturellement, sans le moindre effort, par un seul acte de sa volonté, aussi facilement qu'il parle ou qu'il fait toute autre action naturelle. — Jésus-Christ a donc eu raison de dire : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres. » Le miracle, c'est la voix de Dieu, c'est l'action divine se manifestant aux hommes.

5° Jésus, dans l'Evangile, *affirme* expressément sa *divinité*. Il s'attribue les perfections divines, il se dit le Fils unique de Dieu, qui ne fait qu'un avec son Père, etc. Il suffit d'ouvrir l'Evangile pour s'en convaincre. Mais alors, s'il n'est pas Dieu, il est nécessairement un fourbe, un imposteur, un blasphémateur, un impie qui ne craint pas de s'attribuer les honneurs divins; il est donc venu plonger le genre humain dans une nouvelle idolâtrie; il offrirait, en sa personne, l'idéal de la plus haute sainteté uni à la perversité la plus inouïe; Dieu lui-même aurait confirmé par ses miracles, consacré par le sceau de la toute-puissance divine, le mensonge, l'imposture, le blasphème, l'impiété! qui le pourrait croire? — Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'y a pas de milieu, c'est un halluciné, un fou, s'il croit l'être; un imposteur sacrilége, s'il le dit sans le croire. Dilemme inévitable, auquel les rationalistes ne peuvent échapper... Et qui pourrait se résoudre à voir en Jésus-Christ un fou ou un imposteur? La conscience humaine se soulève invinciblement contre cette abominable pensée, et les ennemis les plus acharnés de la divinité de Jésus-Christ ne peuvent s'empêcher de proclamer sa sagesse incom-

parable, de reconnaître en lui un idéal de vertu que jamais personne n'a pu atteindre (*a*).

(*a*) Il est de fait que nos incrédules modernes ne peuvent parler de Jésus-Christ sans se perdre dans des contradictions inextricables. M. Renan, dans le roman sacrilége qu'il a publié dernièrement sous le titre ***Vie de Jésus***, nous en offre un exemple frappant. Demandez à ce profond critique ce que c'est que Jésus-Christ. « C'est, nous répond-il, un grand homme, un éton- » nant génie (p. 130), un penseur sublime, dont on ne peut assez exalter » la sagesse, la sainteté, un homme à proportions colossales, le créateur de » la religion éternelle de l'humanité (p. 332), le grand consolateur de la vie, » auquel chacun de nous doit ce qu'il a de meilleur. »

Tournez maintenant quelques feuillets, et ce penseur sublime, ce génie incomparable, devient un jeune villageois, « qui a vu le monde à travers le » prisme de sa naïveté (p. 40), un juif évhémère, un jeune démocrate, ne » sachant ni l'hébreu ni le grec, n'ayant aucun élément de culture hellénique, » aucune connaissance de l'état général du monde (p. 147, 227-31) ; un » jeune enthousiaste, qui n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du » corps, pas la moindre idée d'un ordre naturel réglé par les lois, pas même » une notion bien arrêtée de ce qui fait l'individualité (p. 106, 128, 279, » 305) ; que dis-je ? » un halluciné, qui s'est figuré qu'il est le fils de Dieu, » et dans la vie duquel des traits de folie ont tenu une grande place » (p. 266).

Et ce moraliste éminent, ce sage sans faiblesse, ce modèle accompli de toutes les vertus morales, ce fondateur du plus bel enseignement moral que l'humanité ait reçu, occupant le plus haut sommet de la grandeur humaine (p. 18), est « un moraliste exalté, d'un tempérament excessivement pas- » sionné, dont les exigences n'avaient pas de bornes, qui méprisait les » saines limites de la nature de l'homme, qui dépassait toute mesure, pour » qui la famille, l'amitié, la patrie, n'avaient aucun sens, dont l'œuvre était » aussi peu une œuvre de raison, qu'on eût dit, parfois, que sa raison se » troublait (p. 312, 13, 14, 18) ; un homme rude et bizarre, qui se laissait » donner avec plaisir des titres qu'il n'osait prendre lui-même, affectant de » savoir ce qu'au fond il ne savait pas ; qui ne résistait pas beaucoup à sa » réputation de thaumaturge, bien qu'il sentît la vanité de l'opinion à cet » égard, qui ne se montrait pas sévère pour les charlatans, qui aimait les » honneurs, parce que les honneurs servaient à son but (p. 319, 132, 191, » 162, 165, 295, 273) ; un extravagant, assez impie pour se faire passer pour » un Dieu ; un homme à chimères, à idées fausses, froides, impossibles, » acceptant les utopies de son temps et de sa race (p. 282) ; un révolution- » naire transcendant, dont la soumission aux pouvoirs établis était dérisoire ; » au fond, un *communiste*, qui interdisait la propriété, et soulevait les » pauvres contre les riches ; dont il est probable que beaucoup de fautes » ont été dissimulées » (p. 282, 284, 116, 458, 327, 67, etc.).

Et c'est cet ignorant sans culture, cet halluciné, cet homme à chimères, ce démocrate, ce moraliste exalté, etc., etc., (qu'on nous pardonne de transcrire ici ces ineptes blasphèmes) qui « a changé l'univers, posant le » point de départ de la loi future de l'humanité : qui est devenu la pierre » angulaire de l'humanité, à tel point qu'arracher son nom de ce monde » serait l'ébranler dans ses fondements; qui préside encore actuellement » aux destins du monde ; qu'il est permis d'appeler une personne divine, » parce qu'elle a fait faire à son espèce le plus grand pas vers le divin..... » la plus haute de ces colonnes qui montent vers le ciel, et qui montrent à » l'homme d'où il vient, et où il doit tendre (p. 457), le plus grand des

6° Jésus-Christ est le *centre* où tout aboutit dans l'histoire du monde : lui seul explique le passé et l'avenir. Les anciens prophètes ont tracé d'avance son histoire, David a prophétisé sa divinité, son sacerdoce éternel (Ps. II, 109), ses souffrances (Ps. XXI), Isaïe a annoncé son origine royale, sa naissance d'une vierge, sa divinité, ses miracles, sa passion douloureuse, la propagation rapide de sa doctrine, parmi les nations païennes (Isa. VII, 14, XI, 1, LIII, etc.); Jérémie a prophétisé l'établissement d'une nouvelle alliance; Daniel, l'époque de sa venue sur la terre; Michée, le lieu de sa naissance; Aggée, le second temple honoré de sa présence; Zacharie, son entrée triomphante à Jérusalem, les 30 pièces d'argent, prix de la trahison de Judas; Malachie, son sacrifice non sanglant, etc. Il est tout à fait impossible à l'homme de prévoir d'avance, d'une manière certaine et infaillible, des événements futurs qui doivent arriver après plusieurs siècles, et qui dépendent absolument de la volonté libre de Dieu, ou de la libre détermination de l'homme. Dieu seul, dont la providence dirige tous les événements selon sa volonté toute-puissante et aux regards duquel rien ne peut se dérober, peut soulever devant nous le voile qui nous cache l'avenir et nous faire connaître d'avance ce qu'il a résolu dans ses desseins éternels.

Bien plus, l'histoire tout entière du peuple juif, ses institutions, les patriarches, leurs paroles, leurs actions, en un mot, les divers événements du peuple de Dieu, forment une *prophétie perpétuelle* du Christ et de l'église qu'il a fondée, nous offrent l'image, le tableau anticipé, bien qu'incomplet et imparfait, de la vie, du ministère, des souffrances, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ. Abel, Isaac, Joseph, David, l'agneau pascal, le sacrifice de propitiation, le serpent d'airain, etc., nous offrent la *figure* des souffrances et de la mort de Jésus-Christ; Moïse, David, Salomon, Melchisédech, nous le

---

» enfants des hommes, que jamais personne ne surpassera, dont la divinité
» est fondée, (p. 426), etc., etc. »

Est-ce assez de contradictions, d'absurdités et de folies, et n'est-ce pas le cas de s'écrier : « *mentita est iniquitas sibi?* » un tel livre ne se réfute-t-il pas lui-même, et méritait-il bien l'honneur qu'on lui a fait de le réfuter?

représentent comme Prophète-Roi et Souverain Prêtre; Jonas figure sa résurrection; l'arche d'alliance, la mer Rouge, la manne, nous annoncent d'avance le Baptême, l'Eucharistie, etc. etc. (*b*).

« C'est ainsi, dit S. Jérôme, que toute l'économie du monde visible et invisible, avant et depuis la création, se rapporte à la venue de Jésus-Christ sur la terre: tous les rayons de l'histoire du monde convergent vers Jésus-Christ. — « Les hommes, dit Tertullien, ne » sauraient tracer une image avant la réalité qu'elle » représente, ni une copie, avant que l'original ait existé; » mais Dieu pouvait bien nous tracer d'avance des images » et des copies de notre Sauveur, avant de nous le » montrer en personne, parce que, dès-lors, le Sauveur » existait bien réellement pour lui, et qu'il sait de toute » éternité sous quel trait il le produira, lorsque le temps » sera venu. »

Jésus-Christ n'a pas seulement accompli en sa personne les prophéties de l'Ancien Testament, il a été *prophète* lui-même. Il a prédit sa passion, le renoncement de saint Pierre, sa résurrection, la descente du Saint-Esprit, la propagation de l'Evangile malgré les persécutions, la ruine de Jérusalem, la destruction du temple, la dispersion des Juifs, et leur persistance jusqu'à la fin du monde, etc., etc., et toutes ces prophéties ont été vérifiées par l'événement.

7° L'*œuvre* que Jésus-Christ a fondée sur la terre, est encore une preuve de sa divinité. Nous empruntons au P. de Ravignan le développement de cette dernière assertion: « Un homme se présente dans l'histoire, majesté » humble et pauvre. Jusqu'ici les philosophes s'étaient » dit: Il est bon que les peuples soient trompés en reli- » gion: *Expedit populos in religione falli*. C'était l'adage » jusque-là; aucun sage, aucun génie n'avait songé » encore à éclairer les nations, à relever les masses.

(*b*) « Lisez les Ecritures divines, dit Bossuet, vous verrez partout le Sauveur Jésus. Il n'y a page où on ne le trouve. Il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne d'Horeb, il est au passage de la mer rouge, il est dans le désert, il est dans la terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche : dans le tabernacle ; il est partout : mais il n'est qu'en figure. La loi est un Evangile caché, l'Evangile est la loi expliquée. »

» Tout à coup, le pauvre sorti de la maison de Joseph » annonce qu'il va régénérer le monde, qu'il vient d'éta- » blir sur cette terre la religion véritable, le culte du » seul vrai Dieu. Il l'annonce, ce dessein étrange. Modeste » et calme, il ne discute pas, il ne raisonne pas, il fait » et il enseigne. Et ce dessein ne se développe pas avec » le temps ; il est complet tout d'abord, il est tout entier, » dès le premier instant, tel que Jésus-Christ le conçoit. » C'est la vérité conçue et inébranlable d'appeler les » peuples à la connaissance de la vérité : c'est la régé- » nération, l'enseignement de toutes les classes : c'est » l'universalité, la perpétuité, l'unité de loi, de culte, » c'est le catholicisme, pensée première et dernière de » son auteur.

» Mais quel dessein que celui de régénérer l'univers ! » et Jésus-Christ néanmoins l'a formé ! Il a vu, mesuré » tous les siècles ; l'orgueil, la tyrannie, l'esprit d'indé- » pendance, l'amour du plaisir, attaquant, brisant le » joug évangélique, et il a dit : « J'établirai ma foi, mon » Eglise, pour le salut de tous, et les portes de l'enfer » ne prévaudront point contre elle. » Il ne flattera aucun » penchant, commandera l'humble soumission, l'entière » abnégation. Sa doctrine et sa loi seront le renversement » le plus étrange de toutes les idées humaines ; il prêche » la pénitence, les vertus les plus pures, et par là même, » le plus dures. Mais, ce dessein est folie, ou il est » divin. Oui, folie, si ce n'est divin, que de combattre » de front toutes les passions, que de prétendre entraîner » ainsi les cœurs, changer l'univers, enchaîner et sou- » mettre l'avenir et tous les siècles.

» Un grand dessein, sans avenir, sans puissance de » moyens qui assure l'exécution, c'est le partage de la » faiblesse humaine. Mais quand à un grand dessein, » énoncé avec le repos de l'âme, se joint une assurance » d'avenir et de triomphe ; quand les moyens sont fixés, » prévus, garantis ; quand, à des desseins plus qu'hu- » mains, si bienfaisants, qu'il faut y voir un caractère » réellement divin, vient se joindre une exécution fixée, » consommée par des moyens qui ne viennent point de » l'homme..., il faut bien reconnaître le cachet de la » divinité.

» Des miracles, une mort, des persécutions, c'est la » puissance d'exécution fixée..... Représentez-vous donc » un homme, le plus digne de vénération et d'amour, » vous annonçant qu'il va mourir du dernier supplice, » chargé d'opprobres, que son sang va purifier le » monde, établir le culte du vrai Dieu... Si vous l'enten- » diez donner comme signe de sa force et de sa mission » ses tourments et sa mort, pour le moment où son » règne va commencer, qu'en penseriez-vous? Et si » vous l'entendiez se promettre dans ses disciples le » témoignage du sang, fonder ses triomphes sur l'oppres- » sion et la mort subie, en sorte que faiblesse devînt » force; infamie, gloire; défaite, victoire; que pense- » riez-vous? Jésus-Christ se présente sous ces traits: il » appelle la mort et les tourments, il les laisse pour » héritage et pour récompense à ses amis. Il faudra se » laisser égorger comme l'agneau sans plainte.... Jésus » meurt, ses Apôtres meurent, l'œuvre est exécutée, le » monument est élevé, inébranlable et invincible. » Quelle est donc cette voie d'exécution si étrange? Si » on daigne y réfléchir, méditer avec un franc courage, » bientôt on dépasse le naturel et l'humain, on touche » aux bornes divines; le fait divin nous apparaît tout » entier. Tout ici est étrange, hors nature; tout confond, » interdit la pensée, et dans la stupeur de la raison, il » n'y a qu'un seul mot qui dit tout, qui explique tout, » qui rend la paix et la lumière à l'âme, qui ouvre le » ciel à la terre..., et ce mot c'est: *l'Homme-Dieu.* »

Nous ne pouvons mieux couronner ce paragraphe, que par l'extrait suivant des *Entretiens de Napoléon*, recueilli par M. de Beauchesne:

« Je connais les hommes, dit-il au général Bertrand, » et je vous dis que Jésus n'est pas un homme. Tout en » lui m'étonne; son esprit me dépasse, et sa volonté me » confond. Entre lui et quoi que ce soit au monde, il » n'y a point de terme possible de comparaison. Il est » vraiment un être à part; ses idées et ses sentiments, » la vérité qu'il annonce, sa manière de convaincre, ne » s'expliquent ni par l'organisation humaine, ni par la » force des choses.

» Sa naissance et l'histoire de sa vie, la profondeur

» de son dogme, qui atteint vraiment la cime des » difficultés, et qui en est la plus admirable solution, » son Evangile, la singularité de cet être mysté- » rieux, son apparition, son empire, sa marche à tra- » vers les siècles et les royaumes, tout est pour moi » un prodige insondable, qui est là sous mes yeux, que » je ne peux nier, et que je ne puis expliquer non » plus.

» Ici, je ne vois rien de l'homme... plus je m'appro- » che, plus j'examine de près, tout est au-dessus de » moi, tout demeure grand d'une grandeur qui écrase, » et j'ai beau réfléchir, je ne me rends compte de » rien...

» Sa religion est un secret à lui seul, et provient d'une » intelligence qui certainement n'est pas l'intelligence » de l'homme. Il y a là une originalité profonde, qui » crée une série de mots et de maximes inconnus. On ne » trouve absolument qu'en lui seul l'imitation ou l'exem- » ple de sa vie. Ce n'est pas non plus un philosophe, » puisqu'il procède par des miracles, et dès le commen- » cement, ses disciples sont ses adorateurs. Toute sa » religion consiste à croire.

» En effet, les sciences et la philosophie ne servent » de rien pour le salut, et Jésus ne vient dans le monde » que pour révéler les secrets du ciel et les lois de » l'esprit. Aussi n'a-t-il affaire qu'à l'âme, il ne s'entre- » tient qu'avec elle, et c'est à elle seule qu'il apporte » son Evangile. L'âme lui suffit, comme il suffit à l'âme: » jusqu'à lui, l'âme n'était rien; la matière et le temps » étaient les maîtres du monde. A sa voix, tout est rentré » dans l'ordre, l'âme a reconquis sa souveraineté. La » science et la philosophie ne sont plus qu'un travail » secondaire. Tout l'échafaudage scolastique tombe » comme un édifice ruiné par un seul mot: la foi!

» Quel maître, quelle parole, qui opère une telle » révolution! avec quelle autorité il impose ses croyances! » et nul ici ne peut contredire, d'abord, parce que » l'Evangile contient la morale la plus pure, parce que » le dogme, dans ce qu'il contient d'obscur, n'est autre » chose que la proclamation et la vérité de ce qui existe » là où nul œil ne peut voir, et où nul raisonnement

» ne peut atteindre. Quel est l'insensé qui dira: non, » au voyageur intrépide qui raconte les merveilles des » pics glacés, que lui seul a eu l'audace de visiter? — » Le Christ est ce hardi voyageur. On peut demeurer » incrédule sans doute, mais on ne peut pas dire: cela » n'est pas...

» Je cherche en vain dans l'histoire pour y trouver le » semblable de Jésus-Christ, ou quoi que ce soit qui » approche de l'Evangile. Ni l'histoire, ni l'humanité, ni » la nature, ne m'offrent rien avec quoi je puisse le » comparer ou l'expliquer. Ici, tout est extraordinaire : » plus je le considère, plus je m'assure qu'il n'y a rien » là qui ne soit en dehors de la marche des choses et » au-dessus de l'esprit humain. Les impies eux-mêmes » n'ont jamais osé nier la sublimité de l'Evangile, qui » leur inspire une sorte de vénération forcée. Quel » bonheur ce livre procure à ceux qui y croient! que de » merveilles y admirent ceux qui l'ont médité! livre » unique, où l'esprit trouve une beauté morale inconnue » jusque-là, et une idée de l'infini supérieure à celle » même que nous suggère la création! quel autre que » Dieu pouvait produire ce type, cet idéal de perfection, » également exclusif et original, où personne ne peut » ni critiquer, ni ajouter, ni retrancher un seul mot, livre » différent de tout ce qui existe, absolument neuf, sans » rien qui le précède, et sans rien qui le suive?.....

» Dans toute autre existence que celle du Christ, que » d'imperfections, que de vicissitudes! quel est le carac- » tère qui ne fléchisse, abattu par de certains obstacles? » Quel est l'individu qui ne soit modifié par les événe- » ments ou par les lieux, qui ne subisse l'influence du » temps, et qui ne transige pas avec les mœurs et les » passions, avec quelque nécessité qui le surmonte? Je » défie de citer aucune existence comme celle du Christ, » exempte de la moindre altération de ce genre, qui » soit pure de ces souillures et de ces vicissitudes. » Depuis le premier jour jusqu'au dernier, il est le » même, toujours le même, majestueux et simple, infi- » niment sévère et infiniment doux. Dans un commerce » de vie pour ainsi dire public, Jésus ne donna jamais » prise à la moindre critique; sa conduite si prudente

» ravit l'admiration par un mélange de force et de dou-
» ceur. Qu'il parle ou qu'il agisse, Jésus est lumineux,
» immuable, impassible. Le sublime, dit-on, est un trait
» de la divinité : quel nom donner à celui qui unit en
» soi tous les traits du sublime ?

» L'Evangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi
» d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement, et
» qui charme le cœur ; on éprouve, à le méditer, ce qu'on
» éprouve à contempler le ciel. L'Evangile n'est pas un
» livre, c'est un être vivant, avec une action, une puis-
» sance qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension.
» Le voici, ce livre par excellence (et ici l'Empereur le
» toucha avec respect), je ne me lasse pas de le lire, et
» tous les jours avec le même plaisir.

» Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais dans son
» enseignement, et la moindre affirmation de lui est
» marquée d'un cachet de simplicité et de profondeur
» qui captive l'ignorant et le savant, pour peu qu'ils y
» prêtent leur attention. Nulle part, on ne trouve cette
» série de belles idées, de belles maximes morales, qui
» défilent comme les bataillons de la milice sainte, et
» qui produisent dans notre âme le même sentiment que
» l'on éprouve à considérer l'étendue infinie du ciel res-
» plendissant, par une belle nuit d'été, de tout l'éclat des
» astres.

» Non-seulement l'esprit est préoccupé, mais il est
» dominé par cette lecture, et jamais l'âme ne court risque
» de s'égarer avec ce livre. Une fois maître de notre
» esprit, l'Evangile fidèle nous aime ; Dieu même est
» notre ami, notre père et vraiment notre Dieu. Une
» mère n'a pas plus de soin de l'enfant qu'elle allaite.
» L'âme séduite par l'Evangile ne s'appartient plus, Dieu
» s'en empare tout à fait, il en dirige les pensées et toutes
» les facultés, elle est à lui. » (Le chev. de Beauchesne.
Sentiments de Napoléon sur le christianisme.)

§ X.

LES LIVRES ÉVANGÉLIQUES ONT ÉTÉ ÉCRITS PAR L'INSPIRATION DU SAINT-ESPRIT.

Nous venons de prouver que Jésus-Christ était véritablement Dieu, qu'il était le Verbe incarné, le Fils unique et consubstantiel du Père, descendu sur la terre, non-seulement pour révéler aux hommes des vérités inconnues, mais pour relever l'homme tombé, pour apporter à l'humanité perdue par la chute du premier homme la bonne nouvelle du salut, le pardon des péchés, et la vie éternelle. Jésus-Christ annonça lui-même cet Evangile dans la Judée ; mais, pour le porter jusqu'aux extrémités de la terre, il choisit douze Apôtres, qu'il forma lui-même pour cette grande mission, et il fonda son Eglise, qui devait embrasser tous les peuples de la terre. Avant de s'élever vers le ciel, il leur dit : « Tout pouvoir m'a été donné » dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez tou- » tes les nations, et baptisez-les, au nom du Père, du » Fils, et du Saint-Esprit, leur enseignant à garder tout » ce que je vous ai confié, et voilà que je suis avec vous » jusqu'à la consommation des siècles. » (Matt., XXVIII, 18-20.) Et, pour qu'ils puissent prouver leur mission, il leur donne le pouvoir de faire des miracles, comme lui-même en avait fait. « Or, voici les miracles que fe- » ront ceux qui croient : ils chasseront les démons en » mon nom, ils parleront de nouvelles langues, ils im- » poseront les mains sur les malades, et les malades » seront guéris, etc. » (Marc, XVI, 18.)

Mais les Apôtres n'étaient, après tout, que des hommes imparfaits, sujets à l'erreur : pour remplir dignement leur mission, ils avaient besoin d'une assistance particulière de la puissance divine ; aussi Jésus leur promit-il de leur envoyer l'Esprit-Saint. Ils avaient gardé et recueilli dans le dépôt de leur mémoire les actions les plus remarquables et les enseignements de Jésus-Christ, mais, non plus que leur divin Maître, ils n'avaient rien écrit, et leur mémoire n'était pas infaillible, leur intelli-

gence n'était à l'abri ni de l'oubli ni de l'erreur. Jésus-Christ leur promit que « l'Esprit-Saint leur enseignerait » toutes choses, et leur rappellerait ce qu'il leur avait » dit. » (Jo., XIV, 26.) Leur instruction n'était pas complète : il y avait des vérités que Jésus-Christ ne leur avait pas développées, parce qu'ils n'étaient pas en état de les comprendre. « J'ai encore beaucoup de choses à » vous dire, leur avait-il dit, mais vous ne pourrez les » porter à présent : quand l'Esprit-Saint sera venu, il » vous enseignera toute vérité. » (Jo., XVI, 12, 13.) Ils avaient besoin d'une force, d'un courage invincible, pour braver les persécutions et la mort; ce courage ne leur manquera pas: « lorsqu'ils vous feront comparaître de- » vant les magistrats, leur dit encore Jésus-Christ, ne » vous inquiétez pas comment vous parlerez, ni de ce » que vous direz : ce que vous devez dire vous sera » donné à l'heure même ; car, ce n'est pas vous qui par- » lerez, mais l'Esprit-Saint qui parlera en vous. » (Matt. x, 18.) On sait comment ces promesses furent accomplies le jour de la Pentecôte (*Voy. Act.* II, 12).

Revêtus de la force d'en haut (Luc, XXIV, 49), et enrichis de tous les trésors de la science divine, les Apôtres obéirent à l'ordre de leur divin Maître. Ils prêchèrent hautement l'Evangile, firent partout de nombreuses conversions, et portèrent, en peu de temps, la foi chrétienne jusque chez les peuples placés à l'extrémité du monde. Ils enseignaient de vive voix, comme leur Maître l'avait fait lui-même, et comme il le leur avait commandé. (Matt., XXVIII, 19, 20.) Si leur prédication avait porté du fruit dans une ville ou une contrée, ils y établissaient une communauté chrétienne; mais, comme leur mission était de prêcher l'Evangile par toute la terre, ils la quittaient, pour aller plus loin, après avoir établi à la tête de cette communauté un évêque qui devait les remplacer, et procurer aux fidèles les moyens de salut. Mais ils n'oubliaient pas pour cela les fidèles qu'ils avaient convertis à la foi de Jésus-Christ; ils les visitaient de nouveau, quand ils le pouvaient, pour les confirmer dans leur foi et les défendre contre les dangers qui menaçaient leur salut. S'il ne leur était pas possible de venir les visiter, ils y suppléaient en leur écrivant, pour leur don-

ner les instructions et les avis dont ils pouvaient avoir besoin. Telle fut l'origine des *Epîtres*, ou lettres apostoliques.

Plusieurs d'entre eux jugèrent également utile de laisser par écrit, sous le nom d'*Evangile*, un résumé de la prédication apostolique, contenant le récit des actions merveilleuses et des divines instructions de Jésus-Christ. Ainsi, S. Matthieu écrivit son Evangile pour prouver aux Juifs que Jésus était véritablement le Messie ; S. Marc nous laissa dans le sien un abrégé de la prédication de S. Pierre, dont il fut le compagnon ; S. Luc, compagnon de S. Paul, écrivit le sien spécialement pour les Gentils ; et, enfin, S. Jean composa le quatrième Evangile pour compléter les précédents et pour mettre dans un plus grand jour la divinité de Jésus-Christ, qui était niée par plusieurs hérétiques de son temps.

Or, il est de toute évidence que, si les Apôtres étaient guidés et inspirés par le Saint-Esprit lorsqu'ils enseignaient de vive voix, ils ne l'étaient pas moins lorsqu'ils le faisaient par écrit. S. Marc et S. Luc n'étaient pas, il est vrai, du nombre des Apôtres, mais ce n'était pas seulement aux Apôtres que Jésus-Christ avait promis l'assistance divine de l'Esprit-Saint, c'était aussi à leurs *coopérateurs* dans la prédication évangélique, car ils en avaient également besoin. De plus, nous avons vu précédemment, d'après le témoignage de Papias, ou plutôt, du prêtre Jean, que S. Marc avait été le disciple et le compagnon de S. Pierre, qu'il avait écrit son Evangile sous ses yeux, « suivant exactement les paroles de Pierre, » n'ayant qu'un soin à prendre, celui de ne rien supprimer de ce qu'il avait entendu, comme de n'y rien » ajouter, » que d'après le témoignage de S. Clément d'Alexandrie, « S. Pierre l'avait approuvé, et ordonné » que cet Evangile fût lu publiquement dans les assemblées des fidèles, » de sorte que ce fut l'autorité de S. Pierre qui le fit reconnaître publiquement comme livre inspiré par toute l'Eglise universelle. On peut en dire autant de S. Luc par rapport à S. Paul. (*Voy. précéd.* § III et IV).

Les quatre Evangiles, aussi bien que les Epîtres, les Actes des Apôtres et l'Apocalypse, doivent donc être

regardés comme livres inspirés, et mis au même rang que les livres de l'Ancien Testament. C'est pour cela que S. Paul ne craint pas de dire : « Je vous déclare donc mes » frères, que l'*Evangile* que je vous ai prêché n'est pas » selon l'homme, que je ne l'ai appris d'aucun homme, » mais par la *révélation* de Jésus-Christ. » (Gal., I, 11, 12).

« Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais » l'*Esprit de Dieu*, afin de connaître les dons que Dieu » nous a faits, et nous vous les annonçons, non avec » les discours éloquents de la sagesse humaine, mais » avec la science de l'*Esprit*, communiquant les choses » spirituelles à ceux qui sont spirituels. (I. Cor. II, 13). » C'est par là aussi que nous rendons de continuelles » actions de grâces à Dieu, de ce qu'ayant ouï la *parole* » *de Dieu* que nous prêchons, vous l'avez reçue, non » comme la parole des hommes, mais comme étant, » (ainsi qu'elle l'est véritablement), la *parole de Dieu*, » qui opère en vous, qui êtes fidèles. » (I Thess., II, 13).

Mais la preuve principale de l'*inspiration* des livres évangéliques repose sur l'autorité infaillible de l'Eglise, qui a toujours enseigné cette vérité ; comme on peut en voir la preuve par les témoignages que nous citons ici en note (*a*).

(*a*) ***Témoignages de la tradition catholique :***

« Consentaneæ inveniuntur prophetarum et evangeliorum sententiæ, » propterea quod omnes uno Dei afflati Spiritu locuti sunt. » (Theoph., » ad. Ant. XVIII. 12.)

» Quantæ porro audaciæ sit ejus modi facinus, (adulterare scripturas), » ne ipsos (Artemonis hæretici sectatores) quidem ignorare credibile est. » Aut enim sacras scripturas à Sancto Spiritu dictatas esse non credunt, ac » proindè, infideles sunt, aut seipsos Spiritu Sancto sapientiores esse exis- » timant, ac proindè, quid aliud sunt quàm dœmoniaei? » (Euseb., ***Hist. eccl.*** v. 28)

Décret du S. Concile de Trente :

« Sacrosancta œcumenica et generalis tridentina synodus..., orthodoxo- » rum Patrum exempla secuta, omnes libros, tàm veteris quàm Novi Testa- » menti, cùm utriusquè unus Deus sit auctor, necnon traditiones.... pari » pietatis affectu ac reverentià suscipit et veneratur. »

Voyez également : Clemen. Rom. « Scripturas diligenter respicite, quæ » Spiritûs Sancti sunt oracula » Ep. ad Corinth., 45. — Iren., hær., XI, 47. Orig. De princ. IV. 1. — Tertull. adv. Herm., 44. — Cyprian. L. de opere clem. — Amb. Proœm. de Ev. Luc..., Rufinus : » Quæ sunt N. et V. » instrumenti volumina, quæ, secundùm majorum traditionem, per ipsum » Spiritum inspirata creduntur, et ecclesiis Christi tradita. » (***Expos. Symb***).

Quant à la manière dont a lieu l'inspiration dans les écrivains sacrés, et aux rapports de l'action divine avec l'activité humaine, l'Eglise n'ayant rien décidé d'une manière précise, les théologiens se partagent en plusieurs opinions diverses. Quelques-uns semblent, en quelque sorte, anéantir dans les écrivains sacrés toute activité humaine, et en faire des espèces de copistes, écrivant sous la dictée de l'Esprit-Saint, qui leur suggère non-seulement les choses, mais les mots eux-mêmes. Mais, cette opinion extrême paraît généralement rejetée par les théologiens. Il n'est pas vrai que tout, dans les saintes Ecritures, ait été proprement révélé par le Saint-Esprit. Les évangélistes n'avaient pas besoin de révélation pour raconter ce qu'ils avaient vu ou entendu, ou ce qu'ils avaient appris de témoins authentiques, et, en effet, ils n'en appellent pas à la révélation pour se concilier la foi à cet égard. « Nous vous annonçons, dit » S. Jean, ce que nous avons entendu, ce que nous avons » vu de nos yeux, et touché de nos mains (I Jo. I, 3), » et S. Luc, dans la préface de son Evangile, dit : « Il m'a » semblé bon, à moi aussi, d'écrire par ordre les choses » accomplies parmi nous, ainsi que nous les ont racon- » tées ceux qui, dès le commencement, les ont vues » eux-mêmes. »

Les évangélistes rapportent quelquefois dans des termes différents ce que, cependant, Jésus-Christ n'a pu dire que d'une seule manière.

Du reste, on doit tenir pour certain, 1° que Dieu a *révélé* immédiatement aux auteurs sacrés, non-seulement les prophéties qu'ils ont faites, mais toutes les vérités qu'ils ne pouvaient pas connaître par la seule lumière naturelle, ou par des moyens humains ; 2° que, par une *inspiration*, une *excitation* particulière, l'Esprit-Saint les a portés à écrire, et les a dirigés dans le choix des choses qu'ils devaient mettre par écrit ; 3° que, par une *assistance* spéciale, L'Esprit-Saint a veillé sur eux, et les a préservés de toute erreur, soit sur les faits essentiels, soit sur le dogme et la morale. Ces trois choses sont nécessaires, mais suffisantes, pour que l'Ecriture sainte puisse fonder notre foi, sans aucun danger pour elle ; et *l'inspiration* des saints livres, quelquefois, mais non

nécessairement accompagnée de *révélation* divine, et qu'il ne faut pas confondre avec elle, peut-être définie : « une direction spéciale, et une assistance de l'Esprit-
» Saint, qui excite l'écrivain sacré à écrire, gouverne
» son intelligence, le préserve de toute erreur, et fait
» en sorte qu'il écrive ce que Dieu veut. »

L'ÉVANGILE

EXPLIQUÉ, DÉFENDU, MÉDITÉ

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE L'ENFANCE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

SECTION PREMIÈRE

PRÉPARATION A LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE :

I. Préface historiographique de saint Luc.—II. L'ange Gabriel annonce à Zacharie la naissance du Précurseur.—III. Le même ange annonce à Marie qu'elle est choisie pour être la mère du Messie rédempteur. — Incarnation du Fils de Dieu. — IV. Dures épreuves de Marie ; soupçons pénibles de Joseph dissipés par une révélation surnaturelle. Marie reçue comme épouse dans la maison de Joseph. — V. Marie visite Elisabeth, leur inspiration prophétique. L'attente du Messie et la naissance du Précurseur saluées par des cantiques d'actions de grâce.—VI. Naissance de Jean-Baptiste et merveilles qui l'accompagnent. — VII. Double généalogie prouvant la descendance davidique de Jésus-Christ.

(L. I, II et III, 23-38. — Mt. I, 1-25.)

§ I.

PRÉFACE HISTORIOGRAPHIQUE DE SAINT LUC.

(Luc, I, 1-4.)

Saint Luc a fait précéder son Evangile d'une courte préface, où brille la gravité, la simplicité, la candeur de l'écrivain sacré, et où il expose en peu de mots le motif qui l'a engagé à écrire, le but qu'il s'est proposé, et les moyens qu'il a pris pour l'atteindre.

« *Un grand nombre* (*a*), » dit-il, parmi les chrétiens, « *ayant entrepris d'écrire*, » afin d'en perpétuer le souvenir, « *le récit des choses* » merveilleuses, « *qui se sont* » *accomplies parmi nous*, » des miracles et des enseignements de Jésus-Christ, qui sont le fondement de notre foi, et dont la certitude est au-dessus de tous les doutes (*b*), « *selon que nous les ont transmises* » de vive voix, « *ceux qui*, » tels que les Apôtres et les disciples immédiats de Jésus-Christ, « *dès le commencement, les ont vues* » de leurs yeux, et touchées de leurs mains, « *et qui ont été les ministres de la parole*, » les prédicateurs de l'Evangile : « *moi aussi*, » docile à l'inspiration intérieure de l'Esprit-Saint, et considérant que ces écrivains n'ont laissé, jusqu'à ce jour, que des récits imparfaits, incomplets, sans autorité, souvent même inexacts, « *après m'être diligemment informé de* » *tout* (*c*), » auprès de tous ceux qui pouvaient m'éclaircir, (tels que les Apôtres, les disciples, la Sainte Vierge, sainte Marie-Magdeleine, etc.), prenant les choses « *dès*

C. I. 1. Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ sunt, rerum. — 2. Sicut tradiderunt nobis qui ab initio ipsi viderunt, et ministri fuerunt sermonis. — 3. Visum est et mihi, assecuto omnia à principio diligenter,

---

(*a*) Que faut-il entendre par ce mot « un grand nombre ; *multi*...? » — Maldonat pense que saint Luc avait voulu désigner par là saint Matthieu et saint Marc ; mais, saint Matthieu était du nombre des ministres de la parole; « *multi* » ne peut s'entendre de saint Marc seul, ni même des deux évangélistes ; le mot *conati sunt*, gr. ἐπεχείρησαν, semble indiquer qu'il ne s'agit ici que d'essais incomplets et peu satisfaisants d'écrivains non inspirés. C'est la remarque de saint Jérôme : « *hoc, quod ait, conati sunt, latentem habet accusationem eorum qui, absque gratiâ spiritûs sancti* » *ad scribenda evangelia prosilierunt (Hom.* I, *in Luc*). »

(*b*) Le texte grec porte : περὶ τῶν πεπληροφορημένων ἐν ἡμῖν πραγτων. Πληροφορέω, signifie, *a*) *accomplir, parfaire; b*) *certifier* une chose, de manière à inspirer une pleine confiance, à rendre tout doute impossible. Dans ce dernier sens, défendu par un grand nombre d'interprètes, il faudrait traduire : « *l'Histoire des choses dont la vérité est admise parmi nous avec une entière certitude, rerum quæ sunt nobis compertissimæ.* » Nous avons réuni les deux sens dans notre paraphrase.

(*c*) Saint Luc parle de ses recherches consciencieuses comme en parlerait un écrivain profane, et ne dit pas un mot de l'inspiration du Saint-Esprit. Faut-il en conclure qu'il ne se croyait pas inspiré? Nullement; saint Luc, s'adressant spécialement aux Gentils, pour les amener à Jésus-Christ, ne pou-

» *l'origine*, » et remontant à ce qui a immédiatement précédé, accompagné et suivi la naissance de Jésus-Christ, (*d*) « *j'ai cru devoir, excellent Théophile* (*e*), *t'en* » *écrire, par ordre, toute l'histoire*, » et t'en offrir un récit plus complet, plus exact, d'une entière certitude, où tous les faits seront exposés dans leur ordre chronologique, depuis la naissance du Sauveur, jusqu'à sa glorieuse ascension dans le ciel, « *afin que* » de cette manière, » *tu puisses connaître la vérité de ce dont tu as été* » *instruit*, » lorsque tu as reçu l'instruction des catéchumènes *(f)*, embrasser, d'un coup d'œil, toute la doctrine de Jésus-Christ, et te convaincre qu'elle repose sur des faits miraculeux d'une certitude inébranlable.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 1. « *Un grand nombre* (multi), *ayant entrepris d'écrire*, etc. » — Il faut que l'histoire du Crucifié ait été bien merveilleuse, ait excité parmi les contemporains un bien vif enthousiasme, pour avoir mis tant de plumes en mouvement à une époque et dans une contrée absolument étrangère à cette manie, à cette démangeaison d'écrire, qui est une des maladies de notre siècle. Ceci ne peut guère s'expliquer dans le système de nos moder-

---

ex ordine tibi scribere, optime Theophile. — 4. Ut cognoscas eorum verborum, de quibus eruditus es, veritatem.

---

vait leur parler d'une inspiration qu'ils n'auraient pas reconnue. L'Esprit-Saint, qui dirigeait le coopérateur de saint Paul dans la prédication de l'Evangile, ne s'était pas assurément retiré de lui, au moment où il conçut la pensée de consacrer sa plume à la gloire de Jésus-Christ et au bien de l'Eglise, et les dons surnaturels n'excluent pas l'emploi des *moyens naturels*.

(*d*) Gr. Παρηκολουθήκοτι ἄνωθεν πᾶσιν ἀκριβῶς : παρακολουθεῖν, suivre de près, examiner avec soin. *Excellent*, gr. κράτιστε, *præstantissime*, titre d'honneur alors en usage à l'égard des personnes constituées en dignité. (*V. Act. Ap.* 26, 27).

(*e*) Quel est ce Théophile, à qui saint Luc dédie son Evangile? Nous l'ignorons, et nous ne pouvons que présumer avec saint Augustin et saint Chrysostome, que c'était un homme de condition, peut-être un gouverneur de province, qui s'était converti au christianisme, et était ami de saint Luc. (Voy. p. 50).

(*f*) Περὶ ὧν κατηχήθης : κατηχηθεῖν, *instruire de vive voix*, se disait, dans les premiers temps, de l'instruction des catéchumènes.

nes critiques, qui veulent dépouiller l'histoire évangélique de tout fait surnaturel.

V. 2. « *Suivant ce que nous ont transmis,* » etc. — La *Tradition* et l'*Ecriture* sont les deux sources de la révélation divine, les deux fondements de notre foi ; mais la *Tradition* a précédé l'*Ecriture*. Le christianisme n'est pas un système *idéal* et *métaphysique* ; il est fondé sur des *faits* publics, incontestables, attestés par des témoins oculaires, incapables d'être trompés et de tromper, dans un temps d'ardente opposition, prêchés et crus par toute la terre, confirmés par des miracles sans nombre, etc. ; ou plutôt, le christianisme est un *fait* lui-même. De là, *a*) son *éternité*, son *immutabilité* ; un *fait*, dès qu'il existe, ne peut plus ne pas exister ; *b*) son *universalité*, qui le met à la portée de tous ; tous les hommes ne peuvent comprendre un raisonnement métaphysique, mais tous peuvent s'appuyer d'un *fait* qui tombe sous les sens ; *c*) sa *puissance de persuasion* sur le cœur de l'homme ; de simples faits frappent plus vivement que des raisonnements abstraits.

V. 3. « *J'ai cru, moi aussi, après m'être diligemment » informé*, etc. » — Saint Luc écrit son Evangile pour l'utilité particulière d'un de ses amis ; mais Dieu, qui le dirigeait et l'inspirait, voulait que son Evangile servît à l'instruction de l'Eglise entière, et de tous les siècles. La Providence divine a veillé à ce que les faits évangéliques aient été recueillis et légués à la postérité par des écrivains consciencieux, instruits, sincères, inspirés, et à l'abri de toute erreur ; notre foi repose donc sur un fondement inébranlable. — Un écrivain ne doit se proposer d'autre but dans ses travaux que la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, le bien de l'Eglise, et l'utilité de ses frères : c'est d'après cette mesure que l'on doit apprécier le mérite de ses œuvres. — On ne doit pas se mêler d'écrire ni de parler des choses de Dieu et de la religion, sans une science sérieuse, une instruction suffisante, un examen approfondi. — Importance, pour un pasteur, d'éloigner de ses ouailles les mauvais livres, et de leur en procurer de bons. — « *Excellent Théophile.* » — La dignité du chrétien rehausse et fait briller d'un nouvel éclat la dignité du citoyen.

v. 4. « *Afin que vous connaissiez la vérité de ce dont » vous avez été instruit.* » — La connaissance des faits évangéliques est indispensable aux chrétiens, car c'est le fondement de leur foi en Jésus-Christ. — La foi en la vérité des faits évangéliques, *a*) est *nécessaire ; b*) repose sur des *preuves certaines ; c*) est *insuffisante*, si l'on n'y joint la pratique. — L'Ecriture confirme la Tradition; la Tradition, à son tour, confirme et explique l'Ecriture.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

NOUS DEVONS MÉDITER LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

I. Utilité de cette Méditation.

C'est le fondement, 1) *de notre foi* : « *Ut cognoscas eorum verborum, de quibus eruditus es, veritatem.* » Si Jésus-Christ n'avait pas prouvé sa mission divine par des faits miraculeux, certains, publics, incontestables..., notre foi ne reposerait sur rien ; 2) de *notre espérance :* si Jésus-Christ n'était pas né, n'était pas mort pour nous, n'était pas ressuscité, sur quoi s'appuierait notre salut, notre réconciliation avec Dieu ? 3) de *notre amour* : c'est dans la méditation de tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour nous, que notre cœur s'enflamme de reconnaissance et d'amour...; 4) de *notre progrès* dans la vertu : nous y trouvons les instructions les plus salutaires, les exemples les plus sublimes, etc.; on ne peut en quitter la lecture sans se sentir meilleur.

II. Comment faut-il lire la vie de Jésus-Christ ?

1) Il ne faut pas la lire dans un esprit *a*) de *vaine curiosité*, sans penser à profiter de ce qu'on lit..., *b*) de *vanité*, pour acquérir la réputation de savant..., *c*) de *présomption* et de *suffisance*, qui se fie à ses propres lumières, et méprise les enseignements de l'Eglise; 2) mais il faut la lire et la méditer, *a*) avec *empressement* et *amour*, à l'exemple des premiers chrétiens : « *Multi conati sunt*, etc...; » *b*) avec *foi* et *respect*, comme la parole de Dieu : « *Sicut tradiderunt » nobis qui ab initio ipsi viderunt, et ministri fuerunt sermonis* ; » *c*) avec *application*, avec une *étude sérieuse et attentive ; Assecuto omnia » à principio diligenter.* » Plus nous l'étudierons, plus nous y découvrirons de nouveaux trésors, de nouvelles lumières...; *d*) avec *ordre* et *esprit de suite*, sans courir çà et là d'une manière superficielle...; « *Ex ordine tibi scribere...*; *e*) en *nous appliquant* à nous-mêmes et à nos propres besoins ce que nous lisons, afin d'en profiter, et de ne pas nous rendre plus coupables par l'abus des grâces ; « *Ut » cognoscas eorum verborum de quibus eruditus es veritatem...* ; *f*) dans un esprit de *prière*, afin que l'Esprit-Saint élève notre esprit à la connaissance de la vérité; « *Ut cognoscas eorum verborum*, etc. »

§ II.

L'ANGE GABRIEL ANNONCE A ZACHARIE LA NAISSANCE DU PRÉCURSEUR DE JÉSUS-CHRIST.

(Temple de Jérusalem. — Hébron. — 3-8 octobre, an de Rome 748, 6e année avant l'ère chrétienne.)

(Luc, I, 5-25.)

L'époque fixée dans les desseins de Dieu pour le renouvellement du monde était arrivée; toutes les nations étaient dans l'attente du Libérateur promis; mais la venue du Messie devait être annoncée par un Précurseur. Malachie, le dernier des prophètes, avait parlé d'un *ange*, d'un ambassadeur envoyé de Dieu, pour préparer la voie au dominateur d'Israël (Mal. 3. 1.), et Isaïe, également, avait entendu, de loin, la voix puissante qui crie dans le désert : « *Préparez la voie du » Seigneur.* » Jean-Baptiste, le dernier et le plus grand des prophètes, devait être ce Précurseur, et former comme le point de jonction, le trait d'union, entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Son histoire rentre donc essentiellement dans celle de Jésus-Christ, et ce n'est pas sans raison que S. Luc ouvre son Evangile par le récit de sa naissance merveilleuse : il fallait montrer que ce Précurseur, chargé de préparer les Juifs à la venue de Jésus-Christ, était lui-même un envoyé céleste.

L'évangéliste désigne avec précision l'époque où commence son récit. « *Aux jours (a) d'Hérode (b), roi de » Judée,* » à l'époque où ce roi iduméen et tributaire des

---

5. Fuit in diebus Herodis, regis Judææ.

(*a*) *Aux jours d'Hérode,* locution hébraïque, c'est-à-dire, « *sous le règne d'Hérode.* » Les critiques remarquent que le style de S. Luc, d'un grec très-pur dans les quatre premiers versets, qui servent de préface à son Evangile, devient tout à coup rempli d'hébraïsmes : cela s'explique par la supposition que S. Luc s'est servi, pour la rédaction de son Evangile, de mémoires écrits en syro-chaldaïque, fournis, sans doute, par la famille de S. Jean-Baptiste.

(*b*) Le roi Hérode, dont il est ici question, est Hérode Ier, surnommé

Romains faisait peser son joug odieux sur les enfants d'Israël, et, suivant l'oracle de Jacob, « *le sceptre étant » sorti de Juda,* » le Messie devait apparaître dans le monde, « *il y eut un prêtre, nommé Zacharie* (*c*), *de la classe » d'Abia* (*d*), » c'est-à-dire de la huitième des vingt-quatre familles sacerdotales, descendant d'Aarón, qui étaient chargées de faire alternativement, et chacune à leur tour, le service du temple de Jérusalem; « *et sa femme, d'entre » les filles*, » c'est-à-dire, issue, comme lui, de la descendance « *d'Aaron, s'appelait Elisabeth.* »

Ils étaient dignes, par leur piété, plus encore que par leur naissance, de donner le jour au saint Précurseur. » *Tous deux étaient justes,* » non pas seulement devant les hommes, qui peuvent être trompés, mais « *devant Dieu,* »

---

sacerdos quidam nomine Zacharias de vice Abia; et uxor illius de filiabus Aaron, et nomen ejus Elisabeth. — **6.** Erant autem justi ambo ante Deum,

---

le Grand, mais qui méritait bien peu ce beau titre. Originaire de l'Idumée, fils d'Antipater, il fut nommé d'abord ***Tétrarque,*** avec son frère ***Phaselus,*** par la faveur d'Antoine, puis roi de toute la Palestine, et il fut confirmé dans cette dignité par Auguste. On doit le distinguer d'***Hérode Antipas,*** son fils, qui fit mourir Jean-Baptiste, d'***Hérode Agrippa,*** son petit-fils, qui fit mourir l'apôtre S. Jacques, et mourut lui-même, frappé de la Justice divine (Act. 12), et enfin, d'***Hérode Agrippa*** le jeune, son arrière-petit-fils, en présence duquel S. Paul défendit sa cause. *(Act.* XII, 22.)

Le roi Hérode s'est surtout signalé par son caractère soupçonneux, cruel et barbare : il se baignait à loisir dans le sang humain, sans épargner ni son épouse, ni ses propres enfants, et fut l'auteur du massacre des saints Innocents. Il mourut l'an de Rome 750, âgé de 70 ans, après un règne de 37 ans, l'année qui suivit la naissance de Jésus-Christ (Jos. *Ant.* XVII, 8).

Cette exactitude à marquer la date et l'époque précise des événements qu'il raconte est l'un des caractères distinctifs de S. Luc, et une preuve de sa sincérité. Un historien qui date avec cette précision, qui nomme les personnes, qui en marque la famille et l'origine, ne vient pas en imposer, et montre qu'il ne craint pas d'être démenti.

(c) Zacharie signifie en hébreu *mémoire de Dieu,* et Elisabeth, ***Dieu du serment.*** Ces noms mystérieux semblent indiquer que Dieu va enfin remplir la promesse qu'il a faite au peuple Juif, de lui envoyer un libérateur.

(d) Le mot grec ἐφημερία, de (ἡμέρα,) jour, signifie proprement une *fonction qui dure un jour*, et, par suite, comme en ce lieu, la *classe* des prêtres qui remplissaient cette fonction. Les prêtres se divisaient du temps de David en vingt-quatre classes ou familles principales, dont seize descendaient des enfants d'Eléazar, et huit des enfants d'Ithomar. Le roi David ordonna que le service du temple se fît alternativement chaque semaine par l'une de ces classes, de sorte que chacune d'elle fît le service

qui pénètre le fond du cœur, « *marchant d'une manière » irrépréhensible (e), dans le sentier des commandements (f) » et des ordonnances du Seigneur (g),* » observant religieusement toutes les prescriptions morales et légales de la loi mosaïque. Dieu, qui se plaît à éprouver ses serviteurs, les avait, jusqu'alors, privés de postérité, et « *ils » n'avaient point de fils (h), parce qu'Elisabeth était stérile, » et que tous deux étaient avancés en âge (i),* » et l'on sait que, parmi les juifs, la stérilité était comme un malheur et un opprobre ; mais, comme autrefois, à l'égard d'Isaac

---

incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini, sine querelâ. — 7. Et non erat illis filius, eo quod esset Elisabeth sterilis, et ambo processissent in diebus suis. — 8.

---

deux fois par an. Le classement de ces vingt-quatre familles se fit au sort, et celle d'Abia fut la huitième. (I, Par., XXV.) Cet état de choses persista jusqu'à l'exil de Babylone, durant lequel, sur ces vingt-quatre classes, vingt périrent, et les quatre suivantes, Jedaïa, Harim, Paschur et Immer, revinrent seules. (Esdr. II, 36; Nah. VII, 49.) Ces quatre classes restantes se subdivisèrent en vingt-quatre chœurs, qui prirent, à leur tour, d'après la décision du sort, le nom des vingt-quatre classes anciennes, et ainsi, la classe d'Abia, dont il est ici question, n'était pas l'ancienne classe de ce nom, qui s'était éteinte durant l'exil, mais celle qui lui avait succédé.

(e) En même temps qu'ils étaient justes *intérieurement* aux yeux de Dieu, qui pénètre le fond des cœurs, ils l'étaient *extérieurement* devant les hommes, qui ne trouvaient rien à reprendre dans leur conduite extérieure.

(f) Les commandements de Dieu, dans le langage biblique, sont comparés à un *chemin* que l'on suit ou que l'on abandonne : c'est le chemin du ciel.

(g) Les *commandements* de Dieu sont les préceptes du Décalogue ; les *ordonnances* désignent les prescriptions cérémoniales de la loi mosaïque. Ces prescriptions sont appelées *justificationes*, gr. δικαιώματα, parce que leur observation rend l'homme juste et saint devant Dieu.

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que les parents de S. Jean-Baptiste n'eurent pas à se reprocher la moindre faute vénielle : ce privilége, peu en rapport avec l'humaine faiblesse, n'a été accordé, d'après la croyance de l'Eglise, qu'à l'auguste Mère de Dieu.

(h) Deus, est-il dit dans l'Evangile apocryphe de la Sainte Vierge, éd. de *Thilo* : « *cùm alicujus uterum claudit, ad hoc facit, ut mirabiliùs de- » nuo aperiat, ut non libidinis esse quod nascitur, sed divini muneris » cognoscatur.* »

(i) On objecte que Zacharie ne devait pas être d'une vieillesse très-avancée, puisque, d'après la loi de Moïse (Lev., VIII, 24), aucun prêtre ne devait exercer les fonctions du sacerdoce au delà de 50 ans. M. *Drach* répond qu'il y avait bien une limite d'âge fixée à 50 ans pour les lévites, mais qu'il n'y avait pas de limites d'âge pour les prêtres. (Voy. *Harmonie entre*

et de Samuel, Dieu n'avait permis cet opprobre passager, que pour faire ressortir avec plus d'éclat les prodiges de miséricorde qu'il leur préparait.

Ils avaient perdu toute espérance de voir leurs vœux exaucés, lorsque Zacharie fut appelé à remplir, à son tour, dans le temple de Jérusalem, les fonctions de son ministère. Il se mit donc en route pour la ville sainte, car il habitait probablement la ville sacerdotale d'Hébron, située dans les contrées désertes et montagneuses de la Judée, éloignée de vingt-deux milles de Jérusalem. « *Or, pendant que Zacharie s'acquittait, devant* » *Dieu, des fonctions du sacerdoce, selon le rang de sa* » *classe, il lui arriva d'être désigné par le sort pour* » *entrer dans le temple du Seigneur*, « non pas dans le Saint des saints, où il n'était permis qu'au Grand-Prêtre de pénétrer une fois l'an, pour y porter le sang du sacrifice, (Lév. XVI, 15. — Héb. IX, 10); mais dans la partie appelée *le Saint*, où se trouvait l'Autel des parfums, couvert de lames d'or, entre la Table de proposition et le Chandelier à sept branches; « *afin d'y offrir l'encens,* » *suivant la coutume observée entre les prêtres.* » Les diverses fonctions sacerdotales se tiraient au sort; celle d'offrir les parfums, la plus honorable de toutes, suivant le Thalmud (*k*), échut à Zacharie. Revêtu de ses habits sacerdotaux, et tenant en main le vase d'or qui renferme

---

8. Factum est autem, cùm sacerdotio fungeretur in ordine vicis suæ ante Deum, — 9. Secundùm consuetudinem sacerdotii, sorte exiit ut incensum poneret, ingressus in templum Domini.

---

l'Eglise et la Synag., tom. I, p. 379.) Du reste, la stérilité de son épouse Elisabeth, son âge plus avancé que le sien, le long temps qu'ils avaient passé dans le mariage sans avoir de postérité, pouvaient lui avoir ôté toute espérance, bien qu'il ne fût pas encore d'une vieillesse extraordinaire.

(*k*) Comme chacune des vingt-quatre classes sacerdotales renfermait un nombre assez considérable de sacrificateurs, lorsque leur tour de service au temple était arrivé, ils s'assemblaient dans la salle du temple appelée *gazith,* et y tiraient au sort, pour décider quelle fonction chacun d'eux aurait à remplir. Les anciens attachaient au sort un caractère religieux, et l'on y voyait l'expression de la volonté divine. (Mat XXVII, 35.) Les uns devaient nettoyer et purifier extérieurement l'autel, d'autres, au nombre de treize, étaient chargés d'immoler la victime, d'en répandre le sang, d'allumer les lampes, et de porter sur l'autel les parties de la victime. La fonction d'offrir les parfums était regardée, suivant le Thalmud, comme de

l'encens, Zacharie le verse sur l'autel (*l*), et des nuages odoriférants remplissent le temple, et portent au ciel les prières du prêtre, auxquelles se joignent celles du peuple, prosterné en dehors, « *et toute la multitude du peu-* » *ple était dehors, priant selon la coutume, à l'heure de* » *l'encens.* »

Mais, tout à coup, une vision merveilleuse vint l'effrayer. « *Et un ange lui apparut, debout, à droite de* » *l'autel des parfums*, » signe favorable suivant les idées des Juifs (*m*). « *Zacharie, à cette vue, fut troublé, et la* » *crainte le saisit.* » Nous trouvons, chez le prophète Daniel, la même impression de crainte et de terreur que cause, à la faiblesse humaine, même dans les saints, la présence de ces apparitions soudaines et merveilleuses, et la majesté des envoyés célestes.

« *L'ange du Seigneur* » s'empresse de le rassurer: » *Ne crains point, Zacharie, lui dit-il, car ta prière a* » *été exaucée.* » L'objet de la prière de *Zacharie* n'était pas,

---

10. Et omnis multitudo populi erat orans foris, horâ incensi. — 11. Apparuit autem illi Angelus Domini stans à dextris altaris incensi. — 12. Et Zacharias turbatus est videns, et timor irruit super eum. — 13. Ait autem illi Angelus : Ne timeas Zacharia, quoniam exaudita est deprecatio tua :

---

toutes la plus honorable. Elle avait lieu deux fois le jour, le matin, avant le sacrifice de l'agneau sans tache, et le soir, après le même sacrifice qui devait terminer le service du jour, et après lequel le peuple rassemblé et priant dans l'avant-cour du temple était renvoyé : il s'agit ici de l'encens du soir. — L'encens était le symbole de la prière agréée de Dieu, et montant vers le ciel.

(*l*) L'autel des parfums était une petite table de bois de sétim, couverte de lames d'or, ayant une coudée de long, une coudée de large, et deux coudées de haut, et placée devant l'entrée du *Saint des saints*. Sur cet autel était un vase ou poêle d'or rempli de charbons allumés, sur lesquels on répandait l'encens. Le prêtre chargé de l'oblation de l'encens entrait dans le *Saint* accompagné de deux autres prêtres, portant, l'un, un vase plein de parfums, l'autre, un réchaud rempli de charbons allumés; pour lui, il tenait un plateau d'argent. Quand tout était préparé, le prêtre thuriféraire recevait sur son plateau des charbons ardents qu'il plaçait sur la grille de l'autel, puis les parfums, dont il prenait autant que pouvait en contenir sa main nue, pour les répandre sur le feu. Les prêtres qui l'accompagnaient le quittaient alors, il reculait lui-même de quelques pas, et restait en adoration tant que le nuage d'odorante fumée montait vers le ciel. (*Voy. Drach, Harmonie entre l'Eglise et la Synag.*, tom. 1, p. 379).

(*m*) D'après Luc de Bruges, Wetstein, Scottgen, Meyer, Sepp : place d'honneur pour l'ange, dit Schegg.

uniquement, du moins, la cessation de la stérilité de son épouse (*n*), car, il avait tellement perdu tout espoir, à ce sujet, qu'il ne crut pas même aux paroles de l'ange. Dans un prêtre, chargé d'un ministère public, elle avait un but plus élevé, à savoir, la venue du *Messie* qui devait régénérer le monde; c'est cette *venue*, si longtemps désirée, que l'ange lui annonce, et c'est comme *signe* de cette promesse que Dieu lui enverra un fils, destiné à être le *Précurseur* du *Messie*. Oui, poursuit l'envoyé céleste, l'époque est arrivée où tes vœux ardents pour le salut d'Israël auront enfin leur accomplissement. Dieu va envoyer sur la terre le divin *Libérateur* prédit par les prophètes, et qui est l'attente des nations; mais ce *Messie* doit avoir un *Précurseur*, chargé de préparer les voies à sa venue, et c'est de toi que doit sortir ce *Précurseur*. « *Voilà qu'Elisabeth, ton épouse, enfantera un fils, à qui » tu donneras le nom de* JEAN, » qui signifie *don de Dieu, miséricorde de Dieu*, nom mystérieux, qui désigne parfaitement sa mission, laquelle doit être d'annoncer aux Juifs la grande œuvre de la miséricorde divine, sauvant le monde par Jésus-Christ.

L'ange fait ensuite connaître à Zacharie la grandeur, les priviléges et les vertus de l'enfant merveilleux dont il lui annonce la naissance. « *Il sera pour toi*, lui dit-il, » *un sujet de joie et d'allégresse*, » en comblant tes vœux comme père et comme israélite; il le sera également pour le monde, à qui il annonce un Sauveur, « *et beaucoup » se réjouiront de sa naissance* (*o*). » Joie, assurément, bien légitime, « *car, il sera grand devant le Seigneur;* » grand par sa sanctification dans le sein de sa mère, par son humilité profonde, par sa vie sévère et pénitente, par son zèle ardent et indomptable, par sa vie, plutôt

---

Et uxor tua Elisabeth pariet tibi filium, et vocabis nomen ejus Joannem. — 14. Et erit gaudium tibi, et exultatio, et multi in nativitate ejus gaudebunt. — 15. Erit enim magnus coram Domino;

(*n*) C'est du moins l'opinion commune des interprètes, Sylveria, Cornel. à Lap., Luc de Bruges, Sepp, Maldon.

(*o*) Ces paroles ont sans doute donné naissance à cette pratique populaire d'allumer des feux de joie à la fête de S. Jean, dont l'origine se perd dans une si haute antiquité.

angélique qu'humaine, par la puissance de sa parole, par les louanges qu'il a reçues du Sauveur, qui l'a proclamé » *le premier des enfants des hommes*, » par sa haute mission de *précurseur* de Jésus-Christ, par le martyre glorieux qui a terminé sa carrière. Dans les desseins de Dieu, le caractère spécial de sa vertu sera un esprit d'abnégation et de pénitence, qu'il devra prêcher plus encore par son exemple que par ses paroles. Dévoué à la vie des *Nazaréens*, « *il ne boira ni vin, ni aucune* » *liqueur enivrante (p).* » — « *Dès le sein même de sa* » *mère,* » avant même d'être né, lorsqu'il tressaillira à la voix de *Marie* (L. II, 41), « *il sera rempli de l'Esprit-* » *Saint*, » et comblé de l'abondance des dons célestes; il sera doué, dès lors, de la grâce sanctifiante, et du don de prophétie.

Après avoir décrit la grandeur et les priviléges de saint Jean, l'ange fait connaître la haute mission qu'il doit remplir. Cette mission n'était pas, précisément, d'apporter aux hommes le principe d'une vie nouvelle, cette grâce puissante qui devait renouveler la terre, et dont nous sommes redevables à Jésus-Christ, mais de rappeler les hommes à la pénitence, de les faire rentrer en eux-mêmes, de leur faire toucher au doigt leur misère profonde et le besoin qu'ils ont d'un Rédempteur, et de

---

Et vinum et siceram non bibet, et Spiritu Sancto replebitur adhùc ex utero matris suœ.

(*p*) Hésychius entend par ce mot σίκερα, sicera (de Kikar, enivrer), toute boisson enivrante qui n'a pas été faite avec le jus de la vigne. — D'après *Kimchi,* ce serait une espèce de *bière, (cerevisia)*, ou boisson fermentée, faite avec les grains de froment, d'orge, du miel et des dattes. Dans les desseins de Dieu, Jean-Baptiste, devait mener la vie d'un *Nazaréen perpétuel*, et prêcher la pénitence par son exemple plus encore que par ses paroles. On donnait le nom de *Nazaréen*, (de *Nazar*, s'abstenir, se séparer), dans l'ancienne Alliance, à des hommes qui s'abstenaient, par vœux, de plusieurs choses permises. Le *nazaréat* était regardé comme une espèce de purification, ou de consécration; il consistait, (Num. VI). en trois choses principales : 1° à s'abstenir de vin et de toute boisson capable d'enivrer, 2° à ne point se raser la tête et à laisser croître ses cheveux, 3° à éviter de toucher les morts et de s'en approcher. C'était une vie consacrée à la pénitence, à la solitude et à la prière. On distinguait le nazaréat *perpétuel*, qui durait toute la vie, et qui fut celui de Jean-Baptiste, comme il avait été celui de Samson (Jug. XIII, 1, 5, 7), et de Samuel (I. Rois, I, 11), et le nazaréat *transitoire*, qui ne durait que trente jours.

les conduire à ce Rédempteur qui doit les sauver; « *et il » convertira,* » poursuit-il, » *nombre des enfants d'Israël* (*q*) » *au Seigneur leur Dieu.* » Sa mission, comme celle de Jésus-Christ, ne s'étendra pas au-delà du peuple Juif, auquel la promesse d'un Rédempteur a été faite d'une manière spéciale, et qui sera le premier foyer où doit s'allumer et se concentrer d'abord le feu qui, plus tard, embrasera le monde; « *et il marchera devant lui,* » devant le Messie, le « *Seigneur Dieu,* » dont il vient d'être parlé, (reconnaissance de la divinité de Jésus-Christ,) « *dans l'esprit et la vertu d'Elie (r),* » il sera le Précurseur du Messie, le hérault qui annonce son arrivée, et on verra renaître en lui ce zèle ardent, ce courage invincible, cette puissante élocution, à laquelle rien ne peut résister, et qui caractérisait le prophète Elie. (Voy. Eccli., XLVIII.) Et tous ces dons lui seront octroyés par le ciel, « *afin qu'il unisse le cœur des pères » à celui des enfants,* » qu'il rétablisse l'union et la concorde parmi les Juifs, divisés en une multitude de sectes, qu'il ressuscite dans l'esprit des Juifs dégénérés, l'ancienne foi des patriarches, « *afin qu'il ramène les » incrédules à la prudence des justes,* » à la véritable sagesse, « *pour préparer au Seigneur un peuple par- » fait* (*s*). » Le discours de l'ange à Zacharie doit être, pour tout homme qui a le sentiment du beau, un sujet d'admiration. Il respire, dans chaque parole, la force et la dignité qui convient à un envoyé du Très-Haut, il nous trace d'avance, avec une admirable précision, le caractère du saint Précurseur, tel qu'il doit se dessiner

---

16. Et multos filiorum Israel convertet ad Dominum Deum ipsorum: — 17. Et ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ: ut convertat corda patrum in filios, et incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem perfectam.

(*q*) v. 16. Ces paroles indiquent qu'une portion seulement du peuple Juif, et non la *nation entière,* se rendrait docile à la voix du Précurseur.

(*r*) *Virtus,* gr. δυνάμις, signifie ici littéralement *puissance, énergie.*

(*s*) v. 17. Ces paroles sont prises du prophète Malachie, IX, 7, qui les applique à Elie, dont il annonce le retour vers la fin des temps, pour opérer la conversion des Juifs. L'ange applique ces mêmes paroles à S. Jean-Baptiste, dont Elie était la figure.

dans la suite de sa carrière, la mission qu'il doit remplir au milieu des Juifs, le rapport qui le lie au Messie promis, sa vie austère et pénitente, son zèle ardent que rien ne pourra vaincre ni intimider, l'impression qu'il doit produire sur les Juifs, etc.

Les paroles de l'ange rassurent Zacharie; mais ses promesses sont si magnifiques, elles surpassent tellement ce qu'il aurait osé espérer, elles s'accordent si peu avec son âge avancé et la stérilité de son épouse, que le doute pénètre dans son esprit, et qu'à l'exemple de plusieurs anciens patriarches, il demande un *signe*, un *prodige*, qui puisse confirmer la mission divine de l'envoyé céleste, et la vérité de ces paroles: « *Et Zacharie* » *dit à l'ange: Comment connaîtrai-je cela?* » à quel signe reconnaîtrai-je la vérité de votre parole? « *car je* » *suis vieux, et ma femme est avancée en âge.* »

L'ange accorde à Zacharie le *signe* qu'il lui demande, et en même temps le punit de son incrédulité. Apprends, lui dit-il, que « *Je suis l'ange Gabriel (t)*, » le même qui annonça autrefois à Daniel les merveilles dont tu ne tarderas pas à voir l'accomplissement; je suis l'un de ces esprits supérieurs, l'un des sept anges (Tob. XII, 15), « *qui se tiennent debout devant le trône de l'Eternel, et* » *j'ai été envoyé* » par lui « *pour t'annoncer ces choses,* » *et,* » afin que tu saches que c'est Dieu qui m'envoie, « *voilà que tu resteras muet sans pouvoir articuler un* » *seul mot, jusqu'à ce que les choses que je t'ai annoncées* » *soient accomplies, parce que tu n'as pas cru à mes* » *paroles, qui s'accompliront en leur temps (u).* » Après

---

18. Et dixit Zacharias ad angelum: Undè hoc sciam? ego enim sum senex, et uxor mea processit in diebus suis.—19. Et respondens angelus dixit ei: Ego sum Gabriel, qui adsto ante Deum: et missus sum loqui ad te, et hæc tibi evangelizare.—20. Et ecce eris tacens, et non poteris loqui, usque in diem quo hæc fiant, pro eo quod non credidisti verbis meis quæ implebuntur in tempore suo.

(t) Gabriel, avec Michel ou Michaël, l'ange protecteur du peuple de Dieu: « *Michaël et Gabriel sunt principes magni et amant Israël tan-* » *quam animas suas.* » (Scottgen).

(u) Mot à mot, « *tu te tairas, et tu ne pourras pas parler.* » Ce n'est pas un pléonasme; le premier verbe désigne le *fait,* le second la *raison* de ce fait.

ces paroles, la vision angélique s'évanouit, et Zacharie resta frappé de mutisme.

« *Cependant, le peuple,* » au dehors, « *attendait sa* « *sortie, et s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le* » *temple. Il sortit enfin, mais il ne pouvait leur parler,* » et ne put, selon l'usage, prononcer les paroles de la bénédiction sur le peuple. « *Ils comprirent* » qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire (*v*), « *et qu'il* » *avait eu une vision dans le temple.* » Pour lui, dans l'impossibilité de faire entendre une parole, « *il leur* » *faisait des signes,* » il s'efforçait de se faire comprendre par le langage des gestes, et depuis ce temps, « *il resta muet. Et lorsque les jours de son office furent* » *accomplis, il retourna en sa maison.* » Tout ce que l'ange avait annoncé ne tarda pas à s'accomplir. « *Après* » *ces jours, Elisabeth, son épouse, conçut, et elle se tenait* » *cachée,* » de joie et de pudeur (Bossuet), « *pendant cinq* » *mois, disant: C'est le Seigneur qui a fait cela pour moi,* » *au jour où il m'a regardée,* » où, dans sa miséricorde, » il a jeté sur moi un regard favorable, « *pour me délivrer* » *de l'opprobre qui pesait sur moi parmi les hommes.* »

Polémique rationaliste.

1) Le premier point qui choque les nouvelles lumières, dans l'apparition de l'ange Gabriel à Zacharie, c'est

---

21. Et erat plebs exspectans Zachariam et mirabantur quod tardaret ipse in templo. — 22. Egressus autem non poterat loqui ad illos. Et cognoverunt quod visionem vidisset in templo. Et ipse erat innuens illis, et permansit mutus. — 23. Et factum est, ut impleti sunt dies officii ejus, abiit in domum suam. — 24. Post hos autem dies, concepit Elisabeth uxor ejus, et occultabat se mensibus quinque, dicens : — 25. Quia sic fecit mihi Dominus in diebus, quibus respexit auferre opprobrium meum inter homines.

(*v*) Quand le prêtre apparaissait au seuil du temple, toute la foule qui remplissait les portiques extérieurs se prosternait, et le prêtre, réunissant deux à deux les doigts de la main, de manière à former le nombre trois (Num. VI, 24), étendait la droite vers le peuple, et prononçait à haute voix la formule légale : « *Que le Seigneur vous bénisse et vous garde! Que* » *Jéhova abaisse sur vous un regard favorable, et vous fasse miséri-* » *corde: qu'il tourne vers vous un œil propice, et vous accorde la paix.* » (Thalm. hyer. Rom., fol. XXII, 1.)

qu'elle suppose l'*existence des anges*, qu'une raison éclairée ne peut admettre.

a) « Aussi, dit Strauss, l'auteur de la mythologie » hébraïque, Lor. Bauer, a-t-il eu raison de poser pour » principe que là où se trouvent des apparitions angéli- » ques, dans l'Ancien oû le Nouveau Testament, on doit » reconnaître un mythe. »

Rép. N'en déplaise aux dédains de nos rationalistes modernes, nous maintenons l'existence des anges, comme une vérité certaine et fondée sur la révélation divine. Elle se trouve attestée presque à chaque page des livres saints; elle est expressément enseignée par Jésus-Christ et les Apôtres. (Luc, II, 9, 15; Matt., XXII, 30, Héb. I, 2, etc.); l'Eglise a décidé ce point de doctrine, notamment au vingt et unième Concile de Nicée, et au quatrième Concile général de Latran; en tout temps, et partout, tous les peuples ont cru à l'existence d'esprits intermédiaires entre Dieu et l'homme; enfin, la raison elle-même nous dit que l'échelle des êtres, que nous voyons s'élever, par degrés insensibles, du plus humble animalcule jusqu'à l'homme, ne doit pas se trouver brisée tout à coup, et brusquement interrompue entre l'homme et Dieu, comme si la nature humaine avait épuisé toute la puissance divine, et dût être nécessairement le *nec plus ultrà* de la création. Toutes ces autorités contrebalancent suffisamment à nos yeux, nous l'avouons humblement, celle du docteur Strauss, fût-elle corroborée de celle de Lor. Bauer.

b) « La croyance des anges, dit le docteur Schleiermacher, » telle qu'elle s'est développée parmi les Juifs, peut » être ramenée à deux *sources principales*. La première » serait le désir naturel à notre esprit de supposer dans » le monde plus de substance spirituelle qu'il n'y en a » d'incorporée dans l'espèce humaine; or, poursuit le » critique, ce désir pour nous, qui vivons maintenant, » est satisfait, quand nous nous représentons que d'autres » globes célestes sont peuplés semblablement au nôtre; » et par là, se trouve tarie la première source de la » croyance aux anges. La seconde source est dans l'idée » qu'on se fait de Dieu comme d'un monarque entouré » de sa cour; cette idée n'est plus la nôtre. Nous savons

» maintenant expliquer, par des causes naturelles, les
» changements dans le monde et l'humanité que jadis
» on s'imaginait être l'œuvre de Dieu même, agissant
» par le ministère des anges. »

Après cette lumineuse argumentation, notre critique, avec la morgue d'un docteur sûr de son fait, s'écrie d'un ton de triomphe : « Maintenant, la question est termi-
» née, la croyance aux anges n'a plus un seul point par
» où elle puisse se fixer dans le sol moderne ; elle n'existe
» plus que comme une tradition morte. »

Rép. Nous en demandons humblement pardon au savant docteur, ne nous serait-il pas permis d'assigner au dogme de l'existence des anges, en place de celles qu'il trouve insuffisantes, une *troisième source* qui serait tout simplement la *révélation divine*, ou, si l'on *veut*, le fait bien constaté des apparitions angéliques ? Que devient alors l'argumentation de Schleiermacher ? Elle s'évapore comme une bulle de savon qui crève et s'évanouit dans le vide.

Si les anciens prophètes nous représentent, d'une manière symbolique, et adaptée aux idées de leur temps, l'Etre suprême, entouré de la foule des esprits célestes, comme un monarque entouré du cortége de ses courtisans, il n'y a rien, dans une telle comparaison, qui blesse en la moindre chose la Majesté divine, ni qui puisse ébranler le dogme de l'existence des anges. On sait que ces comparaisons symboliques, tirées des mœurs et des coutumes humaines, ne doivent pas être prises rigoureusement à la lettre. Quant aux *explications* de la science moderne, on sait assez qu'il s'en faut bien qu'elles aient soulevé le voile mystérieux qui couvre les secrets de la nature.

c) Mais les théologiens protestants rationalistes ont fait une merveilleuse découverte : « La croyance à l'existence
» des anges, parmi les Juifs, ne vient pas de la *révéla-*
» *tion* ; c'est une opinion empruntée à la religion de
» Zoroastre. Les sept anges qui, suivant Tobie (XII, 15),
» entourent le trône de Dieu, représentent évidemment
» les sept *Amschapsans* qui, suivant la doctrine de Zoroas-
» tre, sont préposés sur les génies supérieurs. Les Juifs
» eux-mêmes témoignent dans le Thalmud qu'ils ont

» apporté de Babylone les noms des anges : « *Nomina*
» *angelorum ascenderunt in manu Israëlis, ex Babylone.* »
(V. Lightfoot, p. 712).

Rép. Pour faire dériver de la religion de Zoroastre le dogme de l'existence des anges, il faut n'avoir jamais ouvert les livres de Moïse, ni les autres livres de l'Ancien Testament, écrits avant la captivité de Babylone, et avant que Zoroastre fût au monde, et qui sont remplis d'apparitions angéliques. Comment les Juifs auraient-ils puisé dans la religion persane leur doctrine sur les anges, eux qui se regardaient comme le seul peuple possesseur de la révélation divine, et qui nous ont laissé, dans les plus anciens monuments de leur littérature, des traces de leur croyance à l'existence des anges ? Il serait bien plus raisonnable, peut-être, de faire dériver, au contraire, la doctrine de Zoroastre sur les anges de la révélation judaïque elle-même, et de l'influence du séjour de Daniel à Babylone, à moins que l'on ne préfère la faire découler de cette *révélation primitive*, dont on retrouve partout, dans les anciennes croyances des peuples, des traces plus ou moins pures. Il n'est pas prouvé, le moins du monde, que les noms donnés aux anges dans les livres de Daniel et de Tobie, tels que Gabriel, Raphaël, Michaël, viennent du persan ou du chaldéen ; leur étymologie est évidemment hébraïque, et leurs noms s'expliquent suffisamment par la mission qu'ils avaient à remplir. — « Mais, est-ce qu'on parle hébreu dans le ciel? » — Non pas, mais l'ange parle à un homme, dans le langage des hommes, il se désigne par un nom qui exprime avec une parfaite justesse la mission qu'il est chargé de remplir, (*Gabriel,* l'homme de Dieu, le représentant de la puissance divine), et il se sert d'un terme hébraïque, parce que c'est à un juif qu'il parle. Quant à la citation rabbinique que l'érudition de Strauss a empruntée aux *Heures hébraïques* de Lightfoot, il est évident qu'il ne l'a pas comprise. Ces paroles veulent dire que c'est à *Babylone* et pendant la *captivité*, que les noms des anges Gabriel, Michaël, etc., ont été révélés au prophète Daniel, mais elles ne disent nullement qu'ils aient été empruntés à la doctrine de Zoroastre ; on les chercherait en vain dans les livres sacrés des Persans.

d) « Les théologiens se fondent sur les paroles expresses
» Jésus-Christ dans l'Evangile pour affirmer l'existence
» des anges ; mais il n'est pas prouvé, disent les rationa-
» listes protestants, qu'en parlant ainsi, Jésus-Christ
» croyait réellement que les anges existaient. Il ne parlait
» ainsi des *anges* et des *démons* que pour s'accommoder
» aux idées superstitieuses de l'époque dans laquelle il
» vivait,et aux préjugés du peuple juif, qu'il tolérait
» sagement, afin de se ménager les esprits, et d'atteindre
» plus sûrement le but principal qu'il se proposait,
» qui était de renverser le mosaïsme, et d'introduire
» dans la société les principes d'une morale plus par-
» faite. »

Rép. Il est clair qu'avec un pareil système d'interprétation, infiniment commode pour se débarrasser de tous les dogmes qui choquent l'incrédulité moderne, il n'y a plus rien de certain dans la révélation chrétienne : Jésus-Christ lui-même n'est plus qu'un hypocrite et un menteur, qui confirme les hommes dans l'erreur et dans le mensonge, au lieu de les instruire et de les éclairer; qui laisse entendre, par ses paroles, qu'il tient pour vrai ce qu'il sait intérieurement n'être que le produit des préjugés et de la superstition.

Il est évident, d'ailleurs que, pour le cas présent, ce système *d'accommodation,* (c'est ainsi qu'ils le désignent,) est inadmissible. Lorsque Jésus-Christ s'adresse aux Sadducéens, qui n'admettaient pas l'existence des anges (Matt. XXII, 30), ce ne pouvait être pour *s'accommoder* à leurs préjugés, qu'il leur déclare que, « *dans la résur-* » *rection, les hommes seront comme les anges de Dieu* » *dans le ciel.* » — Lorsque l'apôtre saint Paul, dans l'épître aux Hébreux, I, 2, établissant un long parallèle entre Jésus-Christ et les anges, dit que Jésus-Christ « *est* » *élevé au-dessus des anges* » et qu'il n'a pas pris, pour s'incarner, la nature « *des anges*, » etc., quand il dit (I. Cor. IV, 9) : que « *les Apôtres sont en spectacle pour* » *les anges et pour les hommes,* » etc, ; il aurait donc voulu dire que Jésus-Christ est élevé au-dessus de rien, d'une fiction poétique, qu'il n'a pas pris la nature de ce qui n'existe pas, que les Apôtres étaient en spectacle à ce qui n'a jamais existé, et n'existera jamais, etc. Il n'est réel-

lement pas permis de prêter à l'Apôtre un langage aussi souverainement absurde.

e) « En mettant de côté la théologie, il est certain, du » moins, dit Strauss, qu'une saine philosophie répugne » à admettre l'existence d'esprits purement *incorporels*, » d'esprits angéliques que Dieu aurait créés pour exé- » cuter ses ordres. Dieu étant *immanent* au monde, qui » est mû par son souffle, et produisant immédiatement » tout ce qui existe, n'a nul besoin de l'intervention des » anges, pour agir sur le monde. Ce n'est qu'autant qu'il » siége, comme un monarque isolé dans sa grandeur, » sur un trône reculé dans les hauteurs des cieux, qu'il » lui faut envoyer des anges ici-bas pour faire exécuter » sa volonté sur la terre. L'existence des anges est donc » contraire aux saines notions que la raison nous donne » sur la divinité et son action sur le monde. »

Rép. Il n'est aucunement nécessaire de se représenter entre le monde et l'Etre divin je ne sais quel abîme infranchissable à la divinité, par suite duquel Dieu ne pourrait agir sur le monde que par le moyen d'esprits intermédiaires; de pareilles absurdités appartiennent, non pas à l'orthodoxie chrétienne, mais bien à l'imagination burlesque de nos modernes critiques. Mais de ce que Dieu *n'ait pas besoin* des anges pour agir sur le monde, il ne s'ensuit pas qu'il *ne puisse* s'en servir. *Uti* et *indigere* ne sont pas complètement synonymes. Dieu *n'a pas besoin* du soleil pour éclairer le monde, de la pluie pour humecter la terre; il n'a *besoin* d'aucune créature, mais *il se* SERT de toutes, d'après les lois qu'il a établies dans sa profonde sagesse.

— « Mais, il est *inphilosophique* de se représenter un » *esprit fini* comme *absolument incorporel.* » — Descartes, qui a si rigoureusement démontré la distinction essentielle qui sépare les *êtres spirituels,* même finis, des *êtres corporels*, et la *possibilité* des premiers, doit être apparemment, pour notre critique allemand, un bien mince philosophe. — Nier l'immatérialité de l'âme, c'est nier sa *simplicité,* son *moi,* attesté par la conscience, c'est nier son *immortalité,* sa *persistance* après la dissolution du corps : mais est-ce que cela effraie notre critique?

f) « Mais, quand bien même on *supposerait l'existence*

» *des anges*, c'est toujours *Strauss* qui parle, les super-
» naturalistes n'en seraient pas plus avancés : ils ne
» pourraient se faire voir aux hommes, car ils appar-
» tiennent au monde des esprits, qui ne peut exercer
» d'action sur les sens. »

Rép. Toujours des assertions sans preuves : il faut bien jeter de la poudre aux yeux des ignorants. Je voudrais bien savoir comment *Strauss* s'y prendrait pour nous prouver que des *êtres purement spirituels* ne peuvent exercer d'action sur les sens. Est-ce que notre âme, toute spirituelle qu'elle est, n'agit pas sur le corps matériel qui lui est uni? et pourquoi des *esprits* plus *parfaits* encore ne seraient-ils pas doués de facultés plus puissantes, et ne pourraient-ils agir même sur des êtres matériels qui leur seraient étrangers, et se révéler ainsi aux sens de l'homme? avouons donc que l'argumentation du sophiste rationaliste n'est pas de force à ébranler le dogme si solidement établi de l'existence des anges.

2) On croira peut-être que Strauss est au bout de ses arguties : on se tromperait étrangement. — « Qu'il en
» soit, poursuit-il, ce qu'on voudra, de l'existence des
» anges, ce qui est certain du moins, c'est que les
» discours et la conduite que l'évangéliste attribue à
» l'ange Gabriel blessent la raison. Quoi! s'écrie Strauss
» plein d'une vertueuse indignation, lorsque Zacharie,
» concevant un doute suggéré par la surprise, et par une
» réflexion bien naturelle, demande un *signe*, l'ange
» lui en fait aussitôt un crime, et le punit en lui ôtant
» l'usage de la parole! Il faut avouer qu'une conduite
» aussi impérieuse convenait bien moins à un véritable
« envoyé céleste, qu'aux idées que se faisaient de ces
» êtres les Juifs d'alors. On ne trouverait pas, sur le sol
» du supernaturalisme, un autre exemple d'une aussi
» dure infliction. Abraham lui-même (*Gen*. XVII, 17)
» trouva la promesse divine incroyable jusqu'à en rire,
» et cela ne lui attire pas même un blâme. Marie fait
» exactement la même question que Zacharie, et ne reçoit
» aucune punition, ni aucun reproche; on a le droit de
» dire qu'une pareille inconséquence appartient, non
» pas à la conduite de Dieu, ou d'un esprit supérieur,
» mais aux idées que les Juifs s'en faisaient. »

Rép. Toutes ces critiques sont bien peu de choses, et les exemples d'Abraham et de Marie ne son pas applicables ici. Dieu, qui voit le fond des cœurs, et qui ne juge pas d'après ce qui paraît au-dehors, a pu découvrir, dans le cœur de Zacharie, quelque doute, quelque défiance coupable, qu'il n'a pas trouvé dans le cœur d'Abraham, bien moins encore dans celui de Marie; celle-ci n'avait conçu aucune défiance de la puissance divine, mais elle craignait que l'annonce qui lui était faite qu'elle deviendrait mère du Messie ne pût se concilier avec son vœu de virginité. Lorsque *Strauss* assure « qu'il n'y a pas, sur le » sol du surnaturalisme un autre exemple d'une aussi » dure infliction, » il oublie la punition bien plus rigoureuse de la femme de Loth, et celle de Moïse, puni si sévèrement pour une faute qui nous semble être si légère, sans parler des autres que nous pourrions citer encore. C'est que les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres.

Si l'ange punit Zacharie d'une manière qui nous semble rigoureuse, cette punition même est un effet et une preuve de la miséricorde divine. C'était une correction morale, qui dut apprendre à Zacharie à reconnaître et à surmonter son peu de foi. Il demande un *signe*, et un *signe* lui est donné, et sa punition même devient le gage de la vérité des promesses divines, et elle est adoucie et compensée bien au delà, par l'honneur insigne qui lui est conféré d'être le Père du Précurseur du Messie. En présence d'une telle espérance, il ne songeait guère à se plaindre de la légère punition qui confirmait les promesses de l'ange. — L'objection de Strauss repose, d'ailleurs, comme le remarque justement *Ebrard (Critique scientif.*, p. 220), sur une supposition entièrement fausse et inadmissible, à savoir que Dieu *doit* toujours punir *temporellement*, et d'une manière extérieure, des fautes égales par des châtiments égaux; or, rien de plus faux qu'une telle supposition, rien de plus opposé à l'expérience journalière et au cours ordinaire de la Providence, qui nous fait voir, tous les jours, certaines fautes légères punies, dès ici-bas, par des châtiments sévères, tandis que des crimes bien plus considérables restent complètement impunis. Or, pour-

quoi ce qui a lieu dans le *cours ordinaire* de la Providence n'aurait-il pas lieu également dans le *cours extraordinaire*? Laissons à la divine Providence ses secrets, et n'assayons pas de les percer avec les yeux de taupe de notre faible raison.

3) *Insuffisance de l'explication naturelle.* — « On ne » doit admettre en bonne logique l'explication surna» turelle d'un fait quelconque, qu'autant que toute » explication naturelle est impuissante à en donner la » raison; mais le docteur Paulus, dans sa *Vie de Jésus-* » *Christ*, a montré qu'il était possible de donner, de la » vision de Zacharie dans le temple, ainsi que des autres » faits de l'Evangile, une explication purement naturelle, » et qui exclut toute idée de miracle. Réfléchissant que » les auteurs des livres historiques écrivaient dans un » temps où la disposition dominante était d'assigner à » tout événement frappant une cause invisible et surna» turelle, il s'est appliqué, dans sa *Vie de Jésus*, à » distinguer soigneusement, dans leurs récits, le *fait* » *réel* du *jugement* qu'ils en portaient, à dégager le *fait* » *pur* des opinions des hommes et des temps, comme un » noyau de son enveloppe, à compléter le récit primitif » par la succession des circonstances accessoires, que le » narrateur lui-même, engagé dans la croyance au » surnaturel, a souvent négligé d'indiquer. » Nous allons donner un échantillon de son savoir-faire.

« Depuis longtemps, le pieux Zacharie désirait ardem» ment un fils qu'il pût, à l'exemple de la mère de » Samuël, consacrer à Dieu, et à ce Roi libérateur, alors » universellement attendu. Ce désir ne s'accomplit pas, » et, peu à peu, les années s'accumulaient, et amenaient » cet âge de la vie où la fécondité du mariage devient » un événement rare et exceptionnel. Enfin le jour arriva » où Zacharie dut se rendre à la ville sainte, pour y » remplir, à son tour, les fonctions sacerdotales. Le » sort voulut que ce fut à lui de présenter l'encens. Plein » de joie d'avoir à remplir une fonction si honorable, il » pénètre seul dans cette partie plus reculée du temple » que l'on nommait le *Saint*; il répand sur l'autel, avec » un saint respect, l'encens qu'il tient entre les mains, » et dont les nuages odoriférants remplissent toute l'en-

» ceinte, s'élevant vers le trône de Dieu, comme l'image
« symbolique de la prière. Il recule ensuite de quatre
» pas, afin de faire lui-même ce que faisait, hors du
» temple, la multitude assemblée, de prier. Son enthou-
» siasme religieux, surexcité par les circonstances
» extraordinaires où il se trouvait, le plonge dans une
» sorte de contemplation, de ravissement extatique, dans
» cet état extraordinaire où l'âme, même dans l'état de
» veille, absorbée dans ses propres impressions, prend
» pour des êtres réels des fantômes imaginaires qui
» flottent devant elle.

» La pensée secrète qui l'obsédait, le poursuivait
» depuis longtemps, le désir de voir cesser la stérilité de
» son mariage, s'empare alors de toutes les puissances
» de son âme, et devient une sorte d'idée fixe; il
» épanche aux pieds de Jéhova sa fervente prière. Au
» milieu de sa préoccupation, son regard se porte, par
» hasard, sur la droite de l'autel des parfums. Quelque
» lueur subite, quelque réverbération de lumière, put
» émouvoir son imagination. La fumée de l'encens qui
» s'élève, éclairée par les lampes des lustres, au milieu
» de la demi-obscurité du sanctuaire, présente à cette
» imagination exaltée des images fantastiques; il croit
» apercevoir une figure céleste, qui l'effraie d'abord,
» mais que, bientôt, il s'imagine entendre lui accorder
» l'accomplissement de ses désirs. Son épouse lui don-
» nera un fils, qui sera appelé *Jean,* ou le *don de Dieu.*
» Quelle joie, non-seulement pour lui, mais pour le
» peuple tout entier! Car cet enfant est appelé à de
» hautes destinées; il sera grand, devant le Seigneur, à
» l'exemple de Samson et de Samuel; il vivra en Naza-
» réen, il sera le Précurseur du Messie. Tous les désirs
» de son cœur prennent, pour lui, une voix intérieure,
» et il croit les entendre énoncer de la bouche d'un
» envoyé céleste.

» Mais, le souvenir de son âge avancé se présente tout
» à coup à l'esprit du prêtre, et lui inspire quelque doute
» sur l'accomplissement de ses désirs. Pieux jusqu'à
» l'excès, il se reproche ce doute involontaire; il se
» regarde comme un coupable, et se croit réprimandé
» de l'ange à ce sujet. Ici, une double supposition se

» présente. Ou bien, une attaque subite d'*apoplexie* paralyse, en effet, pour quelque temps, la langue du prêtre, qui reçoit ce mutisme comme une juste punition de son doute, jusqu'à ce qu'il retrouve la parole de nouveau, dans la joie qu'il éprouve lors de la circoncision de son fils, c'est l'explication de Kuinœl, dans son *Comment.* (*in h. l.*), ou bien plutôt, et c'est à cette dernière supposition que s'arrête *Paulus*, c'est Zacharie lui-même qui s'interdit l'usage de la parole : dans la persuasion que, d'après les paroles de l'ange, il ne lui était plus permis de parler, il n'ose pas même essayer de le faire, et se contente de s'exprimer par signe.

» Cependant, peu à peu, Zacharie sort de son ravissement extatique, et revient à lui-même ; mais il est hors d'état de distinguer les illusions de l'extase de la réalité. Tout rempli de trouble, d'espérance, et d'une religieuse frayeur, il sort du temple, et revient vers son épouse. Celle-ci devient une seconde Sara : dans la joie de son cœur, elle peut à peine croire aux signes de grossesse qu'elle remarque en elle, et attribue à la puissance divine la cessation de sa stérilité. »

Rép. Le docteur *Strauss* ne peut s'accommoder de cette manière de travestir l'Evangile : il remarque que l'état extatique décrit par le docteur Paulus ne serait, au fond, qu'une espèce d'hallucination, de folie passagère, et que rien n'autorise à supposer que Zacharie fût sujet à de pareils accès : il ajoute qu'en supposant même que de tels états extatiques puissent survenir dans quelques cas particuliers, il faut d'autres circonstances pour le provoquer que celles indiquées par le docteur rationaliste, et que l'encensement du temple ne pouvait pas mettre hors de lui-même un prêtre vieilli dans le service : nous croyons ces critiques parfaitement fondées.

L'explication du mutisme est encore, s'il est possible, moins satisfaisante. Supposera-t-on une attaque d'apoplexie ? Il est bien étonnant alors de voir Zacharie, malgré cette attaque, retourner chez lui, plein de santé et de vigueur, et ayant conservé assez de force pour que son désir de postérité s'accomplît ; et si la joie a pu lui délier la langue, cet effet aurait dû avoir lieu le jour de la naissance de son fils, et non au moment de la cir-

concision, époque où Zacharie devait être habitué à la possession de son enfant.

Préférera-t-on l'autre explication, d'après laquelle Zacharie ne parle pas parce qu'il croit ne pas devoir parler ? Mais cette explication fait une singulière violence au texte, en traduisant ces paroles : « *non poterat loqui,* » « il ne pouvait parler, » par celles-ci : « *il n'osait leur* » *parler ;* » et celles de l'ange : « *ecce eris mutus,* » « voilà » que tu seras muet, et ne pourras parler, » par celles-ci : « *tâche de te taire, n'essaie pas de parler, et fais semblant* » *d'être muet.* »

Enfin, la coïncidence exacte et précise de l'événement avec la prédiction, (que celle-ci ait été réelle ou imaginaire), offre encore ici quelque chose de merveilleux et de surnaturel ; et avec toutes ses explications forcées, *Paulus* ne parvient pas même au seul but qu'il se propose, qui est d'écarter le merveilleux à tout prix. Or, miracles pour miracles, nous préférons nous en tenir à ceux de l'Evangile.

Du reste, tous ceux qui ont quelque sentiment du vrai et du beau trouveront, sans doute, la noble, poétique et naïve simplicité du récit évangélique bien préférable à toutes ces explications forcées et contournées, à tous ces enjolivements romanesques, à toutes ces phrases vides et pompeuses, qui ne recouvrent qu'un ridicule travestissement, qu'une misérable et indigne caricature de l'Evangile, plus invraisemblable mille fois que les événements mêmes qu'elle prétend expliquer.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 5. « *Aux jours d'Hérode, roi de Judée.* » Le sceptre est sorti de Juda ; un étranger, un Iduméen, occupe le trône d'Israël ; le peuple de Dieu gémit sous l'oppression la plus dure ; la corruption est à son comble ; chacun sent le besoin d'un libérateur : c'est l'époque choisie de Dieu pour la venue du Messie, dont le Précurseur est annoncé. — « *Il y eut un prêtre, de la famille d'Abia.* » — La véritable noblesse du chrétien, c'est sa dignité d'enfant de Dieu....., ne la déshonorons pas par une conduite indigne : « *Gens sancta, regale sacerdotium ;* » — «*nommé*

» *Zacharie, et sa femme s'appelait Elisabeth.* » — *Zacharie, Elisabeth, mémoire* de Dieu....., *serment* de Dieu..... Ces noms indiquent que Dieu est fidèle à ses promesses.

v. 6. « *Ils étaient tous deux justes devant Dieu.* » — Rien n'est grand, que ce qui est grand devant Dieu : l'hypocrisie peut tromper les hommes, mais non celui qui pénètre le fond des cœurs :—« *marchant avec fidélité » dans les commandements et les ordonnances du Sei- » gneur.* » — Les *œuvres extérieures,* sans la charité, ne sont qu'une vaine hypocrisie, un airain sonnant... : l'*amour de Dieu,* s'il n'est que sur les lèvres, si les œuvres ne l'accompagnent, n'est qu'un odieux mensonge.—Belle et touchante image de deux époux chrétiens, marchant ensemble, d'un même pas, dans le chemin du ciel, s'excitant mutuellement au service de Dieu (Tob. VIII, 3). C'est la crainte de Dieu qui fait le bonheur des époux, la bénédiction du ménage. — Heureux les enfants qui appartiennent à une famille chrétienne, et qui sucent la piété avec le lait ! Les parents, qu'ils soient religieux ou irréligieux, élèvent d'ordinaire des enfants qui leur ressemblent.

v. 7. « *Ils n'avaient point d'enfants...* » Les enfants sont un don de Dieu, si on les élève chrétiennement : trop souvent, dans le cas contraire, ils deviennent la croix des parents. Les parents ne doivent désirer d'avoir des enfants que pour en faire de bons chrétiens, et perpétuer en eux leurs propres vertus.—« *Parce qu'Elisabeth » était stérile.* » — Dieu se plaît à éprouver les justes ; mais ces épreuves passagères, si on les reçoit avec soumission de la main de Dieu, préparent à des grâces plus abondantes.

v. 8, 9. « *Or, il arriva que Zacharie s'acquittant devant » Dieu des fonctions sacerdotales,* » etc. — Sainteté des fonctions sacerdotales. — C'est une heure bien précieuse que celle où le prêtre, montant au saint autel, comme le représentant du peuple qui lui est confié, présente à Dieu les vœux et les besoins de ses ouailles, et fait descendre sur son troupeau les bénédictions du ciel.

v. 9. « *Il lui échut par le sort d'entrer dans le temple du » Seigneur.* » — C'est dans le saint temple, dans la paix du sanctuaire, que Dieu nous communique ses lumières,

parle à notre cœur, et nous fait goûter les célestes consolations. — « *Pour y offrir l'encens.* » — L'encens est le symbole de la prière, qui s'élève vers le trône de Dieu comme un parfum d'agréable odeur....., mais il a besoin, pour plaire à Dieu, d'être offert par des mains pures.

v. 10. « *Toute la multitude du peuple était dehors, » priant.* » — Ce n'était pas un jour de fête, et cependant, le peuple était réuni en foule devant le vestibule du temple, pour la prière publique. Quelle leçon, et quelle confusion, pour les chrétiens de nos jours, qui désertent le temple de Dieu, le lieu de la prière publique! C'est un noble et touchant spectacle que de voir tout le troupeau, réuni à son pasteur, faisant monter ensemble, vers le trône de Dieu, leurs vœux et leurs prières!.... — Avantages de la prière commune. (Act. IX, 31). — Le peuple « *se tenait dehors,* » par respect, n'osant se permettre de pénétrer dans le sanctuaire, et de jeter les yeux, même de loin, sur l'autel des parfums. Quel respect, nous chrétiens, ne devons-nous pas avoir pour l'autel consacré par le sang de Jésus-Christ! Les chrétiens sont traités comme les enfants de la maison, pour lesquels il y a rien de caché..., aucun voile ne les sépare du sanctuaire; ils assistent, comme témoins, aux mystères les plus redoutables...; qu'il n'abusent pas de cette condescendance par une conduite peu respectueuse dans le lieu saint.

v. 11. « *Et un ange du Seigneur lui apparut.* » Les anges prennent part à tout ce qui concerne le salut des hommes. Les anges, dit S. Chrysostome, entourent l'autel pendant les saints mystères. Que la pensée de leur présence nous inspire un saint recueillement, une frayeur respectueuse.

v. 12. « *Zacharie, en le voyant, fut troublé, et la crainte » le saisit.* » Si le juste tremble devant un ange de Dieu, que deviendra le pécheur, l'impie, lorsqu'il paraîtra devant le souverain juge entouré de l'armée innombrable des esprits célestes?

v. 13. « *Ta prière a été exaucée.* » Que la prière est puissante sur le cœur de Dieu!... Tôt ou tard, elle finit par en triompher. — « *Elisabeth, ton épouse, enfantera » un fils.* » — Zacharie avait prié pour la venue du Messie;

il obtient d'être le père du Précurseur... Dieu donne plus qu'on ne lui demande.

v. 14. « *Beaucoup se réjouiront de sa naissance.* » La nativité de S. Jean-Baptiste est encore aujourd'hui, pour les chrétiens, un sujet de joie et d'allégresse. Les cœurs nobles et vertueux aiment à se réjouir du bonheur des autres. La source la plus sûre de la joie véritable, c'est la religion.

v. 15. « *Il sera grand devant le Seigneur.* »—Grandeur de S. Jean-Baptiste, *a*) par sa *sanctification* dans le sein de sa mère; *b*) par ses *vertus*...: humilité profonde, pureté angélique, vie mortifiée et pénitente, amour de la solitude et de la prière, zèle ardent pour le salut des âmes, etc., *c*) par son *ministère*; il est le dernier des prophètes de l'Ancien Testament, le Précurseur du Messie, etc.; *d*) par son *martyre*; *e*) par les *éloges* du Sauveur, qui l'a proclamé le plus grand des enfants des enfants des hommes. — « *Il ne boira ni vin, ni liqueur » fermentée.* » — La mortification, qui domine et soumet à l'esprit la nature corrompue, est la première condition de la véritable sainteté, de la véritable grandeur. Le prédicateur doit faire le premier ce qu'il enseigne aux autres. Malheur à celui dont les exemples démentent les paroles.

v. 16. « *Et il convertira nombre d'enfants d'Israël*, etc., » *afin qu'il unisse les cœurs des pères à ceux des fils.* » — C'est une triste expérience, acquise par l'histoire, que les races dégénèrent, que les générations se détériorent de plus en plus: « *Ætas parentum pejor avis tulit nos » nequiores, mox daturos progeniem vitiosiorem.* » — On ne peut prendre part à la justification de Jésus-Christ sans une conversion véritable et sincère.

v. 17. « *Et il marchera devant lui, dans l'esprit et la » vertu d'Elie.* » — Rapports de S. Jean avec Elie. — 1) Il lui ressemble, *a*) par son genre de vie pauvre et austère, *b*) par son zèle ardent et indomptable; — 2) il en diffère, en ce qu'il n'a pas fait de miracles: il ne devait pas obscurcir la gloire de celui à qui il venait préparer les voies.

v. 18. « *Zacharie dit: Comment saurai-je cela?* » — Les justes eux-mêmes ont leurs heures de faiblesse, où ils paient leur dette à l'humanité. Dieu permet les imper-

fections dans les saints, pour les affermir dans l'humilité, et pour consoler les faibles.—« *Je suis vieux, et ma femme » est avancée en âge.* » Défiance criminelle de la puissance divine. — Dieu peut faire beaucoup plus que nous ne pouvons comprendre (Ephes. XXX, 20). — Le cœur de l'homme flotte sans cesse entre la présomption et la défiance.

v. 19. « *Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu.* » — Dignité de l'archange Gabriel, sa place auprès du trône de Dieu, son nom mystérieux, (*force* de Dieu, ou, suivant d'autres, *lien* de Dieu, ange de l'alliance). Il est l'ambassadeur privilégié du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption. Les esprits évangéliques prennent la part la plus intime au royaume de Dieu. — Sur la terre, le prêtre doit, à l'exemple de l'ange, ne jamais quitter la présence de Dieu, alors même que sa vocation l'appelle au milieu des hommes. (Mal. II, 17). — Les esprits célestes, qui entourent le trône de Dieu, deviennent les serviteurs de l'homme... Apprenons à apprécier la dignité du chrétien, la grandeur de notre âme, qui est de la même nature que les esprits angéliques, et qui doit un jour partager leur sort.

v. 20. « *Et voilà que tu seras muet.* » Que la justice de Dieu est sévère et redoutable! S'il punit si rigoureusement une seule faute légère, comment nous traitera-t-il, nous qui avons à nous reprocher des fautes si nombreuses et si considérables? — « *Præveni illum; si non vis ut te » puniat, te puni* » (S. Aug.) — La langue est coupable, c'est elle qui est punie. — Si Dieu nous punissait de mutisme toutes les fois que nous péchons de la langue, nous serions souvent muets. — « *Parce que tu n'as point cru » à mes paroles, qui s'accompliront en leurs temps.* » — Rien ne peut empêcher les desseins de Dieu de s'accomplir.

v. 23. « *Et lorsque les jours de son office furent accom- » plis, il s'en alla à sa maison.* » — La place du pasteur des âmes, c'est son église, ou la solitude de son presbytère : il est toujours déplacé dans les réunions tumultueuses du monde.

v. 24. « *Et elle se tenait cachée pendant cinq mois.* » — Les grandes grâces demandent un grand recueillement pour être goûtées à loisir et dans le silence, et pour

envoyer au ciel nos remercîments du fond de la retraite. (Boss). — Nous devons cacher les grâces extraordinaires que nous recevons du ciel, à moins que la nécessité ou la gloire de Dieu ne nous oblige à les découvrir.

v. 25. « *C'est le Seigneur qui a fait cela pour moi, au » jour où il m'a regardée pour me délivrer de mon » opprobre.* — Dieu délivre ceux qu'il aime d'une manière ou d'une autre. C'est à nous d'attendre son heure avec confiance, et de lui laisser le choix de notre sort.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. ANNONCIATION DE LA NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

I. Circonstances de cette annonciation.

1) Elle est faite à un *homme juste* devant Dieu et devant les hommes ; *Erant justi ambo, etc.* » — Pour recevoir les faveurs divines, il faut les mériter par le fidèle accomplissement de la loi divine. Heureux les enfants qui peuvent sucer la piété avec le lait, et qui ne voient dans leur famille que l'exemple de toutes les vertus ; — 2) Contre *toute attente* et toute *vraisemblance : Non erat illis filius, eo quod Elisabeth erat sterilis, et ambo processissent, etc.* » — C'est quand il *n'y a plus d'espoir*, que Dieu se plaît à nous secourir et à signaler la force de son bras, afin qu'on ne s'attribue pas à soi-même ce qui vient de lui ; — 3) Tandis que Zacharie est *occupé aux saintes fonctions du ministère sacerdotal ;* « *Cum sacerdotio » fungeretur in ordine vicis suæ, antè Deum.* » — Puissance de la prière qui pénètre jusqu'au trône de Dieu, et à laquelle il ne peut pas résister. — 4) Par le *ministère d'un ange ;* « *apparuit illi angelus » Domini.* » Les anges s'intéressent à notre salut, sont les intermédiaires entre le ciel et la terre ; c'est par eux que Dieu reçoit nos prières et qu'il répand sur nous ses faveurs.

II. Discours de l'Ange.

1) Il *dissipe les frayeurs* de Zacharie, et entr'ouvre devant lui les plus hautes espérances ; « *Ne timeas, Zacharia, quoniam exaudita » est deprecatio tua, etc.* » Quelles magnifiques espérances la foi ne fait-elle pas aussi luire devant nos yeux ? — 2) Il lui *promet un fils* qui, précurseur du Messie, doit être pour tout le peuple un *sujet d'allégresse ;* « *Pariet tibi filium..., erit gaudium tibi et exultatio, et » multi in nativitate ejus gaudebunt.* » Réjouissons-nous de ce que Dieu nous a envoyé un Sauveur. — 3) Ce fils doit être un *modèle admirable* de sainteté et d'abnégation : « *Erit magnus coram Domino, » vinum et siceram non bibet,... Spiritu Sancto replebitur ex utero » matris suæ.....* » — Si nous sommes appelés au ministère sacerdotal, imitons la sainteté de saint Jean-Baptiste, prêchant par ses exemples plus encore que par ses paroles. — 4) Il *doit convertir* les

Juifs, et les ramener à Dieu par la pénitence : « *Ut convertat corda » patrum in filios..., parare Domino plebem perfectam.* » Et nous aussi, nous sommes appelés à convertir les âmes, à établir et à étendre sur la terre le règne de Jésus-Christ..... Consacrons avec joie notre vie à ce noble ministère.

III. Conduite de Zacharie.

La promesse de l'ange n'est pas reçue par Zacharie avec la foi convenable ; sa défiance 1) *est manifestée* par la demande d'un signe : « *Dixit Zacharias : undè hoc sciam?* » 2) *a sa source* dans la faiblesse de son intelligence, qui n'a pas d'assez hautes idées de la Toute-Puissance divine : « *Ego enim sum senex, et uxor mea processit in » diebus suis...* ; » 3) *est punie* sévèrement par la justice divine : « *Ecce eris tacens..... eo quod non credidisti, etc.* » Le manque de foi et de confiance tarit les sources de la grâce... ; apprenons, de l'exemple de Zacharie, à mettre en Dieu une confiance inébranlable.

IV. Accomplissement.

1) *Premier accomplissement* dans la punition même de Zacharie, qui sert de *signe* et de *preuve* de la vérité des promesses divines : « *Ecce eris tacens...* » — 2) *Dernier* et entier *accomplissement* lorsque les signes de la grossesse d'Elisabeth commencent à se révéler : « *Post hos autem dies concepit Elisabeth uxor ejus.* » Dieu est fidèle à sa promesse... ; le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront point.

B. DESTINATION DE SAINT JEAN, D'APRÈS LES PAROLES DE L'ANGE.

I. Dans sa personne, il doit être le dernier Prophète de l'ancienne alliance.

1) Issu d'une famille sacerdotale, fruit tardif et inespéré d'une union stérile..., enfant de prière..., saint Jean doit être, après 400 ans d'interruption et de délaissement, le *dernier prophète* envoyé au peuple de Dieu (v. 5-7). — 2) Il est annoncé....., dans le temple...., par un ange (v. 11), qui effraie et rassure (v. 11 et 12), récompense et punit (v. 19, 20); manifestation de la bonté et de la miséricorde, et en même temps, de la sainteté et de la justice divine. — 3) Voué à une vie d'abnégation et de pénitence, rempli de l'Esprit-Saint dès le ventre de sa mère.... (v. 15), élevé dans la solitude du désert, il retracera dans sa propre personne, à l'exemple des prophètes de l'ancienne loi, les vertus austères qu'il doit prêcher aux autres.

II. Par sa mission, il doit être le Précurseur du Messie, l'Introducteur, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans le royaume messianique.

1) Quelque austère, quelque sévère que soit son apparition au milieu des Juifs, elle doit être pour eux un grand sujet de joie, en leur annonçant la bonne nouvelle de la venue du Rédempteur (v. 14);

aussi son nom (*Jean*, don de Dieu), indique-t-il la réconciliation avec le ciel, et le don fait aux hommes de la grâce divine (v. 13). C'est ainsi que les amertumes de la pénitence recouvrent et cachent les douces consolations de la grâce. — 2) Il ne prêche la pénitence que pour préparer les cœurs à la vie nouvelle qui doit les réconcilier avec Dieu (v. 16, 17).

C. SAINT JEAN, MODÈLE DE L'HOMME APOSTOLIQUE.

I. Jean-Baptiste nous en offre, en sa personne, toutes les vertus.

L'homme apostolique doit, à son exemple, 1) se *préparer* à son sublime ministère par une vie de retraite et de prière...; 2) ne *se proposer* d'autre but que la gloire de Dieu, la conversion des pécheurs, le salut des âmes : « *Ut convertat corda patrum in filios...; parare* » *Domino plebem perfectam...* ; » 3) *pratiquer* lui-même la pénitence, et les vertus qu'il est obligé de prêcher aux autres : « *Vinum et* » *siceram non bibet* ; » 4) se *laisser diriger* par l'Esprit-Saint, et non par les conseils d'une sagesse toute humaine : « *Spiritu Sancto reple-* » *bitur;* » 5) *s'appliquer* à son ministère avec un zèle et un courage inébranlable, capable de vaincre tous les obstacles : « *Præcedet in* » *spiritu et virtute Eliæ.* »

II. Il nous fait connaître également les bénédictions qui lui sont réservées.

Ces bénédictions consistent, 1) dans les *mérites* que recueille l'homme apostolique, et la *grande récompense* qui l'attend dans le ciel : « *Erit magnus coram Domino.....* » 2) Dans les *succès* et les *consolations* d'un ministère béni de Dieu : « *Multos filiorum Israël* » *convertet ad Dominum.* » 3) Dans la *joie* qu'il procure à l'Eglise, et les *bienfaits* qu'il répand : « *Erit gaudium et exultatio... multi* » *in nativitate ejus gaudebunt.....* »

§ III.

AMBASSADE DE L'ANGE GABRIEL A MARIE. — INCARNATION DU FILS DE DIEU.

(Nazareth. — 25 mars, 5e année avant l'ère chrétienne.)

(Luc, 1, 26-36. — *Evangile de la fête de l'Ann. de la Sainte Vierge.*)

L'ambassade céleste faite à Zacharie et la conception merveilleuse de Jean-Baptiste étaient le prélude d'une ambassade plus importante, d'une conception bien autrement merveilleuse : le moment fixé de toute éternité pour l'incarnation du Verbe, qui devait sauver le genre

humain, était arrivé. « *Au sixième mois* » de la grossesse d'Elisabeth, « *l'ange Gabriel* » le même qui apparut à Daniel et à Zacharie, et à qui, comme nous l'avons déjà remarqué, semblent être confiées toutes les missions qui concernent l'Incarnation du Fils de Dieu, « *fut envoyé de* » *Dieu,* » non vers les palais somptueux des rois et des puissants de la terre, mais « *dans la ville de Galilée* (*a*) » *appelée Nazareth* (*b*), » ville petite et obscure d'une pro-

---

26. In mense autem sexto, missus est Angelus Gabriel à Deo, in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth.

(*a*) Depuis le retour de la captivité, la Palestine se trouvait divisée en quatre contrées principales : 1° la *Judée,* 2° la *Samarie,* 3° la *Galilée;* toutes trois à l'ouest et en deçà du Jourdain ; et 4° la *Pérée*, à l'est, et au delà du Jourdain. La *Galilée,* de l'hébreux *Galil,* cercle, *district*, était située à l'occident, le long du lac de Génézareth et du Jourdain : composée de montagnes au nord, et d'une grande plaine au midi, elle se subdivisait en haute et basse Galilée. Ses principales villes étaient *Tibériade,* capitale, *Séphoris*, qui le fut ensuite, Dair, Capharnaüm, Bethsaïde, Cana, Naïm, Ptolémaïde, maintenant Saint-Jean-d'Acre. Sa longueur, du nord au midi, était d'environ vingt lieues ; sa largeur, de l'est à l'ouest, de neuf à onze lieues. Elle était très-fertile et très-peuplée, mais ses habitants, reconnaissables par leur langage corrompu et leur mauvaise prononciation, et qui, par suite de leur situation, avaient des relations plus fréquentes avec les peuples idolâtres qui les entouraient, étaient méprisés des autres Juifs.

(*b*) La ville de *Nazareth*, qui joue un si grand rôle dans le Nouveau Testament, et qui fut pendant trente ans la demeure habituelle de Jésus et de la Sainte Famille, était, en elle-même, très-insignifiante. « Est-ce que » quelque chose de bon peut venir de Nazareth? » demandait Nathanaël. (Jo. I, 40.) Elle n'est pas nommée une seule fois dans l'Ancien Testament. Elle était située dans la tribu de Zabulon, sur le penchant d'une colline, à quelques milles du mont Thabor. Son nom dérive de *Netser,* rejeton, parce qu'il y croissait beaucoup d'arbres.

« Nazareth, dit M. Renan, était une petite ville située dans un pli de » terrain largement ouvert au sommet du groupe de montagnes qui forme » au nord la plaine d'Esdrelon. La population est maintenant de trois à qua- » tre mille âmes, (dont douze cents catholiques latins), et elle peut n'avoir » pas beaucoup varié. Selon Josèphe (A. J. III, 3, 8), le plus petit bourg de » Galilée avait plus de mille habitants. Le froid y est vif en hiver, et le cli- » mat fort salubre. La ville, comme à cette époque toutes les bourgades » juives, était un amas de cases bâties sans style, et devait présenter cet » aspect sec et pauvre qu'offrent les villages dans les pays sémitiques. Les » maisons, à ce qu'il semble, ne différaient pas beaucoup de ces cubes de » pierres, sans élégance extérieure ni intérieure, qui couvrent aujourd'hui » les parties les plus riches du Liban, et qui, mêlés aux vignes et aux » figuiers, ne laissent pas d'être fort agréables. Les environs, d'ailleurs, » sont charmants, et nul endroit du monde ne fut si bien fait pour les » rêves de l'absolu bonheur. Même de nos jours, Nazareth est encore un » délicieux séjour, le seul endroit, peut-être, de la Palestine, où l'âme se

vince méprisée, « *à une Vierge fiancée* (c) *à un homme*,

27. Ad virginem desponsatam viro, cui

» sente un peu soulagée du fardeau qui l'oppresse au milieu de cette déso-
» lation sans égale. La population est aimable et souriante, les jardins sont
» frais et verts. Antonin, martyr (*Itiner.*, § 5), à la fin du VI[e] siècle, fait
» un tableau enchanteur de la fertilité des environs, qu'il compare au pa-
» radis. La fontaine, où se concentraient autrefois la vie et la gaieté de la
» petite ville, est détruite; ses canaux crevassés ne donnent plus qu'une eau
» trouble; mais, la beauté des femmes qui s'y rassemblent le soir, cette
» beauté, qui était déjà remarquée au VI[e] siècle, et, où l'on voyait un don
» de la Vierge Marie (Ant. mart., 5), s'est conservée d'une manière frap-
» pante. C'est le type syrien dans toute sa grâce pleine de langueur. A part
» quelque chose de sordide et de repoussant que l'islamisme porte partout
» avec lui, la ville de Nazareth, au temps de Jésus, ne différait peut-être
» pas beaucoup de ce qu'elle est aujourd'hui. Les rues où il jouait enfant,
» nous les voyons dans ces sentiers pierreux ou ces petits carrefours qui
» séparent les cases. La maison de Joseph ressemblait beaucoup, sans doute,
» à ces pauvres boutiques, éclairées par la porte, servant à la fois d'étable,
» de cuisine, de chambre à coucher, ayant pour ameublement une natte,
» quelques coussins à terre, un ou deux vases d'argile et un coffre peint.

» L'horizon de la ville est étroit; mais si l'on monte quelque peu, et que
» l'on atteigne le plateau fouetté d'une brise perpétuelle qui domine les
» plus hautes maisons, la perspective est splendide. » (*Vie de Jésus*, par Renan, p. 215.)

C'est dans cette ville qu'était située la modeste maison que la Sainte Vierge avait eue du patrimoine de sainte Anne. Elle avait deux parties, dont la première était ce corps de bâtiment connu sous le nom de *Santa casa*, et qui, selon la tradition, a été transporté par les anges à Lorette, et dont la seconde est une grotte creusée dans le rocher, et où l'on descend, ainsi que dans une cave, par une ouverture et un escalier de dix-sept marches. Un grand nombre de témoignages authentiques établissent que ce fut là que l'ange Gabriel apparut à la Sainte Vierge. On en a fait une chapelle souterraine, au-dessus de laquelle s'élève l'Eglise de l'Annonciation desservie par une communauté de Franciscains. On montre encore à Nazareth l'endroit où était l'atelier de saint Joseph, aujourd'hui converti en chapelle, la fontaine de Marie, où la Sainte Vierge venait puiser de l'eau; enfin, à quelque distance de la ville, le rocher du haut duquel les compatriotes du Sauveur voulurent le précipiter.

(c) Le mot *desponsata* signifie-t-il *fiancée* ou *mariée?* La Sainte-Vierge était-elle *mariée* ou seulement *fiancée* à S. Joseph, lorsqu'elle reçut la visite de l'ange? La force du mot grec μεμνηστευμένη et du mot latin *desponsata*, qui signifient proprement *être fiancée*, les expressions de S. Matthieu (I, 26) : *Accepit conjugem suam*, « et il l'a prise pour épouse, » qui ne peuvent signifier que la célébration même du mariage, nous portent à admettre à la suite du plus grand nombre des interprètes, que Marie était simplement *fiancée* à Joseph, lors du message angélique, et que la cérémonie du mariage n'eut lieu qu'après le songe surnaturel de Joseph. — On objecte contre ce sentiment : 1° que l'évangéliste donne à S. Joseph le nom d'époux de Marie, « *Viro cui nomen Joseph;* », mais, il est constant que parmi les Juifs, les fiancés se donnaient le nom d'époux et d'épouses; 2° que, dans notre hypothèse, l'honneur de la Mère de Dieu n'aurait pas été suffi-

samment à couvert : mais, outre que la fiancée chez les Juifs, était à la fois sous la surveillance de la famille et de son époux, la divine Providence n'était-elle pas assez puissante pour mettre à couvert l'honneur de Marie ? — « *Non minùs intererat*, dit à ce sujet le P. Patruzzi, *consultum esse mysterio, quo Virgo conceperat, quàm ipsius Virginis honori. Atqui,* » *mysterio huic magis consultum crederem, si conceptus Virginis innotuit antè ejus deductionem in domum Josephi; namque, hoc pacto,* » *non unus Joseph, sed et parentes cœterique Mariæ familiares rei* » *totius testes fuissent.* »

On trouvera peut-être quelque utilité à connaître quelles étaient à cette époque les usages des Juifs par rapport aux *fiançailles* et au *mariage*. Les filles juives, avant leur mariage, ne paraissaient pas en public : elles étaient désignées sous le nom d'*almah* (vierge cachée, enfermée). Le mari donnait la dot à l'épouse, et semblait, en quelque sorte, acheter celle qu'il devait épouser : aussi les femmes étaient-elles généralement regardées et traitées comme des servantes, bien que, parfois, elles parvinssent à dominer leurs maris (Jahn). C'est à l'établissement du christianisme qu'elles doivent leur affranchissement, leur dignité, et l'honneur accordé à leur sexe.

Les fiançailles se faisaient, ou par *écrit*, ou par une *pièce d'argent* que l'on donnait à sa fiancée La promesse par une *pièce d'argent* et sans écrit se faisait en présence de témoins : le jeune homme disait à sa fiancée : « Recevez cet argent pour gage que vous deviendrez mon épouse. » Les fiançailles donnaient aux jeunes gens la liberté de se voir, ce qui ne leur était pas permis auparavant. Si, durant ce temps, la fiancée tombait dans quelque faute contre la fidélité qu'elle devait à son fiancé, elle était traitée comme adultère, et condamnée à être lapidée.

On laissait d'ordinaire un intervalle de plusieurs mois entre les fiançailles et la cérémonie du mariage, mais le mariage était *ratifié* (*ratum*), et les fiancés se donnaient mutuellement le nom d'époux et d'épouses. Si, ensuite, le fiancé ne voulait pas se marier, il était obligé de donner à sa fiancée une *lettre de divorce*, « *libellum repudii* »

Lorsque le jour fixé pour les noces était arrivé, l'épouse, après s'être baignée, se revêtait de ses ornements les plus précieux, et se ceignait la tête d'une couronne. Sur le soir, l'époux, revêtu de ses habits de fête, accompagné de jeunes gens de son âge, avec des instruments de musique, et portant des lampes à la main, allait chercher l'épouse qui était également escortée de ses compagnes, et la conduisait dans la maison de son père. Alors commençait le repas des noces ; les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe n'étaient point ensemble pêle-mêle, mais se réunissaient et mangeaient dans des appartements séparés.

On ne voit pas que leurs mariages fussent revêtus d'aucune cérémonie religieuse, si ce n'est de la bénédiction et des prières du père de famille. Voici ce que nous lisons dans le livre de Tobie : « Raguel, prenant la main » droite de sa fille, la mit dans la main droite de Tobie, et lui dit : Que » le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, que lui-même » vous unisse, et qu'il verse sur vous ses bénédictions. » Tout se passait entre les parents et les amis, sans que l'on vînt au temple, que l'on offrît de sacrifice, ou que l'on fît venir les prêtres. Quand le repas et les divertissements étaient terminés, l'épouse, toujours voilée des pieds à la tête, était conduite solennellement dans la chambre nuptiale.

De tous ces usages, nous ne devons admettre, à l'égard de Marie et de Joseph, que ce qui fut en rapport avec l'âge avancé de l'époux, et la sainteté de leur union toute virginale, telle qu'elle était arrêtée dans les desseins de Dieu.

» *nommé Joseph* (*d*), *de la maison de David*, *et Marie* » (Mirjam, *Souveraine*, *Etoile de la mer*), *était le nom* » *de la Vierge.* » Dieu, qui se soucie peu de satisfaire notre vaine curiosité, a permis que les livres saints ne nous apprissent que très-peu de choses sur la Mère du Sauveur. L'Eglise nous enseigne que, par sa *Conception Immaculée*, elle fut exempte de la souillure originelle, commun héritage des enfants d'Adam (*e*). Une tradition constante lui donne pour parents *Joachim* ou *Héli*, et *Anne*, de la race d'Aaron; et alliée d'Elisabeth, épouse de Zacharie; elle nous apprend également qu'elle fut offerte à Dieu, et élevée dans le temple, dès l'âge de trois ans, probablement par la protection et sous la surveillance de prêtre Zacharie (*f*). Sans doute, elle faisait partie de ces *diaconesses* dont parlent les livres de Moïse (*Exod.*, XXXVIII, 8; *Jug.*, II, 39; I, *Reg.*, II, 22), qui étaient consacrées au service du temple, et qui, suivant l'indication de Josèphe (*Ant.* V, 10, 1), en assez grand nombre, et

---

nomen erat Joseph, de domo David, et nomen virginis, Maria.

(*d*) Pourquoi la Providence voulut-elle que S. Joseph fût le *fiancé*, puis l'*époux* de la Sainte-Vierge? 1° Pour protéger l'honneur de Marie et de Jésus-Christ, « *Virginis tàm verecundiæ parcitur, quàm famæ provi-* » *detur.* » (S. Bern.) 2° Pour procurer à Marie un aide et un protecteur au milieu des difficiles épreuves qui l'attendaient dans les lointains voyages qu'elle devait entreprendre. (S. Jér.)

(*e*) « Auctoritate Domini nostri Jesu Christi, beatorum apostolorum Petri » et Pauli, ac Nostrâ, declaramus : doctrinam quæ tenet beatissimam » Virginem Mariam in primo instanti suæ conceptionis fuisse, singulari » omnipotentis Dei gratiâ et privilegio, intuitu meritorum Christi Jesu » Salvatoris humani generis, ab omni originalis culpæ labe præservatam, » immunem esse a Deo revelatam, adque idcircò ad omnibus fidelibus firmi- » ter constanterque credendam. » (Bulle de S. S. Pie IX, du 8 déc. 1854.)

(*f*) La tradition, formelle sur ce fait historique, était tellement établie, en Orient, dès le VIe siècle, que Mahomet lui-même crut devoir l'enregistrer : « Parle de Mirjam, dit le Koran. Raconte de quelle manière elle quitte » ses parents, comme elle alla vers l'Orient du temple, et se couvrit le » visage d'un voile, qui la déroba à leurs regards. » (Koran, ch. XIX, v. 16, d'après l'abbé Darras, *Hist. de N. S. J.-C.*, I, p. 153). « Le temple de » Zorobabel, ajoute-t-il, après la restauration d'Hérode, avait un quartier » spécialement affecté à l'usage des femmes, isolé par des clôtures, avec » deux portes, l'une ouvrant sur la ville, l'autre sur le temple. » (Josèphe, *de Bell. Jud.*, v. c. 14 et 16.) C'est dans cet asile de prière, de recueillement et de saints labeurs que s'écoulèrent, sous le regard des anges, les premières années de l'humble Marie.

obligées à la virginité, « *vivaient devant la porte du tabernacle du Seigneur.* » Lorsque Marie eut atteint l'âge de sa majorité, qui avait lieu, alors, chez les Juifs, après douze ans accomplis, Zacharie confia de nouveau la jeune Vierge à ses parents de Nazareth, afin qu'on la mariât, suivant l'usage des Juifs, qui regardaient le célibat et la stérilité comme un opprobre. Comme descendante de la race royale de David, héritière de la souche d'où elle sortait, Marie devait, selon la loi, se marier avec Joseph qui était son plus proche parent, descendant, comme elle, de David, mais par Salomon, et non par Nathan. Joseph était un simple charpentier (τεκτων), natif de Bethléem, mais résidant alors, ainsi que Marie, à Nazareth; ils cherchaient à se dérober, par leur obscurité et leur éloignement de Jérusalem, et de Bethléem, leur patrie primitive, aux regards soupçonneux du cruel Hérode.

Il convenait que l'œuvre de la rédemption, ce chef-d'œuvre de la toute-puissance, de la sagesse et de la miséricorde divine, fût, non-seulement prédite longtemps d'avance par les prophètes inspirés de Dieu, mais encore spécialement annoncée par un envoyé céleste. Dieu, qui respecte toujours la liberté humaine, tout en la faisant servir à ses desseins éternels, voulut que Marie coopérât librement à ce grand œuvre, et que le salut des hommes fût lié à son consentement; comme une autre Eve, elle devait décider du sort du genre humain tout entier, et devenir la véritable *mère des vivants*. L'ange Gabriel, le même qui apparut à Daniel et à Zacharie, fut encore choisi pour cette ambassade: celui qui avait apporté la *promesse,* devait aussi en annoncer *l'accomplissement*. C'est quelque temps après les fiançailles de Joseph, et avant qu'elle fût conduite dans la maison de son époux, qu'eut lieu, le 25 mars de l'an de Rome 750, 5[e] année av. l'ère chrétienne, l'ambassade de l'ange Gabriel à Marie.

L'envoyé céleste se présente devant la jeune Vierge, retirée sans doute alors dans sa chambre solitaire, « *Virginitas fugitans publica, latibulis gaudens* » (S. Bern.), et répandant ses prières devant Dieu pour lui demander, dans toute la ferveur de son âme, la venue prochaine du Libérateur si impatiemment attendu; il s'offre à ses

regards sous l'apparence d'un jeune homme d'une beauté éclatante et resplendissant de lumière, et l'aborde avec les marques de la vénération la plus respectueuse : « *Et » l'ange, venant vers elle,* » lui dit : « *Je vous salue* (*g*), *ô » pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes » bénie entre toutes les femmes.* » Quelle différence, pour le ton et pour l'expression, entre le discours que l'ange adresse à Zacharie et celui qu'il adresse à Marie ! Dans le premier discours, on voit un ambassadeur du Très-Haut, qui parle à un simple mortel d'un ton de maître et avec empire ; ici, on dirait un sujet qui s'adresse respectueusement à sa souveraine. Il commence par lui rendre ses hommages, puis il expose ses titres de grandeur : *a*) par rapport à elle-même : elle est « *pleine de grâces,* » comblée de toutes les faveurs divines, sainte, pure et sans tache, pourvue, non de toutes les grâces possibles, mais, à un degré plus élevé que toute autre créature, des grâces essentielles, des dons surnaturels, que le Saint-Esprit répand dans le cœur des justes (*h*) : pour la rendre digne de la haute distinction de la maternité divine, à laquelle il l'a destinée, Dieu a épuisé envers Marie tous ses trésors, et lui a donné, disent les saints Pères, la *plénitude* des grâces que ses autres favoris ne reçoivent que *partiellement ;* mais aussi, si personne n'a reçu plus de grâces que Marie, personne, non plus, n'y a coopéré plus fidèlement. — *b*) Par rapport à Dieu : « *le Seigneur,* » lui dit l'ange, « *est avec vous* (*i*), » il vous

---

28. « Et ingressus Angelus ad eam, dixit : Ave, gratiâ plena; » Dominus tecum ; benedicta tu in mulieribus. »

(*g*) « *Je vous salue,* » gr. χαῖρε, proprement « *réjouissez-vous,* » c'est une heureuse nouvelle que je vous apporte : ce mot était la formule de salutation usitée parmi les Grecs. Il est probable que l'ange se sera servi de la formule ordinaire de salut en usage parmi les Hébreux, et conservée dans l'ancienne traduction syriaque : « *Schalom lach*, la paix soit avec vous. »

(*h*) *Spiritus Sanctus in Virginem descendit cum omnibus suis essentialibus virtutibus.* (Pseudo. Athan. hom. de deiparâ).

(*i*) C'était un salut familier chez les Juifs (Ruth., XXIV, 1. Parall. XI, 1. ROIS, XVII 17) ; et souvent, une assurance particulière de la protection divine (Gen. XXVI, 1, 28. Jos. I, 5. Jug. VI, 12. Act. Ap. XVIII, 10) ; mais ici, ces paroles ont un sens plus élevé et particulier à Marie.

aime, il vous protége, il habite dans votre cœur, il vous est uni par les liens de l'amour et de la grâce ; c'est son esprit qui dirige toutes vos actions, toutes vos affections, toutes vos pensées. — *c*) Par rapport au reste des hommes : elle est « *bénie entre toutes les femmes,* » choisie entre toutes, élevée au-dessus de toutes, comblée, plus que toutes, des faveurs et des bénédictions divines, entièrement exempte de la malédiction du péché, choisie pour être la mère de Celui en qui toutes les nations de la terre doivent être bénies. C'est par une femme que la mort et la malédiction sont entrées dans le monde, c'est par une femme aussi, par Marie, la seconde Eve, que le salut et la bénédiction doivent descendre sur les hommes.

A cette apparition merveilleuse et inattendue, Marie se trouble : ce qui la trouble et l'effraie, c'est moins encore la vue d'un ange, (ce n'était peut-être pas la première fois que cette faveur lui était accordée), que les paroles qu'il prononce. Des éloges si magnifiques, si inouïs, effraient son humilité : « *En entendant ces paroles,* » *elle fut troublée, et elle pensait en elle-même,* » se demandait à elle-même, « *quel était le sens de cette* » *salutation.* » L'Ange dissipe les craintes de Marie, lui parlant avec douceur, la nommant par son nom, rassurant, en quelque sorte, son humilité effarouchée, et lui faisant connaître que c'est à la grâce de Dieu, à la faveur toute gratuite de la bonté divine qu'elle doit la haute dignité où il veut l'élever, et, par suite, les louanges qu'il lui adresse : « *L'Ange reprit : Ne craignez point, Marie,* » *vous avez trouvé grâce devant Dieu ;* » puis, il lui expose le sujet propre de son message : « *Voilà que votre sein* » *concevra, et vous enfanterez un fils à qui vous don-* » *nerez le nom de Jésus,* » c'est-à-dire *Sauveur :* c'est le nom personnel de l'Homme-Dieu ; il désigne admirablement ce pourquoi il est venu sur la terre, et les sentiments de tendresse et d'amour qui remplissent son cœur, et qui forment, pour ainsi dire, son caractère distinctif.

---

29. Quæ, cùm audisset turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio. — 30. Et ait angelus ei : ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum. — 31. Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.

Ce fils que je vous annonce « *sera grand;* » rien, sur la terre, ni dans le ciel, rien, dans la création toute entière, n'approchera jamais, même de loin, de sa grandeur; car il sera *réellement* « *le fils du Très-Haut* » (le fils unique du Père éternel), et il sera universellement reconnu en cette qualité; « *le Seigneur Dieu lui donnera le trône de* » *David, son aïeul* (*k*), *et il régnera sur la maison de Jacob* » *à jamais, et son règne n'aura point de fin.* » Le langage de l'ange est digne d'un envoyé céleste, et parfaitement en rapport avec la grandeur du message dont il est chargé. Quelle douceur! quelle noblesse! quelle clarté d'exposition! Chaque parole ajoute un nouveau trait à celui qui a précédé, et le langage de l'ange semble s'agrandir et s'élever avec la grandeur et la durée du règne messianique qu'il annonce. C'est un *roi* qui va naître, mais ce n'est pas un *roi ordinaire,* c'est le descendant et le successeur de David, désigné par les prophètes comme le Messie libérateur; c'est plus encore, c'est le *fils du Très-Haut* lui-même; ce n'est pas un *roi temporel*, dans le sens étroit et grossier des Juifs charnels, car son royaume n'est pas renfermé dans les limites du temps et de l'espace, et doit se perpétuer pendant toute l'éternité. Les expressions de l'ange, (c'est à Olshausen que nous empruntons ces remarques), ont le rapport le plus exact avec les anciens oracles des prophètes, et nous transportent complètement dans les véritables et les plus pures idées judaïques de cette époque.

C'est ainsi que la jeune Vierge de Nazareth se trouve tout à coup élevée à la plus haute dignité qu'une personne de sa nation et de son sexe pût jamais concevoir. Etre la mère du Messie, quoi de plus grand et de plus auguste! Sa descendance de David était la seule circonstance qui pût à ses yeux donner quelque vraisemblance à de si

---

32. Hic erit magnus et filius altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus, et regnabit in Domo Jacob in æternum; — 33. Et regni ejus non erit finis.

(*k*) Le Messie est annoncé aux *patriarches* comme leur descendant, à *Jacob*, d'où doivent sortir les douze tribus, comme le *chef* de la tribu dominatrice, au ***roi David...***, et à la ***fille de David*** comme ***Roi***.

hautes destinées ; mais, d'autre part, son indigence, son obscurité, et, plus que tout autre chose, le *vœu de virginité* qu'elle avait fait, lui paraissaient inconciliables avec les paroles de l'ange. Elle ne doute point, comme Zacharie, de la toute-puissance divine, mais elle expose avec simplicité ses inquiétudes, et son désir d'être fidèle à son vœu, qu'elle est prête à préférer à l'honneur de la maternité divine : « *Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-* » *t-il? car, je ne connais point d'homme ;* » (expression chaste et biblique, pour exprimer l'usage du mariage,) et je ne dois jamais en connaître ; j'ai fait vœu de virginité, et l'Esprit-Saint, qui m'a inspiré ce vœu, ne peut m'ordonner de le violer (*l*).

L'ange dissipe les doutes et rassure les inquiétudes de Marie, en lui découvrant le mystère de la conception surnaturelle de Jésus-Christ ; il lui apprend qu'elle deviendra mère, sans aucune coopération de l'homme, par la vertu toute puissante de l'action divine, et par l'opération surnaturelle de l'Esprit-Saint : « *Et l'ange lui* » *répondit : L'Esprit-Saint surviendra en vous* (*m*) *et la* » *vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ;* »

---

34. Dixit autem Maria ad angelum : quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?—35. Et respondens angelus dixit ei : Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi ;

(*l*) C'est l'interprétation des SS. Pères et des interprètes catholiques.

(*m*) Tout ce que Dieu fait hors de lui est commun, il est vrai, aux trois personnes ; cependant, par une attribution usitée dans les saintes Ecritures, de même que les œuvres de la toute-puissance divine sont spécialement attribuées au Père, celles de la *Sagesse divine* au *Fils*, on attribue au Saint-Esprit les œuvres de l'*amour* et de la *bonté* divine ; or, l'incarnation du Verbe dans le sein de Marie est le chef-d'œuvre de l'*amour divin*. De plus, dans les saintes Ecritures, le Saint-Esprit est un principe de fécondité ; c'est comme le germe divin qui anime et vivifie tout, » *Emitte Spiritum tuum*, *et creabuntur*, » qui préside à la nouvelle création, comme il avait présidé à la première. — Enfin, l'évangéliste se sert de cette expression pour montrer l'ineffable pureté de la conception de Jésus-Christ, qui n'est pas le fruit des ardeurs de la concupiscence, mais des flammes célestes et pures de l'amour divin. Toutefois, le Saint-Esprit ne peut être appelé le *Père* de J.-C. fait homme, parce qu'il ne le produit pas de sa substance... (*Voy*. S. Thom. III, 9. 32. A., I). La discussion des difficultés rationalistes nous fournira l'occasion de montrer la *nécessité* et la *convenance* de la conception surnaturelle de J.-C.

Le mystère de la Très-Sainte Trinité n'étant pas encore révélé, Marie ne

l'ombre de la puissance divine, la nuée mystérieuse qui entoure et dérobe aux yeux mortels la gloire et la puissance divine descendra sur vous, vous enveloppera, vous pénétrera, et rendra votre sein fécond, comme la lumière du soleil féconde la terre. De même que l'ombre passe sur les fleurs sans laisser sur elles la moindre tache, ainsi, ô Marie, l'opération de la toute-puissance divine, en vous rendant la mère du fils de Dieu, conservera intacte et sans souillure la fleur délicate de votre pureté virginale (*n*): « *C'est pourquoi le fruit qui naîtra de vous* » *sera appelé,* » sera réellement et véritablement « *le fils* » *de Dieu,* » et sera reconnu comme tel, parce qu'il n'aura point d'autre principe actif de sa naissance humaine, ni d'autre père que Dieu (Maldonat), et plus encore, parce qu'il sera réellement le fils unique et consubstantiel du Père, le *Verbe incarné.* Ce ne fut que peu à peu que Marie comprit la profondeur de ces paroles, et le mystère de la divinité de Jésus-Christ.

On ne peut s'empêcher d'admirer ici le choix, la pureté, la noblesse des expressions et des images dont se sert l'envoyé céleste pour exprimer ce divin mystère; il est impossible de trouver, dans le langage humain, rien de plus digne, de plus noble et de plus chaste.

Pour preuve de la vérité de ses paroles et de leur possibilité, l'ange apprend à Marie les merveilles de la grossesse de sa parente Elisabeth: « *Voilà,* lui dit-il, » *qu'Elisabeth, votre parente, a conçu elle aussi un fils* » *dans sa vieillesse, et ce mois est le sixième de celle qu'on* » *appelait stérile, car rien n'est impossible à Dieu.* »

Ideòque, et quod nascetur ex te sanctum vocabitur filius Dei. — 36. Et ecce Elisabeth, cognata tua, et ipsa concepit filium in senectute suâ, et hic mensus sextus est illi, quæ vocatur sterilis. — 37. Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.

---

comprit sans doute cette expression: l'*Esprit-Saint*, que dans un sens général et indéterminé, comme la désignation de la *puissance divine:* » *Virtus Altissimi.* » Le parallélisme commande de prendre ces deux phrases parallèles dans le même sens. Une révélation plus distincte lui apprendra plus tard que cette *puissance divine* et *vivifiante*, désignée sous le nom de l'Esprit-Saint, est réellement la troisième personne de la Très-Sainte Trinité.

(*n*) Voy. Schegg, h. loco.

Marie n'est pas éblouie par l'annonce de la sublime dignité qui lui est offerte ; elle accepte avec reconnaissance les bienfaits de Dieu, car comment pourrait-elle résister à ses desseins ? mais, plus elle est élevée, plus elle s'abaisse, et reconnaît son néant : « *voilà, dit-elle, la » servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre » parole.* » Telle fut l'expression du consentement de Marie ; c'est à cet instant même que s'accomplit le grand mystère de l'amour divin. Ici, il faut ployer les genoux, et adorer en silence « *le Verbe fait chair.* » L'ange, ayant accompli l'ambassade dont il était chargé, « *la quitta,* » et remonta vers les cieux.

Polémique rationaliste.

Strauss ne peut se résoudre à admettre la *conception surnaturelle* du fils de Dieu, telle qu'elle ressort du récit évangélique, et préfère y voir un *mythe*.

a) « Une pareille naissance, dit-il, serait la plus » extraordinaire déviation de toutes les lois naturelles. » Cela veut dire que cette conception serait un *miracle*, un effet exceptionnel de la toute-puissance divine. Nous l'avouons volontiers, mais ce n'est pas, à nos yeux, une raison suffisante pour en contester la réalité.

b) « Mais, la Toute-Puissance divine ne faisant qu'un » avec la Sagesse divine, n'agit jamais sans *motifs suffi- » sants*. Il faudrait donc pouvoir montrer un *motif sem- » blable*. Or, pour suspendre une loi naturelle établie par » lui, Dieu n'aurait de motifs suffisants qu'autant que » cette suspension serait indispensable à l'obtention de » résultats dignes de Dieu. » — *Rép.* Il n'appartient qu'à un critique vain et présomptueux de s'arroger la prétention de citer Dieu à son tribunal, et de l'interroger *sur les motifs* qui ont pu le déterminer dans ses œuvres, et surtout dans la plus merveilleuse de toutes ; la sagesse humaine a la vue trop courte pour pouvoir apprécier et mesurer la *Sagesse divine*. Toutefois, ici, nous pouvons satisfaire en quelque chose notre exigeant critique, et lui

---

38. Dixit autem Maria : ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum : Et discessit ab illâ angelus.

exposer quelques *motifs* de la *conception surnaturelle* de Jésus-Christ, qui ne sont pas indignes de la Sagesse divine. Il est évident, et c'est le protestant *Olshausen* lui-même qui en fait la remarque, que la supposition de la *naissance surnaturelle* de Jésus-Christ est liée nécessairement à la haute et sublime mission qu'il venait remplir sur la terre, et qui consistait à être le *Sauveur*, le *Libérateur*, le *Restaurateur* et le *Médecin* des hommes, à relever le genre humain de sa chute profonde, et le rappeler à la vie divine. Il est impossible, en effet, que celui qui sortirait lui-même du sein de l'humanité gâtée et corrompue, qui aurait puisé lui-même, dans son origine, le germe de cette corruption, puisse la relever et la guérir d'une maladie dont lui-même serait atteint. Le *second Adam*, suivant la divine doctrine de S. Paul, destiné à être le père d'une race nouvelle et toute céleste, appelé à régénérer et à transformer l'humanité, ne peut descendre, comme les autres hommes, par la voie naturelle, du *premier Adam*. Il doit, il est vrai, s'unir intimement avec l'homme, à qui il vient de donner une *vie nouvelle*, devenir la *chair* de sa *chair* et *l'os de ses os* (Ephes. v. 30); mais il ne doit pas *participer* à son *péché*. Dès lors, il ne peut sortir de la semence corrompue de l'homme, mais doit être formé par l'action créatrice de la puissance divine, dans le sein d'une chaste Vierge, purifiée par l'abondance de la grâce divine et le feu du céleste amour. « Le premier homme, dit l'Apôtre, est le *terrestre*, formé » de la terre, le second est le *céleste*, qui vient du ciel. » Il est de l'idée, de l'essence du *Sauveur*, qu'il apparaisse en celui qui se présente comme tel quelque chose d'élevé, de céleste, de supérieur à l'humanité, en un mot, de *surnaturel*.

c) « Mais alors, réplique Strauss, l'exclusion seule de » la *participation paternelle* ne suffirait pas, et il faudrait » aussi exclure la *participation maternelle*, non moins » entachée du péché originel, à moins que l'on n'admît, » avec les hérétiques Valentiniens, que Jésus-Christ » n'avait fait que *traverser* le corps de Marie. » — *Rép.* Si Jésus-Christ n'avait pas de mère, si son corps n'avait pas été formé du corps et du sang de cette Vierge pure, il n'appartiendrait pas à l'humanité; il ne serait pas le *fils de*

l'homme. Du reste, que cette difficulté embarrasse un protestant, nous le concevons, mais elle n'embarrasse nullement les catholiques, qui admettent la *conception immaculée* de la mère de Dieu, et n'ont aucun besoin, par conséquent, de chercher un refuge dans les rêveries des Valentiniens. Nous savons gré au docteur *Strauss* de nous avoir suggéré la raison d'une croyance qui a toujours été chère aux enfants de l'Eglise, même avant qu'elle ait été déclarée dogme de foi.

d) « Mais si Dieu, poursuit l'intrépide critique, a purifié » de la sorte la *participation maternelle*, il était plus » simple d'en faire autant pour la *participation pater-* » *nelle*, que d'intervertir aussi *énormément*, en excluant » cette dernière, la loi de la nature, et dès lors, on ne » peut plus soutenir qu'il était nécessaire que Jésus fût » conçu sans père, pour être pur de péché. » — *Rép.* Ne semble-t-il pas entendre le *Garo* du fabuliste qui vient en remontrer au bon Dieu, et lui apprendre lequel il doit choisir entre deux prodiges? Le critique naturaliste a tout l'air de croire qu'il en coûte bien plus à Dieu de faire un *grand miracle*, en excluant aussi *énormément* la *participation paternelle*, qu'un *petit miracle* qui aurait consisté tout simplement à purifier la chair de Joseph, et à le faire participer au prodige de l'Immaculée-Conception : il est bien fâcheux que notre critique ne se soit pas trouvé là, pour apprendre à Dieu ce qu'il avait à faire.

e) « Marie désigne Joseph comme le père de Jésus, ses » contemporains le regardaient comme fils de Joseph, et » plusieurs fois, cette naissance lui a été reprochée en sa » présence avec des termes de mépris, sans que Jésus ait » invoqué sa conception miraculeuse pour leur répondre. » — *Rép.* L'honneur de Marie et de Jésus-Christ lui-même qui, sans cela, aurait passé parmi les Juifs pour être d'une naissance illégitime, demandait que la conception toute pure et toute divine de Jésus-Christ fût couverte du voile d'un mariage qui en protégeât et cachât le mystère, et ne fût dévoilée que plus tard, lorsque les esprits y seraient préparés, « *Virginis tàm verecundiæ parcitur quàm famæ* » *providetur*, » dit S. Bern.

f) C'est d'après ces futiles objections que Strauss se croit en droit de compter au nombre des *mythes* le récit de

l'ambassade de l'ange Gabriel à Marie. *Néander*, dans sa *Vie de Jésus*, remarque avec raison que rien n'est moins dans les idées favorites de l'époque et du pays où l'on veut que ce prétendu *mythe* ait pris naissance. S'il s'agissait de l'Inde, par exemple, où la virginité était en honneur, et où la nature des croyances religieuses familiarisait les esprits avec l'idée d'incarnations fréquentes du principe créateur, on comprendrait qu'un pareil *mythe* ait pu se former. Mais, en Palestine, où le célibat était généralement méprisé, et le mariage entouré d'une estime particulière, où la nature du théisme régnant mettait un abîme entre la terre et Dieu, rien n'était plus éloigné de l'esprit des contemporains de Jésus-Christ que l'idée de cette naissance merveilleuse; bien loin de répondre au but qu'on se serait proposé, elle n'aurait offert, en réalité, qu'un scandale pour les Juifs, témoin l'exemple des Ebionites qui, plus tard, n'hésitèrent point à retrancher de leur Evangile le fragment qui renfermait l'histoire de la conception merveilleuse du Christ. Ainsi, la nature même du merveilleux que présente le récit évangélique, bien loin de reposer sur les idées du temps, les contredit formellement.

g) Les rationalistes de l'école du docteur Paulus, pour se débarrasser d'un merveilleux qui les offusquait, n'ont pas craint d'immoler à leur téméraire exégèse l'honneur même de la mère de Dieu, et de salir de leurs ordures dégoûtantes le récit évangélique où tout respire le parfum d'une pureté toute virginale. Elisabeth, que le docteur Paulus appelle la patriote et prudente fille d'Aaron, ayant, suivant ce critique, conçu l'espérance d'enfanter un prophète de Dieu, devait souhaiter qu'il fût le prophète suprême, le Précurseur du Messie, et, par conséquent, que le Messie naquît bientôt. Elle avait, dans sa parente, une personne qui convenait parfaitement pour être la Mère du Messie; c'était Marie, la jeune Vierge, descendante de David. Il ne s'agissait plus que d'exciter en elle des espérances particulières. On prévoit, d'après ces insinuations, un plan habilement concerté par Elisabeth, au sujet de sa jeune parente; mais, au lieu de nous initier à ces intrigues, Paulus laisse prudemment tomber le rideau, et se contente de quelques vagues et odieuses

insinuations. L'ange annonciateur, qui était probablement un jeune homme mystique et amoureux, se présenta devant Marie, peut-être le soir, ou même la nuit : Marie, ayant entendu parler de la vision de Zacharie compléta la scène dans son esprit, en supposant que ce *survenant* avait été l'ange Gabriel... ; au reste, dans tout cela, Marie, séduite par son enthousiasme religieux, n'en serait pas moins demeurée pure et sainte.—Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien toutes ces odieuses suppositions sont absurdes, impossibles, et déshonorantes pour ceux qui osent se les permettre. Voilà donc dans quelle fange le protestantisme moderne ne craint pas de se vautrer, et l'honneur qu'il porte au divin fondateur du christianisme, dont, renouvelant le vieux blasphême juif, il ne craint pas de faire un bâtard ; ce qui n'est pas étonnant, du reste, remarque le docteur Sepp, avec une franchise un peu rude, de la part de ces *bâtards* du christianisme, dignes descendants d'un moine défroqué, sacrilégement uni à une nonne échappée de son couvent.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 26, 27. « *L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu* » — Le souverain Maître de la terre, résolu de sauver le monde par l'incarnation de son fils bien-aimé, et d'élever Marie à la dignité de mère de Dieu, lui envoie l'ange Gabriel pour lui demander son consentement. Apprenons de là, *a*) que Dieu respecte la liberté de l'homme, et ne force personne..., non-seulement au mal, mais même au bien ; *b*) que le consentement intérieur de la volonté est nécessaire pour le mérite des bonnes œuvres.—Les inspirations divines sont comme les messagers invisibles que Dieu nous envoie pour nous faire connaître sa volonté ; accueillons-les avec respect et docilité.

« *A une Vierge fiancée.* » — Non vers les palais des grands du monde, ni aux rois et aux empereurs de la terre, mais à une pauvre fille, à la femme d'un charpentier. Les grandes grâces ne sont guère pour les grands. Le fils de Dieu vient pour les humilier, et pour mettre la pauvreté, la faiblesse et le mépris en honneur. Dieu choisit pour mère de son fils une Vierge dénuée des

biens terrestres , mais riche en vertus : c'est que la vertu seule a du prix devant Dieu. Apprenons à n'estimer que ce que Dieu estime.

v. 28. « *L'ange étant entré, etc.* » — La virginité aime la solitude, la retraite..., fuit les regards des hommes. C'est dans la retraite que Dieu a coutume de répandre sur nous ses plus grandes grâces. — « *Je vous salue.* » Ces paroles forment le commencement de l'*Ave Maria*, cette belle prière que l'Eglise, chaque jour, met sur nos lèvres. Reconnaissons, *a*) l'*excellence* de l'*Ave Maria*, composé des salutations adressées à Marie par l'ange Gabriel, par Elisabeth inspirée de l'Esprit-Saint, et des paroles que la sainte Eglise y a ajoutées pour appeler sur nous la protection de Marie pendant notre vie et à l'heure de notre mort : « *Belle prière plus précieuse que l'or, douce comme le miel, renfermant peu de mots, mais de sublimes mystères ; courte à réciter, mais riche en bénédictions* » (Thom. à Kem.). — *b*) Son *efficacité*, si souvent éprouvée par les âmes dévouées à Marie. — Marie ne sait pas rebuter ceux qui l'invoquent. — « *Pleine de grâces.* » C'est pour les répandre sur nous que Marie a reçu la *plénitude* des grâces divines : recourons donc à elle avec confiance. Etre comblé des faveurs divines et y correspondre, être intimement uni à Dieu par la foi et l'amour, c'est la véritable grandeur, la seule chose que nous devions *désirer* ; tout le reste ne mérite que notre mépris et notre indifférence. — « *Le Seigneur est avec vous.* » — « *Que le* » *Seigneur soit avec vous,* » telle était la salutation usitée parmi les premiers chrétiens; c'est, qu'en effet, celui qui possède Dieu possède tout.—« *Vous êtes bénie entre toutes* » *les femmes.* » — Oui, Marie est bénie entre toutes les femmes, car *a*) elle a été choisie pour être la mère du Fils unique de Dieu ; *b*) elle a réuni la *fécondité* de la plus heureuse mère à la *pureté* des vierges les plus immaculées ; *c*) par cette glorieuse naissance du Dieu Sauveur, elle a apporté aux hommes l'abondance des bénédictions divines, comme la première femme avait attiré sur eux la malédiction. — Marie fut la plus heureuse, la plus honorée des créatures, mais elle fut aussi la plus éprouvée.

v. 29. « *L'ayant entendu, elle fut troublée:* » — Les

louanges, les applaudissements sont un sujet de trouble, d'effroi, pour une âme véritablement chrétienne; la modestie, la vigilance, l'humilité, sont les plus sûrs gardiens de la virginité et de la chasteté.

v. 30, 31. « *Vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà » que vous concevrez.* » — Considérons, 1) l'*abaissement volontaire* du Fils de Dieu. *a*) C'est pour nous qu'obscurcissant tous les rayons de sa gloire, il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave. *b*) Humilions-nous à l'exemple du Fils de Dieu; rendons-lui amour pour amour. — 2) L'*élévation sublime* de Marie. *a*) Elle devient réellement la mère du Dieu incarné, ayant le droit de lui commander; *b*) félicitons-la de cette haute dignité..., prenons-la pour notre mère..., imitons sa pureté virginale...; ne déshonorons pas, par une conduite indigne, la haute dignité d'enfants de Dieu que nous avons reçue sur les fonts de baptême. — « *Vous lui donnerez le nom de » Jésus.* » — Ce doux nom de *Jésus*, de *Sauveur*, est bien propre à nous inspirer l'amour et la confiance.

v. 32, 33. « *Il sera grand.* » — Jésus seul est *grand* d'une manière absolue. Toute autre grandeur, auprès de la sienne, n'est que petitesse, n'est que vaine apparence. — « *Il régnera éternellement;* » c'est le seul règne qui ne finit point; ceux de la terre passent comme une ombre. — Jésus est seul mon roi, à lui seul je veux obéir.

v. 34. « *Comment cela se fera-t-il? car je ne connais » point d'homme.* » — « Virginité, quel est ton prix! toi » seule peux faire une Mère de Dieu, mais on t'estime » plus qu'une si haute dignité (Bossuet). » Apprenons de Marie à apprécier cette belle vertu de la chasteté virginale, prenons les moyens efficaces de conserver ce précieux trésor, à savoir *a*) la *fuite* du monde et de ses plaisirs; *b*) la *modestie*, la *vigilance* sur nous-mêmes, pour maintenir dans l'ordre les mouvements de notre cœur; *c*) la *prière*, qui fait descendre sur nous la grâce divine, sans laquelle nous ne pouvons rien.

v. 35. « *L'esprit-Saint surviendra en vous.* » — C'est le Saint-Esprit qui nous fait naître à la vie spirituelle, et nous fait enfants de Dieu. « *Dedit eis potestatem filios Dei « fieri, qui non ex sanguinibus.., sed ex Deo nati sunt.* »

(Jo. I, 18.) — « *La vertu du Très-Haut vous couvrira de* » *son ombre.* » La plus grande merveille de l'histoire du monde cachée sous un voile épais. — « *Le fruit saint* » *qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.* » Mystère de l'Incarnation. — En Jésus-Christ une *seule* personne et *deux natures*, la nature divine et la nature humaine. — Le Fils unique du Très-Haut, le *Verbe incarné* se fait homme pour nous sauver, se rend semblable à nous, hormis le péché. *a*) Rappelons-nous souvent, avec reconnaissance et amour, cet adorable mystère, spécialement, chaque fois que nous entendons sonner l'*Angelus*. *b*) Excitons-nous à marcher sur les traces de Jésus-Christ, à correspondre aux desseins de salut qu'il a pour nous, à nous conduire comme il convient aux enfants de Dieu, aux frères de Jésus-Christ, aux héritiers du royaume céleste.

v. 36, 37. « *Et voilà qu'Elisabeth....., car rien n'est impossible à Dieu.* » — Dieu peut donc faire des *miracles*, et cette parole de l'ange confond l'incrédulité du rationalisme moderne. Nier la possibilité des miracles, c'est mettre des bornes à la puissance divine, c'est nier Dieu. — La méditation fréquente de la *toute-puissance* divine doit *a)* nous faire sentir vivement notre néant, et notre entière dépendance de Dieu; *b*) nous exciter à placer en Dieu une confiance ferme et inébranlable : « *Omnia possum in eo qui me confortat;* » *c*) nous inspirer l'horreur du péché, et une crainte salutaire du Juge redoutable, entre les mains duquel il nous faudra tomber un jour, et qui doit décider de notre sort éternel.

v. 38. « *Marie dit : Voici la servante du Seigneur...* » — Les âmes les plus saintes sont les plus humbles. — « Ce n'est pas une grande vertu que d'être humble dans » l'abjection ; ce qui est rare, ce qui est admirable, c'est » d'être humble dans le comble de l'honneur » (S. Bern.) — A quoi reconnaît-on le véritable serviteur de Dieu? *a*) Au fidèle accomplissement de la volonté divine, des préceptes et des conseils ; *b*) à l'abandon entier de sa volonté à celle de Dieu, dans les peines et les afflictions : — « *Qu'il me soit fait selon votre parole;* » merveille des merveilles ! Une vierge qui devient mère, une humble servante qui devient la reine du ciel, une faible créature,

mère de son Créateur; l'Etre infini renfermé dans le sein d'une vierge.... !

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. L'ANNONCIATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Les principales circonstances de ce mystère qui s'offrent à notre pieuse considération, sont :

I. L'ambassade évangélique.

Remarquons, 1) la solennité de cette ambassade : *a*) c'est Dieu lui-même qui l'envoie : « *Missus est à Deo* ; » *b*) *l'ambassadeur* est un ange du premier ordre, l'un des sept qui se tiennent debout devant le trône du Très-Haut.... , *Gabriel*, le représentant de la Toute-Puissance divine, etc..... : « *Angelus Gabriel.* » Un prince de la Cour céleste seul était digne de porter une si grande nouvelle, et pouvait obtenir créance... — 2) L'*objet* de cette ambassade. Il s'agit de l'incarnation du Verbe dans le chaste sein d'une vierge, de la restauration du genre humain. — 3) Le *terme* de cette ambassade. Elle s'adresse *a*) à une jeune vierge, élevée dans la solitude, pauvre devant les hommes, mais riche devant Dieu, par ses vertus toutes célestes, son humilité incomparable, son ineffable pureté, etc., etc... « *Ad Virginem*; » *b*) fiancée à un simple artisan, nommé Joseph, choisi de Dieu pour être le gardien de son honneur et de sa pureté, « *Desponsatam viro, cui nomen Joseph*; » *c*) descendante de la famille royale de David, comme les prophètes l'avaient annoncé, « *De domo* » *David*; » *d*) nommée Marie, c'est-à-dire *souveraine*, nom aussi doux pour le ciel que redoutable pour l'enfer, ou « *étoile de la mer*, » notre guide et notre espérance, sur la mer orageuse que nous avons à traverser..... « *Et nomen Virginis Maria.* »

II. La salutation angélique.

1) Elle renferme, pour Marie, les plus magnifiques louanges que Dieu puisse adresser à une créature, lui donnant trois titres d'une ineffable grandeur : *a*) elle lui attribue la *plénitude* de toutes les grâces divines, dont Dieu l'a établie la souveraine dispensatrice : « *Ave, gratiâ plena.* » Recourons à elle avec confiance. *b*) *L'union la plus intime* avec *Dieu le Père*, dont elle est la fille bien-aimée; avec le *Fils*, dont elle devient la mère, et qui va s'incarner dans son sein; avec le *Saint-Esprit*, qui la choisit pour *épouse* : « *Dominus* » *tecum.* » — Que le Seigneur soit aussi avec nous, nous soutenant de sa toute-puissance, nous gouvernant par sa sagesse, nous unissant à lui par son amour, nous rendant participants de sa vie divine. *c*) L'*élévation* au-dessus de toutes les créatures, qui convient à la reine du ciel et de la terre : « *Benedicta tu in mulieribus.* » Prenons part au bonheur de notre Mère. — 2) Les *louanges* la troublent et effraient son humilité. Admirons ici : *a*) la *modestie* de Marie, qu'effraie la simple vue d'un homme : « *Quæ cùm audisset turbata*

» *est. — Trepidare virginum est, ad omnes viri ingressus, omnes viri* » *affatus vereri.* » (S. Amb.) *b*) Son *humilité*, que les louanges troublent, inquiètent, alarment : « *Turbata est in sermone ejus...* » C'est l'*humilité* qui attire les grâces de Dieu, comme c'est l'*orgueil* qui en tarit la source. *c*) Sa *prudence*, qui craint d'être séduite par quelque illusion : « *Et cogitabat qualis esset ista salutatio.* »

III. La révélation de l'ange à Marie.

1) L'ange apaise le trouble et dissipe les frayeurs de Marie, en lui parlant avec révérence et douceur, en l'appelant par son nom, en lui annonçant qu'elle a trouvé grâce devant Dieu : « *Ne timeas Maria,* » *invenisti enim gratiam apud Deum.* » Puissions-nous aussi trouver grâce devant le souverain Juge. — 2) Il lui annonce qu'elle est choisie pour être la Mère du Fils de Dieu, qui va s'incarner dans son sein : « *Ecce concipies in utero, et paries filium ;* » — 3) Il décrit en termes magnifiques la *grandeur* de celui dont il annonce la naissance merveilleuse, « *Hic erit magnus,* » grandeur qui éclate, *a*) dans son *origine*, puisqu'il ne reconnaît d'autre Père que Dieu lui-même : « *Filius Altissimi vocabitur;* » *b*) dans son *nom*, qui le désigne comme le *Sauveur* du genre humain : « *Vocabis nomen ejus* » *Jesum.* » — « *Non est in alio aliquo salus* » ; « *Jesus, mel in ore, in* » *aure melos, in corde jubilus* » (S. Bern.) ; *c*) dans sa *dignité* : il est le successeur de David ; le roi magnifique promis à Israël : « *Dabit* » *illi Dominus Deus sedem David patris ejus ;* » *d*) dans l'*étendue* et l'*éternité* de son règne, qui comprend toutes les nations et tous les siècles : « *Regnabit in domo Jacob..., et regni ejus non erit finis:* » — Méprisons tout ce qui passe, ne nous attachons qu'aux biens de l'éternité.

IV. Les inquiétudes de Marie.

1) *Non causées* par la défiance et l'incrédulité, comme cela eut lieu pour Zacharie; elle croit, au contraire, à la parole de l'ange : « *Quomodo fiet istud?* »

2) Mais *produites* par son amour pour la pureté, et la virginité, pour laquelle elle craint quelque souillure, et qu'elle préfère même à la haute dignité de Mère de Dieu : « *Quoniam virum non co-* » *gnosco.* »

V. Consolation de l'ange qui :

1) *Dissipe les inquiétudes* de Marie en lui apprenant qu'elle deviendra mère, sans cesser d'être vierge : « *Spiritus Sanctus super-* » *veniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi ;* » — 2) *Excite sa confiance*, en lui apprenant le prodige opéré en faveur d'Élisabeth : « *Ecce Elisabeth, cognata tua, et ipsa concepit in senectute suâ ;* » — 3) Lui rappelle qu'il « *n'y a rien d'impossible à Dieu,* » et qu'il peut faire même ce que nous ne pouvons pas comprendre : « *Non erit* » *impossibile apud Deum omne verbum.* » Cette vérité est le fondement de notre foi et de notre espérance.

VI. Le consentement de Marie.

Marie se soumet avec abandon et sans réserve à la volonté divine, et se rend digne par son obéissance d'être la mère du Sauveur : « *Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundùm verbum tuum.* » — Dans ces paroles de Marie brillent, » *a*) la *foi* la plus vive, *b*) l'*humilité* la plus profonde, *c*) l'*obéissance* la plus soumise, *d*) l'*acquiescement* le plus absolu et le plus entier, *e*) le *désir* le plus ardent de coopérer aux desseins de Dieu, *f*) l'*abandon* le plus parfait à la volonté divine. Efforçons-nous d'imiter ces vertus, et de répéter ces paroles chaque fois que nous réciterons l'*Angelus*, avec les mêmes sentiments qui remplissaient le cœur de Marie.

B. TROIS ALLIANCES MERVEILLEUSES DU VERBE AVEC LA CHAIR.

1) Par rapport à *Jésus-Christ*, qui devient *Homme-Dieu*, d'où il suit que la *chair* considérée dans la personne du Rédempteur est vraiment la *chair* de Dieu, et est entrée en possession de toute la gloire de Dieu (v. 31, 32). — 2) Par rapport à *Marie*, qui devient véritablement mère de Dieu et mère des hommes, et c'est sur cette maternité divine que sont fondés tous les honneurs que nous lui rendons. — 3) Par rapport à *nous*, qui devenons enfants de Dieu : car, le Verbe divin n'a pu se revêtir de la chair de l'homme, sans contracter avec les hommes la plus étroite affinité, en sorte que nous ne faisons avec lui qu'un même corps. Ne dégénérons pas, par notre conduite, de la glorieuse qualité d'enfants de Dieu.

C. MARIE, LA NOUVELLE ÈVE.

Parallèle entre Eve et Marie. — 1) *Eve* va au devant de la tentation et ne craint pas de porter ses regards indiscrets sur l'arbre défendu : *Marie* se réfugie dans la retraite et la solitude. — 2) *Eve*, aveuglée par l'orgueil, veut s'élever au-dessus de sa condition, et se rendre semblable à Dieu : *Marie*, si grande aux yeux de Dieu, s'abaisse et se réfugie dans son néant : *Ecce ancilla Domini.* — 3) *Eve* devient incrédule aux promesses et aux menaces divines : *Marie* croit humblement à la parole de Dieu, quelque incompréhensible que la chose lui paraisse : « *Quomodo fiet istud?..... Beata quæ credidisti.* » — 4) *Eve*, par sa désobéissance, entraîne dans sa chute le genre humain tout entier : *Marie* nous sauve par son acquiescement absolu à la volonté divine : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum.* »

D. NOTRE NAISSANCE EST AUSSI UNE ŒUVRE DE DIEU.

III. Développement de cette vérité.

1) Notre naissance était, dans la pensée de Dieu, décidée, réglée de toute éternité, dans toutes ses circonstances de *temps*, de *lieu*, de parenté, de condition, etc. (v. 26-31). — 2) Dieu nous a appelés à la vie non pour nous, mais pour lui; non pour le temps, mais pour

l'*éternité* (v. 32, 33, etc.); la Toute-Puissance et la Sagesse divine se sont également manifestées à notre naissance. — 3) Dieu, après nous avoir donné la vie, continue de veiller sur nous, et de nous diriger par sa Providence.

IV. Conclusions pratiques.

Nous devons, 1) regarder notre naissance et le don de la vie comme l'œuvre de la bonté divine, et témoigner à Dieu notre reconnaissance. — 2) Remplir les desseins de Dieu à notre égard, vivre pour lui, pour sa gloire, pour l'éternité. — 3) Méditer sur les hautes leçons que nous donne l'incarnation du Verbe dans le sein de Marie : *a*) l'humanité glorifiée, presque divinisée par ce mystère adorable ; *b*) le commencement du royaume de Dieu sur la terre d'abord obscur et caché ; *c*) les voies mystérieuses, mais toujours assurées, de la Providence divine ; *d*) les admirables inventions de la Miséricorde et de la Sagesse divine pour le salut des hommes.

§ IV.

SOUPÇONS ET SONGE DE JOSEPH.

(Nazareth, fin de mars 749.)

(Mat. I, 18-25.)

Dieu, pour purifier ses élus, et faire briller leurs vertus d'un plus vif éclat, se plaît souvent à faire succéder aux faveurs et aux consolations célestes de dures et humiliantes épreuves. Marie n'échappa pas à cette loi de la Providence, et saint Matthieu nous donne le récit des épreuves qu'elle eut à subir. « *Telles furent,* » dit-il, les circonstances qui précédèrent « *la naissance* » *du Christ. Marie, sa mère, étant fiancée à Joseph,* » *avant qu'ils vinssent ensemble*, » avant que Joseph l'eût reçue dans sa maison et que le mariage fût célébré, « *il se trouva qu'elle avait conçu ;* » les premiers signes de la conception surnaturelle du Fils de Dieu, (telles que l'altération des traits de la figure, les premières incommodités ordinaires aux femmes enceintes, etc.), se manifestèrent aux yeux exercés des femmes avec

---

18. Christi autem generatio sic erat : Cùm esset desponsata mater ejus Maria Joseph, antequàm convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu Sancto.

lesquelles Marie se trouvait en rapport *(a)*, et parvinrent à la connaissance de Joseph *(b)*; mais, pour prévenir dans l'esprit du lecteur toute pensée injurieuse à l'honneur de Marie, l'évangéliste se hâte d'ajouter que cette conception toute virginale était l'œuvre « *de l'Esprit-Saint.* »

Quelle épreuve de part et d'autre! Joseph se croyant trahi par celle dont il avait vénéré jusqu'alors la pureté toute céleste! Marie, soupçonnée d'adultère, parce qu'elle est la Mère de Dieu!... Cependant, Marie garde le silence. Son secret est le secret de Dieu; elle ne le violera pas, dût-elle y perdre sa réputation et sa vie; car la fiancée qui perdait son honneur, assimilée à l'épouse adultère, était condamnée à être lapidée. Marie se livre avec un entier abandon à la conduite de la divine Providence, qui saura bien défendre son honneur, et révéler, si elle le juge à propos, les grandes choses opérées en elle.

Cependant une lutte horrible se livrait dans le cœur de Joseph. Comment concilier la haute vertu qu'il n'avait pu s'empêcher d'admirer dans Marie, et qui reluisait même à l'extérieur, dans toutes ses paroles, dans toute sa conduite, dans tous ses gestes, entourant cette Vierge sainte d'une auréole toute céleste, et les *apparences extérieures* qui semblaient l'accuser d'une faute honteuse et que la loi jugeait digne de mort? Que doit-il faire? Se résoudre à garder près de lui une épouse infidèle, et à couvrir sa faute du voile sacré du mariage?... mais, c'est lâcheté et faiblesse, c'est se rendre complice du crime. La répudier, comme la loi l'y autorise? mais, c'est la livrer à une mort honteuse.

Mais, il y avait, chez les Juifs, deux manières de répudier une épouse coupable. On pouvait le faire *publi-*

(*a*) Suivant *Hug*, des *matrones* chargées, d'après les coutumes juives, de veiller sur les fiancées. (V. Hug, *Gutachter*... ou réfut. de *Strauss*, p. 83.)

(*b*) L'Evangéliste ne nous dit pas quand, ni de quelle manière Joseph fut instruit de l'état de Marie; mais cette découverte dut avoir lieu de bonne heure, et avant la visite de Marie à sa cousine Elisabeth, car il voulait la renvoyer sans éclat, ce qui n'aurait pas été facile plus tard, dans un état de grossesse avancée; et nous ne pouvons nous résoudre à croire que Marie ait passé trois mois chez sa cousine Elisabeth avant d'être mariée avec saint Joseph.

quement par une lettre de divorce (*libellum repudii*,) faite devant témoins et dans laquelle se trouvaient spécifiés les *motifs* du divorce, c'est-à-dire la *faute* de l'épouse ou de la fiancée, et agir ainsi, c'était, en effet, livrer l'épouse à la honte et à la mort : Joseph ne pouvait s'arrêter à un semblable parti. On pouvait encore le faire d'une manière *secrète,* en ne désignant pas, dans la *lettre* de *répudiation,* la *cause* du divorce, ce qui épargnait, à la fois, la réputation et la vie de l'épouse ; car l'épouse, ou la fiancée, pouvait alors épouser le père putatif de l'enfant, et mettre ainsi sa réputation à couvert. C'est ce dernier parti que choisit Joseph, comme le plus doux et le plus humain : « *Mais Joseph, son époux* (les Juifs donnaient le nom » d'époux aux fiancés), *qui était un homme juste, ne* » *voulant pas la diffamer* (c) , *résolut de la renvoyer* » *secrètement.* »

La Providence lui épargna cette peine. « *Comme il était* » *en cette pensée, voici qu'un ange du Seigneur,* (probable- » ment l'ange Gabriel), *lui apparut en songe, et lui dit :* » *Joseph, fils de David* (d), *ne crains point de prendre* » *Marie pour épouse,* » *de la recevoir* dans ta maison, comme ton épouse, et de vivre avec elle, « *car ce qui est* » *en elle est l'œuvre de l'Esprit-Saint. Elle enfantera un* » *fils, auquel tu donneras le nom de Jésus* » ou Sauveur, « *car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés.* »

Après les épreuves, pour Joseph, viennent les consolations. Qu'elles sont abondantes !... Il est visité par un ange, il est admis dans le secret du grand mystère de

---

19. Joseph autem vir ejus, cùm esset justus, et nollet eam traducere, voluit occultè dimittere eam. — 20. Hæc autem eo cogitante, ecce Angelus Domini apparuit in somnis ei, dicens : Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam ; quod enim in eâ natum est, de Spiritu Sancto est. — 21. Pariet autem filium, et vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.

(c) *Traducere*, δειγματίσαι, mettre au pilori, livrer quelqu'un à la honte publique.

(d) L'ange appelle Joseph, ***Fils de David***, parce qu'il s'agit d'un message messianique, d'une mission à lui réservée comme chef de la famille royale.

l'Incarnation, ignoré du reste de la terre; il est confirmé l'époux de Marie, par l'ordre de Dieu lui-même; il est constitué le chef de la Sainte Famille, avec tous les droits d'un père sur le fils éternel de Dieu, à qui il impose, en cette qualité, le nom de Jésus. C'est ainsi que le Seigneur essuie les larmes de ceux qu'il aime, après les avoir éprouvés, et qu'il les console à proportion de ce qu'ils ont souffert.

Ce fut une grande joie pour Joseph, d'être enfin délivré du poids qui accablait son âme, d'être assuré de l'innocence de Marie, et de connaître les grands desseins de Dieu sur elle. « *Réveillé de son sommeil, Joseph fit ce » que l'ange lui avait ordonné, et reçut Marie pour son » épouse; or il ne l'avait point connue lorsqu'elle enfanta » son fils premier-né,* (e) *à qui il donna le nom de Jésus.* »

« *Or,* remarque ici S. Matthieu, *tout cela s'est fait afin » que fût accompli ce que le Seigneur avait dit par le pro- » phète : Voici que la Vierge concevra, et enfantera un fils, » et on le nommera Emmanuel, ce qui signifie Dieu avec*

---

24. Exsurgens autem Joseph à somno fecit sicut præcepit ei Angelus Domini, et accepit conjugem suam. — 25. Et non cognoscebat eam, donec peperit filium suum primogenitum; et vocavit nomen ejus Jesum.—22. Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur quod dictum est à Domino per prophetam dicentem: — 23. Ecce Virgo in utero habebit, et pariet filium : et vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum Nobiscum Deus.

(*e*) Quelques anciens hérétiques, tels que *Helvidius* et *Jovinianus*, ont abusé de ces expressions pour affirmer que Marie et Joseph n'étaient pas demeurés vierges, et avaient eu des enfants après la naissance de Jésus Christ. Cette erreur a été condamnée expressément par l'Eglise, au deuxième Concile de Constantinople, et au deuxième de Latran. Ces mots « *donec*, « *jusqu'à ce que*, » indiquent, d'après un hébraïsme usité parmi les écrivains sacrés, ce qui a eu lieu jusqu'alors, sans offrir un rapport nécessaire au temps futur. « *Ità negant præteritum,* dit saint Jérôme, *ut non ponant futurum.* » — Quand le psalmiste dit (109, 3) : « *Le Sei- » gneur dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que » je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied,* » cela ne veut pas dire que le Fils de Dieu dût jamais cesser d'être assis à la droite de son Père. Le mot « *premier né*, *primogenitum*, (héb. becor), » signifie proprement un fils qui n'est pas précédé d'un autre. Moïse dit (Ex. 3, 2) : « *Sanctifiez-moi le premier-né qui ouvre le sein de sa mère.* » Or, évidemment Dieu commanda qu'on lui consacrât non-seulement tout *premier-né*, suivi d'autres frères, mais tout enfant dont la naissance n'était précédée d'aucun autre.

On ne peut supposer, dit saint Ambroise, que celle qui reçut Dieu dans

» *nous* (*f*). » L'un des caractères distinctifs de S. Matthieu, c'est le soin qu'il met à constater, dans les événements qu'il raconte, l'accomplissement des anciennes prophéties messianiques, dans la personne de Jésus-Christ.

Polémique rationaliste.

Les principales difficultés soulevées par les rationalistes sont :

1° L'*extrême difficulté de concilier saint Matthieu et saint Luc.*

a) « Le récit de l'apparition de l'ange à Joseph correspond au message de l'ange à Marie rapporté par saint Luc, et en est le complément naturel ; or, on se demande avec étonnement, dit *Strauss*, comment il s'est pu faire que deux récits qui dépendent ainsi l'un de l'autre, qui se complètent l'un l'autre, aient été rapportés par deux évangélistes différents ; on se demande pour quelle cause Matthieu ne parle pas de l'apparition de l'ange à Marie, et Luc de l'apparition de l'ange à Joseph. »

Rép. On comprendra facilement, dit *Ebrard* (*Crit. scient.*), ce qui a dirigé le choix des évangélistes, si l'on se remet sous les yeux le but principal qu'ils se proposaient l'un et l'autre. S. Matthieu, en composant son Evangile, adressé aux Hébreux, voulait prouver que Jésus était véritablement le Messie annoncé par les prophètes. Il donne la généalogie de Jésus, pour prouver qu'il est le fils de David, et l'héritier de son trône, mais il fait

---

son sein, pût recevoir, plus tard, dans ce sanctuaire de la divinité, un homme impur et souillé de la tache originelle, et que Joseph eût osé toucher, consacrée qu'elle était par la naissance du Sauveur, celle qu'il avait respectée auparavant. Saint Ambroise et saint Jérôme appliquent à Marie le passage suivant d'Ezéchiel : « Et le Seigneur me dit : cette porte » demeurera fermée, et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur » Dieu d'Israël est entré par cette porte. » *Olshausen*, exégète protestant, remarque, avec raison, qu'il paraît naturel et convenable que la dernière descendante de David, de la branche d'où devait sortir le Messie, terminât sa race par ce dernier et éternel rejeton. — Nous expliquerons, plus tard, ce qu'on doit entendre par les *frères de Jésus-Christ* dont parle l'Evangile.

(*f*) *Voy.* plus bas, Polémique rationaliste, 4°, p. 209.

dériver son droit de succession au trône théocratique de David, de Joseph, par le moyen de Marie, et termine sa généalogie par ces mots : « *Joseph, époux de Marie, de* » *laquelle est né Jésus ;* » en place de ceux-ci : « *Joseph* » *engendra Jésus.* » Ces paroles doivent étonner le lecteur, et demandent nécessairement une explication.

Deux faits principaux devaient se présenter à l'esprit de S. Matthieu, pour cette explication, le *message* de l'ange Gabriel à Marie, et le *songe* de Joseph. L'un et l'autre de ces deux faits expliquent et prouvent la naissance de Jésus ; mais l'apparition de l'ange Gabriel à Marie, telle qu'elle est rapportée par S. Luc, n'explique en rien les rapports de Joseph avec l'incarnation du Verbe, ni comment il se fait qu'il ait pu transmettre à Jésus le droit de succession au trône messianique ; elle n'explique pas de quelle manière Joseph a été déterminé à accepter pour épouse légitime Marie devenue mère par l'opération divine, et a été ainsi reconnu publiquement pour le père de Jésus. Or, c'est là justement ce qui était, pour Matthieu, le but principal. Dès lors, le récit détaillé de la manière dont Marie était devenue mère put lui paraître superflu, son but n'étant pas de raconter toutes les circonstances de l'histoire de Jésus-Christ, mais seulement celles-là qui se rapportaient à son but principal.

b) « Mais, réplique Strauss, il est évident que ces deux » récits s'excluent mutuellement. Dans le récit particulier » de Matthieu, la conduite de l'ange qui apparaît à Joseph » est à peine explicable, si, comme le rapporte Luc, lui ou » un autre ange est précédemment apparu à Marie. Il » s'exprime, en effet, dans Matthieu, comme si son » apparition était la *première* dans cette affaire ; il n'in- » voque pas le message céleste reçu antérieurement par » Marie. »

Rép. C'est là un raisonnement bien faible. L'apparition de l'ange à Joseph était indépendante de celle qui eut lieu à l'égard de Marie, il n'y a donc rien d'étonnant qu'il n'ait pas fait d'allusion au message précédent. Rien n'indique, non plus, que ce fut le même ange qui apparut à l'un et à l'autre.

c) « Mais, pourquoi ne faire à Joseph aucun reproche » de son incrédulité ? » — *Rép.* Le critique suppose, ce

qui n'est pas, que Joseph était instruit du message de l'ange à Marie. D'ailleurs, quand même il en aurait été instruit, le doute, à l'égard d'un événement aussi prodigieux, aussi contraire aux lois de la nature, était fort naturel.

d) « Le soin que prend l'ange de donner à Joseph le » nom de l'enfant attendu, avec les raisons détaillées » de ce nom, aurait été tout à fait superflu, si l'ange » avait déjà indiqué ce nom à Marie. » — *Rép.* Toujours la même supposition, dénuée de fondement, que Joseph était instruit du message fait à Marie.—Il était, d'ailleurs, convenable que Joseph, qui devait avoir sur Jésus l'autorité d'un père, fût chargé, conjointement avec Marie, de lui imposer le nom qu'il devait porter, et qui est désigné par le ciel.

2° *La conduite de Joseph et de Marie.* — *Strauss* trouve cette conduite *incompréhensible.*

a) « Après l'apparition d'un ange qui lui annonçait une » grossesse prochaine sans le concours de Joseph, » qu'est-ce qu'une tendre fiancée avait de plus pressé à » faire, que de communiquer à son fiancé le message » céleste, pour prévenir la découverte déshonorante de » son état par d'autres, et de mauvaises pensées dans » l'esprit de son fiancé ? Mais justement, Marie laisse faire » cette découverte par d'autres. »

Larroque insiste avec plus de développement sur cette objection : « Si Joseph ne savait rien de l'opération du » Saint-Esprit, alors le silence de Marie confond d'éton- » nement. Quoi ! elle ne lui a pas fait part de ce mes- » sage céleste, qui les intéresse tous deux à un si haut » degré ! Elle a le courage d'affronter ses regards inquiets » et soupçonneux ! Elle l'expose aux tourments d'une » jalousie très-légitime, et consent à ce qu'il se croie » outragé, quand elle n'avait qu'un mot à dire pour le » détromper ! Dira-t-on qu'une vierge répugnait à faire » une pareille communication à un homme ? Mais ne » devait-elle pas répugner mille fois davantage à laisser » naître dans l'esprit de son fiancé les idées que son » silence légitimait ? Et, d'ailleurs, ne devait-elle pas, au » moins, faire prévenir Joseph par sa parente Elisabeth, » chez qui elle était accourue après la visite de l'ange ?

» Dans la supposition de deux apparitions différentes, la » conduite de Marie est donc inqualifiable. » (Larr., *Exam. critiq.*, t. II, p. 264). — *Rép.* Il faut avouer que ces critiques téméraires qui se mêlent de donner à Marie des leçons de bienséance et de délicatesse ont eux-mêmes une bien pauvre idée de ce qui constitue la véritable bienséance. Comme il serait digne, en effet, de voir cette Vierge si pure, élevée si haut dans les desseins de Dieu, remplie d'une si vive confiance dans les promesses du ciel, parlant à Elisabeth des faveurs qu'elle a reçues avec un enthousiasme tout divin, et une joie si triomphante, apparaître maintenant devant son époux pour lui raconter, d'un air humble et embarrassé, la rougeur sur le front, ce qui lui est arrivé, ou bien, peut-être, venir dire à son époux, d'un ton de triomphe, qu'elle est enceinte par l'action miraculeuse de la divinité ! C'était, évidemment, exposer le secret de Dieu à la profanation, et Joseph l'aurait prise pour une visionnaire ou une hypocrite. Non, Marie ne devait pas se dégrader ainsi : un semblable prodige avait besoin d'un autre prodige, pour être cru.

b) « Marie, dit Strauss, se serait donc dit : c'est l'affaire » de Dieu, je dois lui laisser le soin de convaincre Joseph. » Ceci n'est pas autre chose que le principe des gens » insouciants. » — *Rép.* Nouvelle preuve que les rationalistes ont perdu le sens du beau moral. Quelle folie, que d'attribuer à l'*insouciance* la confiance si vive et si bien justifiée de Marie dans le secours divin !

3° « *La possibilité d'expliquer naturellement le songe de » Joseph.* » — Ce songe, dit le docteur Paulus, « n'était » que le simple effet de son imagination. Joseph avait » reçu les étranges communications de Marie ; autre- » ment, on ne comprendrait pas comment, dans son » rêve, il ferait tenir à l'ange exactement le même » langage que celui tenu auparavant à Marie par l'ange » Gabriel. Il s'en préoccupait jour et nuit : il n'est donc » pas extraordinaire que ces mêmes pensées se soient » représentées à lui pendant son sommeil, et que, croyant » avoir trouvé un moyen heureux de concilier toutes » choses, il se persuadât que ce moyen lui avait été » inspiré par le ciel. » — *Rép.* Mais les événements qui

furent la suite de ce songe prouvent suffisamment que ce n'était pas un *songe naturel*. Comment expliquer autrement cette tranquillité, ce repos, cette assurance, qui succèdent immédiatement dans l'esprit de Joseph, aux inquiétudes qui le dévoraient ? Comment expliquer ce changement subit de résolution et de conduite ? Celui qui a quelque connaissance du cœur humain comprend assez qu'un *simple songe*, et je ne sais quelle analogie imaginaire entre un événement présent et un événement passé, ne peuvent suffire pour tranquilliser tout à coup un époux agité de soupçons pénibles, et qui a eu lieu de se croire trahi par celle à qui il avait donné sa foi. Nous sommes donc fondés à croire que saint Joseph ne fut pas un *visionnaire*, ni le crédule jouet d'un vain songe, mais qu'il sut discerner, d'une manière certaine, que ce songe venait de Dieu : l'impression profonde que ce songe fit sur lui, les lumières qui éclairèrent son esprit, lui firent connaître qu'il ne pouvait avoir qu'une *origine surnaturelle*.

4° « *L'application arbitraire d'une prophétie d'Isaïe faite » par saint Matthieu.* » — Comme nous l'avons déjà remarqué, saint Matthieu, dans son Evangile adressé spécialement aux Juifs, s'applique constamment à constater, dans les événements qu'il raconte, l'accomplissement des anciennes prophéties, afin de prouver que Jésus était véritablement le Messie annoncé par les anciens prophètes. Parmi ces prophéties, saint Matthieu n'oublie pas celle d'Isaïe : « *Une Vierge concevra et enfantera un » fils, et on le nommera Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu » avec nous ;* » et il en trouve l'accomplissement dans la *conception surnaturelle* de Jésus dans le sein de Marie, devenue mère sans cesser d'être vierge.

Strauss conteste cette application. *a*) « Il est évident, » dit-il, de l'aveu des meilleurs critiques, que ce passage d'Isaïe ne peut nullement s'appliquer à la mère » de Jésus. »

Rép. Afin de mieux comprendre cette prophétie d'Isaïe, et les discussions auxquelles elle a donné lieu, il nous paraît utile de rappeler les circonstances dans lesquelles elle a été faite. — Achaz, roi de Juda, était en guerre avec Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël. Ces deux rois alliés assiégèrent d'abord Jérusalem, mais ils furent obligés

de se désister de leur entreprise. L'année suivante, ils firent de nouveaux préparatifs, dans le dessein de faire une irruption dans le royaume de Juda. Déjà les deux armées étaient réunies, et se préparaient à marcher sur Jérusalem. Dès que la nouvelle en fut portée à Achaz, il fut saisi d'une grande frayeur. Se croyant trop faible pour résister à ces deux rois réunis, il chercha aussi, de son côté, un auxiliaire, et conçut la pensée de faire une alliance avec Téglath-Phalassar, roi d'Assyrie, ce qui eut lieu plus tard, à son détriment. Comme cette alliance était dangereuse pour le royaume de Juda, Dieu, qui veillait sur son peuple, commanda au prophète Isaïe d'aller, accompagné de son fils *Shear Jérub,* à un lieu déterminé, à la rencontre du roi Achaz, et de lui dire de se tranquilliser : « Reste en repos, et ne crains rien ; que » ton cœur ne tremble pas devant ces deux tisons fumants » de colère. Leurs desseins sur le royaume de Juda ne » réussiront pas ; ils ne reculeront pas leurs frontières... » Damas continuera d'être la capitale de la Syrie, et » Samarie, du royaume d'Israël, jusqu'à ce que (avant » 70 ans), celui-ci ait cessé d'exister. » Le prophète exécuta l'ordre de Dieu, mais Achaz se montrait incrédule à ses paroles. Alors, Dieu ordonna de nouveau au prophète d'offrir au roi, en preuve de la vérité de ce qu'il annonçait, un signe aussi éclatant qu'il le voudrait, « *au plus profond de l'abîme, ou au plus haut des cieux ;* » mais le roi incrédule, plus porté à mettre sa confiance dans de vaines idoles que dans le Dieu véritable, répondit : « *Je ne demanderai pas de signe, car ce serait tenter le Seigneur.* » — Une telle réponse était offensante, à la fois, et pour le prophète et pour Dieu lui-même ; pour le *prophète,* qu'on accusait d'exciter le roi à un acte blâmable, pour *Dieu,* à qui on refusait d'obéir. Mais Isaïe, plus ému de l'offense faite à Dieu, que de celle qui concernait sa propre personne, se tourna de nouveau vers le roi et la famille royale, et leur dit ces paroles :

« *Ecoutez donc, maison de David :*
» *N'est-ce pas assez, pour vous, de lasser la patience des*
» *hommes,*
» *Faut-il que vous lassiez encore celle de mon Dieu ?*

» *C'est pourquoi Dieu lui-même vous donnera un signe :*
» *Voilà que* la Vierge concevra, *et enfantera un fils ;*
» *Il sera appelé* Emmanuel ;
» *Il se nourrira de lait et de miel,*
» *Jusqu'à ce qu'il sache discerner ce qui est nuisible et utile :*
» *Car, avant l'âge où un enfant peut faire ce discernement,*
» *Cette terre sera abandonnée par ces deux rois qui vous*
» *font trembler.* »

Saint Matthieu nous affirme positivement que cette prophétie a trouvé son accomplissement dans la conception surnaturelle de Jésus dans le sein virginal de Marie. Mais, faut-il admettre ici une application *typique* ou *symbolique*, ou une application *littérale?*

Plusieurs interprètes (Dom Calmet, Grotius, Olshausen), admettent le premier sentiment. Il entre, disent-ils, dans le caractère et l'harmonie de l'Ancien Testament, que tout ce qui concerne le peuple choisi de Dieu soit comme la *figure*, le *miroir prophétique*, de ce qui doit se réaliser plus tard dans le Nouveau Testament, principalement, dans la personne du Messie lui-même, auquel se rapportent, comme à leur centre unique, toutes les lois, tous les événements, toute l'histoire ancienne de la nation sainte. Ainsi, dans la prophétie actuelle, le sens propre et grammatical du texte d'Isaïe désignerait un événement prochain ; car la Vierge qui doit enfanter *Emmanuel* est proposée au roi Achaz comme un *signe* de la vérité de sa prédiction à l'égard des rois d'Israël et de Syrie : or, un *signe* qui ne devrait s'accomplir qu'à la naissance du Messie, c'est-à-dire, près de sept cents ans après, ne pourrait avoir aucun but. On doit donc entendre *littéralement*, par cette personne désignée sous le nom d'*Almah*, une jeune personne non encore mariée, peut-être la fiancée du prophète, celle qu'il nomme plus loin son épouse (VIII, 3). Isaïe propose donc pour *signe*, à Achaz, que sa fiancée, qui deviendra bientôt son épouse, enfantera un fils nommé *Emmanuel*, et qu'avant que celui-ci ait quitté le sein de sa mère, c'est-à-dire, avant deux ou trois ans, sa prédiction aurait eu son accomplissement.

Mais, d'un autre côté, la naissance du fils d'Isaïe désignerait *symboliquement* la naissance d'un autre et *véritable*

Emmanuel, dans la personne duquel la prédiction trouverait son entier et complet accomplissement, et qui nous offrira une *Vierge* devenue *mère*, sans perdre sa virginité. Ceci s'adapte parfaitement avec la coutume du prophète de désigner les événements futurs par les noms donnés à ses enfants, Schear-Jaschub, « *le reste viendra;* Maher-Schalal, « *hâtez-vous de dépouiller.* » — Saint Matthieu a donc bien le droit d'appliquer cette prophétie à la naissance du Christ, puisque cette application était dans l'esprit du prophète, et dans l'intention de l'Esprit-Saint.

Cette interprétation peut, à la rigueur, se soutenir, et Bossuet ne la condamne pas : mais l'interprétation la plus commune et la plus admise parmi les saints Pères et les interprètes catholiques, est celle qui applique cette prophétie à Jésus-Christ et à la Sainte Vierge dans le *sens propre* et *littéral*, et c'est celle, aussi, qu'un examen plus attentif et plus approfondi de la prophétie d'Isaïe nous induit à préférer. — Si l'*Almah* du prophète Isaïe ne désigne pas *littéralement* une *Vierge* qui *devient mère sans perdre sa virginité,* il n'y a plus de relation entre ce passage et la conception surnaturelle de Jésus-Christ.

Malgré le refus d'Achaz, Isaïe persiste à lui donner un *signe;* non plus simplement un *signe* de la bienveillance divine, mais un *double signe,* dont l'un annonce la *fidélité* de Dieu envers son peuple d'Israël, malgré l'infidélité du roi, et l'autre, la *justice divine,* et le châtiment des ennemis de Juda. Le premier signe nous *offre* une *Vierge* qui *enfante,* et qui donne le jour à *Emmanuel, Dieu avec nous.*

Mais, outre *Emmanuel,* doit naître aussi Maher-Schalal : « *Hâtez-vous de dépouiller.* » (Is. VIII 3). Ce dernier signe fut montré au roi lui-même, et attesté par des témoins dignes de foi, et se rapportait aux événements prochains (VIII, 4, 8). Mais, si les impies reçoivent le châtiment qu'ils méritent, le *peuple de Dieu* ne sera pas abandonné, car *Emmanuel* est avec lui. Ainsi, dans la suite et la marche de la prophétie, *Emmanuel* est d'abord une *personne symbolique,* un *signe,* puis ensuite, le *Protecteur* d'Israël, le *Médiateur* du secours divin promis aux serviteurs fidèles (VIII, 8). Enfin (VIII, 10), on ne peut plus méconnaître qu'il se confond avec le Messie. La vue du

prophète s'étend, son langage s'élève, et la prophétie messianique retentit dans tout son éclat :

« *Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande*
» *lumière ;*
» *Le jour s'est levé pour ceux qui habitent les ombres de la*
» *mort ;*
» *Car, un enfant nous a été donné ;*
» *Il portera sur son épaule le signe de sa royauté ;*
» *Son nom est l'Admirable, le Conseiller,*
» *Le Dieu, le Fort, le Père de l'éternité,*
» *Le Prince de la paix :*
» *Son empire s'étendra de plus en plus ;*
» *La paix qu'il établira n'aura pas de fin ;*
» *Il s'assiéra sur le trône de David,*
» *Il établira son règne sur la justice et l'équité.*
» *Le zèle du Dieu des armées fera ce prodige.* »

Là se termine l'oracle d'Isaïe. Suivant sa marche ordinaire, le prophète, pénétrant au-delà du fait présent, étend insensiblement sa vue vers un horizon plus vaste, et finit enfin par une *intuition* vive et claire de l'époque messianique. Cette explication n'est ni forcée, ni contournée, mais présente, d'une manière naturelle, la marche successive du regard prophétique. Le portrait du roi tracé (IX, 6, 7), s'élève infiniment au-dessus de tous les attributs d'un mortel, et ne peut s'appliquer qu'au Messie. Il est dépeint comme un enfant nouveau-né, et se confond évidemment avec *Emmanuel*. Au reste, cette *transition*, familière au prophète, de ce qui est *présent* et *prochain* à ce qui est *futur* et *éloigné*, d'une délivrance particulière et peu considérable à la *grande délivrance* du genre humain par l'œuvre de la *rédemption* est un caractère particulier de l'esprit *prophétique*, cette véritable et divine philosophie de l'histoire. — (*Voy. W. Hoffmann, Leben gepruft; Hengstenberg, Christologie de l'Ancien Testament... etc).*

b) « Mais, répliquera-t-on, n'est-il pas étrange de con-
» firmer, par un *signe éloigné* de plusieurs siècles, la
» mission d'un prophète, et la vérité de ses discours ? »
—*Rép*. La chose n'est pas tellement étrange que nous n'en trouvions plusieurs exemples dans l'Ecriture. (*Voy*. Ex.

III, 11 ; I. Rois, II, 24 ; Jérém. XLIV, 29). Nous venons de dire que cette liaison du présent et du futur est familière aux prophètes, et l'un des caractères de l'esprit prophétique : elle est d'ailleurs très-naturelle, dans les circonstances où se trouvait Isaïe : « Vous tremblez, dit-il à » Achaz, pour la maison de David ; vous craignez qu'elle » ne succombe sous les efforts de deux rois ennemis. » Avez-vous donc oublié qu'elle doit donner au monde » ce Messie, ce roi sauveur, si souvent promis à nos » pères ?... La naissance de ce Messie futur sera elle-» même le plus grand des prodiges. Une Vierge deviendra » sa mère, sans cesser d'être vierge. Celui qui est assez » puissant pour suspendre les lois de la nature ne le sera-» t-il pas assez pour humilier vos ennemis, et renverser » tous leurs desseins ? » On voit ici un *signe* proportionné à la grandeur du Dieu qui le donne, à la magnificence des paroles prophétiques qui l'annoncent, aux besoins et à l'attente du peuple Juif.

5° *L'authenticité douteuse des deux premiers chapitres de saint Matthieu.* — « Plusieurs critiques, Eichorn, von » Ammon, etc., en Allemagne ; William, en Angleterre, » ont attaqué l'authenticité de ces deux chapitres. »

Rép. Non-seulement ces deux chapitres se trouvent dans tous les manuscrits grecs et latins, mais ils ont été évidemment connus par les hérétiques *Cérinthe*, contemporain des Apôtres, et *Carpocrate*, qui vivait peu de temps après, lesquels s'appuyaient sur la généalogie de Jésus-Christ, pour en conclure qu'il était fils de Joseph. Ils ont été également connus de saint *Justin*, qui, dans son dialogue avec Tryphon, raconte l'histoire des Mages et du massacre des innocents, et cite les prophètes Michée et Jérémie dans les mêmes termes que saint Matthieu, de *Clément d'Alexandrie*, *Irénée*, III, 9 ; *Tertullien*, *Adv. Marc*, etc. *Jules l'Africain*, au IIIe siècle, cherchait les moyens de concilier les apparentes contradictions des deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc.

Qu'oppose-t-on à des preuves aussi concluantes ? — « Ces deux chapitres ne se trouvent pas dans l'Evangile » hébreu des Ebionites, qui était l'Evangile primitif de » saint Matthieu. » — C'est que cet Evangile a été mutilé par ces hérétiques (*Voy.* l'Introd., p. 30 et suiv). —

« Mais il renferme des récits fabuleux et mythiques. » — C'est ce qu'il faudrait prouver. Avec de semblables raisonnements, il n'y a pas de raison pour ne pas révoquer en doute l'authenticité du Nouveau Testament tout entier. — « Mais, Marc, l'abréviateur de saint Matthieu, ne dit rien de ces deux chapitres. » — Il n'est pas du tout prouvé que saint Marc se soit proposé pour but de nous offrir un abrégé de l'Evangile de saint Matthieu (*Voy.* l'Introd.) S'il ne dit rien des événements de la naissance et de l'enfance de Jésus-Christ, c'est que cela n'entrait pas dans son plan. On trouve, d'ailleurs, dans ces deux chapitres, tout ce qui caractérise le genre et le style de saint Matthieu, l'emploi des mêmes formes de style, le même soin à appliquer à Jésus-Christ les prophéties de l'Ancien Testament, et à montrer qu'elles ont eu leur accomplissement en sa personne, etc.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 18. « *Il se trouva qu'elle avait conçu, etc.* » — Il faut que Marie soit éprouvée, humiliée, méprisée, comme son fils, avant d'être glorifiée comme lui. — La vertu, comme l'or dans le creuset, brille d'autant plus qu'elle est éprouvée. — « *Du Saint-Esprit.* » Le nouvel Adam, comme le premier, créé pur et sans tache par la toute-puissance divine, sans père, en dehors de la génération impure des enfants d'Adam, n'appartient pas à un seul peuple, mais au genre humain tout entier: Dieu l'a donné pour tous. Une génération nouvelle, une autre race, un autre règne commence sur la terre, le règne de Dieu et des enfants de Dieu. — L'Eglise-vierge nous régénère dans le Saint-Esprit, et nous fait enfants de Dieu par le baptême. — Manifestation des trois personnes de la Sainte-Trinité : Dieu le *Père* intime ses ordres à Joseph, par le ministère d'un ange ; le *Fils* est incarné dans le sein de Marie ; le *Saint-Esprit* forme le corps de Jésus dans le sein de sa Mère.

v. 19. « *Or Joseph, qui était un homme juste, ne voulant » pas la diffamer.* » — La douceur et la charité sont inséparables de la véritable justice. Cette dernière est également éloignée de la faiblesse pusillanime qui supporte lâche-

ment ce qu'elle ne doit pas supporter, et de l'inflexibilité inexorable qui punit le coupable sans compatir à son malheur. Le juste doit savoir défendre son honneur, sa réputation, sans flétrir celle d'autrui. — « *Résolut de la » renvoyer secrètement.* » Premières traces, dans l'Evangile, du respect et des égards pour la dignité de la femme : la femme réhabilitée par l'Evangile.

Durant cette terrible épreuve, Marie se tait, et abandonne tout son sort, toute sa réputation, entre les mains de Dieu : modèle admirable d'une confiance inébranlable en la Providence divine. Une telle confiance ne sera pas, ne peut être confondue. Dieu fera un miracle plutôt que d'abandonner ceux qui se confient en lui dans dans leur affliction.

v. 20. « *Comme il était en cette pensée, voilà que l'ange » du Seigneur lui apparut.* » Après les épreuves viennent les consolations divines, d'autant plus abondantes que les premières ont été plus cruelles.

v. 21. « *Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom » de Jésus, car il sauvera son peuple.* » Jésus ne porte pas un vain nom ; « *Non magni nominis umbra.* » Il saura en rempl.r toute la signification, et, pour cela, il ne craindra pas de verser tout son sang. — Nous ne pouvons être sauvé que par Jésus ; lui seul est notre unique espérance. — A quoi sert un titre honorable, qu'à déshonorer celui qui le porte, s'il ne sait pas s'en rendre digne ?

v. 22. « *Or tout cela advint, pour accomplir ce qu'avait » dit le Seigneur.* » Jésus est la fin et l'accomplissement des prophéties ; c'est le centre où tout aboutit dans l'humanité.

v. 23. « *Une vierge concevra et enfantera un fils.* » — Une vierge seule est digne d'être mère du Dieu incarné. — « *Fils d'une vierge*, vierge vous-même, qui avez pris » pour votre précurseur Jean-Baptiste, vierge, et pour » votre disciple bien-aimé S. Jean, vierge aussi, selon » toute la tradition chrétienne..., ô Jésus, vous nous » apprenez par là, qu'il n'y a rien de plus incompatible » que l'impureté et la religion chrétienne. Elevé parmi » des mystères si chastes, qui peut souffrir la corruption » dans sa chair ? Le seul nom de Jésus n'inspire-t-il pas » la pureté ? Qui peut seulement le prononcer avec des

» lèvres souillées? Mais qui peut approcher de son saint » corps, l'unique fruit d'une mère vierge, si pur, qu'il » n'a pu souffrir, ni en lui-même, ni en sa mère même, » la sainteté nuptiale : qui peut, dis-je, approcher de ce » sacré corps avec des sentiments impurs?... Ministres » sacrés de ses autels, soyez donc purs comme le soleil..; » femmes chrétiennes, vierges chrétiennes, et vous, » dont le célibat doit être l'honneur de l'Eglise, soyez » soigneux d'une réputation qui fait l'édification publi- » que; faites en sorte, à l'exemple de Jésus-Christ, de » n'être pas seulement soupçonnés, dans une matière » si délicate, où le genre humain est si emporté, si » malin et si curieux. » (Bossuet, *11e Elév.*, XVIe sem.)

« *Et elle enfantera un fils.* » — Marie est la mère du Christ entier, composé du chef et des membres, et Jésus-Christ est l'aîné entre plusieurs frères : Marie est donc aussi notre mère. — « *On le nommera Emmanuel*, c'est-à-dire, *Dieu avec nous.* » — Oui, c'est bien là le véritable nom de Jésus: Dieu est avec nous, il n'a pu se résoudre à nous abandonner, il réside sur nos autels, il se donne à nous, il descend dans notre cœur.... Nous seuls le fuyons, le repoussons.

v. 24. « *Et, réveillé de son sommeil, Joseph fit ce que » l'ange du Seigneur lui avait commandé.* » Apprenons, à l'exemple de Joseph, à suivre les inspirations divines, et à consulter Dieu dans nos perplexités. — L'*obéissance*, le renoncement à notre volonté propre, est le sacrifice le plus agréable à Dieu (I Reg. XV, 22); c'est aussi le meilleur moyen d'obtenir la paix du cœur — C'est assez à celui qui aime Dieu de connaître sa volonté, pour la faire, sans en connaître la raison.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LEÇONS ET MODÈLES QUE NOUS OFFRE LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE.

I. Dans la personne de Marie.

Nous devons admirer, 1) sa *sublime élévation*, comme *Mère* de Dieu, épouse du Saint-Esprit : « *Inventa est in utero habens de Spi- » ritu Sancto;* » — 2) son *silence*, plein d'humilité et de résignation; dans cette cruelle épreuve, elle garde le secret de Dieu, et lui aban-

donne entièrement le soin de son honneur : « *Inventa est in utero* » *habens de Spiritu Sancto;* » — 3) sa *confiance* en Dieu, que rien ne peut ébranler.

II. Dans la personne de Joseph.

Nous avons à considérer, 1) les *soupçons* pénibles par lesquels Dieu veut l'éprouver : «*Inventa est in utero habens;* » ses perplexités : « *Cùm esset justus, et nollet;* » — Dieu, pour purifier ses élus, les soumet souvent à de rudes épreuves; — 2) sa *prudence,* qui le porte, avant de se déterminer à agir, à réfléchir mûrement devant Dieu sur ce qu'il doit faire : « *Hæc autem eo cogitante;* » — 3) sa *justice,* qui ne lui permet pas de s'écarter des prescriptions de la loi, ni d'autoriser, par une aveugle condescendance, ce qu'il croyait un mal : « *Cùm esset justus... voluit... dimittere eam;* » — 4) sa *douceur* et sa *charité,* qui lui conseillent les moyens les plus doux : « *Et* » *nollet eam traducere, voluit occultè dimittere eam;* » — 5) les *consolations* par lesquelles Dieu couronne ses épreuves : « *Ecce angelus* » *Domini apparuit in somnis :* » il n'y a aucune proportion entre les épreuves que Dieu fait subir à ses élus, et les célestes et ineffables consolations qu'il leur réserve; 6) sa *docilité* et son *obéissance :* « *Exsurgens Joseph..., fecit sicut præcepit ei angelus Domini.* » Il croit, sans hésiter, le mystère que l'ange lui révèle....., il obéit, sans différer, aux ordres du Seigneur : imitons un si beau modèle.

III. Dans la personne de Jésus-Christ.

Nous y voyons : 1) qu'il est le *but* et l'*accomplissement* des prophéties : « *Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur...* » il a donc une mission divine... ; il est donc le Messie libérateur prédit par les prophètes : Dieu seul est le maître absolu des temps et des événements, et peut régler et annoncer d'avance ce qu'il doit exécuter dans la suite des temps; — qu'il est *vraiment Dieu :* « *Vocabunt* » *nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum : nobiscum Deus.* » Dieu est avec nous en Jésus-Christ, par son incarnation, sa venue sur la terre, sa grâce, la sainte communion, etc.; — 3) qu'il est le *Sauveur* et le *Rédempteur,* par qui seul nous pouvons être sauvés : « *Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum, a* » *peccatis eorum.* » Ne rendons pas inutile la grâce de la Rédemption : que les doux noms de Jésus, Marie, Joseph, soient sans cesse sur nos lèvres, et au fond de notre cœur.

B. JÉSUS-CHRIST, L'HOMME-DIEU.

I. Jésus-Christ véritablement homme.

1) Il a pour mère la Vierge Marie : « *Inventa est in utero habens.* » — 2) Il est annoncé par les prophètes comme fils d'une Vierge : « *Ecce Virgo in utero habebit, et pariet filium.* »

II. Jésus-Christ est véritablement Dieu.

1) Son origine *toute surnaturelle* le place au-dessus de l'humanité: « *In utero habens de Spiritu Sancto.* » — Il s'appelle *Jésus,* c'est-à-dire

Sauveur : « *Vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet.* » Un Dieu seul peut relever l'homme de sa chute. — 3) Il s'appelle *Emmanuel, Dieu avec nous :* « *Vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpreta-* » *tum nobiscum Deus.* » — Plaçons en Jésus tout notre amour et toute notre confiance.

§ V.

VISITE DE MARIE A ÉLISABETH.

Hébron. Avril, mai, juin de l'an de Rome 749, 5e avant l'ère chrétienne.)

(Luc., I, 40-45. — *Évangile de la fête de la Visitation de la Sainte Vierge).*

Après les grâces signalées qu'elle a reçues, Marie éprouve le désir bien naturel d'épancher sa joie et sa reconnaissance dans le sein de l'amitié : « *Marie,* » donc, « *se* » *levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes de la* » *Judée,* » dirigeant ses pas, « *vers une ville de Juda* (*a*), » probablement la ville sacerdotale d'Hébron, distante de quarante lieues de Nazareth, et de six lieues de Jérusalem, dans une contrée riante et fertile, résidence de Zacharie et de son épouse Elisabeth, que Marie venait féliciter de sa grossesse miraculeuse, et à qui elle venait également faire part de son bonheur (*b*) « *En entrant* » *dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth,* » sa

---

39. Exsurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda. — 40. Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

(*a*) La tribu de Juda se divisait en trois *districts* ou cantons, le district *méridional, le haut-pays* ou les montagnes, et *la vallée.* Dans le *haut-pays*, Josèphe compte quarante-cinq villes, y compris Jérusalem, parmi lesquelles six villes sacerdotales, ou qui servaient de résidence aux prêtres, à savoir Jachir, Debir, Hébron, Juta, Estamo, Holon. L'opinion commune est qu'il s'agit ici d'Hébron.

(*b*) Saint Ambroise analyse avec une élégante précision les divers motifs qui engagèrent Marie à visiter sa cousine Élisabeth. Ce ne fut pas (comme le prétend à tort Calvin), dans le but de s'assurer de la vérité des paroles de l'ange : « *Non quasi incredula de oraculo, nec quasi incerta de nuntio,* » *nec quasi dubitans de exemplo;* » sa foi était parfaite et entière, et n'avait pas besoin de nouvelles preuves. Ses motifs furent : 1° le besoin bien naturel d'épancher dans le sein d'une amie sa joie et sa reconnaissance; besoin d'autant plus pressant pour elle que sans doute Anne et

parente, et la félicita de ce que la grâce du Seigneur s'était manifestée en elle. « *En entendant cette salutation,* » *Elisabeth*, éclairée de lumières divines, pénètre le grand mystère qui s'est opéré dans le sein de Marie, et les vives impressions qu'elle éprouve se communiquant au fruit qu'elle porte dans ses entrailles, « *elle sentit son* » *enfant tressaillir dans son sein, et elle fut remplie de* » *l'Esprit-Saint.* » La plupart des saints Pères et des interprètes catholiques reconnaissent ici, dans le tressaillement de saint Jean, non seulement un *mouvement naturel* causé par l'émotion de la mère, mais un *prodige surnaturel*, par suite duquel il fut sanctifié et purifié de la tache originelle, et passagèrement éclairé des lumières de l'Esprit-Saint, Prophète dès le sein de sa mère, il reconnut et annonça la présence du Sauveur (*c*).

Pleine de joie et de respect, à la vue de la mère du Rédempteur, « *Elisabeth s'écrie,* » dans un saint enthousiasme, en répétant les propres paroles de l'ange Gabriel (l'Esprit-Saint connaît son langage et le fait parler à qui il lui plaît) : « *Vous êtes bénie entre toutes les* » *femmes ;* » Dieu a répandu sur vous toutes ses faveurs » et ses bénédictions, et vous êtes la plus heureuse » de toutes les femmes (*d*), « *et béni est le fruit de votre* » *sein,* » le fils divin que vous portez dans vos entrailles. »

---

41. Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus, et repleta est Spiritu Sancto Elisabeth ;— 42. Et exclamavit voce magnâ, et dixit : benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.

Joachim étaient morts : « *Festinans præ gaudio;* » 2° le désir de féliciter sa parente des faveurs qu'elle avait reçues de Dieu, et de lui rendre ses devoirs de charité : « *Religiosa pro officio;* » 3° sa fidélité à suivre les inspirations secrètes de la grâce qui l'excitent à entreprendre ce voyage pour l'accomplissement des desseins de la Providence sur le Précurseur du Messie.

(*c*) Saint Augustin, cependant, et Eucherius, bien qu'admettant une cause surnaturelle, ont cru que ce mouvement était purement physique, et qu'il ne supposait pas dans l'enfant l'usage de la raison, ni la conscience de ce qui se passait en lui : « *Hanc exultationem factam esse sine ratio-* » *nali cognitione.* » (P. 57, *Ad Dordon.*) Ce n'est pas le sentiment commun des saints Pères ni des interprètes.

(*d*) Marie, abordant Elisabeth, lui dit, suivant le salut usité, « *Que le* » *Seigneur soit avec vous.* » Elisabeth, au lieu de lui répondre, selon la

Puis, elle exprime le vif sentiment d'étonnement et d'admiration qu'excite en elle un honneur aussi inattendu, et dont elle se reconnaît si indigne : « *Et d'où* » *me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne* » *me visiter?* » car je sais que vous êtes réellement la » mère du Roi messianique, promis par les prophètes, et « *aussitôt que votre voix, quand vous m'avez saluée, a* » *frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon* » *sein. Vous êtes bienheureuse, vous qui,* » loin d'imiter la » la défiance coupable de Zacharie, « *avez cru* » ferme- » ment « *à la parole de Dieu, car ce que le Seigneur* » *vous a dit s'accomplira.* » — Les paroles d'Elisabeth respirent l'inspiration divine et l'inspiration prophétique ; tout est découvert à ses yeux; les paroles de l'ange, le consentement de Marie, tout rempli d'humilité et de confiance, et si opposé à la défiance de Zacharie : elle pénètre même les secrets de l'avenir, et annonce avec assurance, à la jeune Vierge qui vient la visiter, l'entier accomplissement des promesses divines.

En s'entendant nommer la mère du Sauveur, Marie reconnut avec surprise que, si Dieu lui avait révélé le secret d'Elisabeth, celle-ci, à son tour, connaissait le sien. Sa joie s'en accrut, son âme s'élève vers le ciel, son cœur s'épanche, et de ses lèvres s'échappe un hymne de louanges ; elle prononce ce beau cantique que l'Eglise fait chanter à ses enfants dans l'office du soir, et que l'on peut appeler, avec raison, le triomphe de son humilité. Ce cantique peut se partager en trois parties principales.

a) v. 46-49. *Marie témoigne sa reconnaissance des dons ineffables qu'elle a reçus de Dieu.* — « Ces louanges dont

---

43. Et undè hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me? — **44.** Ecce enim, ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo. — 45. Et beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi à Domino.

---

coutume : « *Que le Seigneur vous bénisse,* » s'écria, éclairée par l'Esprit-Saint : « *Vous êtes bénie entre toutes les femmes ;* » vous êtes comblée des bénédictions du ciel, et la plus heureuse de toutes les femmes : *benedicere,* εὐλογεῖν, signifie proprement vouloir, souhaiter du bien ; et, en parlant de Dieu, *répandre ses faveurs* sur quelqu'un. *Vouloir* en Dieu, et *faire,* c'est la même chose.

» vous me comblez, dit-elle, ce n'est pas à moi qu'elles » s'adressent; je ne suis que l'humble instrument des » miséricordes du Seigneur: c'est le *Seigneur* qu'il faut » louer, à lui seul la gloire appartient. Oui, « *Mon âme* » *glorifie le Seigneur;* » elle loue, exalte, célèbre sa » grandeur et sa gloire infinie, « *et mon esprit tressaille de* » *joie en Dieu mon Sauveur* (*e*). » — Et quelle est la cause de cette reconnaissance et de cette joie si vive? Ah! c'est « *qu'il a abaissé ses regards sur la bassesse de sa servante.* » Marie est si petite, si abjecte à ses yeux, qu'elle ne peut comprendre comment Dieu a pu jeter les yeux sur la dernière et la plus indigne, croit-elle, des servantes du Seigneur. Son bonheur est si grand que tous les siècles et toutes les nations y prendront part, et ne pourront jamais assez le célébrer: « *et voilà que désormais, toutes* » *les générations me proclameront bienheureuse.* » — Eclairée des lumières de l'Esprit-Saint, elle pénètre les secrets de l'avenir; prophétesse inspirée, elle parle avec assurance de ce qui doit arriver, et nous voyons nous-mêmes l'accomplissement de ce qu'elle a annoncé d'une manière si précise. — Vous êtes la première, semble-t-elle dire à Elisabeth, qui me proclamez bienheureuse; mais vous ne serez pas la dernière; toutes les nations et tous les âges suivront votre exemple. Il n'y a dans cette pensée, de la part de Marie, aucune vaine complaisance, mais un vif sentiment de gratitude envers Dieu, comblant de ses faveurs inespérées une pauvre créature qui n'a rien mérité. Oui, vraiment, poursuit-elle, « *Celui qui est* » *puissant a fait en moi de grandes choses,* » il m'a rendu la mère du Roi Messianique, du Rédempteur du monde, « *son nom,* » son être, sa substance, « *est saint,* » glorieux

---

46. Et ait Maria : Magnificat anima mea Dominum : — **47.** Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. — **48.** Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. — **49.** Quia fecit mihi magna, qui potens est, et sanctum nomen ejus :

(*e*) On reconnaît ici, comme dans le reste du cantique, le *parallélisme* qui forme le caractère distinctif de la poésie hébraïque, *parallélisme* qui ne consiste pas dans une simple répétition de la pensée précédente, mais qui y ajoute une nouvelle force, et de nouveaux développements.

pur, incomparable, séparé, par une distance infranchissable, de tous les êtres créés.

b) v. 50-53. *Marie loue Dieu à cause des biens dont le Messie doit être la source pour toute la nation.* — Les bienfaits de Dieu ne se bornent pas à la personne de Marie ; ils s'étendent sur le genre humain tout entier, que son divin fils vient sauver ; et elle est l'interprète de l'humanité toute entière, dans l'expression de sa reconnaissance. « *Sa miséricorde* » dit-elle ; *se répand d'âge en âge,* » à travers tous les siècles, « *sur ceux qui le craignent,* » d'une crainte filiale inspirée par l'amour, sur tous ceux qui ne mettent pas volontairement obstacle à son action bienfaisante.

Marie rappelle le souvenir des prodiges que Dieu a opérés autrefois en faveur du peuple juif, et qui se trouvent couronnés et complétés par le prodige bien plus étonnant encore de l'Incarnation du Verbe dans le sein d'une humble Vierge. « *Il a déployé la force de son bras (f),* » l'appesantissant sur les ennemis du peuple de Dieu : Sennachérib, Holopherne, Antiochus, Pharaon englouti avec son armée dans les flots de la mer Rouge ; « *il a confondu* (*g*) *ceux qui s'enflaient d'orgueil dans leurs vaines pensées ;* » son souffle a dissipé, comme une paille légère, les vains projets et les orgueilleuses pensées des persécuteurs de son peuple, des Egyptiens, par exemple ; « *il a jeté bas de leurs trônes les puissants, et il a élevé les humbles et les petits,* » il a rendu vainqueur, et enrichi de la dépouille de ses ennemis, son peuple opprimé et persécuté dans l'Egypte et le désert ; « *il a comblé de biens les affamés,* » il a nourri, avec la manne, pendant 40 ans, les

---

50. Et misericordia ejus à progenie in progenies, timentibus eum. — 51. Fecit potentiam in brachio suo : dispersit superbos mente cordis sui. — 52. Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. — 53. Esurientes implevit bonis,

---

(*f*) Expression poétique, dans le style biblique, pour exprimer les œuvres extraordinaires de la toute-puissance divine : le *bras* est le symbole de la force et de la puissance ; c'est dans le bras qu'elle réside, c'est par lui qu'elle se déploie.

(*g*) *Dispersit, perdidit qui in cogitatione animi sui superbiunt, animi fastu intumescentes.*

Israélites dans le désert, et les a introduits dans une terre d'abondance ; « *et il a renvoyé les riches les mains vides ;* » il a enlevé aux peuples impies de Chanaan les biens qu'ils possédaient, pour les donner à son peuple. Dieu répand ses bienfaits sur ceux qui connaissent leur pauvreté et leur indigence ; quant à ceux qui se croient dans l'abondance, il les abandonne à leur orgueilleuse pauvreté.

c) v. 54, 55. *Marie célèbre, en particulier, l'accomplissement de la promesse du Messie, faite à Abraham et aux autres patriarches.* — Dieu semblait avoir oublié son peuple en le laissant languir dans une si longue attente du Sauveur, mais cet oubli n'était qu'apparent ; Dieu est fidèle en ses promesses, et les exécute au temps prescrit : « *Se ressouvenant de sa miséricorde, il a relevé Israël,* » *son serviteur ;* » il lui a tendu la main pour le relever de sa chute, de sa profonde misère, « *selon ce qu'il avait* » *dit,* » fidèle aux promesses qu'il avait faites « *à nos* » *pères, à Abraham, et à sa race pour l'éternité.* » Les bénédictions attachées à la venue du Messie ne sont pas restreintes à une époque déterminée et transitoire ; elles embrassent tous les temps et toutes les générations, elles s'étendent à tous les véritables descendants d'Abraham, à tous ceux qui ont hérité de son esprit et de sa foi.

Le cantique de Marie est sa réponse aux louanges d'Elisabeth. Elisabeth l'avait élevée au-dessus de toutes les femmes ; Marie fait remonter toute cette gloire vers Dieu, et se plaît à faire ressortir la grandeur des bienfaits de Dieu, par la bassesse de celle qui les reçoit (v. 46-50). Elisabeth avait félicité Marie de sa foi à la parole évangélique, comme de la cause de son bonheur ; Marie répond que c'est la conduite ordinaire de Dieu d'élever les humbles et les petits, et d'abaisser les superbes (v. 51-53). — Elisabeth avait témoigné sa reconnaissance de l'honneur que la *mère* de Dieu daignait lui faire en venant la visiter ; Marie, s'oubliant elle-même, ne voit, dans le mystère de l'incarnation, que l'*accomplissement* de la promesse faite aux anciens patriarches (v. 54, 55).

Et divites dimisit inanes. — 54. Suscepit Israël puerum suum, recordatus misericordiæ suæ. — 55. Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham, et semini ejus in sæcula.

« *Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, puis,* » probablement, après la délivrance de sa cousine et la naissance de Jean-Baptiste, « *elle s'en retourna dans sa* » *maison,* » à Nazareth. Elles purent à peine se séparer l'une de l'autre, car leur joie en Dieu et leur affection mutuelle étaient inexprimables. — Marie revint-elle à Nazareth *avant* ou *après* la délivrance d'Elisabeth ? Nous l'ignorons, puisque l'Evangile n'en dit rien. Nous pensons, toutefois, avec Maldonat et Dom Calmet, que Marie fut présente à la naissance de saint Jean-Baptiste. Il n'est pas vraisemblable que la *charité* ayant porté Marie à venir visiter sa cousine dans sa grossesse, et à demeurer si longtemps avec elle pour l'assister, elle l'ait abandonnée à l'époque même de l'enfantement, qui est le temps des douleurs et du péril. Si l'évangéliste parle du retour de Marie avant de raconter les circonstances de la naissance de Jean-Baptiste, c'est qu'il voulait terminer tout de suite ce qui concernait la Sainte Vierge, avant de passer à un autre sujet.

Polémique rationaliste.

1° Le premier point que Strauss attaque dans ce récit, c'est le *tressaillement* de l'enfant dans le sein de sa mère.

a) « Il ne peut pas comprendre que l'Esprit-Saint » puisse se communiquer à un être tel qu'un embryon » de six mois, en qui la substance spirituelle ne réside » pas. » — *Rép.* Comment *Strauss* sait-il que la *substance spirituelle* ne réside pas dans un embryon de six mois ? Nous voudrions bien savoir comment il s'y prendrait pour prouver cette étrange assertion, qu'il affirme du haut de sa science doctorale.

b) « Si l'on recherche le but d'un miracle si extraor- » dinaire, on n'en trouve aucun qui soit convenable. » — *Rép.* Nous ne sommes pas obligés de connaître, ni toujours en état d'apercevoir le but que Dieu peut se proposer dans les merveilles qu'il juge à propos d'opérer, mais nous ne voyons pas quel *inconvénient* il y aurait à

---

56. Mansit autem Maria cum illâ, quasi mensibus tribus ; et reversa est in domum suam.

supposer que Dieu se soit servi de la visite de Marie à Elisabeth, pour *sanctifier* et *préparer* d'avance pour ses hautes fonctions le Précurseur du Messie.

2° Le critique dirige ensuite ses attaques contre le cantique de Marie. S'il faut l'en croire, ce *cantique* est un tissu d'invraisemblances.

a) « Il n'est nullement naturel, dit-il, que des amis qui se » visitent exhalent leurs sentiments en effusions lyriques, » même au milieu d'événements extraordinaires, et que » leur conversation perde si complètement la couleur » d'un dialogue, tel qu'on pourrait l'imaginer en de » pareilles circonstances. » — *Rép.* Il est bon de remarquer que c'était une circonstance *unique* dans l'histoire du monde, que la rencontre de la Vierge qui portait dans son sein celui qui devait renouveler toutes choses, et de la femme *pieuse* et *inspirée,* qui devait donner le jour au dernier des prophètes : leur entretien ne pouvait donc ressembler à ces conversations communes et banales, qui ont lieu, d'ordinaire, lors de la rencontre de deux amies. La joie qui inondait leurs cœurs, les grandes pensées qui remplissaient leur esprit, le souffle de l'Esprit-Saint qui les inspirait, tout devait leur faire prendre un essor plus sublime. Ce n'était pas un discours ordinaire, c'était un *hymne* qui devait s'échapper de leurs lèvres, animées de l'esprit prophétique.

b) « Mais, réplique le sophiste, si le cantique de Marie » doit être considéré comme l'œuvre de l'Esprit-Saint, » on trouvera étonnant qu'un discours qui sort immé» diatement de la source divine de l'inspiration ne soit » pas marqué d'une plus grande originalité. Ce discours » est, en effet, parsemé de réminiscences prises à » l'Ancien Testament, particulièrement au cantique de » louanges prononcé, dans des circonstances analogues, » par la mère de Samuel (I. Rois, II). On ne peut s'em» pêcher d'y reconnaître le caractère d'une *composition* » *artificielle,* formée, de toutes pièces, de réminiscences » empruntées à l'Ancien Testament, composition qu'il » faut attribuer, non à Marie, mais à celui qui a remanié » poétiquement la légende qui circulait sur la scène en » question. » — *Rép.* Les véritables connaisseurs, ceux qui se piquent d'avoir quelque goût de la poésie biblique

et du beau réel, ne ratifieront pas ce jugement sévère. Ils admireront, au contraire, dans ce beau et sublime cantique, l'expression de l'enthousiasme et de l'inspiration divine, la noblesse des sentiments, et l'onction de la piété. On n'y trouve rien d'emprunté ni de forcé ; tout y est naturel, et dans un parfait accord avec le caractère connu de Marie, et la situation où elle se trouvait. On peut dire que sa belle âme s'y déploie dans toute sa beauté. Elle sent vivement la grandeur du don que Dieu lui a fait, son indigence et sa bassesse, et s'humilie d'autant plus que Dieu l'élève davantage. Elle embrasse d'un seul regard tout l'ensemble du plan divin ; elle voit, dans la naissance du Messie, la restauration de la nation sainte, et l'accomplissement des anciennes promesses ; elle célèbre la bonté, la miséricorde, la sainteté, la puissance divine, etc., etc... — Il faut être bien mal organisé, ou bien aveuglé par l'esprit de dénigrement, pour n'apercevoir, dans cet admirable cantique, qui n'est surpassé par aucun de l'Ancien Testament, qu'une œuvre sans originalité, et faite artificiellement de pièces rapportées.

Quant aux *réminiscences* de l'Ancien Testament, que l'on trouve dans ce cantique, elles ne prouvent qu'une chose, c'est la profonde connaissance que Marie avait des saintes Ecritures, dont elle faisait sa nourriture et sa méditation continuelle, de sorte que ses pensées se revêtaient naturellement des expressions des auteurs sacrés. L'analogie de sa propre situation avec celle de la mère de Samuël dut lui rappeler naturellement le cantique de *cette dernière,* dont, probablement, elle avait fait souvent le sujet de ses méditations solitaires.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 39. « *En ce temps-là, Marie se levant.* » — La religion chrétienne n'exclut pas les devoirs de civilité et de bienséance qu'impose le monde, mais elle les élève et les sanctifie. — L'intérêt, le désœuvrement, l'ennui, telles sont les causes les plus ordinaires qui réunissent les gens du monde ; un chrétien, un imitateur de Marie, ne doit faire de visites que pour la gloire de Dieu, que pour l'uti-

lité et l'édification du prochain. — Dans la joie comme dans la douleur, notre cœur a besoin de s'épancher dans le sein d'un ami. — La piété et la crainte de Dieu sont le fondement de la véritable amitié : c'est une fleur délicate, qui ne peut naître, croître et prospérer que dans un cœur ou règne la vertu. — Dans le bien comme dans le mal, qui se ressemble s'assemble. — « *S'en alla avec* » *hâte.* » — La Vierge chrétienne ne paraît dans le monde qu'à regret, et comme en courant, et se hâte, aussitôt qu'elle le peut, de rentrer dans la retraite et la solitude : « *Discite Virgines, non demorari in plateis.* » (S. Ambroise.)

v. 40. « *Elle entra dans la maison de Zacharie, et elle* » *salua Elisabeth.* » — Marie oublie sa dignité, et salue la première : l'humilité est le charme de la vertu, le plus bel ornement d'une vierge : « *Venit propinqua* » *ad propinquam, non solùm venit, sed etiam prior* » *salutavit : decet enim, ut quanto castior Virgo tanto* » *humilior sit.* » (S. Ambroise.) — Condescendance, modestie, humilité, prévenance, douceur, charité ; aimables vertus, qui nous gagnent le cœur de Dieu et des hommes.

v. 41. « *Lorsqu'Elisabeth entendit la voix de Marie,* » *l'enfant tressaillit dans son sein.* » — C'est par l'entremise de Marie que nous recevons les faveurs du ciel ; elle est la distributrice des grâces divines.

v. 42. « *Et élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie* » *entre les femmes.* » — Les âmes saintes ne connaissent pas la basse et misérable passion de l'envie, et applaudissent avec joie aux qualités, à la supériorité des autres. — « *Et béni est le fruit de votre ventre.* » — Marie est la plus heureuse des mères : jouissons de son bonheur.

v. 43. « *Et d'où me vient ceci.* » — L'humilité est le cachet de la sainteté véritable, et la marque distinctive des élus de Dieu. — Eprouvons-nous ces sentiments de foi, de piété, d'humilité, de joie sainte, de vive reconnaissance, de vénération respectueuse, lorsque nous nous préparons à recevoir Jésus-Christ dans la sainte communion ?

v. 45. « *Vous êtes heureuse, vous qui avez cru.* » — Quelle différence entre Marie et Eve ? L'incrédulité d'Eve

a attiré sur le genre humain tous les maux..., la foi de Marie a été le salut du monde.

v. 46. « *Et Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur.* » — Nous ne pouvons rien ajouter à la grandeur infinie de Dieu, mais nous pouvons la reconnaître, l'exalter, lui rapporter tout honneur et toute gloire, mépriser tout ce qui n'est pas lui.

v. 47. « *Et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu* » *mon Sauveur.* » — Celui qui n'a jamais goûté les douces consolations que la grâce divine répand dans nos cœurs ne sait pas ce que c'est que la joie véritable, ce que c'est que le bonheur. La piété est la compagne de la joie et l'ennemie de la tristesse. « *Gaudete in Domino* » *semper.* »

v. 48. « *Parce qu'il a regardé la bassesse de sa ser-* » *vante.* » — Marie n'est la plus élevée des créatures que parce qu'elle a été la plus humble. Dieu humilie et repousse les superbes, et laisse tomber sur les petits et les humbles un regard de bienveillance et d'amour.

v. 49. « *Car, celui qui est puissant a fait en moi de* » *grandes choses.* » — Oui, Dieu a fait en faveur de Marie de grandes choses ; *a*) il l'a élue, de toute éternité, pour être la mère de son Fils ; *b*) il l'a annoncée, d'avance, par plusieurs prophéties et figures ; *c*) il l'a préservée de la souillure originelle et de tout péché actuel ; *d*) il l'a remplie du Saint-Esprit, et de l'abondance de toutes les grâces ; *e*) il l'a élevée à la dignité sublime de mère de Dieu, sans donner aucune atteinte à sa virginité et à sa pureté angélique ; *f*) il l'a fait parvenir au plus haut degré de la perfection, et l'a ornée de toutes les vertus ; *g*) il a préservé son corps, après sa mort, de toute corruption, et l'a reçue, en corps et en âme, dans le ciel ; *h*) il l'a placée au-dessus de tous les saints et des chœurs des anges ; *i*) il l'a déclarée Reine du ciel et de la terre ; *j*) il nous l'a donnée pour mère et pour avocate : félicitons-la de toutes ces prérogatives, et répétons avec Elisabeth : « *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* » — Et nous aussi, nous pouvons dire : « *Celui qui est tout-* » *puissant a fait en moi de grandes choses.* » — Puissions-nous avoir, comme Marie, un cœur reconnaissant !

v. 50. « *Et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur*

» *ceux qui le craignent.* » — Jésus-Christ s'est incarné et est mort pour tous les hommes, et il n'y a d'exclus des bienfaits de la miséricorde divine que ceux qui mettent volontairement obstacle à son action bienfaisante.

v. 51, 52. « *Il a dispersé les superbes, jeté à bas de » leur trône les puissants.* » — L'orgueil a précipité les anges des hauteurs du ciel dans les sombres profondeurs de l'enfer; l'humilité élève l'homme, un enfant de la poussière, jusque dans les splendeurs des cieux : « *Superbia de supernis cœlestibus ad ima præcipitat, » humilitas ab imis ad alta levat : angelus in cœlo ad » tartara corruit; homo in mundo ad cœlum ascendit.* » (S. Bern.)

v. 53. « *Il a rempli de biens les affamés, et renvoyé » vides les riches.* » — La première condition pour recueillir les bienfaits de la rédemption, c'est de sentir notre propre misère, et le besoin que nous avons d'un rédempteur. Dieu se plaît à opérer sur le néant, à faire quelque chose de rien; si nous voulons être quelque chose, commençons par n'être rien. Dieu ne remplira notre cœur qu'autant qu'il le trouvera vide de l'amour des créatures.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LA VISITE DE MARIE A ELISABETH.

I. Louable dans ses motifs.

Ces motifs furent : 1) la *fidélité* à l'nspiration divine, qui dirigeait toutes les actions de Marie : « *Abiit in montana cum festinatione.* » Sommes-nous également fidèles aux inspirations de la grâce? — 2) Le *besoin* des *épanchements* d'une amitié toute pure et toute sainte : la véritable amitié ne naît que parmi les personnes vertueuses : « *Intravit in domum Zachariæ.* » — 3) La *charité,* le désir de soulager Elisabeth dans la situation délicate où elle se trouvait : « *Religiosa » pro officio,* » de la féliciter de son bonheur. Que nos visites seraient saintes et bénies de Dieu, si elles étaient inspirées par les mêmes motifs!

II. Sanctifiée par les vertus dont Marie nous offre l'admirable modèle.

Ces vertus sont : 1) une *charité, a) prompte,* « *Cum festinatione,* » ne laissons pas échapper l'occasion de faire du bien; *b) courageuse :* aucun obstacle ne peut la rebuter, « *abiit per montana :* » celui qui

veut faire du bien doit s'atttendre à lutter; les obstacles ne doivent pas l'effrayer; c) *persévérante :* « *mansit quasi mensibus tribus :* « que notre charité ne soit pas un feu de paille; ne nous lassons pas tant que nous trouvons quelque bien à faire. — 2) Une *humilité profonde :* elle va visiter son inférieure, la salue la première : « *salu-» tavit Elisabeth.* » Elle ne connaît point ces lois bizarres que la bienséance et la vanité ont établies, et auxquelles l'orgueil du monde attache une si haute importance. — 3) Un *cœur* plein d'*amour* et de *reconnaissance* pour les bienfaits de Dieu : « *Magnificat anima mea » Dominum.* « L'ingratitude ferme le cœur de Dieu; la reconnaissance nous attire de nouvelles grâces.

III. Salutaire dans ses effets.

1) Elisabeth est *remplie de l'Esprit-Saint;* éclairée des lumières divines, elle connaît et annonce les sublimes mystères opérés dans Marie : « *Repleta est Spiritu Sancto Elisabeth.* » — Remplie de joie, de reconnaissance, de vénération respectueuse pour Marie, elle célèbre les grandeurs du Fils et de la Mère : « *Benedicta tu inter » mulieres, et benedictus,* » etc. Puissions-nous avoir les mêmes sentiments, mériter de recevoir les mêmes grâces, lorsque nous avons le bonheur de communier! — 2) Saint Jean est *sanctifié* par la présence de Jésus-Christ, mais cette grâce lui est accordée par le ministère de Marie : « *Ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exul-» tavit infans in utero ejus.* » — Recourons à Marie comme à la distributrice des grâces divines : « *Sic est voluntas ejus qui totum nos » habere voluit per Mariam.* » (S. Bern.)

B. RÈGLES QUE NOUS DEVONS SUIVRE DANS NOS VISITES, POUR LES FAIRE D'UNE MANIÈRE CHRÉTIENNE.

Marie nous apprend, par son exemple, comment nous devons nous comporter dans nos *visites,* et dans les rapports de civilité que la bienséance et la charité nous imposent à l'égard du prochain.

1) Quant au *motif* de ces visites, au *but* que nous devons nous proposer en les faisant, nous ne devons en avoir d'autres que *a*) la *gloire* de Dieu, *b*) l'*édification* du prochain, *c*) la *charité.*

2) Quant aux *personnes* que nous devons fréquenter de préférence, nous devons visiter *a*) nos *parents,* qui ont un droit particulier à notre affection ; *b*) les *personnes pieuses* et craignant Dieu, évitant toutes celles dont la fréquentation pourrait nous être nuisible : « *Qui » tetigerit picem, inquinabitur ab eâ* » (Eccl. XIII, 1); *c*) les personnes *âgées* et d'*expérience,* dont la sagesse peut nous donner d'utiles conseils.

3) Quant aux *discours* que nous devons tenir, nous devons, *a*) *éviter* tout ce qui peut blesser la charité, la modestie, tout ce qui respire la vanité et l'esprit du monde : « *Corrumpunt mores bonos » colloquia mala* » (I Cor. XV, 33) ; nous devons rendre compte même d'une parole inutile (Matt. XII, 36); *b*) *édifier* le prochain, et le porter au bien, à la vertu, autant qu'il dépend de nous.

4) Quant à la *manière* dont nous devons nous comporter dans ces

visites, nous devons nous montrer remplis de prévenance, de respect, de modestie, de douceur, de charité, de simplicité et de droiture.

5) Quant au *temps* où nous devons les faire, nous devons, *a*) *choisir* le *jour* : « *In diebus illis :* » la nuit est l'ennemie des hommes; *b*) mesurer *la durée* de nos visites sur la convenance et le besoin que l'on a de nous : « *Mansit cum illâ quasi mensibus tribus;* » le temps est trop précieux pour le perdre en conversations inutiles; *c*) *revenir* avec joie et empressement à notre vie habituelle de retraite et de solitude : « *Reversa est in domum suam.* »

C. NOUS DEVONS PRENDRE MARIE POUR COMPAGNE ET POUR CONDUCTRICE DANS LE PÈLERINAGE DE CETTE VIE.

C'est le moyen d'obtenir :

1) *Un voyage sûr,* à l'abri de tout danger ; car, *a*) Marie nous montre le bon chemin; *b*) elle y marchera la première, et nous n'aurons qu'à la suivre, pour ne pas nous égarer; *c*) elle nous protégera contre les périls qui peuvent nous menacer.

2) *Un voyage facile*; *a*) elle nous consolera dans nos peines; *b*) elle nous éclairera dans nos perplexités; *c*) elle nous ranimera dans notre abattement, et nous encouragera par ses exemples.

3) *Une heureuse arrivée* : « Celui qui la suit ne s'égare pas, celui » qui l'écoute ne se trompe pas, celui qui la prie ignore le déses» poir, celui qu'elle soutient ne tombe pas, celui qu'elle protége » n'a rien à craindre, celui qui s'attache à ses pas ne connaît pas » la fatigue, celui à qui elle est propice parvient certainement au » terme de son voyage. » — *Ipsam sequens non devias, ipsam cogi» tans non erras, ipsam rogans non desperas, ipsâ tenente non corruis, » ipsâ protegente non metuis, ipsâ duce non defatigaris, ipsâ propitiâ » pervenis.* » (S. Bern.) — « Celui qui a une véritable dévotion à la » Sainte Vierge ne fera pas une mauvaise fin : « *Nunquàm malè » peribit, qui Genitrici Virgini devotus sedulusque exstiterit.* » (S. Ignat., mart.)

D. EFFETS DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Par ce mystère,

I. Marie est honorée.

Marie occupe la première place dans l'économie du salut : 1) comme la mère du Rédempteur : « *Fecit mihi magna, respexit humi» litatem, etc.* » — 2) Comme la plus sainte des créatures : « *Bea» tam me dicent omnes generationes.* » — Comme notre toute-puissante médiatrice : « *Ut audivit salutationem Mariæ, exultavit... Totum nos » habere voluit per Mariam...* »

II. L'homme est relevé.

1) Par l'incarnation du Verbe, la nature humaine est honorée, glorifiée, déifiée, élevée jusqu'au trône de Dieu : « *Suscepit Israël*

» *puerum suum.* » — 2) L'homme, d'esclave de Satan, devient l'enfant de Dieu; d'enfant de colère, il devient le frère et le cohéritier de Jésus-Christ : « *Esurientes implevit bonis, et exaltavit humiles.* »

III. Dieu est glorifié.

Dans ce mystère, se manifestent avec éclat tous les perfections divines : 1) la *sainteté,* « *Sanctum nomen ejus :* » le péché est détruit; — 2) la *justice :* le péché est expié; — 3) la *puissance,* par les merveilles qu'il opère : « *Fecit mihi magna qui potens est;* » — 4) la *sagesse,* la miséricorde conciliée avec la justice : « *Recordatus mise-* » *ricordiæ suæ;* » — 5) la *véracité,* la fidélité de Dieu à ses promesses : « *Sicut locutus est ad patres nostros.* »

E. LE CANTIQUE DE MARIE.

Dans le beau cantique de *Magnificat,* Marie célèbre :

I. La grandeur de Dieu.

1) Nulle part, cette grandeur ne se manifeste avec plus d'éclat que dans le mystère de l'*Incarnation :* « *Magnificat,* etc. » — 2) Cette pensée excite dans le cœur de Marie, non la crainte et la frayeur, mais une joie intérieure fondée sur le sentiment de la plus vive reconnaissance : « *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* »

II. Les bienfaits particuliers qu'elle a reçus de la Bonté divine.

1) Dieu a jeté les yeux sur sa bassesse, et l'a rendue un objet de félicitations pour toutes les races futures : « *Quia respexit humilita-* » *tem..., ecce enim ex hoc.....* » — 2) il a choisi une humble et pauvre créature pour en faire la mère de son Fils bien-aimé : « *Fecit mihi magna, etc.* »

III. Les œuvres divines, où se manifestent avec éclat

1) La *miséricorde* de Dieu envers ceux qui le craignent : « *Miseri-* » *cordia ejus à progenie.* » 2) Sa *puissance,* qu'il fait éclater, *a*) en humiliant les superbes : « *Fecit potentiam, dispersit superbos,* etc.; » *b*) en répandant sa grâce sur les humbles : « *Exaltavit humiles.....* » *Esurientes implevit bonis,* etc. » 3) Sa *fidélité*, à l'égard des promesses qu'il a faites à son peuple : *Sicut locutus est....., etc.* »

§ VI

NAISSANCE ET CIRCONCISION DE SAINT JEAN-BABTISTE. CANTIQUE DE ZACHARIE.

(Hébron. — 24 juin, an 5 avant Jésus-Christ.)

(Luc, I, 57-80 — *Évangile pour la fête de S. Jean Baptiste*).

La promesse de l'ange à Zacherie reçut son accomplissement. « *Or, le temps où Elisabeth devait enfanter (a)* » *étant venu, elle mit au jour un fils, et ses voisins, ayant* » *appris que Dieu avait signalé en elle sa miséricorde,* » regardant cette naissance inespérée comme une faveur et une bénédiction du ciel, « *s'en réjouissaient avec elle,* » et vinrent leur offrir leurs congratulations. « *Le huitième* » *jour,* » suivant les prescriptions de la loi mosaïque, » *ils vinrent*, ils se réunirent à la maison de Zacharie, « *pour circoncire l'enfant* (*b*). Les parents et les alliés de » la famille, présents à la cérémonie, *voulaient le nom-* » *mer Zacharie (c) du nom de son père,* » nom cher

---

57. Elisabeth autem impletum est tempus pariendi, et peperit filium. — 58. Et audierunt vicini et cognati ejus, quia magnificavit Dominus misericordiam suam cum illâ et congratulabantur ei. — 59. Et factum est, in die octavo, venerunt circumcidere puerum, et vocabant eum nomine patris sui Zachariam.

(*a*) « ***Le temps où Elisabeth devait enfanter étant venu.*** » — L'ancienne Eglise d'Alexandrie célébrait la fête de la naissance de saint Jean-Baptiste le 27 avril (28 Pharmuth). Plus tard, l'Eglise grecque et l'Eglise latine prirent le 24 juin, évidemment, d'après l'indication du texte évangélique qui dit qu'Elisabeth était enceinte de six mois, lors de la conception de Jésus dans le sein de Marie. Or, on compte six mois du 24 juin au 25 décembre.

(*b*) « ***Le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant.*** » On sait que, d'après la loi de Moïse, tout enfant mâle devait être circoncis le huitième jour après sa naissance. La circoncision était établie comme le signe distinctif de l'alliance que Dieu avait contractée avec Abraham et ses descendants. La loi ne déterminait pas le lieu où elle devait s'accomplir, ni par qui elle devait être faite. Si les Juifs l'accomplissent actuellement dans la synagogue, ce n'est pas par aucun précepte formel de la loi, mais par une coutume introduite, apparemment, pour rendre l'action plus solennelle. Saint Jean fut circoncis dans la maison paternelle, puisqu'Elisabeth y fut présente, et qu'elle ne pouvait paraître dans le temple avant l'époque de quarante jours. (Lev. XII, 1.

(*c*) « ***Et ils le nommaient Zacharie, du nom de son père.*** » — Les

à la famille et en bénédiction devant le peuple; « *mais* » Elisabeth, « *sa mère*, » à qui sans doute, son époux avait fait part, par signe ou par écrit, de sa vision dans le temple, et du discours de l'ange, « *prenant la* » *parole*, » dit: « *Non*, » il ne s'appellera pas ainsi; « *il* » *sera nommé Jean.* » Ce nom, en hébreu, nous l'avons déjà dit, signifie *miséricorde de Dieu*, enfant de grâce. Les parents parurent surpris de cette réponse, dont ils ignoraient le motif. « *Il n'y a*, » répondirent-ils, « *per-* » *sonne de ce nom dans la famille; et ils demandèrent par* » *signe au père*, » (ce qui semblait indiquer que Zacharie était, à la fois, sourd et muet), « *comment il voulait qu'on nommât* » son fils. Zacharie, « *demandant des tablettes*, » l'une de ces tablettes de bois, enduites de cire, sur lesquelles on écrivait alors avec un stylet de fer, « *écrivit:* » *Jean est son nom. Tous les assistants*, » en voyant cela, « *furent dans l'étonnement* » et l'admiration; mais, ce qui y mit le comble, ce fut de voir Zacharie recouvrer, au même instant, l'usage de la parole, et s'en servir pour chanter les louanges de Dieu: « *Aussitôt*, » en effet, « *sa* » *bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait, bénis-* » *sant Dieu.* » — « Dieu, dit S. Ambroise, ôte la parole à » Zacharie, pour le châtier; il la lui rend, quand il a expié » sa faute, quand il a témoigné sa foi à la révélation » divine, en donnant à son fils le nom prescrit par l'ange, » et il lui rend plus qu'il ne lui a ôté, puisqu'avec la » parole il lui donne le don de prophétie. » A la nouvelle de ce prodige, « *la crainte se répandit sur tous les voisins,* » *et toutes ces merveilles furent divulguées dans toutes les*

---

60. Et respondens mater ejus, dixit: nequaquàm, sed vocabitur Joannes. — 61. Et dixerunt ad illam: quia nemo est in cognatione tuâ qui vocetur hoc nomine. — 62. Innuebant autem patri, quem vellet vocari eum. — 63. Et postulans pugillarem, scripsit dicens: Joannes est nomen ejus. Et mirati sunt universi. — 64. Apertum est autem illicò os ejus, et lingua ejus, et loquebatur benedicens Deum. — 65. Et factus est timor super omnes vicinos eorum:

Juifs avaient coutume de donner un nom à l'enfant, aussitôt après la circoncision (*V.* Gen. XXI, 3-4), et aux filles, le jour du sevrage. L'origine de cette coutume vient peut-être de ce que, le jour où Abraham fut circoncis, Dieu changea le nom d'Abram en celui d'Abraham.

» *montagnes de la Judée; et tous ceux qui les entendirent,* » *les recueillirent dans leurs cœurs et disaient : Que pensez-* » *vous que sera cet enfant?* » et en effet, ajoute l'évangéliste, ces espérances ne furent pas trompées; comme autrefois avec le jeune Samuel, « *la main du Seigneur* » *était* » et fut toujours « *avec lui* ; » la puissance, la protection divine se manifestait visiblement en lui, et l'on voyait bien que Dieu avait sur lui de grands desseins.

Ce fut alors que, rempli de l'Esprit-Saint, et animé de l'inspiration prophétique, Zacharie prononça ce cantique admirable, qui contient en abrégé toute l'économie du mystère de l'Incarnation, et le tableau de l'Eglise dans ses plus plus beaux jours. Le Christ est, pour lui, l'espoir, le Sauveur de la nation sainte; il voit, dans l'avenir, le peuple de Dieu délivré de ses ennemis, et Dieu honoré par un culte digne de lui, et fondé sur la sainteté et la justice; il salue, avec joie, dans son fils, le héraut, le Précurseur du Messie, et voit s'élever, à l'Orient, le soleil qui doit dissiper les ombres épaisses de l'ignorance et de la supertition, sous lesquelles le genre humain est, depuis longtemps, enseveli.

Alors, « *Zacharie, son père, fut rempli de l'Esprit-* » *Saint, et prophétisa en ces termes : Béni soit le Seigneur,* » *le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité* (*d*) *et racheté son* » *peuple. Il nous a suscité un puissant Sauveur,* (*e*) » le

---

et super omnia montana Judææ divulgabantur omnia verba hæc. — 66. Et posuerunt omnes qui audierunt in corde suo, dicentes : quis, putas, puer iste erit? etenim manus Domini erat cum illo. —67. Et Zacharias pater ejus repletus est Spiritu Sancto; et prophetavit, dicens : — 68. Benedictus Dominus Deus Israël, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ. — 69. Et erexit cornu salutis nobis,

---

(*d*) Ce mot *visiter* (en hébreu *paqad*), dans le langage hébraïque, se prend en bonne ou en mauvaise part, selon que Dieu manifeste extérieurement sa justice ou sa miséricorde par des châtiments ou par des bienfaits : il est pris ici en bonne part. Dieu est comparé à un puissant monarque qui vient voir, par lui-même, la situation et les besoins de ses sujets, pour les secourir. Il n'envoie plus, comme autrefois, ses serviteurs et ses prophètes, mais son *propre Fils* lui-même. Zacharie emploie le *passé,* et non le *futur,* parce que l'œuvre de la rédemption est déjà commencée.

(*e*) « *Et erexit cornu salutis nobis,* » mot à mot : « *Il a suscité la*

Roi puissant, le Messie Rédempteur, qui doit sortir, suivant les prophètes, « *de la maison* » royale « *de David* » *son serviteur*, » et donner un nouvel éclat au trône de ce roi selon le cœur de Dieu. Et tout cela, pour l'accomplissement « *de ce qu'il a dit par la bouche des saints, de* » *ses prophètes, aux siècles passés, qu'il nous sauverait de* » *nos ennemis, et des mains de ceux qui nous haïssent,* » de tous les ennemis du royaume messianique.

Prise à la lettre, dans le sens grossier des Juifs, ces expressions pouvaient s'entendre de la délivrance du peuple Juif du joug odieux des Romains. Toutes ces images poétiques des anciens prophètes, qui semblaient annoncer pour l'époque de la venue du Messie l'affranchissement de la servitude, la victoire sur les ennemis extérieurs, un royaume florissant, une grande prospérité temporelle, n'étaient pas, nous le croyons, même sous le rapport littéral, sans quelque fondement. L'espérance même d'une haute prospérité terrestre, n'était pas un fantôme illusoire; c'était une prophétie *conditionnelle*, et dépendante de la manière dont le Messie serait reçu par les Juifs, et personne ne sait quelle suite heureuse, pour l'histoire des nations, et quel état prospère pour le peuple Juif, même sous le rapport temporel, était prévu et décidé, dans le conseil du Souverain Etre, si cette nation coupable et malheureuse avait reçu, comme elle le devait, le divin Libérateur qui lui était envoyé (Hirscher).

Mais, dans la réalité, et selon les desseins de Dieu, cette délivrance de la servitude étrangère, et ces annonces d'une félicité temporelle, n'étaient que le *symbole* et la *figure* d'une *délivrance* plus haute, et d'une *félicité* plus élevée et plus pure; et Zacharie, rempli des lumières de l'Esprit-Saint, ne l'ignorait pas.

---

in domo David pueri sui — 70. Sicut locutus est per os sanctorum, qui a sæculo sunt, prophetarum ejus : — 71. Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos :

» *corne du salut;* » métaphore orientale, qui exprime la *force*, la *puissance,* la *royauté.* C'est dans leurs *cornes* que réside la force des taureaux. Cette expression signifie ici un *puissant Sauveur*, le *Roi du salut,* le Messie.

Et pourquoi Dieu nous comble-t-il de tant de bienfaits? c'est, poursuit le nouveau prophète, « *pour accomplir ses miséricordes (f) envers nos pères,* » en remplissant les promesses qu'il leur a faites, et, à cause d'eux, en répandant ses bienfaits sur leurs descendants bien qu'ils en soient indignes (*g*) : « *et en souvenir de l'alliance sainte* » qu'il a contractée avec son peuple « *selon le serment qu'il a juré* » autrefois, « *à Abraham, notre père,* » de faire en sorte que, « *délivrés des mains de nos ennemis, nous le servions sans crainte, marchant devant lui, dans la sainteté et la justice (h), tous les jours de notre vie.* » On voit, ici, combien les vues de Zacharie sur les bienfaits que la venue du Messie devait apporter au monde étaient élevées, et supérieures à celles des Juifs grossiers de son temps.

Zacharie, se tournant ensuite vers son enfant, par une apostrophe pleine de noblesse et de vivacité, annonce aux assistants étonnés les grands desseins de Dieu sur cet enfant de merveilles, et la haute mission qu'il est appelé à remplir au milieu des Juifs : « *Et toi, petit enfant,* » s'écrie-t-il, « *tu seras le prophète du Très-Haut,* » tu seras revêtu d'une mission divine, celle de proclamer la volonté de Dieu, (tel est le sens rigoureu-

---

72. Ad faciendam misericordiam, cum patribus nostris, et memorari testamenti sui sancti : — 73. Jusjurandum, quod juravit ad Abraham patrem nostrum, daturum se nobis : —74. Ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi. — 75. In sanctitate et justitiâ coram ipso, omnibus diebus nostris. — 76. Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis :

(*f*) « *Pour accomplir ses miséricordes.* » — Il est remarquable, dit *Grotius,* que dans ce peu de mots se trouve exprimé le sens des noms donnés à l'enfant et à ses parents, non sans la volonté de Dieu ; car « *exercer sa miséricorde,* » explique le nom de *Jean* (enfant de grâce), « *en souvenir,* » celui de Zacharie *(mémoire de Dieu),* « *de son alliance sainte,* » le nom d'Elisabeth (*alliance de Dieu*).

(*g*) Les pères jouissent du bonheur de leurs enfants, dit Théophyl., en qui ils continuent de vivre, et d'ailleurs (*Act* XV, 2), les *pères,* comme les *enfants,* sont sauvés par la grâce de Jésus-Christ.

(*h*) « *Dans la sainteté et la justice.* » La *sainteté* (ὁσιότης), exprime particulièrement l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, et la *justice* (δικαιοσύνη), l'accomplissement de nos devoirs envers les hommes.

sement biblique du mot prophète), et cette mission sera d'être le Précurseur du Messie qui va venir; « *car tu » marcheras devant la face du Seigneur,* » comme le héraut du Roi messianique, pour annoncer sa venue et « *lui préparer les voies, pour donner au peuple la science » du salut,* » et lui faire connaître celui qui seul peut le sauver; et ce salut consiste « *dans la rémission des » péchés,* » dans la justification de l'homme pécheur. La rémission des péchés apparaît ici comme la grande prérogative de la rédemption messianique. Les sacrifices de l'ancienne loi n'opéraient qu'une *purification extérieure.* Ce n'est qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ que la véritable rémission des péchés est accordée aux enfants d'Adam, mais la mission de Jean-Baptiste est de proclamer cette vérité, de prêcher la pénitence. — La rédemption est l'œuvre de la miséricorde divine; elle nous sera accordée « *par les entrailles de la miséricorde de notre » Dieu, selon laquelle nous a visité,* » et luit sur nous le » Soleil resplendissant « *qui se lève dans les hauteurs de » l'Orient, pour illuminer ceux qui sont assis,* » immobiles, « *dans les ténèbres et à l'ombre de la mort,* » dans cette région froide, ténébreuse, souterraine, où le péché, qui est *la mort de l'âme,* exerce son empire sur ceux qui sont plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'incrédulité, « *pour diriger nos pieds dans les voies de la » paix :* » ramenés à la vie, les pécheurs justifiés ne resteront plus assis, immobiles; ils marcheront dans la voie qui conduit à la paix des enfants de Dieu.

L'*Orient* est le nom du Christ : à l'*Orient* se lève une grande lumière; c'est le Soleil de justice qui monte sur l'horizon, et qui va verser des torrents de lumière et de vie sur l'univers, jusqu'alors plongé dans les ombres de la mort. Devant la lumière fuira le péché, et tous les maux qu'il entraîne; de là, le salut et la paix, et le repos de la conscience.

---

præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus : — 77. Ad dandam scientiam salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum eorum : — 78. Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos, oriens ex alto : — 79. Illuminare his qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent; ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.

Tout ce que l'ange et Zacharie avaient prédit sur cet enfant merveilleux eut son accomplissement. « *L'enfant » croissait et se fortifiait en esprit;* » il avançait en vertu en même temps qu'il croissait en âge ; « *et il demeurait » dans le désert, jusqu'au jour où il devait se montrer,* » jusqu'au jour de sa manifestation « *devant Israël.* » — S'il faut en croire quelques traditions, dont l'une se trouve rapportée par Pierre, évêque d'Alexandrie, qui mourut martyr en 310, Elisabeth aurait fui avec son saint enfant, dans le désert de Judée, afin de le dérober aux soupçons du cruel Hérode, qui pouvait avoir entendu parler des merveilles de sa naissance, et des grandes espérances qu'il inspirait comme Précurseur du Messie. Il entrait, d'ailleurs, dans les desseins de la Providence qu'il fût élevé dans la solitude du désert et sous l'œil de Dieu, et qu'il se préparât, par une vie rude et austère, au ministère de pénitence auquel il était appelé. Il devait vivre séparé de Jésus, afin que son témoignage, indépendant des liaisons de l'amitié, en eût plus de force. Appelé à s'élever avec une sainte liberté et une véhémence pleine de feu, contre les vices et les désordres de ses concitoyens, il était convenable qu'il ne connût personne, et qu'inconnu lui-même, il apparût tout à coup au milieu des hommes comme un ange descendu du ciel. C'est ainsi que, retenant dans le silence cette voix puissante qui devait plus tard ébranler les rives du Jourdain, sans le moindre empressement de paraître, ce grand homme attendait, dans la solitude du désert, que l'heure fixée dans les desseins de Dieu pour sa manifestation en Israël fût arrivée.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 57, 58. « *Le temps où Elisabeth devait accoucher étant » venu, elle enfanta un fils, et ses voisins s'en réjouissaient » avec elle.* » — Les mères chrétiennes dont Dieu a béni la fécondité doivent, à l'exemple d'Elisabeth, se réjouir dans des vues de foi. La naissance d'un enfant est un

---

80. Puer autem crescebat, et confortabatur spiritu; et erat in desertis, usque in diem ostensionis suæ ad Israël.

don du ciel; c'est un héritier du royaume céleste qui naît sur la terre. — Nous devons prendre part à la joie et aux afflictions de nos frères. C'est un devoir *a*) *d'humanité*, qu'il faut remplir avec *exactitude :* la négligence à cet égard est souvent une offense; *b*) de *charité*, qu'il faut remplir avec *sincérité :* rien de plus vil qu'une basse hypocrisie qui affecte des dehors bienveillants; *c*) de *religion*, qu'il faut remplir avec *piété;* nous sommes tous frères, et enfants d'un même Père.

v. 59. « *Le huitième jour, ils vinrent pour circoncire* » *l'enfant.* » — Bien que S. Jean ait été sanctifié dans le sein de sa mère, on ne laisse pas de le soumettre à la circoncision. Les grâces extraordinaires ne dispensent pas de la loi commune.—« *Et ils le nommaient Zacharie.* » Les Juifs donnaient un nom à leurs enfants le jour de la circoncision. Les chrétiens donnent aussi un nom à leurs enfants le jour de leur baptême; ils leur donnent le nom d'un saint, parce que, par ce sacrement, ils sont reçus dans la communion des saints et inscrits dans le livre des enfants de Dieu; parce qu'ils doivent mener une vie sainte sur la terre, afin de partager la gloire des saints dans le ciel.

v. 60. « *Mais sa mère dit : Non, mais il sera nommé* » *Jean, don de Dieu.* » — En S. Jean-Baptiste, tout est prophétique, même son nom : il rappelle aux Juifs la grâce de Dieu par Jésus-Christ, qu'il doit annoncer, à qui il doit préparer les voies. Chaque enfant est aussi, en un sens, un *don de Dieu.*

v. 64. « *Aussitôt, sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia,* » *et il parlait bénissant Dieu.* » — La foi de Zacharie *a*) *éprouvée b*) *victorieuse, c*) *récompensée.* — Notre langue doit être consacrée à louer et bénir Dieu. — L'offrande la plus agréable à Dieu, c'est la louange qui sort d'un cœur pur. — « Voyez combien Dieu est bon et porté à » l'indulgence : il ne se contente pas de rendre ce qu'il » a ôté, il accorde même ce qu'on n'aurait jamais espéré. » Celui qui jusqu'alors était muet, maintenant prophé- » tise. Que personne donc ne se livre à la défiance : que » celui à qui la conscience fait de graves reproches ne » désespère pas des faveurs divines. Dieu déposera ses » rigueurs, si vous quittez votre péché. » (S. Ambr.).

v. 66. « *Et ils dirent: Que pensez-vous que sera cet enfant ?* » — C'est la demande que les parents devraient se faire à eux-mêmes, lors de la naissance d'un nouveau-né. « *Que pensez-vous que sera cet enfant ?* » Il sera, *a)* ce que *l'éducation l'aura fait*. Le vase conserve longtemps le goût de la première liqueur qu'on y a versée. — *b*) *Vicieux* ou *vertueux*, selon que le seront les parents eux-mêmes. Les enfants sont essentiellement imitateurs, et la prédication la plus éloquente pour eux, c'est *l'exemple* des auteurs de leurs jours. *c*) Ce que la *grâce* l'aura fait. Tous nos efforts, si Dieu ne les bénit, seront vains et inutiles.

v. 68. « *Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, de ce quil a* » *visité et racheté son peuple.* » — La rédemption est une *visite* que Dieu fait à son peuple, descendant du ciel sur la terre pour vivre au milieu des enfants des hommes, les éclairer, les guérir, les sauver.

v. 69-71. « *Et nous a suscité un puissant Sauveur...,* » *qui nous sauvera de nos ennemis.* » — Ces ennemis, » dont nous devons être délivrés, ce sont les démons, » vainqueurs dès l'origine du monde, et nos convoitises » qui nous font la guerre dans nos membres, et nos » péchés qui nous accablent, et nos faiblesses qui nous » tuent, et les terreurs de la conscience, qui ne nous » laissent aucun repos. Voilà les trois ennemis, les » maux véritables, dont Jésus-Christ nous délivre, » » (Boss.) — v. 70. « *Selon ce qu'il a dit.* » — Le Nouveau Testament est en germe dans l'Ancien ; l'Ancien Testament fleurit et se manifeste dans le Nouveau.

v. 74. « *Afin que délivrés, etc.* » — Ces paroles de Zacharie nous expriment parfaitement les *caractères* de la justice chrétienne, telle que Jésus-Christ est venu l'apporter au monde : « *Afin que, délivrés des mains de* » *nos ennemis,* » 1er caractère, la liberté qui nous affranchit de l'esclavage du péché ; — « *nous le servions,* » 2e caractère, le culte de Dieu, le dévouement entier et sans réserve à son service et à l'accomplissement de sa volonté ; — « *sans crainte,* » 3e caractère, l'amour filial, opposé à la crainte servile de l'ancienne loi ; — « *dans la sainteté et la justice,* » 4e caractère, la *sainteté* et la *justice intérieure,* opposée à la justice purement *extérieure*

de l'ancienne loi ; — « *devant lui,* » 5ᵉ caractère, *la sincérité,* l'intention pure de plaire à Dieu, et non aux hommes, et de marcher toujours en sa présence ; — « *tous les jours de notre vie,* » 6ᵉ caractère, la *persévérance,* qui ne se contente pas de servir Dieu quelques mois, et quelques années, mais qui persiste à le servir jusqu'à la mort.

v. 78. « *Par les entrailles de la miséricorde de notre* » *Dieu.* » — Les *entrailles maternelles*, l'amour d'une mère pour ses enfants, nous offrent une faible image de l'amour de Dieu pour nous. — « *Selon laquelle nous a* » *visité celui qui se lève dans les hauteurs de l'Orient.* » — Jésus-Christ est le *Soleil* qui se lève à l'Orient ; il dissipe les ténèbres de l'ignorance, il éclaire l'intelligence, il échauffe notre cœur, il y fait germer les vertus, il nous donne la vie, la joie véritable et le bonheur. — v. 79 « *pour illuminer, etc.* » L'ignorance, qui est la nuit de l'âme, produit le péché, qui est la *mort spirituelle.* — « *Pour diriger nos pas dans les voies de la paix.* » — Jésus-Christ nous donne la paix, avec Dieu, avec nous-même, avec les hommes.

v. 80. « *Or, l'enfant croissait et se fortifiait en* » *esprit, etc.* » — S. Jean offre un beau modèle, *a) à la jeunesse,* à laquelle il apprend à croître en vertu, à mesure qu'elle avance en âge ; *b) aux religieux,* auxquels il apprend à aimer la solitude, et à la sanctifier par l'étude et la méditation des saints livres, la prière et la mortification ; *c) à tous ceux qui vivent dans le monde,* leur apprenant à s'y faire une solitude, pour y travailler à leur salut, suivant leur état ; *d) aux élèves du sanctuaire,* à qui il apprend à se préparer dignement au ministère des âmes, par le recueillement, la prière, l'étude, l'exercice des vertus sacerdotales, et à pratiquer eux-mêmes ce qu'ils doivent enseigner aux autres. — S. Jean fut pénitent, sans être pécheur ; nous sommes pécheurs sans être pénitents.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. SENTIMENTS QUE DOIT INSPIRER A DES PARENTS CHRÉTIENS LA NAISSANCE D'UN NOUVEAU-NÉ.

Elle doit être accueillie : 1) avec *intérêt*, avec *joie : a*) c'est un nouveau membre de la grande famille du genre humain ; *b*) c'est un nouveau frère en Jésus-Christ. — 2) Avec *respect ;* cet enfant est destiné, s'il répond à sa vocation : *a*) à être un enfant de Dieu, un disciple de Jésus-Christ, un saint; *b*) à partager un jour avec nous la félicité du ciel. — 3) Avec *bienveillance,* à cause : *a*) de sa *faiblesse,* qui lui donne droit à notre secours ; *b*) de l'*affection particulière* de Jésus-Christ pour les enfants. — 4) Avec *espérance a*) qu'il édifiera l'Eglise par ses vertus ; *b*) qu'il se rendra utile à la société par ses services.

B. LES JOIES D'UNE FAMILLE VERTUEUSE. (v. 57, 58.)

Ces joies sont : 1) inspirées par la nature elle-même, 2) vives et profondes, 3) innocentes, 4) fondées sur la vertu et la bienveillance, 5) bénies de Dieu, et sanctifiées par la religion.

C. LA BONNE ET LA MAUVAISE ÉDUCATION DES ENFANTS.

I. La bonne éducation fait le bonheur des parents.

Elle est pour eux : 1) une *source de consolation et de joie :* « *Erudi* » *filium tuum, et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ* » (Prov., XXIX, 17); — *a*) pour *le présent,* en les voyant croître en vertus et en amabilité ; *b*) pour l'*avenir,* qui leur donne les plus belles espérances. — 2) Une *source* de *gloire* et d'*honneur :* « *Qui docet filium suum lauda-* » *bitur in illo* » (Eccli., XXX, 2). — « *In filiis suis cognoscitur vir ;* » *a*) *pendant leur vie ; b*) *après leur mort* (v Eccli., XXX, 4-6). — 3) Une *source de bien-être,* de *prospérité;* ils trouveront en eux *a*) un *aide* dans leurs travaux, *b*) un *soutien,* une *consolation* dans leurs infirmités, leur vieillesse, sur leur lit de mort, etc.; *c*) des *intercesseurs* auprès de Dieu, lorsqu'ils seront sortis de ce monde.

II. La mauvaise éducation des enfants est la croix des parents.

Elle est pour eux une source : 1) *de peines et de chagrins;* « *Curva cervicem filii tui in juventute, et tunde latera ejus, dùm infans* » *est, ne fortè induret, et non credat tibi; et erit tibi dolor animæ* » (Eccli., XXX, 12); *a*) le présent est triste; *b*) l'avenir, plus sombre encore. — 2) De *confusion* et de *honte :* « *Confusio patris est de filio* » *indisciplinato,* » (Eccli., XXII, 3). — « *Puer, qui dimittitur voluntati* » *suæ, confundit matrem suam* » (Prov., XXIX, 15.) *a*) La honte des enfants retombe sur les parents ; *b*) et, en réalité, ils en sont responsables; ils en sont la première cause. — 3) D'*affliction* et de *misère ; a*) dans leur vieillesse et leurs infirmités, ils sont traités avec mépris, avec dureté, peut-être maltraités; *b*) dans leurs besoins, ils seront abandonnés, on leur reprochera leur pain; *c*) dans leurs ma-

ladies, ils seront délaissés, on souhaitera leur mort; *d*) après leur mort ils seront oubliés : « *Utile est mori sine filiis, quàm relinquere* » *filios impios* » (Eccli., XVI, 4).

D. CANTIQUE DE ZACHARIE.

Devant son regard prophétique se déroulent :

I. L'avenir du règne messianique.

A savoir : 1) le *salut* et la *rédemption* apportés aux hommes : « *Visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.* » — 2) L'*avènement* du Messie, et l'établissement du royaume messianique : « *Erexit cornu* » *salutis nobis, in domo David pueri sui.* » — 3) L'*accomplissement* des promesses divines faites aux anciens patriarches : « *Sicut locutus est* » *per os sanctorum... prophetarum ejus.* » — 4) La *délivrance* de la tyrannie des passions et du démon : « *Ut sine timore, de manu inimi-* » *corum liberati.* » — 5) Le *renouvellement moral de l'humanité*, la *sainteté* et la *justice* descendues sur la terre : « *In sanctitate et jus-* » *titia coram ipso.* »

II. L'avenir de son propre Fils.

1) Il est appelé à être le Précurseur du Messie : « *Præibis antè* » *faciem Domini.* » — 2) Il doit préparer les Juifs à sa venue, en leur prêchant la pénitence par son exemple et par ses paroles : « *Ad* » *dandam scientiam salutis,* etc. »

§ VII.

GÉNÉRATION TERRESTRE, OU GÉNÉALOGIE DE JÉSUS-CHRIST D'APRÈS S. MATTHIEU ET S. LUC.

A. Généalogie de Jésus-Christ d'après saint Matthieu.

(Matt., I, 1-16. — *Evangile de la Conception et de la Nativité de la Sainte Vierge).*

L'un des caractères du Messie devait être de descendre de la race royale de David, et d'être le légitime héritier de son trône; il devait donc entrer naturellement dans le dessein des évangélistes, et de S. Matthieu, en particulier, de montrer que Jésus-Christ réunissait en lui ce caractère messianique; aussi commence-t-il son Evangile par l'exposition de la généalogie de Jésus-Christ, qu'il nous représente comme le fils et le descendant d'Abraham, de celui dont la race devait être choisie et bénie entre

toutes les nations de l'univers, comme l'*héritier* des promesses divines, comme le *fils* de David, annoncé par les prophètes, destiné à relever son trône, à fonder un nouveau royaume qui embrassera l'éternité toute entière, et que David lui-même reconnaissait comme son Seigneur et son Maître.

« *Livre de la génération de Jésus-Christ,* » c'est-à-dire, Catalogue, ou Arbre généalogique des ancêtres de Jésus-Christ, « *fils de David, (a)* » lui-même « *fils d'Abraham,* » réunissant en lui la dignité *royale* de David, figure du Messie, et la dignité *sacerdotale* d'Abraham, prêt à sacrifier son fils unique, et figurant ainsi le sacrifice de Jésus-Christ sur l'arbre de la croix.—*Abraham (b) engendra » Isaac, Isaac (c) engendra Jacob, Jacob (d) engendra Juda,* » dont le *Messie* devait sortir, « *et ses frères,* » les douze patriarches, d'où descendent les douze tribus d'Israël, figures des douze Apôtres ; « *Juda engendra Pharès et » Zaram de Thamar (e) ; Pharès engendra Esron ; Esron (f) » engendra Aram ; Aram (g) engendra Aminadab ; Ami- » nadab (h) engendra Naasson ; Naasson (i) engendra » Salmon ; Salmon (j) engendra Booz, de Rahab (k)* » la

---

1. Liber generationis Jesu Christi filii David, filii Abraham. — 2. Abraham genuit Isaac. Isaac autem genuit Jacob. Jacob autem genuit Judam et fratres ejus. — 3. Judas autem genuit Phares et Zaram de Thamar. Phares autem genuit Esron. Esron autem genuit Aram.—4. Aram autem genuit Aminadab. Aminadab autem genuit Naasson. Naasson autem genuit Salmon.— 5. Salmon autem genuit Booz de Rahab.

(*a*) v, Prol, cxxxii, 1 ; Joan., ii, 1 ; Jér., xxiii, 3; *Act. Ap.,* xiii, 23 ; com., i, 3; Matth., xv, 22 ; xxi, 9 ; xxii, 42.

(*b*) Gen., xii, 3 ; xxii, 18 ; ii. Reg., vii, 12 ; Galat., iii, 16, etc.

(*c*) Gen., xxi, 23 ; Rom., ix, 7-9.

(*d*) Gen., xxv, 26 ; Juda (Gen., xxix, 35.)

(*e*) Pharès et Zaram, nommés tous les deux, parce qu'ils étaient jumeaux, (Gen., xxxviii, 29, 30.)

(*f*) Hezron (i, Paral., ii, 5.)

(*g*) Ruth, iv, 19 ; i, Par., ii, 9.

(*h*) i, Paral., ii, 10.

(*i*) Ex., vi, 33.

(*j*) i, Par., ii, 11 ; *Ruth,* iv, 20.

(*k*) Jos. ii, 1 ; vi, 23, 24 (*Voy.* Polém.)

Moabite, « *Booz* (*l*) *engendra Obed, de Ruth; Obed* (*m*) » *engendra Jessé; Jessé engendra David* (*n*) » qui devient *roi*, le Roi par excellence, celui a qui a été faite la promesse d'un trône éternel dans la personne du Messie, son héritier; figure lui-même du Messie.

« *Le roi David engendra Salomon (o), de celle qui fut la* » *femme d'Uri; Salomon engendra Roboam; Roboam (p) engen-* » *dra Abias; Abias (q) engendra Asa; Asa engendra Josaphat;* » *Josaphat (r) engendra Joram (r); Joram (t) engendra Ozias;* » *Ozias (u) engendra Joatham, Joatham (v) engendra Achaz;* » *Achaz (x) engendra Ezéchias; Ezéchias (y) engendra* » *Manassés; Manassés (z) engendra Amon; Amon (aa) engen-* » *dra Josias; Josias (bb) engendra Jéconias* » ou Joakim » *et ses frères;* » Jéconias-Joakim (*cc*) engendra Jéchonias,

---

Booz autem genuit Obed ex Ruth. Obed autem genuit Jesse. Jesse autem genuit David regem. — 6. David autem rex genuit Salomonem ex eâ quæ fuit Uriæ. — 7. Salomon autem genuit Roboam. Roboam autem genuit Abiam. Abias autem genuit Asa. — 8. Asa autem genuit Josaphat. Josaphat autem genuit Joram. Joram autem genuit Oziam. — 9. Ozias autem genuit Joatham. Joatham autem genuit Achaz. Achaz autem genuit Ezechiam. — 10. Ezechias autem genuit Manassen. Manasses autem genuit Amon. Amon autem genuit Josiam. — 11 Josias autem genuit Jechoniam et fratres ejus in transmigra-

---

(*l*) Ruth, IV, 13-17.

(*m*) Ruth, IV, 22; I, Par. II, 12; I, Reg., XX, 27; III, Reg., II, 34.

(*n*) I, Par., II, 15.

(*o*) Hébr. Schelomoh (II, Reg., XII, 24.)

(*p*) Hébr. *Rehabeam* (III, Reg., XI, 43.)

(*q*) III, Reg., XV, 2, 3.

(*r*) II, Par., XVII.

(*s*) IV, Reg., VIII, 16.

(*t*) Entre ces deux rois, il faut suppléer Ochosias, hébr. Ahasia, Joas et Amasia, omis par l'évangéliste. (IV, Reg., VIII, 24; XI, 2; I, Par., III, 11.) — (*Voy*. Polém.)

(*u*) ou Asaria (IV, Reg., XIV, 21.)

(*v*) IVr Reg., XV, 7.

(*x*) IV, Reg., XV, 38; II, Par., XXVII, 9.

(*y*) Hiskias (IV, Reg., XVI, 20; II, Par., XXV, 37.)

(*z*) IV, Reg., XX, 21.

(*aa*) IV, Reg., XXI, 18.

(*bb*) IV, Reg. XXI, 24.

(*cc*) IV, Reg., XXIII, 35 (*Voy*. Polém., p. 244.)

ou Joachin «*vers l'époque où la transmigration*» des Juifs dans la ville de « *de Babylone* » commença à avoir lieu.

« *Et après la transmigration de Babylone, Jéchonias engen-*
» *dra Salathiel; Salathiel* (*dd*) *engendra Zorobabel; Zorobabel*
» *engendra Abiud; Abiud* (*ee*) *engendra Eliacim; Eliacim*
» *engendra Azor; Azor engendra Sadoc; Sadoc engendra Achim;*
» *Achim engendra Eliud; Eliud engendra Eléazar; Eléazar*
» *engendra Mathan; Mathan engendra Jacob; Jacob engendra*
» *Joseph, époux de Marie, de qui est né* (*ff*) d'une manière surnaturelle, « *Jésus, qui est appelé le Christ* (*gg*) »

Il paraît étonnant que saint Matthieu ait donné la généalogie de Joseph, père nourricier de Jésus, au lieu de celle de Marie, qui était sa mère. Mais, par suite du mariage de Joseph avec Marie, Jésus était le fils *légal* de Joseph, et l'héritier légitime du trône de David, et cela suffisait au but que se proposait l'évangéliste. D'ailleurs,

---

tione Babylonis. — 12. Et post transmigrationem Babylonis, Jechonias genuit Salathiel. Salathiel autem genuit Zorobabel.—13. Zorobabel autem genuit Abiud. Abiud autem genuit Eliacim. Eliacim autem genuit Azor. — 14. Azor autem genuit Sadoc. Sadoc autem genuit Achim. Achim autem genuit Eliud.—15. Eliud autem genuit Eleazar. Eleazar autem genuit Mathan. Mathan autem genuit Jacob. — 16. Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

(*dd*) *Voy.* Polém. *f*), p. 545. (I, Par., III, 18, 19.)

(*ee*) ***Abiud*** (Mosollam), (I, Par. III, 19.)

(*ff*) *Voy.* Polémique.

(*gg*) ***Jésus, Sauveur,*** ou ***Dieu sauveur***, est le nom personnel de l'Homme-Dieu : il désigne admirablement ce pourquoi il vient sur la terre. Le mot ***Christ,*** Χριστός, héb. ***Maschia,*** ou le ***Messie,*** le ***Libérateur*** annoncé par les prophètes, est son nom de dignité, et désigne spécialement le *ministère extérieur* du Sauveur d'Israël. Ce nom signifie *oint*; or, l'*onction,* dans la théocratie juive, était le *signe extérieur* de la mission et de l'élection divine; les grands-prêtres, les prophètes et les rois étaient consacrés par une onction solennelle. Par ce mot de ***Christ,*** Jésus est désigné comme élu et choisi de Dieu pour être le ***Prophète,*** le ***Roi*** et le ***Grand-Prêtre*** par excellence, pour réunir en lui tous les caractères du Messie, prédit par les prophètes, et objet de l'attente universelle du monde. L'huile qui les consacrait extérieurement était le symbole de la lumière, de la vie, de la sainteté, des grâces divines qu'ils recevaient intérieurement pour remplir dignement leur ministère. Par l'union hypostatique, par la consécration intérieure de l'Esprit-Saint, la lumière, la vie, la sainteté, la plénitude des grâces divines furent, en quelque sorte, incarnées dans l'humanité sainte de Jésus-Christ. (*Voy.* Baur, *Symbol. du culte mosaïque*, II, p. 15.)

comme les saints Pères le remarquent, saint Matthieu, en donnant, d'après l'usage des Juifs, qui exclut la généalogie des femmes, la généalogie de Joseph, a donné, par cela même, celle de Marie, qui était *notoirement* et *nécessairement,* non seulement de la même tribu, mais de la même famille. Marie n'avait pas de frères, car l'Evangile n'en fait aucune mention : elle était donc, quelque modique que pût être son héritage, *héritière* de sa famille; elle devait donc, conformément à la loi de Moïse, et afin que l'héritage ne sortît pas de la famille, épouser son plus proche parent, d'où il suit qu'elle était nécessairement de la même famille que saint Joseph, et le fait, du temps de l'évangéliste, était suffisamment connu.

L'évangéliste fait ensuite remarquer la symétrie qu'il a établie dans la généalogie du Sauveur : « *Donc, d'Abraham jusqu'à David, quatorze générations; de David* » *jusqu'à la transmigration de Babylone, quatorze générations; et de la transmigration de Babylone jusqu'au* » *Christ, quatorze générations.* » Tandis que saint Luc, comme nous le verrons plus bas, se borne à rapporter simplement, et sans réflexions, la généalogie de Jésus-Christ, saint Matthieu, au contraire, y joint ses réflexions et ses remarques particulières. Il partage la généalogie de Jésus-Christ en trois séries principales qui nous offrent comme un tableau abrégé, et une sorte de série synoptique de l'histoire entière du peuple de Dieu. Il nous le montre passant successivement du gouvernement *théocratique* des patriarches et des juges, au gouvernement *monarchique* des rois successeurs de David, puis, de là, au gouvernement *sacerdotal* et aristocratique des généraux et des princes des prêtres; et dans ces diverses relations, il nous montre la Providence veillant, avec un soin particulier, sur la conservation et les destinées de cette famille privilégiée, d'où devait naître le Messie, et faisant converger, en quelque sorte, tous les événe-

---

17. Omnes itaque generationes ab Abraham, usque ad David, generationes quatuordecim; et a David usque ad transmigrationem Babylonis, generationes quatuordecim; et a transmigratione Babylonis usque ad Christum, generationes quatuordecim.

ments de l'histoire vers Jésus-Christ, comme vers leur centre commun. En vain tous les obstacles semblent s'accumuler contre l'œuvre divine, il faut que les prophéties s'accomplissent; rien ne pourra s'opposer à l'exécution des desseins de Dieu, ni la vieillesse d'Abraham, ni la stérilité de Sara, ni la fureur d'Esaü contre Jacob, ni le crime de Juda, ni la servitude d'Egypte, ni l'adultère de David, ni l'idolâtrie de Salomon, ni la captivité de Babylone, ni la décadence de la famille de David, ni la domination des Romains, ni la cruauté et l'impiété d'Hérode. Au temps marqué, Jésus apparaît sur la terre, et étend son règne pacifique sur toutes les générations du monde. En adoptant le nombre symétrique de quatorze, dans chacune de ces trois périodes, l'évangéliste réveille l'attention de ses lecteurs, et les excite à un examen plus approfondi des rapports et des instructions cachées dans cette généalogie.

B. Généalogie de Jésus-Christ d'après saint Luc.

(Luc, III, 23-38).

Tandis que saint Matthieu commence à Abraham, qui est le père et la souche commune du peuple Juif, saint Luc, dont l'Evangile s'adresse spécialement aux Gentils, remonte jusqu'à Adam, le père du genre humain tout entier, des païens aussi bien que des Juifs, et rattache ainsi le Rédempteur, non pas à un peuple particulier, mais à la *nature humaine* en général. — De même, tandis que saint Matthieu, écrivant spécialement pour les Juifs, nous donne la *génération légale* de Jésus-Christ, saint Luc, s'adressant spécialement aux Gentils, a dû donner la généalogie véritable et naturelle, c'est-à-dire, celle de *Marie,* mère de Jésus-Christ. Au lieu de placer sa généalogie, à l'exemple de Matthieu, au commencement de son Evangile, il la place au commencement du ministère public de Jésus-Christ.

« *Jésus, commençant sa mission, avait environ trente ans,* » *étant, comme l'on croyait, fils de Joseph, qui le fut d'Héli, qui*

---

23. Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur, filius Joseph, qui fuit Heli,

» *le fut de Mathat, qui le fut de Lévi, qui le fut de Melchi, qui le*
» *fut de Janne, qui le fut de Joseph, qui le fut de Mathathias,*
» *qui le fut d'Amos, qui le fut de Nahum, qui le fut de Hesli, qui*
» *le fut de Naggé, qui le fut de Mahath, qui le fut de Mathathias,*
» *qui le fut de Séméi, qui le fut de Joseph, qui le fut de Juda, qui*
» *le fut de Joanna, qui le fut de Résa, qui le fut de Zorobabel,*
» *qui le fut de Salathiel, qui le fut de Néri, qui le fut de Mel-*
» *chi, qui le fut d'Addi, qui le fut de Cosan, qui le fut d'Elma-*
» *dan, qui le fut de Her, qui le fut de Jésu, qui le fut d'Eliézer,*
» *qui le fut de Jorim, qui le fut de Mathat, qui le fut de Lévi,*
» *qui le fut de Siméon, qui le fut de Juda, qui le fut de Joseph,*
» *qui le fut de Jona, qui le fut d'Eliakim, qui le fut de Méléa,*
» *qui le fut de Menna, qui le fut de Mathatha, qui le fut de*
» *Nathan, qui le fut de David, qui le fut de Jessé, qui le fut*
» *d'Obed, qui le fut de Booz, qui le fut de Salmon, qui le fut*
» *de Naasson, qui le fut d'Aminadab, qui le fut d'Aram, qui le*
» *fut d'Esron, qui le fut de Phares, qui le fut de Juda, qui le*
» *fut de Jacob, qui le fut d'Isaac, qui le fut d'Abraham, qui le*
» *fut de Tharé, qui le fut de Nachor, qui le fut de Sarug, qui le fut*
» *de Ragaü, qui le fut de Phaleg, qui le fut d'Héber, qui le fut*
» *de Salé, qui le fut de Caïnan, qui le fut d'Arphaxad, qui le fut*
» *de Sem, qui le fut de Noé, qui le fut de Lamech, qui le fut de*
» *Mathusalé, qui le fut d'Hénoch, qui le fut de Jared, qui le fut*
» *de Malaléel, qui le fut de Caïnan (a), qui le fut d'Hénos, qui*
» *le fut de Seth, qui le fut d'Adam, qui le fut de Dieu.* »

---

qui fuit Mathat, — 24. Qui fuit Levi, qui fuit Melchi, qui fuit Janne, qui fuit Joseph, — 25. Qui fuit Mathathiæ, qui fuit Amos, qui fuit Nahum, qui fuit Hesli, qui fuit Nagge, — 26. Qui fuit Mahath, qui fuit Mathathiæ, qui fuit Semeï, qui fuit Joseph, qui fuit Juda, — 27. Qui fuit Joanna, qui fuit Resa, qui fuit Zorobabel, qui fuit Salathiel, qui fuit Neri, — 28. Qui fuit Melchi, qui fuit Addi, qui fuit Cosan, qui fuit Elmadan, qui fuit Her, — 29. Qui fuit Jesu, qui fuit Eliezer, qui fuit Jorim, qui fuit Mathat, qui fuit Levi, — 30. Qui fuit Simeon, qui fuit Juda, qui fuit Joseph, qui fuit Jona, qui fuit Eliakim, — 31. Qui fuit Melea, qui fuit Menna, qui fuit Mathatha, qui fuit Nathan, qui fuit David, — 32. Qui fuit Jesse, qui fuit Obed, qui fuit Booz, qui fuit Salmon, qui fuit Naasson, — 33. Qui fuit Aminabad, qui fuit Aram, qui fuit Esron, qui fuit Phares, qui fuit Judæ, — 34. Qui fuit Jacob, qui fuit Isaac, qui fuit Abrahæ, qui fuit Thare, qui fuit Nachor, — 35. Qui fuit Sarug, qui fuit Ragau, qui fuit Phaleg, qui fuit Heber, qui fuit Sale, — 36. Qui fuit Cainan, qui fuit Axphaxad, qui fuit Sem, qui fuit Noe, qui fuit Lamech, — 37. Qui fuit Mathusale, qui fuit Henoch, qui fuit Jared, qui fuit Malaleel, qui fuit Cainan, — 38. Qui fuit Henos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit Dei.

(*a*) Qui le fut de Caïnan... Le nom de Caïnan ne se trouve pas dans le

Nous trouvons dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (I, 7), un fragment remarquable du célèbre chonographe Sextus Julius Africanus, qui vivait au commencement du IIIe siècle. Dans ce fragment, il est dit « qu'Hérode, » pour se venger de l'aversion et du mépris que son » origine iduméenne inspirait aux Juifs, fit, probable- » ment lors du recensement ordonné par Auguste, » enlever du temple, et livrer aux flammes les archives » publiques qui contenaient les généalogies des anciennes » familles; que, cependant, plusieurs familles juives ne » laissèrent pas de conserver, et de dérober à l'inquisi- » tion du tyran, leurs généalogies particulières, soient » qu'elles en aient conservé les noms de mémoire, soit » qu'elles les aient seulement extraites des registres » publics; que dans ce nombre, il fallait particulière- » ment placer ceux qui, à cause de leur parenté avec le » Sauveur, étaient appelés δεσπόσυνοι, de la bouche des- » quels lui-même apprit ces particularités. »

L'action manifeste de la Providence se fait particulièrement remarquer dans cet événement. Les généalogies conservées jusqu'alors avec tant de soin, avaient accompli leur destinée, qui était de montrer que Jésus, le Messie véritable, était de la race de David. Ce but une fois atteint, elles deviennent inutiles, et sont condamnées aux flammes, et pour confondre les vaines espérances des Juifs aveuglés par leur endurcissement, Dieu permet que leurs généalogies et la distinction de leurs familles soient tellement oubliées et confondues, qu'on ne puisse plus les reconnaître entre elles. C'est ce qu'atteste lui-même le rabbin Maimonide (*De rege Messiâ*, II, 3) : « *Familiæ inter nos confusæ sunt, itâ ut dignosci* » *nequeant inter se.* » Il est vrai qu'il espère que le Messie rétablira un jour toutes ces généalogies éteintes et perdues (*Voy.* Sepp, *Vie de Jésus.*)

Polémique rationaliste.

1° « *La généalogie tracée par S. Matthieu offre de nom-* » *breuses difficultés.* »

---

texte hébraïque, mais dans la traduction des Septante. S. Luc, écrivant pour les Gentils, suit généralement la traduction des Septante, lorsqu'elle paraît s'écarter de l'hébreu.

a) « *Strauss* nous demande d'abord pourquoi le Sau-
» veur n'a pas voulu descendre de Juda d'une manière
» légitime? pourquoi, dans sa généalogie, apparaissent
» deux personnes nées d'un inceste? et il s'étonne que
» l'évangéliste n'ait pas, du moins, passé sous silence
» le nom de Thamar. » — *Rép.* Le chapitre XXXVIII de la Genèse nous apprend que Juda eut, d'une femme chananéenne, trois fils, *Her*, *Onan* et *Séla*. On serait porté à croire que la généalogie du Sauveur se serait continuée par l'un de ces trois fils légitimes de Juda ; mais Dieu en jugea autrement. *Her,* l'aîné des fils de Juda, et auquel celui-ci avait donné *Thamar* pour épouse, fut rejeté de Dieu à cause de sa perversité, et mourut sans enfants (v. 7). D'après l'usage ordinaire des Hébreux, Juda donna la veuve de son aîné à son second fils, afin qu'il *suscitât des enfants* à son frère ; mais *Onan*, guidé par l'avarice et la perversité, ayant commis ce crime abominable auquel il a donné son nom, et qui priva *Thamar* de postérité, Dieu le frappa de mort, ainsi que son frère. Alors, Juda promit à sa belle-fille de lui donner pour époux *Séla*, son plus jeune fils. Alors, *Thamar* était une veuve délaissée, et Juda également veuf : *Thamar*, trompée dans ses espérances, songea à se venger, commit un crime avec Juda, qui la prenait pour une femme étrangère, et en eut deux jumeaux, *Pharès* et *Zara.*

Strauss n'est pas le premier critique qui ait été frappé de ces particularités. « Il est certain, dit S. Chrysostome
» (*Hom.* III, in Matt.), que si nous racontions l'histoire
» d'un simple mortel, nous passerions volontiers de
» telles choses sous silence. Mais, dans la généalogie
» d'un Dieu fait chair, non-seulement on ne doit pas les
» passer, mais on doit les exposer dans toute leur
» lumière, pour faire paraître avec plus d'éclat la sagesse
» et la puissance du Sauveur ; car, il n'est pas venu
» pour se *soustraire* à nos opprobres, mais pour les
» effacer. Cette espèce de honte répandue sur sa généa-
» logie, et qui lui fait compter parmi ses ancêtres des
» personnes flétries et déshonorées, est, comme l'oppro-
» bre de la croix, un gage certain de sa bonté à l'égard
» des plus grands pécheurs, desquels il n'a pas dédaigné
» de tirer son origine. » Jésus voulait aussi humilier

l'orgueil des Juifs, étaler, jusque dans sa propre généalogie, la honte des patriarches dont ils se glorifiaient de descendre, et leur mettre ainsi sous les yeux la nécessité d'un Rédempteur.

Saint Jérôme remarque expressément que, dans toute la généalogie du Sauveur, l'évangéliste ne cite, à l'exception de la bienheureuse Vierge Marie, aucune femme sainte, mais au contraire, toutes femmes coupables, telles que l'incestueuse Thamar, Rahab la prostituée, Ruth l'étrangère, et l'adultère Bethsabée. — Maldonat explique cela, en disant que, d'après l'usage des Hébreux, de ne pas mentionner les femmes dans leurs généalogies, S. Matthieu passe sous silence les femmes légitimes, celles dont la généalogie n'offre rien d'extraordinaire, et ne cite que celles qui offrent quelques particularités remarquables. — *Patrizzi* pense qu'elles sont nommées par l'évangéliste parce que leur nom et leur histoire étaient célèbres parmi les Juifs, pour lesquels il écrivait.

b) « Si l'on fait, avec saint Matthieu, de *Rahab* la » bisaïeule de David, on met, entre son époque et celle » de ce dernier roi, trop peu de générations, puisqu'il » n'y en aurait eu que quatre en quatre cents ans, ce » qui n'est pas vraisemblable. »

Rép. Pour être exact, Strauss aurait dû dire en 366 ans. Le temple fut construit 480 ans après la sortie de l'Egypte, la quatrième année du règne de Salomon. Si l'on retranche de cette somme les quatre années de règne de Salomon, les soixante-dix de la vie de David, et les quarante années passées dans le désert, il reste 366 ans.

On connaît l'histoire de Rahab, qui reçut chez elle les espions Juifs, et concourut ainsi à la prise de Jéricho. L'Ecriture ne fait nulle part mention de son mariage avec *Salmon :* ce fait s'est sans doute conservé par la tradition ou dans les mémoires particuliers, ou *tables généalogiques* que la famille de David, surtout, conservait avec le plus grand soin. Pour répondre à la difficulté de Strauss, on pourrait admettre l'omission de quelques générations; mais alors cette omission se serait glissée dans les généalogies du livre de Ruth (IV, 18), et du 1er livre des Paralipomènes (II, 5-15), qui s'accordent avec

celles de S. Luc, ce qui est peu vraisemblable. Nous nous contenterons de rappeler que, dans ces anciens temps, soit par la force de la nature et des constitutions, soit par l'habitude de la tempérance, la vie des hommes se prolongeait fort longtemps, de sorte que ce petit nombre de générations, dans l'espace de 366 ans, n'offre en soi rien d'impossible ni d'invraisemblable. Du reste, Naasson, fils d'Animadab, est cité dans le dénombrement des Juifs dans le désert (Num. VII. 12). Il n'y a donc rien d'invraisemblable à ce que ce fils *Salmon* ait pris pour épouse *Rahab*, que le Juifs honoraient comme leur libératrice. Les livres des Rabbins comptent *Rahab* parmi les ancêtres du Messie.

c) « Le v. 8 présente une nouvelle difficulté. Tandis » qu'en ce verset il est dit que *Joram* engendra *Ozias*, » nous lisons (I, Par., XXXVI, 11, 12) qu'*Ozias* était, » non le fils de *Joram*, mais son descendant au qua- » trième degré; que trois rois ont régné entre les deux, » à savoir *Ochosias*, *Joas* et *Amazias*, et que c'est à ce » dernier que succéda *Ozias* (II. Paral., XXVI, 1). Com- » ment concilier entre eux ces divers passages? »

Rép. Les interprètes ont donné à cette difficulté diverses solutions. Quelques-uns supposent que l'omission de ces trois rois se sera glissée par erreur dans les *Mémoires* dont l'évangéliste se sera servi, et qu'il aura copiés sans en remarquer les fautes, et que cette omission se sera commise d'autant plus facilement, que le copiste aura confondu *Ochosias* (héb. *Ahasja*) avec *Ozias* (hébr. *Usia*). Mais on oppose qu'une telle supposition ne s'accorde pas avec le soin extrême que les Juifs mettaient à leurs généalogies, et que devait y mettre particulièrement la famille de David, d'où devait sortir le Messie, et Strauss a raison de répliquer qu'une erreur aussi grossière supposerait dans le généalogiste une négligence presque aussi incroyable. D'autres remarquent, avec S. Jérôme, que les Hébreux, les Arabes, et les autres nations orientales se permettaient de passer sous silence, dans leurs tables généalogiques, plusieurs membres et plusieurs générations; que, pour en faciliter la mémoire, ils avaient coutume de la diviser en plusieurs séries, compososées de nombres égaux, tels que 7, 10, etc., et que, pour arrondir ainsi

leurs nombres, ils ne se faisaient aucun scrupule d'omettre plusieurs générations. On trouve, en effet. dans l'Ancien Testament, plusieurs exemples de ces omissions. Ainsi, par exemple, *Esdras*, dans sa généalogie, omet sept de ses ancêtres, en sautant d'Amarias à Achitob, comme on peut s'en convaincre, en comparant I, Esd. VII, 1-5, avec I, Paral., VI, 3, 15, etc. Ce serait ainsi que S. Matthieu, soit pour faciliter le souvenir de sa généalogie, soit pour quelque raison mystique, comme nous l'avons expliqué précédemment, a cru devoir partager sa généalogie en séries de quatorze générations, et qu'il aura omis ces trois noms pour conserver la symétrie de ses nombres. — Mais, pourquoi l'omission de S. Matthieu tombe-t-elle sur ces trois rois plutôt que sur les autres? — Quelques critiques, (Maldonat, Ebrard, etc.), ont cru pouvoir en donner une raison suffisante. D'après la loi de Moïse (Deut., VII, 2), c'était un *crime*, une *abomination*, d'épouser des femmes étrangères et idolâtres, et ce crime devait être puni par l'*extermination* des coupables. Or, *Joram* (*Voy.* v. 4, Reg., VIII, 18), avait épousé *Athalie*, la fille d'Achab et de Jézabel, et, « *marchant lui-même dans les voies d'Achab*, » il avait hérité de la malédiction portée contre cette famille impie, il avait mérité la peine de l'*extermination*. Ce châtiment lui a été épargné, à cause de David, mais il n'y a pas lieu de s'étonner que l'écrivain sacré (*a*) ait trouvé ici une raison suffisante, pour lui imposer une sorte d'*extermination morale*, en passant sous silence ses descendants, jusqu'à la quatrième génération, (on sait que, d'après le Décalogue, les péchés des pères devaient être punis sur leurs enfants jusqu'à la quatrième génération), et les déclarant, par là, indignes de figurer dans la suite des héritiers du trône théocratique. Ainsi le mot « *genuit,* » « engendra, » doit être pris ici « *latiori sensu, mediantibus scilicet tribus generationibus omissis.* »

d) « Matthieu nous dit (v. 11), que « *Josias engendra* » *Jéchonias et ses frères;* mais il n'est pas facile de con» cilier ces paroles avec les données de l'Ancien Testa-

---

(*a*) Ou les auteurs du Catalogue généalogique qu'il n'aurait fait que transcrire.

» ment; car, d'une part, nous voyons (I, Paral., III, 16),
» que le fils et successeur de *Josias* s'appelait *Joakim*, et
» que ce fut le fils et successeur de *Joakim* qui s'appela
» *Jéchonias* ou *Joachim* (II. Reg., XXIV, 6; II, Par., XXXVI,
» 8). D'autre part, le passage cité de l'Ancien Testament
» ne nomme aucun des frères de Jéchonias, à qui l'évan-
» géliste attribue des frères : c'est *Joakim*, qui avait des
» frères, de sorte que Matthieu paraît avoir confondu
» ensemble ces deux princes. »

Rép. Josias, dont il est question ici, est ce roi à qui l'Ecriture donne de si grands éloges, qui renversa les idoles des faux dieux, et rétablit le culte du Dieu véritable. D'après I, Par., III, 15, ce Josias eut quatre fils, *Joannan*, appelé aussi *Joachaz* (IV, Reg., XXIV, 17), *Joakim* appelé aussi *Eliakim*, *Sédécias*, nommé *Matthathias* (IV, Reg., XXIV, 57), et *Sellum*. *Nechao*, roi d'Egypte, après avoir tué *Josias*, et emmené captif en Egypte *Joachaz*, son fils aîné, établit *Eliakim* sur le trône de Juda, sous le nom de *Joakim*. Celui-ci, d'après I, Par., III, 16, fut le père de *Jéchonias* ou *Joachin*, et de *Sédécias*. Plusieurs critiques prétendent que Jéchonias n'avait pas de frère, attendu que le Sédécias des Paral., est le même que son oncle *Matthathias*, établi à sa place par Nabuchodonosor, et qui fut le dernier roi de Juda, sous le nom de Sédécias. Nabuchodonosor, disent-ils, eût vraisemblablement choisi de préférence l'un des frères de Joachin, si ce prince avait eu des frères (Maldonat). Mais cette raison est bien faible pour détruire le témoignage des Paralipomènes. Jéchonias-Joachin pouvait avoir un frère nommé Sédécias, et malgré cela, Nabuchodonosor choisir Matthathias pour lui succéder, soit que le premier fût jugé incapable de régner, ou qu'il ne fût pas dans les bonnes grâces de Nabuchodonosor.

La plupart des commentateurs reconnaissent ici une corruption du texte, et l'omission d'une *génération* causée par l'extrême ressemblance des deux noms *Joakim Jéconias* et *Joachin Jéchonias*. Plusieurs manuscrits cités par *Griesbach*, offrent en effet le texte suivant: « *Josias*
» *engendra Joakim*, *Joakim engendra Jéconias* (ou Joa-
» chin), *et ses frères*, *au temps de la transmigration de*
» *Babylone*. »

Le mot *ses frères* peut être pris, suivant un hébraïsme usité, dans son acception la plus large, pour la famille même de *Jéconias* qui l'aura suivi dans son exil; ou bien, le pluriel aura été mis pour le singulier, afin de conserver le parallèle symétrique avec le v. 2. Jacob *engendra* Juda et ses frères; ou bien, plutôt encore, le texte primitif doit être rétabli de la manière suivante :

« *Josias engendra Jeconias* » (ou *Joakim,* ces deux noms sont identiques, et ont en hébreu la même signification), « *et ses frères; Jéconias engendra Jechonias,* » ou *Joachin*), « *au temps de la transmigration de Babylone.* » Le généalogiste nomme les *frères* de *Joakim,* parce qu'ils furent rois l'un après l'autre.

e) « Matthieu dit (v. 12), que *Jéchonias* engendra » *Salathiel;* comment concilier cette assertion avec la » prophétie suivante de Jérémie (xxii, 30) : Cet homme, » ce Jéchonias, n'est-il pas un vase d'argile? un vase » brisé? n'est-ce pas un vase de rebut? Or, voici ce que » dit le Seigneur : Ecris que cet homme sera stérile » (Heb. Ariri), et nul de sa race ne sera sur le trône de » David, et n'aura le pouvoir dans Juda. Si Jéchonias » doit être *stérile,* comment a-t-il pu engendrer *Sala-* » *thiel?* » — *Rép.* On peut répondre qu'il ne faut pas prendre le mot *stérile (ariri),* dans un sens strict et rigoureusement littéral, mais dans un sens *figuré,* indiqué par la suite même de la prophétie, c'est-à-dire, qu'il serait comme s'il n'avait pas d'enfants, puisqu'aucun d'entre eux ne devait lui succéder au trône qu'il avait reçu de ses pères. Le critique insiste. « On ne voit » pas trop, dit-il, comment Jéchonias aurait pu avoir » des enfants, et surtout, la nombreuse postérité que lui » donnent les Paral. i, 3, 17, 18. D'après iv. Reg., xxiv, » 15, il n'avait pas d'enfants, lorsqu'il fut emmené en » captivité; il ne put en avoir davantage dans la prison » de Babylone, où il était gardé très-sévèrement. Quand » il sortit, âgé de cinquante-sept ans, et épuisé par une » longue captivité, il n'est guère vraisemblable qu'il fût » encore en état d'être père. » — *Rép.* Quoiqu'en dise le critique, nous ne trouvons rien d'impossible à ce que Jéchonias, au sortir de la prison, fut-il âgé de cinquante-sept ans, pût encore devenir père d'une nombreuse pos-

térité. Du reste, plusieurs critiques, et cette supposition n'est pas la moins vraisemblable, pensent qu'en effet Jéchonias n'eut pas d'enfants, et qu'il adopta pour son fils légal, et pour en faire l'héritier légitime du trône royal, Salathiel, fils de Néri, de la branche cadette de Nathan, de sorte que les deux branches se réunirent en Salathiel, fils par la nature de Néri, fils légal et adoptif de Jéchonias.

f) « Il est vrai que, d'après les Paral. (I, Par., III, 17, » 18), Joachim, loin d'avoir été stérile, aurait eu, au » contraire, une nombreuse postérité. « *Les fils de » Jéchonias,* y est-il dit, *furent Asir, Salathiel, Melchuam, » Phadaïa, et de Phadaïa sont nés Zorobabel et Séméi,* » etc. Mais de là naît une nouvelle difficulté. D'après » l'évangéliste, *Zorobabel* serait le fils de Salathiel, » d'après les Paralipomènes, il serait au contraire le fils » de Phadaïa. » — *Rép.* D'après les Paral., III, 18 et 19, Zorobabel serait en effet le fils de Phadaïa, frère de Salathiel. Celui-ci, n'ayant pas d'enfants, aurait adopté son neveu Zorobabel.

g) « *Zorobabel engendra Abiud.* » — « On objecte » qu'*Abiud,* indiqué par saint Matthieu comme fils de » *Zorobabel,* ne se trouve pas, dans les Paral., parmi les » enfants de ce dernier. (*Voy.* I, Par., XXXIX, 20, 21). » — *Rép.* Outre que rien ne prouve que la liste des Paral. soit exacte et complète, on peut conjecturer, avec *Hug,* qu'*Abiud* (d'après son étymol., *père de*), est vraisemblablement un surnom, et doit avoir un nom propre, qui peut se rapporter à l'un de ceux que citent les Paral., — peut-être à *Mosollam.*

h) « *Donc d'Abraham jusqu'à David, etc.* — « Pour» quoi, dit encore Strauss, le rédacteur de cette généalo» gie a-t-il attaché tant d'intérêt à répéter trois fois le » même nombre? cette manière de traiter ainsi *à priori* » un sujet, ce *lit de Procuste,* à la mesure duquel l'au» teur tantôt le raccourcit, tantôt l'allonge, presque » comme ferait un philosophe construisant un système, » ne réveille pas un préjugé favorable au rédacteur de » cette généalogie. » — *Rép.* Cette remarque du sophiste rationaliste ne *réveille pas* un *préjugé favorable* en faveur de la perspicacité de son intelligence, et prouve qu'il n'a pas su apprécier la grandeur des vues que saint Matthieu

s'est proposées dans l'exposition de la généalogie de Jésus-Christ (*Voyez* plus haut, page 246). Comme nous l'avons dit, quelques-uns voient dans les trois périodes symétriques de saint Matthieu la désignation de l'état *démocratique, monarchique, aristocratique,* du peuple Juif; d'autres, les périodes successives : 1° des *promesses encore obscures,* 2° des *prophéties plus précises,* 3° de l'*attente prochaine.* Quant au nombre 14, choisi par l'évangéliste, quelques critiques pensent que ce choix aurait été dirigé par quelque raison *mystique* : 14 est le double de 7, nombre sacré parmi les Hébreux. Ce nombre résulte de l'addition 3 + 4. Le nombre 3 était le symbole de la divinité, le nombre 4 était la désignation symbolique du monde. Le nombre 7, formé de la réunion des deux nombres, est la désignation symbolique de l'*alliance* de Dieu avec les hommes, de la *réconciliation* des hommes coupables avec Dieu. De là, chez les Juifs, la division des jours et des années en septénaires, et la sainteté du 7e jour, de la 7e année, et, en général, la grande importance attribuée au nombre 7 dans tout le culte judaïque : les nombres 7 et 14, qui indiquent les jours critiques de la médecine, semblent aussi, dit Maldonat, offrir dans l'histoire du genre humain une époque critique, présage de quelque grande révolution. Le nombre $3 \times 14 = 6 \times 7$, et renferme six fois le nombre sacré. Avec Jésus-Christ s'accomplit la plénitude des temps, avec lui se termine le 6e septénaire, et commence le 7e septénaire, la *période sabbatique* des Juifs, la *dernière époque* du monde, qui doit précéder et préparer l'éternel sabbat.

i) « Mais, cette *symétrie même,* recherchée expressé-» ment, ne s'y trouve pas. On trouve bien quatorze » générations de David à Abraham, tous deux compris ; » on les trouve également de Salomon à Jéchonias, mais, » de celui-ci à Jésus-Christ, on ne trouve que treize » générations. Comment expliquer cette différence entre » la somme posée par l'auteur, et les nombres qui la » précèdent? » — *Rép.* Pour trouver dans chaque série le nombre de 14, il suffira de suppléer l'*omission* indiquée précédemment de *Joakim*, entre Josias et Joachin-Jéchonias. On obtiendra ainsi la table suivante :

1. Abraham.	1. Salomon.	1. Joachin-Jéchonias.
2. Isaac.	2. Roboam.	2. Salathiel.
3. Jacob.	3. Abias.	3. Zorobabel.
4. Juda.	4. Asa.	4. Abiud.
5. Pharès.	5. Josaphat.	5. Eliakim.
6. Esron.	6. Joram (Ochosias, Joas, Amasias.)	6. Azor.
7. Aram.	7. Ozias.	7. Sadoc.
8. Aminadab.	8. Joathan.	8. Achim.
9. Naasson.	9. Achaz.	9. Eliud.
10. Salmon.	10. Ezéchias.	10. Eléazar.
11. Booz.	11. Manassé.	11. Mathan.
12. Obed.	12. Amon.	12. Jacob.
13. Jessé.	13. Josias.	13. Joseph.
14. David.	14. Joakim.	14. Jésus.

Du reste, S. Matthieu n'a pas composé lui-même cette généalogie; il s'est contenté de la transcrire fidèlement d'après les registres qui lui ont été communiqués.

2° « Si l'on compare ensemble les deux généalogies » de S. Matthieu et de S. Luc, on trouvera des résultats » bien plus singuliers encore. »

a) « *Une grave difficulté* se présente d'abord dans la » différence notable entre les nombres de générations » pour des périodes égales. De David à Joseph, Luc » compte quarante et une générations, et Matthieu » seulement vingt-six. Le nombre de Luc est plus » conforme à la longueur de l'intervalle, car vingt-six » générations sont trop peu de David à Joseph, c'est-à- » dire, de l'an 1050 à l'an 50 avant Jésus-Christ. Cela » ferait un peu plus de 38 ans par génération ; le compte » de Luc, au contraire, ferait un peu moins de 25 ans, » ce qui est plus près de la vraisemblance. »

Rép. Les *omissions* déjà remarquées d'Ochosias, Joas, Amasias, Joakim, Phadaïa, sans compter celles que nous ignorons, suffisent pour résoudre cette *grave* difficulté.

b) « Salathiel, dans la généalogie de S. Matthieu, est » désigné comme le fils de Jéchonias ; d'après celle de » S. Luc, il serait au contraire fils de *Néri*. »

Rép. On pourrait d'abord répondre que rien ne prouve que les *Salathiel* et les *Zorobabel* inscrits dans la généalogie de S. Luc, bien qu'ils portent le même nom, soient les mêmes que leurs homonymes de la généalogie de S. Matthieu. Nous avouons toutefois, que cette

coïncidence à l'égard de deux noms aussi célèbres dans l'histoire sainte est assez extraordinaire. Nous aimons mieux supposer une *adoption* d'après laquelle *Salathiel,* ou plutôt, *Asir,* père de Salathiel, omis par le généalogiste, fils de Néri, de la branche de Nathan, aurait été adopté par Jéconias, afin de continuer la race royale, et de lui succéder au trône de David : nous ne voyons rien que de plausible dans cette supposition, et elle suffit pour résoudre complétement la difficulté.

« Mais, alors, objecte-t-on, Salathiel ne devrait figurer » que dans l'arbre généalogique de la branche de » Salomon qui l'a adopté, et ne plus figurer dans l'arbre » généalogique de la branche de Nathan auquel il » n'appartient plus. » — *Rép.* Cette objection n'a plus de valeur, du moins contre la seconde hypothèse, si l'on suppose que saint Matthieu nous donne la généalogie *légale,* ou la liste des *successeurs légitimes* du trône de David, et S. Luc, la *généalogie naturelle* de Joseph, ou de Marie.

c) « Mais la grande et principale difficulté, c'est que » Luc donne à Jésus pour ancêtres des individus tout » autres que la plupart de ceux que Matthieu lui donne. » Le point véritablement désespéré, c'est que, de David » au père nourricier de Jésus, des noms tout à fait » différents, à part deux noms du milieu, se trouvent » dans Luc et dans Matthieu. Matthieu fait descendre » Joseph de David par Salomon ; Luc, du même prince, » par Nathan. L'un donne à Joseph pour père Jacob, » l'autre lui donne pour père Héli ; de sorte que ces deux » listes paraissent être dans une contradiction complète. »

Rép. a) Il y a déjà bien longtemps que cette difficulté préoccupe les interprètes. Pour la résoudre, deux hypothèses principales ont été imaginées. La *première* est d'une haute antiquité, car elle a pour auteur *Julius Africanus,* écrivain du IIIe siècle, dont nous avons déjà parlé. Elle consiste à supposer un mariage *lévirique* par rapport à Jacob et à Héli, c'est-à-dire, à supposer que la mère de Joseph, nommée *Escha,* par *Julius Africanus,* aurait d'abord été mariée avec Héli, et que, celui-ci étant mort sans enfants, *Jacob* aurait épousé sa veuve, dont il aurait eu *Joseph* ; de sorte que *Joseph* serait, selon la nature, fils

de *Jacob*, selon la *loi*, fils *d'Héli*. Pour être obligé au mariage *lévirique*, il n'était pas nécessaire d'être *frère propre*, ou issu du même père, il suffisait d'être *frère* de mère, ou même d'être le proche parent plus ou moins éloigné du défunt, comme le prouve l'exemple de Booz, marié avec Ruth. Mais dans cette hypothèse, on ne conçoit pas comment Joseph a pu être placé dans la généalogie de *Jacob*, puisqu'il appartient *légalement* à celle d'Héli. Saint Matthieu, juif, devait suivre la généalogie *légale*, et on ne pouvait appartenir à deux familles à la fois. On pourrait supposer, avec plus de vraisemblance et de simplicité (et cette supposition résout toute difficulté), que Jacob, descendant de Zorobabel par la branche aînée, et héritier direct du trône de David, n'ayant pas d'enfant mâle, Joseph, fils d'Héli, de la branche cadette de Résa, devint son *fils légal*, et son héritier légitime, soit par suite d'un mariage lévirique, soit par adoption, soit parce que Joseph aurait épousé Marie, fille de Jacob, et héritière légitime du trône messianique.

L'hypothèse la plus vraisemblable et la plus universellement admise, du moins parmi les exégètes modernes, c'est celle qui consiste tout simplement à dire que S. Matthieu nous donne la généalogie de *Joseph*, et S. Luc, celle de *Marie*. S. Matthieu, écrivant pour les Juifs, nous donne la généalogie *légale* de Jésus-Christ; S. Luc, s'adressant spécialement aux Gentils convertis, a dû donner la généalogie véritable et naturelle. *Héli*, dont le nom, d'après l'étymologie hébraïque (*El Jehovah*, Dieu) correspond parfaitement à celui de *Joachim* (Joachim Eliacim), désigné généralement par la tradition comme le père de la Sainte Vierge, serait le beau-père de S. Joseph, qui, épousant en Marie l'héritière de la branche de Nathan, en était regardé comme le représentant, et devenait comme le *fils légal* du père de son épouse. *De Wette* objecte que jamais les Juifs ne donnent la généalogie d'une femme; mais le père de la Sainte Vierge n'était pas une femme, et c'est de lui que S. Luc donne la généalogie. — « L'expression de S. Luc τοῦ « *Qui fuit* » » signifie, dit Strauss, le *fils propre* plus de 70 fois, » comment pourrait-elle signifier *une seule fois*, pour » Joseph, le beau-fils? » — Qui est-ce qui prouve à

Strauss que, parmi les 70 fois dont il parle, ne se trouvent pas plusieurs beaux-fils? Le contraire est constaté par la généalogie elle-même, puisque, comme nous l'avons dit précédemment, *Salathiel* était réellement, non le *fils propre*, mais le *neveu* de Zorobabel (*b*) — « Marie, poursuit-il encore, devait être de la race sacer» dotale de Lévi, et non de celle de David, puisqu'elle » était parente d'Elisabeth.. » — Est-ce que Marie ne pouvait pas être parente d'Elisabeth du côté maternel? *Lightfoot (Horæ hebra.*, p. 750), cite un texte d'anciens rabbins du I[er] siècle de l'Eglise, où il est dit que Marie, fille d'Héli, est tourmentée dans l'autre monde pour s'être déclarée la Mère du Messie, ce qui prouve que les Juifs regardaient la Sainte Vierge comme fille d'Héli.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 1. « *Livre de la génération de Jésus-Christ.* » — « Ne croyez pas, dit S. Chrysostome, entendre quelque » chose de peu d'importance, lorsque vous entendez » prononcer ce mot: *génération du Fils de Dieu*; mais » excitez votre attention, et que ces mots: *un Dieu est* » *est venu sur la terre*, vous remplissent d'un étonne» ment et d'une frayeur respectueuse. C'est une nou» velle si surprenante, si inattendue, que les esprits » célestes, rassemblés en chœur, entonnent, au nom » de la création toute entière, un cantique de gloire et » de louanges, et que les anciens prophètes ne pouvaient » penser, sans un saint saisissement, à celui qui devait » *apparaître sur la terre*, et *converser avec les hommes.* » — Et, lorsque vous entendez dire que le Fils de Dieu » est aussi fils de David et d'Abraham, ne doutez pas » que, vous aussi, vous ne puissiez devenir *enfants de* » *Dieu.* Il ne se serait pas abaissé si profondément, s'il » n'avait voulu vous élever. Il est *né de la chair*, afin » que vous *naissiez de l'esprit.* » S. Chrys., *Hom.*, III, » *in Matt*).

(*b*) On pourrait d'ailleurs, à l'exemple de plusieurs interprètes, traduire ainsi le v. 23, « ***Jésus qui (bien qu'il passât pour le fils de Joseph, Ut putabatur filius Joseph,) fut*** » en réalité, par sa mère, Marie, « ***fils » d'Héli, qui fut, etc.*** »

v. 3. « *Juda engendra Pharès et Zara, de Thamar.* » — Le Sauveur, en admettant dans sa généalogie des personnes flétries et déshonorées, vient nous guérir de deux maladies produites en nous par une imagination vaine : de cette *fausse honte*, qui fait que l'on rougit de la bassesse de son extraction, et que l'on méprise ses aïeux, et de cette vanité excessive, qui cherche à repaître son orgueil de la gloire de ses ancêtres, et à parer sa nullité du mérite de ses aïeux. C'est dans le mérite et la vertu personnelle, et non dans une longue suite d'aïeux, que consiste la véritable noblesse, et il vaut *mieux illustrer sa postérité* (disait un sage païen), que d'être illustré par ses ancêtres. Quel est le noble, enflé de l'orgueil de sa race, qui ne comptera pas parmi ses ancêtres, s'il veut les faire remonter à une époque plus ou moins reculée, un grand nombre de membres vicieux et corrompus ? Puisse la méditation sérieuse de la généalogie de Jésus-Christ, servir à abattre la fumée de son orgueil.

v. 5. « *Booz engendra Obed, de Ruth.* » — L'exemple de Ruth nous apprend que ce n'est que par le détachement absolu des choses de la terre, et le renoncement à tout ce qui dispute notre cœur à Dieu, que nous pouvons mériter de nous unir à Jésus-Christ et nous rendre dignes de ses faveurs.

v. 6. « *David, roi, engendra Salomon, de celle qui fut* » *femme d'Urie.* » — La pensée de la chute si profonde du saint roi David est bien capable de nous remplir de frayeur. Si les colonnes du désert sont ébranlées, dit S. Jérôme, que deviendront les roseaux ? et si, remarque S. Chrysostome, la loi n'a pas été accomplie par de tels hommes, comment l'aura-t-elle été par la foule obscure ? — Mais si la loi n'a pas été accomplie, tous ont péché, et un *Sauveur* était nécessaire.

v. 11. « *Josias engendra Jéchonias.... dans la transmi-* » *gration de Babylone.* » — Les malheurs et les adversités qui tombent sur nous sont souvent, comme ils l'ont été pour la nation juive, la suite et la punition des crimes dont nous nous sommes rendus coupables. — Puissions-nous les accepter avec résignation de la main de Dieu, entrer dans les desseins de sa miséricorde à notre égard,

et faire servir à l'expiation de nos fautes et à notre propre sanctification, les épreuves que Dieu juge à propos de nous envoyer !

v. 13. « *Zorobabel engendra Abiud*, etc. » — Nous ne voyons ici que des noms inconnus, et dont l'unique gloire est d'être comptés parmi les ancêtres de Jésus-Christ. C'est ainsi que les enfants font quelquefois la gloire et la couronne de leurs pères et de leurs ancêtres. Que les pères et mères apprennent de là à ne rien négliger, pour que leurs enfants soient leur *gloire* devant devant Dieu et devant les hommes.

v. 16. « *Jacob engendra Joseph, époux de Marie.* » — Admirons la haute dignité de Joseph et de Marie. Joseph a sur Jésus, sur le Verbe fait chair, l'autorité d'un père : la Mère de Dieu, la Reine du ciel, l'appelle son Seigneur. — La dignité de Marie est plus sublime encore. « Ecoute, » ô homme, contemple et admire, s'écrie S. Anselme : « *Intendat mens humana, contempletur et stupeat.* » Le Père céleste avait un Fils unique et consubstantiel : il n'a pas voulu que ce Fils n'appartînt qu'à lui seul ; il en a fait part à Marie, et elle est véritablement sa Mère sur la terre, comme il est son Père dans le ciel : « *Non est » passus manere suum, sed eum ipsum voluit esse Mariæ » unicum.* — « *De laquelle est né Jésus :* » *Factus est filius » hominis, ut nos efficeret filios Dei* (S. Aug) ; *Natus est » Deus in terrâ, ut homo nasceretur in cœlo.* » (S. Grég.) Jésus est le *dernier rejeton* de la race de David, mort sur une croix ; en lui finit l'ancien royaume théocratique. — Jésus est en même temps le *fondateur* d'un nouveau royaume qui n'aura point de fin.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. SIGNIFICATION ET ENSEIGNEMENTS DE LA GÉNÉALOGIE DE JÉSUS-CHRIST.

I. Elle nous apprend que toute l'histoire de l'humanité se rapporte à Jésus-Christ, et converge vers lui, comme vers son centre.

1) Elle remonte jusqu'à *Adam* (Luc, III, 38), afin de nous montrer que toute l'humanité doit avoir part à la rédemption. — 2) Elle remonte jusqu'à *Abraham* (Matt., I, 1), afin de montrer que le salut doit venir des Juifs. — 3) Elle embrasse les trois époques principales de l'histoire judaïque, savoir : l'époque *a*) des *promesses géné-*

rales et encore obscures, jusqu'à David (I, 6); *b*) des promesses plus *particularisées,* jusqu'à la transmigration de Babylone (II, 12); *c*) de la cessation des prophéties, et de l'*attente immédiate,* jusqu'à la venue de Jésus-Christ (16), et nous montre la Providence veillant sans interruption, à travers toutes les vicissitudes, à la conservation de la famille d'où devait sortir le Rédempteur.

II. Elle nous donne une idée haute et profonde de la Providence divine, qu'elle nous fait connaître.

1) Dans sa *durée :* les desseins de Dieu subsistent inaltérables, à travers toutes les révolutions qui bouleversent les empires ; — 2) dans son *étendue,* qui embrasse le monde entier ; — 3) dans son *but,* qui n'est autre que le *salut* des hommes et la gloire de Dieu ; en d'autres termes, la rédemption du monde par Jésus-Christ ; — 4) dans ses *lois,* par lesquelles tout est réglé avec une *sagesse infinie* et une *justice incorruptible.*

III. De ces considérations, elle nous apprend à tirer des conclusions utiles pour les mœurs.

1) A exciter en nous la plus *vive reconnaissance* pour la Providence paternelle et protectrice qui veille sur nous ; — 2) à ne pas nous laisser *troubler,* ni *abattre* par les vicissitudes et les révolutions qui bouleversent le monde ; — 3) à nous abandonner avec une *confiance aveugle* à la Providence divine, en tout ce qui peut nous arriver ; — 4) enfin, à *obéir* avec joie et fidélité à un Dieu qui dirige tout pour notre bonheur.

B. LEÇONS IMPORTANTES QUE NOUS OFFRE LA MÉDITATION DE LA GÉNÉALOGIE DE JÉSUS-CHRIST.

I. Par rapport à Dieu, et à nos devoirs envers lui.

1) Elle *fortifie notre foi.* — Ce que Dieu avait promis à Adam, à Abraham, à David, etc., il l'a accompli. — Dieu a fait aussi à son Eglise des promesses de protection divine et d'infaillibilité (Matt., XXVIII, 16); il saura aussi les accomplir. L'arbre généalogique de l'Eglise, formé de la succession des Souverains Pontifes, et qui se perpétuera jusqu'à la fin des temps, nous en est le garant. — 2) Elle *affermit notre confiance.* — Dieu a sauvé la famille d'où devait sortir le Messie des eaux du déluge, des ténèbres de l'idolâtrie par la vocation d'Abraham, de la servitude d'Egypte, de la captivité de Babylone, etc., etc. — Il saura aussi protéger son Eglise contre les dangers qui la menacent ; il saura nous protéger nous-mêmes. — 3) Elle *excite* notre *amour.* « *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum* » *unigenitum daret.* » — Comment n'aimerions-nous pas un Dieu qui nous a tant aimés ?

II. Par rapport à la Sainte Vierge,

Nous y apprenons, 1) sa *noblesse.* — Issue du sang royal, elle n'en était point pour cela plus fière, ni plus orgueilleuse... ; elle ne

s'affligeait pas de vivre pauvre, inconnue, épouse d'un simple artisan... Quel bel exemple de modestie et d'humilité! — 2) Sa *dignité* de *Mère de Dieu,* « *Virum Mariæ, de quâ natus est Jesus.* » — Nous pouvons tout attendre de Marie, car Jésus ne peut rien refuser à sa mère. — 3) Sa *virginité.* — Arrivé à Joseph, l'évangéliste ne dit pas : « *Joseph genuit Jesum,* » mais changeant tout à coup de langage, il dit : « *Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus,* » nous faisant connaître par là que Marie est devenue la mère du Fils de Dieu sans la coopération de l'homme, et par l'opération surnaturelle du Saint-Esprit. — Dieu multiplie les prodiges pour conserver à Marie le précieux trésor de la virginité. — Que les jeunes vierges gardent précieusement cette belle fleur de la pureté et de l'innocence!

III. Par rapport à nous-mêmes,

1) Nous y apprenons à *mépriser* ce qui passe, et à n'estimer que ce qui demeure éternellement. — Que reste-t-il de tous ces rois, autrefois si puissants, si enviés? — 2) Nous y apprenons à *penser* sérieusement *à la mort.*—Une table généalogique n'est qu'une table mortuaire. — De nous aussi on dira un jour: « *Qui fuit.* » — 3) Jésus ne rougit pas de compter des pécheurs parmi ses ancêtres; par là, il veut nous préserver, *a*) du *fol orgueil* qui nous porterait à nous glorifier de la splendeur de notre famille. Parmi nos ancêtres, plusieurs, sans doute, étaient vicieux..., et il n'y a de véritable gloire que celle de la vertu...; *b*), de la *fausse honte* qui nous porterait à cacher leurs faiblesses : chacun porte son fardeau, et nous ne sommes responsables que de nos propres fautes; *c*) il veut nous *faire admirer la Sagesse divine,* qui sait tirer le bien du mal, et ne laisse pas renverser ses plans par la méchanceté des hommes.

SECTION II.

NAISSANCE ET ENFANCE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE :

VIII. Génération éternelle du Verbe. — IX. Sa naissance temporelle.— X. Les Bergers de Bethléem. — XI. Circoncision. Sa manifestation aux Juifs et aux Gentils. — XII. Présentation au temple. Anne et Siméon. — XIII. Adoration des Mages. — XIV. Fuite en Egypte. Massacre des Innocents. Retour à Nazareth. — XV. Jésus au milieu des Docteurs. Séjour à Nazareth.

§ VIII.

GÉNÉRATION ÉTERNELLE DU VERBE. — CHRISTOLOGIE DE SAINT JEAN.

(Jo. I. 1-14. — *Evang. de la 3e messe de Noël.)*

Avant de commencer le récit de la naissance de Jésus-Christ et l'histoire de sa vie, une question essentielle se présente. Que faut-il penser de celui qui en est l'objet? faut-il seulement voir en lui un Législateur, un Sage, plus célèbre que les autres par ses lumières et ses sublimes vertus? Est-ce un Prophète, un Envoyé de Dieu, semblable à Moïse? ou faut-il élever plus haut encore nos pensées, et reconnnaître en lui une nature supérieure et divine?... Telle est la question fondamentale, et sans laquelle la vie de Jésus resterait pour nous une énigme indéchiffrable, que l'apôtre saint Jean résout dès l'entrée de son Evangile, dans ce *Prologue* admirable, qui en résume, pour ainsi dire, toute la quintessence, et qu'un philosophe platonicien, au témoignage de saint Augustin, aurait voulu voir inscrit en lettres d'or aux lieux les plus apparents de toutes les églises. S'élevant, dit le même Père, avec le vol de l'aigle au-dessus de tous les cieux, l'évangéliste nous transporte avec lui dans les profondeurs de la divinité, et en découvre

à nos yeux éblouis les ineffables mystères. Quand saint Jean, dit également saint Jérôme, a proféré ces paroles sublimes : « *Au commencement était le Verbe,* » il descendait du ciel, et sortait, sans doute, des transports enivrants de l'extase divine : « *Revelatione saturatus,* » *illud proœmium eructavit.* »

Ce Prologue, remarque *Olshausen,* exerce toujours la même impression sur tous ceux qui soupirent après une connaissance sublime et intime de la divinité. La profondeur incommensurable des paroles de l'apôtre produit sur l'esprit de celui qui veut les sonder une sorte de vertige, et vous transporte à une telle hauteur, qu'il semble que la tête vous tourne ; vous n'apercevez plus la terre, et l'univers se dérobe sous vos pieds. Le style du Prologue est concis, composé de sentences courtes et détachées, qui semblent comme autant d'oracles tombés du ciel, ce qui, joint à la profondeur et à la richesse des pensées, en rend l'intelligence difficile. Il renferme l'histoire du Verbe divin, tant en lui-même, dans le sein du Père, que dans les manifestations extérieures par lesquelles il s'est révélé aux hommes. On peut le diviser en *trois parties.* Dans la première (v. 1, 2), l'apôtre nous décrit l'*éternelle existence* du Verbe dans le sein du Père ; dans la deuxième (v. 3-13), il nous expose ses *rapports* avec *le monde,* avec *la création,* tant *physique* que *morale,* son action sur l'humanité en général, sur la nation juive en particulier, surtout jusqu'à l'époque de son incarnation en Jésus ; la troisième (v. 14-19), nous fait connaître l'*incarnation du Verbe,* et *ses suites admirables,* par rapport à l'humanité. *Incidentalement*, les versets 6, 8 et 9, nous exposent les *rapports* véritables qui existent entre le *Précurseur* et le *Verbe incarné.*

A. GÉNÉRATION ÉTERNELLE DU VERBE DANS LE SEIN DE LA SAINTE TRINITÉ.

(v. 1, 1.)

L'apôtre nous enseigne que le *Verbe est éternel*, qu'il est une *personne distincte* du Père, qu'il ne fait qu'un seul Dieu avec ce Père, en un mot, l'*éternité* du Verbe, sa

distinction du Père, sa *consubstantialité divine.* « *Au » commencement* » (*a*) absolu de toutes choses, lorsque Dieu commença à créer le monde, lorsque le temps n'existait pas encore, en un mot, de toute éternité, « *était* » (*b*) *le Verbe,* « (Λόγος), la Parole incréée, par laquelle Dieu se révèle à lui-même, se connaît intérieurement lui-même, et se révèle au monde, la Pensée, l'Image substantielle du Père, la splendeur de la gloire divine, la seconde personne de la sainte Trinité ; « *et le Verbe* (*c*)

Jo. 1. In principio erat Verbum, et Verbum

(*a*) « ***Au commencement,*** » « ***in principio.*** » L'évangéliste fait ici manifestement allusion aux premières paroles de la Genèse, « ***in principio » creavit Deus cœlum et terram.*** » Dans le langage de l'Ecriture sainte, ces paroles, « ***au commencement,*** » signifient ***de toute éternité.*** Ainsi, dans le Ps. LXXXIX : « Avant la formation des montagnes, avant la création » de la terre et du monde, de ***l'éternité à l'éternité,*** vous êtes venu ; » ces dernières paroles : de l'***éternité à l'éternité,*** forment l'équivalent, et sont l'explication des précédentes, avec lesquelles elles sont parallèles. Les paroles de saint Jean sont expliquées par celles des Proverbes (Prov. VIII, 22) : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies : avant » ses œuvres, j'étais : j'ai été ordonnée dès l'éternité ; avant que la terre » fût .., j'étais engendrée. »

L'interprétation du socinien ***Crellius,*** qui prétend que ce mot : « in » ***principio*** » (gr. ἐν ἀρχῇ), signifie : « ***au commencement de la prédi- » cation de l'Evangile,*** » ne mérite pas une réfutation sérieuse. Quel sens aurait cette remarque de saint Jean : « ***Au commencement de la » prédication évangélique, le Christ était,*** » et cette répétition affectée et emphatique : « ***et il était en Dieu, au commencement de la prédica- » tion évangélique*** ? » Il n'est pas permis de prêter à l'Apôtre un langage aussi forcé, aussi ridicule.

Suivant plusieurs Pères (Clément d'Alexandrie, Origène, saint Cyrille, saint Grégoire de Nysse, saint Augustin), il faudrait entendre par ce mot « ***principium,*** » la première personne de la sainte Trinité, ou le Père, qui est le ***principe*** du Fils. On objecte contre cette interprétation, respectable par l'autorité de ceux qui la défendent, qu'on ne trouve aucun exemple, dans les saints livres, de cette signification attribuée au mot « ***principium,*** » ou ἀρχή, et que la deuxième proposition de saint Jean : « ***et le Verbe » était en Dieu,*** » c'est-à-dire en Dieu le Père, ne serait qu'une inutile répétition de ce qui vient d'être dit immédiatement.

(*b*) « ***Etait*** » (***erat***), ce mot, suivant les commentateurs, exprime admirablement l'éternelle et immuable persistance du Verbe divin. « Remontez » au commencement de toutes choses, dit Bossuet, poussez vos pensées le » plus loin que vous pourrez, « ***il était,*** » car, comme Dieu son Père, il » est en celui qui est, il est ***l'Existant, l'Etre même.*** »

(*c*) Voy. ***Dissertat. sur le*** λόγος, ***de S. Jean,*** p. suiv.

» *était en Dieu* (*d*), » nécessairement *immanent* au Père, parce qu'il est produit par un *acte immanent,* par la *connaissance* que le Père a de lui-même, mais en même temps *distinct* du Père, puisqu'il demeure en lui : ainsi l'*image, la pensée* est distincte de l'objet qu'elle représente. Mais, en même temps que le *Verbe* est *distinct* du Père, il lui est *consubstantiel,* et n'a avec lui qu'une même nature et une même essence : « *et le Verbe était* » *Dieu* (*e*). » Tout ce qui est en Dieu, est Dieu ; il est donc Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu, « Dieu » comme le Père, au-dessus de tout, béni dans les siècles » des siècles, Amen. » (Rom. IX, 5). Puis, il affirme de nouveau, afin d'imprimer plus profondément, plus vivement cette vérité dans l'âme du lecteur : « *Il était au* » *commencement en Dieu.* » Ici, le voile soulevé progressivement par l'Apôtre est entièrement tiré : ce ne sont plus les lueurs douteuses de l'aurore, c'est le soleil qui se lève dans tout son éclat, et nous éblouit de sa lumière.

DISSERTATION EXÉGÉTIQUE SUR LE Λόγος DE SAINT JEAN.

La première chose qui frappe, dans le Prologue de saint Jean, c'est ce mot mystérieux de *Verbe,* de Λόγος,

---

erat apud Deum; et Deus erat Verbum. — 2. Hoc erat in principio apud Deum.

(*d*) « ***Et le Verbe était en Dieu;*** » non pas comme quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte et modifie Dieu, mais comme une ***personne*** qui demeure chez une autre, « ***apud Deum.*** » On demande pourquoi saint Jean ne dit pas : « ***était en Dieu le Père.*** » C'est parce qu'il n'a pas employé précédemment le nom corrélatif de ***fils,*** parce que cette espèce de ***gradation*** et de figure ***particulière*** qu'il paraît rechercher et d'après laquelle il a coutume de commencer chaque phrase particulière par le mot même qui termine la phrase précédente, se serait trouvée détruite.

(*e*) « ***Et le Verbe était Dieu;*** » (gr. Θεὸς ἦν ὁ λόγος.) Θεὸς est ici évidemment ***attribut*** et non sujet; c'est pourquoi il n'a point d'article. Il serait trop absurde de faire, à l'exemple des sociniens, de Θεὸς un ***sujet*** au lieu d'un attribut, de faire dire à l'évangéliste que Dieu ***existait, était le Verbe,*** après lui avoir fait dire que « ***le Verbe était en Dieu*** : » Θεὸς est au commencement de la phrase, afin de conserver cette gradation symétrique dont nous avons parlé précédemment, et que saint Jean semble affrctionner.

particulier à saint Jean, dont aucun autre évangéliste ne s'est servi, employé pour désigner la personnalité divine de Jésus-Christ. Quelle signification précise faut-il attacher à ce mot, et pourquoi saint Jean s'est-il servi de cette expression étonnante?

1° *Signification grammaticale du mot* Λόγος. — Quelques commentateurs ont cherché l'explication de ce mot dans *l'étymologie grammaticale.* D'après les uns (Valla, Ernesti, Tittmann), le mot Λόγος, en prenant l'abstrait pour le concret, serait mis pour ὁ λεγόμενος, ὁ εὐαγγέλθεις, et signifierait proprement « *celui qui est promis,* » le *Messie annoncé* par les prophètes. Mais on ne peut supposer que l'évangéliste, pour exprimer une idée si simple, se soit servi d'une expression si étrange, si recherchée. Suivant d'autres, il serait mis pour λέγων, et signifierait, comme l'explique Origène, *l'interprète* de la volonté divine, παρὰ τὸ ἀπαγγέλλειν τὰ κρύφια τοῦ θεοῦ. Cette explication, si on l'embrasse dans toute son étendue, n'est pas entièrement inadmissible, pourvu qu'on ne l'admette pas dans le sens mesquin et étroit que quelques rationalistes (Eckermann, Justi, etc.), y ont voulu attacher, c'est-à-dire, dans la simple signification de docteur : Λόγος, en grec, n'a jamais voulu dire *doctrine,* ni λέγειν, *enseigner,* et une si mesquine interprétation est loin de s'accorder avec la magnificence des attributs assignés au Verbe par saint Jean.

2) *Signification biblique, scripturaire, théologique,* du mot Λόγος. — Mais pourquoi se fatiguer inutilement à rechercher le sens *grammatical* de ce mot? Saint Jean l'emploie sans l'expliquer, et suppose, par conséquent, qu'il est connu et compris de ses lecteurs, et qu'à l'époque où il vivait, on y attachait un sens, une signification déterminée; or, c'est cette *signification* qu'il s'agit de rechercher et de découvrir.

Si nous parcourons l'Ancien Testament, nous voyons, d'abord, au premier chapitre de la Genèse, la création opérée par la *parole* de Dieu : « *Et Dieu dit : Que la » lumière soit;* » et le Ps. XXXII, 6, dit expressément : « *Les cieux ont été créés par la parole du Seigneur : et » verbo Domini cœli creati sunt.* » L'allusion manifeste que les expressions de saint Jean : « *Au commencement*

» *était le Verbe..., tout a été fait par lui, etc.,* » offrent avec les textes précédemment cités, ne doit-elle pas nous porter à croire que les paroles de la Genèse renferment un sens profond et mystérieux, et nous présentent la première racine historique de l'idée du Λόγος?

Dans les Proverbes (VIII, 22), l'auteur inspiré nous offre une personnification de la *Sagesse divine,* qu'il représente comme *engendrée avant* toutes les créatures, comme *l'ordonnatrice* de la création, etc. (*V.* le texte cité plus haut, p. 271, en note.) « La source de la » sagesse, dit Jésus de Sirach (Eccli. I, 5), « est le *Verbe* » *de Dieu* au plus haut des cieux, et *ses voies* sont les » commandements éternels; » et (XXIV, 5. 15. il fait ainsi parler la Sagesse divine : « Je suis *sortie de la bou-* » *che* du Très-Haut, je suis née avant toutes les créa- » tures. En moi est toute la grâce, la voie et la vérité; » en moi toute l'espérance de la vie et de la vertu. » Il est difficile également de ne pas reconnaître, non pas seulement une personnification poétique de la sagesse divine, mais une *véritable hypostase* dans ces paroles du livre de la Sagesse, où la Sagesse divine (Hochmah), nous est représentée comme *l'image* de Dieu, comme *créant* et *ordonnant* ce qui existe, etc. « Elle est la » *splendeur de la lumière éternelle,* le miroir sans tache » de la Majesté divine, et *l'image* de sa bonté. Quoique » unique, elle peut tout, et immuable en soi, elle renou- » velle toutes choses, etc. »

L'hypostase du Verbe divin apparaît plus évidente encore dans les *Targumim,* ou Paraphrases chaldaïques, composées, avant la destruction de Jérusalem, par Onkelos, pour le Pentateuque, et par Jonathas ben Uriel. Dans ces paraphrases ou traductions de la Bible, le v. 21 du XIII[e] chap. des Nombres : « *Jéhovah est avec lui,* » *et en lui est la splendeur de la gloire du roi,* » est ainsi traduit par Onkelos : « *Verbum Jéhovah adjuvat illos, et* » *Schechina regis inter illos.* » Ces deux expressions, *la parole de Jehovah (Memra di Jehovah),* et *Schechina* (manifestation de la gloire de Dieu), dont la première est ici employée comme *hypostase divine,* et identique avec Jéhovah, se prennent souvent indifféremment l'une pour l'autre, et ce mot *Schechina,* est le nom du

Messie. — Suivant la doctrine des anciens rabbins, le Messie était, dans le désert, le conducteur et le bienfaiteur du peuple de Dieu (Targ. Jon. XVI, I); il était dans le paradis, à côté des premiers parents (*Sohar, elad.* l. LXXXIV, 4); instrument actif de la création, il existait avant le monde, (*Nezach, Israël,* c. 25, seq. 48, 1). — D'après *Tholuck* (princip. passages du livre *Sohar*), les docteurs juifs, vers l'époque de Jésus-Christ, parfois reconnaissent le Messie comme Dieu, parfois le regardent comme un pur homme, et ne sachant comment concilier ces opinions contradictoires, ils finissent, comme on en voit des preuves dans le livre *Sohar,* par imaginer *deux Messies,* l'un *Dieu* et l'autre *homme;* le premier, *fils de David*, et le second, *fils de Joseph.* C'est dans cette ancienne théologie, conservée parmi les docteurs juifs par la tradition, que le juif Philon aurait puisé ses idées sur le Λόγος, auxquelles il amalgama les conceptions philosophiques de Platon.

Il paraîtrait donc, d'après ces recherches, que saint Jean aurait trouvé dans la théologie judaïque de son époque la notion plus ou moins obscure du Λόγος ou *Verbe divin,* comme *manifestation extérieure* de la divinité, et même comme *hypostase divine;* qu'il se serait borné à éclairer et à développer cette notion, et à attester que ce λόγος ou *Verbe divin* s'était *incarné* en Jésus-Christ. Cette conclusion, si elle n'est pas trop exclusive, si l'on ne veut pas regarder les lueurs obscures et confuses de l'antique tradition comme l'*unique source* où l'Apôtre aurait puisé la connaissance qu'il nous donne du *Verbe éternel,* ne nous paraît rien offrir qui puisse effaroucher la plus sévère orthodoxie, qui ne nous défend pas de rechercher dans la révélation mosaïque, ou la révélation primitive, des traces plus ou moins obscures des mystères qui, plus tard, nous ont été révélés d'une manière plus claire et plus distincte.

3) *Rapports du* Λόγος *de saint Jean avec le gnosticisme des premiers siècles de l'Eglise.*

Saint *Irénée* et saint *Jérôme* nous assurent que, dans le choix qu'il a fait du mot Λόγος, et dans les enseignements qu'il nous donne sur le *Verbe divin* dans le Prologue de son Evangile, saint Jean s'est proposé pour but

la *réfutation indirecte* des hérésies qui avaient cours de son temps, et, en particulier, des erreurs de *Cérinthe* et des *Nicolaïtes,* dont il est parlé dans l'Apoc. 2..., des *Ebionites,* des *Gnostiques,* et des *Joannites,* ou disciples de saint Jean-Baptiste. (S. Jér. *Cat. script.* Irén. *Adv. Hær.,* I, 26.)

D'après l'exposé que saint Irénée nous a laissé de l'hérésie de *Cérinthe,* et de celle des *Nicolaïtes,* il paraîtrait qu'elles avaient une grande conformité avec celle des *Gnostiques,* qui infestèrent les premiers siècles de l'Eglise, et qui se subdivisaient en une multitude de sectes différentes. On voit que saint Paul fait allusion à ces hérétiques, lorsqu'il avertit son disciple Thimothée « d'éviter les nouveautés profanes, et tout ce qu'oppose » une fausse science, appelée γνῶσις, dont quelques-uns » faisant profession, se sont égarés dans la foi, et de ne » pas s'amuser à des fables et à des *généalogies sans fin,* » qui servent plutôt à exciter des disputes, qu'à établir » par la foi le véritable édifice de Dieu. » (I, Tim. VI, 20).

Ces hérétiques employaient le mot de Λόγος, mais ils entendaient par là, non une *hypostase,* ou *personne divine,* mais une *substance créée,* supérieure aux hommes, *inférieure* à Dieu. Dieu, suivant eux, n'avait créé ni ordonné le monde matériel; une semblable occupation était indigne de lui ; un ouvrage aussi imparfait, où le mal se produisait sous tant de formes diverses, ne pouvait pas être sorti de ses mains ; mais il avait produit des *génies* ou *puissances spirituelles*, désignés généralement sous le nom d'*éons* (êtres vivants), qui, eux-mêmes, en produisirent d'autres, et sur lesquels ils fondaient un grand nombre de généalogies qui ne s'accordaient pas entre elles. Les *éons,* ou génies inférieurs, étaient désignés par eux sous différents noms, analogues aux expressions dont l'Apôtre semble affecter de se servir, telles que μονογενής, λόγος, φῶς, ζωή, etc. L'un d'eux, le δημιουργός, était le Créateur du monde matériel ; un autre était le λόγος, le *Christ.* Jésus était né de Joseph et de Marie, comme les autres hommes, mais il excellait en prudence et en justice. Lorsqu'il fut baptisé, le *Christ,* le λόγος, descendit sur lui sous la forme d'une colombe. Lors de sa passion, Jésus seul fut crucifié ; avant sa mort, le *Christ* ou le

λόγος s'était séparé de lui, et était remonté dans le *plérôma,* séjour des esprit supérieurs. (*Voy.* Irén. *adv. Hær.*, I, 26.)

Saint Jean se serait donc servi des expressions usitées par ces hérétiques, mais en les rectifiant, et les purifiant de leurs erreurs. C'est ainsi qu'il affirme que le λόγος était, non un *génie*, une *substance créée* analogue aux anges, mais une *personne divine*; qu'il était, non pas né du δημιουργός, ou du μονογενής, mais *éternellement engendré* du Père éternel; qu'il n'était pas *séparé* de Jésus, mais qu'il formait avec lui une seule et même personne.

Il est certain que l'on remarque une ressemblance frappante entre les expressions employées par les *Gnostiques,* et celles employées par saint Jean dans son Prologue. Mais, est-ce saint Jean, qui aurait emprunté cette terminologie aux hérétiques de son temps, dans l'intention d'en rectifier le sens? ou bien, ne seraient-ce pas plutôt ces hérétiques qui l'auraient empruntée à saint Jean, afin de s'appuyer ds son autorité? c'est ce qu'il n'est pas facile de décider, et la dernière assertion ne nous paraît pas la moins probable. Il n'est pas bien prouvé que les *Gnostiques* dont parle saint Irénée existassent déjà du temps de saint Jean.

4) *Signification dogmatique* du mot λόγος — Quoi qu'il en puisse être de toutes ces opinions, nous avons déjà remarqué qu'on aurait grand tort d'en conclure que c'est uniquement dans les livres des hérétiques, dans la théologie judaïque contemporaine ou les lueurs confuses de l'antique tradition, que l'Apôtre aurait puisé le nom mystérieux et la doctrine du *Verbe divin.* L'apôtre a puisé à une source plus noble et plus pure, à la source de la révélation divine elle-même, dans les instructions du Sauveur, dans les lumières de l'Esprit-Saint qui devait, d'après la promesse divine, « *enseigner toute vérité.* » Aussi lisons-nous dans l'Apocalypse, écrit avant l'Evangile; « Je vis le ciel ouvert, et voilà un cheval blanc. » Celui qui était dessus s'appelait *le fidèle et le véritable*, » qui juge et combat avec justice. Ses yeux étaient comme » une flamme de feu; il avait plusieurs diadèmes sur sa » tête, et un nom écrit que nul ne connaît que lui. *Son* » *nom est* le « VERBE *de Dieu.* » (Apoc., XIX. 13). Ainsi,

c'est dans le ciel même, c'est dans les transports de l'extase, que l'apôtre a entendu prononcer ce nom auguste et mystérieux, et c'est dans cette révélation supérieure qu'il a puisé la confiance de le défendre contre les opinions erronées des hérétiques de son temps.

Mais pourquoi la seconde personne de la sainte Trinité est-elle désignée sous le nom de *Verbe*, et quelle *signification dogmatique* faut-il attacher à ce mot? Dieu, parlant aux hommes, emploie le langage des hommes. Pour les initier aux plus profonds mystères de la vie divine, il emploie l'*image* la plus déliée, la plus pure, la plus spiritualisée, si je puis m'exprimer ainsi, qui puisse se trouver dans le langage humain. Le mot *Verbum*, en grec λόγος, signifie proprement la *parole*, ou la manifestation de la pensée par la *parole*, Mais, il y a deux sortes de paroles, l'une *extérieure* (λόγος προφορικός), qui est le son produit physiquement par la bouche, et par l'air agité, par le moyen duquel notre pensée se manifeste et devient sensible aux autres hommes. C'est en ce sens que la parole divine est la *révélation extérieure*, contenue dans la sainte Ecriture, et par laquelle Dieu se fait connaître aux hommes et leur déclare ses volontés. L'autre espèce de parole est la *parole intérieure* (λόγος ενδιάθετος), ou la *pensée*, par laquelle l'esprit se manifeste à lui-même, et qui est le *produit intime* de l'esprit. C'est dans ce sens que, par rapport à Dieu, ce mot désigne la *pensée*, la *connaissance*, *l'intuition éternelle* que Dieu a de lui-même, « l'image parfaite de la substance, » le reflet de la Majesté divine, « la splendeur de sa gloire. » (Heb. I, 3).

Quand je pense à quelque chose, cette pensée ne sort pas de moi-même; elle est à moi, et cependant je la distingue de mon propre *moi*, de mon propre esprit, qui la produit et qui l'engendre. C'est ainsi que le *Verbe*, la *parole intérieure*, la *pensée* éternelle et substantielle du Père, est *distincte* du Père qui la produit, et cependant lui est *inhérente*. Quand je pense à quelque chose, que j'ai en moi *l'idée*, *l'image* de quelque chose, cette pensée ne sort pas de moi; elle est en moi, et cependant, je la distingue de mon propre *moi* qui le produit et qui

l'engendre; cette *idée*, cette *image*, est le produit et comme le *fils* de l'intelligence : il y a *paternité* et *filiation*. C'est ainsi que le *Verbe*, la pensée éternelle et substantielle du Père, est *distincte* du Père qui l'engendre, est le *Fils unique* du Père, et cependant lui est *consubstantiel*.

Essayons encore quelques pas plus avant... Je puis voir mon image dans la glace d'un miroir, et cette image n'est qu'une ombre vaine et fugitive, sans vie et sans réalité, qui ne représente, d'ailleurs, que la configuration extérieure de mon corps. Mais, *mon esprit*, ma substance spirituelle, ce principe pensant qui est en moi, ou plutôt, qui est moi, je ne puis me le représenter, je ne puis le voir face à face, je ne puis me *poser* moi-même en face de moi-même. Mais, ce que je ne puis faire, Dieu le peut ; Dieu se connaît intimement et parfaitement; il est à lui-même *son propre miroir*, il est à la fois, le *sujet* et *l'objet* de sa propre *intuition;* il se *pose*, pour ainsi dire, en face de lui-même. Or, du sein de la vie, il ne peut sortir que la vie, et cette *image parfaite* de l'essence vivante, personnelle et divine du Père, est *divine*, comme l'original qu'elle représente, un *second moi divin*, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, la pensée éternelle, réelle, essentielle de Dieu, le λόγος ou la *parole*, éternellement prononcée, éternellement engendrée par le Père, et n'ayant avec lui qu'une seule et même substance.

Mais, demandera-t-on peut-être, pourquoi l'intelligence, la pensée et l'amour, qui ne sont en nous que des *facultés*, des *opérations*, des *modifications* de notre âme, sont-elles, en Dieu, des *personnes?* C'est là justement ce qui constitue le *mystère* de la sainte Trinité, et celui qui résoudrait cette difficulté, expliquerait, par là même, le mystère. Renonçant donc à donner ici une *explication complète*, ce qui est impossible, nous nous contenterons de dire, avec les théologiens, que *connaître, aimer*, qui sont en nous des *opérations*, des manières d'être *contingentes*, sont, en Dieu, des *actes nécessaires, subsistants*. Ce sont en nous des fonctions passagères; nous avons la *faculté*, la *puissance* de connaître et de vouloir, nous ne *connaissons* pas, nous ne *pensons* pas,

nous ne *voulons* pas *toujours* ni *nécessairement*. — Dans l'homme, la *puissance* se distingue de l'*acte*. En Dieu, il n'y a pas de *puissance*, de *faculté*; c'est un *acte pur*, suivant l'expression de saint Thomas; il est tout ce qu'il peut être. En Dieu, tout est Dieu, tout est nécessaire, tout est subsistant; la *génération du Verbe*, et la *spiration* du Saint-Esprit, ne sont pas une action passagère, contingente, fugace, mais une *action permanente*, substantielle, éternelle; elle produit en Dieu le *Verbe* de Dieu, parfait, subsistant, divin, éternel, *personnel*, comme le divin original qu'il représente, n'ayant avec lui qu'une même essence et une même nature.

Arrêtons-nous, car nos yeux s'éblouissent à regarder le soleil. Voilà tout ce qu'il est possible à la faiblesse humaine de balbutier; car jamais elle ne pourra soulever entièrement le voile impénétrable qui nous cache ce profond mystère. Il ne nous reste qu'à adorer en silence ce qu'il ne nous est pas donné de pouvoir comprendre; car, quelque vives que soient les lumières qui rejaillissent des paroles de l'apôtre, quelque sublime que puisse être la théologie que nous avons empruntée à saint Augustin, à saint Thomas et à Bossuet, il existera toujours un *vide* que nous ne pourrons combler; il y aura toujours un *reste*, qui demeure inaccessible à tous les efforts, à toutes les recherches de la spéculation humaine; il y aura toujours une distance infinie entre la manière d'être, de penser, de concevoir, de l'esprit humain, qui n'a qu'un être borné et emprunté, et la manière d'être, de connaître, de penser, de concevoir, etc., du souverain Etre, de l'Etre par soi, de l'Etre infini, et nous ne pouvons conclure de l'un à l'autre.

B. RAPPORTS DU VERBE AVEC LE MONDE CRÉÉ.

(v. 3-13).

Après nous avoir fait connaître les rapports éternels du Verbe avec le Père, saint Jean nous révèle ses rapports avec les créatures, *a*) avec le monde en général ou la création matérielle, *b*) avec le monde *moral*, ou les *hommes*, *c*) avec le *peuple qu'il* s'est choisi.

a) **Rapports du Verbe avec la création en général.** (v 3.)

Par rapport au monde en général, à l'assemblée de tous les êtres créés, il nous apprend que « *tout a été fait,* » a été créé « *par lui. a)* » De même que, dans l'Ancien Testament, la création toute entière est l'œuvre de Dieu, ici, la création toute entière est l'œuvre du Verbe, de la *parole divine,* « *Verbo Domini cœli firmati sunt.* » C'est aussi la doctrine de saint Paul. « En lui ont été » créées toutes choses, et celles qui sont dans les cieux, » et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invi- » sibles ; toutes choses ont été créées par lui et pour lui ; » il est avant tout, et toutes choses subsistent par lui. » (Col., I, 16, 17). Il y a unité d'action.

L'évangéliste ajoute : « *et rien de tout ce qui a été fait,* » *n'a été fait sans lui (b).* » Le Verbe est le Créateur *unique* et *universel* de tout ce qui existe hors de Dieu.

---

3. Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est.

(*a*) « ***Tout a été fait par lui*** » La création est l'œuvre commune des trois personnes divines: mais les théologiens ne s'accordent pas trop sur la manière d'expliquer comment chacune des trois personnes divines y coopère. Dans les livres saints, la coopération du Père est exprimée par la préposition ἐξ, celle du Fils par la préposition διὰ, Suivant les uns (Adalb, Maïer, Brenner, etc.). Dieu le Père, l'a ***décrétée***, le Verbe l'a ***exécutée***, l'Esprit-Saint l'a ***coordonnée***. Suivant d'autres. (Bossuet, etc.), le ***Père,*** par sa ***puissance,*** a tiré l'univers du néant : le ***Fils***, par sa ***sagesse,*** a tout disposé, tout coordonné. (Sap. 8; le ***Saint-Esprit, l'amour,*** échauffant les eaux sur lesquelles il était porté au commencement, a imprimé le mouvement, a vivifié l'univers. D'autres enfin, nous enseignent que le ***Verbe,*** la ***pensée*** éternelle de Dieu, est le ***type primitif, l'idée archétype***, d'après laquelle le grand Architecte a fait le monde, cette magnifique expression, cette parole merveilleuse, par laquelle Dieu nous révèle ses divines perfections. C'est dans ce sens qu'ils expliquent ces paroles de l'Eccli. XXIII, 29 : « Toutes choses étaient connues du Seigneur ***avant*** qu'il les eût créées. » Mais, plutôt que de nous perdre dans ces profondeurs incommensurables, ne vaudrait-il pas mieux avouer humblement notre ignorance, et nous contenter d'adorer ce qui surpassera toujours nos faibles conceptions ?

(*b*) « ***Tout a été fait, etc., et rien,*** etc. » Ces paroles confondent l'erreur du ***dualisme*** manichéen, qui admet deux principes coexistants éternellement, l'un bon, l'autre mauvais, et prouvent que si Satan et l'homme sont devenus mauvais, ils ne l'étaient pas originellement, car, de l'Etre infiniment bon, il ne peut sortir rien de mal ; mais qu'ils le sont devenus par la libre détermination de leur propre volonté.

Après avoir réfuté, dans la première proposition, l'erreur de Cérinthe et des Gnostiques, qui prétendaient que la création n'était pas l'œuvre du Dieu suprême, mais des génies inférieurs, il réfute, dans cette seconde proposition négative l'erreur des Gnostiques qui prétendaient que Dieu, ou le λόγος, était bien le Créateur des substances spirituelles, mais non du monde matériel, de la matière, qui existait de toute éternité.

b) **Rapports du Verbe avec le monde moral,** *aa*) **avec l'homme en général.** (v. 4-5).

Le Verbe n'est pas seulement le *Créateur* de l'univers, il est, pour le *monde moral*, pour les hommes, pour le principe spirituel qui constitue l'humanité, le *principe de la vie spirituelle.* « *En lui était la vie,* » l'être, la réalité absolue; le principe de toute vie spirituelle et corporelle. « La vie physique et animale, dit Bossuet, » ne constitue pas l'homme tout entier : il y a une vie » plus élevée et plus sublime. On appelle *vie,* dans les » plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, » des fruits : que cette vie est grossière ! qu'elle est » morte ! On appelle *vie,* voir, goûter, sentir, aller deçà » et delà, comme on est poussé : que cette vie est » animale et muette ! On appelle *vie,* entendre, connaî- » tre, se connaître soi-même, connaître Dieu, le vouloir, » l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par la » jouissance ; voilà la véritable vie, dans la théologie de » saint Jean. C'est la *vie en Dieu,* qui consiste en une » union intime avec lui, en une connaissance, une » possession paisible de la vérité, et qui a sa consomma- » tion dans la gloire et la félicité des saints. Notre âme » est faite pour Dieu, qui est son centre, sa fin dernière, » son souverain Bien. Séparée de Dieu, elle meurt, » comme une branche séparée du tronc où elle puisait » la sève. C'est dans le *Verbe,* qu'il faut chercher la » source de cette vie. » (*Elév.*) Dieu seul est la *vie,* parce que seul il est la *vérité incréée* et le *souverain Bien;*

---

4. In ipso vita erat,

et l'homme ne *vit* qu'autant qu'il s'unit à Dieu, qu'autant qu'il le réfléchit en lui-même, comme son image.

Mais, de quelle manière le *Verbe* est-il pour les êtres spirituels, pour les hommes, un *principe* de *vie surnaturelle?* C'est parce qu'il est la *lumière* qui les éclaire, « *et la vie était la lumière des hommes.* » La *lumière matérielle* est comme la fleur de la création, un principe de vie dans l'univers; elle fait l'éclat, l'ornement du monde, donne aux êtres matériels leur beauté, leur forme, leur couleur; en les faisant connaître, elle les tire, en quelque sorte, du néant. C'est la plus belle et la plus pure image qui puisse nous représenter l'essence ineffable et incompréhensible de la divinité: « *Dieu est » lumière, et il n'y a point en lui de ténèbres.* » (Jo. I, 5.) Le *Verbe* qui *révèle,* qui manifeste Dieu à ses créatures, est aussi la source de ce qui se trouve de divin dans les hommes, de toute lumière et de toute connaissance surnaturelle; c'est par lui que l'âme naît à la vérité, et, par elle, à la vie. « O douce lumière, pouvons-nous nous » écrier avec Fénelon, heureux qui vous voit, et puise » en vous la vérité et la vie! Quiconque ne vous voit » pas est aveugle, c'est trop peu dire, il est mort. » Donnez-moi donc des yeux pour vous voir, et un cœur » pour vous aimer. »

Le *Verbe* ne donne pas seulement la vie, il la rend à celui qui l'a perdue, qui l'a détruite par le péché, pourvu que l'homme coupable n'y mette pas d'obstacle par la résistance opiniâtre de sa volonté corrompue. Hélas! cet obstacle n'existe que trop souvent. Plongés dans la mort, séparés de Dieu par le péché du premier homme, enclins au mal, privés de la lumière divine, aveuglés par leurs passions, les hommes n'ont pas voulu recevoir la *lumière.* « *La lumière luit dans les ténèbres;* » par les lumières de la loi naturelle, le Verbe éclaire l'homme même tombé, plongé dans les ténèbres de l'erreur, de l'ignorance, de l'idolâtrie, de la superstition, « *et les ténèbres » ne l'ont point reçue,* » (gr. οὐ κατέλαβεν), l'ont repoussée, n'ont point voulu s'en laisser pénétrer: la lumière devient

---

et vita erat lux hominum. — 5. Et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.

odieuse au cœur corrompu, qui ne veut pas quitter son péché ; les ténèbres sont devenues son élément, sa vie ; il s'y complait, et les préfère à la lumière, parce que ses œuvres sont mauvaises. La lumière divine brille toujours, mais l'homme se dérobe à ses rayons.

Cette pensée, que le Verbe est la *lumière* des hommes, rappelle à l'esprit de l'évangéliste l'erreur des *Johannites* ou disciples de S. Jean-Baptiste, secte d'hérétiques répandus alors dans l'Asie mineure, où saint Jean exerçait son ministère apostolique, qui persistaient à reconnaître, à l'exclusion de Jésus-Christ, Jean-Baptiste comme le Messie véritable, comme la *lumière* de vie, venue sur la terre pour éclairer les hommes ; et, à cette occasion, interrompant pour un instant le cours de ses idées sur la manifestation du Verbe parmi les hommes, il s'arrête incidemment à réfuter l'erreur de ces hérétiques, en montrant les rapports véritables de Jean-Baptiste avec Jésus-Christ. « *Il y eut,* dit-il, *un homme,* » (non pas un Dieu, comme le *Verbe,* le λόγος,) « *envoyé de* » *Dieu,* » un grand prophète chargé de la part de Dieu d'une haute mission, mais qui n'était pas Dieu lui-même, et « *dont le nom était Jean. Il n'était pas la lumière* (c) »

---

6. Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes.

(c) « *Il fut un homme envoyé de Dieu : Il n'était pas la lumière.* » Les Actes des Apôtres (XIII, 25 ; XVIII, 25 ; XIX, 1), parlent de *disciples* qui ne connaissaient que le baptême de saint Jean. Clément d'Alexandrie (Recog. 1, 60) et saint Justin (Tryph. p. 307) parlent de disciples de saint Jean qui reconnaissaient leur maître pour le Messie, et l'élevaient au-dessus de Jésus-Christ. On les nommait *Hétérobaptistes*, à cause de leurs fréquentes ablutions.

On trouve encore actuellement en Turquie une secte d'hérétiques nommés Zobéens, qui paraissent être les descendants des premiers. Ils forment actuellement une population de 1,300 à 1,400 âmes, disséminées dans plusieurs bourgs, et payant un tribut à la Porte. Ces sectaires ne connaissent que le baptême de saint Jean, qu'ils renouvellent chaque année : ils reconnaissent saint Jean pour leur maître et leur sauveur ; ils l'appellent la *lumière* ou le *Christ*, célèbrent solennellement sa naissance, son baptême, sa mort, le miracle par lequel il aurait fait mourir un crocodile sur le lac de Génézareth. Ils regardent Jésus-Christ comme un faux Messie. Dieu, dans leurs livres, est appelé le Roi de la *lumière*. d'où est sortie une autre lumière. Dieu a tout créé par la puissance de sa *parole*. *Pétahil*, son fils, est l'instrument dont il s'est servi pour créer le monde avec le secours des anges, etc. Les expressions λόγος, *parole, vie, vérité, lumière,*

véritable et substantielle, le Verbe fait chair, le Messie qui vient éclairer et sauver le monde, il n'en était que le précurseur, semblable à l'aurore, qui annonce le soleil. « *Il est venu comme témoin, pour rendre témoi-* » *gnage à la lumière,* » pour préparer les voies au Messie, annoncer sa venue, le désigner au peuple Juif comme la lumière divine et véritable, « *afin que tous* » *crussent par lui.* »

Dans les versets suivants, après cette courte interruption, l'évangéliste revient à l'explication commencée de la doctrine du λόγος, et répète, dans d'autres termes, ce qu'il avait dit précédemment (v. 4, 5) : « *Il n'était pas la* » *lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière.* »

« *Celui-là,* » poursuit-il, cette *lumière* à laquelle Jean-Baptiste est venu rendre témoignage, « *était la lumière* » *véritable* (*d*). » La lumière que S. Jean répandait ne

---

7. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum. — 8. Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.

---

etc,, reviennent très-souvent dans leurs livres, qui présentent un bizarre mélange de judaïsme, de christianisme, et d'une espèce de gnoticisme oriental amalgamé avec la doctrine des anciens disciples de saint Jean. *Norberg*, savant Suédois, est le premier qui ait fait connaître la doctrine de cette secte singulière, et donné uue traduction d'une partie de leurs livres écrits en syriaque. (*Voy. Norberg, Codex Nazaræus ac Syriacè transcriptus, latinèque redditus.* (Lon. 1815). Ces hérétiques sont aussi appelés *Nazaréens*. L'évangéliste enseigne contre ces hérétiqus que saint Jean n'est ni le Messie, ni le Verbe ou λόγος, ni la lumière. Le Verbe est éternel, *in principio* ; saint Jean a commencé d'exister, « *fuit* » ; le Verbe est Dieu, saint Jean n'est qu'un *pur homme,* « *homo* » ; il n'est que *l'envoyé de Dieu,* « *missus à Deo ;* » sa mission est de rendre *témoignage* à la *lumière*, mais il n'est pas la *lumière véritable,* essentielle, increéée, il n'est qu'une lumière empruntée.

(*d*) « *Celui là était la lumière véritable, qui éclaire tout homme, etc.* » Il y a dans le texte grec : ἦν τὸ φῶς τὸ ἀλήθινον, ὁ φωτίζει πάντα ἄνθρωπον ἐρχόμενον εἰς τὸν κόσμον. Le participe présent ἐρχόμενον peut être l'accusatif masculin, et se rapporte à πάντα ἄνθρωπον, qui le précède immédiatement, c'est ainsi que la Vulgate l'a traduit. Il peut se prendre aussi au nominatif neutre, et se rapporter au sujet de la phrase, το φῶς, de sorte que les mots qui suivent : ὃ φωτίζει πάντα ἄνθρωπον, formeraient une phrase incidente, et qui se traduirait littéralement en latin : *Et erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem, venientem in hunc mundum.* Le participe ερχόμενον, ainsi rapporté au sujet de la phrase, τὸ φῶς, est encore susceptible de deux sens, selon qu'il serait pris au passé ou au

venait pas de lui, ce n'était qu'une lumière empruntée, repercutée, comme celle de la lune par rapport au soleil. C'est le Verbe qui est la *vraie lumière*, c'est-à-dire la lumière substantielle et increéée, la source unique et primitive de toute lumière. « *Et homo illuminatus dicitur » lux, sed vera lux illa est quæ illuminat.* » (S. Aug.)

Le Verbe est la lumière, non pas seulement pour quelques individus, pour quelques générations, pour quelques peuples; il est la lumière « *qui éclaire tout homme » venant en ce monde* : » la lumière pour tous les hommes, pour tous les lieux, pour tous les temps, pour les ignorants comme pour les savants, pour les Grecs et les Barbares, aussi bien que pour les Juifs.

Le Verbe éclaire tout homme « *venant en ce monde.* » Dès l'instant de leur création, dit S. Cyrille, il dépose dons leur âme une semence de sagesse, d'intelligence et de connaissance divine. Nul d'entre les hommes, dit S. Augustin, n'est éclairé que par la lumière de la vérité, qui est Dieu même. De même que l'œil ne voit rien s'il n'est éclairé par le rayon du soleil, l'intelligence que la lumière de la vérité, que le Verbe divin n'éclaire pas, est plongée dans une nuit obscure. La vérité, dit encore S. Augustin, se présente à tous, aucun lieu ne nous sépare d'elle, nous n'en sommes séparés que par une volonté perverse, qui nous attache aux créatures matérielles et indignes de nous. C'est un bien dont personne n'est exclu ; chaste et fidèle, se donnant à chacun en particulier, quoiqu'elle soit commune à tous ; entière et incorruptible, elle rend heureux, par sa lumière, ceux qui se

---

9. Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.

---

futur, et signifierait que la lumière véritable qui illumine tout homme, *était venue*, (*venerat*), ou était sur le point de venir (*ventura erat*) dans le monde. Chacun de ces sens a ses défenseurs, sa probabilité et ses difficultés : il serait trop long d'en entreprendre la critique raisonnée. Nous nous attachons à la traduction de la Vulgate, parce qu'elle nous paraît à la fois la plus naturelle et la plus autorisée. Elle s'appuie sur l'autorité du Peschito, traduction syriaque du Nouveau Testament, qui remonte aux premiers siècles de l'Église, d'Origène, saint Chrysostôme, saint Cyrille, Théophylacte, Euthyme, en un mot, sur la généralité des saints Pères et des commentateurs.

tournent vers elle, et punit ceux qui en détournent leurs regards, en les laissant dans les ténèbres de l'aveuglement. Et cette vérité, si nous l'entendons bien, dit Bossuet, c'est Dieu même.

Le Verbe, la lumière véritable, à qui Jean-Baptiste est venu rendre témoignage, dans les desseins de Dieu, devait venir dans le monde, se manifester aux hommes d'une manière extérieure et visible; mais, avant cette manifestation, dès le commencement, « *il était dans le* » *monde,* (*e*) quoique d'une manière invisible ; il était dans les intelligences pour les éclairer ; mais, «*le monde,*» corrompu et ennemi de la vérité, « *a été fait par lui, et* » *le monde ne l'a point connu.* » Il ne l'a point connu créateur. Fermant les yeux au magnifique spectacle de la nature, il n'a pas su reconnaître l'immortel Ouvrier qui l'avait fait. « Les hommes, dit S. Paul, ont fermé les » yeux à la lumière de leur conscience, et changé la gloire de Dieu incorruptible en l'image de vils animaux.» (Rom., I, 20-23.)

C. INCARNATION DU VERBE ET SON APPARITION PARMI LES JUIFS.

(V. 11-15.)

Le Verbe ne devait pas seulement se manifester aux hommes comme la *lumière* des intelligences, en déposant dans l'âme de tout homme venant en ce monde un premier germe de sagesse, d'intelligence et de connaissance divines, ni se manifester au peuple juif par une révélation spéciale ; il avait résolu de descendre lui-même en personne, sur la terre, et de terminer les révélations précédentes par une dernière manifesta-

---

10. In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit.

(*e*) « *Il était dans le monde..., et le monde ne l'a pas connu.* » On pourrait encore appliquer ce verset à *l'existence personnelle* de Jésus-Christ, vivant déjà parmi les Juifs, lorsque saint Jean commençait à lui rendre témoignage, mais inconnu et caché, dans sa retraite de Nazareth, qu'il n'avait pas encore quittée pour se révéler aux Juifs et commencer son ministère public.

tion qui devait les couronner toutes. « *Il est venu* » *chez soi* (*a*), » dans son héritage, parmi les Juifs, qui étaient la race choisie, la nation privilégiée, le peuple de la promesse, en qui était le dépôt des révélations divines, qu'il avait sans cesse couvert de sa protection ; et quel accueil a-t-il trouvé parmi eux?... Ils l'ont méconnu, repoussé, crucifié... « *et les siens ne l'ont* » *point reçu.* »

Bien que la race des Juifs se soit montrée rebelle et endurcie, tous, cependant, n'ont pas partagé l'endurcissement général; un grand nombre ont ouvert les yeux à la lumière, se sont déclarés les disciples du Sauveur; ceux-là ont reçu leur récompense, la plus plus belle, la plus magnifique, la plus sublime qu'une simple créature puisse recevoir : « *Mais, à tous ceux qui l'ont reçu, il a* » *donné le pouvoir*, la prérogative, « *de devenir enfants* » *de Dieu*, » la dignité de la filiation divine, le privilège d'être, à l'égard de Dieu, dans les rapports d'un fils avec son père, de trouver en Dieu un père plein de tendresse, au lieu d'un juge sévère et rigoureux, d'être unis à lui par les liens de la foi et de l'amour, de naître à une vie nouvelle et toute spirituelle, d'être les *frères* de Jésus-Christ et les *héritiers* du royaume des cieux ; d'être du nombre de cette nouvelle race d'hommes, toute divine et toute céleste, que Jésus-Christ, comme un nouvel Adam, est venu fonder sur la terre.

Mais, quels sont les caractères distinctifs de cette naissance divine? — Quelles en sont les conditions nécessaires?... La première condition, c'est la *foi*, animée par la charité : « *à ceux qui croient en son nom*, » qui reconnaissent Jésus-Christ pour le Messie et le Sauveur des hommes, et n'attendent que de lui leur salut. Le

---

11. In propria venit, et sui eum non receperunt. — 12. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus.

(*a*) « *Il est venu chez soi.* » Plusieurs interprètes entendent par ce mot : tous les hommes, qui appartiennent à Jésus-Christ comme l'ouvrage appartient à l'ouvrier qui l'a fait. Nous croyons que la suite des idées de l'Apôtre suppose nécessairement le sens que nous avons préféré.

second caractère de la filiation divine, c'est d'être entièrement *indépendante* de la *génération naturelle* et *commune*, et de tirer son origine de la toute-puissance de la grâce divine : « *qui ne sont point nés du sang* (*b*), *ni de » la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, » mais de Dieu;* » qui, à l'exemple des Juifs, ne se considèrent pas comme les enfants et les favoris de Dieu, par cela seuls qu'ils descendent d'Abraham, mais qui ont reçu de Dieu, du Saint-Esprit, par la grâce sanctifiante, un nouveau principe de vie spirituelle et divine.

Comment le Verbe s'est-il manifesté *extérieurement* au monde? Il est venu sur la terre, il est apparu au milieu des hommes, sous la forme extérieure de l'humanité, il s'est fait semblable à nous, il s'est uni hypostatiquement à l'humanité sainte de Jésus-Christ. Afin que les hommes puissent devenir *enfants* de Dieu, il s'est fait le *fils de l'homme*, « *filius hominis*, » il s'est fait homme lui-même. « ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR (*c*). » Le *Verbe*, la parole increéée, le fils unique du Père, ne cessant pas d'être ce qu'il est, « *s'est fait chair,* » c'est-à-dire, a pris la nature humaine toute entière, non-seulement quant à la partie la plus noble, l'*âme*, mais encore, dans ce qu'elle a de plus bas, le *corps*, la *chair*, avec toutes ses infirmités et ses faiblesses, à l'exception du péché (*d*).

---

13. Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt. — 14. Et verbum caro factum est,

---

(*b*) « ***Qui non ex sanguinibus.*** » La Vulgate emploie un barbarisme par fidélité à la traduction littérale, οἱ οὐκ ἐξ αἱμάτων, c'est-à-dire, qui ne sont pas nés du commerce charnel de l'homme et de la femme : ἆιμα σπέρμα, « ***Viri enim semen,*** » dit Cornélius à Lapide, « ***quia sanguinei alimenti » est residuum, vocatur sanguis.*** » Le scholiaste d'Homère, dit (Iliad., XIV, 105), αἵματος ἀντὶ σπέρματος.

(*c*) ***Caro,*** σὰρξ, héb. ***basar,*** dans le langage des livres saints, exprime la ***nature humaine*** toute entière, composée d'un corps et d'une âme, en opposition avec la nature divine, ce qui confond l'erreur des apolinaristes, qui prétendaient que le Verbe s'était uni seulement à un corps humain, et, dans la personne de Jésus-Christ, tenait lieu d'une âme, ce qui détruit la nature humaine de Jésus-Christ. « ***Carnem istam à parte totum hominem » intelligimus, id est carnem et animam rationalem*** » (Aug. ***Dial.*** 65).

(d) Sicut Verbum nostrum vox fit, nec mutatur in vocem; ità Dei

Le Verbe *s'est fait chair;* cela ne veut pas dire que le Verbe se soit changé en *chair*, qu'il soit devenu homme en cessant d'être Dieu. De même que le corps et l'âme sont unis ensemble dans l'homme, la nature divine et la nature humaine, sans se confondre l'une avec l'autre, sont unies ensemble dans une même personnalité, de sorte que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, et qu'il n'y a en lui qu'un seul *moi*, qu'une seule *personne*, *la personne* du Verbe. Ici est confondue l'erreur des *Gnostiques*, qui croyaient que le corps de Jésus-Christ n'était pas un corps réel, mais une simple apparence, et celle des Sociniens et des Rationalites, qui n'admettent entre le Verbe et l'humanité sainte de Jésus-Christ qu'une *union morale*.

Ce que je viens de dire, poursuit l'apôtre, que le Verbe s'est fait chair, n'est pas une vaine assertion, car, « *il a habité parmi nous* (*e*) ; » il a vécu au milieu de nous avec la familiarité d'un ami; nous l'avons vu de nos yeux et touché de nos mains (I. Jo. I., 1). En cachant l'éclat de sa gloire sous le voile de son humanité sainte, il ne l'a pas tellement obscurcie que nous n'en ayons vu s'échapper quelques rayons : elle s'est manifestée sur le bord du Jourdain et sur le mont Thabor, où la voix du Père s'est fait entendre, dans les merveilles sans nombre qu'il a opérées, dans sa résurrection glorieuse; *et nous » avons vu sa gloire, gloire telle qu'elle convenait au Fils » unique du Père*, » et il s'est montré « *plein de grâce « et de vérité*, » comme la source unique d'où découle sur les hommes toute grâce et toute vérité.

---

et habitavit in nobis et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti à Patre, plenum gratiæ et veritatis.

Verbum caro factum est, non mutatum in carnem, (*Aug. de Trim.*, I, 15, 11), et, suivant l'expression de saint Léon : « *Nostra suscipiens, pro» pria non amittens.* »

(*e*) Le terme grec ἐσκήνωσεν signifie proprement : « Il a établi sa tente au milieu de nous ; » allusion au *Schechinah* de l'Ancien Testament (Voy. plus haut), identifié avec le Messie, dans l'ancienne théologie judaïque. *Schechinah*, de *Schacan*, *habiter*, hypostase par laquelle Dieu se révèle extérieurement aux hommes, et habite parmi eux. (Voy. *Danz. Comment. de Schechinah ex Thalm. illust.).*

Polémique rationaliste.

Les preuves que fournit le Prologue de saint Jean en faveur de la divinité de Jésus-Christ ont été contestées.

1° Par les *Sociniens* et les *Unitaires,* qui ont renouvelé, en ces derniers temps, l'hérésie d'Arius. *a*) Ils ont d'abord eu recours à un changement de ponctuation, et ont voulu lire le texte de cette manière : « *Et le Verbe était en Dieu,* » *et Dieu était ; le Verbe au commencement, était en Dieu.* » — Καὶ ὁ λόγος ἦν πρὸς τὸν Θεὸν, καὶ Θεὸς ἦν; ὁ λόγος οὗτος, etc. — *Rép.* Il serait trop absurde de faire de Θεὸς, un *sujet* au lieu d'un attribut; de faire dire à l'évangéliste que Dieu *existait*, après lui avoir fait dire que le Verbe *était en Dieu.* Il est d'ailleurs évident que ce changement de ponctuation, qui ne repose sur aucune autorité critique, détruit absolument la gradation habituelle de l'apôtre, et la manière de placer les mots. — Les critiques *Bengel* et *Wetstein* ont également confondu la conjecture téméraire de *Crellius*, qui prétend lire, en opposition avec tous les manuscrits, et l'antiquité toute entière, Θεοῦ ἦν λόγος *Dei erat verbum.*

b) « Nous avouons bien, disent-ils encore, que le mot » θεὸς, *Dieu,* quand il est joint avec l'article, ὁ θεὸς, » désigne le *Dieu suprême*, le Dieu par *excellence*; mais, » quand il n'est pas accompagné de l'article, comme » dans le cas actuel, il désigne un *Dieu improprement* » dit, c'est-à-dire, l'un des génies inférieurs, un homme » divin, quelque chose d'équivalent aux dieux des païens, » ce que Philon, en parlant du λόγος, appelait θεὸς δεύτερος. »

Rép. Il est évident que le manque d'article indique simplement que θεὸς, quoiqu'au commencement de la phrase n'est pas le *sujet* de la proposition, mais *l'attribut*, et θεὸς est au commencement de la phrase, afin de conserver cette *gradation symétrique* que l'évangéliste semble affectionner. Il est évident, de plus, que le mot θεὸς doit avoir ici la même signification, et être pris dans le même sens, dans la phrase qui précède et dans celle qui suit, puisque l'évangéliste n'indique aucune différence, et la *divinité* qui lui est attribuée est nécessairement la même qui est attribuée au Dieu suprême. Il est évident enfin, que les attributs et

propriétés qui sont ici accordées au Verbe, d'être *avant toutes choses*, d'être *en Dieu*, d'être le *créateur* de tout ce qui existe, la *source unique* de toute vie et de toute lumière, etc., ne peuvent convenir qu'au Dieu véritable. Il est faux, d'ailleurs que, dans le langage des livres saints le mot Θεὸς, quand il n'est pas accompagné de l'article, désigne un *Dieu improprement dit :* le contraire est prouvé par un grand nombre de passages de saint Jean lui-même, par exemple, I, 6, 12, 13, 18 ; VIII, 47; X, 33, où le mot Θεὸς, sans article, désigne le Dieu suprême. (V. *Maran, Divinitas, D. N. J. C. manifesta in scripturis et traditione*, 1746).

2° Par les *protestants rationalistes* de l'Allemagne. Le protestantisme, en se révoltant contre l'autorité de l'Eglise, en proclamant, comme l'unique règle de sa foi, l'Ecriture sainte interprétée par la raison individuelle, devait naturellement aboutir, et a abouti en effet à la négation de la révélation chrétienne elle-même, et à la destruction du christianisme tout entier. Le protestantisme, tel qu'on l'enseigne actuellement dans un grand nombre de chaires des universités de l'Allemagne, tel qu'il est exposé dans les manuels de théologie destinés à être placés entre les mains des élèves (ceux, par exemple, de Wegscheider, de Wette, Von Ammon, Hase, etc.), n'est plus une *religion*, n'a plus rien de commun avec les enseignements du christianisme. Ce n'est plus qu'une philosophie purement humaine, flottant entre une sorte de déisme vague et de panthéisme mystique, le tout habillé de quelques termes théologiques et de quelques expressions scripturaires, auxquelles on donne un sens arbitraire, fort éloigné de celui de l'orthodoxie catholique. Ils conviendront, tant qu'on voudra, que Jésus-Christ est un grand homme, un sage, le héros de l'humanité, l'homme le plus sublime qui ait jamais foulé la terre, etc.; mais ils ne peuvent se résoudre à voir en lui un Dieu. « Ce n'est, après tout, » disent-ils, qu'un homme comme nous, et pour la » naissance duquel il n'est pas besoin de recourir à des » causes surnaturelles. Dans sa manière de vivre et de » penser, il est le produit de son siècle et de son peuple ; » seulement, il surpassait ses contemporains en sagesse » et en vertu. Les Juifs attendaient un Messie libérateur ;

» Jésus-Christ s'est donné pour tel, et s'est approprié à » lui-même les idées que s'en formaient les Juifs de » son temps.

» L'union prétendue *hypostatique* des théologiens n'est » qu'une *union morale,* telle qu'elle peut exister entre » Dieu et le juste que la Providence s'est choisi pour » exécuter de grands desseins. Si ses amis et ses disci- » ples parlent de lui comme du Fils de Dieu, semblent » lui attribuer une nature divine, il n'y faut voir que » l'expression de leur enthousiasme pour leur maître ; » ce n'est, d'ailleurs, qu'un jugement individuel, qui ne » peut nous obliger en aucune manière. Quant au λόγος » comme hypostase divine, ce n'est qu'une opinion que » la théologie judaïque avait empruntée à la philosophie » orientale, et que S. Jean l'évangéliste a transportée » sur Jésus-Christ. — Au reste, les différentes opinions » que l'on peut se former sur la nature de Jésus Christ » ne font pas partie essentielle de sa doctrine, et n'appar- » tiennent pas à la *dogmatique chrétienne*, qui doit nous » exposer la religion que Jésus-Christ a enseignée, et » non celle dont il serait l'objet. Ce qui regarde la » *personne* et l'œuvre de Jésus-Christ appartient seule- » ment à l'*histoire* de la religion, non à la religion » elle-même. » (*Voy. Wegscheider, Institutiones Theologiæ Christianæ dogmaticæ ,* 8[e] édit. — *Rohr , Lettres sur le rationalisme,* etc.)

Rép. On peut voir, d'après ce que nous venons de dire, où en est maintenant le protestantisme, et dans quel irrémédiable abîme l'a conduit sa révolte contre l'Eglise. Quand une religion en est là, on peut dire qu'elle n'existe plus, et qu'elle a reçu le coup de la mort. — La doctrine de la *divinité* de Jésus-Christ, bien loin d'être une partie indifférente et secondaire de la dogmatique chrétienne, en est, au contraire, le point essentiel et la pierre angulaire. Il n'y a point de *rédemption* possible sans un *Homme-Dieu.* Pour nier cette doctrine, il faudrait effacer l'Evangile et le Nouveau Testament tout entier. On ne peut nier que Jésus, dans les Evangiles, ne s'attribue la *nature divine,* en même temps que la *nature humaine.* Il se désigne comme le *Maître tout-puissant de la nature* (Joh., VII, 17; Matt.,

VIII, 3; Joh., IV, 50, V, 8, etc.), et *des hommes* (Joh., XVII, 2; VII, 21; Matt., XXVIII, 20); comme le *Souverain Maître* du ciel et des esprits célestes (Matt., VII, 21, 23; XVI, 19, 27, 31; XXVI, 64, etc.); comme *suprême Législateur* et *Roi* (Matt., V, 6-8; XI, 29, 30; XV, 18; XVIII, 19; XXV, 34, 40); (Joh., VIII, 36; XIV, 15, 21; XVI, 12; XX, 23). Il opère *des miracles* en son *nom*, et par sa *propre puissance* (Matt., VIII, 3, 7, 26; IX, 6; Marc, I, 27; V, 8; XIV, 58; Joh., II, 4, 19; XI, 43); il *accorde* à ses disciples le pouvoir d'en faire de semblables (Matt., X, 8; Marc, III, 15; VI, 13; IX, 37; Luc, IX, 1; X, 17, etc.). Il *s'attribue* le pouvoir de *remettre* les péchés (Matt., IX, 2; Luc, V, 18-24; VII, 48; Joh., XIV, 19; Luc, XXIV, 47; Joh., XX, 23); de *sonder les cœurs* (Joh., I, 47-50; IV, 17-18; VI, 15-72; XVI, 19, 32); de *donner la vie* (Joh., IV, 13, 14; V, 21, 40; VI, 47, 52, 58; X, 18, 28); de *ressusciter les morts* (Joh., V, 21, 25, 28, 29; VI, 39, 40; XI, 27); de se *ressusciter lui-même* (Joh., II, 19; X, 18); il se désigne comme *Juge suprême* de l'univers (Joh., V, 22, 29; Matt., VII, 21, 29; X, 23-25, 31, 39); comme celui qui donne la *vie éternelle* (Joh., X, 28; VI, 39, 40; Matt., VII, 21, 29); comme la *vérité absolue* (Joh., XVI, 6; Marc, XIII, 1); la *lumière* (Joh., VIII, 12); la *vie* (Joh., V, 26; VI, 35; XVI, 6); comme *existant de toute éternité* (Joh., VIII, 58; XXVI, 5, etc.); comme *présent partout* (Joh., III, 13); *connaissant tout* (Matt., XI, 27; Joh., III, 11-13; VI, 46; X, 15); comme *entièrement semblable* à son Père (Joh., V, 17, 19, 21, 26; X, 28, 29, 30; XIV, 17); comme ayant la *même essence* et la *même nature* que le Père (Joh., X, 28, 30; XIV, 10); comme ayant droit à la même *gloire*, au même culte d'adoration que le Père (Joh., V, 23; XI, 35, etc.).

Les *apôtres* et les disciples de Jésus-Christ enseignent la même doctrine, comme on peut en voir la preuve dans tous les traités de théologie. Personne n'ignore la croyance de l'Eglise universelle, exprimée dans le symbole de Nicée. Ici se présente cette inévitable alternative, ou d'admettre la divinité de Jésus-Christ, ou de conclure que Jésus-Christ nous a trompés, ainsi que ses Apôtres, et l'Eglise universelle; mais, une telle assertion serait aussi absurde qu'impie; car, alors, Dieu serait

l'auteur et le complice de cette déception, et celui que nous vénérons comme le Sauveur et la lumière du monde, ne serait qu'un vil et méprisable imposteur, un blasphémateur impie, qui aurait osé, dans son orgueil sacrilége, se faire l'égal de Dieu, et qui n'aurait passé sur la terre que pour plonger le monde dans une honteuse et inévitable idolâtrie, bien inférieur à Mahomet lui-même, qui lui, du moins, ne se fit pas adorer comme un Dieu. (*Voy.* le discours de Massillon sur la divinité de Jésus-Christ et l'Introduct. IX, p. 127.)

b) « Les paroles du Prologue de S. Jean, disent ces » savants docteurs, peuvent s'expliquer par l'hypothèse » d'une *union morale* de la *sagesse divine* avec l'huma- » nité de Jésus-Christ. Les anciens Juifs croyaient que » certains attributs de la divinité existaient en Dieu » substantiellement séparés, sans pourtant être essen- » tiellement *distincts* de la nature divine, et ils pensaient » que ces *attributs* ou ces émanations de la divinité » (Séphiroth, *Virtutes divinæ*), pouvaient s'unir avec » certains hommes privilégiés. C'est ainsi que, suivant » les Cabalistes, la *sagesse divine* s'était unie avec le » Messie. Ainsi, quand S. Jean dit : « *Et le Verbe s'est » fait chair*, » il voudrait dire simplement que l'attribut » de la sagesse divine s'est manifesté d'une manière » particulière dans la personne de Jésus, ou bien encore, » que la sagesse divine, sortie par émanation de l'Etre » divin, s'était unie temporairement avec Jésus-Christ. » (*Voy. Berthold, De christologiâ judæorum Jesu Christi tempore,* etc.).

Rép. Il est fort douteux, et rien ne prouve que les subtilités de l'ancienne *Cabale rabbinique*, ainsi que la doctrine panthéiste de l'émanation, et l'opinion d'une union morale entre les *Séphiroth*, ou *vertus divines*, et le Messie, aient été répandues parmi les Juifs, du temps de Jésus-Christ. Ce n'est que vers le milieu du IIe siècle de l'ère chrétienne que l'on voit en apparaître quelques vestiges dans le livre *Sohar,* dont le texte, d'ailleurs, paraît avoir subi de nombreuses interpolations. Encore moins peut-on admettre que des doctrines philosophiques aussi abstraites, aussi peu en rapport avec l'orthodoxie judaïque, aient pu être connues

de personnes simples et sans instruction, tels que les apôtres.

Du reste, il est évident que les mots de saint Jean : « *Et le verbe s'est fait chair,* » expriment toute autre chose qu'une *union morale* de la sagesse divine avec l'humanité de Jésus-Christ. — Dans un pareil système d'explication, le commencement de l'Evangile de saint Jean n'offrirait qu'une choquante et ridicule tautologie. « *Au commencement était la sagesse de Dieu, et la sagesse* » *de Dieu était en Dieu, et la sagesse de Dieu était Dieu* : » *et cela au commencement, était en Dieu.* » Comment l'apôtre aurait-il pu répéter quatre fois, et à peu près dans les mêmes termes, avec tant d'emphase, et d'une manière si obscure, une vérité aussi simple et aussi banale? L'évangéliste n'avait aucun motif d'affirmer l'identité du Λόγος avec Dieu, si, par ce mot, il ne voulait désigner qu'un attribut de la divinité.

c) » Quand on lit les ouvrages du juif Philon, contem- » porain de l'apôtre, on est frappé de l'accord qui existe » entre la doctrine du philosophe Alexandrin, et celle » de l'évangéliste. Le γόνος, dans les écrits de Philon, est » un *rayonnement,* un *rejaillissement,* une *image* de la » divinité, εἴκων τοῦ ὄντος, possédant toutes les perfections » divines, *créateur, conservateur, et maître de l'univers,* » *l'interprète* des volontés divines, le *médiateur* entre » Dieu et les hommes. Il l'appelle le *premier-né* de Dieu, » ὁ πρεσβύτατος ὑιὸς τοῦ Θεοῦ, ὁ πρωτόγονος, le *deuxième Dieu,* » ὁ δεύτερος Θεὸς; il semble le confondre avec le Messie pré- » dit par les prophètes, etc. » (Voy. Gfrorer, *Histoire critique du christianisme primitif. — Grossmann, Quæstiones Philonicæ*).

Rép. Malgré toutes ces citations accumulées, il n'y a qu'un observateur superficiel qui puisse confondre le λόγος de Philon avec le *Verbe* évangélique : ils diffèrent essentiellement l'un de l'autre. Le λόγος de Philon n'est autre chose que le *monde intelligible* de Platon, ou plutôt, suivant les meilleurs critiques (Lucke, par exemple, *Comment. sur saint Jean*, I, 278), une *émananation panthéistique* empruntée à la philosophie orientale et néo-platonicienne, qui régnait alors à Alexandrie. *Instrument* de la création des autres êtres, il a été *créé* lui-même

avant eux (*Phil. de homine*) ; c'est un être intermédiaire entre Dieu et les hommes, supérieur à ceux-ci, mais inférieur à Dieu, l'ange supérieur, l'ordonnateur de la matière, que Philon suppose éternelle (*De opificio mundi*, etc., etc,,) Il est impossible, d'ailleurs, de trouver dans les écrits du docteur Juif, la moindre idée d'une incarnation du Verbe. Quand bien même on supposerait (ce qui n'est pas le moins du monde vraisemblable : l'Apôtre avait autre chose à faire qu'à lire les écrits d'un philosophe), que saint Jean avait pris, durant son séjour dans l'Asie Mineure, quelque connaissance des écrits et de la doctrine de Philon, tout ce qu'on pourrait en conclure, c'est, non pas qu'il y aurait puisé sa doctrine du λόγος (elle venait d'une source plus haute), mais qu'il se serait servi des expressions usitées par cet écrivain, pour les rectifier et les *purifier* des idées fausses qu'il y avait amalgamées. La véritable source de la doctrine de saint Jean, c'est l'enseignement de Jésus-Christ, dont le Prologue, comme nous l'avons montré plus haut, n'offre que le résumé.

3) Par les *théologiens allemands de l'école panthéiste*. — « Jésus-Christ, le Verbe fait chair, est le *symbole*, le » type mythique et légendaire de *l'humanité* sous le » point de vue du panthéisme. L'*humanité* est le véri- » ble *Dieu incarné*, l'Homme-Dieu par excellence. Elle est » l'*Esprit infini*, qui s'est aliéné lui-même jusqu'à la na- » ture finie et l'esprit fini qui se souvient de son infinité. » Elle est l'enfant de la mère visible, et du père invisi- » ble, de l'esprit et de la nature. Elle est *celui* qui fait des » miracles, car, dans le cours de l'histoire humaine, » l'esprit maîtrise de plus en plus la *nature matérielle*, » sur laquelle son activité s'exerce. Elle est l'*impeccable*, » car la marche de son développement est irréprochable. » Elle est celui qui meurt, ressucite et monte au ciel, car, » pour elle, du rejet de sa naturalité, procède une vie » spirituelle de plus en plus haute, et du rejet du *fini*, » qui la borne comme esprit individuel, naturel et » planétaire, procède son unité avec l'esprit infini du » ciel. Par la foi à ce *Christ*, l'homme se justifie devant » Dieu, c'est-à-dire que l'individu lui-même participe à » la vie divinement humaine de l'esprit » (Voy. *Strauss*,

Vie de Jésus, II, Conclusion). Voilà la nouvelle religion que l'on veut substituer au christianisme : elle ne doit pas gêner beaucoup les passions humaines. — *Rép.* Nous renvoyons, pour toute réponse, à la réfutation que nous avons faite précédemment du *panthéisme*. (Voy. Introd. VIII, p. 92 ; l'ab..Maret, *Essai sur le panthéisme;* Staudenmaier, *Examen critique du système d'Hégel*, en allem., etc.)

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 1. « *Au commencement était le Verbe.* » — Eternité du Verbe. — De toute éternité il a pensé à nous; il a décrété notre création, notre rédemption, notre salut. — « *Et le Verbe était en Dieu.* » — Personnalité du Verbe distincte de celle du Père. — Quand nous pensons à Dieu, que notre cœur s'élève vers lui par l'amour, nous l'attirons en nous, il s'unit à nous, et nous à lui : sainte et douce union, hors de laquelle il n'y a pour nous que peine et malheur ! « *Quid tam perditum, quàm quod » est extrà Deum ?* » (S. Bern.)—« *Et le Verbe était Dieu.* » — Divinité du Verbe ; il n'a avec le Père qu'une seule et même nature. — A lui donc, comme à la suprême divinité, la crainte, la confiance, l'obéissance, l'amour, le respect, l'adoration, la gloire, maintenant, et dans les siècles des siècles.

v. 3. « *Toutes choses ont été faites par lui.* » — La création attribuée au Verbe. — Je ne suis donc pas à moi, mais à celui qui m'a fait, et qui, de plus, m'a racheté ; mon être lui appartient tout entier. *a*) Adorons la toute-puissance du Fils de Dieu... ; *b*) humilions-nous devant lui, et reconnaissons notre entière dépendance, et le besoin que nous avons de son secours ; *c*) plaçons en lui une confiance inébranlable, « *Omnia possum*, etc. » *d*) craignons de l'offenser, et de provoquer sa colère redoutable.

v. 4. « *En lui était la vie.* » — Dieu est la vie de notre âme, comme l'âme est la vie du corps. — Notre âme est faite pour Dieu, qui est son centre, sa fin dernière, son souverain bien ; séparée de Dieu, elle meurt, comme une branche séparée du tronc où elle puisait sa sève; car

Dieu seul possède l'être, la vie, la vérité, le bonheur. (Boss). — « *Et la vie était la lumière des hommes.* » — Ce n'est que par la lumière du Verbe, par la révélation divine, que l'homme peut connaître Dieu et s'unir à lui.

v. 5. « *La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres » ne l'ont point comprise.* » — L'homme corrompu repousse la lumière qui lui révèle sa difformité; l'homme animal ne peut comprendre les choses spirituelles. « La » sagesse divine nous environne de sa lumière, mais » elle luit vainement aux regards d'un aveugle; purifions » notre vue afin qu'elle puisse voir Dieu. » (S. Aug.) — « *Præsens est sapientia, sed cum cæco præsens est, mun- » det, undè possit videri Deus.* »

v. 6. 7. « *Il y eut un homme envoyé de Dieu, pour » rendre témoignage à la lumière.* » — Dignité du ministère apostolique; but qu'il doit se proposer.

v. 8. « *Il n'était pas la lumière.* » — L'homme apostolique ne doit point rechercher sa propre gloire, mais uniquement celle de Dieu..., il doit être humble et intrépide. — Ce qu'il enseigne ne vient pas de lui; il n'est que l'écho de la parole divine.

v. 9. « *Celui-ci était la vraie lumière, qui éclaire » tout homme venant en ce monde.* » — Tout, dans le monde, est plein de fausses lumières, de lueurs trompeuses. — Jésus-Christ seul est la vraie lumière, qui ne trompe pas, à la suite duquel on ne peut s'égarer. — Soleil des âmes, *a*) il éclaire notre intelligence; *b*) il réjouit notre cœur; *c*) il vivifie notre âme et lui fait produire des fruits de vie. — « Et à qui irions-nous, Seigneur, vous seul avez des paroles de vie? »

v. 10. « *Il était dans le monde, et le monde ne l'a point » connu.* » — Le monde ne connaît pas, ne veut pas connaître Jésus-Christ. C'est qu'il n'a des yeux que pour voir ce qui contente son orgueil, son avarice, ses honteuses et grossières passions, et que Jésus-Christ n'a rien de tout cela à lui offrir.

v. 11. « *Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point » reçu.* » — Que Dieu nous préserve d'imiter la malice et l'ingratitude des Juifs, et de repousser de notre cœur Jésus, qui vient à nous avec un si grand amour, et qui désire si ardemment nous rendre heureux. Non-seulement

les Juifs n'ont pas reçu celui qui venait les sauver, ils l'ont crucifié: preuve effrayante de la corruption, de la perversité des hommes : l'excès de l'amour a rencontré l'excès de la haine.

v. 12. « *Mais à tous ceux qui l'ont reçu,* etc. » —Recevoir Jésus-Christ, c'est « *croire en son nom*, » c'est le reconnaître pour le Fils unique de Dieu et le Sauveur du monde; c'est, en un mot, *a*) soumettre notre *raison,* en croyant humblement les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, etc.; *b*) soumettre notre *volonté,* en accomplissant fidèlement ses préceptes, et même ses conseils; *c*) lui consacrer notre *cœur,* en lui rendant amour pour amour, en l'aimant par-dessus toutes choses; *d*) placer toute notre *confiance* dans sa puissance infinie, et dans les mérites de son incarnation, de ses souffrances et de sa mort. — « *Il leur a donné la puissance de devenir » les enfants de Dieu.* » — En se manifestant à nous, le Verbe produit en nous comme un *reflet* de lui-même, une image finie, imparfaite, créée, du Père, dont il est lui-même l'image substantielle, infinie, parfaite, éternelle. — Sublime dignité de la filiation divine. — L'enfant d'un Dieu ne doit avoir que des pensées toutes célestes; il doit avoir honte de déshonorer, par une vie grossière et méprisable, celui qu'il ne craint pas d'appeler son *Père: Agnosce, ó Christiane, dignitatem tuam.* » (S. Leo).

v. 13. « *Qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté » de la chair* » — Excellence de la grâce sanctifiante. — L'homme, par lui-même, ne peut naître à la vie spirituelle. — « *Et le verbe s'est fait chair.* » — Mystère de l'incarnation du Verbe. — Admirable opposition. — « Le Verbe..., s'est fait chair... — Celui qui dès le com- » mencement de toute éternité..., naît dans le temps. — Celui qui était en Dieu... vient habiter au milieu de » nous. »

L'incarnation du Verbe procure *à Dieu* une gloire, un culte digne de lui. L'homme est le prêtre de la nature, il est le *médiateur* par lequel les hommages des créatures inanimées s'élèvent jusqu'à Dieu; mais ce culte, ces hommages d'une créature faible, imparfaite, souillée par le péché, restent toujours à une distance infinie de l'infinie grandeur de l'Etre suprême. Par l'incarnation

du Verbe divin, cette distance est comblée; les *êtres matériels* adorent par la *médiation* de l'homme, l'homme adore par Jésus-Christ, et Jésus-Christ, Homme-Dieu, adore par lui-même, d'une manière digne de Dieu, rend à Dieu un hommage et un culte infini : l'univers forme ainsi un magnifique concert de louanges infinies, comme l'infinie Majesté qui en est l'objet. — L'*incarnation* n'est pas moins admirable par les bienfaits ineffables qu'elle répand *sur l'homme*, et par la preuve sublime qu'elle nous offre de l'amour de Dieu pour nous. — Pour racheter l'homme, il lui fallait un *Rédempteur* qui fût *homme*, afin de pouvoir souffrir, et qui fût *Dieu*, afin de donner un prix infini à ses souffrances.

« *Et nous avons vu sa gloire.* » Plus le Fils de Dieu s'abaisse, s'anéantit..., plus le Père céleste le glorifie..., témoins les anges apparus aux bergers, l'étoile des mages, le baptême de Jésus-Christ, la transfiguration, les miracles, etc. — Ce ne sont pas les preuves qui nous manquent, pour reconnaître la divinité de Jésus-Christ.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LE VERBE FAIT CHAIR.

I. Ce qu'il est en lui-même.

Il est, 1) *éternel* : « *In principio erat Verbum.* » — Son amour pour nous est de toute éternité, et durera toute l'éternité; — 2) formant, dans la Sainte Trinité, une *personne distincte* du Père : « *Et » Verbum erat apud Deum;* » — 3) *Dieu*, comme le Père, et ne faisant qu'un avec lui : « *Et Deus erat Verbum;* » — 4) le *Créateur*, de tout ce qui existe : « *Omnia per ipsum facta sunt.* »

II. Ce qu'il est par rapport à nous; ce qu'il a fait pour nous.

1) Il est notre *Créateur*, et nous lui appartenons, comme l'ouvrage appartient à l'ouvrier qui l'a fait : « *Sine ipso factum est nihil quod » factum est.* » — 2) Il est la *vie* de notre âme, qui, séparée de lui, se dessèche et meurt, comme la branche de vigne séparée de son cep : « *In ipso vita erat, et vita erat lux hominum.* » — 3) Il est la *lumière* qui éclaire tout homme venant en ce monde : « *Et vita » erat lux hominum.* » — 4) Il est véritablement le *Messie*, le Libérateur, le Rédempteur prédit par les prophètes et annoncé par Jean-Baptiste, le dernier des prophètes : « *Fuit homo missus à Deo..., » ut testimonium perhiberet de lumine.* » Sa mission divine est

prouvée par l'accomplissement des prophéties en sa personne... — 5) Il a déifié la nature humaine, en s'unissant à elle par l'incarnation, il s'est abaissé jusqu'à nous, pour nous élever jusqu'à lui... : « *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis...* » — 6) Il nous a donné le glorieux privilége de l'adoption et de la filiation divine : « *Quotquot receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.* »

III. Que devons-nous faire à notre tour pour lui?

Nous devons, 1) consacrer notre vie tout entière à notre Créateur et à notre Maître. — 2) Conserver précieusement la vie spirituelle de la grâce, et ne pas nous séparer de lui par le péché.—3) Ouvrir les yeux à la lumière qu'il nous présente, et ne pas nous aveugler volontairement : « *Et tenebræ eum non comprehenderunt...* » — 4) Ne pas imiter les Juifs qui l'ont repoussé : « *In propria venit, et sui » eum non receperunt...,* » mais le reconnaître, le recevoir dans notre cœur, nous attacher à lui comme à notre unique Sauveur. — 5) Pacifier notre cœur, et combattre par la mortification les penchants grossiers de la chair et de la concupiscence : « *Qui non ex » sanguinibus, neque ex voluntate carnis, etc...* » — 6) Vivre d'une manière digne d'un enfant de Dieu, et d'un frère de Jésus-Christ : « *Dedit eis potestatem.* » — « *Agnosce, ô Christiane, dignitatem » tuam.* » (S. Léo.) — 7) Coopérer aux grâces abondantes que Jésus-Christ verse sur nous : « *Plenum gratiæ et veritatis.* »

B. JÉSUS-CHRIST VRAI DIEU ET VRAI HOMME.

I. Jésus-Christ est vraiment Dieu.

1) Preuves de cette vérité : *a*) l'ange Gabriel l'a annoncée à la Sainte Vierge (L. I, 31) ; — *b*) Jésus-Christ lui-même l'a déclarée expressément (Jo., X, 30 ; XIV, 9, 10, etc.) ; — *c*) le Père céleste l'a proclamée du haut du ciel, lors du baptême de Jésus-Christ (Matt., III, 17), et de la transfiguration (Mat. XVII, 5) ; — *d*) les Apôtres le reconnaissent pour Dieu (Mat., XVI, 13 ; Jo., I, 14 ; Col. ; I, 15 ; Heb., I, 2, 3) ; — *e*) telle a toujours été la doctrine constante de l'Eglise (Voy. le *Symb. de Nicée*).—2) *Conclusions pratiques.* Puisque Jésus-Christ est vraiment Dieu, nous devons donc, *a*) recevoir sa doctrine avec soumission et respect, comme étant la *parole* de Dieu ; — *b*) lui rendre, particulièrement dans le Très-Saint-Sacrement, les hommages et les adorations dus à sa divinité ; — *c*) avoir en lui une confiance filiale ; — *d*) répondre à son amour infini par un amour réciproque ; — *e*) nous efforcer de lui plaire, en marchant sur ses traces, et en imitant ses vertus, autant que notre faiblesse pourra nous le permettre.

II. Jésus-Christ est vraiment homme.

1) Preuves de cette vérité : *a*) le Prologue de S. Jean nous dit expressément que « *le Verbe s'est fait chair, et a habité parmi » nous* ; » — *b*) Jésus-Christ lui-même se désigne très-souvent sous le nom de *Fils de l'Homme* (Voy. Mat., VIII, 20 ; Luc, XVIII, 31 ; Mat.,

xvii, 9, etc.); — c) les Apôtres le désignent aussi de la même manière (Rom., v, 15; I. Tim., ii, 5); — *d*) toute la suite de l'Evangile nous le montre dans les faiblesses de l'humanité. — 2) *Conclusions pratiques*. Nous devons donc, *a*) reconnaître et honorer en nous et dans les autres la haute dignité à laquelle l'incarnation du Fils de Dieu a élevé la nature humaine; — *b*) éviter tout ce qui pourrait avilir en nous et dans les autres cette dignité; — *c*) nous efforcer de nous rendre participants de la nature divine (II. Petr., I, 4), comme Jésus-Christ est devenu participant de la nature humaine.

C. DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION DU VERBE.

I. Son excellence.

1) L'homme est le prêtre de la nature; il est le *médiateur* par lequel les hommages des créatures inanimées remontent jusqu'à lui; — 2) mais ce culte, ces hommages d'une créature faible, imparfaite, souillée par le péché, restent toujours à une distance infinie de l'infinie grandeur de l'Être suprême; — 3) par l'incarnation du Fils de Dieu, cette distance est comblée, et, par la médiation de Jésus-Christ, nous pouvons rendre à Dieu un culte digne de lui.

II. Ses avantages.

1) Elle nous réconcilie avec Dieu; — 2) elle nous rend agréables à Dieu, et participants de la filiation divine; — 3) elle nous assure les promesses de la vie éternelle.

III. Exemples que Jésus-Christ nous y donne.

A savoir, 1) d'*humilité* : Jésus-Christ a pris toutes les bassesses, toutes les faiblesses de notre nature, à l'exception du péché; — 2) de *dévouement* et d'*amour* pour les hommes. C'est par amour pour l'homme, que Jésus-Christ s'est humilié si profondément; — 3) d'*obéissance* à la volonté de son Père..... « *Factus est obediens* » *usquè ad mortem.* »

D. QUELQUES CONCLUSIONS PRATIQUES.

1) Jésus-Christ s'est fait homme ....., il s'est abaissé jusqu'à nous, pour nous élever jusqu'à lui. — Aimons un Dieu qui nous a tant aimés.

2) Le Fils de Dieu s'est fait homme..., a revêtu notre nature avec toutes ses infirmités et toutes ses misères. — Il a pris sur lui le fardeau le plus lourd... Suivons avec courage celui qui marche le premier dans le chemin royal de la croix.

3) Le Fils de Dieu s'est fait homme....., il a pris la forme de l'*esclave*. — L'humilité qui se cache, l'amour qui se sacrifie, voilà la véritable grandeur.

4) Le Fils de Dieu s'est fait homme....., il a porté nos langueurs, il s'est chargé de nos souffrances..... Nous avons en lui un médiateur qui saura compatir à nos infirmités. — Si nous partageons ses souffrances, nous partagerons sa gloire.

§ IX.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(Bethléem. — 25 décembre de l'an de Rome 749. 5e av. l'ère chrétienne.)

(Luc. II, 1-14. — *Ev. de la 1re messe de Noël*).

« Le Messie, dit Bossuet, suivant les prophètes, doit » naître à Bethléem, et cependant, Marie, ainsi que son » époux, est établie à Nazareth, et son terme approche, » sans qu'elle ait la moindre pensée de quitter cette » ville : comment cela s'accomplira-t-il ?..... Marie est » d'une condition obscure, la femme d'un artisan d'une » petite ville de Galilée; et cependant, il faut que son » Fils soit reconnu pour le Messie, il faut qu'il soit évi- » dent, aux yeux de l'univers, qu'il est de la famille » royale de David; comment cela se fera-t-il? Tout cela, » néanmoins, s'exécute. La Providence divine fait ser- » vir à ses desseins les vues humaines d'un empereur » qui ne songeait qu'à satisfaire sa vanité, à affermir sa » domination, à s'instruire des forces et des richesses » de son empire. Les prophètes ont prédit, il y a plus de » sept cents ans, que le Sauveur du monde doit naître » à Bethléem, humble patrie de David, et voilà que tout » l'univers se remue pour accomplir cette prophétie. Il » fallait que l'origine et la naissance de Jésus fussent » attestées par les registres publics, il fallait que l'em- » pire romain rendît témoignage à la royale descen- » dance de Jésus-Christ; et César, qui n'y pensait pas, » exécuta l'ordre de Dieu. » (*Elév.*, XIV, 5.)

« *En ces jours-là, un édit de César-Auguste ordonna* » *qu'on fît le dénombrement de toute la terre,* » c'est-à-dire, de tout l'empire romain, qui embrassait alors toute la terre connue. Ce recensement devait comprendre, non-seulement les peuples directement assujettis à l'empire, mais encore ceux dont la soumission était déguisée

---

1. Factum est autem in diebus illis, exiit edictum à Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis.

sous le nom d'alliance. Et tel était alors le royaume de Judée sous l'autorité d'Hérode. « *Ce premier dénombre-* » *ment,* » qu'il ne faut pas confondre avec celui qui eut lieu onze ans plus tard, « *fut fait* » par les ordres et sous la surveillance de « *Publ. Sulpicius Quirinus*, » alors « *gouverneur de la Syrie* (a). » Ordonné et commencé en Italie, l'an de Rome 747, il ne put se faire que successivement et à divers intervalles dans les provinces éloignées ou les royaumes étrangers, et n'eut lieu, sous l'autorité d'Hérode, dans la Judée, que deux ans plus tard, dans l'hiver de l'an 749.

Les Romains opéraient le recensement dans les lieux de résidence, et les chefs-lieux de district ; mais, chez les Juifs, l'organisation par familles et tribus constituait la base de l'Etat; ce recensement se faisant suivant l'usage des Juifs, devait avoir lieu par tribu et par famille, et chacun devait se rendre au lieu d'où sa famille tirait son origine : « *et tous allaient se faire ins-* » *crire, chacun dans la ville,* » d'où il était originaire, et où la généalogie de sa famille, afin d'avoir une autorité légale, était consignée et conservée dans les registres publics. « *Joseph aussi,* » accompagné de Marie, « *partit* » *de Nazareth, ville de Galilée,* » où il résidait alors, « *et* » *il monta en Judée,* » et dut se rendre « *dans la ville* » *de David, appelée Bethléem,* » (en hébr. « *maison de* » *pain,* » à cause de la fécondité des terres environnantes), « *parce qu'il était de la maison et de la famille de* » *David* (b), » dont Bethléem était la ville natale, « *pour* » *se faire inscrire, avec Marie, son épouse, qui était* » *enceinte.* » L'évangéliste, pour désigner Marie, et ses

---

2. Hæc descriptio prima facta est à præside Syriæ Cyrino. — 3. Et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem. — 4. Ascendit autem et Joseph à Galilæâ de civitate Nazareth, in Judæam in civitatem David, quæ vocatur Bethleem : eo quod esset de domo et familiâ David. — 5. Ut profiteretur cum Mariâ desponsatâ sibi uxore prægnante.

(a) *Voy.* la Polémique.

(b) La *famille* de David comprend les *descendants* directs de ce roi, dont Joseph faisait partie; la *maison* de David comprend, en outre, les *lignes collatérales.*

rapports avec Joseph, se sert du mot « *desponsata*, » gr. μεμνηστευμένη, qui veut dire proprement, « *sa fiancée,* » pour indiquer, d'une manière délicate, l'union toute virginale qui existait entre Marie et Joseph. Quoique Marie fût fort avancée dans sa grossesse, son état ne lui parut point une raison suffisante pour différer d'obéir à l'ordre du souverain. Comme héritière de sa famille, et le dernier rejeton de la branche de Nathan, elle devait être inscrite sur le registre public. Joseph, d'ailleurs, n'aurait pu se résoudre à l'abandonner dans la situation où elle se trouvait. Les saints Pères nous enseignent que Marie ne ressentait pas les tristes effets et les peines inséparables de la grossesse de toutes les autres femmes, la concupiscence n'ayant eu aucune part à sa conception virginale. Elle pouvait donc, sans imprudence, s'exposer aux fatigues de ce long voyage.

Après un voyage pénible de plusieurs jours, à travers un pays rempli de montagnes, Marie et Joseph arrivèrent à Bethléem. La ville était tellement remplie d'étrangers, « *qu'il n'y avait plus de place dans l'hôtellerie publi-* » *que,* » et, suivant la tradition des anciens Pères, ils furent obligés de se retirer dans une espèce de *caverne* ou *grotte (c),* creusée dans le rocher, sur la pente de la

---

(c) Saint Jérôme (ch. XVII) l'appelle « ***Parvum terræ foramen.*** » ***Eusèbe***, dans la ***Vie de Constantin***, l'appelle un *antre,* il dit (Dém. év. X, II) : « qu'on montre auprès de Bethléem le lieu où la Vierge déposa son enfant. » — Les relations des voyageurs qui ont visité les saints lieux s'accordent avec ces anciennes traditions. On montre encore aux Pélerins de la terre sainte la grotte où dut s'accomplir ce touchant mystère.

« Cette grotte, dit Châteaubriand, dans son ***Itinéraire,*** est irrégulière, » parce qu'elle occupe l'emplacement irrégulier de l'étable et de la crèche. » Elle a trente-sept pieds et demi de long, onze pieds trois pouces de large, » et neuf pieds de haut. Elle est taillée dans le roc : les parois de ce roc » sont revêtues d'un marbre précieux : ces embellissements sont attribués » à sainte Hélène. L'église ne tire aucun jour du dehors, et n'est éclairée » que par la lumière de trente-deux lampes, envoyées par différents princes » chrétiens. Tout au fond de la grotte, du côté de l'Orient, est la place où » la Vierge enfanta le Rédempteur des hommes. Cette place est marquée » par un marbre blanc incrusté de jaspe, et entouré d'un cercle d'argent » radié en forme de soleil. On lit ces mots à l'entour : « ***Hic de Virgine*** » ***Mariâ Christus natus est.*** » Une table de marbre qui sert d'autel est » appuyée contre le rocher, et s'élève au-dessus de l'endroit où le Messie » vint à la lumière. Cet autel est éclairé par trois lampes, dont la plus belle » a été donnée par Louis XIII. A sept pas de là vers le midi, vous trouvez » la ***crèche.*** On y descend par deux degrés, car elle n'est pas de niveau

montagne sur laquelle Bethléem était bâtie, située dans les ruines de l'ancien palais royal de David, s'il faut en croire Sepp, dans sa *Vie de Jésus,* et qui servait probablement d'étable à l'hôtellerie ou aux bergers des environs.

Ce fut dans cette étable misérable que, le vingt-cinquième jour du mois de Kislev, neuvième mois de l'année juive, équivalent au 25 décembre de l'an de Rome 749 (*d*), la quatre-millième année depuis la créa-

---

» avec le reste de la grotte. C'est une voûte peu élevée, enfoncée dans le » rocher. Un bloc de marbre blanc, exhaussé d'un pied au-dessus du sol, et » creusé en forme de berceau, indique l'endroit même où le Souverain du » ciel fut couché dans la paille. La crèche elle-même était faite en manière » d'auge de bois, et se garde dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à » Rome, où elle a été transportée dans le VIIe siècle.... » — « Rien, poursuit Châteaubriand, n'est plus agréable et plus dévot que cette église » souterraine. Elle est enrichie de tableaux des écoles italiennes et espagnoles représentant les mystères de ce lieu, l'Annonciation, l'Adoration » des Mages, la visite des Pasteurs, tous ces miracles mêlés de grandeur et » d'innocence. L'encens fume sans cesse devant le berceau du Sauveur.... » Mais, au sortir de la grotte, où vous avez retrouvé la richesse, les arts, » la religion des peuples civilisés, vous êtes transportés dans une solitude » profonde, au milieu des masures arabes, parmi des sauvages demi-nus, » et des musulmans sans foi. Ces lieux sont pourtant ceux-là même où » s'opérèrent tant de merveilles, mais cette terre sainte n'ose plus faire » éclater au dehors son allégresse, et les souvenirs de ses gloires sont renfermées dans son sein.

(*d*) La naissance de Jésus-Christ ne put avoir lieu plus tard que la fin de l'an de Rome 749, ou le commencement de l'année 750, car, lorsque Jésus vint au monde, Hérode était encore sur le trône, et il est constaté, comme nous le verrons plus tard, que ce prince mourut dans le mois d'avril de l'an de Rome 750. — Elle ne peut non plus avoir eu lieu plutôt, car nous verrons tout-à-l'heure que le *recensement* qui coïncide avec sa naissance dut avoir lieu dans l'hiver de l'année 749, et probablement se continua l'hiver suivant, 750. — La première année de notre ère chrétienne correspond à l'an de Rome 754; aussi quoiqu'elle soit censée partir de la naissance du Sauveur, elle est cependant en retard sur elle de quatre ans. Cela vient de ce que cette manière de supputer les années n'a pas été adoptée dès le principe, mais seulement vers le milieu du sixième siècle. Lorsque l'étude plus approfondie des monuments fit reconnaître cette erreur, la manière de compter les années était trop générale pour qu'il fût possible d'en revenir dans la pratique, et le monde chrétien s'en est tenu là. *(Voy. Wieseler, Synopse chronol. des quatre évang., — Friedlieb, Vie de Jésus, etc.)*

Jésus naît au milieu de la *fête des Lumières,* anniversaire de la seconde dédicace du temple, que l'on célébrait durant huit jours, en mémoire d'un miracle qui avait marqué cette solennité. La fête des Lumières était aussi une fête de la nature : Jésus-Christ, notre sauveur, la *lumière du monde*, est né au moment où la nuit de l'idolâtrie s'épaississait plus profondé-

tion du monde, la quarantième de l'empire d'Auguste, la trente-sixième du gouvernement d'Hérode, quatre ans et une semaine avant le commencement de l'ère vulgaire, naquit le Fils de Dieu, vers l'heure de minuit (*e*), dans le silence de la nuit, et dans toutes les privations de la plus extrême pauvreté. « *Or, il advint qu'étant là,*
» *le temps où elle devait enfanter s'accomplit, et elle mit*
» *au monde son fils premier né (f), et l'ayant enveloppé*
» *de langes, elle le coucha dans une crèche (g), parce qu'il*
» *n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie (h).* »

---

6. Factum est autem, quum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret. — 7. Et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio : quia non erat eis locus in diversorio.

---

ment, et le jour de cette nativité, 25 décembre, se trouve être celui où le soleil matériel, dans sa lutte avec les ombres, prêt à s'éteindre, se ranime et prépare son triomphe.

« En ce jour, dit S. Grégoire de Nysse, les ténèbres commencent à
» diminuer, et la lumière prenant accroissement, la nuit est refoulée au-
» delà de ses frontières. Ceci n'arrive pas fortuitement à l'heure même où
» resplendit Celui qui est la vie divine de l'humanité. La nature, sous ce
» symbole, révèle un arcane à ceux qui sont capables de comprendre. »
Une science courte pensait avoir grandement ébranlé les bases de la religion chrétienne, en constatant, chez les peuples anciens, l'existence d'une fête du soleil au solstice d'hiver. Il lui semblait qu'une religion ne pouvait plus passer pour divine du moment que les usages de son culte eussent offert des analogies avec les phénomènes d'un monde que, suivant la révélation, Dieu n'a cependant créé que pour le Christ et pour son Eglise.

« Nous trouvons la confirmation de notre foi là même où ses adversaires crurent un moment apercevoir sa ruine. » (Dom. Guéranger, ***Année liturgique.***)

(*e*) D'après les ***Attestations*** de S. Chrysostome (t. V. hom. 33); S. Grégoire de Nysse ***(Orat. in sancto lumine);*** S. Aug. ***(de Trin.*** 101, épit. 119).

(f) Cela ne veut pas dire que, plus tard, la Sainte Vierge ait eu d'autres enfants. Les Hébreux appelaient ***premiers-nés*** les enfants uniques, aussi bien que ceux qui avaient des frères et des sœurs. (***Voy.*** § XI, p. 192).

(g) Une ancienne tradition, respectable par son antiquité elle-même, place dans l'étable de Bethléem un bœuf et un âne. Cette tradition est attestée par S. Jérôme ***(Ep.*** 108. ***ad Eustach);*** S. Grégoire de Nazianze ***(Orat.*** 38); S. Grégoire de Nysse ***(de Christi mysterio);*** S. Cyrille (***Catéch.*** 12); Prudence, etc. — D'anciennes peintures sur verre, et des sculptures trouvées sur des tombeaux du IVe siècle, offrent un bœuf et un âne comme présents à la naissance de Jésus-Christ. ***(Voy. Bollari, Explic. sacr. pictur. et sculpt. Romæ subterran,*** l. XXI, p. 88).

(h) Il faut entendre par cette hôtellerie (gr. καταλυμα, de καταλύω,

C'est la doctrine des saints Pères (*i*) que Marie mit au monde son divin Fils sans ressentir les douleurs de l'enfantement, et sans que sa virginité ait reçu la moindre atteinte. « Il sort de lui-même, dit saint Cyrille, comme un fruit mûr qui tombe de l'arbre qui l'a porté. — « Il » sort, dit Bossuet, comme un trait de lumière, comme » un rayon du soleil; sa mère est tout étonnée de le » voir paraître tout à coup; cet enfantement est exempt » de cris, comme de douleurs et de violence; miraculeusement conçu, il naît plus miraculeusement encore, » et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né, » que d'être conçu d'une vierge. » *(Elév.)*

Polémique rationaliste.

1) « Au temps où les évangélistes placent la naissance » de Jésus-Christ, dit *Strauss*, il est *impossible* qu'il y » y ait eu un *recensement*, comme l'atteste saint Luc. » — Et pourquoi cela? — « C'est que nul écrivain ne parle » d'un recensement général ordonné par Auguste. »

Rép. Quand bien même on accorderait la vérité de cette assertion, que s'en suivrait-il? Ce ne serait, après tout, qu'un argument négatif, qui ne prouverait aucunement l'impossibilité ni la non-existence de ce fait en lui-même, à moins qu'on ne prétende que tous les événements possibles, même les moins importants, que tous

---

dissolvo, lieu où l'on décharge les fardeaux), un bâtiment situé à l'entrée ou hors de la ville, une espèce de *caravansérail*, où, suivant l'usage des Orientaux, tous les voyageurs pouvaient trouver un refuge, ou un lieu couvert pour la nuit.

(*i*) S. Cyrille, « *Ultro maturus ab arbore bajulâ fructus elapsus est,* » *nec oportuit obstricari, quod spontè prodibat; nullus dolor, nulla* » *naturæ contumelia in puerperio.* » (Serm. de Nat. Chr.) — S. Grég. : « *Illud corpus dominicum intravit ad discipulos januis clausis, quod* » *ad humanos oculos per nativitatem suam clauso exiit utero Virginis.* » (Hom. 26. *in évang.*). S. Hyerom : « *Solus Christus clausas portas vulvæ* » *virginalis aperuit quæ tamen clausæ jugiter permanserunt : hæc est* » *porta orientalis per quam solus Pontifex ingreditur et egreditur; et* » *nihilominùs semper clausa est.* » (Dial. 2. *Cont. Pélag.*). — Suivant Sepp, *Vie de Jésus*, Marie, d'après une ancienne tradition, était âgée de 14 ans, lorsqu'elle mit au monde son divin Fils. — « *Quot annorum fuit* » *Maria, cùm pareret suspensum?* (Jesum). *Annon in evangelio vestro* « *scriptum est, egisse illam decimum et tertium?* » *Nizza Chon.*, p. 137. (*Voyez* Sepp).

les actes d'administration du gouvernement romain doivent se trouver consignés dans le petit nombre d'ouvrages historiques qui nous restent de l'antiquité, et qui, pour la plupart, ne nous sont parvenus que mutilés et incomplets.

Mais, il n'est pas vrai *qu'aucun écrivain ancien* ne parle d'un *recensement général* ordonné par Auguste. Nous avons le témoignage 1) de saint *Justin*, qui, s'adressant, dans son *apologie, au sénat romain*, ne craint pas d'en appeler, sur ces événements, au témoignage des registres publics : « *Quemàdmodùm è descriptionibus* » *censùs discere potestis, facti sub Cyrino.* » 2) et 3) de *Tertullien* et de saint *Chrysostome*, qui ne craignent pas de faire le même appel et d'invoquer publiquement le même témoignage des registres publics : « *De censu* » *Augusti,* » dit le premier, « *quem testem fidelissimum* » *Domini nativitatis Archivæ custodiunt* » (*Adv. Mar.* XVIII, 7); et le second : « *Ex his liquet primæ descrip-* » *tionis tempore natum esse Jesum, et cui veteres histo-* » *riarum codices, qui et Romæ publicè asservantur,* » *lectitare libeat, perfacilè etiam tempus hujus descrip-* » *tionis discere potest.* » (Hom. *in diem nat.*) — *Strauss* récuse ces témoignages, comme s'appuyant uniquement sur l'assertion de saint Luc; mais il est évident qu'il se trompe, et que ces apologistes du christianisme s'appuient, non sur le récit de saint Luc, qui ne pouvait avoir aucune autorité sur les païens auxquels ils s'adressaient, mais sur la notoriété publique, et sur le *propre témoignage des registres publics,* auxquels ils n'auraient pas appelé avec tant d'assurance, si ces mêmes registres avaient pu les démentir et les confondre.

Nous pouvons citer encore 4) *Isidore de Séville,* qui dans un ouvrage où il compte tous les anciens écrivains, dit expressément : *Aëra singulorum annorum constituta est à* » *Cæsare Augusto, quando primum censum egit, et Roma-* » *num orbem descripsit.* » (Orig. v. 36 et 5). *Cassiodore,* écrivain d'une grande instruction : « *Augusti temporibus,* » *orbis Romanus agris divisus censuque descriptus, ut* » *possessio sua nulli haberetur incerta quam pro tribu-* » *torum susciperet quantitatibus solvendam.* » Les détails

où entre cet écrivain prouvent qu'il a puisé à d'autres sources que l'Evangile de saint Luc.

Enfin, s'il faut citer des historiens romains et contemporains d'Auguste ou de ses successeurs immédiats, nous citerons 6) *Suétone* qui, dans sa *Vie d'Auguste*, nous apprend que ce prince fit faire trois dénombrements: » *Censum populi ter egit, primum et tertium cum collegâ,* » *medium solus.* » (Cap. 27). — 7° Le *monument d'Ancyre*, renfermant une courte biographie d'Auguste, faite par lui-même et qui, d'après son testament, devait être gravée sur des colonnes d'airain, érigée devant son mausolée, nous désigne ces trois recensements comme ordonnés, ou commencés les années de Rome 726, 746 et 767. Il ne peut être question, dans le récit de saint Luc, que du recensement de 746, lequel, commencé cette année même en Italie, ne put s'exécuter que successivement et dans le cours de plusieurs années dans les provinces éloignées. Nous citerons enfin, 8) le témoignage de Tacite qui, dans ses Annales, I, 2, ainsi que *Suétone*, c. 101, nous parle d'un *Registre particulier:* « *Breviarium imperii,* » qui renfermait l'état des ressources et des revenus publics, des forces militaires, tant de l'empire que des provinces alliées, le nombre des flottes, des royaumes, des provinces, des tribus, etc., en un mot, un état complet de la situation de l'empire, registre auquel Auguste accordait une telle importance, qu'il l'avait transcrit lui-même de sa propre main, et légué à son successeur. « *Cùm proferri libellum* (Tiberius), » *recitarique jussit. Opes publicæ continebantur quantùm* » *civium, sociorumque in armis, quot classes, regna,* » *provinciæ, tributa et vectigalia, quœ cuncta suâ manu* » *præscripserat Augustus.* » Or, comment Auguste aurait-il pu se procurer tous ces renseignements, s'il n'avait pas ordonné un recensement général qui comprît, non-seulement l'empire romain proprement dit, mais encore les provinces et les *royaumes alliés?* Si ces témoignages ne suffisent pas pour contenter l'exigence du critique, il faut avouer qu'il est bien difficile. « Mais, réplique-t-il, » le nombre des troupes, et les sommes que les princes » juifs avaient à fournir pouvaient être indiquées dans ce » registre, sans qu'un recensement ait été fait dans leur

» pays. » — Est-il vraisemblable qu'Auguste se fût contenté de rapports arbitraires, et ait négligé le moyen le plus naturel, et le seul usité pour connaître les ressources d'un état en hommes et en argent, à savoir le recensement? — Mais Auguste eut par devers lui le recense-» ment fait par Quirinus, postérieurement à la naissance » de Jésus-Christ. » — Est-il vraisemblable qu'un prince si appliqué à établir l'ordre dans son administration et à se rendre compte de tout, eût différé jusqu'à l'exil d'Archélaüs, jusqu'à la 23e année de son règne, à se faire rendre compte de la population et des ressources de la Judée? Que peuvent toutes ces timides et incertaines suppositions contre les témoignages positifs que nous avons apportés, et comment peuvent-elles donner le droit au critique téméraire d'affirmer magistralement qu'il est *impossible* qu'un recensement général ait eu lieu lors de la naissance de Jésus-Christ et qu'il tombe sans ressources devant le critique? Que toutes ces rodomontades sont ridicules! (*a*)

2) « Luc affirme, dit *Strauss,* que le *recensement* dont » il parle dans son Evangile eut lieu *pendant que Quiri-» nus* était *gouverneur de la Syrie* « ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας » Κυρίνου.» Or, il est certain que le *recensement* de *Qui-» rinus* ne se fit, ni sous Hérode, ni au commencement » du règne d'Archélaüs, époque où l'on place la nais-» sance de Jésus-Christ. Alors, *Quirinus* n'était pas » encore gouverneur de la Syrie; cet emploi fut rempli, » dans les dernières années d'Hérode, par Sentius Satur-» nius, puis par Quintilius Varus; ce ne fut que long-» temps après la mort d'Hérode, que Quirinus eut le » gouvernement de la Syrie. Ce magistrat, d'après le » témoignage de Josèphe (*Bell. jud.* I, 9, 1; *Ant.* XVII, » 13, 5), fit, en effet, un dénombrement en Judée, dont » il est aussi parlé dans les Actes des Apôtres, V. 37; » mais ce dénombrement eut lieu après l'exil d'Arché-» laüs, lorsque la Judée fut soumise au gouvernement » de la Syrie, et est, par conséquent, postérieur de dix » ans à l'époque assignée à la naissance de Jésus-Christ. » (Strauss, I. p. 237).

(*a*) *Voy.* Ebrard, Wissense. Krit., Hug, Friedlieb, Wallon, etc.

Rép. Cette difficulté est sérieuse, et a beaucoup occupé les interprètes. Les uns, (Tholuck, Dom Calmet, etc.), traduisent ainsi le texte de S. Luc : « *Hæc descriptio facta* » *est prior, quàm præses esset Syriæ Cyrinus,* « (πρώτη » pour πρότερα), c'est-à-dire : « ce recensement fut fait » *avant que* (*priusquàm*) Quirinus fût gouverneur de » Syrie. » C'est ainsi que S. Jean dit : « *Antè me factus* » *est, quia prior me erat,* c'est-à-dire, *erat priusquàm* » *ego*, etc. » (Voy. dans les *Sept.*, Jérém., XXIX 2, etc.) — Suivant d'autres, (le P. Lacordaire, Conf. du 10 janv. 1847), S. Luc aurait voulu dire, que ce recensement fut comme le *premier pas*, le *premier essai* du recensement ordonné par Auguste, que divers obstacles interrompirent, et qui ne fut *entièrement terminé* qu'après l'exil d'Archélaüs, sous l'autorité de Quirinus, alors gouverneur de la Syrie.

Une troisième solution soutenue par Hug, Ebrard, Néander, le P. Pétau, Grotius, etc., consiste à dire que Quirinus présida à ce recensement, non comme gouverneur de Syrie, mais comme *commissaire extraordinaire,* délégué à cet effet par l'empereur. C'est ainsi que *Germanicus* fut envoyé extraordinairement dans les Gaules, l'an de Rome 767, pour y surveiller un recensement, bien qu'il y eût alors un *gouverneur extraordinaire* des Gaules v., Tac., I, 1.) *Suidas,* lex. au mot ἀπογράφη, nous apprend qu'Auguste choisit vingt-quatre commissaires pour présider au recensement général ordonné par tout l'empire, et il est d'autant plus vraisemblable que *Quirinus* fut l'un de ces commissaires, qu'il se trouvait alors en Orient (en Célicie), où il venait de remporter une victoire sur quelques peuples révoltés (Tac., *Ann.*, III, 48 ; Strab., XII, p. 596, édit. Casaub.) Le mot ἡγεμονεύτος indique seulement qu'il exerçait sur la Syrie une *autorité magistrale,* ce qui est vrai, et S. Luc se sert de ce mot πρώτη ἀπογράφη, « *premier recensement*, » pour le distinguer de celui qui eut lieu plus tard, sous l'autorité de ce même Quirinus, et dont il est parlé dans les Actes des Apôtres et dans l'historien Josèphe, et si ce dernier auteur ne parle pas expressément du *premier*, c'est parce qu'il n'excita aucune réaction, comme le second, qui fut cause d'une révolte des Juifs dans la Galilée. (Voy. Jos. Ant. XVIII, 1).

Enfin, *Friedlieb (Vie de Jésus)*, s'appuyant sur les recherches de *Zumpt, Comment. Epigrap. ad antiq. rom. pertinent.*, 1864, tome II, page 105, propose une quatrième solution. D'après un examen approfondi des anciens monuments historiques, *Zumpt* aurait trouvé que l'historien Josèphe ne présente pas une liste exacte des gouverneurs de Syrie, que son histoire offre une lacune de dix ans, à partir de l'époque de la mort d'Hérode, jusqu'à l'exil d'Archélaüs, et essayant de remplir cette lacune, il serait parvenu aux résultats suivants. D'après ce savant, Quintillius Varus aurait été gouverneur de Syrie, de l'an de Rome 748 à l'automne de 750, et il aurait eu pour successeur *Publ. Sulpicius Quirinus,* celui dont parle S. Luc, qui aurait été consul, douze ans avant l'ère chrétienne, proconsul en Afrique l'an 6 avant Jésus-Christ, puis chargé d'une expédition contre les Homonédiens, peuple de Cilicie, *gouverneur*, pour la première fois, de la Syrie, de 750 à 753, auquel auraient succédé, de 753 à 758, *M. Lolius*, et *C. Marcius Censorinus*, puis *L. Volutius Saturnius*, de 758 à 760. Et qu'enfin, en 760, Quirinus aurait été, une *seconde fois,* nommé gouverneur de la Syrie. (*Voy., pour les preuves, l'ouvrage cité plus haut*).

D'après ces critiques, le recencement ordonné par Auguste, en 746, aurait commencé à recevoir son exécution dans la Judée, par les ordres du roi Hérode, et suivant l'usage des Juifs, dans l'hiver de l'année 749, puis il aurait été interrompu par la mort de ce prince, arrivée en avril 750, et par les troubles qui la suivirent immédiatement, puis enfin, repris et terminé, vers la fin de l'année 750, par les ordres et sous la surveillance de *Quirinus*, alors réellement, comme l'afffirme avec raison l'évangéliste, gouverneur de la Syrie, et revêtu en cette qualité d'une autorité spéciale sur la Judée, ce qui expliquerait pourquoi S. Justin l'appelle le premier *Promoteur* (ἐπίτροπος) de la Judée. Ce recensement, bien que commencé par Hérode, serait attribué à *Quirinus*, parce que c'est lui qui l'a terminé, et S. Luc a également raison de dire qu'il précède celui qui eut lieu dix ans plus tard par l'autorité du même Quirinus. Toutes ces explications suffisent abondamment pour résoudre cette diffi-

culté, et le lecteur choisira celle qui lui paraîtra la plus vraisemblable. Il résulte évidemment de ces recherches que la naissance de Jésus-Christ dut nécessairement avoir lieu vers la fin de l'année de Rome 748, ou au commencement de l'année 749.

3) « L'Evangéliste, suivant Strauss, se serait rendu » coupable d'une nouvelle contradiction en faisant » inscrire Marie avec Joseph, car, d'après les coutumes » des Juifs, l'inscription ne comprenait que les hommes. » — Nous avons déjà dit précédemment que Marie, comme héritière de sa famille, et dernier rejeton de la branche de Nathan, ou de Résa, devait se faire inscrire dans les registres publics. (*a*)—« Mais c'est une hypothèse en l'air. » — C'est une hypothèse très-vraisemblable, et qui suffit parfaitement pour résoudre l'objection proposée.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 1. « *Il parut un édit de César-Auguste, ordonnant » qu'on fît le dénombrement.* » — Les rois de la terre exécutent, sans s'en douter, les ordres du Roi du ciel. — L'époque de la naissance de Jésus-Christ est le point central de l'histoire du monde. — Le prince de la paix naît au moment même où la paix règne par toute la terre.

v. 3. « *Et tous allaient se faire inscrire chacun dans sa ville* »—Les sujets doivent à leur souverain *a*) le *respect*, *b*) l'*obéissance*, *c*) la *fidélité*. — Efforçons-nous aussi de faire inscrire nos noms sur les registres du ciel, dans le livre des élus.

v. 4. « *Joseph, aussi, partit de Nazareth* » — Le voyage de Marie et de Joseph, image de notre pélerinage ici-bas : le commencement en est obscur, le progrès en est pénible, difficile, le terme glorieux. — Joseph nous offre un beau modèle de l'*obéissance chrétienne* 1° Ses *caractères*. Elle doit être *a*) *prompte*, et *sans délai*; *b*) *entière*, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi divine; *c*) *joyeuse* de sacrifier sa volonté à celle de Dieu; *d*) *ponctuelle*, observant tout ce qui est prescrit, de la manière dont il

(*a*) *Voy.* précéd., p. 263 et 305.

est prescrit. 2° Ses *avantages*. Elle est *a*) une *source abondante* de biens spirituels, elle procure l'ordre, la paix, attire sur nous les bénédictions divines; *b*) le *chemin* le plus sûr pour aller au ciel. — On est toujours assuré de faire la volonté de Dieu, en faisant celle de ses supérieurs. — C'est le meilleur moyen de dominer nos passions mauvaises, en domptant la volonté propre, qui en est la racine.

« *Dans la ville de David, appelé Bethléem.* » — Accomplissement des prophéties. — Bethléem, *maison de pain*...; là devait naître le pain de vie, le véritable pain de notre âme. —Bethléem, la plus humble ville de Juda, devenue la plus glorieuse, la plus heureuse de toutes les villes de la terre.

v. 7. « *Et elle enfanta son fils premier-né.* » Jésus est notre *aîné;* nous sommes ses frères; nous sommes, nous aussi, les enfants de Marie. Ce faible enfant, qui naît dans une étable, c'est le Roi du ciel et de la terre, le fils unique de Dieu; cette noire obscurité qui l'environne, c'est l'aurore du ciel qui vient éclairer le monde; ce profond dénuement, c'est pour les hommes la source des véritables richesses. Dieu manifeste toutes ses perfections dans la naissance de Jésus-Christ; *a*) sa *sagesse*, dans le choix des *temps*, des *lieux*, des *circonstances* (*Voy*. Pr. h. B); *b*) sa *véracité*, dans l'accomplissement des prophéties (Mich. v. 1); *c*) sa *sainteté*, dans l'obscurité qui environne ces mystères adorables, et les dérobent aux yeux d'un monde profane et incrédule; *d*) sa *justice*, dans les souffrances et les privations qu'il fait subir à son divin Fils pour l'expiation de nos péchés; *e*) son *amour*, et son *infinie miséricorde*, dans le don ineffable qu'il nous fait de son Fils bien-aimé.

» *Et l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans une* » *crèche,* » — Quel palais pour le Roi du ciel! L'humble naissance du Sauveur du monde est, du reste, en parfait rapport avec le *royaume* qu'il vient fonder. L'*origine* de ce royaume ne vient pas de la terre... ; sa *loi fondamentale*, c'est l'*amour* qui se renonce et se sacrifie... ; le *terme* qu'il nous propose, c'est de nous élever par l'abaissement et l'humilité, de triompher par le combat et la lutte... Tout cela se trouve réuni sous nos

yeux, *in compendio*, dans la crèche du Sauveur. L'étable de Bethléem est pour tous les chrétiens une école *a*) d'*humilité profonde*, *b*) de *foi vive*, (*c* d'*amour dévoué*, *d*) d'*espérance joyeuse*. La naissance de Jésus-Christ est la *renaissance*, la régénération de l'humanité. Seule, elle la rend possible, elle la commence, elle l'assure. L'enfant Jésus, par ses souffrances, nous réconcilie avec les peines et les épreuves de cette vie.

« Que tout est consolant dans ce mystère! s'écrie saint » Bernard; celui qui s'élève, par sa grandeur, au-dessus » de tout, s'est fait le plus abject, le plus petit. C'est » l'amour qui a fait ce prodige, mais un amour oublieux » de sa dignité, avide de répandre ses faveurs, dont » l'ardeur brise tous les obstacles : *Summus omnium*, » *imus factus est omnium. Quis hoc fecit?... Amor dignitatis nescius, dignatione dives, affectu potens, successu* » *efficax.* »

« Jésus, dit saint Augustin, est descendu dans une » crèche, afin de m'élever vers les cieux; il est né dans » l'indigence, afin de m'enrichir de tous les présents du » ciel. Sa pauvreté, c'est mon patrimoine; ses larmes ont » lavé les taches de mon âme. Considère, ô homme, ce » que Dieu est devenu pour toi. L'orgueil t'a tellement » prosterné par terre, qu'il a fallu l'humilité, l'abaissement d'un Dieu, pour te relever. »

Les humiliations de la crèche ont toujours été un scandale pour l'orgueil humain. Il y a bien longtemps déjà que l'hérétique Marcion s'écriait : « Effacez-moi ce » périlleux voyage à Jérusalem, et ce rigoureux édit qui » l'ordonne : ôtez de mes yeux ce toit misérable, ces » langes dégoûtantes, cette crèche ignoble : « *Aufer hinc* » *molestos census, et diversoria angusta, et sordidos pan-* » *nos, et dura præsepia;* » et que Tertullien lui répondait avec un saint et noble enthousiasme : « Laissez-moi jouir » de l'ignominie de mon Maître, et du déshonneur » nécessaire de notre foi; j'en suis fier, parce que c'est » honteux; je crois, parce que c'est absurde; je suis » certain, parce que c'est impossible : *Non pudet, quia* » *pudendum est, credo, quia absurdum, certus sum, quia* » *impossibile.* » (Tert. de carn. Christi).

Les hommes aveugles, oubliant qu'ils ont été créés

pour des biens plus élevés et plus nobles, ne soupirent qu'après les vanités et les richesses de la terre. Jésus-Christ est venu les désabuser par son exemple, et leur montrer le mépris qu'ils doivent avoir pour les faux biens de la terre: « Il a peine à trouver, dit Bossuet, un lieu » assez bas, par où il fasse son entrée dans le monde: » il rencontre une étable à demi-ruinée, c'est là qu'il » descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, » tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout » ce qui fait horreur à leur sens, pour faire voir combien » les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imagi- » naires: si bien que je me représente sa crèche, non » point comme un berceau indigne d'un Dieu, mais » comme un char de triomphe où il traîne après lui le » monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là » les douleurs méprisées; là les plaisirs rejetés, et ici » les tourments soufferts: rien n'y manque, tout est » complet. Et il me semble qu'au milieu d'un si beau » triomphe, il nous dit, avec une contenance assurée: « Prenez courage, j'ai vaincu le monde, « *Confidite, ego* » *vici mundum.* »

» Ah! combien de Juifs, parmi nous, combien de » chrétiens, qui désireraient un Sauveur qui les enrichît, » qui contentât leur ambition, ou qui voulût flatter leur » délicatesse! Ce n'est pas là notre Jésus-Christ. Voulez- » vous savoir à quoi nous pouvons le reconnaître? S'il » est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas aux yeux » des mortels, c'est le Jésus-Christ que je cherche! « *Si* » *ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis, meus erit* » *Christus.* » (Tert. Adv. Marc., III, 17). Il me faut un » Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur » aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, » que la sagesse humaine ne puisse comprendre. Il me » faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa » généreuse pauvreté, nos vanités ridicules, extrava- » gantes; qui m'apprenne, par son exemple, que tout ce » que je vois n'est qu'un songe, qu'il n'y a rien de grand » que de servir Dieu, et tenir tout le reste au-dessous de » nous. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnais à ces » signes: « *Hoc erit vobis signum.* »

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LE RÉCIT DE LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST NOUS OFFRE :

I. Un Dieu ineffable dans sa providence.

Providence, 1) *sûre* dans l'*exécution*, quelque éloignée, quelque impossible qu'elle puisse paraître : « *Exiit edictum*, etc. ; » les vues ambitieuses d'un prince païen concourent, sans qu'il s'en doute, à l'accomplissement des prophéties ; — 2) *universelle* dans ses moyens, quelques disproportionnés qu'ils soient, en faisant tout concourir à ses desseins particuliers : « *Locus non erat in diversorio ;* » — 3) *profonde* dans ses vues, quelque couvertes qu'elles soient du voile du hasard. — Tous les événements sont dirigés par une Providence à qui rien n'échappe, et le *hasard* est un mot vide de sens, dont nous cherchons à couvrir notre ignorance.

II. Joseph et Marie admirables dans leurs vertus.

1) Dans leur *obéissance* aux ordres de l'autorité, entreprenant sans murmures, pour s'y soumettre, un voyage lointain et pénible : « *Ascendit autem et Joseph..., ut profiteretur cum Mariâ...;* » — 2) dans leur *patience inaltérable*, au milieu des rebuts qu'ils ont à souffrir : « *Non erat eis locus in diversorio ;* » — 3) dans leur *résignation*, dans le parti qu'ils sont obligés de prendre : « *Reclinavit* » *eum in præsepio.* »

III. Jésus adorable dans sa crèche, où il se montre à nous.

1) Comme notre *Dieu*, en qui les prophéties s'accomplissent : « *Ascendit..... in civitatem David ;* » — 2) comme notre *Médiateur*, notre *Rédempteur*, souffrant pour expier nos péchés : « *Pannis eum* » *involvit, et reclinavit eum in præsepio ;* » — 3) comme notre *modèle*, nous prêchant, par son exemple, l'humilité, la pauvreté, la pénitence, etc.

B. CIRCONSTANCES DE LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Jésus-Christ a voulu naître,

1. Dans la plénitude du temps.

« *Ubi venit plenitudo temporis* » (Gal., IV, 4), au moment où la profonde corruption des mœurs, le dépérissement de toute foi religieuse, appelaient nécessairement un Rédempteur. Lorsque la paix régnait par toute la terre, 1) les anciennes prophéties devaient s'accomplir : « *Orietur in diebus ejus justitia, et abundantia pacis* » (Ps. LXXI, 7). « *Ipse erit exspectatio gentium* » (Gen., XLIX, 10). — 2. Celui que les prophètes avaient désigné comme le prince de la paix : « *Vocabitur nomen ejus... princeps pacis* » (Isa. 96), devait apporter au monde la paix entre les hommes, avec nous-mêmes, avec Dieu.

II. Dans la faiblesse de l'enfance.

« *Parvulus natus est nobis...* » (Isa. 96), « *Invenietis infantem* » *pannis involutum* » (L. II, 12). — 1) Il voulait, dès sa naissance, attirer et gagner notre cœur; la vue d'un enfant aimable, souriant, inspire, non l'effroi et la terreur, mais la joie et l'amour... « *Cùm* » *autem benignitas... apparuit salvatoris nostri Dei* (Tit., III, 4). — 2) Il nous apprend que la véritable grandeur consiste à retracer en nous les vertus caractéristiques de l'enfance, l'*humilité* et l'*innocence*.

III. D'une Mère vierge, avant et après l'enfantement

« *Non cognoscebat eam donec peperit filium* » (Comp. Ezéch., XLII, 2). « *Porta hæc clausa erit*, etc. » — 1) Il fallait que la prophétie d'Isaïe (XVII, 14) fût accomplie. « *Hoc autem factum est ut adimple-* » *retur... Ecce Virgo pariet filium* » (Mat., I, 22, 23). — 2) Celui qui venait purifier la terre de ses souillures, ne pouvait naître que d'une mère immaculée, d'une pureté virginale (S. Bern.). — 3) Dieu voulait honorer la virginité.

IV. Dans la petite ville de Bethléem.

« *Ascendit in civitatem David, quæ vocatur Bethleem.* » — 1) D'après les prophètes, le Messie devait naître à Bethléem : « *Et tu Bethleem* » *Ephrata, parvulus et ex millibus Juda : ex te mihi egredietur qui* » *sit dominator in Israel* » (Mat., V, 2). — 2) Dieu voulait confondre les idées grossières et fausses des Juifs, sur le royaume temporel du Messie. — 3) Il voulait nous inspirer le mépris des richesses et de la gloire humaine.

V. Au milieu des ombres de la nuit

« *Cùm quietum silentium contineret omnia, et nox in suo cursu* » *medium iter haberet, omnipotens sermo tuus de cœlo à regalibus* » *sedibus... in mediam terram pertransivit.* » (Sap. XVIII, 14, 15). — 1) Ces ténèbres étaient le symbole des ombres épaisses où l'erreur et l'ignorance avaient plongé le genre humain tout entier. — 2) Sans Jésus, sans la lumière de sa grâce : « *Lux in tenebris lucet,* » nous marchons au hasard et dans les ténèbres, nous ne pouvons ni rien comprendre, ni rien faire d'utile pour notre salut.

VI Dans une pauvre étable, dans une crèche

« *Reclinavit eum in præsepio.* » 1) Afin de nous apprendre à aimer la sainte pauvreté que Jésus a épousée dès son entrée sur la terre; — 2) afin de nous inspirer le mépris des richesses vaines et périssables; — 3) pour relever et consoler les pauvres, en leur faisant connaître qu'il leur est né un Sauveur : « *Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum, positum in præsepio.* » (L. II, 12).

C. LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST SE MONTRE A NOUS :

I. Admirable par les merveilles qu'elle nous offre.

Nous y voyons, 1) un *faible enfant*, et cet enfant est le Fils unique de Dieu : « *Peperit filium;* » — 2) un enfant *naissant* dans une *profonde obscurité*, et c'est le *soleil divin* qui se lève pour éclairer le monde ; — 3) *pauvre* et dans un dénuement absolu... : « *Pannis eum* » *involvit*, etc. ; » et il vient pour enrichir l'humanité toute entière.

II Consolante par les bienfaits qu'elle nous apporte.

Elle nous offre, 1) un *Dieu veillant* sur le monde par sa providence : « *Exiit edictum*, etc... ; » — 2) un *Sauveur* qui se revêt de nos faiblesses pour nous guérir, qui s'abaisse jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui : « *Pannis eum involvit* ; » — 3) un *Consolateur*, qui nous apprend à connaître le prix de la pauvreté, de l'humiliation, des souffrances : « *Reclinavit eum in præsepio;* » — 4) un *Rédempteur*, qui souffre pour expier nos crimes.

III. Instructive par les leçons qu'elle nous donne.

Elle nous apprend que le chemin du ciel consiste à fouler aux pieds, — 1) la *vanité* et l'*orgueil*, par l'*abaissement* et l'*humilité* ; — 2) l'*amour* des *richesses* et des biens de la terre, par le *désintéressement* et l'esprit de pauvreté ; — 3) la *sensualité* et la *concupiscence* de la chair, par la *mortification* et la *pénitence*.

D. LEÇONS QUE NOUS DONNE JÉSUS-CHRIST DANS SA CRÈCHE.

« *Reclinavit eum in præsepio.* » — 1) Il est né dans la *bassesse*, afin de nous montrer en quoi consiste la *véritable grandeur*. C'est par l'*orgueil* que les hommes sont tombés, c'est par l'*humilité* qu'ils peuvent se relever. — 2) Jésus est né dans l'*indigence*, afin de nous montrer en quoi consiste la *véritable richesse*. — L'or n'a pas de cours dans l'éternité ; il n'y a de véritables richesses que celles qui durent éternellement... — 3) Jésus est né dans les *souffrances*, afin de nous montrer en quoi consiste le véritable *bonheur*. Ce n'est pas dans les viles jouissances d'une grossière volupté..., c'est dans un cœur pur et sans tache, dans les célestes consolations de la vertu qu'on doit le chercher.

E. LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST DOIT ENFLAMMER NOTRE CŒUR DE L'AMOUR DIVIN.

I Nous y trouvons la plus haute manifestation de l'amour de Dieu pour les hommes.

Pour le comprendre, considérons, 1) quel est celui qui nous est né ? « *Verbum caro factum est* » (Joh., I, 14). — 2) Pourquoi il est venu dans le monde ? « *Ipse salvum faciet populum suum* » (Mat., I, 17).

— 3) Quelle a été l'influence de sa naissance sur l'humanité? — 4) Quelle espérance cette naissance doit nous faire concevoir pour nous-mêmes? — 5) Combien peu nous méritons un tel amour, de la part de Dieu? — 6) Jusqu'à quel point l'incarnation du Fils de Dieu ennoblit et glorifie notre propre nature?..... : « *Dedit eis* » *potestatem Filios Dei fieri.* »

II. Ces bienfaits inestimables doivent exciter en nous :

1) Un *amour* plein de reconnaissance pour Dieu, pour Jésus-Christ; — 2) un *dévouement* entier et plein d'ardeur à l'Evangile de Jésus-Christ, à la loi de salut qu'il est venu nous apporter ; — 3) un *courage* inaltérable à marcher sur les traces du Sauveur, et à prouver ainsi, par notre conduite, notre amour pour lui.

F. LE CHRÉTIEN DEVANT LA CRÈCHE DU SAUVEUR.

I. Quel est cet enfant que je vois étendu dans une crèche?

C'est 1) le *Fils unique et consubstantiel* du Père céleste (Jo., I, 14, 18) ; — 2) le *Verbe incarné*, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble; — 3) le *Messie* annoncé par les prophètes, l'objet des soupirs et de l'attente du genre humain (Aggée, II, 7; Mat., III, 1); — 4) notre *Sauveur*, notre *Rédempteur*, notre *Roi*, notre *souverain Seigneur* et *Maître*, notre *lumière*, notre *amour*, notre *modèle*, et notre *tout*.

II. Comment se trouve-t-il dans une crèche?

1) Comme un faible enfant, pauvre, dénué de tout, lui, le créateur de l'univers, « *Peperit*, etc.; » — 2) enveloppé de misérables langes, lui que le monde ne peut contenir....., « *Pannis eum involvit;* » — 3) étendu sur la paille, dans une pauvre crèche, lui notre Sauveur et notre Roi....., « *Reclinavit eum in præsepio.* »

III. Pourquoi est-il dans cette crèche?

Parce que, 1) dès sa naissance il veut se montrer à nous, comme notre Sauveur et notre Rédempteur, en souffrant pour nous.....; — 2) il veut être notre modèle, et nous apprendre à marcher après lui dans le chemin du ciel, par l'humilité, le détachement, la mortification, la pénitence.

§ X.

LES BERGERS DE BETHLÉEM.

(Luc, II, 8-20. — Bethléem, 25 décembre 749.)

A. **Apparition angélique.**

(Luc, II, 8-14. — *Evangile de la 1re messe de Noël.*)

Nous avons vu de quelle manière le Fils de Dieu fit son entrée dans le monde. Tous les habitants de Bethléem, ignorant ce mystère se livraient au repos. Dieu, toutefois, ne voulut pas que la naissance du Sauveur passât inaperçue : ce qui restait caché aux puissants politiques, aux grands et aux riches du monde, il daigna le manifester à quelques âmes simples, à quelques pauvres pâtres, qui attendaient, sans doute, avec confiance, la venue prochaine de ce Messie libérateur qui, suivant les oracles prophétiques, devait naître à Bethléem : « *En ce » même lieu, se trouvaient des bergers qui passaient la » nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde » de leurs troupeaux (a),* » dans ces mêmes lieux où le jeune David avait autrefois fait paître les troupeaux de son père. La douceur de la température leur permettait de prolonger ces veilles, destinées à défendre leurs troupeaux contre les attaques des voleurs et des loups.

---

8. Et pastores erant in regione eâdem vigilantes, et custodientes vigilias noctis super gregem suum.

(a) 8. « *Qui passaient la nuit dans les champs,* » — « *vigilantes,* » — « *qui veillaient.* » — Le mot grec ἀγραυλοῦντες, signifie proprement : « *In agris stabulantes, sub dio agentes.* » L'auteur de la vulgate aura lu probablement ἀγρυπνοῦντες. « *Custodientes vigilias noctis,* » littéralement, « *Se partageant les veilles de la nuit,* » — φυλακὰς τῆς νυκτὸς. — La nuit se partageait alors en quatre parties, de trois heures environ chacune, et les pasteurs, pour défendre leurs troupeaux contre les attaques des voleurs et des bêtes sauvages, se partageaient ainsi successivement de trois heures en trois heures, la garde de leurs troupeaux. Nous avons déjà remarqué que la douceur de la température, dans la Judée, permettait ces veilles jusque dans le milieu de l'hiver.

Tandis qu'ils veillaient ainsi, « *Voilà qu'un ange du* » *Seigneur,* » probablement l'archange Gabriel, l'ange de l'Incarnation, « *apparut près d'eux; et autour d'eux res-* » *plendit une lumière divine* (b). » Suivant les récits des voyageurs, c'est dans une plaine agréable, située à un quart de lieue de Bethléem, vers le nord, que se trouve le village des pasteurs, et, dans le fond du vallon, le champ si célèbre où, selon la tradition, ces heureux bergers paissaient leurs troupeaux, au moment où ils furent favorisés de l'apparition angélique. A la vue de l'ange « *ils furent saisis d'une grande frayeur.* » Tout ce qui est surnaturel et divin étonne l'homme faible et pécheur; mais, bientôt, la crainte fit place à la joie la plus vive, lorsqu'ils entendirent « *l'ange leur adresser* » ces consolantes paroles : « *Ne craignez point, car voici que je vous* » *apporte la bonne nouvelle qui sera pour tout le peuple,* » pour les Juifs d'abord, puis pour le genre humain tout entier, le sujet « *d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui* » *même, dans la ville de David, il vous est né un Sau-* » *veur, qui est le Christ,* » l'Oint du Seigneur, le Messie annoncé par les prophètes, et, « *le Seigneur,* » votre souverain Maître et votre Roi, le véritable successeur de David, à qui toutes les nations sont données pour héritage : « *Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous* » *trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché* » *dans une crèche,* » ou plutôt « *dans la crèche,* » car, il est probable que cette expression désignait suffisamment l'endroit où ils devaient trouver l'enfant, attendu que cette *crèche*, ainsi que la grotte qui la renfermait, et qui

---

9. Et ecce Angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfulsit illos, et timuerunt timore magno. — 10. Et dixit illis Angelus : Nolite timere; ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo : — 11. Quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David. — 12. Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

(b) « **Claritas Dei, — la clarté de Dieu;** » δόξα Θεοῦ, la ***gloire*** de Dieu, « ***Splendor divinus,*** » une lumière céleste. Cette locution, dans l'Ecriture, exprime le degré le plus élevé des choses; une ***haute montagne*** est appelée une ***montagne de Dieu.***

était située à l'entrée de Bethléem, leur était suffisamment connue, et, peut-être, leur servait-elle à eux-mêmes, parfois, pour y placer leurs animaux.

« *Au même instant, se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste,* » de cette armée innombrable d'esprits bienheureux qui entoure le trône du Très-Haut, « *louant* » *Dieu, et disant : Gloire à Dieu, dans les hauteurs des* » *cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne* « *volonté (c).* » L'incarnation de Jésus-Christ, et sa venue sur la terre, sont un mystère de gloire pour Dieu, parce que son nom va être manifesté aux hommes ; parce que le péché qui le déshonore va être expié, détruit ; parce qu'une satisfaction infinie va réparer l'offense infinie faite à la Majesté divine ; parce que Dieu va trouver dans le Verbe humilié et anéanti, un adorateur digne de lui, qui

---

13. Et subito facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis laudantium Deum, et dicentium : — 14. Gloria in altissimis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.

(c) 14. Le texte grec actuel diffère de la Vulgate. Tandis que, dans celle-ci, l'hymne angélique se divise en deux membres, ou propositions parallèles, dans le texte grec, il se divise en trois membres : δόξα ἐν ὑψίστοις θεῷ, καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη, ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία, c'est-à-dire : « *Gloire à* » *Dieu dans les cieux, paix sur la terre, aux hommes bienveillance et* » *faveur divine.* » Le sens, au fond, revient à peu près au même. Le texte grec a pour lui l'autorité des anciennes versions syriaque, cophte, arabe, la plupart des Pères grecs, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Chrysostome, S. Epiphane, S. Cyrille, Théophyle, etc. — La Vulgate, qui a lu, ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας, compte en sa faveur des autorités non moins importantes, le manuscrit Alexandrin, et le manuscrit grec-latin de Cambridge, désignés par A. et B., les vers, gothiques et anglo-saxoniques, l'ancienne italique, et parmi les Pères, S. Cyrille de Jérusalem, S. Irénée, Optat, S. Jérôme, S. Ambroise, S. Augustin, S. Léon-le-Grand, Bèze, etc. — Cette dernière leçon offre une opposition plus symétrique et plus élégante, la *terre* opposée au *ciel*, les *hommes* à *Dieu*, les *anges* qui chantent les *louanges* de Dieu, dans le ciel, aux *hommes* qui célèbrent la paix que le Sauveur est venu leur apporter. — *Lachmann*, qui jouit d'une grande autorité, comme critique, dans l'Allemagne protestante, a préféré la leçon de la Vulgate dans son édition grecque du Nouveau Testament donnée en 1840, et mis εὐδοκία au génitif. *Maldonat*, tout en suivant la leçon de la Vulgate, prétend que l'expression εὐδοκία, signifie constamment, dans le langage de l'Ecriture sainte, la *bienveillance* de Dieu pour les hommes, et traduit ainsi : « Paix aux hommes chéris de Dieu, réconciliés avec Dieu, » devenus les objets de la bienveillance divine. » Le Verbe est devenu chair, or personne ne hait sa propre chair.

remplira bientôt toute la terre d'adorateurs fidèles et véritables. La naissance de Jésus-Christ est un mystère de *paix pour les hommes,* parce que le Verbe ne s'est incarné que pour réconcilier les hommes avec Dieu. La *paix* est annoncée à la terre, la *paix* de l'homme *avec Dieu,* par la rémission des péchés, la paix des *hommes entre eux,* par la charité fraternelle qui doit les unir, la paix *de l'homme avec lui-même,* par le concours de ses désirs à vouloir ce que Dieu veut. Tous sont appelés à cette paix, mais, *tous* ne la reçoivent pas; la *bonne volonté* est une condition nécessaire pour l'obtenir. Jésus-Christ est une cause de *bénédiction* pour les uns, et de *ruine* pour les autres. La *paix,* dans le langage de l'Ecriture, est le synonyme de l'abondance de tous les biens.

Ce n'est pas pour les anges que Jésus-Christ est venu sur la terre, mais ils prennent part à notre bonheur : ils célèbrent la grande réconciliation du ciel et de la terre, et se réjouissent de voir en nous les compagnons de leur félicité.

B. Les bergers à la crèche du Sauveur.

(Luc, II, 15-20. *Evangile de la 2e messe de Noël).*

Bientôt la vision céleste s'évanouit : « *et lorsque les » anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les pasteurs » se disaient l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem (a), » et voyons ce prodige qui est arrivé, et que le Sei- » gneur nous a fait connaître. Ils vinrent donc en grande » hâte, et* « arrivés à l'étable qui leur était indiquée, *ils » trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une » crèche.* » Deux pauvres époux, dont l'extérieur tra-

---

15. Et factum est, ut discesserunt ab eis angeli in cœlum : pastores loquebantur ad invicem · Transeamus usque Bethleem, et videamus hoc verbum, quod factum est, quod Dominus ostendit nobis. — 16. Et venerunt festinantes ; et invenerunt Mariam, et Joseph, et infantem positum in præsepio.

(a) Ces mots semblent indiquer que les bergers demeuraient, non à Bethléem même, mais dans un hameau des environs : c'est aussi ce que confirme la tradition.

hissait l'indigence, une misérable étable, un enfant couché sur la paille, voilà tout ce qui frappe leurs regards. La vision céleste est disparue; aucun rayon de lumière, au milieu des ombres qui l'environnent, ne trahit la divinité de l'enfant nouveau-né; mais la foi simple et naïve de ces bons pasteurs leur ouvre les yeux; dans ce faible enfant, ils reconnaissent leur Sauveur et leur Maître: « *or, en le voyant, ils reconnurent* (*b*) *la* » *parole qui leur avait été dite de cet enfant;* » ils se proternent devant lui, et lui offrent leur cœur et leur amour, « *et tous ceux qui en entendirent parler admi-* » *rèrent ce que leur avaient dit les pasteurs,* »

Marie et Joseph s'étonnèrent, en voyant que la naissance de l'enfant divin était connue de ces hommes simples et bons; mais leur joie s'accrut encore, lorsqu'ils apprirent de leur bouche l'apparition merveilleuse des anges, et qu'ils virent l'accord parfait des paroles de ces envoyés célestes avec ce qui leur avait été révélé à eux-mêmes. « *Marie,* » surtout, » *conservait toutes ces* » *choses en elle-même,* les méditant en silence, les gravant dans son souvenir, « *les repassant dans son cœur.* » C'est d'elle, sans doute, que l'évangéliste à recueilli ces détails. « *Les pâtres s'en retournèrent, louant et* » *glorifiant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu,* » *selon qu'il leur avait été dit.* » Ils en répandirent au loin la nouvelle, et tous ceux qui apprirent ces événements merveilleux en furent frappés d'étonnement. La naissance de Jésus-Christ est annoncée à de pauvres

---

17. Videntes autem cognoverunt de verbo, quod dictum erat illis de puero hoc. — 18. Et omnes, qui audierunt, mirati sunt : et de his, quæ dicta erant à pastoribus ad ipsos. — 19. Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. — 20. Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum, in omnibus quæ audierant et viderant, sicut dictum est ad illos.

(*b*) Le texte grec porte διεγνώρισαν, « *divulgaverunt;* » *ils publièrent ce qu'ils avaient vu*, les merveilles dont ils avaient été les témoins, ce qui s'accorde assez avec les mots qui suivent : « *et tous ceux qui l'entendirent, furent dans l'admiration.* » L'auteur de la Vulgate, a lu ἐγνώρισαν, adopté aussi par Lachmann, et appuyé sur l'autorité du manuscrit du Vatican, de Cambridge (D, D E, 118, etc.).

bergers, et cachée aux docteurs de la loi et aux princes des prêtres; c'est que Dieu n'estime les hommes que d'après leurs vertus et les dispositions de leur cœur, et non d'après le rang qu'ils tiennent dans le monde. Un Dieu enfant et pauvre aurait, d'ailleurs, scandalisé l'orgueil des grands du monde; ils en auraient fait un objet de dérision et de moquerie. La droiture et la simplicité de ces bons pasteurs n'offrait pas le même danger. Quiconque a quelque goût pour le beau simple et naturel sera touché de la grâce inimitable qui règne dans ce récit évangélique, et trouvera la réalité bien supérieure aux vaines fictions des poëtes.

Polémique rationaliste.

Strauss, naturellement, ne voit dans le récit évangélique qu'un *mythe*, une invention poétique, destituée de toute réalité historique. — Et sur quoi se fonde-t-il? y aurait-il découvert quelque chose d'évidemment absurde, d'impossible, d'inconciliable avec l'idée que nous devons nous faire de la divinité? Hélas! non; malgré toute sa bonne volonté, le critique n'a pu rien découvrir de semblable. Mais, ce qui le choque, c'est que, renouvelant la demande de l'ancien tentateur, « *A quoi » bon cela*? » il ne sait comment y répondre.

a) « *Il ne voit pas*, dit-il, *à quoi devait servir » l'apparition des anges.* » — *Rép.* Et qu'importe? La raison du critique, ce nous semble, ne doit pas servir de mesure à la raison divine. Mais enfin, Strauss lui-même, assigne *plusieurs motifs* de l'apparition angélique; seulement il ne les trouve pas recevables.

b) « Serait-ce, poursuit-il, pour faire connaître la » naissance de Jésus-Christ? » — Ce motif, en effet, nous paraît assez plausible. Il devait être dans les desseins de Dieu de signaler par quelque prodige éclatant et capable de se fixer dans le souvenir des hommes, la naissance si humble de Jésus à Bethléem, la ville de David, circonstance regardée par les Juifs comme l'un des caractères du Messie, et qui semblait inconciliable avec son séjour prolongé à Nazareth. — « Mais, réplique » Strauss, cette apparition l'a fait si peu reconnaître,

» que les Mages sont les premiers qui apportent dans » Jérusalem, ville voisine, la nouvelle de la naissance » du nouveau Roi des Juifs, et, dans le courant de » l'histoire, il ne se trouve plus de trace de cet événe- » ment, qui signala la naissance de Jésus. Dieu aurait » donc manqué son but. »

Rép. Dieu avait pour but de faire connaître la naissance du Sauveur à ceux qui en étaient dignes, aux pauvres, simples et humbles de cœur, dans la personne des bergers, et plus tard, aux grands et aux riches du monde, dans la personne des Mages, et ce but a été atteint. Qui a dit à *Strauss*, que les « Mages furent les » *premiers* qui apportèrent à Jérusalem la nouvelle de la » naissance de Jésus? » L'Evangile ne nous dit rien de semblable. Le récit des bergers avait pu pénétrer dans Jérusalem, sans y trouver beaucoup de créance, parce que l'humiliation extérieure de Jésus-Christ ne s'accordait pas avec l'idée que les Juifs se formaient alors du Messie qu'ils attendaient. L'impression produite dans ces contrées par ces prodiges put s'effacer momentanément, mais le souvenir s'en renouvela, lors du ministère public de Jésus-Christ, et put servir alors à confirmer les Juifs dans la foi à la mission divine et messianique de Jésus-Christ; Dieu n'a donc pas manqué son but.

c) « Admettra-t-on, poursuit le critique, que Dieu » voulait récompenser et confirmer dans leur pieuse » croyance les bergers remplis, comme Siméon, d'espé- » rances messianiques? » — Pourquoi pas? — « Mais » le récit évangélique ne dit pas un mot d'une telle » disposition des bergers; il ne dit pas, non plus, » qu'une impression durable ait été produite sur eux. » — *Rép*. Si le récit évangélique n'exprime pas expressément les espérances messianiques dont étaient animés les pasteurs, évidemment, il les suppose : elles percent avec évidence dans la joie qu'ils éprouvent, dans le zèle et la promptitude qu'ils mettent à chercher le Sauveur qui leur est annoncé, et si l'évangéliste ne dit qu'une *impression durable* ait été produite sur eux, il ne dit pas, non plus, le contraire.

d) Il resterait encore un *troisième motif* à proposer, celui de *glorifier* la naissance de Jésus-Christ, comme

Messie; ce motif n'obtient pas encore l'approbation du critique. « Ce ne serait alors, dit-il, qu'une *vaine décoration*, ce n'est pas là un but digne de Dieu. » — Est-ce donc une *vaine décoration* que ce contraste sublime entre l'humiliation extérieure de l'Enfant-Dieu, et les prodiges divins qui glorifient et signalent sa naissance?

Duguet. (*Princ. de la foi chrétienne*, t. I), fait sur le récit évangélique d'excellentes réflexions, et montre parfaitement qu'il ne peut être une invention humaine. « La première réflexion que je fais sur ce récit, dit-il, » c'est que rien ne m'y paraît *vraisemblable*, et que je ne » me serais attendu à rien de tel, si je n'avais consulté » que ma raison. Je n'aurais jamais pensé que le Messie » ne dût naître à Bethléem qu'à l'occasion d'un voyage; » que le motif de ce voyage fût la nécessité d'obéir à » un prince étranger et infidèle; que, dans Bethléem » même, la ville de son aïeul, le nouveau roi des Juifs » ne pût trouver un seul lieu pour reposer sa tête; qu'il » fût contraint d'emprunter des bêtes un hospice pour » lui-même et pour sa mère; que son berceau fût une » crèche, et que ce fût dans le sein même de l'humilia- » tion et de la bassesse qu'il voulût être adoré par les » anges et par les hommes comme le Messie promis dès le » commencement du monde. Tout cela paraît si opposé, » non-seulement à l'idée des Juifs et à leurs espérances » mais aux magnifiques promesses des prophètes e » aux paroles de l'ange Gabriel promettant au fils de » Marie un règne sans fin, qu'on n'a pu le feindre ni » l'imaginer avant l'événement, et qu'il n'y a que la » force de la vérité, soutenue par des miracles capables » de faire taire toutes les réflexions et tous les raisonne- » ments, qui ait pu le faire croire et ensuite le faire écrire, » avec la confiance que l'univers entier s'y soumettrait.

» Mais, ce qui me ravit plus que tout le reste, et où » je vois clairement la main de Dieu, c'est le discours » de l'ange aux pasteurs, et, ensuite, le cantique d'actions » de grâces de ceux qui s'unissent à lui pour rendre » gloire à Dieu de sa réconciliation avec les hommes. » Car, à moins que de venir du ciel, il n'est pas possible » de dire de plus grandes choses en moins de mots, et » avec plus de simplicité et de dignité: « *Ne craignez*

» *point*, etc. » Il faut être bien accoutumé aux mystères
» et aux grandeurs, pour parler ainsi du plus grand des
» mystères, et de l'Incarnation du Verbe, sans réflexion,
» sans préparation, sans aucun ornement de l'éloquence
» humaine. Il faut bien connaître la majesté de Celui
» qui s'est rendu enfant, et qui est dans une crèche,
» pour joindre en même temps ces deux extrémités
» opposées, sans se mettre en peine de les concilier, et
» de donner, comme une *distinction* de celui qui est le
» Sauveur par excellence, les *langes* dont il est emmail-
» loté, et la *crèche* où il repose. Nous sommes faits à
» cela, ou plutôt, nos oreilles y sont faites, depuis
» le temps que nous l'entendons dire, mais combien
» une telle nouvelle devait être surprenante, dans le
» moment où elle fut annoncée, et combien il était peu
» naturel qu'elle fût annoncée de la sorte !
» Le Messie était attendu et désiré, mais seulement
» en apparence. C'était un autre que l'on voulait, au
» lieu de lui ; c'était un vain fantôme que l'on espérait.
» Le vrai Messie, ennemi du cœur corrompu, en était
» secrètement haï. Il n'y avait aucune entrée, il ne pou-
» vait y trouver place ; tout y était reçu, excepté lui.
» C'est pour le figurer que Jésus-Christ était rejeté de
» tous dans Bethléem même, que dans sa propre ville,
» il est inconnu et méprisé. L'homme ne connaissait
» d'autres grandeurs que celles dont les sens peuvent
» juger, ni d'autres biens que ceux dont les sens peu-
» vent jouir ; Jésus-Christ, en se réduisant à l'enfance,
» à la pauvreté, à la misère, l'a détrompé sur tous les
» points ; il lui a découvert une grandeur dont la foi
» seule connaît tout le prix ; une félicité, un règne,
» des victoires, dont elle seule peut juger, et il s'est
» rendu, en même temps, l'exemple de l'homme, sa
» loi, sa consolation, sa force et son remède.
» Enfin, Jésus-Christ se manifeste à des hommes
» petits et méprisables selon le monde, tels que ceux à
» qui l'Evangile devait être prêché avec succès, pendant
» que tout ce qui est grand dans Israël, ou par l'auto-
» torité, ou par le savoir, ou par les richesses, ignore
» ce qui leur est découvert ; Dieu cachant ainsi aux
» sages et aux prudents, ce qu'il révélait aux humbles

» et aux petits. Assurément, ce n'est point une sagesse
» humaine qui a fait préférer des bergers à tout ce qu'il
» y a d'illustre dans Israël. La raison n'enseigne rien de
» tel, et le désir de faire honneur à Jésus-Christ ne se
» serait jamais avisé d'un tel moyen. »

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter les vaines imaginations du Dr *Paulus*, qui ne voit, dans l'apparition des anges aux bergers, qu'un *météore lumineux*. Il est clair qu'avec une telle manière d'interprêter, l'Evangile n'est plus qu'un roman.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 8. « *En ces mêmes lieux étaient des bergers.* » — Les pasteurs de Bethléem deviennent les premières brebis du bon Pasteur. Ce n'est pas à Hérode, au grand-prêtre, aux docteurs de la loi, que Dieu fait connaître le mystère de l'Incarnation du Verbe, mais à de pauvres bergers, occupés à garder leurs troupeaux. Dieu révèle ses mystères aux humbles et aux petits, aux cœurs droits et simples, et il les cache aux savants et aux orgueilleux. Les bergers sont appelés avant les rois mages; les faveurs divines sont, en premier lieu, et de préférence, pour les petits, les humbles, les pauvres; les riches, les grands de la terre ne viennent qu'après.— « *Qui gardaient leurs troupeaux.* » — C'est aux pasteurs vigilants que Dieu accorde ses lumières et ses grâces, les négligents sont laissés dans leurs ténèbres. — Nécessité de la vigilance chrétienne. *a*) Nous sommes faibles, légers, inconsidérés, livrés à la dissipation, plongés dans les choses extérieures ; *b*) nous sommes entourés de dangers et de piéges, d'ennemis puissants, artificieux, opiniâtres, etc.

v. 9. « *Voilà qu'un ange du Seigneur leur apparut.* » — Les anges du ciel prennent part à tout ce qui nous intéresse, se réjouissent de notre bonheur. — Les bonnes inspirations que Dieu nous envoie sont autant de messagers célestes qui nous parlent de Jésus-Christ, et nous appellent à lui : ne les repoussons pas, et ne disputons pas avec Dieu.

v. 10. « *L'ange leur dit : Ne craignez point.* » — Depuis

la chute d'Adam, l'homme coupable ne pouvait penser à Dieu sans un sentiment de terreur. La naissance de Jésus-Christ vient bannir toute frayeur, et nous apporte la joie et la paix. — « *Car ce que je vous annonce sera » une grande joie.* » La fête de Noël est, pour l'âme fidèle, une source de consolation et de joie. De toutes les joies qui peuvent remplir le cœur des hommes, il n'y en a pas, *a*) de plus fondée, *b*) de plus pure, *c*) de plus noble, *d*) de plus salutaire. — Elle nous donne, à la fois, l'*avant-goût*, et le *gage* des joies du ciel. — « *Pour tout le peuple.* » — Personne n'en est exclu, ni le Juif, ni le Gentil, ni le riche, ni le pauvre. Celui qui ne la goûte pas n'a à s'en prendre qu'à lui-même. Voilà la véritable égalité, que Jésus-Christ seul est venu apporter au monde.

v. 11. « *Il vous est né, aujourd'hui.* » — La naissance de Jésus-Christ est la fin de l'ancien monde, et le commencement du nouveau. — Dieu se fait homme pour que les hommes deviennent des dieux : « *Divinæ consortes » naturæ.* »

v. 12. « *Vous le reconnaîtrez à ce signe.* » — Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, etc. — Signe bien convenable à un Dieu qui souffre pour *expier* le péché, pour *réformer* l'homme pécheur, pour confondre l'orgueil, l'aveugle cupidité, la mollesse du monde.

v. 13. « *Au même instant, se joignit à l'ange.* » — Le ciel et la terre se réunissent pour célébrer la naissance du Sauveur. — Plus Jésus est inconnu, méprisé sur la terre, plus il est glorifié dans le ciel. — La fête de Noël est une fête du ciel et de la terre. 1° Une fête du *ciel*. *a*) Elle est préparée dans le ciel, *b*) elle conduit au ciel, *c*) elle est célébrée dans le ciel. 2° Une fête de la *terre*. *a*) elle nous révèle la bonté et la miséricorde divines, *b*) elle nous élève à la dignité d'enfants de Dieu, *c*) elle nous montre le chemin du ciel, et nous obtient les grâces pour y marcher.

v. 14. « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux.* » etc. — Par la naissance de Jésus-Christ, le ciel se réconcilie avec la terre, le genre humain est appelé à ne plus former qu'une famille de frères.

v. 15. « *Ils se dirent les uns aux autres : Passons jus-*

» *qu'à Bethléem.* » — Les âmes pieuses s'animent et s'excitent mutuellement au bien. — « *Voyons ce prodige* » *qui est arrivé.* » — La foi en la révélation divine ne condamne pas et ne redoute pas la recherche et l'examen consciencieux des faits historiques qui les prouvent.

v. 16. « *Ils vinrent donc en grande hâte.* » — Importance de *correspondre* avec *fidélité,* avec *promptitude,* aux inspirations de la grâce divine. *a*) Elles s'évanouissent promptement, *b*) souvent elles ne reviennent plus; *c*) elles sont pour nous un don inestimable; *d*) Dieu punit sévèrement l'abus et le mépris de ses grâces. — Dieu envoie, *a*) son Fils unique, pour nous racheter, *b*) les anges, pour nous l'annoncer, *c*) les hommes, pour le contempler.

v. 19. « *Or, Marie conservait,* etc. » La foi de Marie, dans la crèche de Bethléem, éprouvée, fortifiée, couronnée. — La *méditation* est le fondement de la perfection chrétienne. « *Omnis profectus spiritualis ex meditatione* » *procedit.* » (Ruffin). — Elle est, disent les SS. Pères, le soleil de l'âme, l'aliment qui la nourrit, le remède qui la guérit de tous ses maux, l'élément hors duquel elle ne peut vivre. Si le bon grain de la parole de Dieu ne pénètre pas profondément, par la méditation, dans la terre de notre cœur, il restera stérile, et ne portera aucun fruit.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE OFFRE A NOTRE MÉDITATION,

I. L'apparition angélique.

1) Les anges nous apportent une *heureuse nouvelle* : « *Ecce evan-* » *gelizo vobis gaudium magnum.* » C'est qu'il nous est né *a*) un *Sauveur,* un médecin céleste, pour guérir notre pauvre âme malade : « *Quia natus est vobis hodiè salvator*; » et ce *Sauveur* c'est *b*) le *Christ* : « *Qui est Christus,* » « *l'Oint du Seigneur,* » le Messie annoncé par les prophètes, le Rédempteur du genre humain; c'est *c*) le *Seigneur* « *Dominus,* » le souverain Maître du ciel et de la terre, qui est venu nous délivrer de l'esclavage du démon, afin que nous le servions dans la liberté des enfants de Dieu. Et *quand* est-il né? *d*) « *Aujourd'hui,* » « *Hodie.* » — Combien ont désiré voir ce jour de délivrance, et ne l'ont pas obtenu? — Qui a pu nous mériter ce bonheur? — Combien nous serions coupables si nous n'en profitions pas? — Pour qui est-il né? *e*) *pour nous tous* : « *Vobis*; » non

pour l'ange rebelle, qui n'a pas eu de pardon, mais pour l'homme pécheur; pour nous tous, si nous savons en recueillir le fruit. Et où le trouvons-nous? *f*) dans la *ville de David*, où le Messie doit naître : « *In civitate David* ; » dans une *crèche*, *enveloppé* de pauvres langes : « *Pannis involutum, et positum in præsepio;* » lui sur lequel reposent de si magnifiques espérances.

2) Ils nous apprennent *pourquoi* Jésus-Christ est venu sur la terre; il y est venu, *a*) pour la *gloire* de son Père : « *Gloria in* » *altissimis Deo* ; » pour lui rendre, dans la personne du Verbe incarné, anéanti, un culte digne de lui, et infini comme celui qui en est l'objet... ; *b*) pour apporter la *paix* aux hommes : « *Et in* » *terrâ pax hominibus ;* » pour les réconcilier avec Dieu, avec leurs semblables, par l'esprit de charité, avec eux-mêmes, par la satisfaction d'une bonne conscience.

II. La conduite des pasteurs

1) Lors de l'apparition des anges, *ils veillaient*, « *vigilantes,* » tandis que tous les habitants de Jérusalem et des environs étaient plongés dans le sommeil. Il n'y a que ceux qui *veillent* sur les mouvements de leurs cœurs, qui entendent la voix de Dieu, parlant au fond de leur conscience. — 2) Ils *croient* avec simplicité à la parole de l'ange. — 3) A la foi, ils ajoutent l'*obéissance*; ils partent, pour aller chercher Jésus-Christ, sans hésiter, sans tergiverser, abandonnant pour cela leur troupeau et leur intérêt temporel : « *Transeamus usque Bethleem.* » — 4) Ils se *hâtent*, et ne remettent pas au lendemain : « *Venerunt festinantes.* » — 5) Ils le cherchent avec *persévérance* et ne reviennent qu'après l'avoir trouvé : « *Invenerunt Mariam et infantem positum in præsepio.* » — 6) Ils *annoncent* et *publient* partout, avec zèle, ce qu'ils ont vu et entendu : « *Omnes qui audierunt, mirati sunt, et de his quæ dicta erant à* » *pastoribus ad ipsos.* » Ce sont les premiers évangélistes. — 7) Ils *louent* Dieu, et se montrent *reconnaissants* des faveurs qu'ils ont reçues : « *Reversi sunt glorificantes, et laudantes Deum.* » — Puissions-nous imiter de si beaux modèles !

III. Celle de Marie.

1) Elle écoute avec avidité toutes les merveilles que les pasteurs lui racontent. « *Maria conservabat omnia verba hæc...* » Ecoutons-nous les paroles de Dieu avec le même empressement, la même *avidité?* — 2) Elle conservait toutes ces paroles dans son cœur... « *Conservabat...* » C'est la *méditation* qui fait pénétrer et germer le bon grain de la parole de Dieu dans notre cœur.

B. MÊME SUJET.

Nous trouvons :

I. Dans les anges, les premiers prédicateurs de l'Evangile.

Caractères de la première prédication évangélique. — 1) Elle vient du ciel : « *Ecce angelus Domini;* » — 2) elle s'adresse aux humbles et

aux petits : « *Pastores erant;* » —3) elle inspire, d'abord, une frayeur salutaire, et la crainte des jugements de Dieu : « *Timuerunt* » *timore magno;* » mais cette crainte fait bientôt place à une vive confiance, à la joie que procure la réconciliation avec Dieu : « *Nolite* » *timere; ecce evangelizo vobis gaudium magnum.* » — 4) Elle nous fait connaître, *a*) que nous avons un Sauveur : « *Natus est vobis* » *hodiè salvator;* » — *b*) où il se trouve; « *In civitate David..., in* » *præsepio;* » — *c*) sa *dignité,* sa *mission,* sa *grandeur,* sa *divinité* : « *Qui est Christus Dominus;* » — *d*) le *signe* auquel on doit le reconnaître : un Dieu, petit enfant, anéanti, humble, souffrant, pour racheter le monde : *Et hoc vobis signum; invenietis infantem pannis* » *involutum, et positum in præsepio ;* » — *e*) les *bienfaits* qu'il apporte au monde : un Dieu glorifié, la terre réconciliée avec le ciel, la bienveillance divine, succédant à la colère : « *Gloria in altissimis* » *Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis;* » ou suivant le grec : « *In terrâ pax, hominibus benevolentia.* »

II. Dans les pasteurs, les premiers pèlerins à la crèche de Bethléem, et les premiers adorateurs de Jésus-Christ.

1) Les bergers sont les modèles des pèlerins, *a*) par leur *foi,* « *Transeamus usquè Bethlemm;* » *b*) leur *ardeur,* « *Venerunt festi-* » *nantes;* » *c*) leur *espérance,* « *Videamus hoc Verbum, quod factum* » *est;* » *d*) leur *piété, e*) leur *joie,* « *Evangelizo vobis gaudium mag-* » *num;* » *f*) leur *amour,* « *Venerunt festinantes;* » *g*) leur *reconnaissance,* « *Reversi sunt glorificantes et laudantem Deum.* »

2) Ils nous offrent aussi un beau modèle des dispositions que nous devons apporter aux *visites* du Saint-Sacrement, à la *sainte communion. a*) *Zèle* et *ardeur* pour visiter et recevoir Jésus-Christ : « *Venerunt festinantes;* » — *b*) *pendant* la visite ou la sainte communion, *crainte respectueuse, foi vive, confiance, joie, amour, reconnaissance, actions de grâces,* (*Voy.* précéd.); — *c*) au *sortir* de la visite ou de la communion, *zèle ardent* pour se dévouer à la gloire de Dieu, et à l'édification du prochain : « *Reversi sunt glorifi-* » *cantes,* etc. »

III. Dans Marie, le modèle d'une vie appliquée à la méditation et à la prière.

« *Maria autem conservabat omnia Verba hœc, conferens in corde suo.* » — *Avantages de la méditation.* — *a*) Elle éclaire notre intelligence; *b*) elle nous rappelle nos devoirs; *c*) elle nous inspire la résolution de les accomplir, et fortifie notre volonté dans le bien; *d*) elle nous fait découvrir ce qui nous manque, et les besoins de notre âme; *e*) elle affaiblit en nous le penchant au mal; *f*) elle met sous nos yeux le néant et la vanité des biens de la terre, et élève notre âme vers les biens célestes; *g*) elle nous entr'ouvre une source inépuisable de consolations dans les peines et les épreuves de cette vie.

§ XI.

CIRCONCISION DE JÉSUS-CHRIST.

(Bethléem, 1er janvier 750.)

(Luc, II, 21. — *Evangile de la fête de la Circoncision.*)

Lorsque Dieu sépara Abraham du milieu de ses frères pour en faire le père d'une nation nouvelle, qui serait la dépositaire de ses promesses, dans le sein de laquelle devait naître le Messie, et d'où le salut et les bénédictions divines devaient se répandre par toute la terre, il lui donna une marque distinctive, qui devait séparer ses descendants des nations profanes ; c'était la *circoncision,* sceau de l'Alliance ancienne, comme le baptême est celui de la nouvelle. Elle exprimait symboliquement (par l'excision du prépuce), le dépouillement du vieil homme, le renoncement aux joies coupables de la chair, et était, pour les descendants du saint patriarche, un *gage* des bénédictions promises à sa postérité, et à tous ceux qui observeraient fidèlement les ordonnances du Seigneur. Jésus-Christ, dont la naissance et la conception toute divine étaient exemptes de toutes souillures, qui n'avait jamais porté le péché d'Adam, ni été soumis à l'empire humiliant de la chair, et qui, comme Dieu, et souverain législateur, était supérieur à la loi, pouvait évidemment se dispenser de se soumettre à cette humiliante et douloureuse cérémonie.

Il ne le voulut pas. — Il était venu sur la terre pour prendre sur lui toutes nos infirmités et nos misères, et nous racheter, par ses humiliations, par ses souffrances, et par l'effusion de son sang ; il ne pouvait donc lui convenir de s'affranchir d'aucune des charges imposées aux autres. Il voulut, comme nous l'apprend S. Paul, en se soumettant à une cérémonie établie pour les pécheurs, prendre sur lui la *marque* et *l'apparence* du péché qu'il venait expier, s'assujettir volontairement à la loi, afin de nous délivrer de ce joug pressant, et de nous établir dans la liberté des enfants de Dieu. Il voulut aussi s'incorporer

même extérieurement au peuple choisi de Dieu, et ôter, par là, aux Juifs, tout prétexte de repousser sa doctrine, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire, eux qui regardaient les incirconcis comme des profanes, et des êtres réprouvés de Dieu.

C'est pour cela que, « *le huitième jour* » après la naissance du Sauveur, « *étant arrivé, jour auquel,* » d'après les prescriptions de la loi mosaïque, « *l'enfant* « *devait être circoncis, il fut nommé* JÉSUS, » ou Sauveur, nom décrété d'avance dans le ciel, « *et que l'ange lui* » *avait donné, avant même qu'il fut conçu dans le sein* » de sa mère.

Joseph, comme père de famille *(a)*, fit lui-même cette opération, à l'aide d'une pierre tranchante, en présence de dix témoins. Il dut la terminer suivant l'usage, par cette prière : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a » sanctifié son bien-aimé dès le ventre de sa mère, qui » a imprimé dans sa chair le sceau de la loi, qui a » marqué ses enfants du signe de la sainte Alliance, » afin qu'ils reçoivent les bénédictions promises à » Abraham, notre Père. » — A quoi les assistants répondaient par les paroles du Psal. LXV, 4 : « Heureux » celui que vous avez choisi, etc. » — La cérémonie se terminait par un modeste repas *(b)*.

C'était la coutume des Juifs de donner un nom aux

---

21. Et postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo priusquam in utero conciperetur.

(a) Patri incumbit circumcidere filium, redimere eum, docere eum » legem, docere eum aliquod officium, et uxorem dare. » Tosaphta in Kidduschin, fol. 30.

(*b*) Strauss s'étonne que, tandis que cette cérémonie sert, dans la vie de S. Jean-Baptiste, de texte à une description étendue et ornée, ici, au contraire, elle est traitée pour Jésus, avec *sécheresse* et *brièveté*. C'est là justement une preuve de la vérité et de la sincérité de l'historien. Si le récit de la circoncision n'était qu'un *mythe,* celui qui l'aurait inventé ne l'aurait pu faire si sec ni si court, il aurait voulu enchérir sur le merveilleux qui éclate dans la circoncision de S. Jean-Baptiste, et n'aurait pas souffert que celui qu'il donnait pour le Messie fût vaincu, sous ce rapport, par celui qui n'était que son Précurseur. Ainsi, la simplicité même du récit évangélique est une preuve que l'auteur racontait un *fait réel,* et non un *mythe* ou une *légende fabuleuse.*

enfants lorsqu'on les soumettait à la circoncision. L'enfant fut nommé *Jésus*, c'est-à-dire *Sauveur* (Héb. *Jeschouah, secours, salut de Jéhovah)*, parce que c'était le nom propre de l'Homme Dieu, comme étant l'unique et véritable *Sauveur* de l'humanité toute entière. Aucun nom n'a jamais promis ni tenu davantage. « Notre Sau- » veur, dit S. Bernard, ne porte pas un nom vain et » inutile, comme l'ont porté ceux qui ont été nommés » *Jésus* avant lui. On ne trouve pas en lui l'*ombre* d'un grand nom, on en trouve la vérité : « *Non magni nominis* » *umbra, sed veritas.* »

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 21. « *Le huitième jour étant arrivé, auquel l'enfant* » *devait être circoncis.* » — Pourquoi Jésus-Christ s'est-il soumis à la *circoncision?* (*Voy.* Proj. hom. II). — Leçons que Jésus-Christ nous donne en se soumettant à cette loi (Pr. h. III, 1). — Nécessité de la circoncision spirituelle (Pr. h. III, 2). — C'est en ce jour que Jésus a versé ses premières gouttes de sang. — *a*) *Qui* a versé ce sang? — C'est le Fils unique de Dieu. — *b*) De *quelle manière?* — Par une incision très-douloureuse. Compatissons à ses douleurs. — *c*) Qui *l'a excité* à répandre ce sang? Son amour pour nous. — *d*) Dans quel *but?* Pour expier nos péchés, pour nous apprendre à souffrir avec lui.

« *Il fut nommé Jésus, du nom que l'ange lui avait* » *donné...* » Propriété du saint nom de Jésus. Nom, *a*) plein de *majesté* et de *grandeur*. A ce nom adorable, tout genou fléchit au ciel, sur la terre, et dans les enfers. (Phil. II, 9, 10). — *b*) plein de *force* et de *puissance*. Ce nom a ouvert le ciel, fermé l'enfer, ressuscité les morts, enchaîné le démon, banni l'idolâtrie, etc. C'est le seul nom par lequel les hommes puissent être sauvés (Apost. IV, 12). — *c*) Plein de *pureté* et de *sainteté*. Venu du ciel, apporté par un ange (Luc, II, 21), il bannit les pensées impures, et n'inspire que de chastes désirs. — *d*) Plein de *charme* et de *douceur*. Il n'annonce que bonté dans celui qui le porte, et ne promet rien moins à ceux qui l'invoquent que la rémission de leurs péchés (Joh., I, 29), la délivrance de l'enfer, la possession du ciel

(I, Joh., III, 5; Apost., VI, 12, etc.). Le nom de Jésus est un talisman dans les épreuves, les périls, les besoins de cette vie.

« Le nom de Jésus, dit saint Bernard, n'est pas seu- » lement *lumière*, il est encore *nourriture*. Ne vous » sentez-vous pas rempli d'une force toute nouvelle, » toutes les fois que vous vous le rappelez? N'est-ce » pas lui qui répare les forces de l'âme, nous remplit de » force et de vigueur pour pratiquer la vertu, inspire » des mœurs pures et saintes, et entretient les chastes » et pieuses affections? Toute nourriture de l'âme est » sèche et aride, si elle n'est pas mêlée avec cette huile » parfumée; fade et insipide, si elle n'est pas assaison- » née de ce sel. Le livre où je ne trouve pas le nom de » Jésus n'a aucun attrait pour moi; le discours où ce » nom divin ne retentit pas, est pour moi un objet » d'ennui et de dégoût. Le nom de Jésus est un miel à » la bouche, à l'oreille une douce mélodie, un chant de » joie au cœur. « *Jesus, mel in ore, in aure melos, in* » *corde jubilus.* »

« Quel cœur aride et glacé, après avoir invoqué le nom » de Jésus, n'a pas senti, en même temps, les douces » larmes de la componction s'épancher avec plus d'abon- » dance et de suavité? Qui, environné de craintes et de » périls, a jamais invoqué ce nom puissant, sans sentir » toute sa confiance renaître, toutes ses frayeurs se dis- » siper? Tu trouveras, ô mon âme, dans ce nom divin, » un électuaire d'une vertu si puissante, qu'il n'est » aucune de tes maladies, même les plus dangereuses » et les plus mortelles, qui n'y trouve sa guérison. Qu'il » soit donc toujours un cachet sur notre cœur et sur » notre bras. « *Pone signaculum in corde tuo, signacu-* » *lum in brachio tuo,* » afin que tous les mouvements » de notre cœur, toutes les actions de notre vie, soient » rapportées à Jésus, et faites pour sa gloire. » (S. Bern. *Serm.* 15 *in Cant.*

PROJETS HOMILÉTIQUES.

CIRCONCISION DE JÉSUS-CHRIST.

I. Qu'était la circoncision chez les Juifs?

Elle était, 1) le *sceau de l'Alliance* que Dieu avait contractée avec Abraham et ses descendants : « *Circumcidetis carnem præputii vestri,* » *ut sit in signum fœderis inter me et vos* » (Gen., XVII, 11). — 2) Le *signe extérieur* qui devait distinguer les enfants d'Abraham des autres peuples (Gen., XVII, 7-10). — 3) Un *gage* de la fidélité divine à accomplir ses promesses, si les Juifs eux-mêmes sont fidèles à accomplir la loi (Gen., XVII, 8-13 ; Rome, IV, 11).

II. Pourquoi Jésus-Christ s'est-il soumis à la circoncision?

1) Pour nous enseigner, par son exemple, à *obéir* aux lois de l'Eglise, même à celles qui nous paraissent moins importantes, et auxquelles nous ne nous croyons pas strictement obligés : « *Exem-* » *plum dedi vobis, ut, quemadmodùm ego feci, ità et vos faciatis : non* » *est servus major Domino suo* » (Jo., XIII, 15, 16). — 2) Pour ne fournir aux Juifs aucun prétexte de repousser sa doctrine, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire, s'il n'avait pas été circoncis : « *Nolite putare quod veni solvere legem aut prophetas ; non veni solvere,* » *sed adimplere* » (Mat., V, 17). — 3) Pour prouver sa descendance d'Abraham, caractère essentiel du Messie : « *Qui fuit Abraham* » (Luc, III, 36). — 4) Pour *enterrer* honorablement la loi mosaïque, en l'accomplissant lui-même fidèlement dans sa propre personne : « *Misit filium suum..., factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redi-* » *meret* » (Gal., IV, 4, 5). — Pour prendre sur lui, en se soumettant à la circoncision établie pour les pécheurs, symbole de la mort méritée par le péché, l'*apparence* du péché, et l'*expier* lui-même par ses souffrances : « *Eum qui non noverat peccatum, peccatum fecit, ut* » *nos efficeremur justitia Dei in ipso* » (II. Cor., V, 22). — « *Christus* » *nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum* » (Gal., III, 13). — 6) Pour nous inculquer la nécessité de la circoncision spirituelle, nous en offrir un admirable exemple dans sa propre personne, et nous en mériter la grâce : « *Qui Christi sunt, carnem* » *suam crucifixerunt, cum vitiis et concupiscentiis* » (Gal., V, 21. — Voy. Mat., XVI, 24. — Gal., II, 11-15. — Col., II, 6-15, etc.).

III. Leçons que nous donne Jésus-Christ, se soumettant à la loi de la circoncision.

1) Il nous donne l'exemple *a*) d'un *ardent amour* pour les hommes. A peine est-il né, qu'il se hâte de verser son sang, et d'expier nos péchés, par l'humiliation et les souffrances d'une opération douloureuse ; — *b*) d'une *profonde humilité*. Non content de se revêtir de notre nature, il prend sur lui la forme du pécheur, l'apparence du péché, la marque et la flétrissure des enfants d'Adam... — *c*) d'une *pénitence sévère* et *rigoureuse*, lui qui n'a aucun péché à expier.

Nous qui sommes pécheurs, comment oserions-nous refuser de marcher sur ses pas?

2) Il nous enseigne l'indispensable nécessité de la *circoncision spirituelle,* dont la circoncision légale n'était que la figure (Rom., II, 28, 29); circoncision qui doit être *a*) *universelle,* embrassant l'homme tout entier, non-seulement le corps, mais aussi, l'esprit et le cœur, d'où sortent les mauvaises pensées... ; — *b*) *entière, totale,* sans exception. C'est la passion favorite, dominante, le Benjamin chéri, qu'il faut sacrifier à Dieu ; les autres réformes, sans celles-là, ne serviraient à rien...; — *c*) *persévérante :* « *Credite mihi, et putata » repullulant, et effugata redeunt, et sopita excitantur. Parùm est semel » putâsse, sæpè putandum est, imo semper.* » (S. Bern.).

IV. Rapports du nom de Jésus avec la circoncision.

Jésus signifie *Sauveur;* — or, *par la circoncision,* Jésus *commence* à nous sauver. *a*) Il a pris la *forme* et la *marque* du péché, il s'est mis dans la disposition prochaine et nécessaire pour être la victime du péché. *b*) Il a offert les *prémices* de son sang, qui devait être le remède du péché..... *c*) Il s'est chargé, en acceptant la circoncision, d'accomplir toute la loi, (Gal., v, 3); l'accomplissement de la loi, par rapport à Jésus, dit S. Jérôme, c'était la mort de Jésus lui-même ; il s'est donc *engagé* à la mort expiatoire de la croix.— 2) En établissant la loi de la *circoncision spirituelle,* Jésus nous a donné un *moyen sûr de salut ; a*) il nous en a fait une loi (Gal., v, 26) ; *b*) il nous en *explique* le précepte par son *exemple,* nous apprenant à vaincre la passion *de l'indépendance* par l'obéissance, de l'*intérêt,* par le dépouillement de tout, de l'*orgueil,* par l'humiliation et la honte; de la *sensualité,* par la douleur; *c*) il nous en facilite l'usage par la vertu même du sang qu'il commence à répandre, ce qui porte avec soi une double grâce, *a*) grâce *intérieure,* celle du *Sauveur* lui-même, qui nous éclaire l'esprit, et nous touche le cœur; *b*) grâce *extérieure,* celle de l'*exemple,* par lequel il nous anime et nous encourage à l'accomplir. (Bourd.).

§ XII.

PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE. — PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE. — SIMÉON ET ANNE.

(Jérusalem, 22 février 750.)

(Luc, II, 22-28. — *Evangile de la fête de la Purification,* 22-28. — *Evangile du deuxième dimanche après la Nativité,* 23-40.)

A. **Présentation de Jésus au Temple.**

(v. 22-28.)

Quarante jours s'étaient écoulés, depuis la naissance de Jésus-Christ, et, d'après la loi de Moïse, Marie devait

se présenter au temple de Jérusalem, pour se faire purifier *(a)*, et présenter une offrande, suivant sa condition. Marie dont le divin enfantement était plus pur que les rayons du soleil, et qui, suivant la doctrine des saints Pères, n'était pas assujettie, comme les autres femmes, aux suites ordinaires et humiliantes de l'accouchement, *b*) n'était pas obligée de se soumettre à une loi destinée à rappeler, d'une manière symbolique, la corruption originelle de la nature humaine, se propageant par la voie de la corruption charnelle. Mais, la parfaite pureté de la mère de Jésus était un mystère ignoré, et elle ne pouvait, sans scandale, se dispenser d'une obligation commune ; elle trouvait là, d'ailleurs, une heureuse occasion d'exercer à la fois l'obéissance et l'humilité : « *Mariam* » *suprà legem fecerat gratia, humilitas sub lege fecit.* » (S. Aug.).

Une autre loi ordonnait encore qu'en reconnaissance du souverain domaine de Dieu, et pour conserver le souvenir de la mort des premiers-nés des Egyptiens, et de la préservation de ceux des Israélistes, chaque premier-né, tant des hommes que des animaux, lui fût offert. (Num., VII, 17). Cette loi ne pouvait, non plus, regarder la personne de Jésus-Christ, lui qui, bien loin d'avoir besoin d'être racheté, était venu pour racheter les hommes ; mais il entrait dans les desseins de Jésus de s'assujettir à toutes les prescriptions de la loi mosaïque, qui ne devait être abolie que par sa mort, et il venait dans le temple s'offrir à son Père éternel comme une victime de propitiation, dont le sacrifice devait un jour se consommer sur la croix (V. S. Bern., *de Pur.)*. Marie ne fut pas étrangère au sacrifice de son divin Fils ; en l'offrant à Dieu, elle offrait plus que sa vie.

(*a*) D'après la loi de Moïse (Lev., XII, 2 et seq), si une femme accouchait d'un fils, elle demeurait immonde pendant quarante jours, et pendant quatre-vingts si c'était une fille ; au bout de quarante jours, elle devait se présenter au temple, pour se faire relever de son impureté légale, et offrir en holocauste un agneau d'un an, si elle était riche, deux tourterelles si elle était pauvre.

(*b*) « *Unde enim sordes, in eâ quœ nec concipiendo libidinem, nec* » *pariendo passa est dolorem ?* » (S. Aug.) « *Nihil in hoc conceptu, nihil* » *in partu, impurum fuit, nihil illicitum, nihil purgandum ; nimirùm* » *quùm proles ipsa fons puritatis sit, et purgationem venerit facere* » *delictorum.* » (S. Bern., Ser. 3, *de Pur.*)

« *Lorsque les* » quarante « *jours de la purification de* » *Marie, furent accomplis, selon la loi de Moïse,* » le 2 février de l'an de Rome 750, Marie et Joseph « *portèrent* » *l'enfant à Jérusalem pour le présenter*, » l'offrir « *au* » *Seigneur,* » afin de se conformer à « *ce qui est écrit,* » *dans la loi du Seigneur, que tout mâle premier-né sera* » *consacré au Seigneur,* » sera la propriété sainte de Jéhovah, « *et pour offrir en sacrifice, comme porte la loi,* » *un couple de tourterelles, ou deux petits de colombe,* » ce qui était l'offrande imposée aux pauvres. Marie entra d'abord dans le *premier parvis,* qui était ouvert aux immondes et aux *Gentils* eux-mêmes, elle se présenta à la porte du *second* destiné pour les juifs purifiés, et où l'on montait, du premier, par un escalier de 15 degrés. Le prêtre qui était de semaine, averti par Joseph, vint recevoir les deux tourterelles qu'elle lui offrit, et, ayant prié quelque temps sur elle, il la fit entrer dans le *second parvis*, à gauche, où était l'appartement des femmes pures. Là, accompagnée de Joseph, elle présenta son Fils à Dieu, entre les mains du prêtre, et aussitôt, lui ayant payé la somme de cinq sicles fixée par la loi (le sicle valait environ une demi-once d'argent), elle le retira de ses mains.

DESCRIPTION DU TEMPLE DE JÉRUSALEM.

Comme il est souvent question dans les Evangiles du temple de Jérusalem, nous croyons qu'il peut être utile d'en tracer ici une courte description qui pourra nous aider à mieux comprendre plusieurs endroits du Texte sacré.

Le *Temple* que Salomon avait bâti ayant été entièrement détruit par les Chaldéens, Zorobabel, lors du retour de la captivité, entreprit de reconstruire cet édifice au

---

22. Et postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundùm legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. — 23. Sicut scriptum est in lege Domini : Quia omne masculinum adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur. — 24. Et ut darent hostiam secundùm quod dictum est in lege Domini, par turturum, aut duos pullos columbarum.

même lieu où Salomon avait placé le sien; mais ce temple, dont la reconstruction fut longtemps traversée par la jalousie des peuples voisins, était bien inférieur en magnificence à celui de Salomon, que les vieillards avaient vu démolir. Hérode-le-Grand le rebâtit de nouveau, et y fit de si grandes augmentations, qu'il passait pour une merveille, même aux yeux des Romains. Il lui fit couvrir un espace deux fois plus grand que celui qu'il occupait auparavant, et de superbes galeries le rejoignaient à la forteresse *Antonia*.

Toute l'enceinte, formée par le mur extérieur, formait un carré de cinq cents coudées de chaque côté. Elle était divisée en différentes parties, plus élevées les unes que les autres, et l'emplacement du temple proprement dit, beaucoup plus rapproché des murs extérieurs au nord et à l'ouest qu'au midi et à l'est, était la partie la plus élevée, de sorte que le temple offrait un aspect imposant et majestueux, et pouvait être vu de toute la ville.

Le mur d'enceinte avait plusieurs portes, dont la principale, située à l'Orient, et toute brillante d'airain de Corinthe plus précieux que l'or, s'appelait la porte de *Suze,* ou la porte *Spécieuse.* Des portiques régnaient à l'intérieur, le long du mur : leurs toits en bois de cèdre étaient portés par des colonnes de marbre blanc, de la hauteur de vingt-cinq coudées. A l'est, au nord et à l'ouest, les portiques étaient doubles, ayant trois rangs de colonnes, et leur largeur était de trente coudées. Au midi, il y avait un triple portique formé par quatre rangées de colonnes, et appelé le *portique royal.* Tous ces portiques étaient pavés de pierres de différentes couleurs. C'est là que se tenaient les marchés du temple : tout le monde pouvait y pénétrer, même les étrangers, et c'est pour cela qu'on l'appelait la *cour* ou le *parvis* des *Gentils*.

Cette cour était limitée intérieurement, tout autour, par une balustrade de pierre de trois coudées de hauteur, travaillée avec beaucoup d'art, et près de laquelle il y avait, de distance en distance, des colonnes portant des inscriptions, les unes en grec, les autres en latin, qui avertissaient les païens qu'il leur était défendu de

pénétrer plus loin. Cette balustrade avait, selon la *Mischna,* treize ouvertures : on montait, de là, quatorze marches, d'une demi-coudée de hauteur et de largeur, pour arriver sur un plan large de dix coudées, que la *Mischna* appelle *Hel* (*Ante-murale*), et qui était limité par le mur de l'enceinte sacrée. Ce mur, dont la hauteur visible extérieurement était de vingt-cinq coudées, avait neuf portes, dont quatre au nord, quatre au midi, et une à l'est. On montait cinq marches pour arriver aux portes, et, par conséquent, l'enceinte sacrée était plus élevée que le *Hel.*

Cette enceinte était divisée en deux cours ou *parvis*, l'une à l'est, et l'autre à l'ouest. Par la porte de l'est, on entrait dans le *parvis* des *femmes* (*Azarath naschim*), où les femmes pouvaient entrer, pour faire leurs dévotions. Ce *parvis* formait un carré de cent trente-cinq coudées; à chacun des quatre angles, les rabbins placent une cellule, dont nous ignorons la destination. Il était séparé du *parvis occidental* par un mur, au milieu duquel se trouvait, vis-à-vis du grand portail de la cour des femmes, la porte de *Nicanor*. Cette porte, ainsi appelée parce qu'elle avait été apportée d'Alexandrie par un certain *Nicanor,* était de bronze corinthien, les autres étaient de bois, et revêtues d'or et d'argent. On y arrivait par quinze marches, en forme d'hémicycles; mais ces quinze marches, suivant Josèphe, équivalaient en hauteur aux cinq marches qui conduisaient aux autres portes, d'où il résulte que le parvis occidental était plus élevé de cinq marches que le précédent.

Par cette porte de *Nicanor*, on entrait dans la grande cour occidentale, qui entourait le *Temple* proprement dit. Elle avait cent trente-cinq coudées de large, du nord au midi, et cent trente-sept de long de l'est à l'ouest. Le mur était, à l'intérieur, entouré de colonnades; au nord et au midi, il y avait un certain nombre de cellules ou chambres, destinées à divers usages, et notamment, la salle des séances du Sanhédrin. A l'extrémité orientale de cette cour, le peuple pouvait pénétrer jusqu'à la distance de onze coudées, au delà de la porte de *Nicanor ;* la limite était marquée par une balustrade, au milieu de laquelle il y avait trois marches, où se pla-

çaient les prêtres, pour prononcer la bénédiction sur le peuple.

Le *Temple* proprement dit, bâti en marbre blanc, et richement doré en dedans et en dehors, avait cent coudées de long, et autant de hauteur. Sa largeur, sur le devant, à l'est, était également de cent coudées, et il y avait là un *vestibule* qui occupait vingt coudées de sa largeur totale. Le reste de l'édifice, avec les étages qui y étaient adossés en dehors, n'avait que vingt coudées de largeur, de sorte que le vestibule offrait de chaque côté une saillie de vingt coudées. On montait douze marches pour arriver à l'entrée du vestibule, qui était ouvert et avait soixante-dix coudées de hauteur et vingt-cinq de largeur.

Le *Hechal*, ou *Lieu saint* avait vingt coudées de largeur, quarante de longueur, et soixante de hauteur. Un voile le séparait du *Saint des saints*, qui avait vingt coudées de largeur, autant de longueur et soixante de hauteur. Il y avait, à l'extérieur, des bâtiments de trois étages, adossés au mur, au nord, au sud et à l'ouest, et l'édifice principal s'élevait de quarante coudées au-dessus de ces étages. Le toit du temple était plat, et entouré d'une balustrade de trois coudées de haut ; il était garni d'aiguilles dorées, de la hauteur d'une coudée, pour empêcher les oiseaux d'y séjourner.

Les *autels*, et les autres objets sacrés, étaient distribués comme dans le temple de Salomon et le tabernacle de Moïse. Dans le *parvis des prêtres*, au sud-est du *sanctuaire*, était le *bassin d'airain*, qui avait douze robinets, afin que douze prêtres pussent s'y laver à la fois. Au milieu du *parvis*, en face de l'entree du temple, se trouvait le grand autel des holocaustes, bâti de pierres non polies. Il avait cinquante coudées en longueur et en largeur, et quinze de hauteur. On y arrivait par une montée douce, située au midi. Dans le *Lieu saint*, se trouvait, au nord, la Table des pains de proposition, au sud, le chandelier à sept branches, et, entre les deux, l'autel des parfums ; le tout en or. Nous trouvons le dessin des deux pièces dans l'arc de Titus.

Le *Saint des saints* était vide. A la place qu'occupait l'Arche d'alliance, dans l'ancien temple, il y avait une

pierre de la hauteur de trois doigts, sur laquelle le grand-prêtre déposait l'encensoir, au jour des expiations *(c)*.

B. Siméon et Anne.

(L. 25-39.)

Les prêtres et le peuple virent l'enfant Jésus dans le temple, sans se douter de sa divine origine. Leurs âmes profanes ne purent reconnaître le Sauveur des hommes, sous les dehors de la faiblesse et de l'indigence. Parmi tous les habitants de Jérusalem, quelques âmes pieuses seules méritèrent une si grande faveur. « *Il y avait,* » entre autres, « *à Jérusalem, un homme,* » un pieux vieillard, « *nommé Siméon* (*a*), *et cet homme juste et craignant* » *Dieu attendait* » avec confiance « *la consolation d'Israël,* » la venue prochaine du divin Libérateur promis par les prophètes, et qui devait délivrer le peuple d'Israël, et le genre humain tout entier, de la dure servitude du péché, et de tous les maux dont il était accablé, « *et l'Esprit-Saint*

---

25. Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Simeon, et homo iste justus, et timoratus, expectans consolationem Israel, et Spiritus Sanctus

---

(*c*) D'après Munk, *Histoire et description de la Palestine.*

(*a*) — Il est parlé dans le Thalmud, Zach, fol. 6, d'un célèbre docteur, nommé Siméon le Juste, fils du célèbre docteur Hillel, de la famille royale de David, et père du docteur Gamaliel, dont saint Paul se glorifiait d'avoir été le disciple, et qui paraîtrait avoir été président du Sanhédrin, vers l'an 13 de l'ère chrétienne. Plusieurs critiques pensent que c'est le même dont parle saint Luc. (Voy. *Drach*, *De l'harmonie de l'Eglise et la Synagogue*, V, I, p. 145). D'autres (Michaelis, Sepp, etc.). pensant que ce rabin Siméon ne pouvait pas encore être un vieillard, lors de la présentation de Jésus-Christ au temple, sont portés à croire que le Siméon de l'Evangile est le même que l'historien Josèphe désigne sous le nom de *Saméa* ou *Saméas*, avec la terminaison grecque, ces deux mots formant le même nom, à l'exception d'un simple changement de voyelle. Ce *Siméon* nous est représenté par *Josèphe* comme un homme *juste*, intrépide, et sans respect humain, plaçant les devoirs de la conscience au-dessus de toutes les considérations humaines, parlant aux rois eux-mêmes avec une noble hardiesse, découvrant d'avance les résultats de l'avenir, annonçant à Hérode son élévation future, et voyant sa prédiction confirmée par l'événement (Voy. Jos. *Ant.*, XVI, 9, 4, 17, etc.). Mieux vaudrait peut-être avouer notre ignorance, que de se perdre dans des conjectures que rien au fond ne peut prouver.

» *était en lui, et il lui avait révélé qu'il ne mourrait point* » *sans avoir vu le Christ,* » l'Oint « *du Seigneur. Poussé* » par une inspiration intérieure « *de l'Esprit-Saint, il vint* » *dans le temple,* » au moment même où Marie et Joseph s'y trouvaient avec l'enfant. « *Et comme les parents de* » *Jésus l'y apportaient, afin d'accomplir pour lui les* » *prescriptions de la loi, il le prit entre ses bras.* » — Il n'avait pourtant rien aperçu à l'extérieur qui dût, ce semble, exciter son attention. Une femme pauvre, accompagnée de son époux, pauvre comme elle, qu'y avait-il là d'extraordinaire? Mais, celui que l'Esprit-Saint éclaire, n'a pas besoin de *signes extérieurs.* A peine le pieux vieillard a-t-il vu ce faible enfant, qu'une voix secrète lui crie au fond du cœur : Le voici, celui que tu attends, celui que j'ai promis de te faire voir avant de mourir, ce Messie depuis longtemps l'objet de tes vœux les plus ardents; et, rempli de la joie la plus vive, il s'approche avec respect de la Mère de Jésus, regarde avec tendresse le divin Enfant qu'elle porte dans ses bras, le prend lui-même, et le presse avec amour contre son cœur. Dans l'ivresse de sa joie, il fait éclater les transports de sa reconnaissance; n'ayant plus rien à désirer ici-bas, il prend, en quelque sorte, congé de ce monde, et fait entendre, comme un dernier adieu, cet hymne admirable, que l'Eglise nous met sur les lèvres dans l'office du soir, et que l'on peut bien appeler le dernier *chant du cygne.* — « *Puis, il bénit Dieu, et dit : Maintenant, Seigneur, vous* » *laisserez votre serviteur s'en aller en paix, selon votre* » *parole.* » Maintenant que j'ai pu voir de mes yeux celui pour lequel seul je vivais, maintenant que tous mes vœux sont accomplis, que puis-je faire ici-bas?..... Je n'ai plus rien à désirer. La vie n'a plus d'attrait pour moi; les faibles liens qui m'attachaient à l'existence sont désormais *rompus (dimittis,* ἀπολύεις). Après s'être livré

---

erat in eo. — 26. Et responsum acceperat à Spiritu Sancto, non visurum se mortem, nisi prius videret Christum Domini. — 27. Et venit in spiritu in templum. Et cum inducerent puerum Jesum parentes ejus, ut facerent secundùm consuetudinem legis pro eo : — 28. Et ipse accepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et dixit : — 29. Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace;

aux transports de la reconnaissance, Siméon, emporté par l'inspiration prophétique, nous décrit les bienfaits que la venue du Messie doit répandre sur l'humanité toute entière ; il le décrit comme devant être la *lumière* des nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, et la *gloire* d'Israël, du milieu duquel il est sorti, comme un *signe* proposé à tous les peuples, vers lequel ils n'auraient qu'à jeter les yeux pour être sauvés. « *Car mes yeux ont* » *contemplé le Sauveur qui vient de vous, que vous avez* » *préparé, à la face de tous les peuples, pour être la* » *lumière qui éclairera les nations* » infidèles, « *et la gloire* » *d'Israël, votre peuple,* » du sein duquel il doit sortir. On ne peut s'empêcher d'admirer ici les lumières de ce saint vieillard, et la pureté de ses vues sur le Sauveur du monde.

« *Toutes ces paroles* » prophétiques « *remplissaient* » *d'admiration le père et la mère de Jésus.* » Mais, bientôt, à ces transports de joie, succèdent des pensées plus tristes. Le saint vieillard, à qui Dieu révèle l'avenir, découvre la résistance opiniâtre que les cœurs corrompus opposeront à l'œuvre du Christ, et il fait pressentir à celle qui doit être appelée plus tard la *Mère des Douleurs,* les cruelles épreuves que la Providence lui réserve. « *Et* » *Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère : Celui-ci,* » cet enfant que vous portez entre vos bras, « *a été établi,* » a été envoyé sur la terre, « *pour la ruine et pour la* » *résurrection d'un grand nombre en Israël.* » (*Plusieurs en Israël,* tels que les Pharisiens, enflés de leur prétendue justice, *tomberont,* seront exclus du royaume de Dieu ; d'autres, au contraire, *en grand nombre*, tels que les pécheurs, les publicains, abjurant leur vie criminelle, *se relèveront,* reviendront à Dieu, croiront en Jésus-Christ, et seront justifiés). Il sera comme une pierre *placée* (*positus est*) dans le chemin du voyageur,

---

30. Quia viderunt oculi mei salutare tuum. — 31. Quod parasti antè faciem omnium populorum :—32. Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel. — 33. Et erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo.— 34. Et benedixit illis Simeon, et dixit ad Mariam matrem ejus : Ecce positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum in Israel,

et qui demeure pour lui une occasion de chute, mais qui, dans les desseins du divin Architecte, est destinée à être la *pierre angulaire* de l'édifice (*Voy. Isa.*, VIII, 14, etc.), « *et pour être un signe de contradiction,* » un *signe,* un *prodige*, auquel on refuse de croire, et que l'on repousse opiniâtrement et avec haine. Personne ne peut être sauvé que par Jésus-Christ; il est la *cause* de notre salut, mais il n'est pas la *cause* de notre ruine, il n'en est que l'*occasion*. Notre salut vient de lui, notre perte vient de nous : « « *Perditio tua, Israël.* » (Os., XIII, 9).

Le saint vieillard prévoit que la doctrine de Jésus-Christ, accueillie avec joie, avec amour, par les âmes droites, doit être repoussée par ceux dont la volonté est mauvaise; cette contradiction ira jusqu'à livrer Jésus à la mort, et à la mort de la croix; les coups qui tomberont sur le Fils, passeront par le cœur de la Mère. O Marie, maintenant si heureuse, préparez-vous aux rudes épreuves qui vous attendent: « *un glaive* » de douleur « *transpercera votre âme,* » votre cœur maternel n'en sera pas seulement effleuré, il en sera percé de part en part: car « *il faut que les secrets des cœurs soient révélés,* » que le masque qui recouvre l'hypocrisie des pharisiens tombe, et que leur méchanceté apparaisse dans toute sa noirceur. Tandis que Siméon parlait encore, survint un nouveau témoin, également suscité de Dieu pour annoncer les hautes destinées de l'Enfant nouveau-né.
» *Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Pha-*
» *nuel, de la tribu d'Aser : elle était chargée de jours, et*
» *n'avait vécu, depuis sa virginité, que sept ans avec*
» *son mari. Restée veuve* (*b*), *et âgée alors de quatre-*
» *vingt-quatre ans, elle ne quittait point le temple, servant*
» *Dieu nuit et jour, dans les jeûnes et dans les prières.*

---

et in signum, cui contradicetur : — 35. Et tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes. — 36. Et erat Anna prophetissa, filia Phanuel, de tribu Aser; hæc processerat in diebus multis, et vixerat cum viro suo annis septem à virginitate sua. — 37. Et hæc vidua usque ad annos octoginta quatuor: quæ non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte, ac die.

(*b*) Les anciens Juifs regardaient comme peu honorable de convoler à de

» *Elle aussi, survenant à cette heure, elle se mit à louer* » *Dieu, et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la* » *rédemption d'Israël.* » Rien ne manquait à Anne pour autoriser son témoignage, ni du côté des lumières surnaturelles, ni du côté de l'âge et du respect qu'inspire la vieillesse, ni du côté de la chasteté, de la piété et de la ferveur. — L'esprit prophétique, dit le comte de Stolberg, gardait le silence depuis quatre cents ans dans Israël. Quel long hiver, mais qui fut suivi d'un beau printemps! Des chants retentissent de toutes parts. Marie, Zacharie, Elisabeth, Siméon, Anne, tous proclament un grand avenir; tous sont éclairés des rayons de la félicité qui descend du ciel sur la terre.

Polémique rationaliste.

1) *Prétendue contradiction* entre saint Luc et saint Matthieu. La *première* difficulté qui se présente, est l'apparente contradiction que l'on découvre entre les Evangiles de saint Luc et de saint Matthieu, touchant les événements qui suivirent la naissance de Jésus-Christ. « Où placer, en effet, la *présentation* au temple, pour » la faire coïncider avec le récit de l'adoration des » Mages? » — Il est impossible de la placer, ni *avant*, » ni *après*. » — « La placera-t-on *après l'adoration des* » *Mages?* — Mais, il faudrait, alors, placer entre la » naissance de Jésus-Christ et sa présentation dans le » temple, les événements qui suivirent l'arrivée des » Mages, la fuite en Egypte, le massacre des innocents,

---

Et hæc, ipsa hora superveniens, confitebatur Domino, et loquebatur de illo omnibus qui exspectabant redemptionem Israel.

---

secondes noces. — *Sepp* présume que cette sainte femme était du nombre des diaconesses qui servaient au temple, et que probablement, elle avait présidé à l'éducation de Marie, pendant son séjour dans les appartements extérieurs du temple. — *Schleiermacher*, dans son ouvrage sur l'Evangile de saint Luc, remarquant qu'*Anne* est décrite par l'évangéliste avec plus d'exactitude et de détails que *Siméon*, qui, cependant, dans le récit joue un rôle plus important, puisque l'on cite ses paroles prophétiques, tandis que l'on ne cite rien de la première, croit devoir en conclure que c'est vraisemblablement d'*Anne* elle-même que saint Luc aura recueilli les circonstances qui signalent la présentation de Jésus-Christ au temple.

» la mort d'Hérode, le retour d'Egypte; mais évidem-
» ment, cela est beaucoup trop, pour un intervalle de
» quarante jours, ou même de vingt-sept jours, si l'on
» place l'adoration des Mages le 6 janvier.

Pour échapper à cette difficulté, *Bergier*, *Hug*, *etc.*, répondent que la loi des Juifs admettait des délais et des dispenses, et que Marie, forcée de fuir en Egypte, pour sauver les jours de son Fils, était en droit d'user de ce privilége. La présentation n'aurait donc pas eu lieu précisément à l'époque légale, ou à l'expiration des quarante jours, mais plus tard, à une époque indéterminée, et au retour de l'Egypte. Mais le critique objecte, non sans raison, à notre avis, que *a*) cette hypothèse est contraire au texte évangélique; car, lorsque saint Luc dit: « *Les* » *jours de la purification ayant été accomplis, selon la* » *loi de Moïse,* » il déclare par là, positivement, que la visite au temple fut faite au temps légal; *b*) d'après saint Matthieu, les parents de Jésus ne pouvaient pas, au retour de l'Egypte, songer à se rendre immédiatement à Jérusalem. Si Joseph, quittant l'Egypte, est averti de ne pas retourner dans la Judée, de peur d'Archélaüs qui la gouvernait alors, il lui était encore moins possible de se retirer à Jérusalem même, où Archélaüs faisait sa résidence.

Mais, ne pourrait-on pas, avec Dom Calmet, Sepp, etc., placer la présentation *entre* l'adoration des Mages, et la fuite en Egypte? Dans cette hypothèse, les Mages seraient arrivés à Bethléem près de quarante jours après la naissance de Jésus-Christ. Aussitôt après leur départ, Marie présente *Jésus* au temple, et cette cérémonie accomplie, tandis que Marie et Joseph songent à retourner à Nazareth, un ange vient ordonner la fuite en Egypte. — « Mais l'avertissement de l'ange à
» Joseph paraît coïncider avec le départ des Mages, et
» on ne trouve pas de vraisemblance, réplique Strauss,
» à ce que, dans un moment où Dieu fait savoir à
» Joseph, qu'il n'est plus à Bethléem en sûreté contre
» le mauvais vouloir d'Hérode, il ait été permis à ce
» même Joseph de venir à Jérusalem, c'est-à-dire, de
» se jeter dans la gueule du loup. Dans tous les cas, les
» précautions les plus sévères auraient dû être recom-

» mandées à toutes les personnes intéressées, afin
» d'empêcher que la présence de l'Enfant messianique à
» Jérusalem ne fût divulguée; or, on ne trouve, dans
» le récit de saint Luc, aucune trace de cet incognito
» inquiet. »

Ces réflexions du critique ne nous paraissent pas sans fondement. L'hypothèse la plus vraisemblable me semble donc celle qui placerait, avec Olshausen, Néander, Ebrard, P. Lange, Wiéseler, etc., la présentation au temple, *avant* l'arrivée des Mages; car, bien que l'Eglise célèbre la fête de l'Epiphanie le 6 janvier, elle n'a pas voulu, par là, décider une question de chronologie, puisqu'elle place le même jour le souvenir du baptême de J.-C. et du miracle de Cana.

Mais le critique ne dépose pas les armes, et nous attaque à son tour. « Luc dit positivement (v. 39),
» qu'après l'accomplissement des rites légaux, les parents
» de Jésus-Christ *retournèrent* à *Nazareth*, « *Et ut*
» *perfecerunt omnia, reversi sunt in Galilæam, in civi-*
» *tatem suam Nazareth,* » qui était le lieu véritable de
» leur domicile, et non à *Bethléem*, où ils n'avaient
» séjourné qu'en passant. Donc, si les Mages vinrent
» après la présentation dans le temple, ils durent trouver
» les parents de Jésus à *Nazareth*, et non à *Bethléem*,
» comme le dit Matthieu. » — On répond à cette difficulté, qui frappe également la deuxième hypothèse, qu'il ne faut pas entendre les paroles de saint Luc dans un sens *restrictif* de tout événement et de tout voyage intermédiaire, ou, si l'on veut, que les événements racontés par saint Matthieu (II, 1, 23), doivent être intercalés entre les versets 38 et 39. Comme le remarque saint Augustin, c'est l'ordinaire des évangélistes de raconter les choses qui sont éloignées les unes des autres comme si elles se suivaient immédiatement, lorsqu'ils jugent devoir omettre les événements intermédiaires qui n'entrent pas dans le plan qu'ils se sont proposé. Saint Luc passe sous silence le court séjour qui eut lieu à Bethléem après la présentation au temple, l'adoration des Mages, et le voyage en Egypte, qui ne dut guère durer que quelques mois, mais il ne les nie pas.

Le P. de Ligny, dans sa *Vie de Jésus*, fait une autre

supposition. Après la purification, selon lui, Joseph retourne avec Marie et l'Enfant à Nazareth, comme le dit saint Luc, mais il n'y retourne que pour mettre ordre à ses affaires, et pour transporter ses effets à Bethléem, où il voulait s'établir avec sa famille, pensant sans doute que Dieu, qui avait fait naître Jésus à Bethléem pour l'accomplissement des prophéties, voulait aussi qu'il y fût élevé. Les Mages arrivent, et trouvent l'Enfant avec sa Mère, et c'est là que Joseph reçoit l'ordre de fuir en Egypte. Ainsi, tout s'arrange, et pour cela il suffit de supposer l'établissement de la Sainte Famille à Bethléem, établissement d'autant plus vraisemblable que, dans la supposition contraire, Joseph aurait dû, de lui-même, et sans attendre l'avertissement de l'ange, retourner à Nazareth, où il devait avoir sa maison et ses meubles.

2) Le critique persiste à faire ressortir l'opposition des deux évangélistes. « Luc, dit-il, signale Nazareth » comme la demeure des parents de Jésus ; c'est là que » l'ange cherche Marie, c'est là qu'il faut se représenter » la maison de Marie (I, 36), c'est de là que les parents » de Jésus se rendent à Bethléem pour le recensement » (II, 1) ; dès que les circonstances le permettent, ils » retournent à Nazareth, comme à leur ville (39). Ainsi, » dans Luc, *Nazareth* est visiblement la demeure propre » des parents de Jésus ; ils ne viennent à *Bethléem* que » par une occasion fortuite, et pour un temps. — Dans » Matthieu, au contraire (II, 1), Jésus est né à Bethléem, » et, comme il n'est nullement question des événements » extraordinaires qui, d'après Luc, y avaient conduit ses » parents, il semble que Matthieu fixe leur demeure à » Bethléem. C'est là qu'ils reçoivent la visite des Mages, » c'est de là qu'ils s'enfuient en Egypte, et, à leur retour » de ce pays, ils veulent encore rentrer dans la Judée, » mais un avis extraordinaire leur indique Nazareth, en » Galilée. Cette dernière particularité prouve évidem- » ment que ce n'est pas à *Nazareth*, comme Luc le » suppose, mais à *Bethléem*, que Matthieu fixe la » résidence ordinaire des parents de Jésus, et qu'il se » représente le départ pour Nazareth comme déterminé » par des circonstances imprévues, etc. Il y a donc » opposition manifeste. »

Rép. Ce que nous avons dit précédemment a répondu d'avance à cette difficulté ; mais il ne nous paraît pas inutile d'y ajouter quelques nouveaux éclaircissements. Saint Joseph était, suivant le témoignage de saint Justin (*Tryph.* 78), natif de Bethléem, et Marie, de Nazareth, où elle demeurait. Joseph, lors de son mariage avec la Sainte Vierge, se trouvait dans cette dernière ville Il y reste quelque temps, non d'une manière fixe, mais comme ouvrier, car l'histoire évangélique suppose assez clairement qu'il était pauvre. Il se rendit à Bethléem, lieu de son origine, et la patrie de ses ancêtres, pour se faire inscrire, suivant la loi de l'empereur romain. Il resta d'autant plus facilement dans ce dernier endroit, après la délivrance de la Sainte Vierge, que, n'ayant pas probablement de patrimoine, il pouvait demeurer indifféremment partout où il trouvait du travail, et d'après saint Matthieu (II, 11), « *Intrantes domum*, » il finit par y habiter une maison. Mais sa résidence à Bethléem fut bientôt interrompue par la fuite en Egypte, et, après le retour d'Egypte et la mort d'Hérode, la cruauté connue de son fils Archélaüs fut un motif suffisant pour engager les parents de Jésus, d'après l'avis de l'ange, à se fixer préférablement à Nazareth.

« Mais alors, dira-t-on, pourquoi saint Matthieu passe-» t-il sous silence le séjour de Marie à Nazareth, et le » voyage de Bethléem ? » *Rép.* Pour le comprendre, il faut se rappeler que le but principal de l'évangéliste était de fortifier la foi des chrétiens juifs, auxquels il s'adressait particulièrement, de leur prouver que Jésus était véritablement le Messie qu'ils attendaient. C'est dans ce but qu'il rapporte la généalogie de Jésus-Christ, et sa descendance de David, sa conception surnaturelle, sa naissance à Bethléem, prédite par les prophètes, l'adoration des Mages, et la fuite en Egypte, qui en est la suite. Il n'avait aucun motif de raconter la Présentation au temple, cérémonie qui, pour les Juifs, s'entendait d'elle-même ; mais le récit du voyage des Mages pouvait être nécessaire pour détruire les préjugés étroits des Juifs, et leur montrer que, dès le berceau, Jésus-Christ s'était manifesté comme le Sauveur du genre humain tout entier, des Gentils comme des Juifs ; de même que

la manière merveilleuse dont Jésus avait échappé à la rage meurtrière d'Hérode, était une nouvelle preuve de sa divine origine.

De même, saint Luc, dont l'Evangile s'adresse généralement aux Gentils convertis, n'avait pas besoin de prouver, par l'histoire des Mages, que Jésus-Christ était venu sur la terre pour les Gentils, aussi bien que pour les Juifs; aucun de ses lecteurs n'éprouvait de doutes à cet égard. Il pouvait également passer sous silence les rapports de Jésus avec les anciennes prophéties. Comme, dans la réalité, le séjour à Bethléem ne dura guère que quelques mois, il était naturel que saint Luc, passant sous silence les événements qui en furent la cause, se contentât de dire, en peu de mots, d'une manière générale et indéterminée, que Joseph et Marie n'étaient pas restés à Bethléem, mais étaient, de *nouveau retournés* en *Galilée*.

Saint Matthieu, au contraire, pour qui la naissance de Jésus-Christ à Bethléem, comme accomplissement des prophéties, avait de l'intérêt, et qui n'avait aucune occasion, aucun motif de raconter par quelles suites de circonstances cette naissance avait eu lieu à Bethléem, nous désigne avec droit Joseph comme *résidant* à Bethléem, lors des événements qu'il rapporte, et comme il n'avait pas parlé du séjour précédent de Joseph à Nazareth, il ne pouvait représenter le dernier voyage de Joseph comme un *retour* dans cette ville. Pour résumer cette longue discussion, nous dirons, 1) que le séjour à Bethléem était plus qu'un simple voyage, et qu'il devait être, dans l'intention de Joseph, le séjour habituel de Jésus-Christ; 2) que le séjour à Bethléem fut, par l'événement tellement court et transitoire, que saint Luc avait le droit de représenter l'habitation subséquente de Jésus-Christ à Nazareth, comme un *retour* dans cette ville. Il n'y a donc pas, entre les deux évangélistes, l'ombre d'une contradiction. Les difficultés *particulières* de *Strauss* contre le récit de la Présentation sont trop faibles pour mériter que nous nous y arrêtions (*a*).

(*a*) *Voy. **Ebrard,*** Wissensch, krit., ***Hug***, gutachten, etc.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 22. « *Après que les jours de la purification de Marie » furent accomplis* » — La conception et la naissance de l'homme humiliante et impure..., parce que l'homme naît dans le péché. — Marie, que sa pureté virginale exemptait de cette loi, s'y soumet volontairement par *humilité.* — *a*) La plus pure des vierges se met au nombre des femmes impures; *b*) la plus sainte des créatures se place parmi les pécheresses; *c*) la Mère de Dieu se présente comme la mère d'un enfant ordinaire; *d*) la Reine du ciel vient présenter l'offrande de la pauvreté et de l'indigence. Quel exemple pour nous!

« *Ils le portent à Jérusalem, pour l'offrir au Seigneur.* » — A l'exemple de Marie, les mères chrétiennes, après leurs couches, doivent se faire un devoir de présenter, aux pieds des autels, leurs enfants au Seigneur, et de recevoir la bénédiction du prêtre. — Par là, *a)* elles s'acquittent, à l'égard de Dieu, du devoir sacré de la reconnaissance; *b)* elles consacrent leur enfant à Dieu, et appellent sur lui et sur elles les bénédictions divines; *c*) elles demandent à Dieu la grâce de remplir dignement leurs devoirs de mère, en élevant chrétiennement leurs enfants.

Jésus-Christ, le Verbe incarné, seule hostie digne de Dieu, depuis le péché, s'offre pour nous à son Père dans le temple, comme une victime de propitiation pour les péchés des hommes, et se dévoue à la mort de la croix. « *Hostiam et oblationem noluisti, tunc dixi : ecce venio.* » (Heb., 10.) « *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris.* » (I. Jo., 1.) Sacrifice, *a) prompt* et sans délai; *b) entier* et sans réserve ; *c) persévérant* et sans retour.

v. 28. « *Il le prit entre ses bras, et bénit Dieu.* » — Nous avons le même bonheur que Siméon, dans la sainte communion. Nous n'avons pas seulement Jésus entre nos bras, nous l'avons dans notre cœur. Le recevons-nous avec les mêmes sentiments de foi, de ferveur, de joie, de reconnaissance?

Quelle ne doit pas être notre reconnaissance, pour le don que Dieu nous fait de son fils, et que Jésus nous fait

de tout son être! Est-ce trop de nous donner tout entiers à celui qui s'est donné tout entier pour nous?

v. 24. « *Et pour offrir en sacrifice une couple de tour-* » *terelles ou deux petits de colombes.* » — Joseph rachète au prix d'une paire de colombes le Roi des rois, qui s'offre lui-même à son Père pour racheter le monde. Une couple de tourterelles, voilà la rançon de l'Homme-Dieu. Le sang d'un Dieu..., voilà la rançon de l'homme. C'est au christianisme que le pauvre doit sa dignité, sa noblesse; c'est par lui qu'il est élevé au rang des riches et des puissants de la terre, puisqu'il tend au même but, qu'il a les mêmes espérances. La véritable richesse, c'est celle que la mort ne peut ravir, qui remplit le vide immense du cœur de l'homme, c'est la possession du souverain bien. Nous devons offrir à Dieu *a*) les *prémices* de *nos actions,* en les offrant à Dieu, en les faisant pour sa gloire; *b*) les prémices de *chaque journée,* en la commençant par la prière; *c*) les prémices de *notre vie*, par une jeunesse pieuse et fervente.

v. 23. « *Or, il y avait à Jérusalem un vieillard nommé* » *Siméon, homme juste et craignant Dieu.* » — Prix et avantage de la piété et de la crainte de Dieu. La piété et la religion sont la couronne de la vieillesse. Rien de vénérable comme une vieillesse embellie par la vertu et la sainteté. Rien au contraire de triste et de hideux comme un vieillard impie (Voltaire); c'est une monstruosité. — « *L'Esprit-Saint était en lui.* » — Heureux celui qui se laisse diriger par les lumières et les inspirations de l'Esprit-Saint!

v. 27. « *Poussé par l'Esprit-Saint, il vint dans le* » *temple.* » — Siméon dans le temple. — *a*) *L'Esprit Saint* est son guide, *b*) le *temple,* son refuge, *c*) la *foi*, sa consolation, *d*) la *crainte de Dieu*, sa vie; *e*) le *Sauveur,* sa joie; *f*) la *mort,* son désir.

v. 29. « *Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur* » *s'en aller en paix*, etc. » — Ineffables consolations de la piété. — Siméon, par l'enfant Jésus, est délivré des terreurs de la mort. *a*) Il ne peut rien espérer sur la terre qui surpasse, qui égale pour lui ce beau jour; *b*) il a entre ses bras l'objet de ses espérances, Celui après qui son cœur soupirait, l'hostie de propitiation pour ses péchés

et ceux du monde ; *c*) il est par lui assuré de la vie éternelle. Pourquoi désirerait-il encore rester sur la terre? — Heureuse mort du juste! Il meurt, *a*) un hymne sur les lèvres, *b*) Jésus dans son cœur, *c*) le ciel, dans ses espérances.

v. 32. « *La lumière qui éclairera les nations,* etc. » — Jésus est le soleil de justice qui éclaire le monde ; en dehors de lui, il n'y a qu'obscurité et ténèbres. — Apprécions le bienfait de la foi. Mettons notre gloire à être le disciple de Jésus-Christ.

v. 33. « *Et son père et sa mère admiraient les choses » que l'on disait de lui.* » — A l'exemple de Marie et de Joseph, méditons sans cesse, admirons les merveilles de la toute-puissance, de la sagesse, de la bonté, de la miséricorde divine, dans le mystère de la rédemption.

v. 34. « *Celui-ci est venu pour la ruine et la résur- » rection de plusieurs en Israël.* » — Résurrection de l'esprit prophétique en Israël. — Jésus-Christ est venu sur la terre pour le salut de tous; il fournit à tous les moyens de se sauver; mais plusieurs, par leur faute, abusant des grâces de salut qui leur sont données, trouvent en lui une occasion de ruine. — Plus grande est la grâce méprisée, plus terrible est le châtiment. — « *Et » pour être un signe de contradiction.* » — Jésus, objet de contradiction pour les hommes corrompus, esclaves du monde, de la chair, de Satan. — Le monde, la chair et le démon, doivent se soulever contre Celui qui vient détruire leur empire. — La croix du Sauveur, signe de contradiction, toujours combattu, toujours victorieux.

v. 35. « *Un glaive transpercera votre âme.* » — Prélude du « *Stabat mater dolorosa, cujus animam gementem, » contristantam et dolentem, pertransivit gladius.* » — Les disciples de Jésus-Christ doivent s'attendre à partager le sort de leur chef. — Les persécutions ne doivent donc pas nous étonner : sans combats, il n'y aurait pas de victoires.

v. 36. « *Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de » Phanuel.* » — Anne, beau modèle pour les âmes pieuses, *a*) par son assiduité au temple, *b*) par sa vie de méditation et de prière, *c*) par sa vie pénitente et mortifiée, *d*) par sa conversation sainte avec les gens du monde.

v. 38. « *Elle se mit à louer Dieu, et à parler de lui à » tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.* » — Les personnes pieuses aiment à parler de Dieu, de Jésus-Christ. — La bouche parle de l'*abondance* du cœur.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LEÇONS QUE NOUS OFFRE LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE.

Nous y voyons :

I. Jésus, modèle des enfants.

Il leur apprend, par son exemple, 1) à être *soumis, obéissants* à leurs parents, aux commandements de Dieu et de l'Eglise : « *Sicut » scriptum est in lege Domini, quia omne masculinum, etc.;* » — 2) à être *pleins de zèle,* dès leur âge le plus tendre, pour le service de Dieu : « *Ut sisterent eum Domino ;* » — 3) qu'ils doivent s'*offrir* à Dieu de tout leur cœur, comme l'enfant Jésus, et *consacrer* leur vie toute entière à son service : « *Omne masculinum... sanctum Domino » vocabitur ;* » — 4) que les *aînés,* en particulier, doivent donner à leurs plus jeunes frères l'exemple de la vertu et de la piété, « *Adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur.* »

II. Marie, modèle des vierges et des épouses chrétiennes.

Elle leur donne l'exemple, 1) de la *modestie :* Marie ne sort, même pour aller au temple, qu'accompagnée de Joseph, son époux et son protecteur naturel : « *Tulerunt illum ;* » — 2) de l'*obéissance :* elle obéit même à une loi qui ne l'oblige pas : « *Postquam impleti sunt » dies purgationis ejus ;* » — 3) de l'*humilité* : en se soumettant à cette loi humiliante, elle se met au rang des pécheresses ; — 4) de l'*amour* de la *pauvreté :* elle donne l'offrande des pauvres : « *Par » turturum, aut duos pullos columbarum ;* » — 5) du *courage* et de la *persévérance* à subir les épreuves que Dieu pourra leur envoyer : « *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* »

III. Joseph, modèle des époux et des pères de famille.

1) Comme *chef de famille,* préparant et achetant tout ce qui est nécessaire pour le voyage et pour le sacrifice, il apprend aux *chefs de famille* à veiller avec zèle et sollicitude à ce que la loi de Dieu soit observée dans leur maison, et à pourvoir avec soin à tout ce qui est nécessaire pour cela : « *Tulerunt eum ut sisterent, etc. ;* » — 2) comme *époux de Marie,* prenant part à ses actes de religion, à ses joies et à ses douleurs, il apprend aux *époux* que, loin de mettre obstacle à la piété de leur épouse, ils doivent l'encourager, au contraire, la seconder, et l'imiter eux-mêmes : « *Ut darent hostiam, » secundùm, etc. ;* » — 3) comme *père de Jésus,* offrant, ainsi que

Marie, à Dieu, cet enfant divin, comme si c'était le sien propre, il apprend aux *pères de famille,* qu'ils doivent aussi offrir à Dieu leurs enfants, leurs serviteurs, et leur procurer une éducation chrétienne : « *Ut sisterent eum Domino.* »

IV. Anne, modèle des veuves.

Elle leur apprend, par son exemple, qu'elles doivent, 1) être *chastes :* c'est la couronne des veuves, comme celle des vierges : « *Vidua erat usquè ad annos quadraginta quatuor ;* » — 2) *retirées,* vivant habituellement dans leur chambre, ou à l'église : « *Non dis-* » *cedebat de templo ;* » — 3) *pieuses* et *ferventes,* et cherchant leur consolation dans la prière, les exercices de la piété, l'union avec Dieu, etc. : « *Obsecrationibus serviens die ac note ;* » — 4) *menant* une vie *mortifiée* et *pénitente,* sans laquelle il est bien difficile, sinon impossible, de garder la chasteté : « *Jejuniis,* etc ; » — 5) *persévérantes* dans la vertu et les bonnes œuvres : « *Processerat in diebus suis ;* » — 6) pleines de *zèle* pour propager la vertu autour d'elles, et inspirer l'amour de Dieu aux personnes sur lesquelles elles peuvent avoir quelque influence : « *Loquebatur de illo omnibus qui exspecta-* » *bant,* etc. »

V. Siméon, modèle des vieillards.

Il leur apprend, par son exemple, qu'ils doivent être 1) *justes,* en état de grâce, chargés de bonnes œuvres, comme des épis mûrs pour la moisson : « *Erat vir justus ;* » — 2) *dédaigneux* du monde, dont ils ont appris à connaître la misère, aimant la retraite, et à fréquenter le temple du Seigneur : « *Venit in spiritu in templum ;* » — 3) *détachés* des choses de la terre, et portant leur affection sur les biens éternels : « *Exspectans consolationem Israel :* » — 4) *préparés* à la mort, l'acceptant avec résignation, et même avec joie, parce que nous avons un *Sauveur,* et une espérance d'immortalité : « *Nunc* » *dimittis servum tuum Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum.* »

VI. Le même Siméon, modèle des prêtres.

Il leur apprend, par son exemple, qu'ils doivent être — 1) *prêtres,* c'est-à-dire, d'après l'étymologie du mot (*presbyteri*), des *anciens,* des *vieillards,* par leur gravité, leur maturité, leur sagesse, etc. ; — 2) *justes :* « *Et homo erat justus ;* » remplissant exactement tous leurs devoirs ; d'une conscience pure et sans tache ; — 3) *craignant* Dieu, et remplis d'horreur pour le péché : « *Et timoratus ;* » — 4) pleins de *foi* et de *confiance* aux promesses divines : « *Exspectans consola-* » *tionem Israel ;* » — 5) *dociles* aux lumières et aux inspirations de l'Esprit-Saint, et se laissant diriger par sa conduite : « *Et Spiritus* » *Sanctus erat in eo ;* » — *amateurs* de l'Eglise, et faisant de la maison de Dieu leur demeure habituelle : « *Venit, in Spiritu, in tem-* » *plum ;* » — 7) remplis de *piété,* d'*amour* pour Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'ils ont le bonheur de recevoir tous les jours dans leur cœur : « *Ipse accepit eum in ulnas suas.* »

Que les prêtres, les vieillards, les veuves, les jeunes vierges, les

fervents chrétiens, les pères de famille, les enfants, viennent donc recevoir le *cierge* qui leur est offert de la part de Jésus, de Marie, de Joseph, d'Anne et de Siméon : que chacun le fasse luire pour l'exemple des autres ; il brillera un jour comme une étoile dans le ciel.

B. MÊME SUJET. — LEÇONS QUE NOUS DONNENT LES PRINCIPALES CIRCONSTANCES DU RÉCIT ÉVANGÉLIQUE.

Ces circonstances sont :

I. La purification de Marie.

L'exemple de Marie, se soumettant à la loi de la purification, condamne, 1) les *pécheurs rebelles,* qui n'*observent pas* la loi, *a*) sous prétexte que la loi *ne les atteint pas;* les mauvais chrétiens trouvent toujours des prétextes pour s'exempter de la loi, et colorer leur lâcheté : « *Postquam impleti sunt dies purgationis ;* » Marie se soumet à une loi dont elle pouvait se dispenser ; *b*) parce que la loi est *trop sévère...,* Marie sacrifie bien à Dieu ce qu'elle a de plus cher : « *Tulerunt eum, ut sisterent eum Domino.* » — 2) Les chrétiens *abusés,* qui *observent mal* la loi, l'accomplissent dans un esprit *a*) de *singularité;* — simple et humble, Marie ne se singularise point, et fait ce que font les autres : « *Secundùm legem Moysi;* » — *b*) de *vanité,* de *sot orgueil,* qui ambitionne les distinctions, et veut se faire remarquer; — Marie, dans son humilité, se cache et se dérobe à la gloire du monde...; — *c*) de *vaine délicatesse,* écoutant trop ses répugnances; — Marie ne marchande pas avec Dieu, elle lui offre avec générosité ce qui lui est mille fois plus cher que sa propre vie; d'avance, elle se dévoue au glaive de douleur qui doit la transpercer : « *Et » tuam ipsius animam pertransibit gladius.* »

II. La présentation de Jésus.

Jésus, dévoué et consacré à Dieu par les mains de Marie et de Joseph nous apprend, — 1) à *connaître Dieu, a*) comme notre *souverain Maître et Seigneur.* Marie honore la *souveraineté* de Dieu, en lui offrant, en la personne de son Fils, *aa*) un *premier-né,* qui représente tous les hommes dont il est le chef : « *Tulerunt illum... ut sisterent » eum Domino :* » — *bb*) un premier-né *égal à Dieu,* et vrai Dieu : « *Sanctum Domino vocabitur.* » — *b*) Comme notre *souverain Bienfaiteur,* et la source de tous les biens. Nous trouvons en *Jésus enfant,* s'offrant à son Père pour nous, *aa*) le *modèle* de notre reconnaissance envers Dieu ; *bb*) le *suppléant* de notre reconnaissance envers Dieu, *cc*) la *perfection* de notre reconnaissance envers Dieu : « *Tulerunt » illum..., ut darent hostiam,* etc., » *c*) comme notre *souverain Juge,* et le vengeur redoutable du péché. En s'offrant à son Père comme victime du péché, Jésus nous fait voir, *aa)* combien Dieu hait le péché, *bb*) combien nous devons le haïr nous-mêmes. — 2) A *nous connaître nous-mêmes.* Nous y apprenons à connaître, *a*) notre *excellence,* en voyant à quel prix Jésus-Christ nous a rachetés : « *Empti » estis pretio magno ;* » *b*) notre *dignité :* en conséquence de cette

Rédemption, nous appartenons spécialement à Dieu, nous sommes les enfants du Père, les membres de Jésus-Christ, les temples de l'Esprit-Saint (d'après Bourdaloue).

III Le cantique de Siméon.

Nous y apprenons combien la pratique de la religion est consolante et précieuse pour ceux qui se trouvent au moment de la mort : « *Nunc dimittis.* » — 1) *Preuves* de cette vérité. — *a*) On n'a jamais vu un mourant se repentir d'avoir été religieux ; *b*) beaucoup, au contraire, se sont amèrement reproché de ne l'avoir pas été. — 2) *Causes* de ce phénomène. — Cela vient de ce que, *a*) l'aveuglement des passions se *dissipe* à la lueur du pâle flambeau de la mort ; *b*) la voix de la conscience, endormie durant la vie, se *réveille*, et se fait entendre alors avec plus de force et de clarté ; *c*) la pratique de la religion fait éprouver au chrétien une *paix* et une *consolation* que ne peuvent goûter l'impie et l'incrédule ; *d*) la *pensée* de l'éternité qui s'approche, de l'avenir mystérieux et inconnu qui nous attend, fait alors une impression plus profonde. — 3) *Caractère* de cette vérité. — Elle est, *a*) pleine de *terreur* et d'*effroi*, pour l'impie et le mauvais chrétien, qui ne peut penser, sans une légitime frayeur, *aa*) aux péchés qu'il a commis, *bb*) aux grâces dont il a abusé, *cc*) aux biens terrestres qu'il a préférés à son salut, et qu'il ne peut se résoudre à quitter, *dd*) aux terreurs de l'éternité qui va le recevoir. — *b*) Pleine de *consolation* et d'*encouragement* pour ceux qui ont pris la foi pour la règle de leur conduite, joyeux alors, *aa*) de quitter un monde où règne le péché, où tout est vain et faux, où il faut sans cesse combattre et souffrir ; *bb*) de ne pas se présenter devant Dieu les mains vides, et d'emporter avec eux le mérite de leurs bonnes œuvres ; *cc*) de penser que le ciel va s'ouvrir pour les recevoir, et qu'ils vont jouir pour l'éternité de la possession du souverain bien.

§ XIII.

ADORATION DES MAGES.

Bethléem, février 750.

(Matt., II, 1-12. — *Evangile de la fête de l'Epiphanie*).

Nous avons précédemment exposé les raisons qui nous font placer l'histoire de l'adoration des Mages après la Présentation au temple. Le *decorum* demandait que le Messie nouveau-né reçût d'abord les louanges de l'élite du peuple Juif, avant d'accueillir les représentants du monde païen. En effet, si l'or que les Mages avaient

apporté pour présent à l'enfant Jésus s'était déjà trouvé entre les mains de Marie et de Joseph, lors de la Présentation au temple, ils ne se seraient pas contentés de présenter l'offrande de l'indigent.

Quelques âmes simples et pieuses, les bergers de Bethléem, le pieux vieillard Siméon, Anne la prophétesse, etc., connaissaient donc seuls, jusqu'alors, la naissance du Sauveur du monde, et s'en réjouissaient en silence, mais ce mystère restait ignoré de la multitude du peuple, des grands du monde, du roi Hérode, des prêtres et des docteurs. Il entrait dans les desseins de Dieu de *rendre publique* la naissance de son divin Fils, et de l'annoncer au monde d'une manière plus *solennelle*. Il le fit par un événement merveilleux, où sa sagesse et sa bonté brillent d'un égal éclat.

Ceux à qui Dieu jugea à propos de manifester la naissance du Sauveur furent les sages de l'Orient, désignés sous le nom de *Mages*. « *Jésus donc, étant né à Bethléem,* » ville de la tribu « *de Juda,* » l'ancienne Ephrata, qu'il faut distinguer, par conséquent, d'une ville du même nom, située en Galilée, dans la tribu de Zabulon, « *aux* » *jours du roi Hérode,* » qui, quoique Iduméen, possédait le trône de la Judée, par la faveur des Romains, depuis l'an 717 de Rome, « *des Mages vinrent d'Orient* » *à Jérusalem.* » On désignait autrefois, sous le nom de *Mages* (*a*), dans la Perse et la Chaldée, les savants, les philosophes, les prêtres, les disciples de *Zoroastre*, ou *Zerduscht*. Ils étaient, à peu près, chez les Perses, ce que sont actuellement les *Mandarins* dans la Chine, et les *Brachmanes* dans l'Inde; ils formaient une sorte de

---

1. Quum ergo natus esset Jesus in Bethleem Juda in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam.

(*a*) «*Magi, quod genus sapientium et doctorum habebatur in Persis;*» (*Plin maj.* H. N. 29, 3.) « *Magi faciebant medicinam et thus atque* » *myrrham adhibebant* » (*Ibid.*, 24, 29) *Hesychius*, μάγον τὸν θεοσεβῆ, καὶ θεολόγον καὶ ἱερέα οἱ πέρσαι λέγουσι. *Michaelis* fait dériver ce mot du persan *mog,* adorateur du feu. D'autres avec plus de raison le font dériver du mot persan *mogh*, qui vient lui-même du sanscrit *maha,* d'où μεγας en grec, *magnus* en latin, *grand*, *excellent*.

caste sacerdotale, qui jouissait d'une grande considération, et dont les membres s'appliquaient particulièrement à l'étude des sciences naturelles, de l'astronomie, de l'astrologie, de la médecine, etc., expliquaient les préceptes de la religion, administraient le culte divin, étaient les conseillers des rois. Les anciens rois de Perse, avant de monter sur le trône, devaient être initiés dans leur ordre. Ils étaient très répandus dans l'Orient, et jouissaient d'une haute considération.

Une ancienne tradition attestée par les saints Pères (Tert.,, S. Cyp., S. Chrysos., S. Bas., Jér., etc.), donne aux Mages le titre de *rois*. C'est ce que semblent indiquer leur lointain voyage, leurs riches présents, l'impression que produit leur présence et l'importance qu'ils acquièrent, dès l'abord, à Jérusalem, la noble franchise avec laquelle ils ne craignent pas de parler, devant le cruel et soupçonneux Hérode, d'un nouvel héritier légitime du trône de David; et on a cru voir en eux l'accomplissement de ces paroles du Psalm. 71, v. 10: « Les rois de » la mer et des îles lointaines lui apportent des présents; » les princes de l'Arabie et de Saba, des offrandes. » — Ils étaient probablement du nombre de ces petits princes ou *émirs*, auxquels l'antiquité donnait souvent le titre de *rois*. L'opinion commune est qu'ils étaient au nombre de *trois*, peut-être à cause des trois sortes de présents qu'ils offrirent à l'enfant Jésus. Benoît XIV (*de Fest. Christi*, I, 11), cite un tableau antérieur à saint Léon, lequel représente *trois* Mages. On sait que la ville de Cologne se glorifie de posséder leurs reliques, et les honore sous le nom de *Balthazar, Melchior* et *Gaspar*. L'Evangile les fait venir de l'*Orient*, des contrées où le soleil se lève, ἀπὸ ἀνατολῶν, (et nom de l'Anatolie, comme le traduit ridiculement Voltaire dans sa Bible enfin expliquée), ce qui, par rapport à la Judée, peut s'entendre de la Chaldée, de la Perse, ou de l'Arabie. Il nous paraît plus probable qu'ils venaient de la Perse, qui était proprement la patrie des Mages, ou sectateurs de Zoroastre, lesquels attendaient aussi un Sauveur, ou Sosiosch (suivant Olshausen).

Pourquoi viennent-ils à Jérusalem? Ils ne le cachent pas; ils le proclament hautement. Ils viennent rendre

leurs hommages au Roi messianique, qui était l'objet d'une attente universelle, et dont ils annoncent la naissance. « *Où est*, » dirent-ils, « *le Roi des Juifs, nouvel-* » *lement né? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous* » *sommes venus l'adorer.* » L'expression de *Roi des Juifs*, dont ils se servent, indique assez clairement qu'ils n'étaient pas *Juifs*, comme le prétend Paulus, qui les transforme en marchands juifs venus à Jérusalem pour leur commerce, mais qu'ils étaient *Gentils*. Aussi la tradition constante de l'antiquité chrétienne voit-elle en eux les *représentants* et les *prémices* de la gentilité, venant en leur personne, offrir ses hommages au Sauveur du monde.

Dieu avait préparé aux Mages un signe en rapport avec leurs connaissances et leur habileté dans la science des astres ; une étoile merveilleuse leur apparaît dans les cieux, et leur annonce la naissance du nouveau Roi des Juifs... Habitant de vastes plaines, où le spectacle des cieux se montrait dans toute sa splendeur, et où la pureté de l'air donnait aux étoiles un éclat inconnu à nos sombres et froides contrées, ils aimaient à contempler ces corps lumineux, et croyaient que les révolutions des astres n'étaient pas sans rapport avec l'histoire de l'humanité ; et cette persuasion n'était peut-être pas aussi dénuée de fondement qu'on serait tenté de le croire. Sans prétendre admettre toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire, on peut croire que les grands changements dans l'ordre astronomique, que les révolutions qui ont lieu dans le cours des corps célestes, correspondent, dans les desseins de Dieu, qui embrassent l'immensité de la création, avec les *grandes révolutions* dans l'histoire de l'humanité. Or, d'après les témoignages cités par *Schubert* (v. XI, p. 270), l'époque de la naissance de Jésus-Christ coïnciderait avec l'une de ces grandes périodes astronomiques qui, dans l'opinion des sages de l'Orient, présageaient un monde nouveau (*Voy.* égal. Sepp, *Vie de Jésus*).

Mais, sans nous perdre dans ces hautes considérations,

---

2. Dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

nous nous contenterons de rappeler qu'à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, les Juifs étaient dispersés par toute la terre, et avaient répandu, même parmi les Gentils, la connaissance de leurs livres saints, et des prophéties qu'ils contenaient. Les auteurs païens eux-mêmes (Tacite, *hist.*, v. III; Suétone, *Vita Vesp.*, 3), nous apprennent que la croyance qu'un grand monarque devait sortir de Judée était alors répandue par tout l'Orient. On y connaissait, en particulier, l'ancienne prophétie de Balaam (Num. XXIV, 17), annonçant l'apparition d'une *étoile* comme le *signe distinctif* de la naissance du Messie libérateur. L'expression dont les Mages se servent : « *Nous avons vu son étoile,* » semble indiquer assez évidemment qu'elle ne leur était pas inconnue. Plusieurs Pères pensent même que les Mages descendaient de cet ancien prophète. Il est facile de comprendre, d'après toutes ces données, comment les Mages apercevant, à cette époque d'attente universelle, une nouvelle étoile (*b*), d'un éclat merveilleux, purent croire qu'elle annonçait la naissance de ce Roi de la Judée, dont le monde pressentait la prochaine venue. Il est à croire, d'ailleurs, et c'est le sentiment de saint Augustin, saint Chrysostome et autres, que les Mages furent favorisés d'une révélation particulière, d'une illumination intérieure et divine. « C'était, dit Bossuet, la lumière de Dieu même, qui » agissait dans leur âme, comme elle agit autrefois sur » l'esprit du roi Cyrus, pour le disposer à délivrer le » peuple Juif. »

Arrivés au but de leur voyage, les Mages se rendent dans la capitale de la Judée. Naturellement, ils devaient

---

(*b*) Chalcidius, philosophe platonicien du IIIe siècle, dans un commentaire sur le Timée de Platon, parle de l'étoile des Mages. Après avoir cité quelques passages d'Homère, où il est question d'étoiles funestes, il ajoute : « Il y a une autre histoire, plus sainte et plus vénérable, qui rappelle » l'apparition d'une certaine étoile, annonçant, non pas des maladies et » des mortalités, mais la descente d'un Dieu adorable, pour la conservation » et le bien des mortels. On dit que des sages de la Chaldée, très versés » dans la contemplation des choses du ciel, prenant cette étoile pour guide » dans leur route nocturne, se mirent à chercher ce Dieu nouveau-né, et » qu'ayant trouvé cette majesté enfantine, ils lui rendirent leurs hommages, » et lui offrirent les vœux qui convenaient à un Dieu. » Sur la nature de cette étoile, et les diverses opinions des commentateurs et des critiques sur ce sujet, voyez plus bas, ***Polémique rationaliste***.

supposer que la naissance du nouveau Roi des Juifs, proclamée au loin par un *signe* céleste, devait être connue dans le pays, et dans la capitale même de la nation, et y être accueillie par des témoignages publics de joie et d'allégresse ; mais, à leur grand étonnement, ils ne trouvèrent partout qu'un silence glacial, une ignorance entière et complète. Bientôt, le bruit de leurs discours pénètre jusqu'à la Cour elle-même, et y jette le trouble et l'effroi. « *A cette nouvelle* » inattendue qui semble lui révéler un nouveau rival, le tyran tremble sur son trône et le trouble se répand par toute la ville : « *le roi Hérode* » *s'émut, et tout Jérusalem avec lui, et rassemblant* » à la hâte, « *les princes des prêtres, et les docteurs de la* » *loi (c),* » qui formaient le grand conseil du Sanhédrin, composé de soixante-douze membres, et chargé de décider tout ce qui a rapport à la religion, « *il leur demanda* » *en quel lieu,* » d'après les oracles des anciens prophètes, « *devait naître le Christ,* » le Messie dont ils ont annoncé la venue. Ce n'était pas le désir de connaître la

---

3. Audiens autem Herodes rex, turbatus est, et omnis Jerosolyma cùm illo. — 4. Et congregans omnes principes sacerdotum, et Scribas populi, sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur.

(c) C'est-à-dire convoquant le *Sanhédrin*. Le *Sanhédrin* (du grec συνέδριον, héb. *beth-din, maison du jugement*), était le tribunal suprême chargé de décider tout ce qui avait rapport à la religion : il était composé de soixante-douze membres, présidé par le grand-prêtre, et qui comprenaient : 1° les chefs des vingt-quatre classes sacerdotales, et ceux qui avaient déjà rempli les fonctions de grand-prêtre, car la dignité de grand-prêtre, auparavant à vie, était devenue *temporaire*, et changeait au gré de ceux qui avaient le suprême pouvoir ; les uns et les autres portaient le titre honorifique de *princes des prêtres*, ἀρχιερεῖς, et faisaient partie du *Sanhédrin;* 2° les *Anciens*, πρεσβυτεροί, c'est-à-dire, les chefs des tribus et des principales familles; 3° les *Scribes*, ou docteurs de la loi, γραμματεῖς, νομικοί, νομοδιδάσκαλοι, en héb, *Sophim* de *sepher*, la *bible*, le livre par excellence, formaient proprement le corps des théologiens du peuple juif. Il ne faut donc pas entendre, par ce mot, des *écrivains* ou *notaires* publics, mais ceux qui avaient pour fonction principale de transcrire, ou de conserver intact le dépôt des saintes Ecritures, de les étudier, et de les expliquer au peuple. D'après Maimonide, ils étaient pour la plupart, de la tribu de Lévi, et nourris aux frais du public, afin de pouvoir se livrer tout entiers à leurs fonctions. Tous les *Scribes* et tous les chefs de famille n'étaient pas membres du Sanhédrin, mais ceux-là seulement qui avaient obtenu cet honneur, soit par l'élection, soit par la nomination royale.

vérité qui guidait ce prince artificieux ; son unique but était de découvrir, s'il était possible, ce nouveau rival, et de s'en défaire secrètement, car déjà ce prince cruel roulait dans son âme des pensées de sang et de meurtre.

Les docteurs de la loi répondirent à la question proposée : « *C'est à Bethléem* » de la tribu « *de Juda,* » que, d'après les oracles prophétiques, doit naître le Messie ; car « *voici ce qui est écrit* » dans « *le livre du prophète* » (Michée, v. 2) : « *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es* » *pas la moindre parmi les cités de Juda, car de toi sor-* » *tira le chef qui doit régir Israël, mon peuple.* »

La frayeur d'Hérode le pousse à la cruauté. Ce prince barbare, qui se baignait à plaisir dans le sang, non-seulement de ses propres sujets, mais même de son épouse et de ses propres enfants, prépare maintenant le meurtre de celui qu'il croit son rival, et qui est son Maître et son Dieu. A la cruauté, il joint l'artifice et l'hypocrisie; il veut faire servir la simplicité et la bonne foi des Mages, à la réussite de ses desseins sanguinaires. « *Alors,* » *Hérode, ayant fait secrètement venir les Mages, s'informa* » *d'eux avec soin de l'époque précise où l'étoile leur était* » *apparue,* » afin d'en conclure approximativement l'âge de l'enfant dont il voulait se défaire ; « *puis, les envoyant* » *à Bethléem,* » dans l'espoir d'en faire, sans qu'ils s'en doutassent, ses espions, « *Allez, leur dit-il, et* » *informez-vous à fond de l'enfant, et, quand vous* » *l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que, moi* » *aussi, j'aille l'adorer.* » C'est le *tuer* qu'il voulait dire; il feint une adoration pour couvrir son crime. On reconnaît bien là ce même prince qui, au rapport de Josèphe (*Ant.* XV, 3), fit submerger, dans un exercice de natation pris sur la mer, sous prétexte d'une partie de plaisir, *Aristobule*, son beau-frère, dont il prit ensuite le deuil avec ostentation.

---

5. At illi dixerunt ei : In Bethleem Judæ; Sic enim scriptum est per prophetam : — 6. Et tu Bethleem, terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda; ex te enim exiet dux, qui regat populum meum Israel.—7. Tunc Herodes, clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ, quæ apparuit eis. — 8. Et mittens illos in Bethleem, dixit : Ite, et interrogate diligenter de puero; et cùm inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum.

Hérode ajoutait donc foi aux oracles divins, puisqu'il les consulte, et qu'il dirige sa conduite en conséquence. Elevé dans la religion juive, il ne révoque pas en doute l'autorité des saints Livres; il ose néanmoins se flatter de l'espérance de faire périr un enfant appelé, par ces mêmes oracles, à la plus haute destinée; il n'est pas moins disposé à violer, pour parvenir à ce but, toutes les lois divines et humaines Telle est l'inconséquence et l'aveuglement de l'homme qui se laisse dominer par ses passions, et qui est toujours prêt à leur tout sacrifier. Ce n'est pas le seul exemple de ce genre que nous présente l'histoire de l'humanité.

D'après l'ordre du roi, malgré la nuit qui s'approche, les Mages se mettent de suite en route pour se rendre à Bethléem. « *Ayant entendu les paroles du roi, ils partirent;* » mais, tout à coup, ô surprise, « *voilà que* » *l'étoile* » merveilleuse « *qu'ils avaient vue en Orient,* » et qui avait déterminé leur voyage, leur apparut de nouveau, dans la direction même de Bethléem, marchant, ou semblant marcher devant eux, comme si elle « *les précédait* » pour leur servir de guide, « *jusqu'à* » *ce que, venant au-dessus du lieu où était l'enfant, elle* » *s'y arrêta,* » comme pour leur dire : C'est ici. « *A la* » *vue de l'étoile, ils éprouvèrent une grande joie, et,* » *pénétrant dans* » l'humble « *maison* (*d*), » qui servait alors de demeure à Marie et à Joseph, « *ils trouvèrent* » *l'enfant avec Marie, sa mère* (*e*). » Sans être rebutés par l'extérieur de pauvreté qui frappait leurs regards, suivant l'usage des Orientaux, « *se proternant,* » la face

9. Qui cùm audissent regem, abierunt. Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos, usque dum veniens staret suprà, ubi erat puer. — 10. Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno valdè. — 11. Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Mariâ matre ejus, et procidentes

(*d*) Comme nous l'avons déjà remarqué, cette expression semble indiquer que Joseph, obligé de prolonger son séjour à Bethléem, s'était procuré un logement un peu plus décent et plus convenable que l'étable où il s'était d'abord réfugié.

(*e*) Il est naturel que l'enfant soit avec et entre les bras de sa mère : ces mots n'excluent pas la présence de S. Joseph.

contre terre, aux pieds du divin Enfant, « *ils l'adorè- » rent,* » comme leur Maître et leur Dieu ; et comme, dans l'Orient, on ne se présente jamais devant un roi, sans lui offrir des présents, « *ouvrant* » les caisses où étaient renfermés « *leurs trésors, ils lui offrirent, pour » présents, de l'or, de l'encens, et de la myrrhe,* » qui formaient alors les produits les plus précieux du commerce oriental.

Ces présents étaient dignes d'être offerts à un Roi. L'or est le plus précieux des métaux ; l'encens et la myrrhe, résines qui découlent de certains arbres, formaient les articles de luxe les plus recherchés par tout l'Orient, l'un servant à parfumer les vêtements, les habitations et les autels, l'autre (la myrrhe), servant, mêlée avec l'huile, pour oindre la tête, la barbe et les mains. Jésus est donc traité en *roi* par les Mages : leurs présents sont une reconnaissance publique de la royauté de Jésus-Christ, et l'Eglise, dès le III[e] siècle, a consacré le souvenir de cette reconnaissance par la célébration d'une fête justement appelée *Epiphanie*, ou *Théophanie* c'est-à-dire, *manifestation* de la dignité royale et messianique de Jésus-Christ. Nous expliquerons plus bas la signification *mystique* de ces présents. Plusieurs commentateurs pensent, non sans raison, que les présents des Mages devaient servir, dans les desseins de la Providence, à pourvoir aux besoins de la Sainte Famille, pendant sa fuite en Egypte.

Les Mages, trop simples pour soupçonner la perfidie, se proposèrent de retourner, dès le lendemain, vers le roi Hérode, pour lui faire part du succès de leurs recherches, mais un songe mystérieux leur fit connaître le piége qui leur était tendu, et déjoua ainsi la politique artificieuse du tyran : « *Et ayant été avertis en songe (f) de ne*

---

adoraverunt eum : et apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham.—12. Et responso accepto in somnis

---

(f) « ***Responso accepto in somnis*** » gr. χρηματισθέντες κατ' ὄναρ, prop. ***divino moniti responso :*** cette expression réfute l'explication des rationalistes, qui ne veulent voir dans ces divers songes que des ***songes naturels.***

» *point retourner vers Hérode, ils regagnèrent leur pays*
» *par un autre chemin.* »

Polémique rationaliste.

1) L'*étoile des Mages* ne peut se supposer que dans une légende fabuleuse. — « Cette étoile, dit Strauss, ne peut » être ni une *étoile fixe,* ni une comète, ni un météore, » et aucune des explications et des hypothèses imagi- » nées par les divers commentateurs ne peut soutenir » l'examen de la critique. »

Rép. Les interprètes et les critiques sont, il est vrai, fort partagés sur la nature de l'*étoile* des Mages et l'idée que l'on doit s'en former. L'opinion la plus commune, c'est qu'il faut entendre par ce mot, non une *étoile fixe,* ou un *astre* proprement dit, mais un *météore lumineux,* qui ne s'élevait pas au-dessus de la région atmosphérique, et pouvait être comparé, quant à sa nature et à son essence, à cette nuée lumineuse qui conduisait les Israélites dans le désert. En effet, disent les défenseurs de cette hypothèse, son mouvement, d'Orient en Occident, était opposé au cours naturel des astres, elle apparaissait et disparaissait tour à tour; elle marchait et s'arrêtait; on ne l'avait jamais vue auparavant, on ne l'a plus vue depuis; rien de tout cela ne peut convenir à une étoile fixe. Saint Léon dit que l'étoile des Mages surpassait en éclat toutes les autres étoiles. D'après saint Ignace, elle jetait un éclat qui surpassait celui de toutes les autres; le soleil, la lune, et les autres astres, semblaient lui servir de cortége, et elle dominait tout par son éclat, et était l'objet de l'admiration universelle (*Epist. ad. Eph.).* Saint Chrysostome croit que c'était un ange qui guidait les Mages, sous la forme extérieure d'une étoile. — Quelques-uns, tels que *Maldonat,* font apparaître ce météore lumineux en *Orient,* et le font *marcher* devant les Mages, pour les guider vers la Judée; d'autres, tels que le P. *Mauduit, Lemaistre de Sacy,* etc., pensent, au contraire, que les Mages, de l'*Orient* où ils se trou-

---

ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

vaient, virent l'étoile briller au-dessus de la Judée, car autrement, disent-ils, comment aurait-elle pu indiquer aux Mages la naissance du *Roi des Juifs?* — D'après cette explication, l'étoile n'aurait pas *marché* devant les Mages, dans leur premier voyage de l'Orient à Jérusalem.

« *Strauss* oppose à ces explications cette remarque, » qu'un simple météore ne suffit pas pour tout le temps » que les Mages mirent à venir, de leurs lointaines con- » trées, jusqu'à Bethléem, à moins, poursuit-il, qu'on » ne veuille admettre que Dieu avait créé, pour le » voyage des Mages de Jérusalem à Bethléem, un mé- » téore nouveau ou tout autre que celui qu'il leur avait » montré dans leur patrie. » — Nous ne voyons pas ce qui peut effaroucher le docteur Strauss dans cette dernière supposition, que Dieu aurait suscité, pour le voyage des Mages de Jérusalem à Bethléem, un météore *nouveau*, mais *semblable* au premier : cette supposition, quant à nous, n'offre rien qui nous effraie le moins du monde.

Nous ne discuterons pas le sentiment de Chalcidius, Michaëlis, Rosenmuller, etc., qui pensaient que l'étoile des Mages était une comète; les comètes, généralement, étaient regardées, dans l'antiquité, comme des présages, des messagers de *malheur*, plutôt que de bonheur; mais, dans ces derniers temps, de célèbres critiques, Ideler, Munter, Sepp, Ebrard, etc., etc., ont entrepris la défense de l'hypothèse, soutenue d'abord par l'astronome *Keppler*, qui voit dans l'étoile des Mages une *véritable étoile*, analogue aux étoiles fixes, et ont appuyé leur sentiment d'observations astronomiques assez curieuses, que l'on nous saura peut-être quelque gré de rapporter ici.

D'après les calculs de *Keppler*, confirmés par *Ideler*, il y eut, vers le 20 mars de l'an de Rome 747, environ deux ans avant la naissance de Jésus-Christ, dans le signe des *Poissons*, une conjonction de Jupiter et de Saturne telle que, ces planètes n'étant éloignées l'une de l'autre que d'un seul degré, durent paraître ne former qu'une *seule* et *nouvelle* étoile, plus brillante que toutes les autres : cette conjonction paraissait alors après le coucher du soleil, dans le *ciel oriental*. Le même phénomène se renouvela le 1er octobre suivant, dans le dix-huitième degré des Poissons, et, pour la troisième fois, le 5 décem-

bre, dans le seizième degré des Poissons. Dans le mois de mars de l'année suivante, Mars se réunit aux deux autres planètes.

Or, le rabbin *Aberbanel* raconte comme une ancienne tradition, qu'aucune *conjonction* de planète ne fut plus remarquable que celle de *Jupiter* et de *Saturne*, qui eut lieu l'an du monde 2365, avant la naissance de Moïse, dans le *signe* des Poissons. Il remarque, à ce sujet, que la constellation des *Poissons* avait pour les Israélites une importance particulière, et il en concluait que cette même *conjonction*, ayant également eu lieu, de son temps, en 1463, dans le même signe des *Poissons*, elle annonçait la *venue prochaine* du Messie, ce qui prouve que la constellation des Poissons était regardée par les anciens comme ayant un rapport particulier avec la *Judée*. Dans cette hypothèse, cette *conjonction* de planète aurait donc formé l'étoile même des Mages. *Ideler* et *Sepp*, plaçant la naissance de Jésus-Christ l'an de Rome 747, six ans avant l'ère commune, expliquent facilement l'histoire des Mages d'après ces données astronomiques ; on voit comment ils durent apercevoir d'abord l'étoile vers l'*orient*, et la seconde fois vers le sud, ou dans la direction de Jérusalem à Bethléem. Dans la chronologie que nous avons adoptée, et qui nous paraît la plus vraisemblable, et bien près de la certitude, Jésus-Christ serait né le 22 décembre 1749 ; si l'étoile des Mages coïncidait avec l'une des conjonctions de planètes précédemment citées, elle a dû précéder de *deux ans* la naissance de Jésus-Christ , ce qui expliquerait pourquoi Hérode fit massacrer les enfants âgés de *deux ans* et au-dessous, après s'être informé de l'époque où l'étoile avait *commencé* à apparaître.

Rien n'empêche, d'ailleurs, de supposer, vers l'époque où Jésus-Christ devait naître, l'apparition d'une *nouvelle étoile fixe*. *L'apparition* et la *disparition* subséquente d'une nouvelle étoile fixe, ne sont pas des phénomènes sans exemple dans les annales de l'astronomie. Tycho Brahé observa, en 1572, dans la constellation de Cassiopée, une *nouvelle étoile*, dont l'éclat et la grosseur apparente surpassait celle de toutes les étoiles fixes, même de première grandeur, qui était visible en plein

jour, même à midi, et qui, après avoir passé du blanc au jaune et au rouge, et s'être affaiblie petit à petit, disparut pour toujours, sans avoir changé de place. Une étoile semblable fut observée en 1604, par Keppler, dans la constellation du Sagittaire, et, ce qui est assez remarquable, à la suite d'une *conjonction* de Jupiter et de Saturne. Ne pourrait-on pas supposer, d'après cela, que la *conjonction* dont nous parlions tout-à-l'heure a été pareillement, vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ, accompagnée, ou plutôt suivie, de l'apparition et de la disparition subséquente d'une nouvelle *étoile fixe?* Ce qui semblerait confirmer cette supposition, c'est l'assertion de *Wieseler,* et de *Munter,* qui affirment que, d'après les *tables astronomiques* des Chinois, une *nouvelle étoile* aurait en effet apparu vers une époque qui correspond environ à la quatrième année avant l'ère chrétienne.

Que si l'on objecte les paroles de l'évangéliste, qui semblent prêter à l'étoile un mouvement propre, « *et elle* » *allait devant eux, jusqu'à ce que, venant au-dessus du* » *lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta,* » les défenseurs de cette hypothèse répondent qu'il ne faut voir dans cette manière de parler que l'expression simple et naïve d'un fait d'optique connu de tout le monde, et d'après lequel les étoiles *paraissent* marcher et s'arrêter avec le voyageur, et surtout de l'*impression* que cette *apparence* faisait alors sur eux. La Bible, dit Keppler, parle à des hommes des choses de la vie humaine, et dans le langage ordinaire des hommes. Elle ne se propose pas de nous donner des leçons d'optique et d'astronomie, elle tend à un but plus élevé, et ce serait s'abuser étrangement que de vouloir y chercher des solutions et des réponses sur les questions scientifiques; il ne faut donc voir, dans les paroles de l'évangéliste, que l'expression naïve de l'*impression* que la réapparition subite de l'étoile produisit sur les Mages, une *illusion d'optique* qui n'était que l'*effet* de leur marche. S'étant mis en marche vers Bethléem, probablement vers la nuit tombante (les Orientaux aiment à voyager la nuit), ils furent saisis des plus vifs transports de joie et d'admiration, lorsqu'ils aperçurent de nouveau, au moment où ils s'y attendaient le moins, l'*étoile* même qui avait été la *cause déterminative* de leur

voyage, et qu'ils la virent *vers le sud,* dans la direction même du lieu où ils se rendaient, paraissant, en quelque sorte, suspendue au-dessus de Bethléem, et désigner ainsi l'endroit où ils devaient trouver le nouveau roi qu'ils cherchaient. (Voy. *Keppler*, *De vero anno quo æternus Dei filius humanam naturam assumpsit,* 1644. — *Ideler*, *Manuel de chronol. mathém. et astron.,* v. 11, p. 399; en All. *Munter*, *Etoile du Messie*). — Nous ne sommes ici que simple historien, et abandonnons cette hypothèse au jugement du lecteur, qui trouvera peut-être avec nous qu'elle est un peu hardie et peu conforme au sens littéral et obvie du récit évangélique; mais elle suffit, ainsi que l'hypothèse qui la précède, qui voit tout simplement dans l'étoile des Mages un *météore permanent et miraculeux,* pour résoudre suffisamment les objections de Strauss.

b) « Mais, insiste le critique, on ne voit pas quel » rapport peut exister entre l'apparition d'une étoile, » et la naissance d'un roi des Juifs, ni comment les » Mages ont pu conclure de l'une à l'autre. » — Cette difficulté se trouve résolue par ce que nous avons dit précédemment dans l'exposition du récit évangélique. — *c*) « Mais une nouvelle difficulté se présente, c'est » que, l'astrologie, comme il le paraît, d'après ce récit, » aurait raison, quand elle soutient que la naissance des » grands hommes et les mutations des choses humaines » sont annoncées par des phénomènes astronomiques. » Or, depuis longtemps, cette opinion est tombée dans » le domaine de la superstition. » — Nous nous contenterons ici de répondre que ce n'est pas d'après les vains calculs et les fausses conjectures de l'*astrologie judiciaire,* que les Mages sont parvenus à connaître, à la vue d'une nouvelle étoile, la naissance d'un nouveau roi des Juifs. (Voy. d'ailleurs, ce que nous avons dit précéd. sur ce sujet, p. 368).

d) « Mais, cette prophétie de *Balaam* ou *Biléam*, sur » laquelle on s'appuie, est, elle-même, une chimère. » Les paroles de Balaam, prises dans leur sens primitif, « ne supposent pas l'apparition d'une *nouvelle étoile*, » mais elles comparent, avec une étoile, un prince » espéré: c'est ainsi qu'elle est expliquée par le Targum.»

— D'après les témoignages d'*Aben-Esra*, et les passages cités par *Wetstein* et *Schottgen* (*Horæ héb.*, II, p. 152), il est certain que plusieurs rabbins ont entendu cette prophétie du Messie : « *Multi interpretati sunt hæc de » Messiâ*, » dit *Aben-Esra*. La paraphrase chaldaïque, ou le Targum, l'entend également dans ce sens, bien qu'elle prenne ce mot *étoile* dans un sens figuré, et elle traduit ainsi le texte : « *Surget Rex ex Jacobo, et Messias » ungetur in Israële.* » — On lit, dans le *Petikta Salatha*, p. 481 : « *Et prodibit stella ab oriente, quæ est stella Mes- » siæ, et in oriente versabitur dies quindecim.* » — Le livre *Sohar*, contemporain de Jésus-Christ, suppose également l'apparition d'une *véritable étoile*, etc. C'est d'après cette commune interprétation que le fameux imposteur qui, sous le règne d'Adrien, voulut se faire passer pour le Messie, prit le nom de *Bar-Cocheba*, c'est-à-dire, *fils de l'étoile*. Il est donc *avéré* que, du temps de Jésus-Christ, la prophétie de Balaam était regardée comme annonçant l'apparition d'une *nouvelle étoile*, destinée à faire connaître aux hommes la naissance du Messie. Du reste, il est certain que le mot *étoile* pouvait désigner parfaitement le Messie dans un sens *figuré*; c'était l'étoile qui devait éclairer le monde; mais ce sens n'exclut pas l'autre.

2° *Strauss* attaque ensuite la *conduite* du roi Hérode par rapport aux Mages, comme manquant de vraisemblance, et inconciliable avec son caractère. *a*) « Il devait » se défier des Mages, les retenir à Jérusalem, et faire » disparaître, par de secrets émissaires, l'enfant, si » facile à découvrir, dans la petite ville de Bethléem. » — *Rép.* C'est bien dommage, sans doute, que *Strauss* ne se soit pas trouvé sous la main du roi Hérode, qui aurait eu en lui un excellent préfet de police; malgré cela, en y réfléchissant, nous ne voyons pas trop *pourquoi* le roi Hérode se serait *défié* des Mages, *pourquoi* il aurait violé, à leur égard, d'une manière si brutale, les droits de l'*hospitalité*. Il nous paraît, au contraire, bien plus conforme au caractère de ce prince artificieux et cruel, de chercher à s'en faire des instruments pour ses desseins secrets, et de faire servir à ses fins particulières la simplicité et la bonne foi qu'il remarquait en eux.

b) « Mais, poursuit le critique, s'il n'accompagnait pas » les Mages, il devait, du moins, leur donner des » compagnons chargés secrètement d'ôter la vie à l'en- » fant, aussitôt qu'ils l'auraient découvert. » — *Rép.* Il nous semble, au contraire, qu'Hérode, voulant profiter des renseignements qu'il attendait des Mages, devait éviter de leur témoigner sa défiance, en les faisant accompagner. On peut croire, d'ailleurs, que ce prince ombrageux, soupçonnant quelque intrigue, quelque complot secret, tramé contre son autorité, voulut, avant d'employer la violence, essayer de découvrir, par sa dissimulation, tous les fils de l'intrigue; par une précipitation irréfléchie, il n'aurait fait qu'éveiller la vigilance de ses ennemis. La sagesse de Dieu sut sans doute déconcerter toutes ses ruses, mais, combien de fois ne voit-on pas les plus profonds politiques devenir la dupe et la victime de leurs propres artifices?

c) « Comment expliquer, demande-t-il encore, que » parmi les prêtres et les habitants de Jérusalem, qui » attendaient avec tant d'ardeur la venue du Messie, il » n'y en ait pas eu un seul qui suivît les Mages à Beth- » léem ? » — *Rép.* Cette explication n'est pourtant pas bien difficile. D'abord, rien ne prouve que le *peuple* eût connaissance de la réponse donnée par les prêtres, Hérode ayant intérêt à tenir secret tout ce qui concernait la naissance du nouveau roi. Quant aux *prêtres* et aux *pharisiens*, ils devaient craindre d'exciter les soupçons et la colère de ce prince, si redoutable par sa cruauté (Voy. Ebrard, *Crit. scient.*)

3° *Strauss* attaque ensuite l'explication de la prophétie de Michée, donnée par le Sanhédrin *a*). « Tandis que les » Mages qui suivent leur étoile, dit-il, prennent la bonne » route, les chefs des prêtres et des scribes, interrogés » sur le lieu de la naissance du roi des Juifs, expliquent » le passage du prophète Michée (v. 1), comme signifiant » que le Messie devait naître à Bethléem, et cette » explication est confirmée par l'événement. Cependant » ce n'était une interprétation qu'à la manière des rabbins » qui, comme on sait, torturent les mots : car tout le » contexte du chapitre de Michée prouve qu'il s'agit, » non de la naissance à Bethléem du Dominateur attendu,

» mais de sa descendance de la race de David, lequel » était originaire de cette ville. » — *Rép.* Il suffit de jeter les yeux sur le texte du prophète Michée, et sur ce qui le précède et le suit, pour se convaincre de l'outrecuidance du docteur *Strauss*, et de ses ridicules prétentions à redresser les docteurs du Sanhédrin. Dans le chapitre qui précède immédiatement, la délivrance de Juda est dépeinte avec des couleurs qui prouvent à tous ceux qui sont familiarisés avec le langage prophétique, que le prophète a directement en vue de tracer le tableau de l'époque messianique. On y voit tous les peuples accourir en foule sur la montagne sanctifiée par le temple de Jéhova, etc... ; il n'est pas possible de dépeindre avec de plus vives couleurs l'Eglise fondée par Jésus-Christ, et qui doit réunir dans son sein tous les peuples de la terre. Insensiblement, la vue du prophète s'arrête sur la personne même du Messie. Il voit le *dominateur*, non-seulement de Juda, mais de tout Israël; il annonce clairement le lieu de sa naissance : « Et toi, s'écrie-t-il, » Bethléem Ephrata, tu es bien petite entre les villes » de Juda; de toi, pourtant, doit sortir le *Dominateur* » d'Israël, et sa naissance est des jours de l'éternité. » — Ne sont-ce pas nos modernes critiques qui, eux-mêmes, *torturent* les mots du texte sacré, lorsqu'ils osent rapetisser ces paroles si élevées et si sublimes du prophète, pour les réduire à un sens si commun et si trivial que le suivant : « *Il est d'une ancienne famille, de la race de* » *David?* » — Il est certain, du reste, non-seulement par le témoignage de l'évangéliste, mais, de plus, par celui du *Targum*, de Jonathas, des deux *Thalmud*, des anciens rabbins, Raschi, Salomon, Kimchi, Perki-Eliézer, Aberbanel, etc,, que les Juifs, avant la venue de Jésus-Christ, reconnaissaient unanimement que cette prophétie avait directement le Messie pour objet, et annonçait sa naissance comme devant avoir lieu à Bethléem. Voici, par exemple, ce que dit *Raschi*, dans son commentaire : « *Æquum est ut fias parvula inter familias* » *Judæ, propter impuritatem Ruth Moabitis, quæ ex te* » *est. Ex te mihi egredietur Messias, filius David, de quo* » *sic legitur : lapidem quidem reprobaverunt*, etc. » — Ces autorités valent bien, ce nous semble, celle du

docteur *Strauss*, Nous trouvons, du reste, dans saint Jean (VII, 42), la preuve de cette persuasion des Juifs : « *Les autres disaient : Est-ce que le Messie viendra de* » *Galilée? l'Ecriture ne dit-elle pas que le Messie viendra* » *de la race de David?* »

b) « L'évangéliste n'a pas même su citer exactement la » prophétie qu'il est venu appliquer à Jésus-Christ, et » fait dire au prophète tout le contraire de ce qu'il dit en » effet, « *minima...*, *nequaquam minima*, » etc. *Rép.* On ne peut disconvenir qu'il ne se trouve, en effet, quelques légères différences entre le texte hébraïque et la citation faite par S. Matthieu. Ainsi, tandis que nous lisons dans le texte hébraïque. « *Et toi, Bethléem Ephrata, tu es* » *bien petite entre les chiliades de Juda*; *de toi sortira*, » *pourtant, le Dominateur d'Israël;* » l'évangéliste traduit ainsi : « *Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la* » *moindre parmi les cités de Juda, car de toi sortira* » *le Chef qui doit régir Israël mon peuple.* » — Mais ces différences sont plus apparentes que réelles, et s'expliquent facilement si l'on comprend que l'évangéliste ne rapporte pas *textuellement* les paroles mêmes du prophète, mais bien plutôt, l'*explication*, l'*interprétation exégétique*, que les docteurs du Sanhédrin en ont donnée au roi Hérode. Ainsi, ils rendent « *Bethléem Ephrata* » par ces mots : « *terre de Juda*, » pour faire entendre que la ville dont il est question ne doit pas être confondue avec celle du même nom qui se trouve dans la tribu de Zabulon, mais est bien celle qui se trouve en *Judée*, et près de Jérusalem. Au lieu de dire : « *Tu es bien petite* » *entre les villes de Juda, néanmoins, etc.*; » ils disent : « *Tu n'es pas la moindre parmi les cités de Juda, car c'est* » *de toi que sortira*, » ce qui, en *apparence*, semble dire le contraire de ce que dit le prophète, mais, en *réalité*, ne fait que traduire sa pensée. C'est comme s'il disait : Il est vrai, ô Bethléem, quant au *nombre* de tes habitants, à ton éclat extérieur, tu n'es pas, il s'en faut, l'une des villes les plus importantes de la Judée ; mais tu n'es pas, pour cela, moins célèbre et moins renommée, « *nequa-* » *quàm minima es;* » « *car c'est de toi que sortira*, etc, » — Il y a, dans l'hébreu : « *Tu es bien petite entre les chi-* » *liades de la Judée;* » « *in millibus Juda;* » c'est que le

peuple de Judée était distribué en *tribus* ou *chiliades*, composées de mille citoyens chacune (Ex. XVIII, 25). Il y a dans S. Matthieu, *in principibus Juda,* gr. ἐν τοῖς ἡγεμόσιν Ἰούδα; ces expressions signifient ici *une ville* où *siége* le chef de ces tribus ou chiliades, « *inter civitates Judæ primarias :* » on voit donc qu'il n'y a de différence, ici encore, que dans l'expression. Enfin, si l'évangéliste traduit ces mots: « *Le Dominateur en Israël,* » par ceux-ci: « *le chef qui » doit régir,* » ou, suivant le grec, « *qui doit paître,* » ποιμανεῖ, c'est qu'il a voulu indiquer la douceur et la suavité du règne du Messie, qui gouvernera son peuple, non avec une verge de fer, mais avec la houlette du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 1. « *Lorsque Jésus fut né en Bethléem, aux jours du » roi Hérode.* » — Accomplissement, dans la personne de Jésus, des prophéties messianiques de Michée et de Jacob.

« *Voilà que les Mages vinrent d'Orient.* » — Prémices de la gentilité, rois, sages, prêtres, ils viennent apporter à Jésus-Christ l'hommage du sacerdoce, de l'empire et de la sagesse des nations. La philosophie et la religion ne sont pas incompatibles; la véritable science et la véritable philosophie conduisent à Jésus-Christ, loin d'en éloigner : « *Leves gustus in philosophiâ movere pos- » sunt ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem » reducunt.* » (Bacon).

v. 2. « *Disant, où est le roi des Juifs.* » — Jésus était, pour les Mages, plus que le *roi des Juifs.* S'il n'avait été pour eux qu'un simple roi de la terre, ils n'auraient pas entrepris un si lointain voyage pour venir l'adorer. Il était, pour eux, le roi du monde entier, le roi céleste et messianique, le roi du ciel et de la terre; il était à la fois, à leurs yeux éclairés par l'inspiration divine, *Homme, Roi, Dieu,* « *cum natus esset....; ubi est Rex...., venimus » adorare eum.* »

« *Nous avons vu son étoile en Orient.* » — Il y a plusieurs étoiles qui nous guident dans le chemin du ciel. Il y a *a*) l'étoile de la *foi*, qui nous délivre des ténèbres de l'erreur et du doute, *b*) l'étoile *de la grâce*, de l'*inspi-*

ration divine, qui éclaire notre conscience sur nos devoirs; *c)* l'étoile de la *divine espérance*, qui nous fait courir avec joie et courage dans la voie de la perfection chrétienne, *d)* l'étoile du *bon exemple* de Jésus-Christ, des saints, des âmes pieuses, qui nous remplit d'ardeur pour imiter leurs vertus; *e)* l'étoile de la *prospérité*, qui nous excite à la reconnaissance et au bon emploi des dons de Dieu; *f)* l'étoile de l'*adversité*, qui nous détache de la terre, et nous offre l'occasion d'expier nos péchés, et d'opérer notre salut dans la patience. — Jésus est venu vers les Mages, avant que les Mages ne vinssent vers lui..., *grâce prévenante*. — La lumière du Verbe luit même dans les ténèbres de la gentillité, si ce n'est avec l'éclat du soleil, du moins comme la douce lumière d'une étoile brillante. — La naissance de Jésus-Christ pressentie, annoncée par la nature entière. Le ciel étoilé proclame la grandeur et la majesté de Dieu: « *Cœli » enarrant gloriam Dei.* »

« *Et nous sommes venus l'adorer.* » — Admirons *a)* la *foi vive* des Mages, qui leur fait entreprendre un si pénible et si lointain voyage; *b)* leur *ferme confiance* en la Providence divine, qui leur fait tout abandonner, pour suivre l'étoile; *c)* leur *amour ardent* pour la vérité, et pour le roi céleste qu'ils vont adorer. A l'exemple des Mages, nous devons suivre les impressions de la grâce, et aller à Dieu, *a)* avec *promptitude*, *b)* avec *fidélité, c)* avec *persévérance*.

v. 3. « *Le roi Hérode se troubla.* » — Un faible enfant, né dans une crèche, fait pâlir et trembler un puissant roi sur son trône. — Jésus est la paix des justes, et le trouble des impies. — Une mauvaise conscience a peur de son ombre. — « *Il n'y a pas de paix pour l'impie*; » il a beau s'étourdir, il ne peut s'étourdir entièrement sur le but final vers lequel il court. — L'Evangile s'honore de la haine des méchants, comme de l'amour des bons.

« *Et tout Jérusalem avec lui.* » — Quand un tyran a peur, son peuple doit trembler. — On est bien reçu du monde, quand on y vient pour le flatter, et pour suivre ses passions: mais quand on y vient pour les troubler, les condamner, les combattre, il faut s'attendre à des orages et des tempêtes.

v. 4. « *Et assemblant tous les princes des prêtres et les » scribes du peuple, il leur demanda où devait naître le » Christ.* » — C'est l'Eglise, dirigée par le Saint-Esprit, qui doit nous éclairer dans nos doutes; c'est elle qui est la dépositaire des Ecritures, c'est d'elle qu'il faut en recevoir l'intelligence.

v. 5. « *Ils répondirent : à Bethléem de Juda.* » — Quelle folie, de montrer le chemin aux autres, et de ne pas le suivre soi-même, semblable à ces poteaux indicateurs, qui, placés sur les grandes routes, montrent le chemin aux passants, restant eux-mêmes immobiles!.. Qu'il n'en soit pas ainsi de nous. — La vérité est indépendante de la conduite des pasteurs.

v. 6. « *Et toi Bethléem..., tu n'est pas la moindre...* » — Ce qui est petit, vil, méprisable, devant les hommes, est souvent grand devant Dieu. « — *C'est de toi que sor- » tira le chef qui doit régir.* » Jésus-Christ est notre chef, notre roi, notre pasteur; nous devons nous abandonner à sa conduite avec foi, espérance et amour.

v. 7. « *Alors, Hérode, ayant appelé secrètement les » Mages, s'enquit d'eux avec soin, etc.* » — La politique et l'astuce des puissants de la terre est bien vaine contre Dieu : il sait déjouer toutes leurs trames, confondre leur fausse sagesse, et, sans qu'ils s'en doutent, les faire servir d'instrument à ses desseins.

v. 8. « *Et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, » et informez-vous avec soin de l'enfant, etc.* » Hérode, incrédule, à la fois, et tremblant, cherche son salut dans la dissimulation et la ruse. Pour les méchants, les prétendus politiques du monde, la religion n'est qu'un masque dont on se couvre pour abuser la bonne foi des simples, un moyen pour parvenir au but de son ambition.

v. 9. « *Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue les précé- » dait.* » — Dieu se cache parfois à ses serviteurs, leur refuse, pour un temps, la lumière et les consolations de la grâce, afin de les éprouver...., puis, il fait succéder la joie aux épreuves.

v. 10. « *Ils se réjouirent d'une grande joie.* — La joie la plus douce et la plus pure que l'on puisse éprouver sur la terre, c'est la conviction qu'on a trouvé Jésus-Christ et qu'on le possède dans son cœur.

v. 11. « *Ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère.* » — Marie est inséparable de Jésus : on ne peut être dévot pour l'un sans l'être pour l'autre. « — *Et se prosternant,* » *ils l'adorèrent.* » — A l'exemple des Mages, ne rougissons pas des humiliations de Jésus-Christ. — Devoir de l'adoration. — « *Ils lui offrirent des présents.* » — Le présent le plus agréable à Dieu, c'est le don d'un cœur que l'amour a purifié. — A l'exemple des SS. Pères, reconnaissons en Jésus-Christ notre *Dieu*, notre *Roi*, notre *Rédempteur* : — « *Aurea nascenti fudêrunt munera* » *Regi, thura dedere Deo, myrrham tribuere sepulto.* » » (Sedul). — *Aurum Thus, myrrham Regique, homini* » *que, Deoque, dona ferunt.* » (Juvenc.) — Offrons-lui l'*or,* symbole de l'*amour,* l'*encens,* symbole de la *piété,* de la prière, la *myrrhe,* symbole du renoncement à soi-même, d'une vie pénitente et mortifiée. — Les Juifs repoussent Jésus-Christ et le persécutent; les païens le cherchent et le trouvent. La véritable philosophie est celle qui conduit à Jésus-Christ. — Etrange contraste ! D'un côté, un faible enfant, pauvre, dénué de tout, méconnu, poursuivi par l'astuce et la cruauté, etc. De l'autre, une étoile merveilleuse annonce sa naissance, la nature entière la proclame, des sages viennent de l'extrémité de l'Orient pour l'adorer, un tyran cruel tremble au seul bruit de sa naissance, les docteurs de la loi lui rendent témoignage, les anciennes prophéties trouvent en lui leur accomplissement ! C'est ainsi que Dieu se plaît à mêler les ombres à la lumière, les grandeurs aux humiliations, à confondre et à *dérouter* la raison humaine !

v. 12. « *Et ayant été avertis en songe, ils revinrent* » *dans leur pays.* » — Dieu se plaît à confondre la vaine astuce, la prétendue habileté des ennemis de son Eglise. Dieu veille sur les siens, et n'abandonne pas ceux qui mettent en lui leur *confiance.*

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LEÇONS QUE NOUS OFFRE LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE DANS SES PRINCIPALES CIRCONSTANCES, QUI SONT :

I. Le voyage des Mages.

« *Vidimus stellam, et venimus.* » — Ils obéissent à la voix de Dieu, qui les appelle, 1) avec *fidélité*, sans balancer..., sans chercher de prétextes de dispense... ; — 2) avec *promptitude* : « *Vidimus...,* » *venimus* ; » — 3) avec *courage* : rien ne les arrête, *a*) ni la pensée de quitter leur patrie, leur famille, etc. ; *b*) ni la longueur du voyage ; *c*) ni les périls de la route, les sables brûlants qu'ils doivent traverser. — Est-ce ainsi que nous correspondons à la grâce ?

II. Le trouble et la conduite insidieuse d'Hérode.

« *Audiens Herodes, turbatus est.* » — Le méchant est malheureux dans sa fausse prospérité. 1) Il semble puissant au dehors, et ne peut atteindre le but qu'il se propose ; — 2) il se fie dans son habileté, la profondeur de sa politique, son adresse à tromper les cœurs simples, etc. ; mais il ne peut en imposer à celui qui voit tout, et qui confondra son hypocrisie. — 3) Il paraît extérieurement honoré et respecté ; mais chacun, au fond de son cœur, le méprise et le déteste. — 4) Il semble être en position de satisfaire tous ses désirs ; mais, tourmenté par le trouble et le remords, il ne jouit d'aucune paix ; — 5) devant les hommes, il se rit de la justice de Dieu, et de ses menaces ; mais, tôt ou tard, il faut qu'il tombe entre les mains de Dieu.

III. L'indifférence et la lâcheté des Juifs

1) Les *habitants* de Jérusalem n'avaient que quelques pas à faire pour honorer Jésus, ils ne les firent pas, parce que leurs cœurs étaient mauvais. — La corruption du cœur obscurcit l'intelligence, détruit le goût, l'amour de la vérité, conduit à l'endurcissement et à l'impénitence finale. — 2) L'annonce de la naissance du Sauveur ne fit que les *troubler* et les effrayer. « *Turbatus est, omnis Jeroso-* » *lyma cum illo.* » — La vérité est odieuse au pécheur, parce qu'elle trouble sa fausse sécurité. — 3) Les *docteurs* de la loi *apprennent* aux Mages le lieu où ils trouveront le Roi messianique : « *Dixerunt ei :* » *in Bethleem Judæ* ; » mais ils ne se mettent pas en peine de l'adorer. — Que les ministres de l'Evangile ne les imitent pas ; qu'ils ne ressemblent pas à ces *poteaux indicateurs* qui, placés sur les grandes routes, montrent le chemin aux passants, restant eux-mêmes immobiles.

IV L'adoration et les présents des Mages.

1) Admirons leur *foi* vive et profonde. — Malgré l'extérieur d'indigence et de pauvreté qui entoure le divin enfant, ils se prosternent

devant lui, ils le révèrent comme un roi, et l'adorent comme un Dieu : « *Et procidentes, adoraverunt eum ;* »—2) par leurs présents, ils expriment, ils professent extérieurement sa dignité royale, sa divinité, son humanité : « *Auro regem, thure Deum, myrrhâ morta-* » *lem prœdicant.* » — « L'or indique le tribut que l'on doit au roi, l'encens s'offre à la divinité, la myrrhe sert à embaumer les corps.» — On peut encore dire que la *myrrhe*, baume précieux, désigne la *mission prophétique* de Jésus-Christ ; l'*or*, sa *dignité royale* ; l'*encens*, sa *dignité sacerdotale* : « *Obtulerunt ei aurum, thus et myrrham.* »— 3) Nous n'avons pas besoin d'entreprendre un long et pénible voyage pour trouver Jésus-Christ. — A l'exemple des Mages, aimons à le visiter au pied des autels, *a*) nous *prosternant* humblement devant lui..., nous reconnaissant indignes de paraître en sa présence; *b*) lui *offrant* le don de nos cœurs..., l'or de la charité, l'encens de nos prières, la myrrhe de la mortification. « *Aurum affert charitas, et* » *myrrham austeritas, et thus desiderium.* »

V. Le retour des Mages.

1) Nous avons, comme les Mages, à retourner dans notre patrie ; notre patrie, comme la leur, est en *Orient*, où Dieu a placé son paradis ; nous ne sommes que des pèlerins, des étrangers dans ce monde... « *Reversi sunt in regionem suam ;* » — 2) nous devons nous y rendre par un autre chemin « *Per aliam viam,* » par une *voie toute nouvelle* qui est celle de la *pénitence*, du renouvellement intérieur ; il nous faut abandonner la *voie large* des pécheurs pour suivre la *voie étroite* de l'Evangile.

B. MERVEILLEUX CONTRASTES QUE NOUS OFFRE LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE.

Il nous présente :

I. La véritable sagesse, sous les dehors de la folie.

1) Les Mages marchent à la suite d'une étoile, allant au hasard où elle doit les conduire : « *Vidimus stellam... et venimus.* » Quelle imprudence !... Mais, *a*) une lumière intérieure les éclaire..., et ils la suivent docilement... ; imitons leur fidélité à suivre les inspirations de la grâce... ; *b*) ils croient à ce que Dieu leur révèle..., quelque mystérieux et obscur que cela leur paraisse. — L'insensé, au contraire, veut sonder, avec sa débile raison, les plus impénétrables mystères. — 2) Ils entreprennent un long et pénible voyage, pourquoi ? pour adorer un faible enfant, et lui offrir de riches présents....., conduite folle, aux yeux de la sagesse mondaine... *a*) Si cet enfant n'est qu'un simple mortel, quelles récompenses de leurs peines peuvent-ils espérer ? — *b*) Si c'est *Dieu*, ne peuvent-ils pas aussi bien l'adorer chez eux ? ne remplit-il pas le ciel et la terre ?— *c*) Si c'est un Dieu, encore, qu'a-t-il besoin de leurs présents ? — Ainsi raisonnent les mondains et les lâches, qui ont toujours peur d'en trop faire pour Dieu, et ne peuvent se résoudre au moindre sacrifice. — Dieu n'a pas besoin de nos offrandes, mais il aime un cœur généreux et dévoué. — 3) Ils *ignorent* le but même de leur

voyage, « *Ubi est rex Judæorum?* » — Quelle folie ! — Mais en même temps, *a*) ils *reconnaissent leur ignorance*, « *Ubi est?...* » tandis que l'insensé, dans son fol orgueil, lors même qu'il ne sait rien, croit tout savoir... ; *b*) ils *interrogent*, « *Dicentes : ubi est?..*, etc., » tandis que le prétendu esprit-fort ne veut écouter et croire que lui-même ; *c*) ils *s'adressent à ceux qui peuvent les éclairer*, « *Congregans omnes* » *principes*, » tandis que la corruption de notre temps ne veut puiser l'instruction que dans des sources empoisonnées. — 4) Ils se mettent *seuls* en route : « *Qui cùm audissent... abierunt*, » tandis que les autres restent chez eux ; nous apprenant à ne pas prendre pour règle de notre conduite l'axiome des sots : « *Il faut faire comme les autres.* » — 5) Ils se *prosternent* devant un faible enfant dans une pauvre crèche... ; folie manifeste aux yeux du monde : « *Pro-* » *cidentes*, » mais, *a*) une lumière divine leur découvre, dans ce faible enfant, leur *Sauveur* et leur *Dieu..* ; *b*) s'humilier devant Dieu est un honneur et une gloire ; *c*) ce que l'on offre à Dieu nous est rendu au centuple. — 6) Ils ne retournent pas vers Hérode... « *Per* » *aliam viam.* » *a*) Ne devaient-ils pas craindre, en agissant ainsi, de passer pour des hommes grossiers, incivils? *b*) mais, tout au contraire, ils nous apprennent que la sagesse nous défend de nous exposer témérairement aux piéges que tend à notre innocence un monde corrompu, qui voudrait nous ravir Jésus-Christ, et perdre notre âme. — Le même Evangile nous montre :

II. Une folie réelle, sous le masque de la sagesse.

1) Hérode est *saisi* de *frayeur*, dès qu'il entend parler du nouveau roi des Juifs, « *Audiens autem Herodes rex, turbatus est.* » *a*) En *apparence*, c'était agir en politique habile, qui prévoit de loin les suites possibles d'un événement... ; *b*) en *réalité*, quelle folie de redouter en Jésus-Christ un rival, un compétiteur de son trône !... Image de ces politiques à vue étroite, qui ont peur que la religion ait sur la société quelque influence, et la tiennent sans cesse en suspicion... 2) *Toute* la *ville* de *Jérusalem* partage sa frayeur ; « *Et* » *omnis Jerosolyma cum illo.* » *a*) *Politique ordinaire* du monde, qui se règle toujours d'après l'exemple des grands, des puissants, et sacrifie tout, même la conscience, au désir de leur plaire ; *b*) en *réalité*, *folie véritable*, de renier lâchement ses propres convictions pour complaire au monde..., d'attendre plus d'un Hérode que de Jésus. — 3) Les prêtres et les docteurs de la loi *donnent une réponse* conforme à la vérité... « *Dixerunt : in Bethleem Juda* ; » *a*) n'admirez-vous pas leur *science* profonde et leur sagacité ?... *b*) mais, *quelle folie* de montrer le chemin aux autres, sans le suivre soi-même ! — — 4) Voyons la *conduite* d'Hérode : *a*) il *s'applaudit* de *sa finesse*, à se jouer de la simplicité des Mages : « *Ite, et interrogate diligenter* » *de puero*, etc... ; » il tombe lui-même dans ses propres filets..... « *Per aliam viam reversi sunt* ; » *b*) Il veut se débarrasser, par la violence, d'un rival odieux, *prudence* de l'homme d'Etat, qui sacrifie tout, même le sang humain, à son ambition. — En *réalité*, *quelle folie*, de la part d'un homme qui croyait aux prophètes, de prétendre faire mentir les prophéties, et de s'attaquer à Dieu lui-même !

C'est ainsi que la *sagesse* de ce monde est une *folie* devant Dieu, et que ce que le monde méprise et traite de folie, est souvent la véritable sagesse.

C. NOUS SOMMES PLUS HEUREUX QUE LES MAGES.

1) Ils ont été éclairés dans leur âge mûr, par une étoile merveilleuse. — Nés au sein de l'Eglise catholique, la lumière de la révélation nous éclaire dès nos premiers pas dans la vie. — 2) Pour trouver Jésus-Christ, ils ont entrepris un long et pénible voyage.— Nous n'avons que quelques pas à faire pour trouver Jésus-Christ au pied des autels. — 3) La disparition de l'étoile les laisse dans les angoisses de l'incertitude. —La lumière de la foi, à moins que nous ne fermions volontairement les yeux, ne cesse jamais de nous éclairer et de nous montrer Jésus-Christ réellement présent sur les autels.— 4) Ce n'est qu'à travers mille périls qu'ils parviennent au but de leur voyage. — Nous n'avons aucun danger à courir pour trouver Jésus-Christ. — 5) Ils offrent à Jésus-Christ, comme à leur roi, de riches présents. — C'est Jésus-Christ lui-même qui, dans le sacrement de son amour, nous comble des dons les plus précieux. — 6) Enfin, après avoir trouvé Jésus-Christ, ils sont contraints de le quitter pour retourner dans leur pays. — Jésus-Christ ne nous quitte pas, que nous ne le quittions les premiers ; il est près de nous pour le temps et pour l'éternité.

D. L'ÉTOILE DES MAGES, FIGURE SYMBOLIQUE DE LA VÉRITÉ.

Nous voyons la vérité, I. *reçue* par les Mages, 1) avec soumission, 2) avec sincérité, 3) avec joie ; — II. *dissimulée* par les prêtres : dissimulation, 1) de silence, 2) de complaisance et d'adoucissement, 3) de feinte et de mensonge ; — III. *persécutée* par Hérode : persécution, 1) de *scandale*, par l'éloignement qu'il fait paraître pour elle, et qui entraîne tout Jérusalem par son exemple ; 2) de *séduction*, en tâchant de corrompre les prêtres, et en tendant des piéges à la simplicité des Mages ; 3) de *force* et de *violence*, en répandant à flots le sang innocent (Mass.).

§ XIV.

FUITE EN ÉGYPTE. — MASSACRE DES INNOCENTS.

(Février ou mars 750 de Rome.)

(Matt., II, 13-23. — *Evangile du premier dimanche après l'Epiphanie.*)

Hérode attendait, de jour en jour, avec impatience, le retour des Mages. Voyant qu'ils ne revenaient pas, il comprit qu'il était joué, et sa fureur ne connut plus de

bornes. Il ne roulait plus dans son esprit que des pensées de sang et de carnage, et, pour être plus sûr de ne pas laisser échapper sa victime, il a résolu le massacre général des enfants de Bethléem et des pays d'alentour, âgés de deux ans et en deçà. Mais, le Père céleste veille sur les jours de son fils bien-aimé, et saura le dérober à la rage de ce tyran sanguinaire. « *Après le départ* » des Mages, « *voilà qu'un ange du Seigneur apparut à Joseph,* » *pendant son sommeil, et lui dit : Lève-toi, prends* » *l'enfant et sa mère, fuis en Egypte, et demeure là,* » *jusqu'à ce que je te reparle, car Hérode cherchera* » *l'enfant pour le faire périr.* » — La révélation est faite à Joseph ; c'est lui qui ordonne la fuite, et qui la dirige, parce que c'est lui que Dieu a établi le chef de la famille.

L'Egypte n'était séparée de l'Arabie Pétrée et de la Palestine que par une langue de terre de peu d'étendue, et n'était pas éloignée de Bethléem de plus de quarante lieues de chemin. C'était, pour les Israélites, comme une terre de refuge, et il s'y trouvait, dès-lors, un grand nombre de Juifs, qui avaient toute facilité d'y pratiquer leur religion, et d'y bâtir des synagogues : il était donc naturel que S. Joseph s'y retirât, pour se dérober à la persécution d'Hérode. « *Se levant donc,* » à l'instant, et sans balancer, « *Joseph prit l'enfant, et sa mère, pendant* » *la nuit, et se retira en Egypte,* » par la route de Joppé. On voit encore à Ramla, l'ancienne Arimathie, moitié chemin de Jérusalem à Joppé, dans un bois de figuiers sauvages, ce qu'on appelle « *la tour des quatre martyrs,* » qui était autrefois une église bâtie par sainte Hélène au lieu même où, suivant la Tradition, la Sainte Famille s'était reposée lors de sa fuite en Egypte : on n'y trouve plus maintenant que quelques ruines, quelques colonnes en arcade, mutilées, et habitées par des derviches (*Voy.* Sepp). S'il en faut croire une ancienne tradition, le lieu

---

13 Qui cùm recessissent, ecce Angelus Domini apparuit in somnis Joseph dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto tibi usque dùm dicam ibi. Futurum est enim ut Herodes quærat puerum ad perdendum eum.—14. Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum.

où la Sainte Famille se retira était *Matarea* (*a*), près de laquelle se trouvait, à Léontopolis, un temple dédié au vrai Dieu, célèbre par sa magnificence, et bâti, sur le modèle du temple de Jérusalem, par le grand-prêtre *Onias*, accomplissant la prophétie d'Israël (XIX, 9) : « En ce jour, il sera érigé un autel à Jéhovah, au milieu » de l'Egypte. »

L'Evangile ne nous dit rien de la Sainte Famille en Egypte. Sans doute Joseph pourvut à sa subsistance par son travail, et peut-être aussi, par les présents des Mages. Cette Famille sainte vivait là, comme plus tard à Nazareth, pauvre, obscure, ignorée, mais bien précieuse aux yeux du Père céleste, et le tendre objet de ses complaisances. Le séjour de Jésus en Egypte ne fut pas infructueux pour le pays où, peu de temps après, tant de solitaires, à la suite des Hilarion et des Pacôme, vécurent de la vie des anges.

Joseph « *resta en Egypte jusqu'à la mort d'Hérode,* » *afin,* » remarque l'évangéliste, « *que s'accomplît ce* » *qu'avait dit le Seigneur par la bouche du prophète* (Osée, » 2, 1) : *J'ai rappelé mon fils d'Egypte.* » (V. Polém). Cependant, » *Hérode se voyant déçu,* » joué, « *par les* » *Mages, entra dans une grande colère* » et se livrant sans

---

15. Et erat ibi usque ad obitum Herodis : ut adimpleretur quod dictum est a Domino per Prophetam dicentem : Ex Ægypto vocavi filium meum. — 16. Tunc Herodes videns quoniam illusus esset a Magis, iratus est valdè,

---

(*a*) Suivant la Tradition, la Sainte Famille loua pour demeure une grotte souterraine, dont un pieux pélerin nous donne la description suivante :

« Sainte Hélène a fait bâtir une église qui existe encore au-dessus de la grotte qu'habita la Sainte Famille. On descend dans cette grotte par un escalier de dix à douze marches... Elle a 20 pieds de long sur 15 de large. On ne voit pas qu'il y eût de fenêtre; le jour devait venir par la porte. Les murs sont d'une sorte d'argile noire qui porte l'empreinte de la misère... Vers le haut, est un enfoncement de trois à quatre pieds, sur deux ou trois de largeur; c'est là que dormait l'enfant Jésus; à droite, est une petite citerne : c'est là que la très sainte Vierge puisait de l'eau pour la Sainte Famille. A gauche est une construction de pierre, haute de trois pieds; sur sa surface, est un entaillement long de 18 à 20 pouces, et large de 10 à 12. C'est là que la très-sainte Vierge déposait quelquefois pendant le jour son divin enfant emmailloté. » — (Voy. *Ann. de la Propag. de la foi*, tom. XXII, p. 31.)

retenue à ses penchants sanguinaires, « *il envoya* » de secrets émissaires, chargés de « *tuer* » impitoyablement » *tous les enfants* » mâles, » *qui étaient à Bethléem, et* » *dans tous les environs, à partir de l'âge de deux ans et au-* » *dessous, selon le temps indiqué par les Mages,* » c'est-à-dire d'après le temps écoulé depuis la première apparition de l'étoile (*b*).

Les meurtriers envoyés par Hérode exécutent l'ordre barbare dont il les a chargés : le glaive à la main, ils pénètrent dans toutes les demeures; le sang coule à flots; de toutes parts s'élèvent les cris des enfants, et les clameurs plus désolantes encore des mères éplorées. « *C'est alors qu'on vit s'accomplir ce qu'avait annoncé le* « *prophète Jérémie* (XXXII, 15), *en ces termes : Une voix* » *a été entendue dans Rama, des pleurs et des cris déchi-* » *rants souvent répétés : La voix de Rachel pleurant ses* » *fils, et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont* » *plus.* » (*Voy.* Polém.) Cet horrible massacre, qui nous fait ressentir une impression douloureuse, fut d'ailleurs, pour ceux qui en furent les innocentes victimes, un bonheur, puisqu'il leur procurait, suivant les saints Pères, la palme et la récompense des martyrs. « Ne croyons pas, dit S. Augustin, que ces enfants aient été à plaindre, » dans la mort qu'Hérode leur fit souffrir, puisque, » mourant pour un tel sujet, ils passèrent, par une » prompte mort, comme après un court voyage, au port » éternel d'une heureuse patrie. » — « Suivons, dit aussi » Bossuet, de nos cris de joie cette bienheureuse troupe,

---

et mittens occidit omnes pueros, qui erant in Bethleem, et in omnibus finibus ejus, a bimatu et infrà, secundùm tempus quod exquisierat à Magis.—17. Tunc adimpletum quod dictum est per Jeremiam, prophetam, dicentem : — 18. Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.

(*b*) Si l'étoile avait commencé à apparaître, comme on peut le supposer, lors de la *conception* du Fils de Dieu, près d'un an s'était écoulé depuis son apparition; mais Hérode n'était pas homme à faire les choses à demi, et préférait étendre les limites du temps présumé, et faire massacrer quelques enfants de plus qu'il n'était nécessaire, que de s'exposer à manquer son coup.

» jusque dans le sein d'Abraham ; saluons, avec toute
» l'Eglise, ces premières fleurs, et écoutons la voix
» innocente de ces bienheureuses prémices des martyrs.
» Pendant que nous les voyons se jouer de leurs palmes
» et de leurs couronnes, joignons-nous à cette troupe
» innocente, par notre simplicité et l'innocence de notre
» vie, et soyons en *malice* de vrais enfants, pour honorer
» la sainte enfance de Jésus-Christ. » (*Elév.*)

La main de Dieu s'appesantit enfin sur le monstre qui avait ordonné cet horrible carnage. Tourmenté par une démangeaison insupportable, en proie à une faim dévorante, que rien ne pouvait rassasier, les entrailles déchirées par d'intolérables douleurs, les membres agités par de continuelles convulsions, son haleine et ses ulcères répandaient autour de lui une infection horrible, et l'on voyait d'innombrables vers sortir de ses intestins putréfiés. Plusieurs fois, il fallut lui arracher des mains un couteau dont il voulait se frapper dans son désespoir. (*Voy.* Josèphe, Bell., jud., XXII, 7 ; — XXIII, 1, 8). Telle fut enfin la fin de ce roi, qui eut la prétention d'être un grand monarque, et qui ne fut qu'un exécrable tyran. Trop lâche pour secouer le joug des Romains, il se vengea sur ses propres sujets du dur esclavage qu'on lui faisait subir. L'épithète de *grand* que la flatterie lui a donnée n'était qu'une amère dérision. Toute sa grandeur consistait, suivant l'expression du comte de *Stolberg*, à être un *magnifique* esclave, portant des chaînes dorées, et elle aboutit à une mort désespérée. Cette mort eut lieu la 37e année de son règne, le 25 mars de l'an de Rome 750, trois ans avant notre ère moderne.

Hérode avait eu neuf fils et trois filles. Les deux premiers des fils, *Alexandre* et *Aristobule,* furent étranglés par son ordre ; il fit exécuter *Antipater* cinq jours avant d'expirer, trois autres moururent avant lui, et trois lui succédèrent, savoir *Archélaüs*, *Antipas*, et *Philippe*. Hérode, dans un premier testament, avait choisi *Antipas* pour son successeur. Ayant ensuite changé d'avis, il fit un second testament, qui établit *Archélaüs ethnarque* de la Judée, de l'Idumée et de Samarie, *Hérode Antipas*, tétrarque de Galilée et de Pérée, et *Philippe,* tétrarque du pays de Batanée, de Galanitide et de Trachonide, et

de Péréas. *Hérode Antipas* était connu pour avoir un caractère doux et paisible, bien que trop faible à se laisser gouverner par les femmes, comme le prouve plus tard sa conduite à l'égard de Jean-Baptiste. *Archélaüs*, au contraire, était aussi cruel et aussi soupçonneux que son père, et signala son avènement au pouvoir par le massacre, sur les marches du temple, de trois mille Pharisiens révoltés contre lui : ce qui explique la juste défiance qu'il inspira à Joseph.

Le motif qui avait occasionné la fuite de l'enfant Jésus en Egypte avait cessé par la mort d'Hérode, et le temps était venu de mettre fin à ce court exil. « *Hérode étant » mort, l'ange du Seigneur apparut,* » pour la quatrième fois, « *à Joseph, pendant son sommeil, en Egypte, et lui » dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et retourne » dans la terre d'Israël; car ceux qui cherchaient la vie » de l'enfant sont morts.* » — « *Se levant aussitôt, Joseph » prit l'enfant et sa mère, et revint dans la terre d'Israël: » mais apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place » d'Hérode, son père,* » et connaissant le caractère soupçonneux et cruel de ce prince, « *il appréhenda d'y » aller, et averti de nouveau en songe, il se retira dans » la Galilée, et il y demeura dans la ville de Nazareth, » afin que s'accomplît ce qu'avait dit le prophète: Il sera » appelé* NAZARÉEN. » (Voy. *Polémiq.*)

Polémique rationaliste.

Strauss révoque en doute la fuite en Egypte, le massacre des innocents, et l'habileté de S. Matthieu à interpréter les prophéties.

1° *Invraisemblance de la fuite en Egypte.* « Eh quoi !

---

19. Defuncto autem Herode, ecce Angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto. — 20. Dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel : defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri. — 21. Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus, et venit in terram Israel. — 22. Audiens autem quod Archelaüs regnaret in Judæâ pro Herode patre suo, timuit illò ire : et admonitus in somnis secessit in partes Galilææ. — 23. Et veniens habitavit in civitate, quæ vocatur Nazareth : ut adimpleretur quod dictum est propheta : quoniam Nazaræus vocabitur.

» s'écrie-t-il, ordonner à un Dieu de fuir devant la colère » d'un homme, dont il peut, quand il le veut, anéantir » les desseins ! Un tel ordre, donné à Joseph, ne con- » vient pas à la grandeur du Maître de l'univers, et est » dégradant pour la Majesté divine. » — *Rép.* Il y a longtemps que les sophistes *Celse* et *Julien l'Apostat* ont, pour la première fois, tenu ce langage, que répètent encore après eux nos modernes incrédules. Sans doute, à consulter nos petites idées humaines, des miracles, des prodiges, des coups d'éclat, seraient bien plus de notre goût ; mais les idées de Dieu ne sont pas celles des hommes. « Dieu ne peut pas faire tout par miracle, » remarque Bossuet, « et il est de sa Providence de suivre » souvent le cours ordinaire, qui est de lui comme les » voies extraordinaires. » — « Le Fils de Dieu est venu » en infirmité. » (Héb., 7, 2.) Il s'est assujetti volontairement aux rencontres communes de la vie humaine, et, de même que, durant le cours de son ministère public, jamais il n'opère un miracle pour subvenir à ses propres besoins, mais il se retire et se cache pour se dérober aux secrètes entreprises de ses ennemis ; ainsi, dans son enfance, il ne dédaigne pas de chercher un asile dans un pays étranger. — « *Fugit,* » dit S. Fulgence, « *non formi-* » *dine humanâ, sed dispensatione divinâ; fugit, non necessitate, sed potestate.* » (Serm. 4.)

2° *Invraisemblance du massacre des innocents.* — « On » devrait s'attendre à trouver dans d'autres écrivains » quelque mention d'un massacre aussi horrible, mais, » ni Josèphe, qui donne beaucoup de détails sur » Hérode, ni les rabbins, qui le poursuivent de leurs » accusations, ne disent un seul mot de cet ordre. » — *Rép.* Le silence des écrivains profanes, à l'égard du massacre des innocents, n'est pas aussi complet que Strauss le prétend avec tant d'assurance, car nous voyons ce massacre cité par Macrobe (l. II, c. 4 de ses *Saturnales*) : « *Cùm audisset Cæsar Augustus,* » dit cet auteur païen du IVe siècle, « *inter pueros quos in Syriâ Herodes rex* » *Judæorum infrà bimatum jussit interfici, filium quoque* » *ejus occisum, ait : meliùs est Herodis porcum esse* (ὗν), » *quàm filium* (υἱὸν) » On sait que les Juifs s'abstiennent de la chair de porcs. — *Strauss* récuse la valeur de ce

passage, parce que ce bon mot d'Auguste : « *Il vaut mieux » être le porc d'Hérode que son fils*, » s'appliquait, non au massacre des innocents, mais à l'exécution d'*Antipater*, rapportée par Josèphe, et lequel était si peu enfant qu'il se plaignait déjà de grisonner. Mais, il ne faut pas s'étonner de la liaison établie dans la citation de Macrobe, entre l'exécution d'*Antipater* et le massacre des innocents : ce massacre n'avait précédé que de peu de temps la mort de ce prince, et Auguste put fort bien n'en apprendre la nouvelle qu'en même temps. Ce passage prouve, du moins, que Macrobe regardait le massacre des innocents comme un fait historique. Quant aux rabbins, *Strauss* est lui-même obligé d'avouer qu'ils parlent, d'une manière obscure, de la fuite d'un *Jésus*, pour échapper à la persécution d'un roi des Juifs (*a*)...

Du reste, ce silence d'un écrivain contemporain ne peut, en aucune sorte, infirmer la vérité du récit évangélique : personne ne révoque en doute les faits rapportés par Tite-Live, Suétone, Tacite, etc., et qui ne reposent que sur leur unique témoignage ; il serait bien étrange qu'on n'accordât pas la même créance au témoignage de saint Matthieu, dans le récit duquel brillent, de toutes parts, la candeur et la bonne foi. Le fait en lui-même, d'ailleurs, n'a rien qui ne soit en parfait rapport avec le caractère connu du roi Hérode, de ce prince barbare, qui se baignait à plaisir dans le sang humain, qui faisait exécuter des conjurés avec *leur famille toute entière*, qui immola à sa jalousie féroce son épouse Marianne, ses trois fils, *Alexandre*, *Aristobule* et *Antipater*, qui, sur le point de mourir, agité par les furies d'une conscience bourrelée de remords, voulait faire égorger les principaux de la nation dans l'*hippodrome de Jéricho*, afin de forcer les Juifs à pleurer sa mort. Nous

---

(*a*) « *Cùm Jannai rex occideret rabbinos, abierunt R. Joshua..., et » Jesus ad Alexandriam in Egyptum.* » (Rab. Sanh. fol. 107, 2). — « *Scriptum habetur... cùm peperisset Maria Jesum, eo tempore imperabat Augustus, atque is misit qui illum interciperent, atque ex orbe » exterminarent, mater autem illius in præsepio asini eum occultavit.* » — On voit ici les faits évangéliques attestés, bien que brouillés et confondus. — « *Nonne Ben Salda* (*sub quo nomine*, dit Lightfoot, *Jesum » nostrum conviciis fodiunt*), *præstigias attulit ex Ægypto, in incisurâ » quæ in carne ejus?* » (Voy. *Lightfoot, Horæ heb.*, p. 207 et suiv.).

pouvons dire, avec *Olshausen*, que, quand il s'agit d'un tel monstre, le massacre de quelques enfants se perd comme une goutte d'eau dans la mer.

Le silence de Josèphe sur ce fait important s'explique suffisamment, si l'on considère que, dans les dernières années du roi Hérode, les massacres et les cruautés se succédaient tout à coup et sans interruption. La famille royale, déchirée par des haines implacables, six mille Pharisiens massacrés comme séditieux. La mort violente d'Antipater, les noires fureurs du roi, les scènes sanglantes dont la Cour offrait le spectacle, suffisaient amplement pour absorber l'attention d'un historien et lui faire oublier le massacre de quelques enfants; massacre qui eut lieu, vraisemblablement, non en vertu d'un édit public, mais secrètement et à l'improviste. — On peut présumer, d'ailleurs, que Josèphe, comme tous les écrivains juifs de ce siècle, (lui, dont la basse flatterie appliquait à l'empereur Vespasien les oracles messianiques), ne se souciait pas et évitait volontairement de parler de Jésus-Christ, et de tout ce qui se rapportait à sa personne.

b) « Mais, pourquoi Dieu a-t-il permis que tant d'inno-
» cents périssent, à la place de son fils ? — N'aurait-il
» pas pu, pour éviter un tel malheur, inspirer aux
» Mages de se rendre immédiatement à Bethléem, pour
» ne pas éveiller les soupçons jaloux d'Hérode? »

Rép. Strauss pouvait demander, avec autant de justice, pourquoi Dieu n'a pas empêché le massacre des Vêpres siciliennes et celui de la saint Barthélemy. Dieu n'est pas responsable du mal causé par la méchanceté des hommes, et, tout en le permettant, il sait, dans sa sagesse, le faire servir à l'accomplissement de ses hauts desseins. — C'est bien dommage, assurément, que le docteur Strauss ne se soit pas trouvé là pour enseigner à Dieu ce qu'il devait faire : nous soupçonnons, pourtant, qu'il avait ses raisons pour inspirer aux Mages d'aller d'abord à Jérusalem. Peut-être voulait-il que la naissance de Jésus-Christ fût solennellement annoncée et proclamée dans la capitale même de la Judée. — Ce massacre, d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, était,

pour ces enfants, un bonheur, puisqu'il leur procurait la palme et la récompense des martyrs.

3° *Fausse application des prophéties.* — *a*) Saint Matthieu applique à la fuite et au séjour de Jésus en Egypte cette prophétie d'Osée : « *J'ai appelé mon fils d'Egypte.* » (Os II, 1). Strauss conteste cette application. « Si le » prophète, dit ce critique, fait dire à Jéhovah : « *Quand » Israël était un enfant, je l'aimais; et j'ai appelé d'Egypte » mon fils,* » il est évident qu'il ne peut être question » d'un autre sujet dans le second hémistiche que dans » le premier : ce sujet est le *peuple d'Israël,* qui est » appelé *Fils de Dieu,* ici comme ailleurs (Ex. 22), et » c'est de la sortie d'Egypte sous Moïse qu'il s'agit ici; » par conséquent, le prophète n'a songé ni au Messie, » ni à son séjour futur en Egypte, et l'évangéliste se » trompe en appliquant les paroles d'Osée à Jésus- » Christ. » — *Rép.* Nous avouons que, littéralement et selon l'écorce de la lettre, les paroles d'Osée se rapportent, en effet, à la sortie d'Egypte du peuple d'Israël; mais nous disons, avec tous les interprètes catholiques, qu'elles se rapportent à Jésus-Christ dans un sens *typique* et *intentionnel;* que l'Esprit-Saint avait en vue en faisant parler le prophète, un sens plus caché et plus profond, dont la réalité s'est accomplie en Jésus-Christ. Israël était la figure du Fils de Dieu. L'Egypte, durant la famine, devait lui servir de refuge; après, elle en devait être la persécutrice, et Dieu le devait tirer de ce lieu de captivité pour le transporter dans la terre promise à ses pères, et en laquelle seule il devait trouver le repos. Mais, tout cela était figuratif : la terre d'Egypte, qui devait être, durant un temps, le refuge du peuple d'Israël, devait aussi servir de refuge à Jésus-Christ, et Dieu l'en devait tirer dans son temps. C'est l'explication de Bossuet, mais elle ne satisfait pas le critique rationaliste : « Une telle explication, réplique-t-il, est d'au- » tant moins admissible que, dans le cas actuel, cette » typologie est tout à fait extérieure et sans signification. » Il n'y a de commun, des deux côtés, que le *fait* du » séjour en Egypte : les *circonstances* dans lesquelles le » peuple d'Israël et l'enfant Jésus ont séjourné dans cette » contrée, sont tout à fait différentes. » — Il n'est pas

vrai de dire que les circonstances des deux séjours n'ont aucun rapport. *Israël,* comme *Jésus,* est, dans sa *jeunesse, appelé* de l'*Egypte*, et sauvé d'une manière *miraculeuse. Israël* se réfugie en Egypte pour *échapper à la mort* dont il est menacé par la famine; *Jésus*, pour échapper à la mort dont le menace le glaive d'Hérode; *Israël,* ainsi que *Jésus,* sortent de l'Egypte par l'ordre de Dieu, pour accomplir la haute mission à laquelle ils sont tous deux appelés. Israël, d'ailleurs, se rapporte à Jésus-Christ comme la *racine,* le *germe* à l'arbre, à la plante qui en sort : ce n'est qu'à cause de Jésus-Christ qu'il est l'objet spécial de la Providence divine. Il est donc contraire à la vérité de dire, comme le fait *Strauss*, que c'est ici une *typologie* tout à fait *extérieure* et sans signification.

b) Saint Matthieu, après avoir raconté le massacre des innocents, ajoute (v. 17 et 18) : *Alors fut accompli l'oracle » du prophète Jérémie : Une voix a été entendue dans Rama, » des pleurs et des cris déchirants, la voix de Rachel pleu- » rant ses fils.* » Strauss attaque cette interprétation : « Cette prophétie, dit-il, se rapporte originairement à » une circonstance toute autre, c'est-à-dire à la transla- » tion des Juifs à Babylone, et il n'y est fait aucune allu- » sion à un événement exécuté dans l'avenir. » — *Rép.* La prophétie dont il est ici question se trouve au ch. XXXI de Jérémie, v. 15. Le prophète y parle, en effet, de la translation des Juifs à Babylone, qui eut lieu à *Rama*, par ordre de *Nabuzardan* (Jer. XL, 1), et qui laissa dans l'imagination du prophète des traces d'autant plus vives qu'il se trouva lui-même du nombre des exilés. La douleur des mères éplorées se trouve personnifiée dans les gémissements et les pleurs de *Rachel*, épouse de Jacob. Quel spectacle désolant, pour ces pauvres mères, que de voir leurs enfants rassemblés sous leurs yeux, chargés de chaînes comme des esclaves, et entraînés dans un exil lointain d'où ils ne reviendront plus! Aussi, leur douleur ne souffre aucune consolation. Qui n'admirerait cette touchante et poétique figure, par laquelle la mère du peuple d'Israël est représentée comme le *symbole* de la nation elle-même, pleurant sur la perte de ses enfants, qu'elle ne reverra plus? Châteaubriand a bien raison de dire (*Itinér.*), qu'ici la mère d'Astyanax et celle d'Euryale

sont vaincues, et qu'Homère et Virgile cèdent la palme de la douleur à Jérémie. Le mot *Rama* désigne une petite ville de ce nom, située sur une hauteur, dans la tribu de Benjamin, à deux lieues au nord de Jérusalem, et à une demi-journée de chemin de Bethléem. Comme le mot hébreu *Rama* signifie proprement *hauteur,* saint Jérôme, dans la *Vulgate* (Jer. XXXI, 15), a cru devoir le traduire dans ce sens général : « *Une voix a été entendue* » *sur les hauteurs, — Vox in excelso audita est;* » d'autant plus que les Juifs, en effet, dans leurs grandes afflictions, se réunissaient sur les hauteurs, pour y faire retentir avec plus d'éclats leurs gémissements et leurs plaintes. Nous croyons que saint Matthieu a mieux rendu le sens de l'hébreu, et que ce mot *Rama,* dans l'intention du prophète, est un nom de *lieu,* et désigne proprement la petite ville de *Rama,* où eut lieu la scène de désolation décrite par le prophète avec de si vives couleurs.

Pour répondre maintenant à la difficulté proposée plus haut, nous disons que *la désolation des mères d'Israël,* décrite par *Jérémie,* était *l'image,* le *type,* la *figure* d'autres plaintes, d'autres gémissements, qui devaient, plus tard, retentir dans les mêmes lieux, puisque *Rama* est proche de Jérusalem, lors du massacre des innocents. La personnification de *Rachel* pleurant ses enfants est ici d'autant mieux adaptée, que le tombeau de cette mère d'Israël se trouve aux environs de Bethléem, ce qui semble une indication du lieu même de l'événement. Il semble voir cette mère des Juifs, émue à cette scène de carnage, sortir de son tombeau pour venir pleurer la mort de ses enfants. L'événement décrit par le prophète était, dans les desseins de Dieu, une figure de celui raconté par saint Matthieu, parce que l'un et l'autre se rapportent au Messie; le premier, devant servir à préparer sa venue dans le monde, le second, à le préserver des embûches de ses ennemis. Il y a donc plus ici qu'une simple *interprétation arbitraire,* un simple rapport de *similitude,* comme le prétend à tort *Dom Calmet.*

b) Strauss poursuit toujours sa critique destructive. « Les fausses applications de passages de l'Ancien Testa-

» ment qu'offre ce chapitre sont dignement couronnées
» par ce dernier verset, où il est dit que, par l'établisse-
» ment de Jésus à Nazareth, a été accomplie la prédic-
» tion du prophète : « *Et il sera appelé Nazaréen,* —
» *Quoniam Nazareus vocabitur.* » Or, cette prophétie ne
» se trouve pas, avec les mêmes termes, dans l'Ancien
» Testament, et, à moins que, perdant courage, on ne
» veuille se réfugier dans les ténèbres, en admettant
» (avec saint Chrysostome) qu'elle a été prise en un
» livre canonique perdu, ou, avec *Gratz* (commentaire
» sur saint Matthieu), à un livre apocryphe également
» perdu, il faut adresser à l'évangéliste l'un ou l'autre
» de ces reproches : ou il s'est permis une désignation
» extrêmement arbitraire, si, ainsi que le prétendent
» quelques théologiens, il a exprimé le sens des prophé-
» ties de l'Ancien Testament qui annonçaient que le
» Messie serait méprisé, en disant qu'il serait un *Naza-*
» *réen,* c'est-à-dire, habitant d'une petite ville méprisée;
» ou bien, il faut lui imputer d'avoir défiguré le sens de
» la manière la plus grossière, et dénaturé violemment
» les mots, s'il a prétendu reproduire le mot *Nazir.*
» Cette expression, si on la trouvait dans l'Ancien Tes-
» tament appliquée au Messie, signifierait, ou *Nazaréen,*
» ce que Jésus n'a jamais été, ou *couronné,* comme
» Joseph (Gen. LXIX, 26) : mais elle ne pourrait jamais
» signifier un homme élevé dans la petite ville de Naza-
» reth. L'interprétation la plus vraisemblable de ce
» passage, laquelle a en sa faveur l'autorité des judéo-
» chrétiens consultés par saint Jérôme, c'est que l'évan-
» géliste fait ici allusion au passage d'Isaïe (II, 1), où le
» Messie est appelé *Netser Ischi,* rejeton de Jessé; mais
» c'est faire toujours la même violence au mot, et trans-
» former une simple désignation du Messie en un rap-
» port avec le nom de la ville de Nazareth, rapport qui
» lui est complètement étranger. » — *Rép.* Cette longue
citation de Strauss, où les diverses explications des
commentateurs sur ce passage se trouvent assez fidèle-
ment résumées, nous dispense de les exposer de nou-
veau. Laissant de côté celles de ces explications qui
ne nous paraissent pas solides à nous-mêmes, nous nous
tiendrons aux deux suivantes.

1° La première de ces explications consiste à dire que ces mots, *per prophetas,* désignent le sens collectif de plusieurs prophéties, qui se réunissent pour prédire que Jésus-Christ serait méprisé et couvert d'opprobres, comme si l'évangéliste voulait dire : Celui que les prophètes ont désigné comme devant être méprisé et humilié par les hommes accomplit déjà cette prophétie par le lieu même qu'il choisit pour demeure, et qui doit être pour lui un *signe* d'opprobre et d'outrage. On sait que les Juifs, lorsqu'ils parlent de Jésus-Christ et qu'ils veulent témoigner leur mépris pour lui, ne le désignent pas autrement que par ce mot : *Jésus le Nazaréen,* (*Jeschoua hanetsi*)*;* nous ne voyons pas ce que le docteur Strauss peut trouver d'arbitraire dans cette explication, et elle nous paraît fort naturelle.

2° La seconde explication, et celle que nous croyons la véritable, consiste à dire que Jésus Christ a accompli les prophéties qui le désignaient comme Messie, par là même qu'il a accompli parfaitement en sa personne la *signification* du mot *Nazaréen,* et que l'évangéliste veut nous montrer, par là, que ce *nom,* donné à Jésus-Christ par les Juifs, comme une appellation méprisante, était, au contraire, un titre d'honneur et une marque que Jésus-Christ était le Messie véritable. En effet, ce nom de *Nazareth,* et, par suite de *Nazaréen,* qui en dérive, est susceptible d'une double étymologie. *a*) On peut le faire venir de *Natzar, garder, protéger*, et il signifierait alors *lieu fortifié, ville de refuge.* Or, la ville de Nazareth à bien été, en effet pour Jésus-Christ un *lieu de refuge,* où la Providence le mettait à l'abri des embûches de ses ennemis, et ainsi s'accomplissait en lui ce qu'avaient annoncé les prophètes; *aa*) Zachar. IX, 9 : « *Ecce rex tuus veniet tibi justus et salvatus* » (d'après l'hébreu, et non *salvator,* comme l'a traduit la *Vulgate*); *bb*) et Isaïe XLII, 6 : « *Ego apprehendi manum tuam, et servavi te.* » — *b*) *Nazareth* peut encore venir de *Netser, rejeton, tendre fleur,* que l'on cultive avec amour, que l'on abrite, que l'on protége (*natsar)* contre les rigueurs du froid et les ardeurs du soleil, et ce nom aurait été donné à cette ville à cause de son site délicieux et pittoresque. Or, Jésus est aussi, dans sa personne, le *rejeton de Jessé, la fleur céleste,* pré-

dite par le prophète Isaïe, qui devait s'élever de la terre stérile de Galilée, et faire descendre sur la terre toutes les bénédictions du règne messianique : « *Et egredietur » virga de radice Jesse, et flos* (*netser*), *de radice ejus » ascendet, et requiescet, etc.* » (Voy. Isa. XI, 1 et suiv. — Jes. XXIII, 5 ; XXXIII, 15. — Zach. III, 8 ; VI, 12.)

3° « Mais, insiste le critique, interpréter ainsi l'évan- » géliste, c'est faire violence au mot, et transformer une » simple désignation du Messie en un rapport avec le » nom de la ville de Nazareth, rapport qui lui est com- » plètement étranger. » — *Rép.* Il n'y a dans notre explication aucune violence au texte évangélique, et le *rapport* entre la *désignation messianique* appliquée à Jésus et la ville de Nazareth, n'est ni étrange ni forcé puisqu'il est fondé sur l'étymologie même de cette ville, et qu'il nous explique la raison pour laquelle Dieu, qui dirige tous les événements vers le but qu'il s'est proposé, et pour qui le *hasard* n'existe pas, a voulu que Jésus-Christ passât trente ans dans la ville de Nazareth, et fut appelé par les Juifs le *Nazaréen*.

4° Le critique rationaliste termine toutes ses objections contre le 2e chapitre de saint Matthieu par celle-ci : « Dans ce chapitre, nous trouvons cinq dispensations » divines extraordinaires, savoir, une étoile, et quatre » visions ou songes. Quand on voit le merveilleux ainsi » prodigué, sans égard pour la *lex parcimoniæ*, on est » tenté d'attribuer cette profusion plutôt aux opinions » humaines qu'à la providence divine. » — *Rép.* Il n'est aucune des dispensations divines ici énumérées qui ne soit vraisemblable en elle-même, et motivée par les circonstances, puisqu'il s'agissait à la fois, de manifester aux Juifs et aux Gentils la naissance du Messie, et de sauver sa vie menacée par un tyran. D'ailleurs, il n'en coûte pas plus à Dieu d'opérer deux prodiges qu'un seul, et il n'est pas obligé d'avoir pour le merveilleux la même antipathie que le docteur Strauss, et autres rationalistes de même farine.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

V. 13. « *Voilà qu'un ange du Seigneur apparut à » Joseph.* » — Le ciel, la terre, l'enfer, s'agitent autour

du berceau de Jésus : les anges du ciel veillent sur lui; les puissances de l'enfer ameutent contre lui les fureurs d'un tyran. Ce combat entre les puissances célestes et les puissances infernales se perpétuera jusqu'à la fin des siècles. — Dieu se plaît à conduire ses élus par des voies dures et humiliantes; mais, après ces épreuves passagères, viennent les célestes consolations. — L'enfance imprudente et irréfléchie doit beaucoup à la *vigilance de l'ange gardien.* — « *Et dit : Lève toi, fuis en Egypte.* » — Il n'y a pas loin de la joie à la peine et à la douleur; elles sont voisines, elles se touchent par la main. — Si nous voulons nous attacher, nous dévouer à Jésus-Christ, nous devons être prêts à souffrir pour lui. — L'Eglise de Dieu, sur la terre, est toujours persécutée, exilée, étrangère. Citoyens du ciel, nous sommes pélerins et voyageurs sur la terre; là n'est pas notre patrie : notre cœur doit être détaché des biens terrestres, nos pensées élevées vers le ciel. — « *Car il arrivera qu'Hérode cher-* » *chera l'enfant pour le faire mourir.* » Le monde ne cherche Jésus-Christ que pour le perdre.

v. 14. « « *Joseph s'étant levé, prit l'enfant.* » — Soyons dociles, à l'exemple de Joseph, à suivre les inspirations de notre ange gardien, de notre conscience, de notre guide spirituel. — L'homme doit obéir; le reste est entre les mains de Dieu. Quand on connaît la volonté de Dieu, rien ne doit arrêter. — Pour confondre l'astuce et la violence d'un tyran, Dieu n'a besoin que d'un pauvre charpentier : il se sert des instruments les plus faibles, pour opérer les plus grandes merveilles.

v. 16. « *Il envoya tuer tous les enfants.* » — A quels excès, à quels crimes, ne conduit pas une seule passion non réprimée! — L'ambitieux est cruel et sans pitié : pour parvenir à son but, il sacrifiera tout..., ses frères, sa conscience, son âme, son Dieu. — Les enfants de Bethléem, prémices des martyrs. — *O parvuli beati,* » *modô nati, nondùm tentati, nondùm luctati, jam* » *coronati!* »— Bonheur de l'enfant qui meurt dans l'âge de l'innocence. — Les enfants de Bethléem meurent pour Jésus-Christ, afin de vivre par lui dans le ciel; Jésus vit par eux, afin de mourir pour eux sur la croix.

v. 18. *Une voix a été entendue dans Rama; des pleurs et*

» *des gémissements.* » — Un jour, aussi, Marie pleurera son fils bien-aimé, tombé entre les mains de cruels bourreaux :... que de douleurs une mère chrétienne peut éprouver ! — Consolations de la foi sur la mort des enfants nouveaux-nés.

v. 19. « *Hérode étant mort.* » — La méchanceté, la violence des persécuteurs de Jésus-Christ et de son Eglise n'a qu'une courte durée ; Dieu, qui vit éternellement, reste toujours le dernier et le maître sur le champ de bataille. — Que la mort du pécheur endurci est horrible ! *a*) le souvenir du passé le tourmente, *b*) le présent lui ravit tout ce qu'il aime, tout ce qui faisait son bonheur, *c*) l'avenir l'épouvante et le glace d'effroi. — La pensée des jugements de Dieu, assoupie au milieu des dissipations de la vie, se réveille alors plus terrible et plus formidable.

v. 22. « *Ayant appris qu'Archélaüs régnait.* » — Archélaüs, digne fils d'Hérode. — Les serpents n'enfantent pas des colombes. Il y a, dans les familles une sorte de malédiction, comme de bénédiction héréditaire. — Les joies de cette vie sont toujours détrempées d'amertume ; on n'y manque jamais d'ennemis, et il y a toujours à craindre.

v. 23. « *Il sera appelé Nazaréen.* » — Humiliations volontaires du Sauveur. — De Dieu, il se fait homme, — juif, — galiléen, — habitant de Nazareth, — fils d'un pauvre ouvrier de Nazareth.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LE MYSTÈRE DE LA FUITE EN ÉGYPTE NOUS OFFRE UNE IMAGE FIDÈLE DE LA VIE DES CHRÉTIENS ICI BAS.

Nous y apprenons :

I. Que les chrétiens doivent s'attendre à être ici-bas, à l'exemple de leur divin Maître, *haïs* et *persécutés* ; « *Fuge in Ægyptum... futu-» rum est enim ut Herodes quærat puerum, ad perdendum eum* ; » et la raison, c'est que, 1) leur vie exemplaire est une condamnation du monde, et de ses œuvres de ténèbres ;—2) il faut que la persécution du monde leur serve à rompre les chaînes qui les y attachent, et à les engager à se dérober, par la fuite, aux dangers qui menacent leur salut, « *Fuge in Ægyptum ;* » — 3) il faut que la parole du Sauveur soit accomplie : « *Eritis odio omnibus, propter nomen meum.* » (Matt., XIV, 3).

II. Que nous sommes *sous la protection* immédiate de la Providence : 1) elle commande à ses *anges* de veiller sur nous, « *Ecce » angelus Domini apparuit in somnis* ; » — 2) elle nous montre, soit par ses inspirations secrètes, soit par la voix de nos supérieurs ecclésiastiques, la route que nous devons suivre ; « *Fuge in Ægyptum et » esto ibi donec*, etc. ; » — 3) par les épreuves et les croix de la vie présente, elle nous délivre de la mort éternelle ; « *Defuncti sunt qui » quœrebant animam pueri.* »

III. Qu'après avoir *partagé* les peines et les afflictions de Jésus, nous *partagerons* aussi sa joie et son triomphe ; car, 1) ces épreuves cesseront ; les persécuteurs mourront un jour ; « *Defuncto Herode, etc.* ; » *usquè ad obitum Herodis* ; » et, 2) Dieu nous délivrera de tous les maux, et nous recevra dans le séjour de l'éternelle félicité. « *Vade » in terram Israel.* »

B. PROVIDENCE DIVINE.

I. Les voies de la Providence divine sont merveilleuses.

1) Dieu *vient à notre secours*, mais *tout autrement* que nous ne l'espérions : *a*) il avertit Joseph du danger qui menace l'enfant, sans l'éloigner ; « *Futurum est enim ut Herodes quœrat puerum* ; *b*) par la manière dont il vient à son secours, il lui offre l'occasion de pratiquer l'humilité, il exige de lui une coopération pleine de confiance ; « *Fuge in Ægyptum, et esto ibi.* » — 2) Il *diffère*, et fait attendre notre entière délivrance ; « *Esto ibi usquè dum dicam tibi...*, » *usquè ad obitum Herodis*, etc. » Par cette conduite, Dieu veut éprouver *a*) notre *obéissance*, *b*) notre *patience*. — 3) Il *permet* que le mal s'accomplisse..., que les méchants l'emportent..., *a*) il permet que les projets sanguinaires du tyran s'exécutent, « *Tunc Herodes... » mittens occidit omnes pueros...* ; » *b*) il semble abandonner l'innocence sans défense..., « *Vox in Rama audita est, ploratus*, etc. »

II. Elles n'en conduisent pas moins au but que Dieu s'est proposé.

1) Le méchant est aveugle, il *fait ce qu'il ne voulait pas* : Hérode ne voulait que la mort d'un seul enfant, il en fait périr des milliers; « *Occidit omnes pueros qui erant in Bethleem, et in omnibus finibus » ejus.* » C'est ainsi que celui qui a une fois mis le pied dans la carrière du mal, descend bientôt au fond de l'abîme.—2) Le méchant n'*atteint pas son but*, n'obtient pas ce qu'il voulait... Jésus échappe aux poignards d'Hérode. — Rien ne peut prévaloir contre les desseins de Dieu.—3) La Providence *fait servir à ses desseins* le pécheur lui-même... *a*) Il sert à manifester la justice divine, aussitôt que la mesure de ses crimes est comblée : mort malheureuse d'Hérode..... « *Defuncto autem Herode* ; » *b*) les persécutions qu'il fait souffrir aux justes deviennent pour ceux-ci une source de mérite, une occasion de s'avancer dans la vertu... ; *c*) il sert, malgré lui, à l'accomplissement des desseins de Dieu ; « *Ut adimpleretur quod dictum est » per prophetam*, etc. » Dieu sait tirer le bien du mal, et fait en sorte que « *tout contribue au bien de ceux qui l'aiment.* » (Rom., VIII, 28).

C. CONDUITE DE DIEU.

I. Quels sont ses caractères ?

Autant que nous pouvons la concevoir, elle nous apparaît, 1) *illimitée* dans sa puissance, 2) *merveilleuse* dans sa sagesse, 3) *libérale* et *bienfaisante* dans son amour pour les créatures, 4) *juste* dans ses châtiments pour le crime.

II. Quels sentiments doit nous inspirer cette connaissance ?

Elle doit nous exciter, 1) à nous *soumettre humblement* aux dispositions de la Providence divine, bien que nous ne puissions pas les comprendre, 2) à placer en Dieu une *confiance* inébranlable, 3) à *nous conduire* d'une manière digne de lui, 4) à n'oublier jamais la *dépendance* étroite et nécessaire du temps avec l'éternité.

D. LE RETOUR DE LA SAINTE FAMILLE.

Il nous offre d'utiles leçons, si nous considérons :

I. La sortie de la Sainte Famille de l'Egypte.

Cette sortie a lieu, 1) après la mort malheureuse d'Hérode ; « *Defuncto Herode* : » Le méchant, tôt ou tard, est puni de ses crimes; — 2) par l'*ordre* d'un ange envoyé de Dieu, à Joseph, pendant son sommeil ; « *Ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph ;* » Dieu n'abandonne pas ceux qui lui appartiennent, et fait succéder la joie aux épreuves.

II L'arrivée de la Sainte Famille en Judée.

Elle fait voir, 1) l'*obéissance* soumise et sans réplique de Joseph, et son abandon entier à la conduite de Dieu ; « *Qui consurgens, accepit puerum..., et venit,* etc. ; » — 2) sa *prudence* à éviter les dangers qu'il peut avoir à courir; « *Audiens quod Archelaüs regnaret.... timuit illo ire ;* » — 3) sa *sollicitude paternelle* pour l'enfant qui lui est confié ; « *Accepit puerum..., timuit illo ire.* »

III L'établissement de la Sainte Famille à Nazareth.

Nous y apprenons, 1) que Jésus-Christ est véritablement le Messie, que les prophéties trouvent en lui leur accomplissement... « *Ut adimpleretur quod dictum est per prophetas ;* » — 2) qu'à l'exemple de Jésus-Christ, nous devons être de véritables *Nazaréens*, c'est-à-dire *dévoués* et *consacrés* à Dieu, et éviter tout ce qui peut souiller la pureté de nos âmes : « *Quoniam Nazaræus vocabitur.* »

§ XV.

JÉSUS AU MILIEU DES DOCTEURS DE LA LOI.
VIE CACHÉE DE JÉSUS A NAZARETH.

(Jérusalem, Pâques de l'an de Rome 762, 9e année de l'ère commune. — Nazareth, de 750 à 780).

(Luc, II, 40-52.—*Evangile du 2e dimanche après l'Epiphanie.)*

A. **Jésus au milieu des docteurs de la loi.**

Les circonstances qui accompagnèrent et qui suivirent la naissance du Fils de Dieu furent toutes pleines de merveilles. L'apparition des anges aux bergers de Bethléem, l'étoile des Mages, les prophéties de Siméon, la Providence attentive à dérober l'enfant à la rage d'un tyran cruel, tous ces prodiges semblent nous présager une foule d'événements extraordinaires, et puis, voilà que, tout à coup, Jésus se perd et disparaît dans le silence et l'obscurité. Pendant trente années, Jésus vit pauvre, inconnu au monde. Rien, en lui, ne frappe et ne le distingue extérieurement du reste des hommes; les habitants de Nazareth eux-mêmes le prennent pour le fils d'un pauvre artisan, destiné, sans doute, à succéder à l'humble condition de son père, ne se doutant guère qu'ils possèdent au milieu d'eux le Sauveur et le régénérateur du monde. L'évangéliste, qui ne s'est pas proposé pour but de satisfaire notre curiosité, se contente de dire, en quelques mots, que « *l'enfant croissait et se* » *fortifiait, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en* » *lui.* » — Il était « *plein de sagesse;* » tous les trésors de la sagesse et de la science divine étaient en lui, mais ils y étaient cachés; à mesure qu'il avançait en âge, il les découvrait et les manifestait, d'une manière proportionnée à l'âge où il était parvenu (*a*). « *Et la grâce de*

---

40. Puer autem crescebat et confortabatur, plenus sapientiâ; et gratia Dei erat in illo.

(*a*) « *Ne croissant pas intérieurement en sagesse* (car, comment celui

» *Dieu était en lui*; » la faveur, la bienveillance du Père céleste (χάρις), veillait continuellement sur lui, et le comblait de tous les dons. On voyait briller dans son air, dans son maintien, dans ses discours, une modestie, une dignité, je ne sais quoi de divin et de céleste, qui charmait et ravissait tous les cœurs.

Un seul événement a échappé au silence absolu des évangélistes, et suffit pour répandre une grande lumière sur toute l'enfance du Sauveur. S. Luc, qui nous l'a conservé, l'avait sans doute recueilli lui-même de la bouche de la Sainte Vierge. « *Ses parents,* » dit-il, Joseph et Marie, « *allaient tous les ans à Jérusalem, pour* » *la fête de Pâques.* » D'après la coutume des Juifs, les

---

41. Et ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem, in die solemni Paschæ.

» qui fut parfait dès le commencement, pouvait-il devenir plus parfait); » mais la manifestant peu à peu aux yeux des hommes. Car si, lorsqu'il » était petit enfant, il avait manifesté toute sa sagesse, on aurait cru voir » en lui quelque chose de prodigieux et de contre nature, plutôt le spectre » d'un enfant qu'un enfant réel. *Non assumens sapientiam*, dit Théo- » phylacte (*quid enim perfectiùs eo qui ab initio fuit perfectus*), *sed* » *paulatim illam denudans. Si enim, quamdiù brevis fuisset naturâ,* » *ostendisset omnem sapientiam, visus fuisset prodigiosus, et esse phan-* » *tasma pueri, non verus puer.* » (Théoph., IV, 1) — Tel est l'enseignement commun des théologiens. Cependant, plusieurs Saints Pères (S. Athanase, Epiphane, S. Ambroise, S. Cyrile, Fulgence, Bède, Euthyme, etc.), ainsi que plusieurs exégètes et théologiens modernes (Klee, Hirscher, Veith, Sepp, Jcrd, Bucher, Riegler, Schegg, etc.), pensent que l'intelligence de Jésus-Christ comme homme, n'étant pas, et ne pouvant pas être infinie, *croissait* en effet, selon la lettre du texte, « *proficiebat sapientiâ* « *et ætate,* » en raison des progrès de l'âge, et qu'il ne répugne pas plus d'admettre, dans Jésus enfant, une intelligence proportionnée à son âge, et en quelque sorte *enfantine* et *progressive*, que de le voir soumis aux pleurs, à la faiblesse, et aux autres infirmités de l'enfance. Le dernier sentiment, nous l'avouons, nous paraît plus conforme au sens obvie et naturel du texte sacré.

C'est aussi, au fond, la doctrine de saint Thomas. Ce saint docteur admet en Jésus-Christ une *science infuse,* communiquée à son âme par son union avec le *Verbe divin,* et une *science acquise, scientia acquisita,* analogue à la science humaine, susceptible de croître en connaissance, et qui, en Jésus-Christ, était *parfaite,* non d'une *manière absolue,* « *non* » *simpliciter,* » mais d'une manière relative, « *secundùm tempus,* » eu égard à la seule loi de la nature humaine, et au développement de l'âge de Jésus-Christ. — Le P. Pétau, après avoir exposé, sur ce sujet, les divers sentiments des SS. Pères et des théologiens, n'ose se prononcer, et termine ainsi : « *Sed ut habent illorum de profectu Jesu sententiæ, quarum*

enfants n'étaient assujettis aux ordonnances de la loi qu'à l'âge de douze ans accomplis ; on les appelait alors les *fils de la loi* (*beni-thorah*) (*b*). *Jésus,* ayant atteint cet âge, se joignit à ses parents, et à la caravane galiléenne, pour aller célébrer à Jérusalem la grande fête de la nation. Il n'y avait plus à craindre pour la vie de Jésus, car deux ans auparavant, l'an de Rome 760, Archélaüs, successeur d'Hérode, accusé de tyrannie par ses sujets, avait été déposé par Auguste, la 10e année de son règne, et exilé à Vienne dans les Gaules, et la Judée avait été réduite en province romaine, sous le gouvernement de *Coponius :* « *Lors donc qu'il eut atteint sa douzième* » *année , ils montèrent , suivant leur coutume , à* » *Jérusalem, au temps de la fête,* » et l'enfant avec eux.

La prescription de la loi ne s'étendait pas sur les femmes (*c*) ; mais Marie pouvait-elle se séparer de son divin fils et ne pas le suivre dans son voyage ? — « *Lorsque les fêtes de Pâques,* » qui duraient sept jours, « *furent passées* , » Joseph et Marie se disposèrent au retour, « *et prirent le chemin de Nazareth ,* » avec leurs compatriotes. Il fallait, dans les desseins de Dieu, que la foi de Marie et de Joseph fût soumise à une dure épreuve : tandis que la caravane galiléenne était en marche, « *l'enfant Jésus demeura à Jérusalem.* » Dans le tumulte

---

42. Et quum factus esset annorum duodecim, ascendentibus illis Jerosolyman, secundum consuetudinem diei festi. — 43. Consummatisque diebus, quum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem,

---

» *una verum fuisse progressum asserit, altera negat; tùm vèro de acquisitâ scientiâ varia possunt esse judicia. Nam, si verè incrementum* » *cepit scientiæ Christus, de acquisitâ commodè potest illud accipi,* » *quam experientiâ usuque collegerit. Sin specie solâ et ostensione cre-* » *verit, supervacua ista censebitur.* » (Pétau, *Théol. dogm. de Incarn.*, XI, 4-9).

(*b*) — *Joma* (fol. 82, I) : « *Ab anno duodecimo initiabant pueros ad* » *jejunandum.* » — Dès lors, ils n'étaient plus considérés comme des enfants, et jouissaient d'une certaine liberté. — Chetub (fol. 50) : « *Leniter aget homo cum filio suo ad annum ejus duodecimum, et exindè* » *cum eo descendat in vitam suam.* »

(*c*) Hieros Kadduchiu (fol. 61, 3) : «*Pascha fœminarum est arbitrarium.*» — Schekal. (Cap. I, 28) : « *Summa est sapientes nostres, super quos pax,* » *decidisse dicendo - nullos ad hæc teneri* (*Paschatis oblationes*), *nisi* » *mares, pubertatem adeptos.* »

du départ, « *ils ne s'aperçurent pas* » que Jésus n'était pas avec eux, mais, se reposant sur sa prudence, et « *pensant qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie,* » qu'il s'était joint avec un autre groupe des parents et des amis de la Sainte Famille, ou aux enfants de son âge, toujours disposés à aller en avant, ils partirent sans inquiétude, et « *firent une journée entière de chemin,* » sans avoir le moindre soupçon de son absence ; et le soir seulement, lorsqu'ils furent arrivés à leur première station, qui eut lieu, s'il faut en croire la tradition du pays, à *Beerséba,* distante de dix lieues de Jérusalem, et dont on montre encore les ruines, et qu'il fut question de se rassembler par famille, et de se réunir pour passer la nuit, s'inquiétant de son absence, « *ils se mirent à le* » *chercher parmi leurs proches et leurs connaissances.* »

Mais ce fut en vain... ; personne ne l'avait vu. « *Ne le* » *trouvant pas,* » agités de mortelles angoisses, craignant de s'être rendus indignes du dépôt si cher et si précieux confié à leur vigilance, Joseph et Marie retournèrent aussitôt sur leurs pas, et « *revinrent à Jérusalem, pour* » *le chercher.* » Arrivés à la ville sainte, après une journée de marche, qui parut bien longue à leur inquiète sollicitude, ils le cherchèrent vainement par toute la ville. Enfin, ils se rendirent au temple, et là, dans l'une des salles extérieures, où les docteurs de la loi instruisaient le peuple, un merveilleux spectacle s'offrit à leurs regards attendris. « *Après trois* » mortels « *jours,* » d'attente *(d),* « *ils trouvèrent* » le divin enfant « *dans*

---

et non cognoverunt parentes ejus. — 44. Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos et notos. — 45. Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum. — 46. Et factum est post triduum invenerunt illum

---

(*d*) Cela ne veut pas dire, comme le prétend de Wette, que les parents de Jésus le cherchèrent *pendant trois jours,* dans la ville de Jérusalem ; mais qu'ils le retrouvèrent le *troisième jour* après qu'ils l'eurent perdu. Le premier jour, fut celui de leur départ de Jérusalem, le deuxième, celui de leur retour en cette ville, le troisième fut le jour où ils le retrouvèrent dans le temple, c'est-à-dire dans une des salles extérieures de la grande synagogue où les docteurs de la loi instruisaient le peuple, et qui étaient situées près du vestibule dans le parvis des femmes. (Jome, fol. 68, 2) : — Glossa, *Synagoga erat propè atrium in monte templi.*

» *le temple, assis* » sur un siége d'honneur « *au milieu* » *des docteurs* » émerveillés, « *les écoutant et les interrogeant* » avec la modestie de son âge. On se pressait en foule pour l'écouter; tous les yeux étaient fixés sur lui, « *et tous ceux qui l'entendaient étaient confondus de* » *la sagesse de ses réponses.* » — Quel fut le sujet intéressant de ces demandes et de ces réponses (*e*)? C'est ce

---

in templo, sedentem in medio doctorum, audientem illos, et interrogantem eos. — 47. Stupebant autem omnes, qui eum audiebant, super prudentiâ et responsis ejus.

(*e*) Voici comment l'Evangile apocryphe de l'enfance de Jésus-Christ, raconte l'entretien de Jésus avec les docteurs :

« Il leur demanda : De qui le Messie est-il fils? — Et ils répondirent : » *Il est fils de David.* » — Jésus répondit : « Pourquoi donc David, mu » par l'Esprit-Saint, l'appelle-t-il *son Seigneur*, lorsqu'il dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, pour que je » mette tes ennemis sous tes pieds? » — Alors, un des chefs des docteurs » l'interrogea, disant : « As-tu lu les livres saints? — Le Seigneur Jésus » répondit : « J'ai lu les livres et ce qu'ils contiennent, » et il leur expliquait l'Ecriture, la loi, les prophètes, les statuts, les mystères, qui sont » contenus dans les livres des prophéties, choses que l'intelligence de » nulle créature ne peut comprendre. Et ce chef des docteurs dit : Je n'ai » jamais vu ni entendu une pareille instruction, que pensez-vous que cet » enfant puisse être? — Il se trouva là un philosophe savant dans l'astronomie, et il demanda au Seigneur Jésus s'il avait étudié la science des » astres. Et Jésus, lui répondant, exposait le nombre des sphères et des » corps célestes, leur nature et leur opposition, leur aspect trine, quadruple et sextrine, leurs progressions et leur mouvement rétrograde, le » compuct et la prognostication et autres choses que la raison d'aucun » homme n'a scrutées. »

« Il y avait aussi parmi eux un philosophe très savant en médecine et » dans les sciences naturelles, et lorsqu'il demanda au Seigneur Jésus s'il » avait étudié la médecine, celui-ci lui exposa la physique, la métaphysique, l'hyperphysique, les vertus du corps et leurs humeurs, et leurs » effets..., les opérations de l'âme, les sensations et ses vertus, etc, etc..., » et d'autres choses que l'intelligence d'aucune créature n'a pu saisir. » Alors, ce philosophe se leva, et il adora le Seigneur Jésus, en disant : » Seigneur, dorénavant, je serai ton disciple et ton serviteur. »

— On sera peut-être curieux de connaître quelques détails, puisés dans le *Thalmud*, et les livres des anciens rabbins juifs, sur les plus célèbres docteurs de la synagogue, qui vivaient probablement vers l'époque ou Jésus parut au temple de Jérusalem. On compte, parmi les plus célèbres :

1° *Hillel*, qui était, par son épouse, *Obitel*, de la famille royale de David. Né de parents pauvres, son ardeur pour l'étude lui fit vaincre tous les obstacles que lui opposèrent la pauvreté. Il eut pour maître *Schémaïa* et *Ablalion*, et passait pour avoir une grande douceur de caractère. Il était chef d'école, et avait un très grand nombre de disciples : il fut le chef de la Mazore, et jouissait, parmi les Juifs, d'une si grande renommée,

que l'évangéliste ne nous apprend pas. On peut supposer, avec une grande vraisemblance, qu'elles roulaient sur l'explication des prophéties qui annonçaient la venue du Messie. « *A cette vue,* » Marie et Joseph « *furent dans*

---

48. Et videntes admirati sunt.

---

qu'on le comparaît avec Moïse. S'il est vrai, comme les rabbins le racontent, qu'il vint de Babylone à Jérusalem, à l'âge de 40 ans, et qu'il tint la chaire d'Israël pendant 40 années, il dut avoir, suivant *Sepp*, 77 ans lors de l'apparition de Jésus au temple, et mourut trois ans après.

2° *Schammai* Non moins célèbre que le précédent, *Schammai* tenait une école rivale, et était assis à côté d'Hillel, comme vice-président du Sanhédrin. Fidèle aux principes de ses maîtres, Schémaïa et Juda ben Bethira, il était plus rigoriste que le précédent, et plus attaché aux traditions pharisaïques. D'un caractère irascible, il passait pour être plus sévère dans ses décisions, et ***Hillel*** plus accomodant, ce qui donne lieu au ***Thalmud*** de répéter souvent : « *Schammai ligat, **Hillel** solvit.* » Il paraît que les disputes que se livraient entre eux les disciples des deux maîtres rivaux étaient poussées si loin, que, parfois, on en venait aux coups, et qu'il y eut effusion de sang. Cela dura jusqu'à ce qu'une voix du ciel eut déclaré que les deux doctrines, bien que contradictoires, devaient être considérées comme la parole de Dieu. « *Usque dùm missa est vox de cœlo,* » *dicens : utriusque verba sunt verba **Dei** viventis.* » (Baracoth, fol. 3, 2.)

3° ***Juda***, et 4° ***Josué***, fils de Béthira, qui, tous deux, abandonnèrent à Hillel, comme au plus digne, la présidence du Sanhédrin, à laquelle ils avaient des droits,

5° ***Manahem***, qui céda la vice-présidence à Schammai, pour se retirer à la cour d'Hérode.

6° ***Jonathan ben Uriel***, alors dans la fleur de l'âge, le premier et le plus célèbre des disciples d'Hillel, et qui fut avec ***Onkelos***, et ***Gamaliel***, l'un des auteurs du ***Targum*** ou de la ***Paraphrase chaldaïque*** de l'Ancien Testament, qui se trouve dans les diverses polyglottes. Le ***Targum*** était en si grande vénération chez les Juifs, que son auteur passait pour l'avoir écrit sous la dictée des prophètes Aggée, Zacharie et Malachie. Le ***Thalmud*** nous assure que, lorsque Jonathan se livrait à l'étude de la loi, les oiseaux qui voltigeaient autour de lui se brûlaient aux ailes des anges attentifs à recueillir les paroles du docteur.

7° ***Bava ben Ruta***, qui fit le plan du nouveau temple de Jérusalem, reconstruit par Hérode, et en dirigea les travaux. Il fut épargné avec ***Hillel***, et le fils de ***Béthira***, lors du massacre des rabbins commandé par Hérode. La légende dit que le tyran lui fit ôter la vue, à l'aide de l'antimoine, afin qu'il ne pût plus construire un nouveau temple aussi magnifique que celui qu'il fit élever. Il était disciple de *Schammaï*.

8° Le rabbin ***Siméon***, fils d'Hillel et son successeur à la présidence du Sanhédrin. Il fut le premier à qui l'on donna le titre honorifique de ***rabban***. Il ne paraît pas avoir succédé au talent et à la réputation de son père : sous lui, la synagogue commence à tomber en décadence, et le ***Thalmud*** ne rapporte rien de lui. Il fut le père de ***Gamaliel***, dont saint Paul fut le disciple, qui prit la défense de Jésus dans le Sanhédrin, et qui, probablement, finit par embrasser le christianisme. — (Voy, Sepp, ***Vie de Jésus***. — Drach, ***Harm. de la Synagog.***)

» *l'étonnement ;* » et, toute émue encore de l'inquiétude qui l'avait agitée, « *sa mère lui dit* » avec tendresse, et comme lui faisant un doux reproche : « *Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà trois jours que, pleins de douleur, votre père et moi, nous vous cherchions.* » — Ce n'était pas de la part de Marie une réprimande, ni un murmure, mais la plainte amoureuse d'une mère qui exprime à la fois la douleur et la joie dont son cœur est rempli. — Joseph se tient dans un éloignement respectueux ; appuyée sur son autorité maternelle, Marie seule ose prendre la parole, au nom de son père et du sien. Eh quoi ! semble-t-elle dire, vous, ô mon cher fils, qui, jusqu'à ce jour, ne nous avez jamais causé le moindre chagrin, qui avez toujours été pour nous une source perpétuelle de joie et de bonheur, comment avez-vous pu nous causer ces mortelles inquiétudes, et qui nous expliquera les motifs de votre conduite si inattendue ?

A ces deux demandes de sa mère, Jésus oppose deux réponses. « *pourquoi me cherchiez-vous ?* » leur dit-il, et surtout, me cherchiez-vous avec *inquiétude ?*... Avez-vous oublié ma haute destinée ? Avez-vous oublié que je ne puis rien avoir à craindre, et que mon Père céleste est là pour me couvrir de sa puissante protection ? De plus, « *Ignorez-vous qu'il faut que je sois* » occupé « *aux choses de mon Père ?* » Jusqu'ici je me suis soumis, tout Dieu que je suis, à votre autorité paternelle, mais j'ai un *autre Père* dans le ciel, plus grand et plus élevé que vous ; mon unique mission sur la terre est d'accomplir sa volonté, toute ma vie doit être un abandon entier à sa Providence et aux desseins qu'il a conçus sur moi, et même les liens du sang qui m'attachent à vous doivent céder à des devoirs plus sacrés et plus élevés.

Marie, en oubliant un peu trop la nature divine de Jésus-Christ, semble avoir commis une légère faute, qui n'en est pas précisément une, et qui est bien excusable

---

Et dixit mater ejus ad illum : Fili, quid fecisti nobis sic ? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. — 49. Et ait ad illos : Quis est quod me quærebatis ? nesciebatis quia in his, quæ patris mei sunt, oportet me esse ?

aux yeux de Jésus, puisqu'elle prend sa source dans le sentiment sacré de l'amour maternel, et de l'ineffable tendresse du cœur de Marie pour son divin fils. La réponse de Jésus n'est pas un reproche ; c'est l'explication des motifs qui ont déterminé sa conduite ; c'est une douce leçon, par laquelle il soulève légèrement le voile qui cache l'avenir, et permet à Marie d'entrevoir la haute destinée de son fils, et les épreuves qui l'attendent.

L'évangéliste ajoute qu' « *ils ne comprirent point ce* » *qu'il leur disait.* » Est-il étonnant qu'une intelligence humaine, si éclairée qu'elle pût être, ne comprît pas l'incommensurable profondeur des paroles de Jésus-Christ, où l'on découvre d'autant plus de choses qu'on les médite davantage? — La foi de Marie et de Joseph était mêlée d'obscurité, et les desseins éternels du Père sur eux, et sur leur divin fils, ne leur furent révélés que peu à peu, et par degrés.

Polémique rationaliste.

1° « Le temps de la fête s'étant écoulé, les parents » se mirent en route, pour retourner chez eux. D'abord, » ils ne s'inquiétèrent pas de ne point avoir leur fils » avec eux, pensant qu'il était quelque part ailleurs, » dans la compagnie des voyageurs, et ce ne fut qu'après » avoir fait une journée de marche, et l'avoir vainement » cherché auprès de leurs parents et connaissances, » qu'ils retournèrent à Jérusalem, pour avoir de ses » nouvelles. Cette conduite des parents de Jésus peut » surprendre; on croit devoir leur supposer une sur- » veillance attentive sur l'enfant céleste qui leur est » confié, et l'on ne comprend pas qu'ils l'aient perdu » longtemps de vue : aussi, leur a-t-on, de différents » côtés, reproché de la négligence, et l'oubli de leurs » devoirs. » *Rép.* Strauss lui-même, dans la 3e édition de son ouvrage, s'est cru obligé, par un remords de conscience, de reconnaître la faiblesse de cette objection. « On trouvera naturel et juste, nous dit-il, que des

---

50. Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos.

parents n'aient pas tenu continuellement sous leurs yeux, par une attention inquiète, un garçon de 12 ans, ce qui, dans l'Orient, est autant que, chez nous, un garçon de 15, et aussi formé de caractère que Jésus avait déjà dû se montrer, Si, au moment du départ, il n'était pas auprès d'eux, il était inutile de le chercher dans le tumulte de la capitale, encombrée d'une multitude d'étrangers, et de laisser, pendant ce temps, partir leurs compatriotes. Le meilleur parti était celui que prirent les parents de Jésus : c'était de suivre, après avoir attendu quelque temps, la caravane galiléenne, au milieu de laquelle ils avaient toute raison de supposer leur fils, puisqu'ils y avaient des parents et des amis, *notos et cognatos.* »

2° « Revenant à Jérusalem, ils trouvent, le troisième » jour, leur fils dans le temple, au milieu d'une assem- » blée de docteurs; occupé à converser avec eux, il » excitait l'admiration générale. Il semblerait qu'ici » Jésus occupe, vis-à-vis des docteurs, une position » supérieure à celle qui pouvait convenir à un enfant » de 12 ans... Ce qui convenait à un élève, *Paul* nous » l'apprend (Act. xxii, 3), c'était de s'instruire aux *pieds* » des rabbins, παρὰ τοὺς πόδας; ceux-ci étaient placés sur » des siéges, les élèves étaient *assis par terre* (Lightfoot, » p. 742), mais ils ne prenaient pas place au milieu des » maîtres. » — *Rép.* Telle pouvait être, en effet, la place ordinaire des élèves; mais, bien que le texte, à la rigueur, puisse signifier simplement que Jésus était assis par *terre,* ou autrement, avec d'autres élèves *au milieu* des docteurs assis sur leurs siéges, on peut supposer, plus vraisemblablement, que les docteurs, émerveillés des réponses et de la sagesse de Jésus, le firent asseoir au milieu d'eux, sur un siége d'honneur. C'est ainsi qu'un siége d'honneur fut offert, suivant le *Thalmud,* au rabbin Eléazar, bien qu'il ne fût que dans sa 16e année : « *Et* » *mox R. Eleazarem, ben Azaria, præsidentem consti-* » *tuunt, utcumque juvenem, sexdecim annos natum,* » *indole tamen et moribus gravem.* » (Hieros. Tanith. fol. 67 4. — Voy. Sepp, Lightfoot).

3° « On a encore trouvé surprenant que Jésus ne fût » pas seulement *auditeur,* « *audientem,* » mais qu'il

» prît aussi la parole pour interroger, et qu'il parût se » comporter à l'égard des docteurs comme leur maître.» — *Rép.* Le témoignage du *Thalmud* prouve que, chez les Juifs, l'enseignement rabbinique était de telle sorte, que non-seulement les maîtres interrogeaient les élèves, mais encore, les élèves interrogeaient leurs maîtres, quand ils avaient besoin d'explication sur quelque point. — *Jer, Joan.* (col, 67. 1.) « *Historia est de discipulo* » *quodam,* il est ici question du même Eliézer dont nous » parlions tout à l'heure), *qui venit et interrogavit R. Jo-* » *sam : oratio vespertina cujus qualitatis est? Respondit* » *is : arbitraria,* etc... » — Il est faux que Jésus se comportât à l'égard des docteurs comme leur maître. « *In medio doctorum sedens, non docens invenitur,* » dit S. Grégoire-le-Grand : Jésus interroge les docteurs comme les disciples interrogent leur maître.

4° « *Bruno Bauer,* digne disciple de Strauss, critique » la réponse de Jésus à sa mère : « *Ignorez-vous qu'il* » *faut que je sois aux choses de mon Père?* » S'il en » faut croire ce critique, Jésus aurait voulu, par là, » déclarer publiquement qu'il répudiait la prétendue » parenté de Joseph, qu'il ne le reconnaissait pas pour » son père. » — *Rép.* Serait-ce, par hasard, dans son propre cœur, que ce critique aurait puisé cette belle interprétation? — Jésus ne veut ni blesser, ni humilier publiquement celui en qui il a toujours reconnu l'autorité d'un père, comme il le prouve par sa conduite subséquente, encore moins exposer publiquement sa mère, si sainte et si pure, à de honteux soupçons; mais il tire un instant le voile qui cache sa haute destinée, afin d'expliquer les motifs de sa conduite à leur égard. — (Voy. l'expos. précéd.)

5° Strauss trouve *étonnant* que Marie n'ait pas compris les paroles de Jésus. — Nous avons montré précédemment (Voy. l'exposition), qu'il n'y a en cela rien d'étonnant (*a*).

(*a*) Le comte de Stollberg sentait tout autrement que nos modernes critiques la suavité toute céleste du récit évangélique. « Toute cette histoire, » dit-il, semble respirer un parfum du ciel. Comme la plainte de Marie » est tendre! mais, quelle élévation dans la réponse de Jésus! Et cependant, cet enfant divin se soumet, de nouveau, à ses parents; il se sou-

B. Vie cachée de Jésus à Nazareth.

(De l'an 762 à l'an 780).

Jésus ayant quitté l'école des docteurs, où il venait de laisser échapper queques rayons de sa divine sagesse, « *se réunit à ses parents, et retourna avec eux à Naza-» reth*, » rentrant, de nouveau, dans l'obscurité d'où il ne sortira plus que pour acccomplir le ministère qui lui est confié. L'évangéliste se contente de nous dire que, tout Dieu qu'il était, « *il était soumis,* » et obéissant à ses parents; « *sa mère,* » ajoute-t-il, observait attentivement toutes ces choses, et « *en conservait le souvenir » dans son cœur. Et Jésus avançait en sagesse, en âge, » et en grâce, devant Dieu et devant les hommes* ; » il charmait tous les cœurs par sa modestie, sa douceur, sa bienveillance, son amabilité, ses vertus et sa sagesse toute divine. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend de Jésus, jusqu'à son baptême. Semblable à une fleur encore dans son bouton, et dérobant aux yeux des hommes ses doux parfums et ses vives couleurs, Jésus reste caché et inconnu au monde, dans une petite ville d'une province méprisée par les Juifs. C'est qu'il ne voulait paraître au milieu des hommes, que quand son âge aurait imprimé à sa parole le poids et l'autorité qu'elle devait avoir. C'est à trente ans que commençait d'ordinaire, chez les Hébreux, la vie publique, et Jésus ne voulait pas, par une célébrité précoce, attirer sur lui l'attention et la haine soupçonneuse des chefs corrompus de la synagogue.

---

51. Et descendit cum eis, et venit Nazareth; et erat subditus illis. Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. — 52. Et Jesus proficiebat sapientiâ, et ætate, et gratiâ apud Deum et homines.

» met à ses créatures, qui ne sont que poussière. Comme ce récit porte le » caractère de la vérité! Qui aurait pu inventer ainsi! Qui l'aurait seulement essayé? Comme les traits, légèrement jetés sur ce récit sont » simples et élevés! Comme ils nous montrent la Mère du Sauveur dans » son amabilité, et dévoilent à nos regards le fond de son noble cœur! » Nous voyons son chagrin maternel, nous entendons ces douces plaintes, » nous voyons comme elle conserve en son cœur les paroles de son fils. » Stollb., *Histoir. ecclés.*, *Vie de Jésus.)*

Les évangiles apocryphes avaient honte de cette obscurité du Sauveur, et le font jouer, dès son enfance, avec des miracles souvent puérils (*a*). Mais, la divine simplicité de l'Evangile est bien supérieure à toutes ces vaines imaginations. Les *miracles* n'étaient pas le but de la mission de Jésus-Christ; ils n'étaient, pour lui, qu'un simple *moyen* d'atteindre ce but; ils ne devaient pas servir à amuser la curiosité des hommes, ni à exciter une stérile admiration; ils devaient, lors de son ministère public, servir de *preuves* à sa mission divine; ils étaient donc inutiles avant ce temps, et ne pouvaient qu'affaiblir d'avance, en accoutumant les spectateurs à des prodiges sans but et sans résultat, l'impression qu'ils devaient produire en leur temps.

C'est la croyance de l'antiquité chrétienne, que Jésus ne dédaigna pas de travailler avec Joseph, comme un simple artisan. Saint *Justin,* martyr (*Triph.,* p. 316), nous assure que notre Sauveur a aidé son père à faire des *jougs* et des *charrues,* et, d'après *Sozomène (Hist. eccl.,* l. 6. c. 2), *Libanius* demandant un jour à un chrétien ce que faisait *le fils du charpentier*, il est occupé, lui répartit celui-ci, à fabriquer un cercueil pour l'empereur Julien. Du reste, chez les Juifs, la pratique d'un art mécanique n'entraînait avec elle aucune idée d'humiliation et de déshonneur. On faisait un devoir aux pères de famille d'apprendre et de faire apprendre à leurs enfants un métier, et les plus célèbres docteurs ne se croyaient pas dégradés de se livrer à l'exercice d'un art mécanique. D'après le *Thalmud*, le rabbin Jochanan, disciple d'Hillel, et qui fut, après lui, président du Sanhédrin, exerça l'état de marchand jusqu'à l'âge de 46 ans; le rabbin Juda était boulanger; R. Jochanan, cordonnier; R. Siméon, tailleur d'habits; R. Eléazar, chef d'Alexandrie, ouvrier en fer, etc... On peut donc regarder comme une chose certaine que Jésus travailla dans l'humble boutique de son père, et honora ainsi, par son exemple, le travail de l'artisan.

« Le monde, cependant, dit un auteur ascétique (le P. Judde), roulait à l'ordinaire. On assiégeait des villes,

---

(*a*) Voyez l'*Introduction,* p. 25.

on donnait des batailles, on faisait des traités de paix, et de nobles alliances. Il se formait des empires, et il s'en détruisait; mais le Fils de Dieu ne se mêlait de rien; quoique maître de tout, il gardait une profonde solitude. De plus nobles objets occupaient sa pensée : il traitait avec Dieu de la grande affaire du salut des hommes. La monarchie romaine s'élevait et se fortifiait sur les débris de toutes les autres, afin de préparer des voies plus faciles à l'établissement de l'Evangile, quand le monde entier n'aurait plus qu'un seul chef; tous les grands événements se rapportaient à Jésus-Christ, et il ne paraissait nulle part. Du haut de son trône céleste, Dieu ne disait pas aux anges : Voyez là-bas ces grands capitaines, ces habiles politiques, ces sublimes orateurs : quel est leur éclat et leur gloire! mais, ses yeux s'abaissaient et se reposaient avec complaisance sur cet enfant inconnu qui vivait à Nazareth dans la boutique d'un simple artisan, et c'est à lui que se rattachaient les destinées du monde. »

Comme il n'est plus question de Joseph, dans le cours du ministère public de Jésus-Christ, on en conclut avec raison qu'il mourut entre les bras de son divin Fils, pendant son séjour à Nazareth.

Polémique rationaliste.

1° « *Jésus-Christ a-t-il eu des frères et des sœurs?* »

Il est souvent parlé, dans le cours de l'Evangile, des *frères*, et même des *sœurs* de Jésus-Christ. Quoi! s'écriaient les Juifs, à la vue des merveilles opérées par le Sauveur, « *n'est-il point le fils d'un artisan? Est-ce » que sa mère ne s'appelle point Marie? Jacques, Joseph, » Simon et Jude ne sont-ils pas ses frères?* » (Matt., XIII, 55, 6. *Voy.* également Marc, VI, 3.) En une autre circonstance, comme Jésus enseignait le peuple dans une maison de Capharnaüm, on vint lui dire : « *Votre mère et » vos frères sont à la porte, et viennent vous chercher...* » (Matt., XII. 47-50), et S. Jean ajoute que « *les frères de » Jésus ne croyaient pas en lui.* » (Jo., VII, 5. — *Voy.* également Jo., II, 12; Luc, VIII, 19; Act. 1, 14, etc.). Faut-il conclure de ces passages que Jésus-Christ avait

réellement des *frères*, qui furent élevés avec lui, et qui faisaient partie de la Sainte Famille?

C'est en effet ce que soutenait, du temps de S. Jérôme, l'hérétique *Helvidius*, et ce que plusieurs exégètes protestants, tels que *Strauss, W. Meyer*, *Paulus, Kuinæl*, etc,, dont M. Renan s'est fait l'écho dans sa *Vie de Jésus*, n'ont pas craint de soutenir encore de nos jours. « Jésus, nous » affirme péremptoirement M. Renan, avait des frères » et des sœurs, dont il semble avoir été l'aîné. » (p. 23).

Mais, ce sentiment est inconciliable avec la doctrine de l'Eglise, qui nous enseigne que la mère de Dieu n'a pas perdu la fleur de sa virginité, et il a été expressément condamné comme une hérésie. *Voy*. ce que nous avons dit précédemment sur ce sujet, p. 204).

Mais, alors, que faut-il donc entendre par ces *frères* et ces *sœurs* de Jésus-Christ dont parle l'Evangile?

Quelques anciens Pères ont cru qu'il fallait entendre par ces *frères* de Jésus-Christ, les enfants que S. Joseph aurait eus d'un précédent mariage. Dans le protévangile de S. Jacques, N° 9, Joseph s'excuse d'épouser Marie, en disant : « J'ai des enfants, je suis vieux, elle est jeune, » je crains de devenir la fable d'Israël. » Saint Epiphane dit qu'il avait alors quatre-vingts ans, qu'il était veuf, et père de six enfants. Saint Hippolyte de Thèbes (*Chron.*, p. 59, édit. de Fabricus), lui donne aussi quatre fils et deux filles. Les fils sont Jacques, Simon, Juda et José, les filles *Esther* et *Thamar*. Sa première femme se nommait *Salomé*, et était fille d'Aggée, frère de Zacharie, père de Jean-Baptiste. Nicéphore (l. 2, c. 3), écrit la même chose, d'après S. Hyppolyte de Porto ; mais il y a assez d'apparence qu'au lieu de S. Hippolyte de Thèbes, lui ou ses copistes ont mis Hippolyte de Porto. On cite encore pour ce sentiment, *Eusèbe* (*Hist. eccl.*, II, 1), *Hilaire* (*in Matt.*, 1, p. 126).

Mais cette opinion, qui se présente appuyée sur de si importants témoignages, tombe devant un raisonnement bien simple, c'est que *Marie*, mère de *Jacques* et de *Joseph* ou *José*, frères du Seigneur (Matt., XIII, 56), était encore vivante lors de la mort de Jésus-Christ, puisqu'elle est nommée parmi les saintes femmes qui le suivirent jusqu'au pied de la croix (Matt., XV, 40); or,

évidemment, on ne peut pas admettre que S. Joseph eut à la fois deux femmes. Le sentiment le plus commun, dans l'Eglise, a toujours été que S. Joseph est mort vierge, et Pierre Damien ne craint pas de dire que c'est la *foi de l'Eglise* (*Opusc.* 17, N° 3).

Il faut donc entendre par ces mots ἀδελφοί (héb. *Akh*), non pas les *frères* proprement dits, mais les *cousins-germains* de Jésus-Christ, ἀνεψιοί. Le nom de *frère* est souvent employé dans l'Ecriture sainte pour celui de *parent* ou *cousin*. C'est ainsi que Loth est appelé *frère* d'Abraham, bien qu'il ne fût que son neveu (Gen., XIV, 14-16) ; et que *Laban*, frère de la mère de Jacob, et appelé *frère* de Jacob (Gen., XXIX, 15).

Voici comment nous expliquons la parenté de Jésus-Christ.

1° D'après *Hégésippe*, cité par *Eusèbe* (*Hist. Eccl.*, , l. III, c. 2), *Cléophas* était frère de S. Joseph. Nous n'avons aucun motif raisonnable pour repousser ce témoignage du plus ancien des historiens ecclésiastiques.

2° *Marie* était son épouse, et par conséquent la belle-sœur de la mère de Jésus (Jo., XIX, 25).

3° Cette Marie, d'après S. Marc (XV, 40), était mère de Jacques le mineur, et de José ou Joseph.

4° Ce *Jacques* est appelé le *mineur*, pour le distinguer de *Jacques le majeur* qui se trouve dans le catalogue des Apôtres ; il doit donc être le même que celui qui est désigné par S. Matthieu (X, 3), comme le fils d'*Alphée*. Les hébraïsants savent que Κλοπᾶς et Αλφαιος, ne sont que des traductions différentes du même mot hébreu, Halphaï ou Chalphaï, selon que l'on exprime ou que l'on n'exprime pas l'aspiration *Heth* ou *Chet*.

5° L'apôtre S. Jacques le *mineur* survécut à S. Jacques le *majeur*, martyrisé par les Juifs l'an 44 de Jésus-Christ. Lorsque S. Jude écrivit l'épître qui porte son nom, Jacques le *majeur* était mort. L'auteur de cette épître se nomme lui-même le *frère de Jacques*. On doit conclure de là que c'est le même qui est appelé dans le catalogue de S. Luc (VI, 16), *Jude*, frère de Jacques, « *Juda Jacobi.* »

Il résulte de là que Jacques, Joseph, Jude ou Juda, nous apparaissent dans l'Evangile comme *frères*, fils d'Alphée, *cousins* de Jésus-Christ selon la loi.

6° D'après S. Matthieu (XIII, 55), les *frères* de Jésus s'appellent *Jacques, Joseph* ou *José, Simon* et *Jude.* Les sœurs ne sont pas désignées par leurs propres noms. S. Marc (VI, 3), nomme également les frères de Jésus-Christ dans l'ordre suivant : *Jacques, Joseph, Jude* et *Simon.* Nous voyons que les trois premiers concordent parfaitement avec les fils d'Alphée.

7° D'après Hégésippe et Eusèbe, *Siméon*, l'un des fils de Cléophas, fut évêque de Jérusalem, et souffrit le martyre sous Trajan. D'après cela, le quatrième des frères de Jésus-Christ se trouverait également au nombre des fils d'Aphée=Cléophas. On peut donc conclure, sans crainte de se tromper, que les *fils d'Alphée* sont les *frères* de Jésus-Christ.

8° Ils en seraient aussi, dans le sens propre, les *frères légaux*, si l'on suppose que S. Joseph aurait adopté les enfants de son frère Cléophas, après la mort de celui-ci. On sait que ces adoptions n'étaient pas rares parmi les Juifs.

9° D'après l'explication ordinaire du v. 25 du ch. XIX de S. Jean : « *Stabant juxtà crucem Jesu mater ejus, et » soror matris ejus Maria Cleophæ, et Maria Magdelana,* » Marie, épouse de Cléophas, serait la *belle sœur*, ou, suivant d'autres exégètes, la *sœur propre* de la Sainte Vierge. *Wieseler* propose une autre explication. Au lieu de trois femmes, il en trouve quatre, en ajoutant une virgule, et traduit ainsi ce verset : « *Debout, près de la » croix de Jésus, étaient sa mère, et la sœur de sa mère, » Marie, femme de Cléophas, et Marie-Magdeleine.* » La sœur de Marie, qui se trouverait ici désignée sans être nommée expressément, serait *Salomé,* la mère des enfants de Zébédée. C'est, suivant cet auteur, le seul moyen de concilier les évangélistes, et d'expliquer pourquoi S. Matthieu, (XXXVII, 56), dit formellement que la *mère des fils de Zébédée,* et S. Marc (XV, 40), que *Salomé* se trouvait au crucifiement de Jésus-Christ. S. Jean ne devait pas ignorer cette circonstance ; il n'est pas vraisemblable qu'il ait omis le nom de sa mère : suivant sa coutume, par modestie, il l'aura désignée d'une manière indirecte, sous le nom de la *sœur de Marie*, comme il se désigne lui-même sous le nom de disciple que Jésus

aimait. Ainsi, les fils de Zébédée seraient aussi les *cousins* de Jésus-Christ, et ceci nous explique pourquoi leur mère demandait à Jesus-Christ qu'il leur donnât les premières places dans le royaume qu'il devait établir, et pourquoi Jésus lui-même confia Marie à la garde de S. Jean.

Au reste, M. Renan lui-même se sent obligé de faire l'aveu que *Jacques, Joseph, Simon* et *Jude,* désignés dans l'Evangile comme les frères de Jésus-Christ, sont les fils de Cléophas ou Alphée (deux noms qui lui paraissent désigner une même personne), et de Marie, *sœur,* ou plutôt, croyons-nous, *belle-sœur* de la mère de Jésus, *et étaient ses cousins-germains* (*Voy.* p. 24). Il semblerait, dès lors, que la question est terminée : mais nos sophistes ne se rendent pas pour si peu, et ont des ressources merveilleuses et inattendues. M. Renan veut bien nous apprendre que S. Matthieu et S. Marc se sont trompés, en nous donnant les *fils de Cléophas* comme les *frères* de Jésus-Christ. Il est bien fâcheux que S. Matthieu et S. Marc n'aient pu aller aux informations auprès du sieur Renan, il leur aurait épargné une si grossière erreur! « Le nom des véritables frères de Jésus, nous assure le » savant critique, était inconnu à tel point, que quand » l'évangéliste met dans la bouche des gens de Nazareth » l'énumération des frères selon la nature, ce sont les » noms des fils de Cléophas qui se présentent à lui tout » d'abord. » Plus heureux que les apôtres et les évangélistes, dont il redresse les erreurs, notre critique est tellement au courant de tout ce qui concerne la famille de Nazareth, qu'il est en mesure de nous apprendre que « les frères de Jésus constituaient dans l'Eglise primitive » une espèce d'ordre parallère à celui des apôtres. » (Voy, *Vie de Jésus*, p. 25).

Ce n'est pas tout, le critique, dérogeant, pour cette fois, à sa constante habitude, veut bien, au lieu de nous imposer ses oracles, raisonner avec nous, et nous faire part des graves motifs qui ont déterminé sa conviction. « L'hypothèse que je propose, nous dit-il, p. 24, lève » seule l'énorme difficulté que l'on trouve à supposer » deux sœurs ayant chacune trois ou quatre fils qui portent le même nom. » — Mais, ô étonnant critique, per-

mettez-nous d'en faire l'humble observation, cet *énorme difficulté* que vous trouvez à *supposer deux sœurs ayant chacune trois ou quatre fils portant le même nom*, c'est justement dans le *système* que vous soutenez, sans l'ombre d'une preuve, et contre la tradition constante des premiers siècles de l'Eglise, et qui fait attribuer à Jésus-Christ des *frères propres*, dans l'acception rigoureuse de ce mot, *qu'elle se trouve*, et non dans le nôtre ; et l'absurde solution que vous proposez pour la détruire, en faisant la leçon aux évangélistes, ne fait que vous enfoncer plns avant dans un réseau inextricable de difficultés, de contradictions et d'impossibilités de toutes sortes. Si, comme vous le dites, les frères de Jésus-Christ *constituaient dans l'Eglise un ordre parallèle à celui des apôtres*, comment pouvaient-ils être *tellement inconnus* que l'apôtre S. Matthieu et l'évangéliste saint Marc *ne connaissaient pas même leurs noms*, et les confondaient avec les enfants de Cléophas? Comment se fait-il que la tradition de l'Eglise et les historiens des premiers siècles ne nous aient jamais rien dit de cet *ordre parallèle* à celui des apôtres, ni de ces *frères* de Jésus-Christ? Pourquoi l'Eglise a-t-elle enseigné expressément, dans tout les temps, la *virginité immaculée* de la mère du fils de Dieu, et condamné comme hérétique l'opinion contraire? (V. précéd. p. 25). Pourquoi l'évangéliste ne fait-il aucune mention des frères de Jésus-Christ, lors de son voyage à Jérusalem? S'ils étaient trop jeunes pour y prendre part, que sont-ils devenus durant ce temps, et pourquoi leur mère les a-t-elle abandonnés pour participer à un voyage auquel la loi ne l'obligeait pas? — Si Jésus avait des *frères* au moment de sa mort, pourquoi Jésus, du haut de sa croix, ne leur a-t-il pas confié sa mère, au lieu de la confier à saint Jean? Quels mémoires secrets vous ont appris que les *sœurs* de Jésus se marièrent à Jérusalem? Vous citez bien les Actes des Apôtres, I, 14; mais ce texte ne nous dit pas un seul mot de ce *mariage*, et, pour l'y apercevoir, il faudrait posséder la faculté merveilleuse qui vous a été concédée du ciel de découvrir dans les textes de l'Evangile ce que personne, hormis vous, n'y a jamais vu, et n'y verra jamais.

Et, que dirons-nous encore de cette supposition gro-

tesque qui nous représente « Jésus allant à l'école du » village avec les enfants de Nazareth, et répétant en » cadence avec ses petits camarades, le livre de l'alpha- » bet, qu'il tient entre ses mains, jusqu'à ce qu'il le sache » par cœur?... » (*Vie de Jésus,* p. 30.)

Mais, en vérité, je rougirais d'insister davantage sur ces niaises puérilités, et je craindrais, en le faisant, de rappeler à l'esprit du lecteur Don Quichotte s'escrimant à grands coups d'épée contre des moulins à vent.

2° Est-ce à l'*influence des sectes*, et *des écoles juives*, que Jésus doit son développement intellectuel?

Les critiques rationalistes ont cherché, dans ces derniers temps, à rattacher le développement intellectuel de Jésus-Christ à l'enseignement des sectes en vogue de son temps parmi les Juifs. Il était difficile de faire de Jésus-Christ un disciple du pharisaïsme, lui qui, dans tout le cours de son ministère public, s'attache continuellement à démasquer l'orgueil des pharisiens, leur hypocrisie, leur attachement superstitieux à de fausses observances; mais, quelques-uns, tels que *Henke* dans son *Magasin*, ont prétendu qu'il avait suivi les écoles des *Sadducéens*, et le regardent comme le premier des *protestants*. Il nous paraîtrait plus rationnel pour trouver le *premier des protestants*, de remonter jusqu'au grand *Lucifer*, ou à Caïn, frère d'Abel. Il est bien invraisemblable, bien absurde, de donner pour maîtres à Jésus-Christ les Sadducéens, dont l'incrédulité niait l'existence des esprits et l'immortalité de l'âme, lui qui fait de ces doctrines la base de son enseignement.

Une opinion plus répandue parmi les rationalistes, car elle a été défendue par Voltaire, Bolingbroke, Venturini, Staudlin, etc.. et renouvelée, dans ces derniers temps, par *Salvador*, dans son livre intitulé *Jésus-Christ et sa doctrine,* est celle qui veut faire de Jésus-Christ un *essénien.* — A l'époque de la franc-maçonnerie et des ordres secrets, on se plaisait à ranger aussi dans cette catégorie le christianisme primitif. Rien ne semblait plus propre, d'ailleurs, qu'une *loge essénienne,* pour expliquer la disparition soudaine de Jésus-Christ après les scènes brillantes de son enfance, et plus tard, après sa résurrection. Outre le précurseur Jean-Baptiste, on considéra

encore comme des membres de la confrérie essénienne les deux hommes qui parurent sur la montagne de la Transfiguration, et les anges habillés de blanc qui se montrèrent sur son tombeau, et qui apparurent sur la montagne de l'Ascension. Enfin, l'on explique plusieurs cures de Jésus et des apôtres par les traditions médicales des esséniens. Joignez à cela quelques traits essentiels, qui semblent indiquer une relation étroite entre l'essénisme et la doctrine de Jésus-Christ, tels que la défense de prêter un serment, la communauté des biens, le mépris des richesses, la coutume de voyager sans aucune provision, le mystère du pain et du vin, etc...; en voilà plus qu'il n'en faut pour bâtir un système...., ou un roman..., sur l'origine du christianisme.

Mais toutes ces suppositions romanesques ne tiennent pas devant une réflexion sérieuse. Bien loin qu'il y ait quelque *ressemblance* entre *l'essénisme* et le *christianisme*, il n'y a rien, au contraire, de plus opposé. Les esséniens avaient en horreur le commerce des autres hommes, qu'ils regardaient comme souillés et profanes, Jésus-Christ parcourt les villes et les bourgades; les esséniens avaient horreur du mariage, Jésus-Christ l'approuve et le relève. La Trinité des personnes en Dieu, l'Incarnation, la Rédemption générale de tout le genre humain, qui forment les vérités fondamentales de la doctrine de Jésus-Christ, étaient entièrement inconnues des esséniens; il en est de même de la vocation des gentils au salut éternel, de la résurrection des morts, etc., que les esséniens n'admettaient pas. Il n'y a, dans l'Evangile, aucune trace du fatalisme et de la prédestination rigide qu'ils soutenaient. Jamais ils n'ont eu la moindre idée des sacrements que Jésus-Christ a institués, ni de la charité générale pour tous les hommes qu'il a recommandée, etc., etc.

Nulle part, dans le Nouveau Testament, il n'est question des *esséniens*. Si Jésus avait été élevé parmi eux, les habitants de Nazareth n'auraient pas demandé avec étonnement : « D'où vient celui-ci? comment sait-il les écri- » tures, puisqu'il ne les a pas apprises? » Jésus-Christ, à Nazareth, n'a pu suivre les leçons d'aucun docteur en renom, qui ne pouvait se trouver dans une ville aussi insignifiante, ni fréquenter les hautes écoles de Jérusalem:

il a donc eu raison de dire : « *ma doctrine n'est pas de moi,* » n'est pas le fruit de mes propres réflexions, encore moins de l'enseignement des écoles savantes, « *mais* » elle tire son origine du ciel, « *de Celui qui m'a envoyé.* »

Strauss lui-même s'est senti obligé d'avouer l'invraisemblance de ces suppositions. « Pourquoi, dit-il, en » l'absence de renseignements positifs, chercher péni- » blement des traces incertaines d'une influence que les » éléments de culture, au temps de Jésus, auraient pu » exercer sur lui? Il faut toujours que le génie fasse » tomber une étincelle pour allumer la flamme qui jet- » tera la statue dans le moule. Que Jésus doive à l'essé- » nisme, à l'alexandrinisme, à toutes les écoles que » l'on voudra, bien plus que nous ne pouvons l'indiquer, » aucun de ces éléments ne suffirait, même de loin, pour » faire une révolution dans le monde ; et le ferment » nécessaire à une si grande œuvre, il n'a pu le puiser » que dans la profondeur de son âme. » Si Strauss voulait y réfléchir, il ferait encore un pas plus loin, et avouerait que la divinité seule de Jésus-Christ peut expliquer l'étonnante révolution produite dans le monde par le Supplicié de Jérusalem.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter le roman que M. Renan a imaginé, à son tour, sur l'*éducation* de Jésus-Christ, qu'il nous représente comme ne comprenant pas, aussi bien que lui, tant s'en faut, la langue des divines Ecritures, comme ne *sachant pas* le *grec* que, pourtant, l'on parlait alors dans les villes de Galilée, et que n'ignoraient pas ses apôtres S. Pierre et S. Jean, puisqu'ils ont écrit dans cette langue, comme « lisant les livres d'Hénoch, » révérés alors à l'égal des livres saints, » comme « n'ayant aucune idée précise de la puissance romaine, » et ne concevant la société aristocratique que comme » un jeune villageois, qui voit le monde à travers le » prisme de sa naïveté, » comme assez peu à la hauteur » de la philosophie du XIXe siècle pour « croire au mi- » racle et admettre le surnaturel, » comme « dur envers » sa famille qui ne l'aimait pas, » et « en révolte contre » l'autorité paternelle, » en dépit de l' « *erat subditus* » *illis,* etc., etc. (Voy. *Vie de Jésus,* par Renan, p. 30-44).

Il est trop évident que toutes ces étranges assertions

ne sont pas le fruit d'une science sérieuse, et qu'il n'y faut voir que les vaines et creuses fantaisies d'un esprit téméraire et sans frein, qui parle à tort et à travers de ce qu'il ignore complétement, qui croit se grandir en attaquant ce qu'il y a de plus sacré, en rabaissant à son niveau le divin et l'infini, que dis-je, qui ose se permettre de traiter le Fils de Dieu du haut de sa grandeur, avec une rare et grotesque impertinence, fixant avec précision l'étendue et les bornes de ses connaissances, et semblant se complaire à l'accabler de sa supériorité, à faire ressortir, avec une sorte de dédaigneuse pitié, l'*énorme distance* qui sépare « le pauvre charpentier de Nazareth » du savant professeur de Sorbonne. C'est bien dommage, en vérité, que Jésus ait été privé du précieux avantage de suivre les cours du docte professeur. Il y aurait appris, non-seulement l'*hébreu* et le *grec*, qu'il ne savait pas, mais, de plus, encore, « l'inflexibilité du régime » général de la nature, et l'exclusion de la Providence » divine du gouvernement de l'univers ; » il y aurait appris qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le monde, ni d'autre espérance après cette vie que le néant. Doué de ces belles connaissances, il aurait devancé le *siècle des lumières,* et aurait pu régénérer le monde bien autrement qu'il ne l'a fait.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

v. 41. « *Or ses parents allaient tous les ans à Jéru- » salem.* » — Devoir de la sanctification des fêtes et dimanches ; — *a)* ses *motifs*: nous devons un culte à Dieu ; l'Eglise nous en fait un précepte ; notre corps a besoin de repos, notre âme de nourriture spirituelle ; *b)* en *quoi elle consiste :* abstention des œuvres serviles ; assistance à la messe et aux offices de l'Eglise ; audition de la parole de Dieu, prières, bonnes lectures, bonnes œuvres, etc. ; récréations honnêtes et innocentes. Nous n'avons que quelques pas à faire pour nous rendre à l'église ; notre négligence à cet égard n'aurait donc pas d'excuse. — « *A la fête de Pâques.* » Obligation et importance du devoir pascal.

v. 42. « *Lorsqu'il eut douze ans,* etc. » — Le passage

de l'enfance à la première adolescence est l'âge le plus favorable pour former l'intelligence et le cœur — C'est à cet âge, avec grande raison, que les pasteurs zélés préparent leurs enfants à la première communion. — Première pâque de Jésus-Christ; *a*) avec quelle ardeur il l'attendait! *b*) avec quelle piété il l'a célébrée! *c*) avec quelle docilité il est rentré dans le sein de sa famille! *d*) quels fruits elle a apportés! « *proficiebat.* » — La gloire du second temple plus grande que celle du premier (Agg. II, 10).

v. 43. » *L'enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses » parents ne s'en aperçurent point.* » — Cruelle épreuve pour Marie. Jésus se cache quelquefois aux âmes les plus ferventes, *a*) afin de les purifier par ces dures épeuves, *b*) afin de les détacher des douceurs sensibles, *c*) afin de leur faire sentir plus vivement le besoin qu'ils ont de leur Sauveur, *d*) afin de le leur faire rechercher avec un plus ardent amour. — Les épreuves, quand elles ne viennent pas de notre faute, nous sont toujours méritoires; mais, le plus souvent, ce sont nos dissipations et nos infidélités qui mettent Jésus en fuite.

v. 45. « *Ne le trouvant pas, ils viennent à Jérusalem » pour le chercher.* » — Ceux qui cherchent Jésus avec ardeur, courage, persévérance, finissent toujours par le trouver.—Devoir des parents de veiller attentivement sur leurs enfants.

v. 46. « *Trois jours après.* » — Quelques interprètes croient trouver ici une allusion mystique aux trois jours passés par Jésus-Christ dans son tombeau, avant sa résurrection. — « *Ils le trouvèrent dans le temple.* » — Si nous aimons Dieu, nous devons aimer l'Eglise, car *a*) c'est la maison de notre père céleste; *b*) c'est le lieu où Jésus-Christ réside corporellement; *c*) c'est le lieu où Dieu se plaît à écouter et à exaucer nos prières; *d*) c'est le lieu où la parole de Dieu nous est annoncée; *e*) c'est le lieu où Dieu nous prodigue toutes ses grâces, où nous recevons le pain des anges, etc., etc; *f*) c'est le lieu où nos prières, unies à celles de nos frères, montent vers le ciel, comme un encens d'agréable odeur, et font à Dieu une pieuse violence, etc. — « *Assis au milieu des » docteurs, les écoutant et les interrogeant.* » — Le caté-

chisme sanctifié et béni par Notre Seigneur Jésus-Christ. — Modèle admirable de la manière dont nous devons y assister. (Voy. A. II., Attention, Désir d'apprendre, Modestie). « *In medio doctorum sedens, non docens, sed » interrogans invenitur.* » (S. Grég., M.)

v. 49. « *Ignorez-vous qu'il faut que je sois aux choses » qui regardent mon Père?* » — La gloire de son Père céleste, procurée par le sacrifice entier de lui-même pour le salut du genre humain, voilà le but de la vie entière de Jésus-Christ et l'unique mobile de ses actions. Puissions-nous, aussi, ne vivre que pour la gloire de Dieu et la sanctification de nos frères! — La volonté de Dieu doit l'emporter sur celle de nos parents, lorsque l'une et l'autre sont opposées. — Rien ne doit contrebalancer en nous l'amour de Dieu.—«*Et il leur était soumis.*» Spectacle admirable que celui d'un Dieu, à qui tout est soumis, obéissant lui-même à ses créatures! « De quel- » que côté que je jette les yeux, tout ici m'étonne et me » confond: je vois un Dieu obéissant à une femme, humi- » lité sans exemple; je vois un homme commandant à » un Dieu, dignité incomparable. » — « *Utrinque stupor, » utrinque miraculum, et quod Deus feminæ obtemperet, » humilitas absque exemplo, et quod Deo homo principetur, » sublimitas sine socio.* » (S. Grég. M). — « *Et il leur » était soumis, — subditus.* » — C'est une des paroles qui soutiennent la société humaine. Soumis à l'autorité paternelle, soumis dans les plus humbles travaux, soumis à trente ans; une prédication d'obéissance, d'humilité, de travail; elle a duré trente ans; (L. Veuillot) — « *Or, sa mère, conservait toutes ces choses en » son cœur.* » — Ecouter la parole de Dieu, *a)* avec *avidité* et *attention*, comme on prend une nourriture agréable et salutaire; *b)* avec *réflexion*, repassant dans son esprit ce qu'on a entendu, s'en nourrissant, et s'en faisant à soi-même l'application; *c)* avec *profit*, en le fixant et l'imprimant dans sa mémoire, et le mettant en pratique par ses œuvres.

v. 52. « *Cependant, Jésus avançait en sagesse, en âge, » et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.* » — Quelle honte pour le jeune homme, dont l'âme décroît en vertu, en piété, en innocence, en crainte de Dieu,

à mesure que son corps grandit et se fortifie! — Le monde, tout corrompu qu'il est, n'est pas insensible aux charmes de la vertu. — Le travail ennobli par l'exemple de Jésus, dans la boutique de S. Joseph. — C'est dans la solitude et l'éloignement du monde, que l'âme fait de rapides progrès dans la vertu.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LEÇONS QUE NOUS OFFRE LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE.

Nous y trouvons un modèle admirable :

I. Pour les pères et mères de famille, dans la personne de Marie et de Joseph.

Les principaux devoirs et les principales vertus dont Marie et Joseph nous donnent l'exemple, sont : 1) le *bon exemple* et l'*exactitude* dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux · « *Ibant parentes ejus* » *per omnes annos in Jerusalem, in die solemni paschæ.* » Si les parents n'observent pas eux-mêmes la loi de Dieu, c'est en vain qu'ils enseigneront à leurs enfants à l'observer..., tels pères, tels enfants. — 2) Le *zèle* et l'*application à inspirer à leurs enfants* des *habitudes chrétiennes* : « *Et quum factus esset annorum duodecim, ascendentibus* » *illis*, etc. » C'est ainsi que les parents doivent envoyer leurs enfants à l'église, les conduire avec eux aux offices divins, aussitôt que leur âge leur permet d'y assister. — 3) Une *vigilance active,* et une *sollicitude inquiète,* pour écarter de leurs enfants tous les dangers qui peuvent menacer leur âme et leur corps ; « *Requirebant eum inter* » *cognatos et notos, et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem, requi-* » *rentes eum.* » C'est ainsi que les parents doivent veiller continuellement sur leurs enfants, s'informer avec soin de leurs actions, des compagnies qu'ils fréquentent, etc. — 4) L'*application à les corriger* de leurs défauts par une réprimande pleine d'amour et de douceur..., bien que le Fils de Dieu ne pût mériter aucune réprimande : « *Fili* » *mi, quid fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus* » *te.* » S'ils veulent que leur correction soit utile et efficace, les pères et mères doivent corriger et réprimander leurs enfants avec *fermeté* et *douceur,* s'adressant à leur cœur plus encore qu'à leur esprit. — 5) Le devoir de ne pas violenter, de *favoriser* au contraire la *vocation* de leurs enfants, tout en les dirigeant et les conseillant dans le choix d'un état, leur laissant la liberté de suivre la voix de Dieu, s'il les appelle à un état plus parfait : « *Nesciebatis quia in his* » *quæ patris mei sunt, oportet me esse.* »

II. Pour les enfants, dans la personne de Jésus.

Jésus leur apprend comment ils doivent se conduire, 1) à l'égard de *Dieu ; a*) à *assister* avec empressement et assiduité *aux instructions*

religieuses : « *Invenerunt eum in templo sedentem in medio docto-* » *rum*, etc... » Les enfants apprendront de Jésus comment ils doivent assister aux instructions du catéchisme ; à savoir : *aa*) se montrer pleins de *zèle* et de *bonne volonté* pour les fréquenter, « *Invenerunt in templo* ; » *bb*) *écouter* avec *attention*, « *Audientem illos ;* » *cc*) *interroger* avec modestie, lorsqu'ils ne comprennent pas : « *Et* » *interrogantem eos* ; » *dd*) *répondre* avec intelligence : « *Stupebant* » *omnes qui audiebant super prudentiâ et responsis ejus* ; » *ee*) se montrer dévoués sans réserve à la volonté de notre Père céleste ; ne se contentant pas d'apprendre la loi de Dieu, mais y joignant la pratique ; disposés à préférer, s'il le faut, la volonté de Dieu, lorsqu'elle leur est clairement manifestée, à celle de leurs parents : « *In his quæ* » *Patris mei sunt, oportet me esse.* » — 2) A l'égard de *leurs parents*, à leur *obéir* avec empressement et promptitude, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu : « *Et erat subditus illis.* » L'obéissance est le premier devoir des enfants à mesure qu'ils avancent en âge.— 3) A l'égard d'*eux-mêmes* ; à faire sans cesse de *nouveaux progrès* dans la piété et la crainte de Dieu, à croître chaque jour en sagesse, en amabilité, en vertu : « *Jesus proficiebat sapientiâ, et œtate, et gratiâ,* » *apud Deum et homines.* »

III. Pour tous les chrétiens, qui, tous, y trouvent d'utiles instructions.

Ils y apprendront 1) que c'est pour tous une obligation indispensable d'observer les commandements de l'Eglise, qui prescrivent la sanctification des dimanches et fêtes, ainsi que ceux qui nous imposent le devoir pascal : « *Et ibant parentes ejus per omnes annos in Je-* » *rusalem.* »—2) Que nous devons aller à l'église, « *selon l'habitude,* » — « *Secundùm consuetudinem diei festi,* » nous en faisant une habitude, non cependant *par habitude.* — 3) Que si nous avons eu le malheur de perdre Jésus par un péché grave, nous ne devons avoir aucun repos que nous ne l'ayons retrouvé, et nous garder de le perdre de nouveau, « *Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem,* » *requirentes eum.* »—4) Que Dieu nous retire quelquefois ses consolations, qu'il nous laisse dans l'aridité et les sécheresses, et qu'il permet ces épreuves afin d'exercer notre foi, d'affermir notre humilité, et pour que nous le cherchions avec plus d'ardeur : « *Ecce...* » *dolentes quœrebamus*, etc. »

B. LA GLOIRE DE JÉSUS ENFANT.

Elle se manifeste, 1) dans son assujettissement aux ordonnances de la loi, dont il pouvait se dispenser : « *Cùm factus esset annorum* » *duodecim ;* » — 2) dans l'attrait qui le porte presqu'invinciblement vers le temple de Dieu : « *Invenerunt illum in templo ;* » — 3) dans son amour pour la parole divine, sa sagesse, qui excite l'admiration générale, sa puissante intelligence des livres saints : « *Sedentem in* » *medio doctorum... Stupebant omnes... super prudentiâ et responsis* » *ejus;* » — 4) dans son dévouement entier, absolu, sans réserve, à la volonté de son Père céleste : « *In his quæ Patris mei sunt,* etc. ; » — 5) dans son obéissance filiale à l'égard de Joseph et de Marie :

« *Erat subditus illis;* » — 6) dans les marques toujours croissantes qu'il donne de sagesse, de grâce, d'amabilité, et de vertu : « *Profi-* » *ciebat sapientiâ, et ætate, et gratiâ,* etc. ; » — 7) dans sa silencieuse et continuelle préparation au ministère qu'il doit remplir un jour. Quel admirable modele, pour la jeunesse chrétienne!

C. IL FAUT CHERCHER JÉSUS, QUAND ON L'A PERDU.

I. Pourquoi?

Parce qu'il est tout pour nous, notre Roi, notre Médecin, notre Père, notre Sauveur, notre Trésor, notre Joie, notre Richesse, notre Espérance, etc.

II. Comment faut-il le chercher?

1) Avec *douleur,* « *dolentes;* » par un acte sérieux de contrition ;— 2) avec *persévérance,* prenant les moyens nécessaires pour parvenir à notre but, « *Reversi sunt in Jerus... ;* » — 3) avec *ardeur,* et animés d'un désir véhément de le trouver; — 4) avec *piété,* et *dévotion,* le cherchant dans le saint temple, aux pieds des autels, dans la parole de Dieu, qui sort de la bouche de ses ministres, « *Invenerunt in* » *templo,* etc. »

D. ÉDUCATION DES ENFANTS.

I. Suites heureuses d'une bonne éducation.

1) Pour les *parents,* à qui elle procure des enfants qui sont, *a*) dès *cette vie,* leur joie, leur gloire, leur honneur, leur appui et leur consolation dans leurs vieux jours ; *b*) pour l'*éternité,* une source de joie, de gloire et de récompense ; — 2) pour les *enfants,* qu'une bonne éducation *c*) *préserve* de bien des malheurs, pour cette vie et pour l'autre, *b*) à qui elle procure une bonne santé, la bénédiction de Dieu sur leurs entreprises, l'estime et l'amour des autres hommes, le bonheur et les joies de l'éternité ; — 3) pour le *monde,* à qui ils se rendent utiles, *a*) par leurs bienfaits, *b*) par leurs bons exemples, *c*) par les enfants vertueux qu'ils laissent, à leur tour, à la société.

II. Qualités d'une bonne éducation.

Elle doit, 1) commencer de bonne heure, et dès la plus tendre enfance. C'est alors que le cœur est plus flexible, plus susceptible d'impressions vives, et que le bon exemple agit plus efficacement; — 2) être *chrétienne* et *pieuse,* accoutumant les enfants à la prière, les conduisant de bonne heure à la maison de Dieu, les formant peu à peu à une conduite chrétienne et vertueuse ; — 3) être *soigneuse* et *vigilante,* veillant continuellement sur eux, les éloignant des compagnies dangereuses, s'appliquant sans cesse à corriger leurs moindres défauts ; — 4) être *pleine* de *douceur* et d'*amour,* mais sans *faiblesse,* et *sévère* quand il le faut. L'amour gagne le cœur, et fait que les enfants se font une joie d'obéir ; une juste sévérité les empèche d'abuser de la faiblesse des parents.

L'ÉVANGILE

EXPLIQUÉ, DÉFENDU, MÉDITÉ.

DEUXIÈME PARTIE.

MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS-CHRIST.

SECTION PREMIÈRE.

PRÉPARATION AU MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS-CHRIST.

DEUXIÈME PARTIE

MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS-CHRIST.

SECTION PREMIÈRE

PRÉPARATION AU MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE :

XVI. Prédication de S. Jean-Baptiste. — XVII. Baptême de Jésus-Christ.
XVIII. Jeûne dans le désert; la tentation de Jésus-Christ.

---

§ XVI.

PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

(Mt. III, 1-12. — Mr. I, 1-16. — L. III, 1-18).

(Désert de Judée, et bords du Jourdain. — Mois de tischri, ou septembre, 779 de Rome, 26e année de l'ère vulgaire.)

A. Situation politique de la Palestine. — Commencement du ministère de saint Jean-Baptiste.

Mt. 1-16. — Mr. I, 1-6. — L. III, 1-6. — *(Evangile du 4e dimanche de l'Avent).*

Saint Luc, manifestant ainsi son exactitude d'historien et son amour pour la vérité, commence par nous donner un aperçu rapide de la *situation politique* de la Palestine, lors de la prédication de saint Jean-Baptiste, qui précéda de quelques mois le ministère public de Jésus-Christ, et, fixant, avec précision l'époque et le

théâtre de cette prédication, nous offre les dates chronologiques les plus précieuses et les plus importantes pour la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« *L'an quinzième du règne de César Tibère,* » de l'empereur Tibère, successeur d'Auguste, c'est-à-dire de son administration, et de sa participation à l'empire, laquelle ayant eu lieu l'an 765 de Rome, la 15ᵉ année équivaut à l'an 779, 26ᵉ année de notre ère commune (*a*); « *Ponce Pilate étant,* » depuis un an environ, « *gouver-* » *neur de la Judée,* » réduite en province romaine depuis l'exil d'Archélaüs, l'an 6 de l'ère chrétienne (*b*); « *Hé-*

L. III. 1. Anno autem quintodecimo imperii Tiberii Cæsaris, procurante Pontio Pilato Judæam,

---

(*a*) Auguste mourut à Nole, dans la Campanie, âgé de 76 ans, après cinquante-six ans de règne, le 19 août de l'an de Rome 767, mais deux ans auparavant, en 765, 11ᵉ de l'ère commune, il avait associé au gouvernement de son empire César Tibère, fils du premier lit de son épouse, qui fut son successeur, et régna après lui vingt-deux ans. Comme nous l'avons remarqué, la 15ᵉ année de la participation de Tibère à l'empire équivaut à l'an de Rome 779, 26ᵉ de l'ère commune, et c'est justement cette année que S. Jean-Baptiste, âgé de 30 ans, puisqu'il était né le 24 juin de l'an de Rome 749, dut commencer son ministère public. Chez les Juifs, le ministère sacerdotal et prophétique ne commençait pas avant l'âge de 30 ans, L'année civile des Juifs commençait au mois de ***Tischri***, qui correspond à notre mois de septembre; or l'année judaïque, qui commençait au mois de septembre, 26ᵉ année de notre ère vulgaire, était justement une ***année sabbatique***, c'est-à-dire, où les terres se reposaient. On peut croire que ce fut à cette époque que S. Jean-Baptiste commença son ministère public (Wieseler).

(*b*) Comme nous avons déjà eu occasion de le dire, ***Archélaüs,*** fils et successeur d'Hérode, n'avait pas tardé à s'attirer la haine générale des Juifs, par sa tyrannie et par son mépris des lois nationales. Appelé à Rome, sur les plaintes de ses sujets, la 10ᵉ année de son règne, pour y rendre compte de sa conduite, il fut déclaré déchu de sa principauté, et exilé à Vienne, dans les Gaules, vers l'an 6 de l'ère chrétienne. La Judée fut alors réduite en province romaine, incorporée à la Syrie, et administrée par un gouverneur romain, qui faisait sa résidence ordinaire à Césarée. Ce fut alors que le sceptre sortit tout à fait de Juda, et que les Juifs durent conclure, d'après l'oracle de Jacob, que le temps de la venue du Messie était arrivé; les ***gouverneurs*** ou ***pro-préteurs***, « ***procuratores,*** » qui, eux-mêmes, dépendaient du ***gouverneur*** ou ***préteur de la Syrie,*** furent successivement ***Quirinus, Coponius, M. Ambivius, Annius Rufus, Valérius Rufus,*** et enfin, l'an 25 de l'ère vulgaire, ***Pontius Pilatus,*** vulgairement appelé ***Ponce Pilate.*** Ce dernier fut gouverneur de la Judée l'espace de vingt et un ans, et, sur les plaintes de ses administrés, fut envoyé en exil l'an 37, la dernière année du règne de Tibère. Il eut pour successeurs

» *rode,* » surnommé Antipas, fils d'Hérode-le-Grand, étant « *tétrarque de Galilée* (c), *Philippe, son frère, té-* » *trarque d'Iturée* (d) *et du pays de Traconite, et* » *Lysanias, tétrarque d'Abylène* » (e), partie de la Cœlo-Syrie, située au nord de Damas, « *sous les grands-prêtres* » *Anne et Caïphe* (f), *la parole du Seigneur se fit entendre* » *à Jean, fils de Zacharie, dans le désert,* » c'est-à-dire

---

tetrarchâ autem Galilææ Herode, Philippo autem fratre ejus tetrarchâ Iturææ et Trachonitidis regionis, et Lysania Abilinæ tetrarchâ, — 2. Sub principibus sacerdotum Anna et Caïpha : factum est verbum Domini super Joannem, Zachariæ filium, in deserto.

Marcellus Cumanus, Claudius, Félix, Portius Festus, devant qui comparut S. Paul, et sous l'administration duquel eut lieu la prise et la destruction de Jérusalem.

(c) *Hérode Antipas,* le même qui fit mourir Jean-Baptiste, avait sous sa domination la *Galilée* et une partie de la Pérée, sous le titre de *tétrarque,* Ce mot tiré du grec (τετράρχης) signifie proprement *souverain* de la *quatrième partie* d'un empire : on le donnait alors, ordinairement, aux souverains d'un petit Etat. Quoique dépendant des Romains, il jouissait des honneurs et de l'autorité d'un roi, et en recevait quelquefois le titre. C'est ainsi que dans St Marc (VI, 16), Hérode est appelé *roi*. Il résidait à Tibériade, qu'il fit bâtir sur les bords de Génézareth, et qu'il nomma ainsi en l'honneur de l'empereur Tibère, dont il avait su gagner les bonnes grâces. Ce prince conserva son gouvernement jusqu'en l'an 42 de l'ère chrétienne, où il en fut dépouillé par l'empereur Caligula.

(d) La tétrarchie de *Philippe*, composée de la *Trachonite* (de τραχών, contrée rocailleuse), de l'*Iturée,* (de *Yetour*, fils d'Ismaël), était située à l'orient de la Galilée, au delà du Jourdain, bornée au nord par la Syrie, au midi par l'Arabie Déserte. Il résidait à *Panéas,* près des sources du Jourdain, qu'il embellit, et à qui il donna le nom de *Césarée de Philippe.* Il mourut l'an 33 de l'ère chrétienne.

(e) L'*Abilène* est une partie de la Cœlo-Syrie, située au nord de Damas, et ainsi nommée de sa capitale *Abila*. L'évangéliste adjoint Lysanias aux tétrarques de la Palestine, sans doute, à cause du grand nombre des Juifs qui l'habitaient, et peut-être, pour compléter le nombre de *quatre,* indiqué par le mot de *tétrarque*. (*Voy*. la Polémique).

(f) *Valérius Flaccus*, prédécesseur de *Ponce-Pilate,* nomma et déplaça successivement plusieurs grands-prêtres, remplaça *Hanan* ou *Ananas,* celui que S. Luc appelle *Anne*, par *Ismaël*, fils de Phabi qui, à son tour, fut remplacé par *Eléazar*, fils de Hanan. A ce dernier succéda, au bout d'un an, *Simon,* fils de Kambith, qui fut également révoqué un an après, l'an 25 ou 26, pour faire place à *Joseph,* dit *Caïphas* ou *Caïphe.* Il ne faudrait pas conclure des paroles de S. Luc, qu'il y eût alors, à la fois, deux souverains pontifes. Anne, dépossédé de sa dignité, après onze ans de pontificat, en retint le nom, sans en avoir l'autorité, de même qu'un évêque de nos jours, après s'être démis de son siége, ne laisse pas de conserver son

que Dieu fit connaîre à saint Jean-Baptiste, soit par une lumière *intérieure*, soit par quelque *signe extérieur,* que le temps était venu de commencer son ministère. On ne peut s'empêcher d'admirer la majesté de cette nombreuse période, qui se termine ici, après avoir si longtemps tenu l'esprit du lecteur en suspens, comme pour le préparer au grand événement qu'on vient lui annoncer.

Telle était la situation politique de la Palestine, au moment où saint Jean-Baptiste commença son ministère, et annonça l'arrivée prochaine du Messie. Le sceptre avait été ôté de Juda ; le peuple de Dieu gémissait sous le joug de fer des Romains. Des païens disposaient du siége d'Aaron, sur lequel ils élevaient, de la manière la plus arbitraire, non pas les plus dignes, mais les plus intrigants et les plus souples, et surtout les plus offrants, et qu'ils dépouillaient ensuite de leur dignité suivant le flux mobile de leurs caprices, pour la transmettre à un autre. Les sectes rivales des Pharisiens et des Sadducéens troublaient le peuple par les doctrines opposées et confuses, et altéraient les notions véritables de la justice.

L'*époque* où S. Jean commença son ministère était choisie avec intelligence ; car le gouvernement des Romains lui offrait moins de difficultés que celui du roi Hérode, et de son successeur Archélaüs. Les Romains étaient fort indifférents sur toutes les questions religieuses, et ne les considéraient que sous le rapport politique. Au contraire, le caractère jaloux, soupçonneux, cruel, d'Hérode et de son successeur, n'aurait pas souffert impunément l'annonce publique du nouveau Libérateur, de ce même Messie dont ils avaient déjà conjuré la mort.

Le *théâtre* de ses prédications n'était pas choisi avec moins de sagesse. C'était le *désert,* où il avait été élevé, c'est-à-dire cette partie montagneuse et stérile de la

---

titre honorifique (*Voy.* Jos., Ant. XVIII, 1-3). Caïphe, son gendre, élu par Valérius Flaccus, était grand-prêtre, lors de la prédication de S. Jean, et conserva cette dignité l'espace de huit ans ; mais Anne était chef dn Sanhédrin, et jouissait d'une grande autorité : l'un avait le *titre*, l'autre l'*influence*. Les Juifs le citaient comme un exemple de rare bonheur, pour avoir été revêtu lui-même de la dignité de grand-prêtre, ainsi que ses cinq fils et son gendre Caïphe.

Judée, située à l'Orient de Jérusalem, et qui s'étendait jusque sur la côte occidentale de la mer Morte. Cette contrée, impropre à l'agriculture, n'était pourtant pas entièrement déserte et inhabitée, puisque l'on y comptait, du temps de Josué, six villes et plusieurs bourgs (*Voy.* Jos., xv, 61), et elle offrait aux troupeaux de nombreux pâturages.

C'était encore, en avançant un peu plus au nord, les *rives du Jourdain*. On sait que c'est le seul fleuve considérable de la Palestine, et que, tirant sa source des montagnes du Liban, il traverse le lac *Sémechin*, puis celui de *Tibériade*, et va se perdre dans la mer Morte, après un cours d'environ cinquante lieues. Du lac de Tibériade jusqu'à la mer Morte, il poursuit son cours de vingt-cinq lieues, à travers la vallée de *Ghor*. « Cette » vallée, dit Châteaubriant, comprise entre deux chaînes » de montagnes, offre un sol semblable au fond d'une » mer depuis longtemps retirée : des plages de sel, une » vase desséchée, des sables mouvants, et comme » sillonnés par les flots. Ça et là, des arbustes chétifs » croissent péniblement sur cette terre privée de vie, » leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, » et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au » lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques » tours. Au milieu de la vallée, passe un fleuve déco- » loré, qui se traîne à regret vers le lac empesté qui » l'engloutit. On ne distingue son cours, au milieu de » l'arène, que par les saules et les roseaux qui le bor- » dent : l'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer » le voyageur et dépouiller le pèlerin (*g*). »

Ce site triste et sauvage correspondait à l'austérité du Prédicateur : il assurait, en même temps, l'indépendance et la liberté de son langage. Que d'obstacles n'aurait-il pas rencontrés dans la capitale de la Judée, de la part de l'autorité civile et religieuse?... On l'aurait traité comme

(*g*) On montre encore, auprès du monastère actuel de Saint-Jean, la caverne où Jean-Baptiste se retirait, ainsi que le rocher d'où il faisait retentir aux oreilles du peuple d'Israël sa voix austère et puissante. Le travail persévérant des moines, durant le cours de plusieurs siècles, a donné au désert, en cet endroit, un autre aspect, et l'a changé en un jardin délicieux et fertile. (Schubert, *Voyage en Orient.*)

un perturbateur du repos public ; on l'aurait accusé de solliciter le peuple à la révolte. Il ne pouvait pas exercer la même sensation dans les landes désertes de la Judée, ni sur les bords solitaires du Jourdain. Il se trouvait là, en quelque sorte, sur son terrain, et n'avait pas à craindre les tracasseries et les persécutions des Pharisiens et des prêtres : « *Et il vint dans toute la région du Jourdain,* » *prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission* » *des péchés et disant : Faites pénitence, car le royaume* » *des cieux approche.* »

Le principal objet de la prédication de saint Jean-Baptiste était la *pénitence* (i), μετάνοια, le *renouvellement moral*, qu'il prescrivait comme une *préparation nécessaire* à la venue du Messie. Dernier représentant de la loi ancienne, qui impose une justice rigoureuse, sa mission était de préparer les cœurs des Juifs à la venue du Messie, de réveiller les consciences endormies, de leur faire sentir vivement le besoin, de leur inspirer le désir d'une rédemption prochaine. « *Faites pénitence*, » disait-il, « *car le royaume des cieux,* » le royaume messianique « *approche* (k), » le Roi céleste et divin, prédit

---

3. Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum ; Mt 2, et dicens : pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cælorum.

(i) On trouve chez les anciens rabbins des traces de l'opinion commune des Juifs, que le Messie et son règne n'arriveraient que lorsque les Israélites feraient pénitence (Sanhéd. f. 97. 2) : « ***Rab. Eliezer dixit : Si*** » ***Israëlitæ pœnitentiam agunt, tunc per Goëlem liberantur, sin vero,*** » ***non liberantur.*** »

(k) Les expressions ***royaume des cieux, royaume de Dieu, du Christ,*** etc., qui reviennent si fréquemment dans les Evangiles, signifient proprement le ***règne messianique***, tel qu'il a été prédit par les prophètes (***Voy.*** Dan , II, 44 ; VII, 13, 14. — Ps, LXXXV, 11, 12. — Na., II, 1-6. — Jér., XXXIII, 5, etc.) Dans le ***royaume*** de Dieu, tout est soumis à la ***volonté divine,*** qui commande en souveraine, et au ***Christ,*** qui en est le représentant. Il est en opposition au ***royaume du péché***, gouverné par le ***prince de ce monde.*** Ce royaume ***commencé*** sur la terre, est ***intérieur*** dans le cœur de ceux qui sont unis à Dieu par la grâce sanctifiante, « ***Regnum*** » ***Dei intrà vos est,*** » et ***extérieur*** dans l'Eglise fondée par Jésus-Christ, et qui doit embrasser toutes les nations et tous les siècles, et il aura sa ***consommation*** dans le ***ciel***, et l'éternité bienheureuse. Le ***royaume messianique*** est appelé par S. Matthieu « ***le royaume des cieux, Regnum*** » ***cælorum*** ; » parce qu'il appartient au ciel, ***a***) par son ***origine*** ; il vient

par les prophètes, et qui doit fonder la nouvelle société des enfants de Dieu, va paraître au milieu de vous. Le *baptême de pénitence*, que saint Jean conférait, était le *symbole*, le *signe extérieur* de ce renouvellement moral, dont il proclamait la nécessité. Presque tous les anciens peuples avaient l'usage des ablutions religieuses, usage qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui, chez les Orientaux (*l*); elles étaient communes chez les Juifs, et prescrites par la loi, en diverses circonstances. D'après les textes des rabbins, cités par Lightfoot (Hor. héb., page 390), Sepp, etc., il paraît constant que les Juifs avaient coutume de baptiser leurs *prosélytes*, c'est-à-dire les

---

du ciel, et constitue proprement le royaume de Dieu sur la terre; *b*) par ses *lois*, qui sont toutes saintes et toutes célestes; *c*) par ses *bienfaits*, il fait descendre sur la terre les bénédictions du ciel, et la change en quelque sorte en paradis; *d*) par son *but*, qui est de conduire au ciel. Dans les idées grossières des Juifs, cette expression ne réveillait que la pensée d'un royaume *temporel*. Saint Jean tâche de relever et de rectifier leurs idées, en leur faisant entendre que le *royaume* du Messie devait apporter sur la terre une *vie nouvelle*, un *renouvellement moral* de l'humanité.

(*l*) On retrouve, en effet, les ablutions usitées comme *symbole* et même comme *moyen de purification* intérieure dans toutes les religions du paganisme, toutes les fois qu'il est question de sacrifices ou de quelques cérémonies expiatoires. — Plaut. (*Aulul.* 3, 6, 43) : « *Eo lavatum, ut sacri-* » *ficem.* » — Macrob (*Sat* 3, 1) : « *Constat diis superis sacra facturi* » *corporis ablutione purgari.* » — Ovid. (*Fast.* 2, 36) : « *Ah! nimiùm* » *faciles, qui tristia crimina cædis, flumineâ tolli posse putatis aquâ.* — Virg. (*Æn.* 2. 719) : « *Me bello è tanto digressum, et cæde recenti* » (*penates*) *attrectare nefas, donec me flumine vivo abluero.* » — *Tertullien*, en parlant des Indiens, dit : « *Nam et sacris quibusdam per* » *lavacrum initiantur, Isidis alicujus, aut Mithræ; cæterùm villas,* » *domos, templa totasque urbes aspergine circumlatæ aquæ expiant* » *passim... Item penès veteres quisquis se homicidio infecerat, purga-* » *trice aquâ se expiabat.* »

D'après *Maimonide*, les Juifs avaient *trois sacrements*, ou trois moyens de sanctification : la circoncision, le baptême, et les sacrifices qui figuraient le sacrement de l'autel : « *Per tria in fœdus missus est Israël, per* » *circumcisionem, baptismum, et sacrificium : nostro hoc tempore, quo* » *non vigent sacrificia, circumcisione opus habet mas ac baptismo.* » *Maim.* (*Issure Bia.* c. 13). La circoncision ou le baptême de sang, avait été établie pendant la vie d'Abraham; et cette institution était, à cause de cela, commune à plusieurs peuples; Moïse avait établi des sacrifices réguliers; mais le baptême, ou la purification par l'eau avait précédé la Loi écrite, etc...

D'après la tradition des rabbins, avant Jésus-Christ, tous les enfants d'Israël avaient reçu réellement le bain baptismal trois jours avant la promulgation de la loi sur le mont Sinaï. Chaque nouvelle impureté devait être effacée par une ablution de ce genre. (Voy. Sepp, *Vie de Jésus,* T. I. p. 218).

païens qui se convertissaient au judaïsme. On soumettait à ce baptême, non-seulement les hommes, mais encore les femmes et les enfants (*m*). Le *baptême*, chez les Juifs, n'avait pas lieu, comme chez nous, par *infusion*, mais, comme la coutume s'en est conservée dans l'Eglise grecque, par *immersion*. Le baptisé était *entièrement plongé* dans l'eau; c'était un symbole de *mort* et de *résurrection*, comme le dit saint Paul... Saint Jean-Baptiste ne versait pas d'eau sur la tête de celui qu'il baptisait; il se contentait de dire: « *Je te baptise au nom* » *du Messie qui doit venir.* » Le baptême de saint Jean n'était pas un *sacrement*, ce n'était qu'un *symbole* de la *purification intérieure* qui devait préparer les Juifs à la venue du Messie, et il ne donnait pas, comme le baptême institué par Jésus-Christ, une vie nouvelle: « *pour la* » *rémission des péchés*, » c'est-à-dire *en signe* de la rémission des péchés, que le Messie seul devait accorder.

Saint Matthieu et saint Luc font, à la mission de saint Jean, l'application d'un passage d'Isaïe (XL, 3), laquelle citation est précédée, dans saint Marc, de ces paroles empruntées au prophète Malachie (III, 1): « *Voilà que* » *j'envoie mon ange,* » mon hérault, « *devant toi, et il* » *préparera ton chemin : Ainsi qu'il est écrit au livre des* » *paroles du prophète Isaïe* » (XL, 3-5) : « *Voix de celui* » *qui crie dans le désert* : *Préparez la voie du Seigneur.* » — Le passage d'Isaïe se rapporte littéralement à la délivrance du peuple d'Israël de la captivité de Babylone. Le prophète voit, en esprit, le retour futur d'Israël de la captivité de Babylone. Jéhovah, le roi théocratique d'Israël, s'avance à la tête de son peuple, à travers le désert vers Jérusalem, et, suivant la coutume des rois orientaux d'envoyer devant eux des hérauts et des messagers pour obliger les peuples à préparer les che-

---

Mt. 1. 2. Ecce ego mitto angelum meum antè faciem tuam, qui præparabit viam tuam antè te. — L. 4. Sicut scriptum est in libro sermonum Isaiæ prophetæ : Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini; rectas facite semitas ejus;

(*m*) Ceci ne s'applique point au *baptême* de saint Jean, où les femmes et les enfants n'étaient pas admis.

mins par où ils devaient passer, et qui, sans cela, auraient été impraticables, Jéhovah envoie devant lui son hérault. Mais, dans l'esprit du prophète, cette délivrance d'Israël de l'exil babylonien était le symbole d'une délivrance plus haute, qu'il apercevait également dans le lointain de l'avenir, de la délivrance d'Israël de l'esclavage du péché par la venue du Messie Rédempteur, et, dans ce sens plus profond, Jean-Baptiste était le hérault dont la voix puissante devait ébranler le désert, et qui devait inviter les enfants d'Israël à préparer, non leurs chemins, mais *leurs cœurs,* par la pénitence, à la venue du Roi Sauveur. L'expression du prophète : « *La » voix qui crie,* » est bien remarquable, et caractérise parfaitement le ministère du saint Précurseur. La voix n'est proprement que le *son extérieur* qui frappe notre oreille et réveille notre attention, tandis que le *Verbe* implique l'*idée intérieure,* la *conception* énoncée par la parole articulée. Saint Jean n'apporte à l'humanité aucune *idée nouvelle* : ce n'est qu'une *voix* qui réveille les hommes de leur torpeur, qui les prépare à entendre celui qui doit leur apporter la vérité. C'est « *la voix de » celui qui crie, — Vox clamantis;* » par là est désigné le zèle ardent de Jean-Baptiste, et le feu qui régnait dans ses discours. On *crie,* pour se faire entendre de ceux qui sont éloignés, ou qui sont *sourds :* cette véhémence était nécessaire pour secouer la torpeur et l'insensibilité des Juifs, *sourds* aux avertissements des prophètes, et profondément éloignés, par leur dépravation morale, du royaume de Dieu.

Et que crie cette voix puissante? « *Préparez la route » du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée » sera remplie, toute montagne et toute colline sera » abaissée, les chemins tortueux seront redressés, les che- » mins rudes et raboteux deviendront unis, et toute » chair,* » tout homme, qui respire sur la terre, « *verra » le Sauveur* » envoyé « *de Dieu.* » Toutes ces images allégoriques indiquent les effets de la pénitence, qui

---

5. Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur ; et erunt prava in directa, et aspera in vias planas ; — 6. Et videbit omnis caro salutare Dei.

doit changer l'âme toute entière, élever ce qui rampe, abaisser ce qui s'élève, adoucir ce qui est âpre et rude, redresser ce qui est oblique et tortueux, qui doit, en un mot, détruire dans le cœur de l'homme tous les vices, toutes les passions qui mettent obstacle à la venue du Sauveur, et aux opérations de la grâce, afin que tous puissent recueillir les fruits de salut que le Sauveur apporte au monde, et que le désert aride devienne un jardin délicieux.

Mais saint Jean-Baptiste prêchait par son exemple non moins que par sa parole. Sa vie rude et austère donnait un grand poids à sa prédication, et était bien propre à frapper l'imagination du peuple. D'après les lois du Nazaréat, jamais un rasoir n'avait touché ses cheveux ni sa barbe, jamais aucune liqueur enivrante n'avait touché ses lèvres. « *Il avait un vêtement de poils de chameau;* » il n'avait d'autre vêtement qu'une simple robe faite d'une étoffe grossière fabriquée, non pas avec la laine fine du chameau, mais avec les poils rudes et grossiers de cet animal, qui ne formaient qu'une espèce de feutre à l'usage des pauvres (*n*); à l'exemple d'Elie, il ne portait « *qu'une ceinture de cuir* (*o*), *il se nourrissait* » d'une espèce « *de sauterelles* (*p*), » fort commune dans la

---

Mt. 4. Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum; et zonam pelliceam circa lumbos suos; esca autem ejus erat locustæ,

---

(*n*) ἔνδυμα, « *vestimentum,* » signifie ici un vêtement ordinaire, c'est-à-dire, une robe ample, qui couvrait le corps tout entier, avait des manches et un trou pour passer la tête, laquelle robe était faite d'un drap grossier, tissu de poils de chameau, encore en usage dans l'Orient. La coutume des peintres de représenter S. Jean-Baptiste revêtu d'une *peau de chameau* est une pure fiction.

(*o*) L'ampleur des vêtements des Orientaux rendait nécessaire l'usage d'une *ceinture*, pour les rassembler et les retrousser, et d'ordinaire, on y déployait un certain luxe. « *Alii* dit *Wetstein* (h. 1), *gestabant balteos » linteos Byssinos, aureos, argenteos: maximi enim habentur apud » orientales baltei.* » — S. Jean, comme fils de prêtre, aurait pu porter une ceinture de lin ou de laine fine; à l'exemple d'Elie, il en portait une de cuir; « *Zonam pelliceam.* » Elie, en effet (IV, Reg., VIII, 8), est représenté comme « *un homme couvert de poils, et portant une ceinture de » cuir.* »

(*p*) Le mot ἀκρίδες signifie ici des *sauterelles* plus grosses et plus

Palestine, et qui servait de nourriture pour le pauvre, et « *du miel sauvage* » qu'il trouvait dans le tronc des arbres et le creux des rochers (*q*).

A un peuple grossier et corrompu, il fallait un prédicateur rude et énergique, qui pût l'effrayer, le réveiller de son engourdissement et le faire rougir de ses désordres. Aussi, l'apparition subite de ce nouveau prophète, qui semblait tomber du ciel, son extérieur extraordinaire, l'austérité de sa vie, son éloquence pleine de feu, de puissance et d'énergie, les espérances que l'annonce de l'arrivée prochaine du Libérateur attendu réveillait dans les cœurs, tout en lui était propre à produire sur le peuple une impression profonde, et qui nous est attestée, d'ailleurs, par l'historien Josèphe (*r*), et nous ne

---

et mel silvestre.

---

grasses que les nôtres, qui pouvaient avoir jusqu'à cinq pouces de longueur, et qui, d'après les récits des voyageurs anciens et modernes, servent de nourriture pour les pauvres, et sont placées, suivant la loi de Moïse, parmi les nourritures permises. (*Voy.* Lévit. II, 21, 22). Ces sauterelles apparaissent par troupes innombrables dans les mois de mai et de juin; on les recueille alors, et on en fait des provisions pour l'hiver. On ôte les intestins, les ailes et les pattes, on les sale et on les dessèche pour les conserver. « ***Pars quædam Æthiopum,*** dit Pline, VI, 30, « ***locustis tantùm vivit fumo et sale duratis, in annua alimenta.*** » Et ***J. Leo***, dans sa ***Description de l'Afrique*** (l. 9, p. 461) : « ***Arabiæ desertæ et Lybiæ*** » ***populi locustarum adventum pro felicitate habent,*** etc. » — S'il faut en croire quelques voyageurs, fraîches, elles ont le goût de l'écrevisse, desséchées, le goût du hareng saur. (Voy. ***Niebuhr***, ***Desc. de l'Arab.***, ***etc.***, p. 37.)

(*q*) Plusieurs interprètes, toutefois, pensent qu'il faut entendre par ce mot, ***miel sauvage,*** non le ***miel*** produit par les abeilles, et recueilli dans le tronc des arbres ou le creux des rochers, qui ne diffère pas du miel ordinaire, et n'a jamais porté un nom particulier, mais une sorte de gomme ou de substance sucrée, semblable au miel, qui se recueille sur les feuilles de certains arbrisseaux, ou qui découle de certains arbres, tels que palmiers, figuiers et autres, et dont les pauvres faisaient leur nourriture. (***Voy.*** 1. Sam., XIV, 26. Diod. Sic. 19. 94.)

(*r*) Voici comme Josèphe parle de S. Jean-Baptiste : « Ce fut, dit-il, un » homme éminent en sainteté, qui rappelait les Juifs à la vertu, à la justice, » à la piété envers Dieu, et qui leur ordonnait de se réunir pour recevoir » le baptême. Le baptême, disait-il, n'est agréable à Dieu que s'il est » accompagné de renoncement à tous les péchés. Ce n'est qu'après avoir » purifié son âme par la justice, que la purification du corps peut être » salutaire. Un concours immense se réunissait près de lui, et la multi- » tude était avide de l'entendre. » (Josèphe, ***Antiq.***, l. XVIII, c. 7.)

devons pas nous étonner de voir la foule accourir de toutes parts pour l'entendre. « *Tout Jérusalem allait à » lui et toute la Judée, et toute la contrée voisine du » Jourdain, et, confessant leurs péchés, ils étaient baptisés » par lui dans le Jourdain.* » Ces dernières paroles : « *confessant leurs péchés,* » prouvent qu'à la réception du baptême de saint Jean se joignait la *confession* des péchés (*s*), non pas seulement un aveu, une confession générale de la culpabilité humaine, qui ne coûte à personne et n'est pas un véritable acte d'humiliation et de pénitence, mais l'aveu exprès et particularisé des faits les plus considérables, comme le reconnaît *Grotius* lui-même. Cet aveu public était le *criterium,* la marque extérieure de la contrition intérieure, le symbole d'une véritable pénitence, et, par suite, une condition indispensable à la réception du baptême.

SYNOPSIE ÉVANGÉLIQUE.

C'est pour la première fois que nous rencontrons un récit commun aux trois évangélistes synoptiques. Saint Marc est le plus court : il a ajouté (v. 2), à la prophétie d'Isaïe, un passage tiré de Malachie (*Voy.* précéd.). — Saint Luc fait précéder son récit de dates chronologiques très-importantes pour l'harmonie des Evangiles (v. 1) ; il cite avec plus d'étendue le passage du

---

Mt 5. Tunc exibat ad eum Jerosolyma, et omnis Judæa, et omnis regio circa Jordanem ; — Et baptizabantur ab eo in Jordane, confitentes peccata sua.

(*s*) La confession des péchés n'avait rien de nouveau pour les Juifs. Salomon leur dit : (Prov. XXVIII, 13) : « *Celui qui cache ses crimes ne » réussira point, mais celui qui les confesse et s'en retire, obtiendra » miséricorde.* » Les Juifs devaient confesser leurs péchés lorsqu'ils offraient un sacrifice propitiatoire. Les Hébreux regardaient l'aveu et la confession des péchés comme absolument nécessaire pour en obtenir la rémission : « *Præcepta legis, sivè prohibitiva, quicumque transgressus » fuerit, sivè errans, sivè præsumens, cùm pœnitentiam agit, atque à » peccato suo revertitur confessionem edere tenetur. Quicumque oblatio- » nem pro peccato attulerit, vel ex ignorantiâ commisso vel ex præsump- » tione, expiatum per oblationem non habet peccatum, usque dùm » oralem edat confessionem.* (Maimon. in Teschubba.) — Sohar, fol. 8, » col. 32. *Si quis homo peccata sua celat, neque eadem coram Rege » sancto aperit, quamvis misericordiam illius implorat, ei porta pœni- » tentiæ non aperitur. Quod si vero illa coram Deo S. B. aperitur, Deus » ipsi parcit, et misericordia iræ prævalet.*

prophète Isaïe (v. 5, 6). — Saint Matthieu est le plus complet de tous, et nous donne, ainsi que saint Marc, des détails particuliers sur le vêtement, la nourriture du Précurseur, et le concours du peuple qui affluait à sa prédication (v. 4-6).

B. Précis de la prédication de saint Jean-Baptiste.

(L. III, 7-18. — M^t. III, 7-12. — M^r. I, 6-8)

a) Reproches de saint Jean aux Pharisiens et aux Sadducéens.

(M^t. III, 7-10. — L. III, 7-9).

Saint Jean-Baptiste proportionnait ses instructions et ses discours aux besoins de ses auditeurs. S'il parlait avec douceur aux petits et aux humbles, quand il s'adressait aux *Pharisiens* hypocrites, et aux *Sadducéens* amollis et corrompus, il faisait retentir, avec un noble courage, les menaces de la justice divine, et ne craignait pas de faire tomber le masque d'hypocrisie dont ils se couvraient, et d'écraser leur orgueil sans ménagement et sans pitié.

« *Or, voyant beaucoup de Pharisiens* (*a*) *et de Sadducéens qui venaient à son baptême,* » qui se présentaient

---

M^t. 7. Videns autem multos Pharisæorum et Sadducæorum, venientes ad baptismum suum, dixit eis :

(*a*) Les ***Pharisiens*** et les ***Sadducéens*** étaient deux sectes rivales qui, à l'époque où vivait Notre-Seigneur Jésus-Christ, avaient une grande influence parmi les Juifs, et qui jouent un grand rôle dans l'Evangile. Le caractère distinctif des ***Pharisiens*** était leur attachement superstitieux à de vaines pratiques, et aux ***traditions*** des anciens, qu'ils prétendaient avoir été données à Moïse sur le mont Sinaï, en même temps que la lettre de la Loi, et auxquelles ils attribuaient la même autorité qu'à la Loi écrite. Infatués de leur exactitude rigide à observer la Loi ainsi expliquée, et souvent défigurée par leurs traditions, et les vaines observances qu'ils y ajoutaient, ils se regardaient, malgré leur corruption intérieure, comme beaucoup plus saints et plus parfaits que le reste des Juifs, qu'ils traitaient de profanes, et avec lesquels ils refusaient de boire et de manger. C'est de là que leur était venu le nom de ***Pharisiens***, (de l'hébreu ***paras, séparer***). Ils se glorifiaient de leurs jeûnes, de leurs longues prières, de leur exactitude à payer la dîme ; cette affectation hypocrite d'une sainteté au delà du commun en imposait au peuple, et lui inspirait une certaine vénération; mais Jésus, qui connaissait toute la fausseté de cette vertu d'ostentation et d'apparat, et qui rencontra parmi eux ses ennemis les plus acharnés, leur reprochait souvent avec énergie leur hypocrisie et leur orgueil, et les trai-

pour être baptisés par lui, moins par un véritable sentiment de pénitence, que pour se rendre recommandables parmi le peuple par leur zèle prétendu pour la religion, il leur dit : — « Ne croyez pas m'en imposer, je vous » connais à travers votre masque ; votre prétendue reli- » gion n'est qu'hypocrisie, vous n'êtes qu'une « *race de* » *vipères,* » pleine de méchanceté et de malice, toujours » prêts à répandre votre poison sur tous ceux que vous » pouvez atteindre, habiles à recourir à la ruse, et à » dresser des embûches, lorsque vous vous croyez les » plus faibles. « *Qui a pu vous faire croire que vous* » *échapperez à la colère qui va venir,* » à la vengeance » divine déjà suspendue sur vos têtes ? (prédiction de la » ruine de Jérusalem) et ce châtiment terrible, qui vous » attend dès cette vie, mais qui n'est que le prélude, » l'avant-coureur de celui, bien plus redoutable encore, » qui vous est réservé dans l'éternité, il ne vous reste » qu'un moyen de l'éviter, c'est « *de faire de dignes* » *fruits de pénitence*, » d'apaiser Dieu par une pénitence » sincère et véritable. Ne vous rassurez pas sur votre » descendance d'Abraham, comme si cette descendance » purement naturelle pouvait seule vous sauver, malgré » vos prévarications et la corruption de votre cœur ;

Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere à ventura ira? — Mt. 8. Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ;

---

tait de ***sépulcres blanchis,*** beaux en dehors, mais, intérieurement remplis de corruption.

Les *Sadducéens* étaient, en quelque sorte, les *épicuriens* du judaïsme. Ils tiraient leur nom, suivant les uns, de *tsadiq*, droit, vertueux, ou, suivant les autres, de *Sadoc*, qui est regardé comme le fondateur de leur secte. ***Antigone,*** fils de *Socho*, qui vivait environ trois cents ans avant Jésus-Christ, au temps de Ptolémée Ier, roi de Syrie, enseignait à ses disciples qu'il ne fallait pas servir Dieu par un esprit mercenaire, à cause de la récompense que l'on en attend, mais par le seul motif de l'amour et de la crainte filiale. *Sadoc,* abusant de cette doctrine, en conclut qu'il n'y avait pas de récompense à espérer dans une autre vie, que la durée de l'homme ne se prolongeait pas au-delà de la vie présente, qu'il n'y avait ni vie future, ni résurrection des morts, etc. Ces sectaires rejetaient les traditions des Pharisiens, et n'admettaient, parmi les livres saints, que l'autorité du Pentateuque. Cette secte était moins nombreuse que celle des Pharisiens, mais elle comptait parmi ses partisans les plus riches d'entre les Juifs, et ceux qui possédaient les premiers emplois de la nation. Anne et Caïphe étaient ***Sadducéens.***

« *ne dites pas, en vous-mêmes, nous avons Abraham* » *pour père,* » et nous n'avons rien à craindre (*b*), « *car* » » poursuit-il, en désignant du doigt les pierres qui » tapissaient le Jourdain, « *je vous déclare que, de ces* » *pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfants d'Abraham.* » » Si vous continuez à vous montrer indignes de la grâce » que Dieu vous prépare, il saura bien vous expulser de » son royaume, et, appelant à votre place les nations » étrangères et idolâtres, en faire, par la *foi, de véri-* » *tables enfants d'Abraham*, et les rendre héritiers des » bénédictions promises à Abraham votre père (Voy. S. » Paul, Rom). Malheur donc à vous, si vous repoussez » le don de la miséricorde divine, car le châtiment ne » se fera pas attendre. « *Déjà la cognée est à la racine de* » *l'arbre,* » toute prête à frapper le dernier coup. Jus- » qu'alors, Dieu n'a frappé que quelques branches, que » quelques tribus isolées du peuple d'Israël, le *tronc* de » l'arbre a été épargné. Maintenant, la cognée est à la » *racine*, et quand la racine est coupée, l'arbre tombe » tout entier. Ainsi la synagogue entière est menacée » d'une ruine prochaine. « *Tout arbre donc,* » ajoute-t- » il, « *qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté* » *au feu.* » La justice de Dieu s'appesantira sur vous » inexorable et terrible, si vous repoussez le salut qui

---

Et ne velitis dicere intra vos : Patrem habemus Abraham ; dico enim vobis, quoniam potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ. — 10. Jam enim securis ad radicem arborum posita est. Omnis ergo arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur.

(*b*) Le grand obstacle qui s'opposait à la conversion des Pharisiens, c'était leur orgueil. Ils regardaient leur nation, à cause de sa descendance d'Abraham, comme la seule aimée de Dieu, la seule héritière des promesses faites à ce patriarche : les autres peuples étaient irrévocablement réprouvés. Eux seuls devaient prendre part aux bénédictions du règne messianique, et être sauvés, quels que fussent leurs péchés, les mérites et la justice du patriarche Abraham devant leur être imputés et servir à l'expiation de leurs péchés. On voit encore dans le Thalmud et la Mischna des témoignages de ces ridicules prétentions. R. Eliezer, c. 29 : « *Die expia-* » *tionis summè Benedictus sanguinem fœderis Abrahæ patris nostri* » *aspicit, et expiat* (*tegit*) *omnia delicta nostra. — R. Bereschit, dixit Rabbi Levi :* « *Futuro ævo sedet Abrahamus juxtà portam gehennæ, nec* » *permittit ullum circumcisum eo descendere : iis autem qui peccave-* » *runt ultrà modum, quid facit? restituit illis præputium, et descendunt.* »

» vous est offert, le Messie qui vient vous sauver. » — L'avenir ne s'est que trop chargé de vérifier cette menace.

b) Avertissement de saint Jean-Baptiste à la foule, aux Publicains, et aux soldats. (L., III, 10-14).

Si saint Jean traitait d'une manière si rude et si sévère les Juifs endurcis, il tenait un tout autre langage pour ceux qui venaient à lui avec un cœur touché de repentir. Laissant de côté les paroles dures et blessantes, il leur parlait avec douceur, et leur donnait à tous des instructions proportionnées à leurs besoins. Il ne se perd pas dans de vagues généralités, qui ne s'appliquent à rien, mais il explique à chacun, avec précision, la conduite qu'il doit tenir : « *Et la foule l'interrogeait, disant : Que » ferons-nous donc? Et il leur répondit : Que celui qui » a deux tuniques en donne une à celui qui est nu, et » que celui qui a de quoi manger fasse de même,* » et partage avec celui qui a faim. Ces paroles ne doivent pas être prises à la lettre; elles signifient simplement qu'il faut distribuer aux pauvres tout ce qui ne nous est pas nécessaire, et que les œuvres de charité sont le moyen le plus court pour obtenir le pardon de nos péchés. La vile passion de l'intérêt, qui endurcit le cœur et le rend insensible à la pitié, est le vice le plus commun parmi le peuple, et la source la plus ordinaire de ses crimes; saint Jean-Baptiste a donc raison de diriger le remède à la source du mal.

Parmi les auditeurs de saint Jean-Baptiste, se trouvaient aussi des *Publicains*, ou receveurs de deniers publics, qui avaient leurs comptoirs dans les environs. Les *Publicains* n'étaient pas en bonne odeur chez les Juifs, qui ne supportaient qu'avec répugnance le joug des Romains, et ne leur payaient tribut que malgré eux. Après les *Samaritains*, c'étaient les hommes qu'ils détestaient le plus : ils les regardaient, en général, comme des fripons et des voleurs, et les mettaient dans

---

10. Et interrogabant eum turbæ, dicentes : Quid ergo faciemus? — 11. Respondens autem dicebat illis : Qui habet duas tunicas, det non habenti; et qui habet escas, similiter faciat.

le même rang que les païens. Du reste, ce n'était pas seulement chez les Juifs que les Publicains jouissaient d'un mauvais renom. On demandait à Théocrite, quels étaient les animaux les plus féroces : « Ce sont, dit-il, » sur les montagnes, les ours et les lions, dans les » villes, les *Publicains* et les délateurs. » (Stob. II, 34). Saint Jean ne leur prescrit pas de quitter leur profession, nécessaire à l'état, mais d'en éviter les abus. « *Des » Publicains vinrent aussi, pour être baptisés, et ils lui » dirent : Maître, que ferons-nous? Il leur dit : N'exigez » rien au delà de ce qui vous a été prescrit.* » L'âpre désir du gain illicite a toujours été le côté faible du peuple Juif.

« *Et des soldats. aussi,* » qui, sans doute, faisaient partie des garnisons romaines, « *l'interrogeaient, disant : » Et nous, que faut-il faire? Et il leur dit : Abstenez- » vous de toute violence, et de toute délation, et conten- » tez-vous de votre paye* (a). »

e) Témoignage de saint Jean en faveur de Jésus-Christ.

(L., III, 15-18).

Le peuple, frappé de la vie extraordinaire de saint Jean-Baptiste, et de la puissance de sa parole, était tenté de voir en lui le Christ prédit par les prophètes. Suivant l'opinion commune, le baptême que saint Jean conférait était une prérogative du Messie. « *Pourquoi baptisez-*

---

12. Venerunt autem et publicani ut baptizarentur, et dixerunt ad illum : Magister, quid faciemus? — 13. At ille dixit ad eos : Nihil ampliùs, quam quod constitutum est vobis, faciatis. — 14. Interrogabant autem eum et milites, dicentes : Quid faciemus et nos? Et ait illis : Neminem concutiatis, neque calumniam faciatis; et contenti estote stipendiis vestris.

(a) Neque calumniam faciatis. » gr. μηδὲ συκοφαντήσητε · συκοφαντεῖν, *prop. per calumniam rem augere delatorem esse, calumniari*, dénoncer des innocents comme coupables de rébellion, ou autres crimes, afin de s'emparer de leurs biens, ou de recevoir un honteux salaire. — συκοφαντέω signifie, suivant Plutarque : « *indico illos qui ficus Athenis » alio exportabant, quod erat vetitum.* — ὀψώνιον, la solde donnée au soldat pour achat des vivres (ὠνεῖσθαι ὄψον), ou les *vivres* eux-mêmes achetés au moyen de la paye.

» *vous*, disaient à Jean les envoyés du Sanhédrin, *si* » *vous n'êtes pas le Christ?* » (Joh. III. — Voy. Ezéch. XXIII). Saint Jean s'applique à dissiper cette erreur, et déclare hautement qu'il n'est pas le Christ.

« *Cependant comme le peuple était en suspens, et que* » *tous se demandaient à eux-mêmes si, par hasard, Jean* » *n'était pas le Christ, Jean leur dit à tous : Il est vrai,* » *je vous baptise dans l'eau;* » mais le baptême que je vous confère n'est qu'un simple rit, un *symbole* de changement de vie, de *purification* de l'âme ; mais cette *purification* de l'âme, cette *conversion*, cette *vie nouvelle,* à laquelle je vous invite, je ne puis moi-même l'opérer dans vos cœurs; vous ne pouvez l'obtenir que par la *foi* en celui dont je vous annonce la venue. Représentant de la loi mosaïque, comme elle, je vous *indique* ce que vous devez faire, mais *un autre* doit vous donner la force de l'accomplir. « *Il viendra un plus puissant que moi,* » dont la puissance souveraine et créatrice doit renouveler le monde; « *je ne suis pas digne de dénouer les* » *courroies de ses sandales* (*b*). » Il est mon maître, et le maître de l'univers, et je ne suis que son humble esclave.

« Le baptême, poursuit-il, que ce divin Libérateur, » ce Roi messianique établira, ne se bornera pas, comme le mien, à signifier *symboliquement* la *purification de l'âme*, il l'opérera lui-même par sa propre vertu : « *Il*

---

15. Existimante autem populo, et cogitantibus omnibus in cordibus suis de Joanne, ne fortè ipse esset Christus; — 16. Respondit Joannes, dicens omnibus : ego quidem aquâ baptizo vos; veniet autem fortior me, cujus non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum ejus; ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni.

(*b*) Ou, suivant S. Matthieu, ce qui revient au même, « *Je ne suis pas* » *digne de porter ses chaussures.* » — Les anciens portaient pour chaussures des espèces de *sandales* ou *soques*, ὑποδήματα, composées d'une semelle de cuir ou de bois attachée aux pieds par deux courroies ou lanières de cuir. Les Juifs n'entraient jamais dans le Lieu saint que nu-pieds, et ceux qui étaient riches avaient des esclaves chargés de délier leurs souliers à l'entrée du temple et de les porter. Ainsi, *délier* et *porter* les *souliers* était l'office des esclaves (Hidduschin, fol. 22. 2). — « *Servus solvit ementi* » *calceum, portat post eum quæ ei necessaria sunt ad balneum, induit* » *calceos,* etc. » — On peut présumer que S. Jean, ayant répété souvent cette pensée, s'est servi des deux manières de s'exprimer.

» *vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu.* » L'action du feu est plus efficace et plus puissante que celle de l'eau. Celle-ci purifie seulement l'*extérieur* du corps ; l'action dn feu *pénètre* jusque dans *l'intérieur*, *transforme* le métal soumis à son action, et en purifie toutes les souillures. Le *feu*, symbole de l'Esprit-Saint, consume, éclaire, échauffe, enflamme. Il y a autant de différence entre le baptême de S. Jean et celui de Jésus-Christ qu'entre *l'image* et la *vérité*, le *corps* et *l'âme*, entre un *élément matériel* qui n'a aucune force en lui-même, et *l'Esprit-Saint* qui transforme et qui vivifie.

Le Messie ne vient pas seulement pour *sauver* et pour *sanctifier* les âmes. Il vient aussi pour les *juger*. Rémunérateur de la vertu, il est aussi le *vengeur* du crime : craignez donc d'irriter sa colère. « *Déjà il a son van à* » *la main, et il se dispose à nettoyer son aire* (*c*), *puis* » *il rassemblera le froment dans son grenier, et brûlera* » *la paille* (*d*) *dans le feu qui ne s'éteint point;* » à la

---

17. Cujus ventilabrum in manu ejus, et purgabit aream suam, et congregabit triticum in horreum suum, paleas autem comburet igni inextinguibili.

(*c*) Il ne faut pas assimiler les *aires* des anciens Hébreux aux *aires* de nos granges. C'étaient, comme maintenant encore, dans tout l'Orient, des places rondes, situées sur des hauteurs, en plein air, où le blé était battu par le moyen de traineaux, ou avec des bâtons, ou sous les pieds des chevaux ou des bœufs, que l'on faisait courir en rang sur les gerbes dressées les unes auprès des autres, l'épi en haut. Pour faire ces aires, on mêlait de la lie d'huile avec de la terre grasse, et quand cette terre était imbibée, on la battait et on l'aplatissait : lorsqu'elle était sèche, ni les rats, ni les fourmis ne pouvaient y pénétrer. Quand le grain était battu, et mêlé avec la paille brisée et broyée, on attendait le lever du vent du soir, et alors, on jetait le tout en l'air avec des pelles, « *ventilabra;* » le bon grain retombait sur l'aire, et la paille se dissipait et était emportée par le vent (V. Jahn. Arch. § 60). Le mot ***horreum***, ἀποθήκη, signifie ici, non pas des granges comme les nôtres, mais des ***cavernes*** ou cavités souterraines et voûtées, dans lesquelles les Orientaux ont coutume de conserver le froment, le vin et l'huile.

(*d*) Quand le bon grain était séparé de la paille, on recueillait de cette dernière ce qui pouvait servir de fourrage pour les bestiaux, le reste était brûlé, ou sur le champ même, pour l'amender et le rendre plus fertile, ou à la maison en place de bois, qui est fort rare en Orient.)Jahn, § 66). — « ***Juxtà sententiam omnium fere patrum***, dit Sylveira, *in tritico justi,* » ***in paleis reprobi designantur. Electi vero pulchrè in tritico expri-*** » ***muntur, cùm Christus, eorum caput, sese grano frumenti comparave-***

lettre, dans un feu « *qui ne s'éteindra pas*, » jusqu'à ce que « *tout soit consumé.* » Dans le sens réel, et dans la pensée de S. Jean, ce mot désigne ici le feu *éternel* et *inextinguible* de l'enfer. Le jugement terrible qui menace la nation juive, et qui est désigné par cette image d'un laboureur qui a le van à la main, pour séparer le bon grain de la paille, est lui-même la figure du jugement plus formidable encore qui aura lieu à la fin des siècles, et qui sera, pour les Juifs endurcis, la *consommation* du premier.

SYNOPSIE ÉVANGÉLIQUE.

(Luc, III, 7-18; Matth., III, 7-12, Marc, I, 7, 8). — Saint Luc est plus complet que les autres évangélistes : lui seul nous fait connaître, (10-14) les enseignements de saint Jean-Baptiste aux Pharisiens, aux Publicains et aux soldats. Au lieu de dire : « *Je ne suis pas digne de dénouer les courroies de ses sandales,* » saint Jean aurait dit, d'après saint Matthieu : « *je ne suis pas* » *digne de porter sa chaussure* » (II); le sens est le même.

Polémique rationaliste.

1) S'il faut en croire Strauss, en nommant ici Lysanias, S. Luc s'est rendu coupable d'une erreur grossière contre la chronologie. « Il est vrai, dit-il, que Josèphe » parle d'un *Abila de Lysanias*, et qu'il cite un certain » *Lysanias,* comme maître de Chalcis, au pied du Liban; » le territoire d'*Abila* étant dans le voisinage, ce Lysa- » nias en fut, sans doute, aussi le maître; mais trente- » quatre ans avant la naissance de Jésus-Christ, il avait » été mis à mort par les instigations de Cléopâtre, et ni » Josèphe, ni aucun auteur qui ait écrit sur cette époque, » ne parlent d'un autre Lysanias. Ainsi, le règne de ce » Lysanias tomberait non-seulement plus de soixante » ans avant la 15ᵉ année de Tibère, mais, de plus,

---

» *rit. Triticum habet pondus et firmitatem, quâ resistat adversis, et ubi* » *seminatur, germinat et fructificat, quæ omnia justo benè conveniunt.* » *In paleâ vero improbi designantur : paleæ sunt leves, debiles, bestia-* » *rum pabulum, aptæ ut igni cumburantur ; itâ improbi imbecilles, cùm* » *Spiritûs Sancti virtute careant, quâlibet levi tentatione cadunt ; esca* » *dæmonum, fomentum ignis.* »

» dépasserait de beaucoup les autres périodes mises, « par S. Luc, dans un rapport synchronique avec cette » 15e année. »

Rép. A l'appui de sa critique, Strauss cite plusieurs textes qui, il est vrai, prouvent l'existence d'un Lysanias, roi de Chalcis, mis à mort par Antoine, à l'instigation de Cléopâtre, l'an 34 avant Jésus-Christ; mais ils ne prouvent pas, le moins du monde, que ce Lysanias était le même que celui dont parle S. Luc, et que ce dernier n'était pas un *descendant* du premier Lysanias, portant le même nom que son père. *Hug*, s'appuyant sur plusieurs anciennes médailles, prouve l'existence d'un *Lysanias*, tétrarque d'*Abilène*, qui doit être évidemment celui dont parle l'évangéliste : car, avant la mort d'Hérode-le-Grand, il n'était pas question de *tétrarques* en Syrie et en Palestine, et la tétrarchie de Lysanias fut jointe à l'ethnarchie d'Archélaüs, et aux tétrarchies d'Hérode Antipater et de Philippe, pour former le nombre *quaternaire* indiqué par le mot même de tétrarchie. Il cite (*Gutacht.*, p. 109). 1° une médaille de ce temps, portant sur le revers la figure de Pallas, avec l'exergue : Λυσανίου τετράρχου καὶ ἀρχιερέως, 2° une inscription recueillie par Pacocke, dans les ruines d'un temple dorique, désignant un Lysanias, tétrarque d'Abilène, et son épouse Eusébie, comme fondateur de l'édifice. Ainsi, la science véritable vient, encore une fois, confondre un critique téméraire, et confirmer la chronologie de l'écrivain sacré.

2) La citation d'Isaïe faite par S. Matthieu et S. Luc » est précédée, dans l'Evangile de S. Marc, des paroles » qui suivent : « *Voilà que j'envoie mon ange devant ta » face, et il préparera ton chemin devant toi,* » et ces » mêmes paroles, l'évangéliste semble les attribuer au » prophète Isaïe : « *selon qu'il est écrit dans le prophète » Isaïe*; » et toutefois, dans la réalité, elles sont prises » du prophète Malachie. »

Rép. Les légères dissonnances qui se trouvent, non dans le *sens*, mais dans les *expressions*, entre le texte primitif, et la citation de saint Marc, indiquent assez que l'évangéliste citait de mémoire, et ne recherchait pas une grande précision, et il s'est contenté de citer le nom du *prophète principal*, et dans lequel l'oracle même du

prophète Malachie se trouvait implicitement renfermé. *Hengstenberg* pense que S. Marc aurait cité le texte de Malachie, comme venant d'Isaïe, parce que le premier l'aurait lui-même emprunté, du moins, quant au sens, au prophète Isaïe, et qu'il n'en était ainsi que l'*auctor secundarius*.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

Luc, III, 1. « *L'an quinzième de César Tibère, Ponce » Pilate,* » etc. — Certitude historique de l'Evangile. (Voy. Proj. hom. A). — L'histoire du royaume de Dieu, dans ses rapports avec l'histoire du monde : Tibère, Hérode, Anne, Caïphe, etc..., entourés de toutes les jouissances, de toutes les splendeurs du luxe..., Jean-Baptiste menant, dans le désert, une vie pauvre, rude et austère ! Qui voudrait, cependant, échanger le sort de ce dernier pour celui des premiers ?

2. « *La parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils » de Zacharie...* » — Ceux qui sont appelés au ministère des âmes ne doivent sortir de la retraite, pour instruire les autres, que lorsque Dieu les appelle. — Ne point prévenir la vocation de Dieu, ne la point retarder. — « *Dans le désert.* » — Il faut un courage héroïque, pour se dévouer à prêcher dans le *désert*. C'est ce qui peut arriver, même en présence d'un nombreux auditoire, s'il ne s'y trouve que des cœurs mal disposés, et fermés à la parole de Dieu. — Ce n'est pas une raison pour se dispenser du ministère de la parole. Saint François d'Assise prêchait aux poissons de la mer : que d'âmes plus sourdes à la parole de Dieu que les poissons muets et stupides ! — L'âme éloignée de Dieu n'est qu'un désert aride et sauvage, qne la prédication de l'Evangile et de la pénitence peut seule fertiliser.

3. « *Et il vint dans toute la région du Jourdain.* » — Saint Jean obéit fidèlement aux inspirations de l'Esprit-Saint, à la volonté divine, dès qu'elle lui est manifestée. — La véritable obéissance doit être *a*) entière, *b*) sans délai, *c*) généreuse, *d*) persévérante. — « *Prêchant le baptême de pénitence.* » — La *pénitence*..., le monde ne veut pas en entendre parler..., c'est un mot odieux,

rébarbatif, qui blesse ses oreilles, mais il ne faut pas consulter ses goûts. — La pénitence est la porte du ciel, et la seule planche qui reste au pécheur après son triste naufrage. Pour aller à Dieu il faut, avant tout, quitter la route qui en éloigne. Pour remplir son âme des vertus qui la sanctifient, il faut d'abord la vider des vices qui la souillent.

4. « *Voix de celui qui crie dans le désert.* » — Voix sévère dans ses exigences, redoutable dans ses menaces, consolante dans ses promesses. — *Préparez la voie du Seigneur.* » — Avant de nous approcher de la table sainte, il faut nous y préparer; il faut purifier notre âme de ses souillures, détruire ses habitudes vicieuses, l'embellir des vertus chrétiennes. — Avant Jésus-Christ, Jean-Baptiste; la pénitence, avant la régénération.

« *Préparez la voie du Seigneur,* » disposez vos cœurs, par la pénitence, à recevoir les bienfaits de la rédemption divine, de la sainte communion; « *rendez droits ses* » *sentiers,* » en réformant vos mœurs selon la loi de Dieu. « *Que toute vallée soit comblée,* » remplissez, par vos bonnes œuvres, le *vide* et l'inutilité de votre vie; relevez, par la confiance divine, vos esprits abattus par le découragement; « *que toute montagne et toute colline* » *soit abaissée,* » que l'humilité et la conscience de votre misère abaisse la hauteur de votre orgueil ; *que les sen-* » *tiers tortueux soient redressés,* » que la simplicité et la droiture succèdent à la duplicité et à l'hypocrisie; « *que les chemins raboteux deviennent unis.* » adoucissez tout ce qui est trop dur, âpre, aigre et amer, dans votre esprit, dans votre cœur, dans vos paroles : *et toute chair* » *verra le salut de Dieu*; » et les bénédictions, les consolations célestes descendront sur vous comme une rosée vivifiante — *a*) Le cœur présomptueux doit être humilié par la pénitence, *b*) le cœur découragé doit être relevé par la foi et la confiance, *c*) le cœur indécis et chancelant doit être affermi par une résolution forte et inébranlable. — « *Toute chair verra le salut de Dieu.* » — Jésus-Christ est venu sur la terre pour tout renouveler : personne n'est exclu de ses bienfaits, et il n'y a de salut pour nous qu'en lui seul (Act. Ap., IV, 12). — Ne soyons pas assez abondonnés pour repousser le salut qui nous est offert.

Matth. 4 « *Or, Jean avait un vêtement de poils de* » *chameau.* » — Celui qui prêche la pénitence doit la faire lui-même ; l'exemple persuade plus que les paroles.

5. « *Et les peuples venaient à lui, de Jérusalem et de* » *toute la Judée.* » — Si nous étions saints, morts à nous-même, comme Jean-Baptiste, notre ministère serait fructueux comme le sien. Oh que la parole divine est puissante dans la bouche d'un prédicateur, quand elle est soutenue et appuyée par l'exemple de celui qui la prêche ! Mais, aussi, si les auditeurs *voient* une chose, et en *entendent* une autre, comment se convertiront-ils ?

6. « *Et confessant leurs péchés.* » — Nécessité et avantages de la confession. Il faut que le pécheur s'humilie volontairement lui-même devant Dieu, pour mériter le pardon de ses péchés. — « *Il les baptisait dans le Jour-* » *dain.* » — Le baptême de Jean-Baptiste, dans sa *signification* : 1) *Préparation* à la venue du Messie, et au baptême qu'il doit instituer, 2) *figure* et *prédiction* du baptême de Jésus-Christ, 3) *symbole extérieur* de la véritable *pénitence*, qui consiste, *a*) dans la connaissance de nous-mêmes et de notre misère profonde, *b*) dans le regret sincère de nos fautes, *c*) dans la mort du vieil homme, le renoncement à nous-mêmes et à tout ce qui peut souiller notre âme, *d*) dans le sacrifice et l'abandon entier de nous-mêmes à la grâce de Jésus-Christ.

7. « *Or, voyant beaucoup de Pharisiens et de Saddu-* » *céens.* » — On rencontre encore, de nos jours, même parmi les chrétiens, des *Pharisiens*, dont la piété extérieure et affectée n'est qu'un masque, qui déguise à peine leur vaine complaisance pour eux-mêmes, et leur mépris pour les autres, et des *Sadducéens*, qui jettent la chose avec le masque, et qui transforment la religion en un code de morale toute humaine, assez flexible pour ne gêner en rien leur vie toute Epicurienne. —L'homme apostolique n'est pas un courtisan, ni le vil flatteur des grands et des riches du monde. Il sait, quand il le faut, démasquer l'hypocrisie et dire la vérité avec une rude et austère franchise. — *Race de Vipères.* — « Il y a au fond du cœur de l'homme quelque chose de l'astuce, de la malice du serpent : semence diabolique que le serpent infernal y a déposée. — « *Qui vous a montré à*

» *fuir la colère qui s'approche ?* » — Que les jugements de Dieu sont redoutables ! Que sa colère est effrayante ! Il n'y a qu'un seul moyen d'y échapper : c'est une conversion sincère et une vie pénitente.

8. « *Faites de dignes fruits de pénitence.* » — La véritable pénitence se reconnaît à ses fruits.

9. « *Gardez-vous de dire : Nous avons Abraham pour* » *père.* » Ce n'est pas la *naissance*, c'est la *renaissance* qui nous rend les enfants bien-aimés du Père céleste. — Tous les avantages extérieurs ne sont rien devant Dieu, qui n'apprécie que les dispositions du cœur. — « *De ces* » *pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfants d'Abraham.* » — Rien ne résiste à la puissance de la grâce divine. Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu : « Je » puis tout en celui qui me fortifie. »

10. « *Déjà la cognée est à l'arbre.* » — Il n'y a pas de temps à perdre pour nous convertir, car Dieu peut nous frapper à chaque instant..., hâtons-nous, tandis que sa miséricorde arrête le bras de sa justice. — « *Tout arbre* » *qui ne porte pas de bons fruits sera coupé,* » — Dieu ne se contente pas de feuilles d'une vaine apparence, il lui faut des fruits. — Jugement de Dieu sur l'arbre stérile, *a*) certain, *b*) terrible, *c*) prochain, *d*) souverainement juste et équitable, *e*) pouvant nous surprendre à chaque instant, *f*) pouvant encore être évité. — « *Et* » *jeté au feu.* » — Tout arbre inutile à l'ouvrier peut, du moins, servir à alimenter le foyer : tout homme qui refuse de glorifier Dieu par son assujétissement volontaire, le glorifiera, du moins, par son supplice.

Luc, 10. « *Et la foule l'interrogeait, disant : Que* » *ferons-nous ?* » — Question la plus importante que nous puissions nous adresser à nous-mêmes, car notre sort éternel en dépend. — La première démarche d'un pénitent sincère est de s'abandonner à la conduite d'un directeur éclairé, sage, désintéressé, d'être docile à ses avis, et prêt à tout faire pour se guérir.

11. « *Que celui qui a deux tuniques en donne une à* » *celui qui n'en a point.* » — Aimons à nourrir et à vêtir les pauvres. Le sacrifice de la charité couvre la multitude des péchés. Qui n'est point touché de la misère de son frère, mérite que Dieu ne soit pas touché de la

sienne. — Point de conversion véritable, ni de véritable paix du cœur, sans un combat énergique et persévérant contre notre passion dominante.

12. « *Des Publicains vinrent aussi.* » — Il n'est point de condition, de position dans la vie, où l'on ne puisse se sauver, si on le veut véritablement.

14. « *Il leur dit : Abstenez-vous de toute violence, et » contentez-vous de votre paye.* » — La première condition de notre salut, c'est l'accomplissement des devoirs de notre état.

15. « *Or, le peuple étant en suspens.* » — Grandeur d'âme, et humilité admirable de S. Jean, qui repousse toute gloire, même lorsqu'elle s'offre à lui, pour tout reporter vers Jésus-Christ, et s'humilier à ses pieds.

16. « *Il en vient un autre, qui est plus puissant que » moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de » ses sandales.* » — Tout est petit, devant Jésus-Christ, et les plus grands saints ne sont pas dignes d'être à ses pieds. Où doit donc se mettre un grand pécheur? — « *Lui vous baptisera.* » — C'est véritablement Jésus-Christ, et non le prêtre qui baptise. — C'est au nom de Jésus-Christ, par son autorité, par ses mérites, par sa main invisible, par son esprit, que tout pécheur est baptisé, que tout cœur est purifié, que tous péchés sont remis, que tout chrétien est consacré à Dieu. — « *Dans » l'esprit et le feu.* » — L'Esprit-Saint, l'auteur de la grâce, est un *feu* qui nous *éclaire*, nous *purifie*, nous *renouvelle*, remplit notre âme des ardeurs de l'amour divin.

17. « *Il a le van à la main.* » — Dans le sein même de l'Eglise, la paille est mêlée avec le bon grain, mais viendra le temps de la séparation. — Cette séparation se fait invisiblement, dès ce monde-ci. Travaillons, tandis qu'il est encore temps, à éviter le sort malheureux de la paille. — « *Il brûlera la paille dans le feu qui ne s'éteint » point.* » — *Certitude*, *éternité* du feu de l'enfer. — A qui médite bien ce qu'est le supplice du feu, quelle pénitence paraîtra trop rude? — A qui médite bien ce que c'est que l'éternité, quelle pénitence paraîtra trop longue?

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. L. III. 1-6. — LES FAITS ÉVANGÉLIQUES CONSTATÉS :

I. Par leur date et leur publicité.

« *Anno quinto decimo imperii Tiberii Cæsaris*, etc. » L'histoire de Jésus-Christ n'est pas un *mythe*, elle est fondée sur des faits incontestés, irrécusables, dont l'évangéliste a cité avec précision les dates, les personnes, les lieux, les diverses circonstances ; et qui, tout merveilleux qu'ils soient, n'ont pas été contredits par les contemporains, malgré la haine des Juifs, ce qui prouve que la contradiction était impossible. (*Voy.* l'Introd.).

II. Par leur accord avec les livres prophétiques.

« *Sicut scriptum est in libro sermonum Isaïæ prophetæ.* » Ces livres prophétiques ne sont ni supposés, ni altérés par les chrétiens, puisqu'ils sont plus anciens que le christianisme, et entre les mains des Juifs, ses ennemis déclarés ; or, il n'appartient qu'à Dieu d'être le maître des temps et des événements, de dévoiler, plusieurs siècles d'avance, les secrets de l'avenir, etc.

III. Par la foi du genre humain.

« *Videbit omnis caro salutare Dei.* » Ils sont crus, aujourd'hui, dans tout l'univers ; ils ont donc été crus dès le commencement, ils sont donc vrais, car on n'a pas pu les croire sans les avoir examinés, et on n'a pas pu s'y méprendre, à cause de leur éclat, de leur authenticité et de leur publicité.

IV. Par la sainteté de ceux qui les ont annoncés.

« *Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum, » esca ejus locustæ et mel silvestre.* » Les premiers prédicateurs, à l'exemple de saint Jean-Baptiste, ont été des saints éminents en tous genres de vertus..., des hommes nourris dans la pénitence et la solitude des déserts..., envoyés et autorisés de Dieu..., remplis de son Esprit, doués des plus précieux dons du ciel, et, souvent, de celui des miracles. — (Mettez en regard les apôtres de la nouvelle philosophie.)

B. LE PRÉDICATEUR DANS LE DÉSERT.

I. Quel est-il ?

1) Dans sa *personne*, c'est un homme de mœurs austères, qui vit dans un entier renoncement à lui-même, et pratique le premier ce qu'il enseigne aux autres : « *Habebat vestimentum de pilis camelo- » rum..., esca ejus locustæ*, etc. » Que la parole de Dieu est puissante, quand elle est appuyée sur l'exemple de celui qui la prêche !.. quand les auditeurs voient incarné en lui ce qu'ils entendent de sa

bouche ! — 2) Dans sa *mission*, c'est le précurseur de Jésus-Christ, annoncé par les prophètes : « *Et hic est qui dictus est per prophe-* » *tam* : *Vox clamantis in deserto* ; » et chargé de préparer les Juifs à sa venue, « *Parate viam Domini* ; » *a*) en prêchant au peuple la pénitence : « *Prædicans baptismum pœnitentiæ* ; » *b*) en administrant le *baptême* comme *symbole* de la rémission des péchés que nous devons obtenir par Jésus-Christ : « *In remissionem peccatorum.* »

II. Que prêche-t-il ?

Qu'il faut, 1) nous séparer d'un monde corrompu : « *Vox cla-* » *mantis in deserto*, » — 2) fuir les vanités et les plaisirs du monde : « *Prædicans baptismum pœnitentiæ* ; » — 3) *faire pénitence* : « *Pœ-* » *nitentiam agite* ; » c'est-à-dire, suivant la force de l'expression grecque (μετάνοια), nous *renouveler* entièrement par un changement complet de tout notre être intérieur.

III. Pourquoi avons-nous besoin de cette prédication ?

Parce que, 1) sans la *pénitence* nous sommes dans la *mort spirituelle* : « *Præd. bapt. pœnit. in remissionem peccatorum* ; » — 2) l'amertume de la pénitence nous prépare aux consolations de la grâce : « *Appropinquavit regnum cœlorum.* » — « *Parate viam Do-* » *mini* ; » — 3) Jésus-Christ frappe à la porte de notre cœur pour y apporter le salut : « *Appropinquavit*, etc. »

IV. En quoi se montre la puissance de cette prédication ?

En ce que, 1) malgré sa rigueur apparente, elle trouve accès dans les cœurs : « *Tunc exibat ad eum Jerosolyma, et omnis Judœa* ; » — 2) elle donne à plusieurs le courage de se déclarer les disciples de Jésus-Christ : « *Et baptizabantur ab eo in Jordane* ; » — 3) elle brise l'orgueil naturel du cœur humain, et le force à l'aveu de sa culpabilité : « *Confitentes peccata sua.* »

C. SAINT JEAN-BAPTISTE PARFAIT MODÈLE DE L'HOMME APOSTOLIQUE.

Il nous apprend par son exemple :

I. Comment nous devons nous préparer au ministère de la prédication évangélique.

Il s'y est préparé, 1) par l'*innocence* de sa vie ; il fut sanctifié dès le ventre de sa mère, etc. ; — 2) par une *solitude* de trente années : « *Factum est Verbum Domini super Joannem in deserto.* » Il faut avoir longtemps médité en silence, avant de commencer à parler. — 3) Par la *vocation divine* : « *Factum est Verbum*, etc. » Il ne sortit de sa retraite que lorsque la voix de Dieu se fit entendre à son âme ; mais, dès qu'il l'eût entendue, il ne différa pas un moment. 4) Par une vie *pénitente* et *mortifiée* : « *Habebat vestimentum*, etc. » La pénitence qu'il pratiqua lui-même était bien plus rude et plus austère que celle qu'il prêchait aux autres.

II Avec quel zèle nous devons nous livrer au ministère des âmes.

C'est-à-dire, avec un *zèle*, 1) plein de *force* et d'*énergie*, contre les orgueilleux et les hypocrites : « *Progenies viperarum, quis demons-» travit vobis fugere à venturâ irâ» ?* — 2) plein de *douceur*, pour les pécheurs humiliés et repentants : « *Respondens, dicebat illis : » qui habet duas tunicas*, etc. ; » — 3) *proportionné* aux *besoins* et aux *dispositions* de ceux que l'on instruit (*Ibid.*).

D. IL FAUT NOUS PRÉPARER A LA VENUE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

« *Parate viam Domini.* »

I. Cette préparation est nécessaire à cause :

1) De la *grandeur* et de la majesté de celui que nous devons recevoir : « *Viam D mini* ; » — de l'*excès des maux* dont il vient nous délivrer : « *In remissionem peccatorum* ; »—3) des *biens inestimables* qu'il nous offre, savoir : *a*) le don et la grâce de la *pénitence* : « *Bapt. pœnitentiæ* ; » *b*) la *connaissance* du Sauveur et des mystères du salut : « *Videbit omnis caro salutare Dei* ; » *c*) les *graces abondantes* qu'il doit répandre sur nous. (Isa., XII).

II. En quoi doit-elle consister ?

1) A *rectifier* notre conscience et purifier notre âme : « *Rectas » facite semitas ejus* ; »—2) à *remplir* le *vide* de notre vie, de notre cœur, de nos œuvres : « *Omnis vallis implebitur* ; » — 3) à *bannir* de notre esprit toute *hypocrisie* et toute duplicité : « *Erunt prava in » directa* ; »—4) à *abaisser* et abattre les hauteurs de notre orgueil : « *Omnis mons et collis humiliabitur* ; » — 5) à *adoucir* tout ce qui est trop dur, âpre, aigre et amer dans notre esprit, dans notre cœur et dans nos paroles : « *Et aspera in vias planas.* »

E. SAINT JEAN-BAPTISTE PARFAIT MODÈLE DE L'HOMME APOSTOLIQUE.

Il nous apprend par son exemple :

I. Comment nous devons nous préparer au ministère apostolique

(*Voy.* précéd. C. 1).

II Quelle doit être l'humilité de l'homme apostolique, dans le succès de son ministère.

1) Il repousse l'honneur de passer pour le Messie : « *Ego quidem » aquâ baptizo vos, veniet autem fortior me* ; » — 2) Il se reconnaît indigne de lui rendre les humbles services d'un esclave : « *Cujus » non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum ejus.* »

F. A QUOI NOUS OBLIGE LA VÉRITABLE PÉNITENCE (Matt., III, 7-10).

Elle nous oblige :

I. A déposer l'orgueil illusoire qui nous rend justes à nos propres yeux.

Car, 1) celui qui est juste à ses propres yeux, doit être compté parmi les *Pharisiens*, et ne peut être disciple de Jésus-Christ : « *Videns autem multos Pharisæorum*, etc. ; » — 2) Dieu découvre et punit l'iniquité cachée et la corruption intérieure : « *Progenies » viperarum, quis demonstravit vobis?* etc. ;» — 3) les *avantages extérieurs* n'ont aucun mérite devant Dieu : « *Ne velitis dicere patrem » habemus Abraham* ; » — 4) Quelque dénué que l'on puisse être de ces avantages, Dieu peut y suppléer abondamment par les dons de sa grâce : « *Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios » Abrahæ.* »

II. A faire de dignes fruits de pénitence, et à montrer, par nos œuvres, la vérité de notre conversion

1) Cela est *nécessaire* parce que, *a*) une vie qui n'est pas fructifiée par les bonnes œuvres attire sur elle les justes châtiments de la colère divine : « *Jam enim securis ad radicem arborum posita est ;* » *b*) l'arbre se connaît à ses fruits, et la conversion véritable à ses *œuvres :* « *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excideretur, et in » ignem mittetur.* » — 2) Cela est *possible* aussi, car, *a*) bien que le pécheur ne puisse se convertir et se transformer par ses propres forces : « *Ego quidem baptizo vos in aquâ;* » *b*) ce que nous ne pouvons de nous-mêmes nous est rendu facile par le secours de l'Esprit-Saint, et la force toute-puissante de la grâce : « *Ipse vos baptizabit » in Spiritu Sancto et igni.* » — 3) Cela enfin est *salutaire,* parce que, *a*) Jésus-Christ doit un jour *juger* les hommes, et faire le discernement des bons et des méchants : « *Cujus ventilabrum in manu suâ, et » permundabit aream suam ;* » *b*) les véritables *pénitents* obtiendront l'éternelle félicité des cieux : « *Congregabit triticum suum in horreum;* » *c*) les *impénitents*, au contraire, seront précipités dans les flammes de l'enfer : « *Paleas autem comburet igni inextinguibili.* »

G. SAINT JEAN NOUS FAIT CONNAITRE JÉSUS-CHRIST. (Luc, III, 15-18).

1) Comme Homme-Dieu : « *Ipse vos baptizabit de Spiritu Sancto ;* » il n'appartient qu'à un *Dieu* d'envoyer l'*Esprit-Saint,* et de donner la grâce ; — 2) comme *auteur* de la grâce, et *source* de la vie spirituelle (*Ibid.*) ; — 3) comme instituteur des *sacrements,* en particulier, du baptême (*Ibid.*) ; — 4) comme souverain juge de l'univers : « *Cujus ventilabrum* ; » — 5) comme *rémunérateur* de la vertu, dans les justes et les prédestinés : « *Congregabit triticum* ; » — 6) comme *vengeur* des crimes, dans les pécheurs et les réprouvés : « *Paleas » autem.* »

§ XVII.

PREMIER VOYAGE ET BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST.

(De Nazareth aux rives du Jourdain, près de Béthanie en Pérée. — Printemps ou été de l'année 780, 27e de l'ère commune, 31e de Jésus-Christ).

(Mt., III, 13-17.—Mr., I, 9-11. — L., III, 21-23.—Jn., I, 32-34).

Depuis son apparition au milieu des docteurs, les évangélistes ne nous apprennent plus rien de Jésus-Christ; il a disparu de nos yeux, comme un éclair, qui brille un instant, et nous replonge ensuite dans l'obscurité. C'est à l'âge de 30 ans que, suivant la coutume des Juifs, devait commencer son ministère public (L. III, 23), et le premier acte de ce ministère fut de se présenter devant saint Jean-Baptiste pour en recevoir le baptême. « *Alors, comme tout le peuple* » accourait en foule de toutes parts, pour « *recevoir le* » *baptême* » de saint Jean, « *Jésus vint aussi, de Naza-* » *reth de Galilée* » où il avait passé toute son enfance et sa jeunesse dans l'humble boutique d'un pauvre charpentier, et se rendit « *au Jourdain, vers Jean, pour être* » *baptisé par lui.* »

Il est clair que le baptême auquel Jésus-Christ se soumit ne pouvait avoir pour lui la même signification que pour le reste des Juifs. Pour ces derniers, le baptême de saint Jean était le *symbole* du renouvellement moral, par lequel ils devaient se préparer à la venue prochaine du Messie, mais, pour Jésus-Christ, ce devait être son *inauguration solennelle* en qualité de Messie, et sa *consécration* au grand œuvre de la rédemption du genre humain. En se soumettant à la cérémonie du baptême, qui semble ne pouvoir convenir qu'au pécheur, il se déclarait publiquement le *représentant* du genre humain coupable, dont il prenait sur lui tous les crimes, et pour

---

Mt. 13. Tunc, (L. III, 21, cùm baptizaretur omnis populus,) Mr. 9. venit Jesus à Nazareth Galileæ, Mt. 13. in Jordanem ad Joannem, ut baptizaretur ab eo.

lequel il se soumettait à la *mort,* figurée par l'*immersion baptismale.* Il est évident qu'il ne pouvait être question pour lui, ni de confesser ses péchés, ni d'être baptisé au nom du Messie à venir; ces formalités n'étaient pas essentielles au baptême.

Saint Jean, élevé dans le désert, n'avait jamais vu Jésus-Christ (J. I, 31, 33); mais, à la vue du Sauveur, éclairé par une lumière surnaturelle, et frappé, peut-être, de je ne sais quoi de céleste et de divin qui brillait dans tout son extérieur, il comprend que celui qui se présente devant lui est plus qu'un homme, et qu'il a devant les yeux ce *Messie* si ardemment désiré, et dont il est chargé d'annoncer la venue. Saisi de confusion et de respect, il s'étonne de voir Celui qui vient sanctifier le monde mêlé et confondu dans la foule des pécheurs, et « *refuse* » de prêter son ministère à la cérémonie si humiliante du baptême. « *C'est à moi,* » s'écrie-t-il, « *de » vous demander le baptême, et c'est vous qui venez à » moi.* » — Jésus met un terme aux refus de saint Jean par ces simples mots, prononcés avec une dignité pleine de douceur: « *Laissez-moi faire, maintenant*; » c'est-à-dire, je sais ce que je fais, en ce moment; ce n'est pas sans de graves motifs, ni sans un dessein particulier de mon Père céleste, que je me soumets à la cérémonie humiliante du baptême, et vous ne devez pas vous y opposer, car, « *c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir » toute justice.* »

Arrêtons-nous un instant sur cette réponse de Jésus-Christ, et essayons d'en comprendre, s'il se peut, toute la profondeur. *Accomplir toute justice;* ce mot dit beaucoup, et a une grande portée, dans la bouche de Jésus-Christ. Notre *justice,* à nous, c'est l'*accomplissement fidèle* de tous les préceptes du Seigneur (Deut. VI, 25). Jusqu'alors, il n'avait été donné à aucun homme, à aucun serviteur de Dieu, quelque saint qu'il pût être, de pouvoir dire: « *J'ai accompli toute justice,* » car tout homme est soumis au péché, et c'est pour cela que le

---

14. Joannes autem prohibebat eum, dicens : Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me? — 15. Respondens autem Jesus, dixit ei : Sine modo : sic enim decet nos implere omnem justitiam.

dernier prophète, le dernier représentant de la loi théocratique, impose à tous, pour dernier précepte, par l'autorité du Dieu qui l'envoie, *le baptême de la pénitence.*

Mais, Celui qui se présente n'est pas un pécheur; c'est un *juste,* qui n'a aucun besoin, pour lui-même, de pénitence ni d'expiation; mais aussi, c'est Celui qui doit *accomplir toute justice,* qui, bien que le Fils éternel du Père céleste, a voulu « *naître d'une femme,* » et *être soumis* à la loi donnée pour les hommes pécheurs, et qui en accomplit exactement et rigoureusement toutes les obligations et tous les préceptes. De même qu'il s'est soumis à la loi de la *circoncision,* à celle du rachat du premier-né, il se soumet également à cette *dernière loi* qui doit, en quelque sorte, terminer et couronner toutes les autres, et former comme le point de transition, le trait d'union entre l'ancienne et la nouvelle alliance. Ce n'est pas, il est vrai, semble-t-il dire, un précepte *absolu*, obligatoire; la chose est laissée à mon libre arbitre; mais c'est une *convenance,* « *decet;* » c'est le *bon plaisir* de mon Père que, me substituant à la place de l'homme pécheur, je remplisse exactement et rigoureusement une loi qui, sans moi n'aurait servi qu'à la condamnation des hommes. Mais, le *baptême* de saint Jean, qui est comme la *conclusion*, le *dernier précepte* de la loi théocratique, n'est pour moi que le *premier* pas dans cette voie d'obéissance qui doit aboutir au calvaire; c'est en ce moment, que je me consacre au grand œuvre de la rédemption, que, me confondant avec les pécheurs, et prenant sur moi la ressemblance du péché, je me dévoue à son expiation *(a).*

Mais, les paroles de Jésus ne s'appliquent pas à lui seul : il ne dit pas : « *Il me convient,* » « *decet me,* » mais, « *Il nous convient,* » « *decet nos;* » il fait entendre par là, à saint Jean, que, si c'est un *devoir* pour lui-même de se présenter à son baptême, c'est aussi, pour le *Précurseur,* un *devoir* de le lui conférer, et que le

---

(*a*) Le *baptême* de Jésus-Christ a donc, dans la vie du Sauveur et dans l'ordre de la Rédemption, la même signification et la même importance que la *circoncision* et la *présentation au temple.*

juste sentiment de l'humilité doit fléchir devant l'obligation plus impérieuse de l'obéissance (Stier).

« *Alors, Jean ne résista plus, et Jésus fut baptisé,* » fut plongé « *dans le Jourdain.* » — Il est juste que celui qui s'humilie soit exalté : c'est au moment même où Jésus s'abaisse et s'humilie d'une manière si prodigieuse, que le Père céleste se plaît à faire éclater sa gloire, et à l'*inaugurer solennellement* comme le Messie, comme son Fils bien-aimé, en qui se placent toutes ses complaisances.

« *Jésus, ayant été baptisé, sortit aussitôt du fleuve, et* » *voilà que, tandis qu'il priait, les cieux s'ouvrirent pour* » *lui,* » une vive lumière parut entr'ouvrir le ciel (*b*), « *et il vit l'Esprit de Dieu,* » l'Esprit-Saint, « *descendre,* » manifester extérieurement sa présence, « *sous la forme* » *corporelle,* » sous l'apparence sensible « *d'une colombe,* » *et une voix se fit entendre du ciel : Tu es mon fils bien-* » *aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* » Le même Esprit-Saint qui, lors de la création primitive, planait sur l'immense abîme, comme pour l'imprégner de sa vertu fécondante, apparaît, de nouveau, sous une forme extérieure et sensible, comme le *principe fécondant* de la nouvelle *création,* qui, par le ministère de Jésus-Christ, doit renouveler le monde dans l'ordre spirituel, et Jésus reçoit l'*onction sainte* qui le consacre comme *Roi,* cemme Souverain *Prêtre,* et comme *Messie;* il est revêtu de l'esprit de *force,* pour entrer, comme un héros,

---

Tunc dimisit eum, M[r]. et baptizatus est à Joanne in Jordane. — M[t]. 16. Baptizatus autem Jesus, confestim ascendit de aquâ : et ecce (L. Jesu orante) aperti sunt ei cœli ; et vidit Spiritum Dei descendentem (L. corporali specie), sicut columbam, M[r]. et manentem in ipso, — 11. Et vox facta est de cœlis : Tu es filius meus dilectus, in te complacui.

(*b*) C'est, du moins, ce que semble attester une ancienne tradition. L'Evangile des Ebionites, cité par S. Epiphane (hær. 30), parle d'une « *vive lumière qui éclaira toute la région d'alentour,* » καὶ εὐθὺς περιέλαμψεν τὸν τόπον φῶς μέγα, et S. Justin, martyr, racontant, dans son ***Dial. de Tryph.***, d'après la tradition, les circonstances du baptême de Jésus-Christ, parle d'un *feu* qui *flamboya* dans le Jourdain, καὶ πῦρ ἀνήφθη εν τῷ Ἰόρδαν.

dans la nouvelle carrière qu'il doit parcourir, et pour livrer contre *Satan*, le *grand combat* qui doit détruire son empire.

La colombe, douce, innocente et pure, et qui est, entre les oiseaux du ciel, ce qu'est l'agneau parmi les bêtes des champs, ne nous offre-t-elle pas un admirable *symbole* de l'esprit de douceur, de pureté, et de paix, que Jésus est venu révéler au monde, et qui semble être son cachet caractéristique? — Semblable à la colombe de l'arche de Noé, elle vient annoncer à la terre la cessation de la colère divine (*c*). On peut dire que Jésus reçut alors simultanément les trois sacrements qui impriment un caractère ineffaçable, le Baptême, la Confirmation et l'Ordre.

Ce fut alors que, pour la première fois, fut ostensiblement révélé au monde l'auguste mystère de la très-sainte Trinité, dont on découvre à peine quelques lueurs obscures dans les livres de l'Ancien Testament. Dans le baptême institué par Notre Seigneur Jésus-Christ, on nous baptise au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit; ici, dans la personne de Jésus-Christ, dit Bossuet, toute l'Eglise est baptisée au nom des trois personnes divines, le *Verbe*, dans la personne de Jésus, le *Père*, dans la voix céleste, le *Saint-Esprit*, sous la forme symbolique de la colombe.

Alors s'accomplit, pour S. Jean, la promesse que Dieu lui avait faite (Joh. I, 32, 33) : « *Et Jean rendit témoi-* » *gnage, disant : J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme* » *une colombe, et il s'est reposé sur lui. Je ne le connais-*

Jo. 1. 32. Et testimonium perhibuit Joannes, dicens : quia vidi spiritum descendentem quasi columbam de cœlo, et mansit super eum.

(*c*) Déjà dans l'ancienne alliance, la *colombe* était considérée comme le *symbole, l'emblême* de l'Esprit-Saint (Jonath. in Cohel 4, 12, 13). « *Vox* » *turturis, Vox Spiritus Sancti.* » Cet esprit, qui inspirait les prophètes, et leur dévoilait les secrets de l'avenir, de l'aveu même des Juifs, gardait le silence depuis quatre siècles, et semblait s'être retiré du milieu de la nation sainte (Babyl. Sanh., fol. 4, 1). « *Traditio est post mortem pro-* » *phetarum ultimorum Haggai, Zachariæ et Malachiæ, discessisse* » *Spiritum sanctum ab Israël* » — Le voilà, maintenant, qui descend de nouveau pour remplir de son onction le Pontife éternel, le Messie, qui doit sauver le monde.

» *saispas; mais celui qui m'a envoyé pour baptiser dans*
» *l'eau m'a dit: Celui sur qui tu verras l'esprit descendre*
» *et se reposer, est celui qui baptise dans l'Esprit-Saint;*»
et dès-lors il sut, d'une manière certaine et authentique, que Jésus était véritablement le Messie qu'il avait pour mission d'annoncer au monde.

SYNOPSIE ÉVANGÉLIQUE.

(Matt., III, 13-17; Marc, I, 9-11; Luc, III, 21-25). Saint Luc est plus court, et renferme son récit dans une seule phrase. Deux additions lui sont particulières, 1° v. 21 : « *Baptizato et orante*,» qui caractérise la scène, et v. 22, « *Corporali specie*,» qui nous fait entendre qu'il ne s'agit pas d'une *colombe véritable*, mais d'une *simple apparence extérieure*. Saint Marc, v. 9, désigne *Nazareth* comme le point de départ du voyage de Jésus-Christ sur les rives du Jourdain, et nous représente l'Esprit-Saint *reposant* pendant un certain temps, « *manentem*, » sur la tête du Sauveur. Saint Matthieu raconte seul l'entretien de Jésus avec Jean, le refus de celui-ci, et la réponse de Jésus qui détermine saint Jean à faire ce qu'on lui demandait. D'après ce même évangéliste, la voix du Père céleste aurait parlé à la troisième personne, et se serait adressée aux assistants, « *Hic est filius* » *meus dilectus;* » d'après saint Luc et saint Marc, au contraire, que nous avons suivi dans notre explication, elle se serait adressée directement à Jésus-Christ : « *Tu es filius meus dilectus.* » (*Voy.* la polém.)

Polémique rationaliste.

1° Strauss attaque d'abord le baptême de Jésus-Christ comme *inconvenant* par rapport à celui qui le reçoit. « Le baptême de Jean-Baptiste, dit-il, était un baptême » de pénitence, et précédé de la confession des péchés; » or, un tel baptême pouvait-il convenir à Jésus-Christ, » à celui qui venait purifier et sanctifier le monde? Jésus-» Christ avait-il besoin de pénitence? pouvait-il confesser » ses péchés, lui qui n'en avait, et ne pouvait en avoir » aucun? pouvait-il, sans une dissimulation coupable,

---

33. Et ego nesciebam eum : sed qui misit me baptizare in aquâ, ille mihi dixit : super quem videris Spiritum descendentem, et manentem super eum, hic est qui baptizat in Spiritu Sancto.

» imiter les gestes de contrition de ceux qui recevaient le » baptême, et se soumettre à cette humiliation? — De » plus, le baptême de saint Jean était conféré au *nom* » *de Celui qui doit venir*, εἰς τὸν ἐρχόμενον; en s'y soumet- » tant, on promettait de se préparer avec foi à l'arrivée » du Messie. Or, si Jésus avait la conviction d'être lui- » même *Celui qui doit venir*, comment pouvait-il se » laisser baptiser, et faire croire, par là, que, lui aussi, » en attendait un autre? »

Rép. — Cette objection se trouve réfutée par ce que nous avons dit précédemment, sur le but et la signification du baptême de Jésus-Christ. (Voy. p. 467 et suiv.)

2° Strauss trouve une contradition entre les paroles que « saint Matthieu prête à saint Jean; « *C'est de vous* » *que je dois recevoir le baptême, et vous venez à moi;* » » et celle de l'Evangile de saint Jean (I, 31, 33), où » Jean-Baptiste dit expressément qu'il ne le *connaissait* » point avant que le prodige de l'apparition d'une colombe » ne l'eût manifesté à ses yeux comme étant le Messie, et » quelques incrédules même, entre autres l'auteur des » fragments de Wolfenbuttel (Lessing ou Reimarus), en » prirent l'occasion de supposer que, dans le fait, Jésus » et Jean-Baptiste s'étaient, depuis longtemps, connus » et concertés, mais que, devant le monde, et pour » mieux atteindre leur but, ils se donnaient l'*apparence* » d'avoir été, jusqu'alors, *étrangers* l'un à l'autre, afin « de donner plus d'autorité et de force au témoignage » de l'un en faveur de l'autre. »

Rep. — Le témoignage du quatrième évangéliste nous oblige à croire que le Précurseur n'avait jamais vu Jésus-Christ avant qu'il se présentât à lui pour être baptisé, et qu'il ne le connaissait pas personnellement. Pour repousser l'absurde prétention des incrédules, qui voudraient présenter le témoignage de S. Jean-Baptiste comme l'effet d'un complot secret, et d'une convention toute humaine, il n'est pas nécessaire de se retrancher avec Lücke, *(Comm.)*, sur la *distance considérable* qui sépare la Judée de la Galilée, ni de dire avec Hug (Gutacht.), que Marie avait un motif particulier pour aller visiter Elisabeth, mais que, depuis, aucun motif pressant ne dut l'engager à entreprendre un voyage si

pénible. Il suffit de la simple remarque que, d'après saint Luc (I, 80), saint Jean, dès sa plus tendre enfance, fut poussé, par une inspiration particulière, à vivre dans le désert, qu'il ne quitta plus qu'à l'époque de son ministère public, et que les auteurs de ses jours ne crurent pas devoir opposer des raisons humaines à la direction de l'Esprit-Saint lui-même.

« Mais, comment concilier l'assertion de saint Jean » avec les paroles de saint Matthieu, qui semblent » indiquer que S. Jean connaissait Jésus-Christ lorsqu'il » se présenta à lui pour être baptisé, et qu'il le con- » naissait comme le *Messie,* puisqu'il se révolte à l'idée » de le voir se soumettre à son baptême ? » — *Rép.* La conciliation n'est pas difficile ; il suffit de supposer, comme nous l'avons déjà indiqué, que saint Jean, qui possédait l'esprit prophétique, qui, comme le prouvent ses reproches aux Pharisiens et aux Sadducéens hypocrites, avait le don de pénétrer le secret des cœurs, fut, à l'aspect de Jésus - Christ, éclairé d'une lumière intérieure et surnaturelle, qui lui fit connaître que Jésus-Christ était véritablement le Messie qu'il attendait. Mais il convenait que cette *conviction intérieure* et confuse encore, peut-être, fût scellée et confirmée *extérieurement* par le *signe promis*, et c'est à ce *signe extérieur* que Jean - Baptiste devait naturellement en appeler, dans le témoignage qu'il rend à Jésus, plutôt qu'à la *conviction intérieure* qu'il éprouva à la première vue du Sauveur.

3° « Strauss parcourt ensuite les circonstances » merveilleuses qui ont accompagné le baptême de » Jésus-Christ. Il s'étonne, d'abord, que le quatrième » évangéliste, faisant raconter par Jean-Baptiste com- » ment il vit l'Esprit-Saint s'arrêter sur Jésus, sous la » forme d'une colombe, ne parle pas d'une *voix* » *entendue.* »

Rép. Le quatrième évangéliste ne fait pas proprement le récit détaillé du baptême de Jésus-Christ ; il nous dit seulement comment S. Jean, dans le témoignage qu'il rendait en faveur de la messianité de Jésus-Christ, en *appelait* au *prodige* de la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, comme à une preuve décisive

que Jésus-Christ était véritablement le Messie. S. Jean n'était pas obligé, sans doute, de rappeler minutieusement, chaque fois qu'il invoquait ce prodige, chacune des circonstances qui l'accompagnèrent.

4 « Mais les évangélistes ne s'accordent pas sur celui » à qui l'apparition fut sensible. D'après Jean, il semble » que le miracle ait été opéré principalement pour » *Jean-Baptiste*; d'après Marc, c'est Jésus-Christ qui, » en sortant de l'eau, voit le ciel s'entr'ouvrir, et l'Esprit » descendre; d'après Matthieu, c'est Jean-Baptiste. » Luc, au contraire, semble donner une plus grande » publicité à cette scène, car, suivant lui, Jésus reçoit » le baptême en même temps que tout le peuple était » baptisé, « *Cùm baptizaretur omnis populus;* » on est » donc porté à croire qu'il a supposé que tout le peuple » avait été témoin de la scène décrite. »

Rép. Je vois, dit *Ebrard (wiss. krit.)*, une éclipse de lune, *mon voisin* la voit également, le *peuple* est témoin du même phénomène! — Ne voilà-t-il pas une énorme contradiction? — Les évangélistes, remarque avec raison *Maldonat*, n'ont pas voulu tout dire. S. Matthieu et S. Marc, parce qu'ils parlaient spécialement de Jésus (le mot αὐτῷ, de S. Matthieu, peut s'appliquer également à Jésus ou à S. Jean-Baptiste), nous disent qu'il vit l'Esprit-Saint descendre. Saint Jean, qui rapporte le témoignage de Jean-Baptiste, dit qu'il vit le même prodige. Quant à la *foule* qui était présente, personne ne dit expressément qu'elle vit le miracle, bien qu'on puisse le supposer, parce qu'aucun évangéliste ne s'occupe spécialement d'elle.

5° « Supposer que, pour l'apparition d'un être divin » sur la terre, le ciel visible doive s'ouvrir, afin que cet » être pût descendre de sa résidence habituelle, c'est là » une supposition qui, sans doute, n'a rien de réel, et » qu'il faut seulement considérer comme l'opinion d'un » temps où l'on s'imaginait que le séjour de Dieu était » au-dessus de la voûte solide du ciel. »

Rép. Il faut toute la mauvaise foi d'un rationaliste obstiné pour attribuer aux écrivains sacrés toutes ces grossières suppositions. Il est évident, pour tout homme de bon sens, qu'il ne faut voir dans ces mots : « *le ciel*

» *s'ouvrit,* » qu'une expression populaire et figurée, par laquelle l'évangéliste a voulu exprimer l'*apparence extérieure* du prodige.

6° « Comment concevoir, poursuit l'intrépide critique, » que l'Esprit-Saint, qui remplit tout, puisse, comme un » être fini, se mouvoir d'un lieu à un autre, et même, » se *métamorphoser* en colombe? »

Rép. Comment concevoir qu'un critique, qui a la prétention de présenter des objections sérieuses et non des chicanes puériles, puisse s'étayer sur une interprétation aussi grossière et aussi absurde? puisse s'imaginer qu'il s'agisse ici d'un *mouvement local* et d'une *métamorphose* semblable à celles d'Ovide? faut-il donc une si grande perspicacité pour comprendre qu'il ne faut voir, dans le récit de l'historien sacré, que l'expression d'un *phénomène* purement *extérieur* et sensible, où les rapports de l'Esprit-Saint avec Jésus-Christ sont exprimés d'une manière symbolique, et qui doit être l'*inauguration solennelle* du Messie se préparant à remplir son ministère? (*Voy.* ce que nous avons dit précédemment p. 470).

7° « Dire que Dieu a prononcé, dans la langue d'un » peuple, des paroles humaines et articulées, c'est ce qui » a été trouvé, avec raison, extravagant. »

Rép. Toujours la même interprétation grossièrement et absurdement littérale. Il y a longtemps que les saints Pères ont répondu à cette puérile difficulté. « *Vox hæc,* » dit S. Victor d'Antioche, « *cœlitùs delata, non Patris* « *propriè exstitit, per angelorum ministerium efformata* » *est.* » A la place du ministère des anges, on peut très-bien admettre, si on l'aime mieux, un mouvement imprimé à l'air d'une manière miraculeuse, par l'effet de la puissance divine. Sans la *voix céleste,* l'apparition de la colombe n'aurait eu aucune signification. « S. Matthieu » rapporte les paroles prononcées a la troisième per- » sonne : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé.* » S. Luc et » S. Marc les mettent à la deuxième personne, « *Tu es* » *mon Fils,* etc. » Il paraît vraisemblable que S. Matthieu a rendu le *sens,* et les deux autres les *propres paroles ;* car, vraisemblablement, ces paroles ont été directement adressées à celui sur lequel reposait la colombe, symbole de l'Esprit-Saint.

8° « Mais, ne pourrait-on pas expliquer le récit évan-
» gélique de manière à faire disparaître le merveilleux
» surnaturel qui choque les esprits modernes, et le
» réduire à un événement naturel ? »

Rép. C'est ce qu'en effet a essayé de faire le docteur *Paulus*. Voici l'analyse de son explication. « Un enthousiaste, de la secte des esséniens, nommé Jean, se mit dans l'esprit d'imiter la manière de vivre et de se vêtir des anciens prophètes, et, en particulier, du prophète Elie, et, se retirant dans le désert, il prêcha la pénitence, et, afin de frapper l'imagination du peuple, à qui il faut des cérémonies sensibles, il joignit, à ses exhortations sur la pénitence, la cérémonie de l'ablution baptismale, comme le symbole de la pureté morale qu'il recommandait.

» Jésus, avec qui il était allié, ne lui était pas inconnu, et souvent, dans leurs entretiens secrets, ils s'étaient communiqué leurs plans mutuels pour l'amélioration morale de leurs contemporains. Bien que le plus ancien, d'un caractère plus rude, et d'une vie plus austère, Jean avait assez de désintéressement et de générosité dans le caractère pour reconnaître la supériorité intellectuelle de Jésus, et lui déférer la première place dans leur commune entreprise patriotique. Ce dernier, élevé dès son enfance dans la persuasion intime que Dieu le destinait à jouer le rôle du Messie, dont l'attente était universelle alors parmi les Juifs, trouvait, dans la conscience intime qu'il avait de ses talents extraordinaires et de ses facultés puissantes, la légitimation naturelle de ses espérances : cependant, il sentait le besoin d'avoir une certitude plus complète, et avait la confiance que Dieu se déclarerait quelque jour par quelque signe extérieur. C'est dans cette espérance qu'il se présenta avec la foule des Juifs pour recevoir, de la main de Jean, l'ablution symbolique de cette rénovation morale à laquelle il voulait consacrer sa vie entière.

» On connaît la coutume de l'antiquité, d'envisager les faits naturels comme des signes divins, et de se laisser guider par ces signes dans les moments décicifs où il s'agissait de prendre une résolution hardie. Ainsi Jésus, qui se sentant intérieurement assez mûr pour être le

Messie, n'attendait plus qu'une consécration extérieure venue de la divinité, et Jean-Baptiste, qui plaçait déjà au-dessus de lui-même son ami de jeunesse, étaient tous deux dans une disposition morale assez solennelle pour attacher de l'importance à tout phénomène naturel apparaissant fatalement, et pour y voir un signe de la volonté divine. »

Mais, quel fut ce phénomène naturel? — Ici, on est loin de s'accorder. Les uns, avec *Paulus,* expliquent les *cieux entr'ouverts* par une dispersion soudaine des nuages qui fit briller tout à coup la lumière du soleil sur le lieu de la scène, et sembla comme entourer la tête de Jésus d'une auréole céleste; les autres, avec *Lorenz Bauer,* par un *éclair* qui sembla *fendre* le ciel. Quant à la *colombe*, ou bien ils la prennent pour une colombe véritable qui, fortuitement, plana avec lenteur sur la tête de Jésus (*Paulus*), ou ils supposent que l'*éclair* en question, ou tout autre météore, fut comparé à une *colombe,* pour désigner sa descente rapide (*Kuinæl*, *Hase*). Pour ce qui est de la *voix* qui se fit entendre, c'était probablement un *coup de tonnerre,* dont le son, répercuté par les collines d'alentour, fut pris, par les assistants, pour un oracle céleste (une *bath-kol* (*a*), *fille de la voix,* avis céleste, suivant les superstitions rabbiniques), et reçut l'explication que les évangélistes nous ont transmise.

D'autres, tels que *Paulus* et *Hase,* ne voient, dans les paroles citées par les évangélistes, qu'une *interprétation* du *signe visible,* par lequel on crut que Jésus-Christ avait été déclaré le Fils de Dieu. L'apparition de la colombe fut, pour Jésus, comme une *voix céleste,* par laquelle Dieu se manifestait à lui, et répondait ainsi à la demande secrète qu'il se faisait depuis longtemps à lui-même. « Quel moment décisif pour Jésus ! s'écrie *Paulus* dans son langage emphatique. La voilà donc enfin donnée, cette décision suprême attendue depuis longtemps. Il lui semble, en ce moment, dans son pieux enthousiasme,

---

(*a*) « *Bath-kol, hoc fuit : cùm egrederetur vox vel tonitru de cœlo, vox alia ex aliâ prodiit.* » Piske Tarapsa. — L'écho considéré, d'une manière superstitieuse, comme un oracle divin, voilà, en effet, ce qui fut substitué par les Juifs, aux oracles véritables de l'Esprit-Saint, dont ils étaient privés.

que Dieu lui crie, par la *voix* de la nature elle-même : Oui, tu es le Roi du royaume messianique, tu es le Messie Sauveur, le favori de la Divinité, le Fils bien-aimé de Dieu. Cette certitude intérieure se trahit au dehors par l'expression de son visage, et Jean ne tarda pas à la partager, etc. » — Ainsi, si le judaïsme et le paganisme ont fait place à la religion du Crucifié, c'est le *vol fortuit* d'une colombe qui en fut la cause. Il faut avouer que c'est bien le cas de dire, ou jamais, qu'une *bien petite* cause a produit de bien grands effets. — Est-il nécessaire de perdre des paroles à réfuter ces imaginations romanesques ? Est-il nécessaire de faire remarquer qu'elles torturent le texte, que les *paroles prononcées* sont évidemment représentées par les écrivains sacrés comme quelque chose de réel, et non comme une simple interprétation de l'esprit? Est-il besoin de dire que c'est une imagination burlesque et souverainement ridicule que de se représenter Jésus-Christ comme croyant aux *augures* qui étaient en abomination parmi les Juifs, et cherchant à connaître la volonté du ciel par le vol des oiseaux; qu'il n'est pas moins ridicule d'expliquer l'apparition d'une colombe par un éclair ou un météore, ou de supposer qu'une colombe véritable ait, à point nommé, plané au-dessus de Jésus assez longtemps pour qu'on ait pu dire qu'elle s'*arrêta*, se *reposa* sur lui, etc., etc. ?

D'autres exégètes (Olshausen, Néander, P. Lange, etc., et même quelques catholiques, tels que Gratz, Riégler, etc.), ont ressuscité, dans ces derniers temps, l'opinion d'*Origène* et de *Théodore de Mopsueste*, qui consiste à considérer les prodiges qui eurent lieu lors du baptême de Jésus-Christ, non comme un fait *réel* et *extérieur*, mais comme une *vision interne*. Il est évident qu'une semblable explication fait une violence manifeste au texte évangélique, et que les expressions employées par saint Luc, « *Factum est, corporali facie,* » ne peuvent s'entendre que d'un fait extérieur et sensible.

Nous pensons que les réflexions suivantes de *Duguet* termineront dignement ce paragraphe... « On sait que le » baptême de S. Jean n'était qu'un baptême de pénitence, » destiné à préparer les Juifs à la venue prochaine du » Messie. Or, je vous le demande, vous serait-il venu

» dans l'esprit de faire recevoir un tel baptême par celui » que vous auriez reconnu, ou que vous auriez voulu » reconnaître pour le Messie? Auriez-vous jugé une telle » humiliation compatible avec la majesté du Fils de » de Dieu? Auriez-vous confondu le Fils de l'homme avec » la foule des pécheurs? Auriez-vous assujetti au bap- » tême du Précurseur et de l'Envoyé le Saint des saints » auquel il préparait la voie? Ce que vous n'auriez jamais » pensé, est-il juste de croire que les autres l'aient » pensé? Ce qui ne vous aurait paru qu'une folie, ce » qui, même, ne vous serait jamais venu dans l'imagi- » nation, êtes-vous raisonnable de l'attribuer à des » hommes sensés, qui auraient voulu s'acquérir du » crédit par la vraisemblance? — S'ils voulaient que le » ciel s'ouvrît sur Jésus-Christ, qu'une colombe des- » cendît sur sa tête, et qu'une voix céleste le déclarât » Fils de Dieu, etc., n'était-il pas infiniment plus naturel » de faire arriver tout cela pendant que Jean résistait à » son humilité, qu'après que son baptême l'avait, en » quelque sorte, dégradé et mis au rang des pécheurs? » — J'ose assurer, sans crainte d'être désavoué par » aucun homme sincère, que de telles circonstances » n'ont pu être écrites que parce qu'elles étaient arrivées, » et que, bien loin de les imaginer comme vraisem- » blables, le premier effet qu'elles causent est la surprise » et l'étonnement, et que, sans l'autorité divine, l'esprit » humain les rejetterait comme incroyables. — Il est » vrai, d'un autre côté, et c'est le caractère constant » des œuvres de Dieu, que, moins l'esprit de l'homme » eût été capable d'inventer rien de tel, plus il en » admire la sagesse, l'économie et les motifs, quand il » est éclairé des lumières de la foi. » (Duguet, *Principes de la foi*, T. III, p. 225 et suiv.)

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

13. « *Jésus vint vers Jean pour être baptisé.* » — L'humilité de Jésus-Christ est une terrible condamnation de notre orgueil. Sans retenue et sans honte, lorsqu'il s'agit de pécher, nous rougissons, quand il faut nous déclarer pécheurs.

14. « *Mais, Jean s'y refusait, disant : C'est moi qui » dois être baptisé par vous, et vous venez à moi !* » — Aimable et sainte contestation, que celle qui ne vient, de part et d'autre, que d'humilité. Notre étonnement et notre confusion ne doivent pas être moindres, lorsque nous voyons Jésus, dans le sacrement de son amour, venir à nous, malgré notre profonde misère et notre indignité. — Comment oserais-je jamais m'approcher de vous, Seigneur, si vous-même, dans votre tendresse ineffable, vous ne m'invitiez et ne me cemmandiez d'aller à vous ? — « *C'est ainsi que nous devons accom- » plir toute justice.* » — Efforçons-nous, dans la mesure de notre pouvoir, d'accomplir toute justice, ne laissons rien échapper de ce qui peut plaire à Dieu. — *Alors, Jean » obéit.* » — Lorsque l'humilité et l'obéissance sont dans un cœur, on est sûr d'y trouver, en même temps, toutes les autres vertus. — « *Jésus fut baptisé par lui, dans le » Jourdain.* » — « *Inclinatur sub Baptistæ manibus caput » tremendum Potestatibus, Principatibus adoratum ! » Quid mirum, si Baptista contremiscat ? O quam altum » erit in judicio caput, quod modò inclinatur : et vertex, » qui modò tam humilis videtur, quam sublimis et excel- » sus tunc apparebit !* » (S. Bern). — « *Il sortit aussitôt » du fleuve.* » — *Ascendit Jesus de aquâ, secum quodam- » modò demersum educens, et elevans mundum.* » (S. Grég. Naz.) — C'est de l'eau que sont sortis : *a*) la terre lors de la création, (*b* Noé et sa famille, après le déluge, *c*) Moïse et le peuple israélite...., *d*) Jésus-Christ et son Eglise.

16. « *Les cieux lui furent ouverts.* » — Le second Adam nous ouvre le ciel, que le premier avait fermé sur nos têtes. — « *Il vit l'Esprit de Dieu descendre sous la » figure d'une colombe.* » — L'Esprit de Dieu, symbolisé par la colombe, est un esprit de pureté, de simplicité, de douceur, d'amour. — « *Une voix vint du ciel.* » — Manifestation du mystère de l'Incarnation et de la Sainte Trinité. — Effets merveilleux du baptême. — Grandeur et noblesse du chrétien, enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, temple de l'*Esprit-Saint*, héritier du ciel.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LE BAPTÊME DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST CONSIDÉRÉ :

I. Dans ses motifs.

Jésus s'est soumis au baptême de saint Jean, « *Baptizatus est à » Joanne in Jordane.* » — 1) parce que c'était la *volonté* de son Père qu'il parût sous la *forme* d'un pécheur, et qu'il prît sur lui les péchés du monde, et qu'il voulût se soumettre librement à cette volonté ; — 2) parce qu'en prenant sur lui les péchés du monde, il voulut se soumettre à une vie de pénitence et de souffrances expiatoires, signifiée par le baptême de saint Jean, qui était un bapteme de pénitence, « *Sic decet nos implere omnem justitiam;* » — 3) parce qu'il voulait accomplir exactement et rigoureusement toutes les obligations et tous les préceptes de la loi, et que le baptême de saint Jean était une *dernière loi* imposée aux Israélites, et qui devait les disposer à la rénovation messianique ; — 4) parce qu'il devait y recevoir, de son Pere, la consécration publique de sa mission divine (v. 16, 17).

II. Dans ses effets, et les bénédictions qu'il apporte.

1) *A Jésus-Christ lui-même,* qui est honoré, *a*) par la *descente de l'Esprit-Saint*, qui le consacre comme Messie et Rédempteur des hommes, « *Vidit Spiritum Dei descendentem sicut columbam;* » *b*) par la *voix du Père* celeste qui le proclame publiquement comme son Fils bien-aimé : « *Tu es Filius meus dilectus*; » — 2) à saint *Jean-Baptiste,* qui reçoit le *signe* qui lui était promis, et qui devait lui faire connaître le Messie, *signe* d'une haute importance, *a*) pour son propre cœur, *b*) pour sa mission de Précurseur du Messie, « *Super » quem videris Spiritum descendentem, hic est qui baptizat in Spiritu » Sancto.* » — 3) A *nous-mêmes,* à qui *a*) le témoignage du Père céleste vient attester que Jésus-Christ est véritablement notre Rédempteur, et le Fils unique et consubstantiel du Père : « *Hic est » Filius meus dilectus* ; *b*) l'exemple de Jésus-Christ offre un moyen puissant de salut, confondant nos révoltes perpétuelles par son *obéissance,* et notre orgueil par son *humilité.*

B. LEÇONS QUE NOUS OFFRE LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE DU BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST.

I. Dans la personne de saint Jean,

Soit que nous considérions, — 1) *son désir ardent* de voir le Messie, suivant la promesse qui lui en avait été faite : « *Super quem » videris,* etc. » Eprouvons-nous la meme ardeur pour nous unir à Jésus-Christ dans la sainte communion ? — 2) *Sa joie,* en voyant le Messie pour la première fois..., quelle sera notre joie lorsqu'il nous sera donné de le voir dans le ciel ! — 3) ou enfin, sa *surprise* et sa *confusion,* lorsqu'il le vit s'avancer pour recevoir le baptême : « *Ego*

« *à te debeo baptizari, et tu venis ad me ?* » — Avons-nous les mêmes sentiments, lorsque nous recevons Jésus-Christ dans notre cœur ?

II. Dans la personne de Jésus-Christ, se soumettant au baptême de saint Jean,

1) Pour *honorer* et accréditer le baptême du saint Précurseur, contribuer, par son exemple, à l'édification du peuple. Nous devons aussi rechercher à honorer et à accréditer les dévotions populaires, les associations pieuses, lorsqu'elles n'offrent rien que d'édifiant, et qu'il ne s'y est point glissé d'abus, — 2) pour nous donner à tous un grand exemple d'*humilité*. Efforçons-nous de l'imiter dans cette vertu, qui est le fondement de la perfection chrétienne ; — 3) pour *sanctifier* l'élément de l'eau, qui doit devenir la matière du baptême. — Témoignons-lui notre reconnaissance pour un bienfait si signalé.

III. Dans les circonstances merveilleuses qui ont suivi le baptême de Jésus-Christ.

A *savoir*, — 1) le *ciel entr'ouvert*, « *Aperti sunt cœli ;* » c'est pour nous ouvrir le ciel fermé par le péché d'Adam que Jésus-Christ est venu sur la terre ; — 2) la *descente* de l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe, « *Vidit Spiritum Dei descendentem sicut columbam.* » Jésus, comme le représentant de l'humanité sainte reçoit l'Esprit-Saint dans sa plénitude, pour le communiquer aux fidèles, qui sont ses membres. — Retraçons en nous les vertus dont la colombe nous offre le symbole, la simplicité, la douceur, la pureté, la fécondité des bonnes œuvres, le tendre gémissement d'un cœur qui soupire après la délivrance de ses maux, et prouvons, ainsi, que l'Esprit-Saint habite au dedans de nous. — 3) La *voix* du Père céleste proclamant la divinité de Jésus-Christ : « *Tu es Filius meus dilectus, in* » *te complacui.* » — Nous sommes aussi, par l'adoption divine, les enfants bien-aimés du Père céleste ; ne déshonorons pas notre noblesse par une vie basse et rampante (*Evang. méd.).*

C. LE BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST EST,

I. Sa glorification,

1) Par les *vertus sublimes* que nous voyons reluire en lui : *humilité* profonde, *obéissance* absolue aux ordres de son Père, *amour* pour les hommes porté jusqu'au sacrifice entier de lui-même, — 2) par le témoignage de saint Jean-Baptiste, qui se reconnaît indigne de le baptiser, « *Et prohibebat eum.* » — 3) par le témoignage du Père céleste et de l'Esprit-Saint (Mt. 16, 17).

II. Le symbole du baptême des chrétiens,

Par lequel nous devenons, — 1) les *enfants adoptifs* de Dieu : « *Hic est filius meus;* » — 2) le temple de l'Esprit-Saint : « *Vidit* » *Spiritum descendentem ;* » — 3) les héritiers du ciel : « *Aperti sunt* » *ei cœli.* »

§ XVIII.

JEUNE ET TENTATION DE JÉSUS-CHRIST.

(Désert de Jéricho. — Printemps ou été de l'an 27. — 26 oct. — 5 déc., 27. 31e de Jésus-Christ).

(Matt., IV, 1-11. — Marc, I, 12, 13, Luc, IV, 1-13).
(*Evang. du* 1er *dimanche de Carême*).

« *Jésus* » après son baptême, « *rempli de l'Esprit-* » *Saint, s'éloigna des bords du Jourdain et fut poussé,* » entraîné par l'inspiration intérieure « *du Saint-Esprit,* » *dans le désert, pour y être tenté par Satan.* » — Il venait de recevoir, dans les eaux du Jourdain, sa consécration publique et solennelle, comme Souverain Prêtre, Roi et Prophète de la nouvelle alliance, mais, avant de commencer son ministère messianique, il veut s'y préparer dans la solitude du désert, et se soumettre aux épreuves de la tentation.

Le Messie est le nouvel Adam, le père d'une race nouvelle, de la nouvelle société des enfants de Dieu, qui ne doivent trouver leur bonheur et leur fin que dans une soumission entière, libre et volontaire à la volonté divine : il était donc convenable qu'il fût, comme le premier homme, tenté et éprouvé. Adam, succombant à la tentation, avait entraîné dans sa chute le genre humain tout entier; il fallait que le second Adam qui est, comme le premier, le représentant de l'humanité toute entière, fût tenté à son tour, et réparât, par sa *victoire* et son *obéissance* volontaire, le mal qu'avait causé la *chute* et la *désobéissance* du premier homme. C'est de la *libre détermination* de l'homme que sont sortis le péché et le mal, c'est de la même *source* que doivent sortir la réparation et le salut. « Ainsi, dit saint Ambroise, la » victoire du second Adam sur le diable a réparé la

---

Mt. IV, 1. Tunc Jesus, L. IV. « plenus Spiritu Sancto, regressus est » à Jordane, » Mt. 1. « ductus est in desertum à Spiritu, ut tenta- » retur à diabolo. »

» défaite du premier et toutes choses ont été remises » dans le même état, et la gloire de Dieu outragée par » la chute du premier homme, a été rétablie par l'obéis- » sance volontaire de Jésus-Christ. » (*Serm.* 23).

De plus, le Messie est le *modèle* sur lequel les enfants de Dieu doivent se diriger; il devait donc être *tenté*, afin de nous apprendre à vaincre la tentation. « Jésus-Christ » notre général, dit saint Augustin, a daigné se laisser » tenter, pour apprendre à ses soldats à se battre et à » vaincre le grand ennemi. « — « *Propterea se tentari* » *passus est imperator, ut militem doceret dimicare.* »

Toute la vie de Jésns-Christ peut être considérée comme un combat continuel contre *Satan*, dont il venait détruire le royaume, mais l'histoire évangélique nous signale particulièrement deux circonstances de sa vie où cette lutte semble se concentrer toute entière, le *commencement* et la *fin* de son ministère public. Dans la *première* de ces luttes, Satan essaie de séduire Jésus-Christ par l'attrait de la *triple concupiscence*, par les charmes de la sensualité, de la vaine gloire, et de l'ambition; dans la *deuxième*, il essaie de l'abattre par la *crainte* et les *terreurs* de la mort; mais partout, Jésus-Christ sort vainqueur des attaques de l'enfer, et nous apparaît comme l'idéal de la justice la plus parfaite.

Du reste, les saints Pères et les théologiens enseignent que la tentation de Jésus-Christ fut purement extérieure, en ce sens que l'âme du Sauveur, impeccable dès sa création, sans être toutefois privée de la liberté, n'a pu être *émue* ni *ébranlée* intérieurement (*a*). Ce n'est donc pas pour lui, pour soutenir une épreuve à laquelle il pouvait succomber, que Jésus se soumit à la tentation, mais pour nous. De même que le démon nous a vaincu, dans la personne du premier Adam, nous l'avons vaincu, à notre tour, dans la personne du second : la victoire de Jésus-Christ doit se renouveler dans chacun de ses membres et leur mériter la force de surmonter les attaques du prince de ce monde.

(*a*) « *Tentari per suggestionem potuit*, dit saint Grégoire-le-Grand, » *sed ejus mentem peccati delectatio non momordit*, *atque ideo, omnis* » *diabolica illa tentatio foris, non intùs fuit.* » (Hom. 16, *in evang.* 1.)

Jésus fut entraîné, par l'Esprit-Saint, « *dans le désert* » (symbole de notre bannissement du paradis terrestre, par suite du péché de notre premier père), c'est-à-dire, dans cette partie la plus écartée du désert qui se trouve, à quelques heures de la capitale, entre la mer Morte, Jéricho et Jérusalem, et qui, à cause du jeûne de quarante jours, est appelée le désert de la *Quarantaine*. Cette triste contrée, suivant les rapports des voyageurs, ne lui offrait, de tous côtés, qu'un aspect effrayant et sauvage : inculte et inhabitée, elle ne présentait à ses regards que des rocs escarpés et d'arides montagnes, et saint Marc nous apprend qu'il y vivait « *au milieu des* » *bêtes sauvages.* »

C'est dans cette profonde solitude que Jésus, qui venait, en se soumettant au baptême de Jean, de prendre sur lui les péchés du genre humain coupable, afin de commencer de suite cette vie d'expiation et de pénitence à laquelle il s'était dévoué, à l'exemple de Moïse et d'Elie, « *jeûna quarante jours et quarante nuits* (*b*), » non, comme le prétendent certains exégètes allemands, d'un jeûne *improprement dit*, consistant à se nourrir de quelques herbes ou racines sauvages, mais d'un jeûne véritable et absolu, consistant dans une abstention complète de toute nourriture, « *et durant ces jours, il ne* » *mangea rien.* »

» *Et après avoir jeûné quarante jours et quarante* » *nuits, il eut faim ;* » le tourment de la faim se fit

---

Mr. 13. Et erat in deserto quadraginta diebus et quadraginta noctibus, eratque cum bestiis. L. Et nihil manducavit in diebus illis.—Mt. 2. Et quum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, posteà esuriit.

(*b*) On sait que c'est pour perpétuer le jeûne de Jésus-Christ que l'Eglise a établi le jeûne quadragésimal, nous apprenant que les meilleures armes pour vaincre le démon, et fortifier notre âme, sont le jeûne et la prière. Le nombre *quarante* nous apparaît, dans tout l'Ancien et le Nouveau Testament, comme un nombre sacré et mystérieux. Moïse et Elie ont jeûné quarante jours, les Israélites sont restés quarante ans dans le désert, quarante siècles se sont écoulés dans l'attente du Messie, le déluge a duré quarante jours, quarante jours ont été accordés à Ninive pour désarmer la colère divine, Jésus-Christ est resté quarante jours sur la terre après sa résurrection.

sentir d'une manière plus vive et plus intolérable. Ce fut alors qu'ingénieux à profiter de l'occasion favorable, « *le tentateur* » par excellence, l'antique serpent qui séduisit nos premiers pères, *Satan*, l'adversaire de la divinité, le chef des anges rebelles, l'implacable ennemi de l'homme créé à l'image de Dieu, « *s'approcha*, » de Jésus, le second Adam, peut-être sous la forme et l'extérieur d'un docteur de la loi, pour le tenter; et profitant des souffrances que la *faim* faisait éprouver à Notre Seigneur, comme il le fit à l'égard du premier Adam, il commence son attaque par la *sensualité*. « *S'il* » *est vrai,* » lui dit-il, comme le Ciel semble naguère l'avoir déclaré, *que vous êtes le Fils de Dieu*, » le Messie annoncé par les prophètes, vous avez, en cette qualité, un pouvoir illimité sur la nature; pourquoi consentir à supporter plus longtemps le cruel tourment de la faim? « *Dites que ces pierres deviennent du pain* (c); » une seule parole de votre bouche suffira pour opérer ce prodige.

Ce que le démon propose à Jésus-Christ semble n'offrir en soi rien de criminel. Apaiser la faim dévorante qu'un jeûne de quarante jours a excitée, quoi de plus innocent et de plus juste? Il n'y a pas, non plus, de crime à changer les pierres en pain, et à employer, pour subvenir aux besoins les plus impérieux de la vie, la puissance miraculeuse dont Jésus était doué. Une telle proposition n'était-elle pas elle-même un hommage rendu à la toute-puissance et à la nature supérieure de Jésus-Christ?

Mais, sous de si belles apparences, se cachait un piége perfide. Par ces paroles artificieuses, le démon voulait, *a*) s'assurer si Jésus était véritablement le Fils de Dieu, le Maître de la nature; *b*) inspirer à Jésus-Christ lui-

---

3. Et accedens tentator dixit ei : Si filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant.

(*c*) On trouve dans l'Arabie Pétrée, et particulièrement dans le désert de la Quarantaine, des pierres rondes, et imitant parfaitement la forme de petits pains. C'était probablement, dit *Sepp*, une de ces pierres que Satan présentait à Jésus-Christ.

même quelque doute sur sa mission divine, et l'engager à s'en assurer par un miracle qui n'était pas dans la volonté de son Père; *c*) l'exciter à employer, dans un but purement personnel, au service du corps et des instincts de la chair, une puissance surnaturelle qui lui avait été donnée pour un but plus élevé, pour prouver extérieurement aux hommes sa mission divine; *d*) enfin, exciter le Sauveur à donner quelque prise à la sensualité, à faire en sorte qu'il ne fût pas entièrement indépendant du besoin du corps. Mais la sagesse de Jésus sut éluder tous ces piéges.

Jésus oppose aux suggestions du démon une *citation* de l'Ecriture sainte, aux *inspirations* de Satan, la *volonté* de Dieu, manifestée dans la Sainte Ecriture, et qui doit être la règle unique de notre conduite, et l'emporter même sur le soin de notre conservation personnelle; « *Il lui répondit : il est écrit ;* » voici ce que nous lisons dans les saints livres inspirés de Dieu : « *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute » parole qui sort de la bouche de Dieu*, » de tout ce que peut produire la parole *créatrice* du Tout-Puissant. Ces paroles sont tirées du Deutéronome (VII, 3), où il est question des divers bienfaits que Dieu avait accordés aux Hébreux, et en particulier, de la *manne* qui leur servit de nourriture dans le désert. Dieu apaise la faim des Hébreux, dans le désert, en faisant pleuvoir sur eux une nourriture miraculeuse; il nous apprend, par là, que sa toute-puissance peut conserver la vie des hommes par d'autres moyens que la nourriture ordinaire, qui elle-même d'ailleurs, tire toute son efficace de la volonté toute-puissante du Créateur. C'est ainsi que Jésus nous apparaît, durant tout le cours de sa vie, ne se recherchant jamais lui-même, s'abandonnant à la divine Providence pour tout ce qui le concerne personnellement, et refusant d'employer, pour ses besoins particuliers, la puissance miraculeuse qui ne doit servir, dans les desseins de son Père, que pour le salut des hommes. Ainsi, toutes les ruses du démon sont déjouées, sa curiosité

---

4. Qui respondens dixit : Scriptum est : Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo, quod procedit de ore Dei.

n'est nullement satisfaite, la *sensualité* est vaincue, et Jésus refuse d'employer sa puissance surnaturelle dans un but purement personnel.

Le tentateur, rebuté et confondu, ne rend pas, pour cela, les armes, et dirige ses batteries d'un autre côté. Ceux qui maîtrisent leur corps et foulent aux pieds la sensualité sont quelquefois plus exposés que les autres aux tentations de l'orgueil; il essaie donc de vaincre Jésus par l'*ostentation* et la *vaine gloire*. « *Alors le diable* (*d*), » l'enlevant dans les airs, « *le transporta dans la cité* » *sainte*, » dans la ville de Jérusalem, « *et le déposa sur le* » *pinacle du temple*, » probablement, sur la plate-forme de l'un des portiques extérieurs qui entouraient l'enceinte du temple, peut-être du *portique royal*, du haut duquel, suivant l'historien Josèphe, on apercevait l'enceinte et les alentours de Jérusalem, et la vallée où coulait le Cédron à une profondeur tellement effrayante que la tête vous tournait (*e*).

« *Si*, » lui dit le tentateur, « *vous êtes le Fils de Dieu*, » le Messie dont chacun pressent la venue, et vous ne pouvez pas en douter, voilà une heureuse occasion de faire reconnaître votre mission divine par un miracle éclatant. En présence de la ville sainte toute entière, qui se déploie devant vous. « *précipitez-vous du haut du tem-* » *ple*. » Vous n'avez rien à craindre, et ce serait un crime de douter du secours divin, car, « *il est écrit*, »

---

5. Tunc assumpsit eum diabolus in sanctam civitatem, et statuit eum super pinnaculum templi. — 6. Et dixit ei : Si filius Dei es, mitte te deorsùm. Scriptum est enim :

(*d*) Gr. διάβολος, proprement *délateur*, calomniateur, adversaire, accusateur.

(*e*) Antiq. XV, 11, 5. « *Opus erat omnium, quæ unquàm sol vidit* » *maximè memorabile. Nàm, cùm vallis depressa admodùm esset ut* » *indè caligarent oculi cujusquam ex alto in fundum despicientis, por-* » *ticum immanis altitudinis super ea exstruxit, ut si quis ex tecti ejus* » *summitate altitudinem simul utramque visu penetrare vellet, peri-* » *culum esset, ne vertigine corriperetur priusquàm visus ad immensum* » *adeo profundum pertingeret.* » (De Bell. V. IV. 11.) — *Pinnaculum*, πτερύγιον, une *aile*. Ce mot désigne ici proprement le *toit* du portique, plus élevé vers le milieu, et allant en pente de chaque côté, à la manière des oiseaux qui volent les ailes inclinées, *more avium alas demittentium* (Kuinœl). — C'est de ce lieu que S. Jacques le Majeur fut précipité.

dans les livres des prophètes (Psalm. 90, II) que « *Dieu* » *a ordonné à ses anges* » de veiller sur le juste, à plus forte raison sur vous, qui êtes son Fils bien-aimé, d'une manière particulière, « *de vous prendre, de vous soulever* « *entre leurs mains,* » comme une tendre mère soulève son enfant, lorsque le chemin devient rude et difficile, « *de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque* » *pierre.* »

Le démon voulait insinuer à Jésus qu'en agissant de cette manière, il prenait le moyen le plus sûr et le plus court, pour prouver sa mission divine, et se faire reconnaître par la Synagogue toute entière pour l'Envoyé de Dieu. A l'exemple de Jésus-Christ, il s'appuie sur l'autorité de l'Ecriture sainte. Mais, agir comme le démon le lui conseillait, ç'aurait été, de la part de Jésus-Christ, *tenter* Dieu, et paraître rechercher les applaudissements des hommes. Il n'est pas permis de mettre ainsi la toute-puissance de Dieu à l'épreuve, et au service de notre volonté propre, en nous jetant, de gaieté de cœur, dans des périls qui ne sont pas nécessités par notre devoir, sous prétexte que Dieu viendra à notre secours. C'est ce que Jésus-Christ fait entendre au démon, en citant un passage tiré du Deutéronome (VI, XVI, 7). « *Mais Jésus* » *lui dit : « Il est ecrit aussi : Tu ne tenteras point le* » *Seigneur ton Dieu.* » Jésus en employant le *singulier*, au lieu du pluriel qui est dans l'hebreu : « *vous ne ten-* » *terez pas,* » semble avoir voulu donner au démon une leçon indirecte qui ne dut pas lui être très agréable.

« *Le diable,* » le tentateur, confondu et vaincu une seconde fois, essaie une dernière épreuve, celle de l'ambition et de la cupidité ; « *il transporte Jésus sur une haute* » *montagne,* » probablement la montagne de la Quarantaine, près de Jéricho, laquelle, suivant Prococke, élève son sommet aride et pierreux au-dessus des autres montagnes de la Judée (*f*). De cette hauteur, « *il lui*

Quia Angelis suis mandavit de te, et in manibus tollent te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum. — 7. Ait illi Jesus : Rursùm scriptum est : Non tentabis Dominum Deum tuum. — 8. Iterùm assumpsit eum diabolus in montem excelsum valdè :

(*f*) La montagne de la Quarantaine est à une lieue au nord-ouest de

» *montre* » du doigt, ou peut-être lui fait voir, dans une espèce de vision fantastique, « *tous les royaumes de ce* » *monde et leur gloire,* » les richesses des contrées de la Palestine et des pays environnants, leurs cités populeuses, dans tout leur éclat et leur magnificence.

Voyant que, jusqu'alors, Jésus, malgré toutes ses suggestions, avait refusé de faire aucun prodige, il croit n'avoir affaire qu'à un homme semblable aux autres, et espérant l'éblouir par les attraits de l'ambition et le vain spectacle de la gloire mondaine, il dépose toute pudeur et jette le masque. Se dévoilant comme « *le prince de ce* » *monde,* » il veut faire de Jésus-Christ un instrument, un agent secondaire, une espèce de vassal dévoué à son service. Tu as, lui dit-il, la prétention d'être le Messie, de devenir le Chef et le roi d'Israël, et de là, sans doute, d'étendre ta domination sur le reste du monde : eh bien ! ces hautes espérances, il est en mon pouvoir de les réaliser. Vois-tu ces vastes contrées, étalées ici devant tes yeux? quelles richesses, quel éclat, quelle magnificence ! Elles ne forment, cependant, qu'une faible partie du grand royaume dont je suis le maître. « *Toute la gloire* » *et la puissance de ces royaumes,* » de ces contrées opulentes, « *je t'en fais don ;* » tout cela est à toi, si tu le veux, sans qu'il t'en coûte aucun effort, aucun combat,

---

et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum. — L. IV, 6. Et ait illi : Tibi dabo potestatem hanc universam et gloriam illorum :

Jéricho. Il est peu de solitude aussi effroyable ; une montagne rocheuse noire, dépouillée, s'élève près de Jéricho et dresse sa cime dénudée au-dessus des mamelons qui l'entourent. L'ascension en est très périlleuse : un ravin brusque et profond coupe le chemin et oblige à un long détour pour retrouver l'étroit sentier qui, en serpentant au-dessus d'un gouffre béant, conduit au sommet de la montagne. Après avoir franchi de nombreux précipices, avoir escaladé des rochers escarpés, on trouve, à une grande élévation, la grotte où le Sauveur passa ses quarante jours de pénitence. L'aspect en est désolé ; jamais la tristesse de la solitude ne fut plus voisine de l'horreur; partout la vue ne rencontre que des rochers affreux et des précipices sans fond. Des grottes nombreuses attestent que des anachorètes vécurent dans cette retraite inaccessible. Au sommet, sous les ruines d'une petite chapelle et quelques fragments de fresques byzantines, on y jouit d'un panorama magnifique. Des renards, des chacals, des léopards et des serpents sont les seuls êtres qui animent cette solitude, (l'abbé Auger, Explic. des évang. p. 98).

aucune peine; « *car ils m'ont été livrés,* » et j'en suis le souverain dispensateur, « *je les donne à qui je veux;* » pour une telle faveur, je n'exige de toi, en retour, qu'une simple marque de soumission, telle qu'on l'accorde à ceux que l'on veut reconnaître pour maîtres et pour supérieurs; oui, « *tout cela est à toi, si, te prosternant » devant moi, tu m'adores.* »

Jusqu'alors, Jésus s'était contenté de confondre, avec dignité et sang-froid, par la sagesse de ses réponses, toutes les ruses astucieuses de Satan; mais maintenant qu'il ose lever le masque, et le provoquer à un acte d'idolâtrie, il le repousse avec le mépris et l'indignation qu'il mérite. « *Loin de moi, Satan,* » lui dit-il; vil séducteur, à la fin ton masque tombe, et laisse trop voir ce que tu es. Mon royaume n'est pas de ce monde, et je n'ai que faire de tes chimériques promesses, et, quant à ton impudente proposition, je ne puis que la repousser avec horreur; « *car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur » Dieu, et tu ne serviras que lui seul* (*g*). »

« *Satan s'éloigne,* » avec dépit et confusion; le prince des ténèbres est vaincu; la vision diabolique disparait, et le Sauveur reste, de nouveau, seul dans le désert. Les anciens rapports, interrompus par la chute de l'homme, sont rétablis; les *anges,* les esprits de lumière, s'approchent de Jésus, et pourvoient à ses besoins; ils célèbrent sa victoire sur le prince de l'enfer, sur l'esprit du mal, et reconnaissent en Jésus le Roi du ciel et de la terre. « *Alors Satan le laissa, et les anges s'approchèrent et le » servaient.* » Adam succombe dans le paradis, et en fait un désert; Jésus est vainqueur dans le désert, et en fait un paradis (Stollb).

---

quia mihi tradita sunt, et cui volo, do illa. — 7. Tu ergo, si (Mt cadens) adoraveris coram me, erunt tua omnia. — Mt 10. Tunc dicit ei Jesus : Vade, Satana : scriptum est enim. Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. — 11. Tunc reliquit eum diabolus : et ecce Angeli accesserunt, et ministrabant ei.

(g) Le texte hébreu porte littéralement : *Dominum Deum timebis, et illi soli servies;* » il est cité ici d'après le sens plutôt que d'après la lettre, et suivant les Septante.

Ce récit de la tentation de Jésus-Christ, placé entre sa consécration par le baptême de S. Jean et le commencement de sa mission, nous révèle tout d'abord, d'une manière frappante, le véritable caractère de Jésus-Christ, et la ligne de conduite dont jamais, dans la suite, nous ne le verrons s'écarter; 1° ne recherchant jamais les aises et les commodités de la vie, s'abandonnant entièrement, pour les besoins du corps, aux soins de la providence de son Père céleste, refusant toujours de faire usage de sa puissance miraculeuse dans son intérêt personnel; c'est ainsi que nous le voyons vivre dans une entière pauvreté, n'ayant pas même une pierre pour reposer sa tête, et permettant à ses disciples d'égrainer quelques épis de blé pour apaiser leur faim; 2° ne faisant jamais rien pour s'attirer la gloire et l'estime des hommes, et n'opérant aucun prodige par ostentation, et pour se faire admirer; c'est ainsi que nous le voyons refuser la prière des Juifs qui lui demandaient un *signe* dans les airs; 3° plaçant uniquement son *royaume messianique* dans le domaine spirituel et moral, renonçant à tous les désirs et à toutes les joies du monde, pour poursuivre, à travers les croix et les humiliations, le but sublime qu'il s'était proposé; c'est ainsi que nous le voyons se dérober à la foule qui veut le faire roi, etc. — En un mot, le plus parfait et le plus entier désintéressement personnel, la plus complète abnégation de lui-même, le sacrifice le plus entier et le plus absolu de sa volonté, de sa vie, de son existence toute entière, à la volonté et à la gloire de son Père céleste, et au bonheur des hommes, tel est le caractère constant, et, pour ainsi dire, distinctif de Jésus-Christ, durant tout le cours de son ministère public; c'est ainsi qu'il réalise, dans sa personne, l'idéal de la vertu la plus sublime, je ne dirai pas qui ait jamais paru sur la terre, mais qu'il soit possible à la raison humaine de concevoir, et tel il nous apparaît dans l'épreuve de la tentation (Olshausen).

SYNOPSIE ÉVANGÉLIQUE.

S. Matt., IV, 1-11; Marc, I, 12, 13; Luc. IV, 1-13. — Saint Marc est le plus court, et sans entrer dans aucun détail, il se

contente de dire en quelques mots que Jésus « *passa dans le* » *désert quarante jours et quarante nuits, qu'il y fut tenté par* » *le démon, et que les anges le servaient ;* » il ajoute, ce qui lui est particulier, « *qu'il vivait* » dans le désert « *parmi les bêtes,* » ou les animaux sauvages. — Il y a une telle harmonie pour les circonstances du récit, et même pour les expressions, entre saint *Matthieu* et saint *Luc*, que l'on serait tenté de croire que l'un des deux, saint Luc, par exemple, aurait eu sous les yeux le texte évangélique de l'autre. Toutefois, saint Luc diffère de saint Matthieu dans l'arrangement et la succession de la tentation et place en deuxième lieu la tentation qui eut lieu sur la montagne, que saint Matthieu, avec plus de vraisemblance, nous désigne comme la dernière : c'est, en effet, dans la dernière tentation, que le démon dut jeter le masque, et que Jésus dut le chasser de sa présence. — Saint Luc expose avec plus de développement le discours que le démon tint alors à Jésus-Christ : « *Je te donnerai* » *toute la gloire et toute la puissance de ces royaumes, car ils* » *m'ont été livrés, et je les donne à qui je veux.* » Dans saint Matthieu, le démon se contente de dire : « *Je te donnerai toutes* » *ces choses.* »

Polémique rationaliste.

a) Objections contre la réalité du récit évangélique.

1° *Difficulté chronologique.* — « Tandis que Jésus, dit » Strauss, dans la plénitude récente de la communica- » tion de l'Esprit, sur les bords du Jourdain, se rend, » immédiatement après le baptême, dans le désert où » il séjourne quarante jours, et ne retourne en Galilée » qu'après ce laps de temps, Jean, qui ne dit rien de la » tentation, semble, au contraire, ne supposer entre le » baptême et le voyage de Jésus en Galilée, qu'un » intervalle de peu de jours, pendant lequel ce séjour » de six semaines dans le désert ne peut trouver place. » Le quatrième évangéliste commence son récit par le » témoignage que Jean-Baptiste dépose devant les » députés du Sanhédrin (I, 19) ; le *lendemain*, τῇ ἐπαύριον, » il fait raconter à Jean-Baptiste, à la vue de Jésus, » toute la scène qui, d'après les Synoptiques, a signalé » son baptême (v. 20, *seq.*) ; le *lendemain* encore, Jean- » Baptiste engage deux de ses disciples à suivre Jésus » (v. 35) ; encore le *lendemain* (v. 44), Jésus étant sur

» le point de se rendre en Galilée, Philippe et Natha-
» naël se rendent auprès de lui; enfin, le *troisième* jour
» (II, 1), Jésus est à la noce de Cana, en Galilée, etc.
» Il est donc impossible, au milieu de tout cela, de
» placer le séjour quadragésimal de Jésus dans le
» désert. » — *Rép.* Notre réponse sera bien simple, et elle suffira pour renverser ce vain échafaudage de critique, c'est que la *tentation* de Jésus-Christ est *antérieure* à tous les événements rapportés par l'évangéliste saint Jean, et qu'elle doit être placée entre le v. 18 et le v. 19, par conséquent, *avant* l'ambassade du Sanhédrin vers Jean-Baptiste. — « Mais, réplique notre
» critique, l'évangéliste (v. 29), ne fait pas parler Jean-
» Baptiste comme si cet intervalle de six semaines s'était
» écoulé entre le baptême de Jésus-Christ et son récit
» actuel. » *Rép.* Saint Jean-Baptiste, en rapportant le prodige de la descente du Saint-Esprit, dont il avait été le témoin, ne fixe en aucune manière l'époque précise où il aurait eu lieu, et il n'y a absolument rien dans ses paroles qui contredise notre explication. « Il est invrai-
» semblable que le quatrième évangéliste ait omis seu-
» lement par hasard, l'histoire de la tentation, si impor-
» tante pour les autres. » — *Rép.* Saint Jean, venant après les Synoptiques, n'a pas cru devoir répéter ce qui se trouvait suffisamment rapporté par eux; que peut-on conclure de là, contre la réalité du fait en lui-même ?

2° *Impossibilité d'un jeûne de quarante jours.* — « On
» ne comprend pas comment Jésus, après une absti-
» nence de toute nourriture prolongée l'espace de qua-
» rante jours, pouvait avoir faim encore, et n'être pas
» mort de faim : car, pour l'ordinaire, la nature ne
» supporte pas une semaine d'abstinence complète. »
— *Rép.* Nous n'avons aucun intérêt à contester cette assertion, car nous sommes loin de penser que cette longue abstinence ait pu avoir lieu sans aucune influence d'une puissance miraculeuse. Toutefois, plusieurs exemples incontestables prouvent qu'une longue abstinence, fût-elle prolongée pendant l'espace de quarante jours (comme à l'égard de saint Siméon Stylite, Nicolas de Flue, etc.), n'est pas aussi impossible, ni absolument mortelle que le prétendent nos modernes critiques.

Nous ne comprenons pas assez combien l'âme, unie à Dieu par la prière, peut exercer d'empire sur la constitution même du corps.

3° *Non existence des démons.* — Mais la grande pierre d'achoppement des modernes rationalistes dans l'histoire de la tentation de Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est l'*apparition extérieure* du démon. « Pour ceux des con- » temporains, qui n'ont pas fermé leur intelligence aux » lumières du siècle, l'existence du démon est devenue » *infiniment douteuse.* » — *Rép.* Pourquoi craindre de parler franchement, superbe critique? évidemment, c'est *absurde*, que vous voulez dire, et non *infiniment douteuse.* Il est de fait que le dogme qui enseigne l'existence du démon et des mauvais anges est un *épouvantail* pour nos modernes rationalistes, qui ne seraient pas fâchés, peut-être, de se débarrasser de ces terreurs incommodes d'une *justice* à *venir*, qui viennent, parfois, les troubler mal à propos. Malheureusement, pour nous autres chrétiens, qui ne nous reconnaissons pas le droit de nous former une religion à notre mode, il y a nécessité de nous soumettre, sur ce point de doctrine, à l'enseignement constant et infaillible de l'Eglise, au témoignage irréfragable des livres saints, à la foi universelle de l'humanité toute entière, qui a toujours admis l'existence des mauvais anges. Voyons, toutefois, les puissantes raisons que l'on nous oppose.

1° *a*) « L'*existence* des démons est *physiquement* et » *moralement impossible.* » — S'il en est ainsi, nous n'avons qu'à baisser pavillon ; nous voudrions pourtant quelques preuves. — « Ces preuves, les voici : c'est que » l'existence d'une nature entièrement et essentiellement » mauvaise est inconciliable avec la sagesse divine, qui » ne peut avoir aucun motif raisonnable de créer une » semblable créature. » Ainsi l'a prononcé le prince des théologiens de l'Allemagne moderne protestante, le savant Dr *Schleiermacher.* — *Rép.* Cet argument, quelle que soit l'autorité dont il émane, a pourtant un petit défaut, c'est qu'il tombe à côté du dogme catholique. Que Satan ait été créé tel qu'il est actuellement, essentiellement mauvais, nécessairement voué au mal, c'est bien la doctrine de Zoroastre et des Manichéens, mais ce

n'est pas l'enseignement de l'Eglise; elle nous enseigne, au contraire, que les démons ont été créés libres, capables de se déterminer pour le bien ou pour le mal, et que leur état présent est le fruit de leur détermination libre et volontaire. — *b*) « Mais le démon, étant incorporel, » ne pouvait être sujet aux passions du corps, ni, par » conséquent, au mal et au péché. » — *Rép.* Triste raisonnement. Est-ce que, par hasard, l'*esprit* n'aurait pas ses passions comme le corps, et l'*orgueil* n'est-il pas un *mal*, un désordre, aussi bien que la volupté?

— *c*) « La réunion d'une grande *intelligence*, avec une » grande *perversité*, est une chose contradictoire et in- » compréhensible. » — *Rép.* Il faut être bien ignorant de l'histoire humaine, pour prononcer une telle assertion, car l'expérience ne prouve que trop que les hommes les plus distingués par les talents et les dons de l'esprit sont bien loin d'être toujours les plus vertueux. L'*orgueil*, d'ailleurs, suffit à lui seul pour aveugler et corrompre la plus haute intelligence, et l'entraîner au service du mal, et une finesse pleine de ruse et d'artifice, telle qu'elle nous apparaît dans les démons, s'allie à merveille avec la méchanceté. — *d*) « La croyance aux démons tire son » origine de la Perse, de la doctrine d'Ormus et d'Ahri- » mane. C'est là que les Juifs l'ont prise durant leur » exil; aussi ne trouve-t-on pas, dans les écrits qui ont » précédé cette époque, le *moindre vestige* des mauvais » anges; cette croyance a donc une origine toute profane. » —*Rép.* Il faut bien de l'assurance, pour soutenir que l'on ne trouve pas le *moindre vestige* de l'existence des mauvais anges dans les écrits de l'Ancien Testament, qui ont précédé l'exil de Babylone. Sans parler ici du premier chapitre de la Genèse, où est rapportée la chute de l'homme, et qui demeure inexplicable, si l'on n'admet pas l'intervention du démon, personne n'ignore que le livre de Job, bien antérieur, non-seulement à l'exil de Babylone, mais même au roi David, nous parle des mauvais esprits. (*Voy.* égal. Zach. XII, I-9; XIII, 2. Par. XXI, I-11. Reg. XXIV, 1).

Il n'est pas moins faux de soutenir que les Juifs ont tiré leur croyance aux démons de la *Perse*, ou de la doc-

trine de Zoroastre ; comme nous l'avons déjà remarqué, la croyance à l'existence des démons, telle que nous la trouvons dans les livres saints, *diffère* essentiellement du *dualisme* persan, qui admettait un *principe incréé et essentiellement mauvais,* en opposition avec le principe *essentiellement bon.* — *e*) « Jésus-Christ lorsqu'il parle » des démons, et semble supposer leur existence, n'agit » ainsi que pour s'accommoder aux préjugés des Juifs ; » mais il n'en croyait pas un mot. » — Et qu'en savez-vous, savants critiques ? Est-ce donc pour s'*accommoder* aux préjugés des hommes, pour *autoriser* leurs erreurs, que le Sauveur du monde est venu sur la terre ? N'est-ce pas plutôt pour les éclairer et les instruire ? Quelle idée vous faites-vous donc de Jésus-Christ ? — Jésus-Christ parle si souvent, ainsi que ses Apôtres, et avec tant de sérieux de l'existence des démons, qu'il est impossible, à tout homme sensé, de douter un seul instant de son entière conviction à cet égard. Avec un pareil système, il n'y aurait plus rien de certain dans toute la sainte Ecriture. — *f*) « Mais, quand même le démon existerait, » à ce que Strauss nous assure, il ne pourrait se *mani-* » *fester extérieurement.* » — Pourquoi cela ? comment Strauss le sait-il ? aurait-il, par hasard, quelque intelligence secrète de ce côté-là ?—Qui lui a donné la mesure de la puissance des *esprits?* — Nous en avons assez, je pense, de toutes ces futiles objections *(a)*.

(a) Nos esprits forts de France ne sont pas assez méchants pour ôter l'existence au démon : loin de là, ils se sentent pris au cœur pour lui d'une tendresse ineffable, et ont entrepris la tâche de le réhabiliter. Dans la bonté de leur cœur, ils tendent une main compatissante à « ce pauvre » calomnié, que le moyen âge fit à plaisir laid, méchant, torturé, et, pour » comble de disgrâces, ridicule. Un siècle aussi impartial que le nôtre, dit » Renan, aussi fécond en réhabilitations de toutes sortes, ne pouvait man- » quer de raisons pour excuser ce révolutionnaire malheureux, que le » besoin d'action jeta dans des entreprises hasardées. On pourrait faire » valoir, ponr atténuer sa faute, une foule de motifs contre lesquels on » n'aurait pas le droit d'être sévère. » (Renan, ***Etudes d'histoire religieuse,*** 4e édit., p. 427, 428) — Nous concevons, du reste, de leur part, ce dévouement pour le prince du mal, le grand ennemi de Dieu, de l'homme, de tout ce qui est bien ; c'est le chef dont ils suivent le drapeau, dont ils veulent relever l'empire, pour le substituer au règne de Dieu et de Jésus-Christ, au triomphe duquel ils se dévouent corps et âme ; comment ne chanteraient-ils pas ses louanges ? Ce ne sera certes pas de leur faute, si Satan ne devient pas, de nouveau, le roi du monde, et ne nous ramène les temps heureux du paganisme et de la démonolâtrie.

4° Difficultés relatives à la *tentation* elle-même. — *a*) « Il y a déjà longtemps, dit Strauss, que Julien (digne » maître d'un tel disciple), a demandé comment le diable » a pu espérer de séduire Jésus, puisqu'il a dû connaître » sa nature supérieure. » — *Rép.* Il est vrai que Julien a demandé cela : il est vrai, encore, que Théodore de Mopsueste lui répondait qu'alors la divinité de Jésus-Christ était inconnue au diable. — « Mais, réplique » Strauss, cette réponse se réfute d'elle-même : car, si » le diable n'avait pas vu dès lors en Jésus un être supé- » rieur, il ne se serait pas donné la peine de lui appa- » raître personnellement. » — *Rép.* Le démon pouvait voir en Jésus un être supérieur, extraordinaire, sans être pleinement convaincu de sa divinité : il pouvait avoir des soupçons, des doutes, qu'il était bien aise d'éclaircir. Et puis le diable est, de sa nature, *tentateur ;* qu'il espère ou non un bon succès, il faut qu'il tente.

b) « Pour être jugée digne de foi, la narration de » l'évangéliste ne doit rien attribuer au diable de contra- » dictoire avec la prudence qu'on lui suppose. La pre- » mière tentation par la *faim,* il est vrai, n'est pas mal » motivée ; mais, puisqu'elle ne réussit pas, le diable, en » habile tentateur, devait en avoir toute prête une autre » plus séduisante : loin de là, nous trouvons, dans » Matthieu, une proposition à se rompre le cou ; c'est de » se jeter du haut du temple, ce qui devait encore moins » convenir à celui qui avait refusé la transformation des » pierres. » — *Rép.* Malgré les agréables plaisanteries de notre critique, nous persistons à croire que la suggestion de Satan, excitant Jésus à prouver publiquement sa mission divine par quelque prodige extérieur et éclatant, tel que celui d'un transport miraculeux dans les airs, n'offre rien en soi qui ne soit plausible, et conforme aux idées que l'on se faisait alors sur le Messie, puisque, plus tard, nous voyons les Juifs faire à Jésus une demande à peu près semblable, et le prier de faire un signe dans les airs, c'est-à-dire un prodige éclatant qui puisse frapper les yeux du spectateur. Ce ne pouvait être une proposition *à se casser le cou* que pour celui qui refuserait à la personne du Messie le pouvoir d'opérer des miracles.

c) Cette proposition n'est pas écoutée, et elle est suivie » d'une suggestion qui, quelque profit qu'elle pût pro- » duire, devait être repoussée sans hésitation et avec » horreur par un pieux israëlite, à savoir, de fléchir les » genoux devant le diable, et de l'adorer. Un choix et » un arrangement aussi peu habiles des tentations ont » mis la plupart des interprètes modernes dans la per- » plexité. » — *Rép.* Cette objection est réfutée d'avance par ce que nous avons dit précédemment. Le démon, voyant que Jésus s'était constamment refusé à faire usage de sa puissance miraculeuse, dut croire qu'il n'avait agi ainsi que pour pallier son impuissance, et s'imaginer n'avoir affaire qu'à un homme semblable aux autres, à un ambitieux qui aspirait à une mission à laquelle il n'était pas véritablement appelé ; il espéra l'éblouir en lui faisant espérer l'accomplissement de ses vœux. Tu as conçu un grand dessein, pouvait-il dire à Jésus, tu veux te faire reconnaître pour ce roi libérateur que les Juifs, sur la foi des prophéties, appellent de tous leurs vœux : ce n'est pas par la voie difficile des prodiges et des miracles que tu pourras atteindre ce but : je veux te montrer un chemin plus certain et plus court ; je suis le maître de l'univers, et tout est soumis à mon empire ; tous ces royaumes ; toutes ces riches et vastes contrées que tu aperçois au loin m'appartiennent. Reconnais-moi pour ton supérieur, en t'humiliant devant moi, et je te rendrai le maître à mon tour... D'un côté, toutes les richesses et toutes les joies du monde ; de l'autre peut-être la menace de cruelles persécutions..., une si redoutable alternative était bien capable, dans la pensée du démon, d'ébranler celui qui n'aurait pas été plus qu'un homme. (Voy. Ebrard, *Crit. scient.*)

d) « Les trois tentations s'opèrent en trois lieux diffé- » rents, et même éloignés : on demande comment Jésus » passe avec le diable, de l'un à l'autre. Suivant le sens » le plus naturel du texte, le démon aurait transporté » Jésus dans les airs ; mais une pareille violence, exer- » cée par le diable, n'est pas compatible avec la dignité » de Jésus, et cela paraîtra souverainement extravagant » même à celui à qui l'apparition personnelle du diable » sera encore supportable. » — *Rép.* Ceux qui éprouve-

raient quelque répugnance à admettre le transport de Jésus par le démon à travers les airs, sont libres d'admettre l'explication de saint Thomas et de Maldonat, suivie par un grand nombre d'interprètes modernes. Le mot παραλαμβάνειν, du texte grec, disent-ils, signifie proprement « *secum assumere,* » prendre avec soi, « *assumpsit Jesus Petrum et Jacobum, etc.* » L'expression dont se sert saint Luc, ἤγαγεν, *duxit,* ne signifie pas *transporter,* mais *mener.* « *Quæritur,* dit saint Thomas, *quomodò assumpsit Christum diabolus? Dicunt quod portavit illum super se; alii, et meliùs, quod exhortando induxit ad hoc quò iret, et Christus, ex dispositione suæ sapientiæ, ivit in Jérusalem.* »

Du reste, même en admettant le transport réel de Jésus par le démon, on peut répondre, avec les saints Pères, que, dans les choses de Dieu, il ne faut pas prendre pour guide l'imagination, ni les pensées humaines. « L'imagination, il est vrai, dit S. Grégoire-le-Grand, s'effarouche à l'idée de voir Jésus transporté par le démon; l'esprit se refuse à le croire, l'oreille de l'homme s'effraie de l'entendre, « *mens refugit credere, humanæ hoc audire aures expavescunt;* » mais, si Jésus a été transporté ainsi, c'est qu'il l'a bien voulu; c'est par un effet, non du démon sur lui, mais de sa propre volonté; et qu'on ne s'étonne pas, poursuit-il, « que Jésus ait bien voulu être porté par le démon, lui qui a bien voulu être crucifié par les méchants, qui sont les ministres et les instruments du démon, « *quid ergò mirum, si se ab illo permisit in montem duci, qui se pertulit etiam à membris ejus crucifigi?* »

e) « L'incroyable s'accumule, poursuit le critique, quand on pense quelle sensation aurait dû produire l'apparition de Jésus, dont le compagnon a pu ici se rendre invisible, sur le toit du temple, quand ce n'aurait été que sur le toit de la salle de Salomon, et que même les lances dorées, placées sur le sanctuaire « proprement dit, et la défense pour les laïques d'en fouler le toit, n'y aurait pas mis un obstacle. » — *Rép.* Cette objection se trouve réfutée d'avance par ce que nous avons dit précédemment, qu'il fallait entendre par le *pinacle* du temple, non le toit du sanctuaire, τοῦ ναοῦ,

surmonté de pointes dorées, mais la *plate-forme* de l'un des portiques du temple, dont l'entrée n'était pas interdite, et sur laquelle on pouvait monter par un escalier (*Voy.* Lightfoot, h. l.) Ce ne devait donc pas être un *spectacle étrange*, que d'apercevoir Jésus se promenant sur l'une de ces *plates-formes.*

f) « Quant à la dernière tentation, où est la montagne » du haut de laquelle on puisse découvrir tous les » royaumes de la terre? Des interprètes répondent que » par le mot *monde*, κόσμος, il faut entendre ici la *Palestine* » seulement, et par les *royaumes*, βασιλείας, les provinces » isolées et les tétrarchies de cette contrée, réponse » qui n'est guère moins ridicule que l'explication de » ceux qui disent que le diable montra à Jésus le monde » dans une carte géographique. Il ne reste donc rien à » répondre, sinon qu'une pareille montagne n'existe » que dans l'idée des anciens hommes, qui se repré» sentaient la terre comme une surface plate, et dans » l'imagination populaire qui, sans peine, élève une » montagne jusque dans les cieux, et donne à un œil » la faculté de pénétrer les surfaces infinies. » — *Rép.* Il est évident qu'il ne faut pas prendre strictement et grossièrement à la lettre ces expressions : « *tous les* » *royaumes de ce monde*; » et qu'il faut n'y voir qu'une expression figurée et hyperbolique, une manière de s'exprimer. « L'impression forte et puissante, dit Ebrard, » que doit ressentir celui qui, du haut des Alpes, aper» çoit au loin les contrées de la Suisse, de l'Allemagne, » de la France et de l'Italie, nous donnera une idée de » celle que Jésus dut éprouver, dans les vues du démon, » du haut de la montagne où il était placé. » Il n'y a donc pas de nécessité d'attribuer aux évangélistes les idées ridicules de l'antiquité, ou de l'imagination populaire, pas plus que de faire étaler par le démon, à l'exemple de *Fritzche* (Comm.), une *carte géographique.* Rien n'empêche, d'ailleurs, d'admettre, avec plusieurs interprètes, une représentation fantastique ou magique produite par les artifices du démon.

b) Explications rationalistes.

Il n'est peut-être pas de partie de l'Evangile sur laquelle les exégètes rationalistes de l'Allemagne protestante aient plus exercé leur imagination inventive, que sur l'histoire de la tentation de Jésus-Christ. C'est une besogne considérable, que de parcourir, même rapidement, les divers systèmes d'explication imaginés par eux : nous nous bornerons aux plus célèbres.

Première explication. — Jésus éprouvé par un docteur juif, etc.—Par les mots διάϐολος, πειράζων, il faut entendre, non pas l'esprit du mal, *Satan* en personne, mais un *tentateur* quelconque, un *juif*, par exemple, ou un envoyé du Sanhédrin, qui vient s'assurer si Jésus est véritablement le Messie qu'ils attendent Les Juifs, fatigués du joug des Romains, avaient envoyé des députés à Jean-Baptiste, pour lui demander s'il n'était pas le Messie (voy. le § XIX) ; Jean leur répondit négativement, mais il leur annonça que le Messie ne tarderait pas à paraître ; et lors du baptême de Jésus, il avait proclamé ce dernier comme étant véritablement le Messie dont on attendait l'arrivée prochaine. Il n'y a donc rien d'etonnant à ce que le Sanhédrin, qui avait appris, peut-être de la bouche de Jean lui-même, que Jésus s'était retiré dans le désert, excité par le désir si naturel de s'assurer d'une chose qui lui importait si fort, eût envoyé à la recherche de Jésus, probablement à diverses reprises, quelque pharisien rusé, chargé secrètement de le sonder, de le mettre à l'épreuve, et de l'attirer, s'il était possible, dans les intérêts du Sanhédrin.

Les Juifs croyaient que le Messie devait être doué du don des miracles ; c'est pour cela que le docteur juif excitait Jésus à changer les pierres en pain, ou à se précipiter du haut du temple, soit qu'il l'ait réellement conduit sur l'une des plates-formes latérales, soit que, dans ses discours, il l'y ait seulement transporté en imagination, et qu'il l'ait engagé à manifester hautement sa mission par quelque prodige éclatant, et capable de frapper l'esprit de la multitude. Pour ce qui concerne la

troisième tentation, le pharisien aurait dit : Je vous promets de parvenir, par mon influence, à vous faire déclarer roi par le peuple, et de vous rendre le maître de ce pays, que vous voyez, pourvu que, vous abaissant devant moi, vous me reconnaissiez pour votre supérieur, et vous me promettiez de défendre l'autorité et la dignité du Sanhédrin, dont je suis le représentant, et de vous laisser diriger par sa volonté et ses conseils. — Quant aux *anges*, c'était tout simplement, suivant *Henke,* une caravane qui passait par là, avec des vivres, ou, suivant *Venturini,* un vent doux et rafraîchissant. — Nos lecteurs nous permettront sans doute de ne pas perdre notre temps à réfuter un roman mille fois plus invraisemblable que le récit qu'il prétend expliquer. Comme il est vraisemblable, en effet, qu'un docteur juif, un envoyé du Sanhédrin ait proposé à Jésus de se précipiter du haut du temple, ou de se prosterner devant lui pour l'adorer!

Deuxième explication. — La tentation de Jésus-Christ un *songe* ou une *vision extatique.* — Suivant Paulus, Gabler, Becker, Berthold, etc., il ne faut voir ici qu'un *songe* purement naturel. Tout plein encore de l'émotion que la scène de son baptême avait excitée en lui, Jésus repasse encore une fois, dans son esprit, son plan messianique, et à côté des voies légitimes, il voit, dans son esprit, la possibilité de se laisser aller à des voies opposées. Tandis qu'il s'abandonne à ces pensées, son imagination délicate succombe sous une si forte tentation; il tombe, pendant quelque temps, dans un affaiblissement complet, et, de là, dans un état de *songe* où son esprit transforme insciemment les pensées précédentes en des figures qui parlent ou qui agissent. — Déjà, dès les premiers siècles de l'Eglise, Origène et Théodore de Mopsueste admettaient un *songe* ou une *vision fantastique*, causée, il est vrai, surnaturellement, ou par le démon, ou par Dieu. — Il est clair que, dans le texte, il n'est nullement question d'un *songe*, mais d'un événement réel. Les songes et les visions sont toujours indiqués comme tels par des remarques expresses dans les livres historiques du Nouveau Testament. C'est ainsi qu'il est dit, en parlant de Joseph, « *Apparuit in* » *somnis.* » (Matt. II, 13). — A quoi bon, d'ailleurs, les

les évangélistes auraient-ils donné tant d'importance à un songe, et l'auraient-ils inséré dans le récit sacré ?

Troisième explication. — La tentation de Jésus-Christ, *expression symbolique d'une lutte intérieure* (Hetzel, Eichorn, Weisse, von Ammon, Néander). — Jésus, depuis son baptême, était persuadé qu'il était le Messie. Afin de pouvoir réfléchir, sans crainte d'être importuné, sur cette haute mission, et de se livrer avec plus de liberté aux grandes pensées qui se pressaient dans son âme, il se retire dans la solitude du désert. Là, il se trace à lui-même le plan qu'il doit suivre. Plongé tout entier dans ses profondes réflexions, il oublie de satisfaire aux besoins les plus nécessaires de la nature ; il ne soutient son existence que par les produits sauvages que lui offre le désert. A la fin, ses forces s'affaiblissent, le sentiment de la faim se fait sentir avec vivacité, il est exposé à mourir de faim, et cependant il lui reste tant de choses à accomplir.

Une pensée se présente à son esprit. Eh quoi ! Est-ce que je ne dois pas invoquer la toute-puissance de Dieu, sur laquelle j'ai droit de compter, puisque je suis le Messie, pour soutenir une vie prête à s'éteindre? Est-ce que je ne pourrais pas changer ces pierres en pain ?.... Mais, non, cette pensée est mauvaise, et ne peut m'être suggérée que par l'esprit du mal ; elle est contraire à la confiance absolue avec laquelle je dois m'abandonner à la divine Providence, qui saura bien pourvoir à mes besoins de la manière qu'elle jugera à propos.

Quelques temps après, Jésus quitte le désert, et se rend à Jérusalem, indécis encore sur le choix des moyens qu'il doit prendre pour se faire reconnaître par les Juifs comme le Messie. Il se rend au temple, monte sur la plate-forme de l'un des portiques latéraux, et, à la vue de la ville sainte, et de la foule qu'il aperçoit se mouvoir à ses pieds, il se dit à lui-même : Certes, un moyen certain de me faire reconnaître pour le Messie, ce serait de me précipiter en bas ; les anges, selon la promesse de Dieu, me soutiendraient dans les airs, et tous les Juifs, frappés d'admiration à la vue d'un pareil prodige, me reconnaîtraient à l'instant comme envoyé de Dieu.

Mais, bientôt, Jésus repousse encore cette pensée

comme téméraire et coupable. Agir ainsi, ce serait tenter Dieu, ce serait mettre à défi sa toute-puissance. Je dois m'y prendre d'une autre manière, pour faire reconnaître ma mission divine.

Une autre fois encore, il se trouve sur le sommet d'une haute montagne, et jette, de là, un coup d'œil sur les contrées florissantes de la Palestine. Il pense en lui-même combien il lui serait facile de se rendre le maître de ce beau pays. Une fois, se dit-il, que je me serai fait reconnaître pour le Messie, les Juifs m'auront bientôt proclamé pour leur roi. Mais cette pensée qui s'élève en moi n'est qu'une pensée d'ambition; me conduire d'après de tels motifs, ce serait rechercher mes propres intérêts, plutôt que la volonté de Dieu; ce serait me rendre coupable d'une véritable idolâtrie, ce serait me prosterner aux pieds de Satan. Loin de moi un tel crime. D'après cela, Jésus aurait, suivant l'opinion populaire, attribué ces pensées criminelles, mais spécieuses, dont il aurait triomphé, à Satan, le principe du mal.

Est-il besoin de remarquer que cette explication toute rationaliste, qui ne voit dans Jésus-Christ qu'un pur homme semblable aux autres, quelque ingénieuse qu'elle puisse être, ne peut se concilier, non-seulement avec la nature supérieure, mais encore, avec le caractère et l'ineffable pureté de Jésus, qu'il n'est pas permis, sans se rendre coupable d'impiété, de se le représenter dans une espèce de combat et d'indécision entre le bien et le mal, et de croire qu'il ait pu admettre un seul instant, dans son âme si pure, tant de pensées perverses de sensualité, de présomption, de vaine gloire, d'ambition, etc.? — On ne peut que repousser avec horreur de semblables suppositions.

Quatrième explication. — La tentation de Jésus-Christ, une *parabole* (Schmidt, Schleiermacher, Baumgarten-Crusius, Usteri, Schweizer, etc.). — Non, Jésus n'a pas éprouvé de tentation indigne de son caractère; mais il veut mettre ses disciples en garde contre de pareilles pensées, en essayant de leur présenter, comme un abrégé de la sagesse messianique et apostolique, les trois maximes suivantes : 1° ne faire aucun miracle dans un intérêt personnel, même dans les circonstances les plus

urgentes ; 2° ne jamais rien entreprendre d'extravagant, de téméraire, dans l'espérance d'un secours divin extraordinaire ; 3° ne jamais s'allier avec le méchant, quand même le plus grand avantage en devrait résulter. — Cette hypothèse n'est pas plus supportable que les précédentes. Il n'y a rien, dans le texte, qui indique le moins du monde une parabole ; il n'y a rien qui ait pu empêcher les apôtres de le prendre pour un récit réel. Jésus ne se serait pas présenté comme le sujet d'une parabole, et d'une telle parabole.

Cinquième explication. — La tentation de Jésus-Christ, un *mythe* (Strauss, précédé dans cette carrière par Lœffler, Fritzche, de Wette, W. Meyer, etc.). « Satan, dit » Strauss, être méchant et ennemi des hommes, em- » prunté à la religion des Perses, était, pour les Juifs, » dans leur particularisme étroit, l'adversaire spécial de » leur nation, et le roi de tous les peuples païens avec » lesquels ils étaient en hostilité. Or, si les intérêts du » peuple Juif étaient réunis dans la personne du Messie, » il était naturel que Satan fût conçu expressément » comme l'adversaire du Messie. En parcourant les diver- » ses tentations qu'eurent à subir les anciens patriarches, » Abraham, Moïse, etc., rien de plus naturel que de » s'imaginer que Satan se hasarderait à attaquer, avant » tout, le Messie, chef de tous les justes, représentant et » défenseur du peuple de Dieu, imagination que nous » trouvons véritablement rangée parmi les opinions des » rabbins. » (*Voy.* Schottgen, hor. Heb. II, 538.)

Que prouvent toutes ces remarques de Strauss? une seule chose, c'est qu'au point de vue de la foi, la tentation de Jésus n'offre rien que de très-naturel, ni qui doive nous étonner. Du reste, cette manie de représenter continuellement tous les faits évangéliques comme une mosaïque faite de toutes pièces, et un assemblage artificiel composé de toutes sortes d'analogies forcées, est trop ridicule pour mériter une réfutation sérieuse.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

V. 1. « *Alors, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le* » *désert.* » — Le Saint-Esprit, reçu au baptême, porte

les chrétiens à la retraite et à la fuite du monde. — La retraite est l'école du Saint-Esprit, dont la dissipation et le tumulte du monde empêchent d'entendre la voix. — Si les ministres du Seigneur sont fidèles aux inspirations de l'Esprit-Saint, ils ne manqueront pas de venir chaque année, s'ils le peuvent, se retremper, dans la solitude de la retraite, dans l'esprit de leur saint ministère. — « *Pour » y être tenté par le diable.* » — Il y a donc des démons et un enfer (*Voy.* Proj. hom. B.). — Si la solitude a ses avantages, elle a aussi ses dangers, et elle ne nous met pas à l'abri des tentations. — La *tentation* entre dans les desseins de Dieu sur ses élus : c'est une épreuve que tous les hommes doivent traverser ; la vertu, comme l'or dans le creuset, sort de l'épreuve plus brillante et plus pure. Dieu nous appelle et nous soutient par sa grâce ; nous devons y coopérer, et assurer notre salut par la détermination libre de notre volonté. — Le premier père du genre humain a été vaincu dans la lutte : le nouvel Adam, le Père de la nouvelle humanité, vient pour combattre et vaincre, et pour délivrer les vaincus (*Voy.* Pr. h. C.). — « Qui se croira à l'abri de la tentation, si Jésus-Christ lui-même ne l'a pas été ? » (Pasch. Ratb.) — « Nous ne pouvons vivre ici-bas sans tentation. Pour » se connaître, il faut être éprouvé ; pour mériter la » couronne, il faut remporter la victoire ; pour vaincre, » il faut combattre ; et il n'y a pas de combat, sans un » ennemi qui vous attaque. » (S. Augustin.) — Ce n'est pas une mauvaise marque que d'être tenté. Les plus grands saints l'ont été, ainsi que Jésus-Christ. Si le démon frappe à la porte de notre cœur, c'est signe qu'il n'y est pas entré (S. François de Sales). L'ennemi ne fait pas tout ce bruit d'armes et ne livre pas bataille dans une citadelle déjà en son pouvoir.

v. 2. « *Et après avoir jeûné quarante jours et quarante » nuits.* » — « Jésus n'avait pas de péchés à expier, mais » il a jeûné pour expier les nôtres. Quelle confusion » pour un chrétien, quand Jésus-Christ jeûne pour lui, » de mener une vie molle et sensuelle ! » (S. Ambroise). — La gourmandise d'Adam réparée par le jeûne de Jésus-Christ. — Jésus-Christ nous apparaît, dans son jeûne de quarante jours, — *a*) comme notre *Rédempteur*,

expiant notre sensualité par son jeûne ;—*b*) comme notre *Maître* et notre *modèle*, nous apprenant, par son exemple, comment il faut combattre le démon et nos passions mauvaises ;—*c*) comme notre *Roi*, vainqueur du démon, pour l'être ensuite du monde. — Notre corps est un ennemi qu'il faut affaiblir et dominer, si nous ne voulons pas qu'il nous domine et qu'il asservisse notre âme. — Le jeûne est l'expiation des péchés passés, le remède contre les tentations présentes, un préservatif contre les tentations futures. — « Le jeûne, dit saint Basile, sert » d'ailes à la prière, pour s'élever en haut, et pénétrer » jusqu'aux cieux. Il est le soutien des familles, le père » de la santé, l'instituteur de la jeunesse, l'ornement des » vieillards, le gardien de la chasteté. »—« *Il eut faim.* » Preuve que Jésus-Christ a véritablement pris la nature humaine et ses faiblesses. — La faim est souvent une mauvaise conseillère ; elle porte à la défiance envers la Providence divine, à l'envie, à l'injustice, à l'hypocrisie.

v. 3 « *Le tentateur, s'approchant, lui dit :* » — Les beaux esprits de nos jours ne veulent pas se persuader que le diable se mêle de leurs affaires : cette illusion même est une preuve de l'empire qu'il a sur eux, et le piége le plus subtil qu'il leur tend. Nul n'est plus dangereusement tenté que celui qui croit ne pouvoir l'être. — « *Si vous êtes le fils de Dieu,* » — Le démon, comme il le fit pour Adam, commence par ébranler la foi, par jeter des doutes dans l'âme ; — « *Dites que ces* » *pierres deviennent des pains.* » — L'homme de nos jours, par son activité infatigable, sait tirer sa nourriture d'un sol aride, et, en quelque sorte, changer les *pierres* en *pain* ; mais, trop souvent aussi, de son *âme*, il fait une *pierre*.

v. 4 « *L'homme ne vit pas seulement de pain.* » — L'homme doit mettre sa confiance, non dans les biens de la terre, qui peuvent lui manquer, mais dans la Providence divine, qui ne l'abandonnera pas.—L'homme ne peut se suffire à lui-même. Il a besoin de nourriture pour soutenir son corps ; il a besoin de Dieu pour nourrir son âme. — La bonté divine nous a préparé trois sortes de *pain* ; — *a*) le pain *terrestre* pour sustenter notre corps ; — *b*) le pain *spirituel*, la parole divine, pour

nourrir notre âme ; — *c)* le pain *surnaturel* et *céleste*, qui nous unit à Dieu dans la sainte communion. — La confiance en Dieu dans les plus grands besoins épargne bien des inquiétudes, des tentations et des péchés.

v 5. « *Alors le diable le transporta dans la cité sainte,* » *et le posa sur le haut du temple.* » — Ne nous relâchons pas après la victoire, car le diable ne tardera pas à revenir à la charge : il ne cesse de nous tenter pour un temps, que pour nous endormir ; ne cessons donc pas de veiller et de prier. — Après la tentation de la *sensualité,* vient celle de l'*orgueil* et de la *vaine gloire.* — Le démon ne nous élève que pour nous précipiter. — « *Jetez-vous en bas.* » — Le démon peut nous exciter au péché, il ne peut nous faire pécher malgré nous : « *Persuadere potest, præcipitare non potest.* » (S. Hyer.) — « *Il vous a confié à ses anges.* » — Ayons une grande confiance dans la protection de notre ange gardien. — « *Il est aussi écrit.* » — La parole de Dieu est un bouclier assuré contre les traits du démon. — « *Tu ne tenteras* » *point le Seigneur.* » Il y a bien des manières de tenter Dieu.—C'est tenter Dieu, que de le prier sans attention et sans respect ; c'est tenter Dieu, que de s'exposer au danger de l'offenser, que de vivre dans l'occasion prochaine du péché, que de s'engager sans vocation dans un ministère redoutable par la responsabilité qu'il impose ; c'est tenter Dieu, que de lui prescrire le temps et la manière dont il doit nous secourir ; c'est tenter Dieu, que d'embrasser une profession inconciliable avec les devoirs de la conscience ; c'est tenter Dieu encore, que de se livrer au péché dans l'espérance du pardon, et d'espérer une sainte mort après une vie criminelle. — Heureux, si nous ne nous reconnaissons pas dans ces diverses catégories !

v. 8. et 9. « *Le diable le transporta, de nouveau, sur* » *une montagne très-élevée, et lui dit : Je te donnerai* » *toutes ces choses.* » — Première tentation, tentation de la jeunesse, *l'amour du plaisir.* — Seconde tentation, tentation de l'âge mûr, la *présomption*, la *vaine confiance, l'amour de la gloire.* — Troisième tentation, tentation de la vieillesse, l'amour de l'*argent,* la *cupidité,* l'*avarice.* — Le démon promet ce qu'il ne peut donner : défions-nous de ses promesses vaines et fallacieuses. —

« *Si vous prosternant, vous m'adorez.* » — Ici, le démon se dévoile, et se fait connaître tel qu'il est. Il veut avoir ce qui appartient à Dieu..., il veut régner sur les âmes.., il veut se faire adorer, se substituer à Dieu, se faire Dieu. — L'*avarice* est une idolâtrie véritable : l'avare n'a d'autre Dieu que l'argent.—Les richesses sont dangereuses pour le salut : elles produisent l'orgueil, la vaine confiance, le mépris de nos semblables ; elles alimentent nos passions, et nous attachent aux biens de la terre ; elles nous rendent indifférents aux choses du ciel ; elles étouffent en nous l'amour de Dieu et le goût des choses spirituelles. A quoi sert de gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme ? — Les richesses ne donnent pas le bonheur. Elles ne font qu'accroître la soif de l'âme, loin de l'étancher. L'homme qui a faim se rassasie avec un morceau de pain, car la faim n'est pas difficile ; mais les richesses n'ont jamais rassasié personne. Plus on a, plus on veut avoir. — Le démon connaît le prix d'une âme. — Pour en gagner une seule, il *offre* un *monde :* que son exemple nous apprenne à l'apprécier à sa valeur. — Hélas ! combien de pécheurs tous les jours, vendent leur âme, non pour un monde, mais pour une vile pièce de monnaie, pour un plaisir brutal et grossier.

v. 10. « *Jésus lui dit : Arrière, Satan, car, il est écrit :* » *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, tu ne serviras que lui* » *seul.* » — Celui qui, s'oubliant lui-même, recherche uniquement la volonté de Dieu, et sa plus grande gloire, n'a rien à craindre des embûches du démon. — A voir les hommes occupés de toute autre chose que de la volonté de Dieu, peut-on croire qu'il y en ait beaucoup qui ne servent que lui ? — Sommes-nous de ce nombre ?

v. 11. « *Voilà que les anges s'approchèrent, et ils le* » *servaient.* » — Après la victoire, viennent le repos, les divines consolations, et la joie du triomphe.

Nous trouvons ici l'image du combat de la vie chrétienne. — *a*) L'*ennemi,* ses ruses et ses artifices ; *b*) les *tentations*, la triple concupiscence, amour des plaisirs, de la vaine gloire, des richesses ; *c*) les *armes*..., la confiance en Dieu.., la méditation de la parole divine.., etc., l'abandon en sa sainte volonté, etc. ; *d*) le *triomphe ; e*) la *couronne* et la *récompense*.

PROJETS HOMILÉTIQUES.

A. LES DÉMONS.

« *Ut tentaretur à diabolo.* »

I. Preuves de leur existence.

1) Le *témoignage* exprès de l'Ancien et du Nouveau Testament; — 2) l'*autorité* de l'Eglise universelle, et la tradition constante de tous les siècles; — 3) la *croyance* de tous les peuples, depuis l'antiquité la plus reculée. — (*Voy.* précéd. la réponse aux difficultés rationalistes).

II. Leur nature.

Ce sont : 1) des *substances spirituelles*, ou des *anges*; — 2) des anges *tombés* et révoltés contre Dieu; — 3) les *ennemis* du Créateur, et de ses créatures; redoutables par la rage qui les anime contre nous, par leur puissance, par leur malice et leurs ruses.

III. Comment nous défendre contre leurs attaques?

Nous devons, 1) recourir à la *prière*; — 2) *combattre* vaillamment contre eux avec les armes de la foi et de la *confiance*; — 3) nous *mettre en garde* contre les piéges et les amorces perfides par lesquelles ils essaient de nous séduire; — 4) *éviter* soigneusement le péché qui nous rendrait leur esclave.

B. LE JEUNE QUADRAGÉSIMAL.

« *Cùm jejunâsset quadragintà diebus, et quadragintà noctibus.* »

I. Ses avantages.

1) Il assujettit la chair à l'esprit; — 2) il soumet l'esprit à Dieu; — 3) il purifie l'âme, et satisfait à la justice divine.

II. Obligation de l'observer,

Si l'on ne veut pas, 1) fouler aux pieds la loi, *a*) la plus *ancienne*, *b*) la plus *juste*, *c*) la plus *nécessaire* au pécheur; — 2) causer dans l'église un scandale funeste; — 3) se rendre indigne de participer à la communion pascale.

III. Conditions du jeûne.

Il faut, 1) qu'il soit assez rigoureux pour tenir lieu de pénitence; — 2) qu'il soit accompagné de la pratique des bonnes œuvres; — 3) qu'il nous prémunisse contre le péché et nous en fasse éviter les occasions.

C. LE COMBAT DU CHRÉTIEN CONTRE LE DÉMON.

I. Motifs qui nous engagent à combattre le démon :

1) L'*exemple* de *Jésus-Christ,* notre général ; — 2) la *grâce* et l'assistance de l'Esprit-Saint, qui ne nous abandonnera pas, si nous l'appelons à notre secours ; — 3) la *faiblesse* du démon, dont Jésus-Christ a détruit la puissance ; — 4) la *couronne immortelle* promise au vainqueur.

II. Comment nous devons nous préparer à ce combat.

1) Par la *solitude,* la *retraite,* l'*éloignement* du monde, et de ses plaisirs tumultueux : « *Ductus est in desertum ;* » — 2) par le *jeûne* et la *mortification :* « *Cùm jejunasset ;* » — 3) par la *prière,* la *méditation,* l'*étude* de l'Ecriture sainte : « *Scriptum est ;* » — 4) par l'*attente* des combats et des tentations qui nous sont réservés : « *Ut » tentaretur à diabolo.* »

III. Comment nous devons nous comporter durant la tentation.

Nous devons, 1) *implorer* le secours du ciel, — 2) *résister* avec résolution et courage, — 3) *ne pas nous appuyer* sur notre propre force, mais nous *confier* en l'assistance divine.

IV. Comment nous devons combattre les tentations de la triple concupiscence.

Nous combattrons, 1) la *sensualité,* par la confiance en Dieu et l'esprit de mortification, qui nous rend indépendants des besoins du corps : « *Non in solo pane vivit homo ;* » — 2) l'*orgueil* et la *vaine gloire,* par l'*humilité* et une soumission entière à la conduite de la divine Providence à notre égard : « *Non tentabis Dominum Deum » tuum ;* » — 3) l'*ambition* et la *cupidité,* par un entier abandon de nous-même à la volonté de Dieu et à sa plus grande gloire : « *Domi- » num Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* »

V. Comment nous devons nous comporter après la tentation.

Nous devons, 1) ne point attribuer la victoire à nos propres efforts ; — 2) remercier Dieu, et lui renvoyer toute notre gloire.

D. LA TRIPLE TENTATION DE LA VIE.

I. Le manque de foi et de confiance.

1) Ses *effets :* *a*) cette tentation nous attaque, surtout, lorsque nous nous trouvons dans la nécessité : « *Esuriit ;* » *b*) elle cherche à nous inspirer de la défiance contre la vérité des promesses divines : « *Si Filius Dei es ;* » *c*) elle nous pousse à chercher notre secours hors des voies de la divine Providence, et par des moyens criminels : « *Dic ut lapides isti panes fiant.* » — 2) *Moyens de la vaincre.* — Pour cela il faut considérer que, *a*) Dieu n'est pas lié à un seul moyen pour

nous secourir dans nos besoins : « *Non in solo pane ;* » *b*) les moyens ordinaires eux-mêmes ne peuvent nous être utiles, qu'autant que Dieu les aura bénis : « *Vivit homo ;* » *c*) partout, et en toute occasion, Dieu est assez puissant pour nous secourir : « *Sed in omni » Verbo, quod procedit de ore Dei.* »

II. La confiance téméraire et présomptueuse.

1) Ses *effets : a*) elle nous engage à des entreprises ou à des occasions périlleuses, où Dieu ne nous appelle pas : « *Statuit eum super » pinnaculum templi ;* » *b*) elle nous fait compter sur un secours et des grâces auxquels nous n'avons aucun droit, et qui ne nous seront pas accordés : « *Mitte te deorsùm..., in manibus tollent te.* » — 2) *Moyens de la vaincre.*—Considérer que, *a*) nous devons, avant toutes choses, ne jamais nous écarter des voies de la divine Providence : « *Non tentabis Dominum,* etc. ; » *b*) ce n'est qu'à cette condition que le secours de Dieu nous est promis : « *Rursùm scriptum est,* etc. ; » *c*) il ne nous est pas permis de mettre témérairement à l'épreuve la puissance divine : « *Non tentabis Dominum Deum tuum.* »

III. Le service du monde, ou l'attachement aux honneurs, aux richesses et aux plaisirs qu'il promet à ses sectateurs.

1) Ses *effets : a*) Cette tentation nous éblouit par la vue de l'apparente prospérité des mondains : « *Ostendit ei omnia regna mundi, et » gloriam eorum :* » *b*) elle séduit notre cœur par l'attente des fausses jouissances du péché : « *Hæc omnia tibi dabo ;* » *c*) elle nous fait accroire qu'il nous en coûtera peu de choses pour les acquérir : « *Si cadens, adoraveris me.* »—2) *Moyens de la vaincre.* — Considérer que, *a*) Dieu seul est le maître de l'univers, et mérite d'être servi : « *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies ;* » *b*) le démon est faible et impuissant, incapable de réaliser ses promesses : « *Reliquit » eum diabolus ;* » *c*) la victoire doit être suivie d'une joie toute divine, et d'une gloire immortelle : « *Ecce angeli accesserunt ei.* »

B. LEÇONS QUE NOUS DONNE JÉSUS DANS CET ÉVANGILE.

La grande affaire de notre conversion doit :

I. Se commencer par la fuite du monde.

1) Jésus est, en tout, notre modèle ; — 2) le Saint-Esprit ne nous fait entendre sa voix que dans la retraite et le recueillement ; le bruit et la dissipation du monde l'étouffent, et nous empêchent de l'entendre ;—3) on y apprend à se connaître soi-même ; on y sent plus vivement les motifs qui doivent nous engager à nous donner entièrement à Dieu ; la sublime vocation du chrétien, la laideur du vice, les charmes de la vertu, le néant de la vie présente, l'importance de l'éternité ; l'âme s'y purifie de ses souillures, on y apprend à connaître la volonté de Dieu ; on se trace une règle de conduite

pour l'avenir : « *Et duxit eum in desertum ;* » — 4) on peut se faire une vie de retraite, même au milieu du monde.

II. Se poursuivre dans une vie mortifiée et pénitente.

« *Cùm jejunasset.* » Il y a un double jeûne, 1) le *jeûne corporel,* qui soumet le corps à l'empire de l'âme ; — le *jeûne spirituel*, qui consiste à renoncer au péché, et à tout ce qui nous porte au péché.

III Se consommer dans la victoire contre la triple tentation du démon, de la chair et du monde.

« *Ut tentaretur.* » — 1) Il faut nous attendre et nous *préparer* aux tentations, car elles sont nécessaires et utiles : *a*) elles nous apprennent à nous connaître, à mieux apprécier notre faiblesse, et le besoin que nous avons du secours de Dieu ; *b*) elles raniment notre vigilance par la crainte du danger ; *c*) elles fortifient nos vertus par l'exercice continuel où elles les tiennent ; *d*) elles nous méritent la couronne immortelle réservée au vainqueur. — 2) Jésus-Christ nous offre, par son exemple, les *moyens* de les vaincre ; ces moyens sont, *a*) l'*humilité*, qui nous fait reconnaître notre faiblesse, et le besoin que nous avons du secours de Dieu : « *Non in solo pane ;* » *b*) la *confiance,* qui nous préserve du découragement, en nous rappelant que Dieu est là pour nous secourir, et qu'il ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces : « *Sed in omni verbo ;* » *c*) la *prière,* l'invocation du saint nom de Jésus, du secours de Marie, de notre ange gardien, le signe de la croix, de l'eau bénite, etc. : « *Sed in omni verbo* ; » *d*) le *jeûne,* et la mortification des sens : « *Cùm jejunasset ;* » *e*) la *vigilance continuelle*, qui nous met en garde contre les embûches du démon ; *f*) la *fuite des occasions,* et de tout ce qui peut nous exposer au péché. Semblable, dit saint Augustin, à un chien méchant et hargneux, mais attaché à la chaîne, le démon peut bien aboyer, mais il ne peut mordre que ceux qui l'approchent de trop près ; *g*) la *méditation* des grandes vérités de la religion, le souvenir de la présence de Dieu, la pensée de la mort, des châtiments réservés au crime, des immortelles récompenses promises à la victoire ; *h*) la *fuite de l'oisiveté,* mère de tous les vices, et l'amour du travail, qui fasse que le démon nous trouve toujours occupé.

F. ÉTUDE ET LECTURE FRÉQUENTE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

« *Scriptum est.* »

I. Motifs qui nous y engagent.

1) L'*exemple de Jésus-Christ,* qui s'en sert pour repousser les attaques du démon ; — 2) l'*exemple des saints,* et de toutes les personnes qui désirent véritablement leur salut ; — 3) le *profit* que nous retirons de cette lecture, pour notre avancement dans la vertu ; — 4) les *jouissances* pures attachées à une semblable étude.

II. Manière de lire et d'étudier l'Ecriture sainte, pour qu'elle puisse nous être utile.

L'étudier, — 1) avec *assiduité* et *persévérance ;* — 2) avec *attention* et *réflexion* ; — 3) avec *foi* et un respect religieux ; — 4) avec un esprit de *prière,* et en invoquant les lumières de l'Esprit-Saint. — 5) avec l'attention de nous *appliquer* à nous-mêmes ce qui peut nous convenir.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le premier Volume.



PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE L'ENFANCE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

SECTION Ire.

PRÉPARATION A LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

SECTION II.

NAISSANCE ET ENFANCE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

IIe PARTIE.

MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS-CHRIST.

SECTION Ire.

PRÉPARATION AU MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS-CHRIST.

TABLE SYNOPTIQUE

DE LA CONCORDE ÉVANGÉLIQUE.

		S. MATTHIEU.	S. MARC.	S. LUC.	S. JEAN.
§ I.	Préface de S. Luc	.....	I. 1.	I. 1-4.	....
§ II.	Vision de Zacharie	....	....	I. 5-25.	....
§ III.	Annonciation	....	....	I. 26-38.	....
§ IV.	Soupçons et songe de Joseph	I. 18-25.	....	....	....
§ V.	Visite de Marie à Elisabeth	...	....	I. 39-56.	....
§ VI.	Naissance de S. Jean-Baptiste	. ..	....	I. 57-80.	....
§ VII.	Généalogie de Jésus-Christ	I. 1-17.	....	III. 23-38.	....
§ VIII.	Génération éternelle du Verbe	....	....	....	I. 1-18.
§ IX.	Naissance de J.-C.	....	....	II. 1-7.	....
§ X.	Les bergers de Bethléem	....	....	II. 8-20.	....
§ XI.	Circoncision de J. C.	....	....	II. 21.	....
§ XII.	Présentation de Jésus au Temple	....	....	II. 22-38.	....
§ XIII.	Adoration des Mages	II. 1-12.	....	....	....
§ XIV.	Fuite en Egypte. — Innocents massacrés. — Retour à Nazareth	II. 13-23.	....	II. 39-40.	....
§ XV.	Jésus au milieu des Docteurs	....	....	II. 41-52.	....
§ XVI.	Prédication de S. Jean-Baptiste	III. 1-12.	I. 1-8.	III. 1-14.	....
§ XVII.	Baptême de J.-C.	III. 13-17.	I. 9-11.	III. 21-23.	I. 32, 33.
§ XVIII.	Tentation de J.-C.	IV. 1-11.	I. 12-12.	IV. 1-13.	...

TABLE CHRONOLOGIQUE.

Paragraph.	FAITS ÉVANGÉLIQUES.	LIEUX.	Jours et Mois.	An de Rome	ÈRE chrétienne.	Années de J.-C.
§ II.	L'ange Gabriel annonce la naissance de Jean-Bapt.	Temple de Jérusalem. .	3 octobre. . .	748	6e année avant l'ère chrét.	
III.	Annonciation - Soupçons et songe de Joseph	Nazareth	25 mars . . .	749	5e année.	
IV.	Visite de Marie à sainte Elisabeth.	Hébron.	Avril, mai, juin.	—	—	
V.	Naissance de saint Jean-Baptiste.	Hébron.	24 juin. . . .	—	—	
IX. X.	Naissance de Jésus-Christ. — Bergers.	Bethléem	25 décembre. .	—	—	
XI.	Jésus est circoncis.	Bethléem	1er janvier . .	750	4e année.	
XII.	Jésus est présenté au temple.	Jérusalem	2 février . . .	—	—	
XIII. XIV.	Adoration des mages. — Fuite eu Egypte. . . .	Bethléem. — Egypte. .	Février ou mars.	—	—	
XV.	Retour à Nazareth.	Nazareth	Février ou mars.	751	3e année.	
—	Jésus au milieu des docteurs.	Temple de Jérusalem. .	Pâques. Avril. .	762	9e année de l'ère chrétienne.	13e de J.-C.
XVI.	Jean-Baptiste prêche dans le désert	Désert de Judée, bords du Jourdain . . .	Septembre . .	779	26 de l'ère ch.	
XVII.	Premier voyage et baptême de Jésus-Christ . .	Rives du Jourdain . .	Printemps ou été.	780	27.	31e.
XVIII.	Jeune et tentation de Jésus-Christ.	Désert de Jéricho. . .	Printemps ou été.	—	—	—

TABLE DES EVANGILES

dont l'explication se trouve dans le premier Volume.

N. B. — Le 1er chiffre indique la page où se trouve l'explication de l'Evangile, le 2e celle où se trouvent les Enseignements pratiques, le 3e celle où l'on trouvera les Projets homilétiques.

ERRATA.

Page XIII, ligne 24, *placer une virgule après* du texte évangélique.
» XXIII, » 15, *au lieu de :* ad crudiendum, *lisez* : ad erudiendum.
» XXIV, » 18, *au lieu de :* d'écrits apologélique, *lisez* : apologétiques.
» » 19. Qui savent peu vous, présentez... Placer la virgule après *peu*.
» XXV, » 10, *au lieu de :* orignale, *lisez* : originale.
» XXVI, » 10, *au lieu de :* soumis sous tant de traductions, *lisez :* soumis à.....
» 255 » av.-dern. lig. *au lieu de :* compoposées, *lisez :* composées.
» 276 » 35, *au lieu de :* δημινργός, *lisez :* δημιουργός.
» 278 » 33, *au lieu de :* elle est à moi, *lisez :* elle est en moi.
» 287 » 13, *au lieu de :* connu créateur, *lisez :* connu comme créateur.
» 287 » 18, *au lieu de :* la gloire de Dieu incorruptible, *lisez :* du Dieu.
» 296 » 21, *au lieu de :* le γόνος, *lisez :* le λόγος.
» 313 » 33, *au lieu de :* ἡγεμονέυτος, *lisez* : ἡγεμονεύοντος.
» 331 » 9, *au lieu de :* de donner, *lisez* : donner.

Douai. — L. DECHRISTÉ, imprimeur du Clergé, rue Jean-de-Bologne.


C O L L

